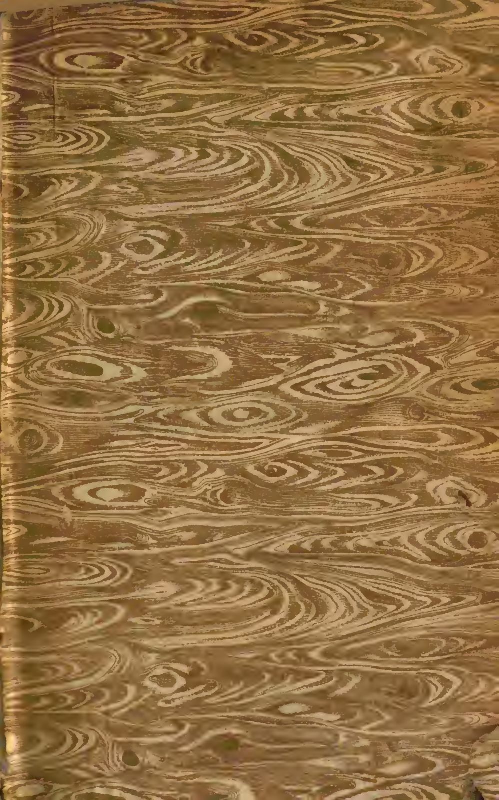
image
not
available



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE R
PLUTEO V
N.° CATENA 7



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M.ME RICCOBONI.

TOME PREMIER.

CE VOLUME CONTIENT :



Tome 1. P. 80



Simonet Sculp.

Je suis charmée, Monsieur, de tenir de vous-même ce remède salutaire.

ŒUVRES

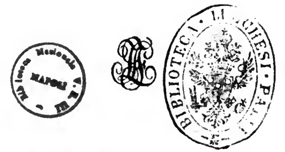
COMPLÈTES

DE M.ME RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION,

Avec une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur,
et ornée de six Gravures.

TOME PREMIER.



DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL, A VERSAILLES.

PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N.° 37.
1818.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Cette nouvelle édition des OEuvres complètes de madame Riccoboni, est exécutée sur celle de 1787, qui se composoit de huit volumes *in*-8.°; mais on a eu soin de collationner les divers ouvrages avec les éditions originales données par Humblot.

Dans l'édition de 1787, comme dans celle qui a été publiée, *in*-18, en 1809 (cette dernière ne comprend pas les pièces de théâtre), on n'avoit pas suivi l'ordre chronologique pour le classement des ouvrages; on les avoit disposés suivant le format des volumes, et de manière à leur donner à peu près les mêmes dimensions.

L'ordre chronologique n'offriroit en effet aucun intérêt, parce que madame Riccoboni, n'ayant commencé à écrire qu'à l'âge de quarante-trois ans, et n'ayant pas eu à lutter contre la fougue de son imagination, ses premiers ouvrages ne sont point inférieurs aux derniers; peut-être même y remarque-t-on plus de grâce et de fraîcheur.

On a cru devoir adopter, dans cette nouvelle

édition, une division de matières qui semble naturellement indiquée par la nature des ouvrages.

Les deux premiers volumes comprendront les romans en narration;

Les tomes III et IV, les romans par lettres;

Les tomes V et VI, les pièces de théâtre, traduites ou imitées de l'anglais.

Des circonstances, qu'il étoit impossible de prévoir, ayant retardé la rédaction de la notice, qui doit avoir une certaine étendue, cette notice ne paroîtra qu'avec la deuxième livraison.

Paris, le 1.er mai 1818.

HISTOIRE

DU MARQUIS

DE CRESSY.

HISTOIRE

DU MARQUIS

DE CRESSY.

MONSIEUR le duc de Vendôme ayant glorieusement terminé la guerre d'Espagne, revint à la Cour, suivi d'une brillante jeunesse; victorieuse sous ses étendarts, elle partageoit avec lui l'honneur de ses triomphes.

Parmi ceux qui s'étoient distingués dans la dernière campagne, le marquis de Cressy, par une attention particulière du Prince qui l'aimoit, avoit eu occasion de montrer ce que peuvent le zèle, le courage et la fermeté dans le cœur d'un Français; heureux si des qualités si nobles eussent pris leur source dans l'amour de la patrie, et dans cette généreuse émulation naturelle aux belles ames, plutôt que dans un désir ardent de s'avancer, d'effacer les autres, et de parvenir à la plus haute fortune.

Le Marquis entroit dans sa vingt-huitième année, lorsqu'il reparut à la Cour après six ans d'absence. Il étoit maître de lui-même; assez riche, si ses désirs eussent été modérés; mais dominé par l'ambition, le bien de ses pères ne pouvoit suffire à l'état qu'il avoit

pris; il songea à le soutenir, même à l'augmenter; une grande naissance, une figure charmante, mille talens, une humeur complaisante, l'air doux, le cœur faux, beaucoup de finesse dans l'esprit, l'art de cacher ses vices, et de connoître le foible d'autrui, fondoient ses espérances : elles ne furent point déçues. Un tel caractère réussit presque toujours. L'apparence des vertus est bien plus séduisante que les vertus mêmes; et celui qui feint de les avoir, a bien de l'avantage sur celui qui les possède.

Le marquis de Cressy devint en peu de temps l'admiration des deux sexes. Les hommes recherchèrent son amitié, et les femmes désirèrent sa tendresse; mais celles qui tentèrent de l'engager, trouvèrent dans son cœur une barrière difficile à forcer. De toutes les passions, l'intérêt est celle qui cède le moins aux attaques du plaisir.

Le Marquis résista long-temps aux douceurs qui lui étoient offertes, même à sa vanité. Le titre envié d'homme à bonne fortune, le toucha bien moins que l'espoir d'une alliance, qu'une conduite sage pouvoit lui procurer. Sans pénétrer ses desseins, on vit son indifférence, et le peu de succès ayant rebuté les femmes qui ne vouloient que plaire, la difficulté anima celles dont l'ame tendre, les désirs timides et réglés par la décence, sembloient dignes de vaincre la résistance d'un homme si capable, en apparence, de rendre heureuse celle qui parviendroit à toucher son cœur.

Madame la comtesse de Raisel et mademoiselle du Bugei, furent de ces dernières. La Comtesse, veuve depuis deux ans d'un mari qu'elle n'aimoit pas, dont

l'âge avancé et l'humeur fâcheuse ne lui avoient fait connoître le mariage que par ses dégoûts, sembloit s'être destinée à vivre libre; elle entroit dans sa vingt-sixième année; sa taille étoit haute, majestueuse, ses yeux pleins d'esprit et de feu; une physionomie ouverte annonçoit la noblesse et la candeur de son ame; la bonté, la douceur et la générosité formoient le fond de son caractère; incapable de feindre, elle l'étoit aussi de concevoir la plus légère défiance: on lui inspiroit difficilement de l'amitié, mais quand elle aimoit, elle aimoit si bien qu'il falloit mériter sa haine pour la ramener à l'indifférence. Une naissance illustre, une fortune immense, étoient les moindres avantages qu'une femme telle que madame de Raisel pût offrir à l'heureux époux qu'elle daigneroit choisir.

Adélaïde du Bugei n'avoit guère plus de seize ans; tout ce que la jeunesse peut donner de fraîcheur et d'agrément, étoit répandu dans ses traits et sur toute sa personne; à un esprit naturellement vif et perçant, elle joignoit ce charme inexprimable que donnent l'innocence et l'ingénuité. Elle n'avoit plus de mère. M. du Bugei venoit de la retirer de l'abbaye de Chelles dans le dessein de la marier. La fortune d'Adélaïde n'étoit pas considérable, la plus grande partie de celle de son père consistoit en bienfaits du Roi. Mais l'ancienneté de sa maison, les services de ses aïeux, son mérite et sa beauté, lui promettoient un sort bien différent de celui dont l'intérêt et l'amour la rendirent la triste victime.

Telles étoient les deux personnes dont M. de Cressy fit naître les premiers sentimens. Elles étoient alliées,

et l'amitié les unissoit; mais la différence de leur âge n'admettoit point entre elles cette intimité qui bannit toute réserve. La Comtesse gardoit son secret par prudence, et mademoiselle du Bugei ignoroit qu'elle en eût un à confier.

M. de Cressy se trouvoit plus souvent avec Adélaïde, qu'avec la Comtesse. Il alloit presque tous les jours dans une maison où elle étoit familière. Il s'aperçut du désordre où la jetoit sa présence, et connut le penchant de son cœur. Il sentoit un plaisir secret en observant l'impression qu'il faisoit sur ce cœur simple et vrai; mais comme il étoit fort éloigné de borner son ambition à la fortune qu'elle pouvoit lui apporter, il rejeta d'abord toute idée de profiter des dispositions d'Adélaïde : mais le temps, la vanité, le désir, l'amour peut-être, détruisirent cette sage résolution, et lui présentèrent un moyen d'entretenir le goût que mademoiselle du Bugei lui laissoit voir, sans rien changer au plan déjà formé pour son élévation.

Ainsi, cachant à tous les yeux les nouveaux sentimens dont il étoit occupé, il affecta de ne lui marquer aucun égard qui pût les dévoiler, et s'attacha à lui rendre des soins dont elle seule pût s'apercevoir. Cette conduite adroite fit l'effet qu'il en avoit attendu : Adélaïde se crut aimée; son cœur, prévenu par une forte inclination, s'enflamma peu à peu, et sa passion devint si puissante sur son ame, que l'ingratitude et la perfidie du Marquis ne purent dans la suite ni l'éteindre, ni la lui rendre moins chère.

Madame de Gersai, chez laquelle Adélaïde et le Marquis se rencontroient si souvent, étoit sœur du

feu comte de Raisel, et ne voyoit point sa veuve, honteuse de lui avoir intenté un procès sur des prétentions assez mal fondées. Comme elle en jugeoit autrement, et qu'il y avoit peu de temps que cette affaire étoit terminée, son ressentiment duroit encore. Cet effet du hasard fit que madame de Raisel et Adélaïde ne s'aperçurent jamais de leur rivalité.

La maison qu'occupoit M. du Bugei avoit un jardin, dont une des portes s'ouvroit sur une promenade publique. Avec le temps, M. de Cressy parvint à engager Adélaïde à profiter de cette commodité pour lui parler les soirs. La beauté de la saison où l'on entroit alors, rendant ces promenades très-naturelles, elle n'imagina pas qu'il y eût le moindre risque à lui accorder cette faveur; elle sortoit de chez elle, suivie d'une gouvernante dont l'humeur trop facile se prêtoit aux désirs de sa jeune élève, qui, charmée de ces entretiens, ne prévoyoit aucun des périls où ils pouvoient l'exposer. M. de Cressy profitant de l'avantage que lui donnoient sur elle l'expérience et l'artifice, en échauffant peu à peu son cœur, l'amenoit insensiblement à lui avouer tout l'amour qu'elle sentoit pour lui : aveu dangereux, dont un amant conteste la vérité jusqu'au moment où, de preuve en preuve, il nous conduit à lui en donner une, après laquelle le doute se dissipe et le désir s'envole.

Cependant madame de Raisel ne trouvant rien dans sa raison capable de s'opposer à sa naissante inclination, souhaitoit ardemment que le Marquis lui rendît des soins. La retenue de son sexe et sa modestie naturelle ne pouvoient lui permettre de faire les premiers

pas; quoique ses intentions eussent pu justifier ses démarches, elle n'osoit en faire aucune : il lui paroissoit honteux d'employer l'entremise d'un ami, et d'acheter par une sorte de bassesse un bonheur qu'elle rougiroit d'avoir obtenu, et qui seroit continuellement troublé par l'incertitude des motifs qui auroient déterminé M. de Cressy à rechercher sa main. Son cœur délicat ne vouloit rien devoir à la fortune, il cherchoit un bien plus précieux que tous ceux qui attirent les vœux des hommes ordinaires; c'étoit la douceur d'une tendresse sentie et partagée, d'une union dont l'amour formât les liens, et dont l'estime et l'amitié resserrassent à jamais les nœuds.

Malgré l'ambition du Marquis, il n'eût jamais osé prétendre à madame de Raisel; elle venoit récemment de refuser un parti, après lequel il sembloit qu'aucun autre ne pût s'offrir: il étoit bien éloigné d'imaginer qu'il fût assez heureux pour lui plaire. Quand la Comtesse se rencontroit avec lui, la crainte de laisser échapper des marques de son penchant, lui donnoit un air de réserve et d'embarras, que M. de Cressy, naturellement enjoué, prenoit pour une froideur de caractère peu propre à l'attirer. Madame de Raisel, charmante où il n'étoit pas, perdoit en le voyant cette vivacité qui rend aimable, et donne de la grâce à tout ce qu'on fait : l'agitation de son cœur suspendoit les agrémens de son esprit : elle se taisoit, ou disoit des choses si indifférentes, que le Marquis, prévenu contre le sérieux où il la voyoit toujours, avoit une sorte d'éloignement pour elle. Quoique sa maison fût une des plus brillantes de la Cour, qu'il y eût été

présenté, même accueilli, c'étoit celle où on le trouvoit le plus rarement.

Pendant qu'Adélaïde s'abandonnoit au charme séduisant d'une passion dont rien ne troubloit encore la douceur; que madame de Raisel, chaque jour plus sensible, entretenoit avec complaisance un désir dont elle étoit uniquement occupée, la marquise d'Elmont, conduite par la vanité, ou peut-être par un motif moins excusable, entreprit de vaincre l'indifférence de M. de Cressy, ou, si elle ne pouvoit s'en faire aimer, de lier avec lui cette espèce de commerce où le caprice et la liberté, tenant la place du sentiment, ôtent à l'amour toutes ces erreurs aimables dont il se nourrit, en font une sorte de goût où le cœur ne prend jamais de part, et qui donne moins de plaisir qu'il ne produit de regret.

Madame d'Elmont étoit une de ces femmes qui, n'ayant aucune des vertus de leur sexe, adoptent follement les travers de celui qu'elles prétendent imiter; qui, loin de chercher à en acquérir la force et la solidité, en prennent seulement l'audace et la licence, et qui, livrées au déréglement de leur imagination, s'honorent du nom d'homme, parce qu'indignes de celui de femmes estimables, elles ont osé renoncer à la pudeur, à la modestie et à la délicatesse de sentiment, qui est la marque distinctive de leur être.

Telle étoit celle qui prit du goût pour M. de Cressy, et fit éclater le dessein formé de se l'attacher : mais comme un pareil engagement ne convenoit ni à ses vues ni à la situation actuelle de son cœur, il le rejeta absolument, feignit d'ignorer les intentions de la

Marquise, l'évita partout; et sans manquer à ce qu'il devoit à son rang et à son sexe, il sut éluder ses poursuites et se défendre de ses attaques.

La haute opinion que madame d'Elmont avoit d'elle-même, et l'orgueil dont elle étoit remplie, lui persuadèrent qu'un homme capable de résister à ses avances, étoit moins gardé par l'indifférence, que lié par un amour secret et heureux. Attachée à cette idée, et guidée par le dépit et la curiosité, elle observa les démarches du Marquis, fit épier ses pas, et tarda peu à découvrir que mademoiselle du Bugei étoit l'objet de ses empressemens : ainsi, la regardant comme le seul obstacle qu'elle eût à vaincre pour réussir dans ses projets, elle résolut de troubler une intrigue si opposée à ses désirs, et de priver Adélaïde d'un bien dont elle-même souhaitoit vivement la possession.

Comme on voit les actions des hommes, et qu'on en pénètre rarement les motifs, il est bien des occasions dans la vie où la noirceur et la malignité se parent aisément des traits de la justice et de la probité. Madame d'Elmont, instruite des promenades fréquentes d'Adélaïde et de l'exactitude du Marquis à l'y accompagner, écrivit à M. du Bugei, pour l'informer qu'un homme aimable, dont elle taisoit le nom, avoit les soirs des rendez-vous avec sa fille. C'est ainsi que, cachant sa basse jalousie sous l'apparence de l'amitié qu'elle avoit pour M. du Bugei, elle porta dans l'ame d'Adélaïde le premier mouvement de la douleur. Ce ne fut point assez pour elle d'entendre les reproches d'un père irrité, de recevoir un ordre précis de ne plus parler à celui qu'elle aimoit; en lui

découvrant où pouvoit tendre la conduite mystérieuse de cet amant, on lui apprit à craindre qu'il n'eût pas pour elle le respect et la tendresse qu'elle méritoit à tant de titres de lui inspirer.

Le caractère de mademoiselle du Bugei ne lui permettoit pas de nier une vérité que son trouble confirmoit assez : un aveu sincère de ce qui s'étoit passé entre elle et le Marquis, mit M. du Bugei dans un embarras extrême. M. de Cressy ne s'étoit avancé sur rien dont on pût tirer avantage pour pénétrer son cœur; il n'avoit fait aucune offre, aucune demande, et ses expressions, ménagées avec adresse, donnoient peu de lumières sur ses desseins; mais Adélaïde aimoit, elle se croyoit aimée. M. du Bugei estimoit le Marquis et désiroit le bonheur de sa fille; il prit le parti de contraindre M. de Cressy à s'expliquer; et ne voulant point paroître dans cette affaire, il dicta ce billet à Adélaïde, qui l'écrivit sans oser résister à sa volonté.

« L'honneur que vous m'avez fait, Monsieur, de » vous entretenir souvent avec moi, a été remarqué » par des personnes qui en ont pris occasion de me » croire imprudente. Ne m'accusez ni de caprice ni » d'impolitesse, en me voyant changer de conduite » avec vous, et trouvez bon que je ne vous parle plus » ni en public ni en particulier, à moins que je n'en » reçoive l'ordre de mon père : si vous ne l'engagez » pas vous-même à me le donner, oubliez-moi pour » toujours ».

Elle pleuroit si fort en écrivant, que son père, touché de ses larmes, s'avança vers un balcon, et s'y

appuya pour cacher son attendrissement. Adélaïde, toute occupée de sa douleur, partageant déjà celle de son amant, sans songer qu'elle lui offroit un moyen de devenir heureux, vit seulement la privation de ces entretiens qui l'enchantoient; et saisissant le moment où son père ne la regardoit pas, elle écrivit ces mots sur un petit papier :

« Vous dire de m'oublier? Ah jamais! on m'a forcée » de l'écrire; rien ne peut m'obliger à le penser ni à » le désirer ».

Elle glissa ce papier dans sa lettre, et se hâta de la fermer : son père l'ayant envoyée sur-le-champ, elle en attendit la réponse avec toute l'inquiétude que peuvent causer l'amour et la crainte dans un cœur où l'on vient d'élever un doute sur l'objet de ses plus chers désirs.

M. de Cressy n'étoit point chez lui lorsqu'on y porta ce billet; il avoit cherché Adélaïde tout le soir; surpris de ne la trouver ni chez madame de Gersai, ni dans le jardin, il ne pouvoit concevoir pourquoi elle manquoit à leur rendez-vous ordinaire.

Il ne rentra qu'à deux heures du matin : cette lettre, qui lui fut remise, le surprit et le chagrina; il en connut aisément l'auteur : mais il fut pénétré d'un sentiment si tendre en lisant ce petit papier, preuve si décidée de l'amour d'Adélaïde, qu'il fut tenté de sacrifier tous ses projets de grandeur et de fortune à l'attrait du bonheur véritable qu'il pouvoit trouver dans la possession d'une fille charmante dont il étoit adoré.

Il ne pouvoit se dissimuler que le penchant d'Adé-



laïde pour lui n'eût peut-être jamais pris de force, s'il n'avoit eu l'art de l'entretenir et de l'augmenter en lui parlant avec assiduité; en lui montrant une préférence décidée, enfin en lui persuadant qu'il l'aimoit ardemment lui-même. En pensant au regret, à la douleur, où ses refus pouvoient la livrer, aux reproches qu'elle seroit en droit de lui faire, il sentit au fond de son cœur ce mouvement juste et vrai que la nature imprime en nous, qui déchire le voile dont l'amour-propre couvre nos erreurs, nous fait rougir de nos fautes, et nous porte à les réparer; mouvement qui nous conduiroit peut-être plus sûrement que les principes d'une raison étudiée, si nous avions la force de l'écouter et de le suivre. Quelle riante image s'offroit à l'idée de M. de Cressy, si, faisant céder l'ambition à la tendresse, au devoir, à l'honneur, il portoit dans l'ame d'Adélaïde une joie dont il partageroit les transports! quel plaisir de lire dans les yeux d'une personne aimée la douce satisfaction qu'on vient d'y répandre! et quel bien est comparable à celui qui naît de la certitude d'avoir rempli l'engagement qu'un cœur noble contracte avec lui-même.

Il se le peignit, ce bien véritable, mais il ne put se résoudre à l'acheter par la perte de ses espérances; il passa la nuit dans la plus grande agitation; et son amour et ses désirs cédant enfin à l'ambition, penchant invincible de son cœur, il fit cette réponse à mademoiselle du Bugei.

« Mademoiselle,

» Rien ne peut me consoler d'avoir été la cause

» innocente qu'on ait osé trouver quelque chose à » reprendre dans la conduite d'une personne aussi » respectable que vous. J'approuverai tout ce que » vous ferez, sans me croire en droit de vous en » demander la raison. Que je serois heureux, Made- » moiselle, si ma fortune et les arrangemens qu'elle » me force de prendre, ne m'ôtoient pas la douceur » d'espérer un honneur dont mon respect et mes » sentimens me rendroient peut-être digne, mais que » mon état présent ne me permet pas de rechercher. » J'ai l'honneur d'être, etc. »

Cette lettre fut remise à M. du Bugei, suivant l'ordre qu'il en avoit donné : la réponse du Marquis lui fit peu de peine. Comme il avoit d'autres vues pour sa fille, que le seul désir de la satisfaire eût pu lui faire changer, il regarda l'excuse de M. de Cressy comme un moyen heureux de suivre ses premiers desseins, sans contraindre l'inclination d'Adélaïde. Il n'imagina pas que l'amour eût fait dans son ame une impression difficile à effacer; il regarda son attachement comme un de ces goûts vifs, mais légers, que le temps et la dissipation détruisent. L'opinion avantageuse qu'il avoit du caractère de M. de Cressy, ne lui permettoit pas de penser qu'il eût formé le projet odieux de séduire Adélaïde. Il crut qu'une fille sans expérience avoit pu se tromper et prendre pour de l'amour ces attentions polies et ces propos flatteurs que la galanterie a mis en usage. M. du Bugei avoit de l'honneur et de la droiture; qualités qui portent toujours à bien juger des sentimens d'autrui.

Il fit appeler sa fille, et lui remettant la lettre qu'il

venoit de recevoir : « C'est à vous, Mademoiselle, lui dit-il, à décider des torts que M. de Cressy peut avoir avec vous; s'il vous a dit qu'il vous aimoit, il vous a trompée, et vous en tenez la preuve convaincante. A votre âge on est facilement déçue. Que cette méprise vous éclaire et vous fasse éviter ce qui peut vous conduire à de semblables erreurs. Je ne veux pas, continua-t-il, aigrir le chagrin où je vous vois, par une remontrance plus sévère. J'excuse ce premier mouvement, pourvu qu'il ne dure pas, et que, par plus d'exactitude, vous vous rendiez digne de mes bontés. Vous m'êtes chère, Adélaïde, ajouta-t-il, je vous aime, vous le savez; mais je ne répondrois pas de vous conserver ma tendresse, si vous étiez assez foible pour vous livrer encore à un penchant que vous devez rougir d'avoir laissé paroître ».

Mademoiselle du Bugei n'étoit point en état de répondre; son cœur pressé d'une douleur accablante, en étoit entièrement occupé; ses pleurs couloient sur son visage, sur son sein, et baignoient cette lettre fatale qui venoit de détruire tout son bonheur, toutes ses espérances. Elle tomba aux pieds de M. du Bugei, et le supplia de lui permettre d'aller passer quelques jours à Chelles : elle ne désiroit dans cet instant que la liberté de s'affliger sans contrainte. Il y consentit volontiers, espérant que le plaisir de revoir les compagnes de son enfance, rameneroit la paix dans son cœur, et lui feroit oublier le marquis de Cressy.

La gouvernante fut renvoyée et remplacée par une femme de chambre; on chassa celle qu'elle avoit auparavant, et la nouvelle suivit Adélaïde à Chelles.

La clef de la porte de communication fut portée dans l'appartement de M. du Bugei. En remerciant madame d'Elmont de ses avis, il prit soin de l'engager au secret sur cette affaire; et comme personne n'avoit intérêt à la divulguer, elle fut ensevelie dans le silence.

M. de Cressy apprit la retraite d'Adélaïde par un homme à lui, qui se trouva parent de la femme de chambre qu'on venoit de placer auprès d'elle. Il fut touché de son départ; dans leurs longs entretiens, le Marquis avoit trop bien connu la façon de penser de mademoiselle du Bugei, pour douter de la peine qu'elle devoit ressentir dans ces premiers momens: elle étoit fière, elle étoit sensible, il le savoit: en se rappelant sa conduite présente, après tant d'assurances d'une passion dont rien ne pouvoit faire douter Adélaïde, il pensa qu'elle le mépriseroit, qu'il seroit l'objet de son dédain, peut-être de sa haine, lui qui l'avoit été de sa plus tendre estime, des plus douces affections de son cœur. Sans dessein de réparer ses torts, il voulut les diminuer aux yeux d'Adélaïde; il entreprit de justifier un procédé si dur, et saisissant le moyen que le hasard lui offroit de faire parvenir une lettre dans ses mains, il se détermina à lui écrire, mais il trouva de la difficulté à s'exprimer. Comment demander pardon, quand il sentoit si bien qu'il ne méritoit pas de l'obtenir?

Quelle excuse pouvoit être reçue par un cœur trompé dans ses désirs, par une personne vraie, dont l'esprit juste et solide ne s'éblouiroit point une seconde fois? Il est des caractères dont la noble simplicité embarrasse l'art dans ses propres détours; on ne peut leur

leur en imposer qu'en abusant de la vérité même pour les séduire. M. de Cressy pensa qu'un aveu sincère lui rendroit l'estime d'Adélaïde, peut-être sa tendresse, et se détermina à lui écrire ainsi.

« Est-il permis à un malheureux qui s'est privé lui-
» même du plus grand bonheur, d'oser vous deman-
» der son pardon et votre pitié? Jamais l'amour
» n'alluma de flamme plus pure, plus ardente, que
» celle dont mon cœur brûle pour l'aimable Adé-
» laïde : pourquoi n'ai-je pu lui en donner la preuve
» qu'elle devoit en attendre? Ah! Mademoiselle,
» comment oserois-je vous lier au sort d'un ambi-
» tieux, dont peut-être vous ne rempliriez pas tous
» les vœux! qui, en vous possédant, maître d'un
» bien si cher, si précieux, pourroit en regretter de
» moins estimables sans doute, mais dont il a toujours
» nourri le désir et l'espérance? Je vous avoue, je
» vous confie une foiblesse honteuse qui m'avilit à
» mes propres yeux, que je voudrois surmonter, que
» personne ne seroit plus capable de m'aider à vaincre
» que vous, mais dont je ne puis m'assurer de triom-
» pher. Plaignez-moi, ne me méprisez pas, ne
» m'accablez pas de votre haine. Qu'une généreuse
» compassion vous intéresse encore pour un homme
» que vous estimâtes, qui vous adore, qui vous perd,
» et qui se déteste lui-même ».

Cette lettre fut portée à Chelles, et rendue à mademoiselle du Bugei, par sa femme de chambre, qui la lui donna sans dire de quelle part elle venoit, et sans paroître instruite de l'intérêt que sa maîtresse y pouvoit prendre.

Adélaïde avoit lu trop souvent le premier billet de M. de Cressy pour ne pas reconnoître sa main ; elle l'ouvrit avec une émotion violente, et son trouble étoit si grand en la parcourant, qu'elle la recommença plusieurs fois avant de pouvoir comprendre ce qu'elle lisoit : des expressions si tendres, une confidence si singulière, touchèrent d'abord son cœur ; mais en y réfléchissant, elle ne sentit que du mépris pour un homme qui pouvoit préférer à ses propres désirs, à l'amour qu'il avouoit, l'attente d'une fortune incertaine. Des larmes de regret et d'indignation s'échappèrent de ses yeux. « Eh, que me veut-il ? s'écria-t-elle; que lui importe ma haine ou mon amitié? Que je le plaigne! moi! Ah Dieu! qui de nous deux a droit d'exciter une juste compassion! Tranquille, heureuse, avant qu'il me parlât de sa feinte tendresse, je goûtois en l'aimant un plaisir dont le charme flatteur n'avoit aucun mélange d'amertume. Sa vue étoit un bien délicieux pour moi; elle suffisoit à mes vœux innocens. Mon amour, ignoré de lui, inconnu à moi-même, étoit un bonheur si doux, si satisfaisant! ah! pourquoi m'en a-t-il privée? pourquoi m'en a-t-il fait connoître un autre, puisqu'il devoit me l'enlever? Ah! je l'apprends! les hommes sont cruels, ils se plaisent à voir fermenter dans nos cœurs le poison qu'ils y versent eux-mêmes; ce n'est pas de notre sensibilité, mais de l'objet qui la fait naître, que nous devons nous plaindre. L'amour ne nous causeroit jamais de peine, si l'homme qui nous en inspire étoit digne de nos sentimens ».

Elle interrompit ses réflexions pour relire encore

cette lettre, pour l'examiner, en peser chaque expression; elle sembloit y chercher ce qu'elle désiroit en vain d'y trouver. Sa femme de chambre vint l'avertir qu'on attendoit sa réponse ou ses ordres. Adélaïde rêva quelque temps; elle balança sur ce qu'elle devoit faire : mais se déterminant tout-à-coup : « Allez, dit-elle à cette fille; faites savoir à celui qui ose attendre une réponse de moi, que ma première lettre contient tout ce que j'aurai jamais à lui dire ».

En se livrant au mouvement d'une juste fierté, mademoiselle du Bugei croyoit remporter une victoire sur elle-même; elle s'applaudissoit d'avoir eu assez de force pour réprimer le désir qu'elle avoit senti d'écrire au Marquis. En cachant ses sentimens, elle croyoit en triompher; mais la contrainte qu'on impose à l'amour, ne l'affoiblit pas; et dans un cœur tendre et vraiment touché, le temps, même la réflexion, ramène vers l'objet qu'on aime, diminue insensiblement le sujet qu'on a de se plaindre, ou du moins l'éloigne, et met dans un jour favorable tout ce qui peut le faire paroître moins coupable. L'apparente franchise de M. de Cressy fit l'effet qu'il en avoit espéré : Adélaïde cessa de le mépriser, son ambition lui parut moins condamnable, et bientôt elle ne sentit plus que le regret douloureux de ne pouvoir lui offrir à la fois tous les biens qu'il désiroit.

Le Marquis continuoit de lui écrire, elle s'obstinoit à ne point lui répondre, mais goûtoit cependant une sorte de douceur en le voyant occupé du désir de l'appaiser; sa situation commençoit à devenir supportable, quand les ordres de son père la pressèrent

de quitter sa retraite. On préparoit une fête à la Cour, qui devoit se terminer par un bal paré; Adélaïde et mademoiselle de Cé étoient nommées pour y accompagner une Princesse, et M. du Bugei ne vouloit pas que sa fille perdît l'honneur d'y paroître à sa suite.

Toutes les dames choisies pour composer ce bal, s'occupoient du soin de relever leurs charmes par les ornemens qui pouvoient en augmenter l'éclat. Madame de Raisel avoit fait remonter une parure de diamans exprès pour la porter ce jour-là : elle passa chez la marchande où l'on garnissoit son habit, et choisit avec elle les pierreries de la pièce, des tailles et des agrafes qui releveroient sa robe.

Pendant qu'elle s'occupoit de cet arrangement, on vint quereller la marchande d'un malentendu, et lui rapporter une magnifique écharpe. On la vouloit en argent; dans la confusion des ordres reçus, elle s'étoit trompée, et l'avoit faite en or. Tandis que cette femme se désoloit de sa méprise, madame de Raisel examinoit l'écharpe; elle la trouva si belle, si riche, et d'un si bon goût, qu'elle ne put résister à l'envie de l'avoir; et l'ayant destinée d'abord, elle l'acheta. De retour chez elle, après avoir résisté quelque temps à l'idée que cette écharpe lui avoit fait naître, elle céda au plaisir de la suivre; elle écrivit un billet à M. de Cressy, et lui envoya l'écharpe dans un moment où elle savoit qu'on ne le trouveroit point chez lui, par un homme sans livrée, et qu'on ne pouvoit connoître pour lui appartenir.

M. de Cressy reçut le soir cette écharpe, et y fit

bien moins d'attention qu'au billet qui l'accompagnoit; il y trouva ces mots :

« Un sentiment tendre, timide, et qui craint de » paroître, m'intéresse à pénétrer les secrets de votre » cœur; on vous croit indifférent, vous me paroissez » insensible : peut-être êtes-vous heureux et discret. » Daignez m'apprendre la situation de votre ame, et » soyez sûr que je mérite d'obtenir votre confiance. » Si vous n'aimez rien, portez au bal l'écharpe que » je vous envoie : cette complaisance peut vous con» duire à un sort que beaucoup d'autres envient. » Celle qui se sent portée à vous préférer à tout, est » digne de vos soins; elle en est digne à tous égards; » et la démarche qu'elle fait en vous le disant, est la » première foiblesse qu'elle ait à se reprocher ».

Ce billet inquiéta M. de Cressy; toutes les femmes qui lui avoient laissé voir le désir de l'attirer près d'elles, revinrent dans sa mémoire; il chercha vainement qui pouvoit en être l'auteur : il ne devina point. De toutes les femmes qu'il connoissoit, madame de Raisel fut la seule qui ne s'offrit point à son idée. Malgré tout ce qui devoit lui faire rejeter ce soupçon, il s'obstina à croire que c'étoit une plaisanterie de la marquise d'Elmont. Il se détermina à ne point porter l'écharpe, et ne s'en occupa plus.

Le jour du bal étant arrivé, le Marquis sentit un plaisir extrême en pensant qu'il alloit revoir Adélaïde; il ne croyoit pas qu'un amour aussi tendre fût déjà éteint; il le croyoit seulement un peu refroidi, et se flattoit de le ranimer par sa présence, d'obtenir son pardon s'il pouvoit lui parler. Il ne

vouloit lui faire aucun sacrifice, mais il ne vouloit pas perdre la douceur d'être aimé.

Parmi tant de seigneurs jeunes, galans, ornés de tout ce que le goût et la magnificence offrent de plus éclatant, le marquis de Cressy parut si bien fait, si distingué par son air et sa parure, et tellement formé pour effacer tout ce qui l'environnoit, que dès l'instant où il se montra, il fixa les regards et réunit tous les suffrages.

Adélaïde dansoit lorsqu'il entra; un petit murmure qui s'éleva, lui fit deviner que c'étoit lui; elle baissa les yeux, et n'osa plus les lever, dans la crainte de rencontrer les siens : elle étoit si émue qu'elle avoit peine à continuer; et l'ordre de le prendre qu'elle reçut en finissant, lui causa tant d'agitation, qu'elle fut obligée de prier qu'on l'en dispensât. Son trouble étoit si visible, qu'on la fit passer dans une salle voisine, pour lui donner la liberté de respirer et de se remettre.

Quand elle rentra, le Marquis la fixa avec un air d'intérêt, dont madame d'Elmont, assise près de lui, se montra choquée; elle voulut le badiner, et mêla tant d'aigreur à ses plaisanteries, qu'il ne put se défendre d'en mettre un peu dans ses reparties.

Madame de Raisel, assez près d'eux pour ne rien perdre de leurs discours, s'aperçut avec chagrin que le Marquis ne portoit point son écharpe, et même qu'il soupçonnoit madame d'Elmont du présent et de la lettre. Elle voulut interrompre une conversation qui lui déplaisoit; elle se leva, s'approcha d'eux, et les força de terminer leur querelle. Le

Marquis, fatigué des propos de madame d'Elmont, sut tant de gré à madame de Raisel d'être venue l'en délivrer, que, pour la première fois, il la regarda avec attention.

Elle étoit si belle ce soir-là, elle avoit un air si noble, si touchant, qu'on ne pouvoit la regarder sans ressentir pour elle de la tendresse et du respect. Elle railla la marquise d'Elmont sur sa mauvaise humeur, plaisanta M. de Cressy, en l'accusant d'en être la cause, et mit tant d'esprit, de grâce et de légèreté dans ce badinage, que le Marquis s'étonna d'avoir pu la voir si long-temps, sans connoître combien elle étoit aimable.

Mais il cherchoit à s'approcher d'Adélaïde; et malgré tous les soins qu'elle prit pour l'éviter, il parvint à se placer auprès d'elle. Il lui parla assez long-temps, sans qu'elle daignât lui répondre, ni paroître attentive à ce qu'il lui disoit; ce silence méprisant piqua vivement le Marquis; il lui dit qu'elle feignoit dans ce moment, ou l'avoit trompé dans un temps où elle lui permettoit de penser que ses sentimens la touchoient.

« Je n'ai jamais feint, interrompit mademoiselle du Bugei; mais le temps et les événemens changent les dispositions de nos cœurs; si le mien n'est plus le même, vous ne pouvez vous en plaindre avec justice. Cependant comme j'ignore quelle personne a pris soin d'avertir mon père d'une conduite que je me reproche, et qu'on peut m'observer ici, vous m'obligerez en vous éloignant ».

L'air de fierté dont elle prononça ce peu de mots,

déconcerta M. de Cressy, il voulut lui parler encore, mais en vain; elle se leva sans l'écouter, et fut se placer ailleurs.

Cette froideur et ce dédain, plus puissant sur le Marquis que l'amour ne l'avoit été, portèrent au fond de son cœur un trait si vif, qu'il pensa que sans Adélaïde, sans sa tendresse, il n'étoit plus ni repos ni bonheur pour lui. Il s'abandonna au regret de l'avoir offensée; il voulut la ramener à quelque prix que ce pût être; et quittant le bal dès que la bienséance le lui permit, il courut chez lui pour lui écrire, dans le dessein de lui faire tenir sa lettre cette nuit même.

Mademoiselle du Bugei ne put se défendre d'observer les mouvemens du Marquis: elle vit combien il paroissoit touché de son indifférence; mais loin de s'applaudir du chagrin qu'elle venoit de lui donner, elle en ressentit un véritable quand il sortit. Madame de Raisel s'aperçut de sa tristesse, et lui en demanda la cause avec tant de marques d'intérêt, qu'Adélaïde attendrie ne put retenir ses larmes. La Comtesse en fut émue; elle lui reprocha doucement que depuis six mois elle la négligeoit, et la pressant de lui ouvrir son cœur, elle lui laissa voir qu'elle croyoit l'amour la source de ses peines. « Ce n'est ni le temps ni le lieu de vous confier ce qui m'agite, lui dit mademoiselle du Bugei; mais à mon retour de Gersai, où je dois passer quelques jours, j'irai vous demander vos conseils et votre indulgence ». Madame de Raisel lui promit tous les secours que l'on pouvoit attendre d'une amie zélée et sincère; elles s'en-

tretinrent assez long-temps, et ne se séparèrent que lorsque la Princesse, en se retirant, fit avertir Adélaïde; elle sortit avec plaisir d'un lieu où elle n'étoit pas libre de réfléchir sur ce qui l'occupoit uniquement.

En maltraitant M. de Cressy, elle croyoit remplir son devoir; mais les démarches que la raison nous conseille, ne sont pas celles qui donnent le plus de satisfaction à notre cœur.

A peine Adélaïde rentroit dans son appartement, et commençoit peut-être à désapprouver sa fierté, qu'Hélène, sa femme de chambre, lui présenta une lettre qu'on venoit de lui donner de la part du Marquis; elle l'ouvrit avec empressement, et y trouva ce qui suit :

« Vous me punissez trop, Mademoiselle; j'ose vous » dire que vous me punissez trop; quelque coupable » que j'aie dû vous paroître, votre ressentiment va » trop loin. Tant de hauteur dans un caractère aussi » doux que le vôtre, est la marque assurée d'un mé- » pris que je ne peux supporter. Non, belle Adélaïde, » votre malheureux amant ne peut vivre et se croire » haï de vous. Ah! rendez-moi vos premières bontés, » et mettez un prix à cette faveur précieuse, tout » me sera facile pour l'obtenir! Mais puis-je encore » espérer le bien qui m'étoit offert? Me sera-t-il per- » mis de le demander? voudra-t-on me l'accorder? » Oui, si vous le désirez. Consentez à me parler; j'ai » besoin d'un entretien avec vous; il faut que votre » bouche prononce mon pardon, qu'elle m'assure » que vous ne me haïssez pas, que vous m'aimez » encore; ne refusez pas cette grâce à l'amant le plus

» tendre, le plus passionné, et le plus repentant qui » fût jamais; daignez régler sa destinée, elle est dans » vos mains : ah! que n'immolera-t-il pas au bon- » heur de vous convaincre qu'il vous adore »!

Quel mouvement de joie pénétra le cœur de la tendre Adélaïde, à ces assurances flatteuses d'un changement si peu attendu, si peu espéré! La présence d'Hélène ne put contenir ses transports. « Ah! qu'ai-je lu! s'écria-t-elle; mes yeux ne m'ont-ils point trompée? Se pourroit-il que, revenu de cette fatale ambition qui l'arrachoit à moi, à mon amour, il formât le désir sincère de me la sacrifier? Quoi! je passerois tous les instans de ma vie avec lui! je le verrois sans cesse! il m'aimeroit toujours! je pourrois l'aimer, l'adorer, le dire; mettre ma gloire à faire éclater ces mêmes sentimens, dont on m'a dit que je devois rougir, qu'il falloit nourrir avec honte, ou étouffer avec douleur! Ah! quel sort! quel heureux sort que celui qui me lieroit pour jamais au sien »! Enchantée par ces riantes idées, mademoiselle du Bugei crut pouvoir répondre, et le fit ainsi :

« Non, je ne vous hais point, je ne puis jamais vous » haïr; mon devoir et l'obéissance que je dois aux or- » dres de mon père, ont pu seuls me déterminer à » vous retirer les marques de mon amitié. Si mon » estime et ma confiance sont nécessaires au bonheur » de votre vie, vous savez par quel moyen vous » pouvez vous les assurer pour toujours. J'ai promis, » et ma parole m'engage à éviter de vous voir et » de vous parler; je n'abuserai point de l'indulgence » d'un père qui m'a pardonné avec bonté; et puis,

» que vous dirois-je dans l'entretien que vous me de-
» mandez? Qu'importe que ma bouche prononce ce
» pardon, si mon cœur vous l'accorde, si ma main
» vous donne une preuve que vous l'avez déjà obtenu.
» Adieu, si vous m'aimez, songez qu'il n'est qu'une
» seule marque de votre amour, que vous puissiez
» offrir à Adélaïde ».

Hélène se chargea du soin de remettre ce billet à M. de Cressy; et mademoiselle du Bugei, après avoir relu mille fois celui de son amant, s'endormit enfin dans l'état le plus tranquille où elle se fût trouvée depuis long-temps.

Cette fille qui servoit Adélaïde, étoit une de ces basses créatures, guidées par l'intérêt, qui, dans les événemens où le hasard les mêle par le besoin de leurs démarches, de leur complaisance, voient seulement le profit qu'elles peuvent tirer, et s'embarrassent peu des conséquences qui trop souvent résultent de leur entremise. Gagnée par M. de Cressy, sa libéralité la lui attachoit entièrement.

En lui donnant le billet d'Adélaïde, elle lui fit un récit exact de la joie que le sien avoit excitée dans son cœur. Ce détail enflamma le Marquis; il brûloit du désir de voir mademoiselle du Bugei, et de lui parler. Il se plaignit à Hélène du refus de sa maîtresse; il en parut si touché, que cette fille espérant qu'il la récompenseroit généreusement, si elle lui procuroit un plaisir qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, lui offrit de l'introduire dès le soir même par le jardin, et lui fit voir la facilité de ce projet. Elle avoit remarqué l'endroit où M. du Bugei tenoit la clef de la porte de

communication; elle pouvoit s'en saisir pendant le jour, ouvrir cette porte, et remettre la clef sans qu'on s'en aperçût. M. du Bugei se retirant de bonne heure, et sa fille ayant l'habitude de se promener fort tard, M. de Cressy pouvoit passer quelque temps avec elle sans donner aucun soupçon.

Il accepta cette offre avec ravissement; il lui donna une lettre pour sa maîtresse, remplie des plus tendres protestations d'un amour éternel, et de l'assurance de lui en donner des preuves éclatantes et sincères. Hélène, contente de sa reconnoissance, le quitta, après être convenue avec lui de l'heure où il se trouveroit à la porte, et du signal qu'elle feroit pour l'avertir de l'instant où il pourroit paroître.

M. de Cressy passa tout le jour dans l'impatience de voir arriver cet heureux moment qui devoit le rapprocher d'Adélaïde; occupé du plaisir qu'il se promettoit à l'entendre lui parler encore avec cette douceur et cette ingénuité qui la rendoient si intéressante, il sembloit avoir oublié tout le reste : mademoiselle du Bugei l'emportoit alors dans son cœur sur tout ce qui avoit combattu ses charmes; le bonheur de l'aimer, de lui plaire, faisoit sa seule ambition; il ne concevoit pas l'aveuglement qui l'avoit porté à négliger un bien si doux, et tout ce qu'il comparoit à elle, à ses sentimens, à la certitude d'être l'objet de son amour, de ses préférences, lui paroissoit peu digne de ses regrets.

Onze heures arrivèrent enfin; il se rendit au lieu marqué; il s'approcha doucement de la porte; la voix de deux personnes qui se parloient en dedans,

lui causa de l'inquiétude : il prêta l'oreille, et connoissant que c'étoit Adélaïde et Hélène qui s'entretenoient ensemble, il attendit en silence que cette dernière fît le signe dont ils étoient convenus. Une branche d'arbre jetée par dessus le mur, l'avertit qu'il pouvoit entrer; la porte n'étoit que poussée, il la remit dans l'état où il l'avoit trouvée, et s'avança jusqu'au lieu où Adélaïde le souhaitoit peut-être, mais où elle ne l'attendoit pas.

La lune éclairoit si parfaitement, que mademoiselle du Bugei connut d'abord le Marquis; la surprise, l'embarras, un trouble mêlé de joie et d'inquiétude, lui ôtèrent pendant quelque temps la force de parler; elle vouloit s'éloigner, elle se plaignoit d'Hélène, elle n'osoit écouter son amant; le Marquis, à ses genoux, ne vouloit point abandonner une de ses mains dont il s'étoit saisi, qu'elle n'eût prononcé le pardon qu'il lui demandoit. L'aimable Adélaïde céda à l'attendrissement de son cœur : elle pleura; et ses larmes, que l'amour faisoit couler, furent le sceau de ce pardon tant désiré.

Que de sermens d'aimer toujours suivirent cette douce réconciliation! qu'Adélaïde goûtoit de plaisir à les entendre! elle les répétoit tout bas, et juroit en secret de remplir tous les engagemens que son amant prenoit : cependant elle ne vouloit point qu'il restât long-temps avec elle; elle le pressoit de se retirer; mais Hélène se joignant à lui, pour l'obliger à lui accorder la liberté d'un plus long entretien; dans la crainte d'être aperçus des appartemens, ils la déterminèrent à passer dans le jardin public, qui, à cette

heure, étoit fermé, et où l'on pouvoit s'assurer de ne rencontrer personne.

Adélaïde trembloit à chaque pas; mais rassurée enfin, et perdant toute autre idée, pour ne s'occuper que de son amour, elle marcha assez long-temps appuyée sur M. de Cressy, qui, charmé de se voir auprès d'elle, et dans une si grande liberté, lui parloit avec une passion bien capable de lui faire oublier et l'univers et elle-même. Ils s'avancèrent à pas lents vers une pièce d'eau qui terminoit le parterre, Adélaïde s'assit sur le gazon dont le bassin étoit bordé; et pour ne pas troubler leur entretien, Hélène continua de se promener à un peu de distance.

Leur conversation s'anima; Adélaïde avoit déjà oublié qu'elle pouvoit faire des reproches; le plaisir et l'espérance lui ôtoient le souvenir des fautes de son amant; elle n'étoit occupée que du bonheur de le voir et de l'entendre.

Le silence profond qui régnoit dans ce lieu, la beauté de la nuit, le parfum qui s'exhaloit des fleurs, l'air enflammé de la saison, cette solitude où ils se trouvoient tous deux, le négligé d'Adélaïde, vêtue d'une robe simple et légère, que le moindre vent faisoit voltiger, sa tête sans ornement, et sa gorge demi-nue, élevèrent peu à peu dans l'ame du Marquis ces désirs ardens, impétueux, si difficiles à réprimer, quand l'occasion de les satisfaire augmente encore l'empire que les sens prennent sur la raison.

La joie qu'il voyoit briller dans les yeux de mademoiselle du Bugei, l'air paisible dont elle l'écoutoit, le sentiment qui se peignoit sur son visage quand il

pressoit sa main, quand il osoit l'approcher de sa bouche, allumèrent une ardeur si vive dans son sein, qu'il ne put en contenir les transports. Il prit Adélaïde dans ses bras; et la serrant tendrement, il imprima sur ses lèvres un de ces baisers de feu, dont le murmure aimable éveille l'amour et la volupté. Adélaïde surprise, céda pour un instant à l'attrait d'un plaisir inconnu; elle sentit la première atteinte de cette sensation flatteuse, qui conduit à ce doux égarement où la nature, par l'oubli de tout ce qui contraint ses mouvemens, semble nous ramener à son heureuse simplicité.

Il fut court cet oubli; mademoiselle du Bugei, confuse en revenant à elle-même, se plaignit de son amant; elle voulut fuir, mais il étoit à ses genoux; il convenoit de sa faute; il demandoit grâce, il l'obtint; un tendre raccommodement suivit cette querelle, et peut-être en renouvela la cause. Combien de fois Adélaïde se fâcha, et que de pardons elle accorda! contente qu'il n'en coûtât rien à son innocence, elle ne s'apercevoit pas de tout ce qu'il en pouvoit coûter à son cœur. Que cette nuit augmenta son amour! que le Marquis lui parut digne de son attachement! et que de traits le gravèrent pour jamais dans son ame!

Il fallut enfin se séparer, le jour alloit paroître. Ils convinrent, avant de se quitter, que le Marquis attendroit le retour de M. du Bugei pour lui parler. Adélaïde vouloit avoir le temps de prévenir son père, dans la crainte que les refus du Marquis n'eussent changé ses dispositions : elle partoit avec lui dans six jours; et le Marquis insistant pour la revoir encore

une fois, elle consentit qu'il revînt la veille de son départ; elle lui permit de lui écrire tous les jours, et le quitta charmée de lui et de la nouvelle situation où elle se trouvoit.

Pendant qu'elle se livroit aux plus agréables espérances, madame de Raisel s'affligeoit de la méprise du Marquis; en continuant de lui écrire sans se faire connoître, elle s'étoit flattée de l'inquiéter, même de l'intéresser : c'étoit un moyen de se procurer le plaisir de l'occuper, de lui parler de son amour, peut-être d'en faire naître dans son cœur. Il n'étoit pas étonnant qu'en croyant l'écharpe un présent de madame d'Elmont, il n'eût pas daigné la porter : madame de Raisel n'osoit paroître; mais elle désiroit que M. de Cressy la devinât. Un mouvement injuste, et pourtant naturel, lui faisoit haïr la Marquise: cette femme lui paroissoit la cause du peu d'attention du Marquis pour sa lettre. Elle voulut au moins ôter à M. de Cressy une idée dont elle se sentoit blessée, et dans ce dessein elle lui écrivit ce billet.

« Quand la fortune et l'amour s'unissent pour » vous préparer un sort digne de vous; quand on » veut diriger vos pas vers un objet qui mérite votre » attachement, pouvez-vous vous méprendre d'une » façon si humiliante pour moi ? Celle qui vous a » donné mille preuves d'une folle passion ne doit atti- » rer que vos mépris; et c'est vous égarer que de » chercher en elle un cœur dont on vous assure que » l'honneur et la modestie règlent les mouvemens. » Levez les yeux plus haut; parmi celles qu'on estime » le plus, vous trouverez la personne qui peut s'at-
tendre

» tendre aux attentions, aux soins, même à la ten-» dresse de M. de Cressy ».

Ce billet, envoyé avec les mêmes précautions que le premier, fut rendu au Marquis dans un instant où, tout rempli d'Adélaïde, il paroissoit peu porté à recevoir d'autres impressions. Pourtant ce second aveu d'un amour délicat, le mystère qui l'accompagnoit, la fortune dont on parloit, et ces mots, *levez les yeux plus haut*, le firent rêver profondément. Il se voyoit recherché par une femme riche et d'un rang élevé. Madame de Raisel s'offrit enfin à sa pensée. Elle étoit d'une maison si distinguée, avoit des mœurs si régulières, un bien si considérable, de si grandes alliances, qu'elle pouvoit prendre ce ton sans orgueil: mais en examinant sa conduite avec elle, il abandonnoit un soupçon peu fondé. Quelle apparence que madame de Raisel, une femme si désirée, prévînt le seul homme, peut-être, capable de la négliger.

Dans cette confusion d'idées, son ambition se réveilla; il sentit renaître une passion, que le désir de regagner Adélaïde avoit affoiblie, mais sans la détruire. Il ne lui trouva plus ces grâces séduisantes dont il se croyoit si touché; son penchant pour elle lui parut une foiblesse : il craignit d'y trop sacrifier; se repentit de l'avoir appaisée, de l'avoir revue, de l'avoir aimée : cependant il s'étoit lié par ses promesses, par les sermens les plus forts; l'honneur l'engageoit à les remplir : mais que sa voix est foible dans un cœur où l'ambition préside, qui, se laissant séduire à l'appas des richesses, au vain éclat des grandeurs,

préfère dans son ivresse les dehors du bonheur au bonheur même.

Ce jour et ceux qui suivirent, s'écoulèrent dans un tumulte de sentimens divers qui se combattoient et se détruisoient sans cesse. Celui où le Marquis devoit revoir Adélaïde, arriva, et le surprit encore dans l'incertitude où l'avoit jeté le billet de madame de Raisel.

Dans ces dispositions où se trouvoit M. de Cressy, il eût été prudent de ne point voir Adélaïde, de s'excuser près d'elle, et de profiter du temps de son éloignement pour se déterminer; mais les êtres inconséquens qui nous donnent des lois, se sont réservé le droit de ne suivre que celles du caprice.

Pendant que le Marquis se livroit à son inquiétude, des mouvemens bien différens agitoient mademoiselle du Bugei; contente de son amant, sans crainte, sans défiance, se reposant sur sa foi, sur son amour, le plus heureux avenir s'ouvroit devant elle. Avec quelle complaisance, avec quel plaisir elle songeoit qu'elle alloit porter ce nom chéri, ce nom qu'elle n'entendoit jamais prononcer sans émotion! Les chagrins que le Marquis lui avoit donnés, s'effaçoient de son souvenir; elle envisageoit avec ravissement le bonheur qui l'attendoit au retour de cette courte absence dont elle comptoit déjà les momens. Son imagination, séduite par ces agréables idées, la faisoit jouir de ses espérances dans l'instant même qui alloit les renverser, et la priver pour jamais d'une erreur qui lui étoit si chère.

Elle revit le Marquis avec tous les transports d'une

joie naïve et d'une tendresse véritable, dont elle ne cherchoit point à lui cacher la vivacité. Ils parlèrent long-temps de leur union prochaine, et des arrangemens qu'ils prendroient pour la hâter. Ces projets qu'ils formoient ensemble, augmentoient la gaîté de mademoiselle du Bugei. Jamais elle n'avoit été plus enjouée : le Marquis, dont les intentions n'étoient plus les mêmes, avoit la cruauté de la laisser s'abandonner à ces illusions flatteuses. Elle étoit sortie de chez elle, et se promenoit avec lui : pour mieux cacher le changement de son cœur, il se montroit plus passionné qu'auparavant; il affectoit un air attendri, pénétré, l'entretenoit avec feu d'une ardeur déjà refroidie, et dont les foibles restes n'avoient pour objet que lui-même.

Le respect cesse quand l'amour finit; soit que ses réflexions eussent assez diminué le sien, pour lui faire perdre de vue ce qu'il devoit à mademoiselle du Bugei, soit que sa confiance et la facilité d'en abuser lui fissent naître le désir d'éprouver jusqu'où la tendresse et la bonne foi peuvent conduire une jeune personne, gardée seulement par l'innocence de ses pensées, il osa former le dessein de devoir à la séduction un bien qu'il ne vouloit plus acquérir par les lois de l'honneur : il devint pressant, hardi. Ces mêmes faveurs qu'il avoit dérobées quelques jours auparavant, long-temps disputées, enfin accordées, ne pouvoient le satisfaire; il demandoit sans cesse, obtenoit toujours, et se plaignoit encore. Ses soupirs brûlans, étouffés par la violence de ses désirs, ses larmes feintes, ses prières soumises, ardentes, cette

phrase si simple en apparence, si souvent employée, et toujours trop puissante sur le cœur d'une femme..... *vous ne m'aimez pas....... si vous m'aimiez !.......* mille et mille fois répétée par lui, confondoit Adélaïde. Elle aimoit, elle ne pouvoit souffrir que son amant doutât de son amour. De moment en moment il en exigeoit une preuve nouvelle ; et plus elle donnoit, moins il paroissoit disposé à borner ses prétentions.

Hélène étoit éloignée, le temps un peu couvert répandoit dans le jardin une obscurité trop favorable aux intentions de M. de Cressy. La tendre et crédule Adélaïde, conduite par lui sous un feuillage épais, abandonnée à l'imprudence de son âge, à l'ignorance du péril, à la foi de son amant, sembloit s'être oubliée; son cœur tout entier à l'amour, n'étoit distrait par aucun autre objet; sans prévoir où la guidoit une question captieuse, elle y avoit répondu, elle avoit dit qu'elle désiroit qu'il fût heureux, qu'elle feroit tout pour assurer son bonheur : elle le disoit encore quand la témérité du Marquis portée à l'extrême, la tirant de cette ivresse dangereuse, lui rendit sa raison, et la force de s'opposer à ses entreprises.

Elle s'arracha de ses bras avec un cri d'horreur; et s'élançant hors du bosquet, elle appela Hélène à haute voix, sans s'embarrasser, dans son effroi, si d'autres pouvoient l'entendre. Hélène accourut; mademoiselle du Bugei, un peu rassurée à sa vue, n'ayant pas la force de se soutenir, s'appuya contre un arbre; et laissant tomber sa tête sur le sein de

cette fille qu'elle tenoit embrassée, elle se mit à pleurer avec toutes les marques d'une douleur excessive. Le Marquis, honteux d'une tentative qui lui avoit si mal réussi, prosterné à ses pieds, s'efforçoit, mais en vain, de l'appaiser; elle ne l'écoutoit pas, et continuoit à s'affliger, sans paroître s'apercevoir ni de sa présence, ni de ses soumissions. Faisant enfin un effort sur elle-même, elle le repoussa de la main, fit quelques pas; et levant au ciel ses yeux baignés de larmes : « O mon père, s'écria-t-elle, vous me l'aviez dit, et il n'est que trop vrai; celui qui vous cachoit ses desseins, en formoit contre moi »! Elle se promena quelque temps sans s'éloigner; rêvant profondément, ensuite s'appuyant sur Hélène, elle reprit le chemin de chez elle sans répondre une seule fois à tout ce que le Marquis disoit pour la fléchir. Elle étoit prête à rentrer lorsqu'il l'arrêta et la supplia de l'écouter.

« Je ne veux rien entendre, lui dit-elle avec beaucoup de fierté; je vous méprise et je vous hais. Je conçois à présent les raisons de la conduite bizarre que vous avez tenue avec une fille à laquelle vous deviez du respect, et que tout autre que vous n'eût osé choisir pour l'objet d'un amusement que la plus vile de son sexe pouvoit vous procurer. Je suis punie, cruellement punie, ajouta-t-elle, de cette fatale prévention qui m'a fait vous aimer, qui m'a fait croire que vous méritiez tout l'amour que je sentois pour vous. Avec quel art vous m'avez trompée, et que mon cœur le soupçonnoit peu! mais ce cœur vous échappe; non, il n'est plus à vous, et regarde comme un bien le trait qui, en le déchirant,

l'éclaire sur la bassesse du vôtre. Rendez-moi ma lettre, continua-t-elle; rendez-moi ce témoin d'une odieuse foiblesse ! et puissé-je ne me rappeler jamais le malheureux penchant qui m'entraînoit vers vous, que pour me souvenir combien vous en fûtes indigne » !

Le Marquis, consterné par ses reproches, hésitoit encore; il ne savoit ce qu'il devoit faire; il ne vouloit point lui rendre sa lettre, il la supplioit de lui laisser le seul gage qu'il eût de ses bontés; il pressoit, il pleuroit, il lui représentoit tout ce qu'il croyoit capable de calmer son esprit et de dissiper sa colère : mais rien ne pouvoit effacer l'impression qu'elle venoit de prendre de son caractère : il n'étoit plus temps de lui en imposer; blessée jusqu'au fond du cœur, elle ne pouvoit plus pardonner.

Elle réitéra sa demande avec un ton et des expressions qui forcèrent le Marquis de la satisfaire. Dès qu'elle eut sa lettre, elle marcha précipitamment, et rentra sans daigner écouter les excuses ni les plaintes de M. de Cressy.

Quelle nuit passa la triste Adélaïde! il n'est point de peines plus difficiles à supporter que celles que l'amour nous cause. Quel mal que celui que la réflexion aigrit, et qui mêle la honte à l'oppression de la douleur! elle frémissoit en pensant au danger qu'elle avoit couru; le bonheur de l'avoir évité, étoit une consolation pour elle; mais à quel prix elle en jouissoit! par la perte de ses désirs, de son amour, de tous ces projets flatteurs qui l'avoient si agréablement occupée : il falloit renoncer à toutes

ses espérances ; il falloit mépriser celui qu'elle adoroit encore.

Ce n'est pas toujours son amant qu'on regrette le plus, quand on est forcée de lui retirer son cœur, c'est le sentiment dont on étoit touchée, c'est le prestige aimable qui s'évanouit, c'est le plaisir d'aimer ; plaisir si grand pour une ame tendre, qu'elle ne voit rien qui puisse remplacer la douce habitude qu'elle avoit prise de s'y livrer.

Adélaïde voulut relire cette lettre que le Marquis lui avoit rendue. Mais quel étonnement pour elle, en voyant, au lieu de son écriture, celle de la comtesse de Raisel ; écriture qui lui étoit parfaitement connue. M. de Cressy, trompé par la forme égale de ces deux billets, venoit de mettre entre les mains d'Adélaïde celui qu'il avoit reçu de madame de Raisel.

Confuse, désespérée à cette lecture, elle ne douta point qu'elle n'eût été sacrifiée à la vanité du Marquis : elle crut se reconnoître dans cette personne qu'on accusoit de lui donner des marques d'une folle passion. Un cœur pressé par la tristesse, adopte aisément tout ce qui peut l'affliger encore. Elle pensa que la Comtesse étoit instruite de tout ce qu'elle avoit fait pour le marquis de Cressy ; elle se rappela ce que madame de Raisel lui avoit dit au bal, et regarda sa compassion comme une cruelle raillerie ; elle se vit trahie et se crut déshonorée ; elle éclata en pleurs, en gémissemens, en cris douloureux, et passa le reste de la nuit à se plaindre avec Hélène, du malheur de sa destinée : mais comme elle vouloit absolument ravoir la lettre qu'elle avoit cru reprendre,

elle se détermina le matin à écrire ce billet à M. de Cressy.

« Vous vous êtes trompé, Monsieur; je vous ren-
» voie la lettre de madame de Raisel, et vous prie
» instamment de me rendre la mienne. Je ne croyois
» pas qu'il y eût quelqu'un au monde à qui on pût
» reprocher ses sentimens pour moi, ni que personne
» osât jamais me soupçonner d'avoir donné des preuves
» d'une folle passion. C'est bien assez pour me faire
» rougir de vous en avoir donné d'une tendresse pure
» et véritable, que vous étiez indigne d'inspirer.
» Rendez ma lettre à Hélène, et soyez à jamais sûr
» du mépris d'Adélaïde ».

Elle joignit à ce billet tous ceux qu'elle avoit reçus du Marquis, et chargea Hélène de lui rendre ce paquet, avec un ordre positif de ne rapporter d'autre réponse que celle qu'elle demandoit.

Cette fille s'acquitta de sa commission; mais elle n'eut pas besoin d'insister long-temps sur le refus d'une réponse pour sa maîtresse. Le Marquis, charmé de la découverte qu'il venoit de faire, étoit bien éloigné de songer à se justifier auprès d'Adélaïde; et s'il feignoit de le vouloir faire, c'étoit par une suite de cette dissimulation qui lui étoit naturelle, et que les caractères faux emploient, même lorsqu'elle leur est inutile.

La lettre que mademoiselle du Bugei demandoit, lui fut rendue, et l'après-midi de ce jour elle suivit son père à Gersai. L'effort qu'elle se faisoit pour cacher sa douleur, le chagrin dont elle étoit accablée, lui causèrent dès le lendemain de son arrivée une

fièvre violente; et bientôt son mal augmenta si considérablement, qu'il parut impossible de la retirer d'un état si dangereux.

Pendant qu'elle se mouroit à Gersai, l'objet d'un sentiment si tendre, d'une passion si vive, d'une situation si déplorable, déjà dégagé des foibles liens qui l'attachoient à elle, par une basse ingratitude oublioit et son amour et les peines qu'elle devoit ressentir.

Un des avantages de la supériorité de l'ame d'un homme sur la nôtre, est cette force d'esprit dont il se sert pour étouffer les remords qu'élève au fond de son cœur le souvenir d'une femme sensible et malheureuse; sensible, parce qu'un ingrat a désiré l'attendrir; malheureuse, parce qu'elle a honoré son amant d'une estime qu'il ne méritoit pas de lui inspirer.

M. de Cressy oublia l'aimable Adélaïde pour se livrer à la joie d'être aimé de madame de Raisel. Il lut plusieurs fois son billet, et se dit avec transport qu'en effet l'amour et la fortune s'unissoient en sa faveur, et travailloient de concert à combler tous ses vœux.

La Comtesse, parée de mille dons flatteurs, offroit à son idée une foule de plaisirs dont il jouiroit avec elle et par elle; le faste, l'éclat, les grâces, la beauté, un titre qu'il ambitionnoit et que cette alliance pouvoit lui procurer avec le temps; que de raisons pour rendre ses poursuites ardentes! Mais il falloit cacher cette ambition qui le guidoit vers elle; il falloit prévenir le tort que son procédé pour Adélaïde pouvoit lui faire dans l'esprit de madame de Raisel, si jamais

elle en étoit informée. Après l'avoir vue si long-temps avec indifférence, il n'osoit se montrer tout-à-coup amant passionné, encore moins paroître instruit de ses sentimens. Il craignoit de blesser son orgueil ou sa délicatesse, en l'arrêtant dans la route qu'elle s'étoit tracée, et que peut-être elle prenoit plaisir à suivre.

Ces considérations le portèrent à en agir en apparence comme il avoit coutume de faire; il n'alla pas plus souvent chez madame de Raisel, mais il se renferma sans affectation dans le cercle où elle vivoit; sans lui parler d'un amour dont il vouloit qu'elle fût persuadée, il se conduisit d'une façon à faire juger à tout le monde qu'il en ressentoit un violent pour elle; il ne sembloit jamais ni l'attendre ni la chercher; mais une rêverie où il paroissoit s'abandonner, et dont sa présence le retiroit; l'embarras que ses moindres plaisanteries lui causoient; une application continuelle à étudier ses goûts; l'air naturel dont il les adoptoit; toutes ces petites choses qui ne prouvent aux personnes indifférentes que les attentions de l'amitié, mais qu'un cœur prévenu prend pour les soins de l'amour; l'art de développer ses talens, de se parer des qualités brillantes d'un caractère estimable, tout fut employé, et tout réussit au Marquis au-delà de ses espérances : la Comtesse le crut aisément tout ce qu'il vouloit paroître.

Les hommes s'épargneroient la plus grande partie des peines qu'ils se donnent pour nous en imposer, s'ils pouvoient s'imaginer combien la noblesse de nos idées leur donne de facilité pour nous tromper. Une femme croiroit se dégrader en supposant des vices à

l'objet qu'elle a choisi pour celui de ses affections ; et dès qu'elle aime, elle accorde plus de vertus à son amant qu'il n'ose en feindre.

Tout le monde assuroit madame de Raisel que le marquis de Cressy l'aimoit ; c'étoit avec plaisir qu'elle l'entendoit dire. Elle craignoit encore de se livrer à une joie que l'événement pouvoit détruire : cependant elle avoit pour lui les distinctions les plus flatteuses, et n'attendoit que l'aveu de ses sentimens pour lui montrer combien les siens étoient tendres et sincères.

Il commençoit à se rendre assidu chez elle, lorsqu'un jour une légère indisposition lui faisant garder la chambre, M. de Cressy fut admis, malgré le dessein formé qu'elle avoit pris de ne voir personne. Elle étoit rêveuse, même triste. Le Marquis se conformant à l'air sérieux qu'il lui voyoit, lui en demanda la raison avec toute l'apparence de la plus tendre inquiétude. La Comtesse lui dit qu'une personne qu'elle aimoit, avoit été fort mal, et ne jouissoit encore que d'une santé très-languissante ; qu'elle venoit de l'apprendre dans le moment : elle ajouta que c'étoit une personne charmante, et tout de suite elle nomma mademoiselle du Bugei.

Le Marquis perdit toute contenance à ce discours ; il changea de couleur, et resta les yeux baissés dans un silence qui surprit la Comtesse. « Je vois, lui dit-elle en l'examinant avec attention, que cette nouvelle vous donne bien de l'émotion, je suis fâchée de vous l'avoir annoncée avec si peu de ménagement ; mais j'ignorois l'effet qu'elle pourroit produire sur

vous » : et voyant qu'il continuoit à se taire : « Je ne savois pas, ajouta-t-elle, que vous eussiez des liaisons particulières avec Adélaïde; je l'aime, sa perte m'eût infiniment touchée, et je ne sais pourquoi vous rougissez de montrer que vous y seriez encore plus sensible ».

« Si j'ai quelques liaisons avec mademoiselle du Bugei, Madame, repris le Marquis, elles sont d'une espèce à me chagriner le reste de ma vie. Je puis rougir et paroître confus en apprenant l'état où elle s'est trouvée, puisque j'ai tout lieu de m'accuser d'en être la malheureuse cause. — Vous! s'écria la Comtesse. — Ah ! Madame, interrompit M. de Cressy, suspendez votre jugement! je suis homme, jeune, vain peut-être. Je ne prétends pas que ma conduite soit exempte de tout reproche : j'ai des torts, je les sens, je ne puis me les pardonner. Mais si vous saviez..... si mon cœur vous étoit mieux connu, peut-être ne me condamneriez-vous pas » ?

« Il est difficile de vous comprendre, dit la Comtesse un peu troublée : en supposant que l'intérêt vif que vous prenez à mademoiselle du Bugei, décèle un tendre penchant, pourquoi donc rougiriez-vous en le laissant paroître ? Par quelle singularité votre amour seroit-il un malheur pour elle ? Quels sont ces torts que vous vous reprochez, que vous craignez de ne pouvoir vous pardonner ? S'il vous est possible de me les faire connoître, sans que cette confidence offense Adélaïde, ou lui nuise, vous m'obligerez par votre confiance ».

« Si les mouvemens de notre cœur dépendoient de

nous, de nos réflexions, reprit M. de Cressy, Adélaïde seroit heureuse, et je ne sentirois pas le regret affreux d'avoir troublé son repos et détruit, au moins pour quelque temps, la douceur et l'agrément de sa vie. Mais, Madame, comment vous avouer une légèreté, une indiscrétion que rien ne peut excuser? C'est une faute que je n'oublierai point, et dont le souvenir m'affligera sans cesse ».

Madame de Raisel, pénétrée de l'air et du ton dont il s'exprimoit, réitéra la prière qu'elle lui avoit faite, et le pressa de lui apprendre ce qui causoit sa peine. M. de Cressy, charmé de trouver cette occasion de la prévenir sur la seule chose qui pouvoit lui découvrir sa façon de penser, feignant de céder à ses instances : « Je vais, Madame, lui dit-il, m'exposer à perdre, par ma sincérité, une partie de l'estime dont vous m'honorez; mais pouvez-vous former un désir qu'il soit en mon pouvoir de satisfaire, sans que mon cœur vole au-devant de vos vœux?

» Vous n'ignorez pas, Madame, avec quelle indifférence j'ai vu toutes les femmes, même celles qui ont paru me distinguer. Occupé du soin de faire ma cour, de remplir les devoirs que mon état m'impose, d'acquérir des amis, j'ai évité de me livrer à des amusemens peu faits pour me séduire. Un naturel sensible, un caractère vrai, m'ont fait envisager l'amour comme une passion qu'il étoit heureux de sentir, mais ridicule de feindre. Dans ces dispositions, je vous vis, Madame, et mon cœur me dit que vous étiez la seule personne qui pût m'inspirer ces sentimens délicieux qui, nés de l'admiration, accrus par

le respect, entretenus par l'estime et soutenus par l'amitié, remplissent tous les vides de l'ame, et forment ces chaînes douces et durables que le temps ne peut rompre : mais la différence de nos fortunes, le bruit répandu du peu de goût que vous montriez pour prendre de nouveaux engagemens, tant de partis plus avantageux que vous aviez éloignés, assez de hauteur peut-être pour craindre d'essuyer des refus, mille raisons me forcèrent à cacher l'ardeur que vous m'inspiriez. Je voulus en triompher; je contraignis mes désirs qui m'entraînoient sur vos pas; j'évitai les occasions de vous voir; je ne parus chez vous que lorsque la bienséance m'obligea de m'y montrer. C'est dans ce temps, Madame, qu'Adélaïde me laissa voir des dispositions si favorables, qu'il me fut impossible de conserver de la froideur auprès d'une fille charmante qui ne me cachoit pas que j'avois su lui plaire. Sans espérance près de vous, sans passion pour elle, déterminé ou plutôt emporté par cette vanité qui nous rend sensibles aux préférences, je me plus à suivre tous les mouvemens de mademoiselle du Bugei. Je me livrai au plaisir de voir naître dans son cœur un amour dont je n'envisageai point les suites : j'en admirois les progrès, ils me flattoient; et par une étourderie dont je ne puis trop me repentir, je m'en applaudissois.

» Je voyois souvent Adélaïde chez madame de Gersai; quand elle manquoit à s'y rendre, je la cherchois à la promenade, dans les maisons où elle alloit, partout où je croyois la trouver; elle amusoit mon inquiétude, et cet ennui inséparable d'un

homme isolé qui ne tient fortement à rien, et dont les désirs n'ont pour objet qu'un bonheur qui le fuit. Mes assiduités furent remarquées : M. du Bugei voulut me faire expliquer sur mes desseins. C'est alors que m'avouant que je n'en avois aucun, je reconnus toute l'imprudence de ma conduite. Sûr d'être aimé d'Adélaïde, un sentiment de reconnoissance me portoit à m'unir pour jamais avec elle : mais en y réfléchissant plus mûrement, je pensai que ce seroit la trahir. Je ne crus pas devoir la lier à un époux dont elle ne fixeroit pas les vœux. J'aimai mieux passer pour intéressé aux yeux de M. du Bugei, en prenant le seul prétexte qui pouvoit me dégager; j'aimai mieux passer pour ingrat et léger à ceux d'Adélaïde, que de risquer de la rendre malheureuse un jour par mon indifférence. Je refusai donc, et ne rendis plus de soins à mademoiselle du Bugei. Je la revis au bal où vous étiez toutes deux; son air abattu, sa tristesse, quelques mots qu'elle me dit, le reproche secret que je me faisois d'avoir entretenu sa tendresse sans la partager, l'intérêt qu'on prend toujours aux peines que l'on cause, sa jeunesse, sa beauté, son amour, me firent une impression si vive, que j'allois peut-être lui offrir toutes les preuves qu'elle pouvoit exiger de mon repentir; lorsqu'en jetant les yeux sur vous, je sentis que tout cédoit dans mon cœur à l'attrait invincible qui m'entraînoit vers madame de Raisel.

» Comment m'ôter pour toujours le foible espoir qui me séduisoit quelquefois? comment m'ôter ma liberté, pendant que vous jouissiez de la vôtre? Je n'attendois pas le bien que je désirois; mais si rien ne

me le promettoit, au moins un obstacle insurmontable ne me privoit pas du plaisir d'y songer, de m'en occuper dans ces momens où des idées vagues flattant l'imagination qui les enfante, semblent aplanir toutes les difficultés qui s'opposent à nos souhaits.

» J'avois reçu un billet; par je ne sais quelle fantaisie, je le crus de madame d'Elmont, et négligeai d'y répondre en portant l'écharpe qui l'accompagnoit. On m'en écrivit un autre; vous le dirai-je, Madame, ajouta le Marquis d'un ton passionné; oserai-je vous dire de quelle main..... » Il s'arrêta.

La Comtesse baissa les yeux, rougit; et d'un air d'intérêt, et avec un ton qui marquoit assez combien ce discours l'attachoit, elle le pria de continuer.

« Je le crus de vous, Madame, continua-t-il; et mon amour se réveillant avec force, plus d'Adélaïde, plus d'inquiétude sur ses sentimens. Que m'importoit alors son estime ou sa tendresse, ses plaisirs ou sa peine? Je ne vis que madame de Raisel; son image adorée remplit tout mon cœur; j'abandonnai mademoiselle du Bugei, je ne la revis que pour lui prouver que je ne l'aimois point, que je ne serois jamais à elle; et par une dureté condamnable, je la réduisis à faire des efforts sur elle-même, à s'éloigner pour oublier un amant qu'elle doit détester, et qui ne peut se souvenir d'elle sans se mépriser lui-même ».

« Que je plains Adélaïde, dit alors madame de Raisel! Qu'il lui sera difficile de se consoler d'un tel événement! Pourra-t-elle vous oublier? Mais achevez : votre sincérité me touche et votre confiance me flatte ».

« Que

« Que vous dirai-je de plus, Madame, continua M. de Cressy? je n'osai vous laisser voir ce que je croyois avoir pénétré; mais je ne pus résister au plaisir de vous montrer que j'obéissois à vos ordres, *en levant les yeux vers l'objet le plus digne de mon attachement.* Vous savez tout, Madame; vous venez de lire dans un cœur qui vous est soumis, qui vous l'a toujours été, dont le sort dépend de vos bontés. Quel prix m'est-il permis d'attendre de mon obéissance? puis-je espérer qu'une passion que vous seule pouviez allumer dans ce cœur, vous touche en effet? Est-ce vous, est-ce l'aimable comtesse de Raisel qui a daigné m'avertir de chercher mon bonheur? Eclaircissez mes doutes, j'attends à vos pieds l'arrêt que vous allez prononcer. Parlez, Madame, parlez, et songez que ce moment va décider pour jamais du sort d'un homme qui vous adore ».

Qui n'eût point ajouté foi à ce récit si simple, si naturel? pourquoi madame de Raisel en eût-elle soupçonné la vérité? Elle crut le Marquis, et lui tendant une main qu'il reçut à genoux, et sur laquelle il imprima le baiser le plus ardent: « Oui, c'est moi, lui dit-elle, qui ai désiré votre amour; vous me voyez pénétrée de l'aveu que vous m'en faites. Qu'il m'est cher cet amour! je le partage, j'ose le dire, et je ferai vanité de le prouver : oui, je mets tout mon bonheur à penser que vous m'avez choisie pour faire le vôtre ».

Une déclaration si précise fut reçue avec tous les transports d'une joie véritable. La Comtesse s'efforça de persuader à M. de Cressy, que si sa conduite n'é-

toit pas tout-à-fait irréprochable, il devoit pourtant cesser de s'affliger. « La maladie d'Adélaïde peut avoir une cause plus simple, lui dit-elle ; à son âge le temps et l'absence effacent les plus vives impressions. Je ne condamne point votre sensibilité : non, ajouta-t-elle, je ne la blâme point, au contraire, elle redouble mon estime, et mon cœur se plaît à découvrir que le vôtre est susceptible d'une tendre compassion ».

M. de Cressy, parvenu à se faire un mérite d'avoir trahi mademoiselle du Bugei, assez adroit pour persuader à madame de Raisel qu'il l'adoroit dans un temps où il évitoit sa présence; sûr de paroître à ses yeux le plus sincère et le plus tendre de tous les hommes, s'applaudissoit de l'art avec lequel il la trompoit. Il attribuoit cet heureux succès à son adresse : erreur grossière de tous ceux que la fausseté guide. On est crédule sans être foible, sans être imprudent; l'extrême confiance naît toujours de la noblesse de l'ame et du peu d'idée qu'une personne estimable se forme de ces cœurs bas, capables d'abuser de la bonté.

Peu de temps après cet entretien, madame de Raisel annonça le jour de son mariage et l'époux qu'elle avoit choisi. Le Marquis reçut les félicitations de tous ceux qui connoissoient la Comtesse ; son bonheur fut envié par une foule de rivaux moins heureux, et peut-être plus dignes de l'être. Ces noces se firent avec éclat; et les fêtes brillantes qui les suivirent, marquèrent assez le contentement des deux époux. Madame de Raisel avoit donné à M. de Cressy tout ce qu'il étoit en son pouvoir de lui rendre propre. Sa fortune assurée, son ambition satisfaite,

l'amour et les charmes de la Marquise, une maison devenue le temple de la gaîté, lui firent goûter tant de plaisirs dans cette union, qu'il oublia facilement la route qu'il avoit prise pour acquérir les biens dont il jouissoit.

Madame de Cressy, bien plus heureuse, puisqu'elle aimoit et se croyoit adorée, se disoit à chaque instant qu'elle régnoit sur un cœur tendre, sincère, généreux, tout à elle; sur un cœur dont elle croyoit que rien n'égaloit la noblesse et la grandeur: elle voyoit un dieu dans son mari, il lui devenoit tous les jours plus cher; sans cesse occupée à lui procurer de nouveaux amusemens, elle sembloit ne vivre, ne respirer que pour répandre l'agrément sur les jours de celui qu'elle aimoit; les moindres désirs du Marquis, ses plus légères fantaisies, devenoient une affaire pour madame de Cressy. Elle lui sacrifioit ses propres goûts, même le plaisir de le voir; plaisir si grand pour elle, que le temps ni l'habitude ne purent le lui rendre moins sensible.

Cependant Adélaïde, après plus d'un mois de maladie, et près de deux de convalescence, avoit enfin recouvré la santé : mais une sombre tristesse s'étoit emparée de son esprit, elle avoit perdu pour jamais cet état paisible qui rend susceptible de goûter tous les plaisirs qui se présentent et se succèdent, dans l'âge heureux où on ne les choisit pas. Le chagrin avoit laissé de si profondes traces dans son cœur, l'amour régnoit encore avec tant de puissance sur son ame, elle se trouvoit si peu capable d'oublier le cruel qui s'étoit plu à la rendre malheureuse, que la seule

pensée de paroître dans les lieux qu'il habitoit, la faisoit retomber dans des foiblesses, presqu'aussi dangereuses que l'avoit été l'ardeur de sa fièvre. Le comte de Saint-Agne, jeune, bien fait, aimable, auquel elle étoit destinée, augmentoit encore sa peine par les soins qu'il lui rendoit. Rien ne pouvoit la distraire; le souvenir de M. de Cressy animoit seul un cœur accoutumé à s'occuper de lui. Que de larmes accompagnoient ce souvenir douloureux, mais cher, mais vif et sans cesse présent à son ame! Dans cette situation, son retour à Paris ou à la Cour étoit pour elle le comble du malheur; et chaque jour qui rapprochoit celui où elle devoit quitter Gersai, ajoutoit à son supplice.

Un soir qu'elle étoit dans l'appartement où tout le monde se rassembloit pour jouer, le chevalier de Saint-Hélène, qu'on attendoit depuis huit jours à Gersai, arriva, et pour excuser son retard, rendit compte des affaires qui l'avoient obligé de rester à Paris: c'étoit le mariage de madame de Raisel et de M. de Cressy. Madame de Gersai entra dans des détails, lui fit mille questions, et le Chevalier s'étendit avec plaisir sur un discours qui paroissoit intéresser.

Que devint Adélaïde en l'écoutant? un froid mortel saisit son cœur; pâle, tremblante, sans force et presque sans sentiment, elle se renversa sur le siége où elle étoit assise, et fermant les yeux, elle désira ne les rouvrir jamais: par bonheur pour elle, M. du Bugei n'étoit pas présent; et comme depuis sa maladie elle étoit très-foible, on ne chercha point d'autre cause à son évanouissement.

Il fut long; et lorsqu'elle reprit la connoissance, elle se trouva dans son lit, environnée de plusieurs personnes qui s'efforçoient de la rappeler à la vie. Elle fit connoître qu'elle désiroit d'être seule; et dès qu'elle se vit en liberté : « Il est marié! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras d'Hélène; il est marié! Hélène, il est marié! lui répéta-t-elle mille fois; je n'ai plus de doute, de crainte, d'espérance; il est perdu, pour jamais perdu, rien ne peut me le ramener, rien ne peut me le rendre! Madame de Raisel est heureuse! elle triomphe dans ses bras des pleurs d'une fille infortunée! a-t-elle mérité ce cœur qu'elle m'enlève? L'inhumaine, avec quel air de vérité elle feignoit de s'intéresser à mes peines, d'en ignorer le sujet! Elle m'offroit son secours, des conseils, de l'amitié : ah, la cruelle! elle est sa femme, elle règne sur ses volontés, elle fait ses plaisirs, elle les partage; il lui est permis de contenter tous les désirs de ce qu'elle aime; elle peut, sans rougir, recevoir ses caresses, les lui rendre, mettre son bonheur à s'y montrer sensible : et moi je ne dois me rappeler qu'avec honte ces momens..... momens délicieux, et pour toujours gravés dans ma mémoire! Ah! poursuivit-elle dans l'amertume de son cœur, Hélène! imprudente Hélène! pourquoi ta fatale complaisance m'exposa-t-elle à le revoir? Hélas! sans toi, sans ta facilité, j'ignorerois une partie de mes pertes »!

M. du Bugei interrompit ses tristes plaintes. Il venoit savoir comment elle se trouvoit. Hélène l'assura que le repos la remettroit entièrement. Il la crut, et sortit. La malheureuse Adélaïde passa la nuit dans

un cruel désordre, le saisissement de ses sens retenoit ses larmes; et le peu qu'elle en répandoit, loin de soulager son cœur, le déchiroit encore.

Cet excès d'accablement dura plusieurs jours; mais faisant violence à ses sentimens, elle parut se calmer, et se montra plus tranquille. Son père attendoit le retour de sa santé pour la ramener à Paris ; mais elle avoit pris la résolution de n'y rentrer jamais.

Elle pria instamment M. du Bugei de la conduire à l'abbaye de Chelles, où elle espéroit se rétablir tout-à-fait. Il y consentit avec peine; et ce fut avec une extrême répugnance qu'il la conduisit lui-même à cette abbaye. Mademoiselle du Bugei pleura beaucoup en se séparant de lui; et le chagrin qu'il sentit lui-même en la laissant à Chelles, fut un présage de la perte qu'il alloit faire. L'aimable et triste Adélaïde, peu de jours après son arrivée, entra au noviciat, où ses épreuves, abrégées par l'avantage d'avoir été élevée dans la maison, lui permirent, au bout de six mois, de prendre le voile blanc, malgré les regrets de son père, la douleur du comte de Saint-Agne, qui l'aimoit, et les efforts réunis de toute sa famille.

Madame de Cressy s'affligea du parti que prenoit Adélaïde; elle craignit que ses sentimens pour le Marquis ne l'y eussent déterminée; elle n'osa s'en expliquer avec lui, dans la crainte de le chagriner, et d'ajouter au reproche secret que peut-être il se faisoit à lui-même. Le malheur d'Adélaïde étoit un poids pour la Marquise; son cœur vraiment généreux, souffroit en songeant qu'elle avoit innocemment causé sa perte; elle donna des larmes au sort d'une jeune

personne qui s'arrachoit au monde, dans un âge où, peu capable de juger des effets du temps, et guidée par un mouvement qu'il pouvoit détruire, se livroit à l'horreur d'un repentir infructueux et éternel.

Plus d'un an s'étoit passé dans le ravissement d'une passion heureuse, satisfaite et toujours vive. Peut-être la Marquise eût-elle joui long-temps de cet état paisible, sans un événement où sa bonté l'intéressa.

Madame de Berneil, ancienne amie de la mère de madame de Cressy, vivoit retirée au Val-de-Grâce, avec une fille, seul fruit d'un mariage mal assorti qui avoit renversé sa fortune, par une suite de malheurs dont le détail est peu nécessaire. Une pension du Roi la faisoit subsister avec assez d'aisance. Cette pension s'éteignoit par sa mort, et sa fille avoit besoin d'amis pour en conserver une moitié que la faveur pouvoit lui accorder, mais qu'on ne lui devoit pas. Madame de Berneil qui avoit éprouvé plus d'une fois combien madame de Cressy étoit portée à obliger, se sentant dangereusement malade, et près de sa fin, eut recours à elle; elle lui fit écrire son état; et la Marquise s'étant rendue auprès d'elle, trouva cette dame presqu'expirante, et si occupée du sort de sa fille, que madame de Cressy, pénétrée d'une inquiétude si naturelle, et du spectacle qu'offroient à ses yeux les larmes de la fille et la douleur touchante de la mère, promit avec serment de se charger du soin de mademoiselle de Berneil, de la retirer chez elle, et de ne s'en séparer qu'après lui avoir procuré un établissement convenable à sa naissance, et qui pût la rendre heureuse.

Il sembloit que madame de Berneil n'attendît que cette promesse d'une femme dont la noblesse des sentimens lui étoit connue, pour rendre au ciel une ame devenue plus tranquille. Elle mourut le soir même; et la Marquise, qui ne l'avoit point quittée, embrassant tendrement mademoiselle de Berneil, lui renouvela les assurances qu'elle avoit données à sa mère, et la conduisit chez elle, où elle la recommanda aux soins de ses femmes, pendant qu'elle alloit à Versailles, chercher M. de Cressy qui l'y attendoit.

Elle lui rendit compte des engagemens qu'elle avoit pris; et lui montra un peu de crainte qu'ils ne pussent lui déplaire, s'excusant sur le moment qui ne lui avoit pas permis de le consulter. M. de Cressy badina de cette espèce de soumission, qu'il traita d'enfance; il l'assura qu'il approuveroit toujours ce qu'elle feroit. En effet, il eut pour mademoiselle de Berneil tous les égards qu'il auroit cru devoir à une sœur chérie. Elle fut traitée par la Marquise, non comme une fille dont le sort dépendoit de ses bontés, mais comme une amie dont le séjour chez elle devoit être suivi de tous les agrémens qu'on s'efforce de procurer à ceux dont on attend des bienfaits.

Hortense de Berneil étoit âgée de vingt ans, sa figure n'avoit rien de remarquable; mais le soin qu'elle en prenoit, la rendoit assez agréable. Un goût de parure un peu extraordinaire dans une personne élevée loin du monde, cachoit ses défauts et donnoit de l'élégance à tout ce qu'elle portoit. Le désir de plaire l'avoit toujours occupée, quoique long-temps sans objet; elle avoit de l'esprit, peu de brillant,

beaucoup de réflexion. Il étoit difficile de la connoître; un air froid et le silence qu'elle gardoit sur ses goûts, la faisoient paroître d'une extrême indifférence. L'ennui d'une retraite forcée avoit mis de la dureté dans son caractère et de l'aigreur dans son esprit; elle cachoit ces défauts sous l'apparence intéressante d'une santé foible et délicate, altérée par la plus légère émotion. Capricieuse, haute, jalouse, susceptible de passion, incapable de tendresse, d'amitié, Hortense ne pouvoit ni apprécier, ni reconnoître la conduite généreuse de madame de Cressy.

Un peu de temps s'étoit écoulé depuis l'entrée de mademoiselle de Berneil à l'hôtel de Cressy, quand un soir le Marquis, s'amusant à étudier des airs assez difficiles, Hortense, en l'aidant à les solfier, le fit apercevoir qu'elle avoit la voix belle, et chantoit parfaitement bien. Il aimoit la musique : ce talent qu'il découvroit en elle, redoubla ses égards et ses attentions : il la chercha davantage. Madame de Cressy, bien éloignée de prendre de l'ombrage de ce goût marqué, le vit naître avec plaisir.

M. de Cressy, étant un matin à la toilette de la Marquise, où il assistoit seul avec Hortense, on lui apporta une lettre qu'il ouvrit sans réflexion, mais qu'il ne put lire sans donner des marques d'une grande sensibilité. Cette lettre étoit de mademoiselle du Bugei; elle l'avoit écrite la veille, et ce jour même elle prenoit le voile noir, dernière cérémonie de sa consécration à la vie religieuse.

Les yeux de M. de Cressy se remplirent de larmes : la lettre tomba de ses mains; et tandis qu'il les portoit

sur son visage pour cacher son attendrissement, la Marquise, effrayée de l'effet qu'avoit produit cette lettre, fit signe à une de ses femmes de la ramasser et de la lui apporter. Elle la prit sans la lire; et courant embrasser son mari, elle lui demanda avec empressement quelle nouvelle si fâcheuse pouvoit l'accabler ainsi? Mais le Marquis, sans changer de situation, lui dit de lire la lettre. Elle y trouva ce qui suit :

« C'est du fond d'un asile où je ne redoute plus » la perfidie de votre sexe, que je vous dis un éternel » adieu. Naissance, biens, honneurs, dignités, tout » s'évanouit à mes regards. Ma jeunesse flétrie par » mes larmes, le goût des plaisirs anéanti dans mon » cœur, l'amour éteint, le souvenir présent, et le » regret toujours trop sensible, m'ensevelissent à ja- » mais dans cette retraite. O vous, qui m'avez con- » duite à me cacher dans cette espèce de tombeau, » ne craignez pas mes reproches : je ne vous écris que » pour vous dire que je vous pardonne! J'offre au » ciel une victime immolée par vos mains, et je le » prie avec ardeur de répandre sur vous tout le » mérite du sacrifice volontaire que je lui fais. L'au- » guste époux qu'Adélaïde choisit, effacera de son » cœur des sentimens qu'elle ne peut conserver sans » l'offenser : il y mettra les vertus qu'il chérit, et » l'oubli qu'il exige : elle ose espérer qu'il lui pardon- » nera les motifs qui la déterminent aujourd'hui. » Alors, prosternée au pied de ses autels, elle lui » demandera pour vous tous les biens dont vous » l'avez privée; et si elle peut s'intéresser encore au

» monde qu'elle abandonne, ce sera seulement pour
» s'assurer que le marquis de Cressy est heureux.

» Dites à madame de Cressy que je lui pardonne
» l'opinion qu'elle a eue de mon caractère. Dites-lui
» que j'ai oublié son injustice, et que je me souviens
» seulement de la tendre amitié que j'eus pour elle ».

La Marquise, en finissant cette lettre, se jeta dans les bras de son mari, et le serrant avec une tendresse inexprimable : « Pleurez, Monsieur, pleurez, lui dit-elle en le baignant de ses larmes : ah! vous ne sauriez montrer trop de sensibilité pour un cœur si noble, si constant dans son amour! Aimable et chère Adélaïde, s'écria-t-elle, c'en est donc fait, et nous vous perdons pour toujours! Ah! pourquoi faut-il que je me reproche de vous avoir privée du seul bien qui excitoit vos désirs! ne puis-je jouir de ce bien si doux, sans me dire que mon bonheur a détruit le vôtre »?

Le Marquis, touché de ce sentiment généreux qui lui faisoit regretter Adélaïde, la pressant avec transport, essuyoit ses larmes; et par les plus tendres caresses et les expressions les plus passionnées, la conjuroit de lui pardonner l'imprudence qu'il avoit eue de lui montrer cette lettre.

Mademoiselle de Berneil, témoin de cette scène touchante, considéroit la Marquise avec étonnement. Tout ce qu'elle pouvoit comprendre, c'est que madame de Cressy s'affligeoit de la retraite d'une fille que son mari avoit aimée, et que ses pleurs faisoient penser qu'il aimoit encore. Une pareille sensibilité étoit au-dessus de l'ame d'Hortense; elle la regarda

comme une foiblesse. Un mauvais cœur prend souvent pour un défaut de fermeté la bonté du naturel dont les mouvemens lui sont étrangers, et traite de petitesse ce noble désintéressement qui fait qu'on s'oublie soi-même, pour partager la peine d'un autre.

Le Marquis pensa tristement pendant quelques jours à cet adieu d'Adélaïde : mais les plaisirs variés auxquels il se livroit, dissipèrent bientôt ce léger chagrin. Madame de Cressy le sentit plus long-temps. L'image de mademoiselle du Bugei prosternée au pied des autels, priant pour le Marquis, attirant sur lui les bénédictions du ciel par ses vœux innocens, l'attendrissoit et la rendoit toujours présente à son idée. Les dernières lignes de sa lettre l'étonnoient; elle ne pouvoit les entendre. Elle en demanda plusieurs fois l'explication à M. de Cressy; mais l'embarras et l'humeur que lui donnoient ces questions, la déterminèrent à n'en plus parler.

Cependant cette marque de réserve, dans un homme pour lequel elle n'en avoit aucune, toucha vivement la Marquise, lui donna de l'inquiétude, et lui fit craindre qu'en parlant d'Adélaïde, M. de Cressy n'eût pas été sincère. Quelle étoit cette *opinion désavantageuse* dont se plaignoit mademoiselle du Bugei? elle lui pardonnoit; mais quoi? Un mystère sembloit caché sous ces expressions : la Marquise désiroit ardemment de l'approfondir; mais son extrême complaisance pour M. de Cressy la força au silence; elle respecta le secret qu'il vouloit garder, et ne l'importuna point pour l'engager à le lui découvrir. Cette première preuve qu'elle n'avoit pas toute

la confiance de son mari, la chagrina. Il pouvoit donc dissimuler avec elle. La seule idée d'avoir été trompée, même dans la plus légère bagatelle, par un homme que l'on croyoit incapable de détour, porte un trait douloureux au fond du cœur, trait qui blesse à tout moment, ouvre l'entrée au soupçon, rend tout incertain, et laisse entrevoir que le bonheur dont on jouit, peut n'être qu'une illusion prête à s'évanouir.

Mademoiselle de Berneil, à qui la Marquise ouvroit son cœur, étoit bien éloignée de comprendre cette délicatesse de sentiment qui troubloit la douceur de sa vie ; elle badina M. de Cressy sur la mélancolie que lui avoit causée la lettre d'Adélaïde; et donnant un tour plaisant et malin à ce pouvoir qu'il avoit sur les ames sensibles, elle se félicita de n'être pas du nombre de celles qui ne savoient pas résister à l'amour, et dit au Marquis qu'elle s'étonnoit fort qu'on abandonnât le monde seulement pour n'avoir pu lui plaire ou le fixer. Pour moi, continua-t-elle, comme j'en chéris les plaisirs, quoique je me croie sûre de mon cœur, je ne veux plus vous regarder, de crainte qu'il ne me prenne envie de retourner au couvent.

Cette raillerie piqua le Marquis dont la vanité étoit extrême. « Pensez-vous, lui dit-il en riant, qu'il vous fût si facile de résister à mes soins, si je vous en rendois d'assidus? — En vérité, je le pense, reprit mademoiselle de Berneil, et quoique vous soyez très-aimable, je crois et j'éprouve qu'il est possible de vous voir et de conserver beaucoup d'indifférence. — Oui,

dit le Marquis, cela est possible; mais vous ignorez ce que le désir de plaire répand d'agrément dans un homme qui s'en occupe. Il faut avoir été aimé de quelqu'un, pour s'assurer qu'on peut lui résister : et si je vous aimois, si je cherchois à vous le persuader, peut-être reviendriez-vous de l'opinion que vous avez de la fermeté de votre cœur. — Ho! non, non, assurément, reprit Hortense, et vous êtes précisément la seule personne qui ne pourroit jamais réussir auprès de moi : comme vous ne sauriez me montrer de désirs sans m'offenser, ni m'aimer sans manquer à ce que vous devez à la plus aimable des femmes; si vous me rendiez des soins, je n'aurois que du mépris pour vous. — Vous le croyez, dit le Marquis; mais soyez sûre que les réflexions que l'on fait de sang froid, ne se présentent pas à une ame attendrie. Celles qui semblent devoir faire mépriser un homme indifférent, se changent en pitié pour un amant aimé; et nous savons toujours trouver en nous-mêmes des raisons pour nous livrer à des sentimens qui nous flattent ». Hortense à ce discours ne fit que redoubler ses plaisanteries, et s'obstina à soutenir qu'elle ne redoutoit point ses attaques; il lui montreroit en vain la passion la plus violente, disoit-elle, jamais, jamais elle n'y seroit sensible; il lui étoit impossible d'imaginer qu'elle pût l'aimer. Cette conversation fut reprise plusieurs fois, et toujours avec la même assurance de la part de mademoiselle de Berneil.

Le Marquis, accoutumé à voir prévenir ses désirs, ne put supporter cette espèce de mépris d'une fille à laquelle il sembloit que rien ne devoit inspirer cette



fierté: il s'en offensa, et voulut l'en punir en lui inspirant une passion dont elle se croyoit si peu susceptible. La vanité l'engagea à se faire une étude de lui plaire; elle s'aperçut de son dessein, elle en rit, et ménagea si peu son amour-propre, que du simple projet de la soumettre, il forma celui de la toucher. Le peu de progrès qu'il fit au commencement, ne ralentit point ses poursuites : il devint ardent, empressé; et perdant de vue ce premier objet, il oublia ce qui l'avoit porté à parler le langage de l'amour à mademoiselle de Berneil. Il s'accoutuma à l'entretenir d'un sentiment qu'il cessa de feindre. Ce sentiment devint bientôt sa seule affaire, et l'unique mouvement qui se fit sentir à son cœur.

Madame de Cressy, loin de soupçonner le Marquis d'un tel attachement, lui savoit gré de tout ce qu'il faisoit pour Hortense, et croyoit lui devoir de la reconnoissance des attentions qu'il avoit pour une fille qu'elle chérissoit, et dont elle se croyoit tendrement aimée. Elle parloit de lui sans cesse avec elle, lui vantoit son mérite, les agrémens de sa personne, son esprit, l'égalité de son humeur, la douceur de sa société, l'élévation de ses sentimens; elle le comparoit à tous ceux qu'elle voyoit, à tous ceux qu'on admiroit, pour le trouver plus parfait encore.

Mademoiselle de Berneil applaudissoit aux louanges que la Marquise donnoit à M. de Cressy; insensiblement elles firent impression sur elle, l'ardeur avec laquelle il étoit aimé, l'embellissoit à ses yeux. L'amour de madame de Cressy passa dans le cœur de sa rivale; et tout ce qui rendoit la Marquise si propre

à plaire, à fixer ce mari qu'elle adoroit, formoit une sorte de triomphe pour Hortense, qui se voyoit maîtresse de le lui enlever, excitoit sa vanité, et lui faisoit regarder comme un avantage brillant, le pouvoir de l'emporter sur une femme à laquelle elle se sentoit si inférieure à tous égards.

Ce fut donc à l'orgueil et à la coquetterie, que M. de Cressy dût les premières complaisances de mademoiselle de Berneil; elle lui laissa voir un penchant qu'elle n'osoit avouer; elle céda peu à peu; elle ne se défendit plus que sur ses devoirs, sur l'amitié qu'elle avoit pour la Marquise, sur le lien qui l'unissoit à elle. Ces obstacles eussent été insurmontables, si mademoiselle de Berneil eût mieux pensé; mais dès qu'on a fait un pas vers l'ingratitude, rien ne retient plus. Le Marquis trouva le moyen de lever les foibles scrupules d'Hortense; elle se donna à lui; elle oublia la tendresse et les bontés d'une amie, pour jouir du goût passager d'un amant. Quelle différence! quelle perte! quoi qu'on en puisse penser dans l'égarement de son cœur, un amant ne vaut pas une amie.

Mademoiselle de Berneil, en payant de retour la passion du Marquis, cédoit peut-être moins à son amour, qu'au désir curieux d'éprouver si cette passion procuroit tout le bonheur dont on l'avoit assurée qu'elle étoit la source; elle en cherchoit les plaisirs, et n'en donnoit pas les douceurs; plus elle pensoit avoir sacrifié en comblant les vœux de son amant, plus elle exigeoit de sa reconnoissance. L'espèce de sentiment qui la conduisoit, n'étoit pas cet attachement sincère d'Adélaïde, ni cet amour tendre

et

et délicat de la Marquise; c'étoit un mouvement voluptueux, c'étoit le plaisir de dominer et de soumettre un cœur à tous ses caprices. Elle abusa du pouvoir que le Marquis lui avoit donné sur lui; elle prit un empire absolu sur ses volontés, le maîtrisa, devint son tyran, et l'accabla de ces chaînes pesantes qu'on porte avec douleur, dont on sent tout le poids, qu'on voudroit rompre, et qu'on n'a pas la force de briser.

Assujetti à cette maîtresse altière, le Marquis se rappeloit souvent avec regret l'état heureux où il vivoit avant d'avoir écouté le penchant fatal qui l'entraînoit vers elle. Adoré d'une femme qui n'avoit point d'égale, dont les qualités brillantes sembloient n'être en elle que pour l'avantage de ceux dont elle étoit environnée; qui, toujours attentive à lui plaire, n'avoit de plaisir que ceux qu'il ressentoit, de joie que celle qu'elle voyoit éclater dans ses yeux : elle n'étoit point changée cette femme charmante qui lui avoit fait passer des jours si tranquilles, si heureux : mais sa beauté, ses vertus, ses soins, ses complaisances, auparavant la source de la félicité de M. de Cressy, ne servoient plus qu'à le confondre, à l'affliger, à répandre l'amertume sur tous les instans de sa vie.

Souvent maltraité par mademoiselle de Berneil, fatigué du joug, honteux de le subir, il se livroit à des retours vifs et pressans qui le ramenoient dans les bras de la Marquise; quelquefois la serrant tendrement dans les siens, il retenoit à peine des larmes que le remords arrachoit à son cœur. Tant d'amour qu'il trahissoit, tant de confiance dont il abusoit, la

comparaison qu'il faisoit de deux personnes si différentes, de deux caractères si opposés, excitoient en lui des mouvemens si sensibles, qu'il y avoit des momens où il étoit prêt à tomber aux pieds de la Marquise, à lui avouer sa foiblesse, à la prier d'en éloigner l'objet : mais le peu d'habitude d'être sincère, retenoit son cœur prêt à s'ouvrir, à s'épancher dans le sein d'une amie, qui pouvoit encore lui rendre le calme et la paix dont il ne jouissoit plus.

Mademoiselle de Berneil le surprit plusieurs fois dans cet attendrissement : des railleries piquantes, de longues querelles, une aigreur insupportable, suivoient les moindres sujets qu'elle croyoit avoir de se plaindre. Elle s'appaisoit difficilement, et mettoit au plus haut prix l'oubli d'une faute ; mais parvenue à le subjuguer, à se rendre souveraine d'un cœur qu'elle s'attachoit par tout ce qui auroit dû le lui ôter, elle ne put jamais détruire le remords qu'il sentoit de tromper la Marquise, ni l'attachement qu'il conservoit pour elle. Il lui fut impossible d'étouffer dans l'ame du Marquis cette voix dont le cri puissant s'élève, se fait entendre même dans l'ivresse du plaisir, et nous avertit sans cesse que nous n'avons pas le pouvoir cruel de goûter en paix un bonheur que nous osons fonder sur l'infortune d'autrui.

Madame de Cressy ne s'apercevoit que trop du changement du Marquis ; toujours triste, rêveur, elle voyoit qu'il souffroit, qu'une peine secrète agitoit son ame : elle l'avoit en vain prié de la lui confier, elle n'osoit plus l'interroger, et lui cachoit la douleur qu'elle sentoit de ses chagrins, et du mystère qu'il



lui en faisoit. Elle ne pouvoit le soupçonner d'une intrigue au dehors; son assiduité chez lui et dans tous les lieux où elle alloit, éloignoit les idées de cette espèce; il ne marquoit aucune préférence pour les femmes qu'il voyoit; toutes ses démarches étoient connues, il le sembloit au moins : cependant la Marquise se disoit à tous momens, qu'il ne l'aimoit plus. Elle en eut une preuve bien sensible dans une occasion où elle devoit moins l'attendre. Elle tomba malade, et sa maladie, quoique peu dangereuse, fut assez longue. Mademoiselle de Berneil se contraignit assez dans les premiers jours, pour s'assujettir près d'elle : mais oubliant bientôt ce qu'elle devoit à ses bontés, même à la décence, qui l'obligeoit à ne pas s'éloigner de l'appartement de la Marquise, elle n'y parut dans la suite que rarement, et dans les momens où elle ne pouvoit se dispenser de s'y faire voir. Le Marquis l'imita; et profitant de la liberté qu'il avoit d'être souvent seul avec elle, sous prétexte de répéter des pièces de clavecin, il passoit des heures entières dans le cabinet d'Hortense, et n'étoit chez madame de Cressy que lorsqu'elle recevoit du monde.

Cette conduite d'un homme qui lui étoit si cher, rendit sa convalescence plus fâcheuse que son mal ne l'avoit été; elle la sentit jusqu'au fond du cœur, et ne douta plus qu'elle n'eût entièrement perdu celui de son mari. Elle renferma en elle-même cette triste connoissance, ne se permit aucune plainte, et ne diminua rien de la douceur et de l'affection qu'elle lui avoit toujours montrées.

La négligence de mademoiselle de Berneil lui parut une suite naturelle de la froideur de son caractère;

ainsi elle y fit peu d'attention. Elle étoit parfaitement rétablie et sortoit depuis quelques jours, lorsqu'étant seule un matin et prête à partir pour la campagne, M. de Cressy qui n'alloit point avec elle, entra dans sa chambre pour lui donner une petite boîte d'une forme nouvelle qu'il venoit d'acheter; elle fut touchée de cette attention, et plus encore de quelque chose de flatteur qu'il lui dit en lui présentant ce bijou. Elle vouloit répondre; mais en fixant le Marquis, elle lui vit un air si triste, si abattu, qu'elle en fut pénétrée, et ne put lui marquer sa reconnoissance, que par des regards expressifs qui sembloient chercher son secret jusqu'au fond de son cœur. M. de Cressy prit la main de la Marquise, il la baisa plusieurs fois d'un air timide et respectueux; il étoit devant elle comme on est auprès de quelqu'un dont on désire une faveur, à qui on n'ose la demander, parce qu'on se sent peu digne de l'obtenir. Jamais madame de Cressy ne lui avoit paru plus belle, jamais elle ne lui avoit inspiré d'émotion plus douce; mais ses offenses, les reproches qu'il se faisoit, sembloient élever une barrière entre elle et lui. Il oublioit ses droits, ou n'osoit les réclamer; il vouloit parler, il craignoit de s'expliquer; il la regardoit, soupiroit, et se taisoit, lorsque la Marquise, emportée par ce tendre sentiment que la froideur de M. de Cressy n'avoit pu altérer, passant ses bras autour de lui, se laissa tomber à ses pieds; et le pressant avec une action toute passionnée : « Dites-moi, Monsieur, dites-moi, s'écria-t-elle toute en larmes, ce que j'ai fait pour perdre le bonheur de vous plaire? pourquoi m'évitez-vous? suis-je devenue un objet odieux à vos regards? Non, je ne

puis vivre et penser que je ne vous suis plus chère. Eh, qu'ai-je fait, qu'ai-je donc fait, pour vous éloigner de moi? Si vous m'ôtez votre amour, si vous m'enlevez ce bien précieux, devez-vous me priver de tout? Ah! Monsieur, me croyez-vous indigne de votre amitié »?

M. de Cressy eût voulu dans cet instant que la terre se fût ouverte, et l'eût caché dans son sein. « Ah! levez-vous, Madame, lui dit-il en rougissant, levez-vous; cette soumission ne convient qu'à moi: vous, aux pieds d'un cruel qui a pu vous négliger, qui fait couler vos pleurs, qui doit seul en verser! Ah! vous m'êtes chère, vous me le serez toujours! Je vous respecte, je vous aime, je vous adore; mais suis-je encore digne de vous le dire? C'est à vos genoux, ajouta-t-il en s'y jetant à son tour, que j'implore votre pitié, que je vous demande un généreux pardon; je l'espère de vos bontés; je l'attends de la grandeur de votre ame. Apprenez, Madame, dans quel égarement..... ». Il alloit poursuivre, quand mademoiselle de Berneil qui alloit avec la Marquise, avertie qu'elle étoit prête, et craignant de la faire attendre, ouvrit brusquement la porte, et le surprit à genoux, arrosant de pleurs les mains de sa femme, qui s'efforçoit de le relever.

M. de Cressy, consterné à sa vue, resta muet, interdit; la parole expira sur ses lèvres, en vain la Marquise le pressoit de s'expliquer, l'assuroit qu'elle lui avoit déjà pardonné: glacé par la présence de mademoiselle de Berneil, il ne pouvoit ni parler ni lever les yeux. Enfin, paroissant se remettre, il pré-

senta la main à madame de Cressy, la conduisit à son carrosse, et dès qu'elle y fut entrée, il se retira, dans la crainte de rencontrer les regards d'Hortense, qui, maîtresse de ses mouvemens, ne sembloit prendre aucun intérêt à ce qu'elle avoit vu. Son inquiétude étoit grande cependant, et elle attendoit avec impatience que madame de Cressy parlât.

« Hélas! dit la Marquise, dans quel moment vous êtes venue! J'allois lire dans son cœur; il alloit me confier ce secret qu'il me cache depuis si long-temps. Il m'aime, il le dit, son trouble me l'assure. Je n'ai point perdu l'espérance d'être heureuse; sa tendresse n'est point éteinte, elle n'est que suspendue par ce chagrin que je ne conçois point. Mais ne vous a-t-il jamais rien dit qui ait pu vous le faire deviner? il paroît avoir de la confiance et de l'amitié pour vous, ne sauriez-vous m'instruire de ce qu'il me cache? Hortense l'assura qu'elle ignoroit que le Marquis eût aucun sujet de peines. Il en a, Mademoiselle, il en a, reprit la Marquise. Mais quels sont ces reproches qu'il se fait? il m'a offensée, dit-il : ah! qu'il parle, et tout est oublié. Mon Dieu, est-il possible que cet instant ait été perdu »!

Mademoiselle de Berneil feignit beaucoup de regret d'avoir interrompu une conversation si intéressante : elle étoit embarrassée; mais madame de Cressy étoit trop occupée de ses idées, pour s'apercevoir de la contrainte d'Hortense. La maison où elles alloient passer quelques jours, étoit tout près de Chelles; et des fenêtres de l'appartement qu'occupoit madame de Cressy, on voyoit les jardins de l'abbaye. Elle n'a-

voit point perdu le souvenir d'Adélaïde; en se trouvant si près d'elle, elle sentit sa curiosité se ranimer, et pensa que mademoiselle du Bugei lui donneroit une explication si long-temps désirée. Elle voulut donc la voir; mais dans la crainte de la révolter par sa présence, si elle alloit à Chelles sans la prévenir, elle lui écrivit avec beaucoup d'amitié, et la pria instamment de lui donner une heure où elle pût l'entretenir.

Adélaïde se trouva surprise et embarrassée de ce message et de cette prière. Son premier mouvement fut de ne point recevoir la Marquise. Il lui paroissoit bien dur de l'admettre dans un asile qu'elle avoit cherché contre sa présence, de revoir une des deux personnes qui l'avoient forcée à s'ensevelir dans cette retraite. Par quelle cruauté la femme de M. de Cressy vouloit-elle la rendre témoin de son bonheur, s'applaudir à ses yeux de lui avoir ravi un bien qu'elle ne lui envioit plus, mais dont il étoit inhumain de venir étaler les charmes devant elle?

Dans le monde elle eût évité cette visite; malgré sa répugnance, elle crut ne pouvoir la refuser au couvent; elle la regarda comme une humiliation que ses vœux ne lui permettoient pas de s'épargner; et bannissant une fierté peu convenable, dans ses idées, à la pénitente Adélaïde, elle répondit à la Marquise qu'elle la verroit avec plaisir.

Madame de Cressy désiroit trop cette entrevue pour la différer; elle se rendit à l'abbaye, et fut conduite dans un parloir, où, peu de temps après qu'on l'y eut laissée, elle vit entrer Adélaïde. Son

voile étoit levé, un peu d'émotion animoit son teint : la Marquise la trouva plus belle encore sous cet habit. Le souvenir de ce qui l'avoit obligée de le prendre, l'attendrit; elle ne put retenir ses larmes en la saluant. L'aimable religieuse, avec un souris où se peignoit la douceur et la tranquillité, s'efforça de lui prouver que son état ne devoit pas lui inspirer cette tristesse.

Au commencement, leur conversation fut assez languissante : mais madame de Cressy lui disant qu'elle avoit senti une douleur véritable de sa retraite, et ne pouvoit concevoir comment ses idées à cet égard la conduisoient à l'accuser..... « Tout est fini, Madame, tout est passé, tout est oublié, dit la jeune recluse; le temps où j'étois dans le monde, est déjà loin de mon souvenir. — Mais, reprit la Marquise, comment avez-vous pensé que j'eusse une opinion de votre caractère qui pût être fausse ou injuste? ce reproche m'a été sensible. Je vous aimois tendrement, vous le connoissiez, et j'ose vous assurer qu'aucun événement n'a pu changer mon cœur. — Je le crois, Madame, je le crois, interrompit Adélaïde; je ne me plains pas, je ne puis me plaindre : je dois respecter les décrets du ciel, et bénir les voies qu'il a prises pour m'avertir de chercher en lui seul un bonheur, que sans doute il ne m'avoit pas destinée à trouver dans le monde. — Hélas! dit madame de Cressy, les agrémens que ce monde procure, sont donnés avec un bien cruel mélange! Mais, Madame, puisque vous avez prié qu'on m'assurât de votre pardon, vous avez cru avoir à vous plaindre de moi »? Adélaïde rougit à ces mots;

elle baissa les yeux, et resta dans un profond silence. « Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre, continua la Marquise, quels sont mes torts avec vous? — Quoi! Madame, dit enfin Adélaïde, vous avez vu cette lettre que je me reproche? le motif qui m'engagea à l'écrire est encore douteux dans mes idées, et je fis mal sans doute, puisque j'ai pu vous causer de l'inquiétude. — Ah! s'écria la Marquise, que n'ai-je connu votre cœur dans un temps où je pouvois réprimer le penchant du mien! pourquoi me préférâtes-vous madame de Gersai? votre confiance eût arrêté les progrès de mon inclination : vous seriez heureuse, et j'aurois vu votre félicité sans l'envier. — Madame de Gersai n'a jamais su mon secret, reprit Adélaïde; je ne connoissois point vos sentimens; et quand le hasard me les découvrit, les miens ne pouvoient plus faire mon bonheur : mais n'en parlons plus, n'en parlons jamais. — Eh pourquoi? dit madame de Cressy : permettez-moi d'insister, et de vous demander encore ce qui a pu vous blesser dans ma conduite ou dans mes discours?..... — Puisque vous me forcez de parler, reprit Adélaïde, j'ai cru pouvoir me plaindre de madame de Raisel, lorsque j'ai appris d'elle-même qu'elle m'accusoit de donner des marques d'une folle passion, et qu'elle me trouvoit indigne des vœux d'un homme qu'elle avertissoit de chercher ailleurs un objet plus estimable. — Moi, s'écria la Marquise, j'ai pu dire!.... je ne puis vous comprendre..... A qui l'ai-je dit? qui vous fit cet horible mensonge? — Votre lettre s'expliquoit sans détour. — Quelle lettre? — Celle que vous écriviez à M. de Cressy, dans la-

quelle : ...... mais, encore une fois, n'en parlons plus ; ce temps est oublié ; il doit l'être au moins ; et si je me suis rappelé avec douleur le mépris que vous avez marqué pour une personne qui ne devoit pas s'attendre à vous en inspirer, croyez, Madame, que ce souvenir n'a été mêlé d'aucune aigreur contre vous. — Que vous m'embarrassez, dit la Marquise ! je me souviens d'avoir parlé de madame d'Elmont, dans les termes que vous me rappelez : mais je ne conçois ni votre méprise, ni comment vous avez pu la faire, puisque la lettre où je parlois d'elle, n'a pas dû tomber dans vos mains, et que je n'ai su votre inclination pour M. de Cressy, que long-temps après votre départ pour Gersai ». Adélaïde, pressée vivement, ne put refuser de s'expliquer ; elle fit à la Marquise un détail qui ne fut que trop exact, et finit par lui faire entendre que c'étoit sans doute elle-même, qui, dans son dépit, avoit appris à M. de Cressy que madame de Raisel l'aimoit, en lui nommant l'auteur de la lettre qu'elle lui renvoyoit.

L'histoire d'Adélaïde, si conforme pour les faits, et si différente dans ses circonstances, de celle que le Marquis lui avoit faite, découvrit à madame de Cressy toute la fausseté du caractère de son mari, et lui causa la douleur la plus sensible. Elle ouvrit son cœur à Adélaïde, qui mêla ses larmes à celles qu'elle lui vit répandre. Le sort de la Marquise lui parut plus fâcheux que le sien. Elles se séparèrent avec tous les sentimens d'une sincère amitié, et la charmante recluse se consola de n'avoir point joui d'un bonheur qu'un instant pouvoit changer en amertume ; elle

plaignit celle dont elle envioit peut-être auparavant la félicité; et pour toujours à l'abri des cruelles peines qui déchiroient le cœur de la Marquise, elle s'applaudit du choix qu'elle avoit fait.

Madame de Cressy revint à Paris, pénétrée d'une tristesse accablante; toutes ses réflexions en augmentoient l'amertume. Elle se repentit mille fois de s'être procuré ce fatal éclaircissement. Cette passion si tendre de M. de Cressy, cet amour timide et secret qui lui avoit fait sacrifier celui d'Adélaïde à l'espoir de posséder un jour madame de Raisel; ce plaisir qu'elle goûtoit en se rappelant le temps où son mari l'adoroit, en songeant que ce temps pouvoit renaître, ses désirs, ses espérances, tout s'abîmoit dans l'affreuse certitude d'avoir été trompée. Le Marquis n'offroit plus à ses regards qu'un ambitieux guidé par l'intérêt, par la vanité; elle devoit ses soins, ses préférences à l'éclat de sa fortune: ces caresses touchantes, ces transports flatteurs que tant de fois elle s'étoit applaudie d'exciter, les plaisirs même qu'il sembloit goûter dans ses bras, tout avoit été feint; il ne lui restoit pas seulement la douceur d'imaginer qu'elle lui en eût donné de véritables, qu'elle eût été un seul instant l'arbitre de son bonheur.

Sa négligence, cette froideur qu'il lui montroit, lui parut alors l'état naturel de son ame. Elle pensa que, las de se contraindre, il s'abandonnoit à son indifférence, suivoit des goûts plus vifs ou des fantaisies plus nouvelles. Ce qui avoit fait le charme de sa vie, se peignit à ses yeux comme une illusion fantastique, comme un songe dont le réveil dissipoit l'agréable erreur.

Mais pourquoi le Marquis pleuroit-il à ses pieds? le remords faisoit-il couler ses larmes. Ah! que lui importoit d'en connoître la source! Le sentiment ne les lui arrachoit point, ce n'étoit point l'amour, ce n'étoit pas le retour d'un cœur tendre, sincère, généreux, dont le repentir dût la toucher, dont elle pût pardonner l'égarement. M. de Cressy ne possédoit point les qualités, les vertus qu'elle avoit aimées en lui; l'objet de son admiration ne méritoit plus que son indifférence ou ses mépris : l'instant où elle le connut, où elle osa se l'avouer, fut le dernier de son repos.

Madame de Cressy ne put cacher à mademoiselle de Berneil, que sa douleur naissoit de son entretien avec Adélaïde; mais dans la crainte d'avilir le caractère du Marquis, elle ne dit rien à Hortense du sujet de sa peine; elle s'étoit déterminée à ne jamais se plaindre de son mari, et vouloit ensevelir ses vices dans le profond secret de son cœur.

Hortense ne pouvoit douter qu'elle n'eût été sacrifiée, si le hasard ne l'avoit fait entrer au moment où le Marquis alloit parler. Elle rapporta de la campagne un esprit irrité; des soupçons fondés l'aigrissoient encore : M. de Cressy sembloit reprendre du goût pour la Marquise : il pouvoit se soustraire à son empire, l'abandonner, et dans la confiance qu'inspire un tendre raccommodement, l'accuser seule de leur commune foiblesse.

M. de Cressy n'étoit pas plus tranquille; rebuté des hauteurs de mademoiselle de Berneil, dégoûté d'un commerce que l'amour du plaisir lui avoit fait lier, dont l'humeur de sa maîtresse le bannissoit, il

s'occupoit, pendant l'absence de la Marquise, à trouver les moyens d'éloigner Hortense, sans trahir un secret qu'il ne convenoit pas de révéler. Il ne vouloit point exposer mademoiselle de Berneil à l'indignation d'une femme qui auroit tant de sujet de la haïr : il se préparoit à conduire ses projets avec beaucoup de prudence et de ménagement, quand le retour de l'une et de l'autre changea toutes les dispositions de son ame.

Hortense se conduisit avec la fierté d'une fille qui se croyoit offensée. L'air de tristesse répandu sur le visage de la Marquise, et la visite qu'elle avoit faite à Chelles, lui fit craindre qu'elle ne fût trop instruite pour leur commun bonheur. Cette crainte ferma son cœur à ce tendre retour qui le ramenoit vers elle. Il évitoit Hortense, et redoutoit une explication avec la Marquise; il ne pouvoit lever les yeux sur deux femmes dont il étoit aimé, sans trouver sur leur visage l'apparence du reproche; il chercha dans le monde des amusemens qui pussent remplacer ceux qu'il avoit trouvés chez lui. Insensiblement il prit du dégoût pour sa maison, et perdit l'habitude de s'y montrer.

Quoique madame de Cressy ne le vît plus qu'avec une émotion bien différente de celle qu'il lui causoit autrefois, elle ne se sentit point capable de supporter l'espèce de douleur que cet éloignement lui donna. Elle ne put s'y accoutumer, et cette maison, autrefois si aimable pour elle, lui parut la plus triste des solitudes, lorsqu'elle n'y rencontra plus l'objet de toutes les peines de son cœur.

Madame d'Elmont, occupée de mille fantaisies, se souvenoit à peine du goût que lui avoit inspiré le Marquis. Mais en apercevant sur son visage un air d'ennui, elle jugea que sa passion pour sa femme commençoit à s'éteindre; cette idée réveilla en elle le désir de se l'attacher au moins par un lien léger; elle voulut essayer s'il lui résisteroit encore; l'espèce de penchant qui la guidoit, étoit sans jalousie comme sans délicatesse, et tous les temps paroissoient propres à ranimer sa vivacité et à le satisfaire.

Cet intérêt qu'elle reprenoit à M. de Cressy, lui fit chercher à pénétrer l'état de sa maison; comme avec des soins, de l'argent et des valets on découvre aisément ce que l'on veut apprendre, quand on se permet de pénétrer par des moyens si bas dans les secrets des autres, madame d'Elmont sut bientôt l'intrigue d'Hortense avec lui, le lieu de leurs rendez-vous, et la froideur qui étoit actuellement entre eux.

Madame d'Elmont se crut sûre du Marquis, elle changea le plan de ses attaques, elle lui marqua seulement des égards et de l'amitié, et le plaignit en lui montrant qu'elle savoit tout ce qui se passoit dans son ame. Par cette conduite elle excita sa curiosité; il ne pouvoit comprendre comment elle connoissoit un secret dont il se croyoit maître; le désir de découvrir par quel moyen elle l'avoit pénétré, l'engagea à la voir et l'attacha près d'elle. L'adroite madame d'Elmont sut profiter des circonstances pour lui rappeler ses premiers sentimens. « Il est des personnes, lui dit-elle, dont on se souvient toujours; les événemens qui les touchent ne sont jamais in-

différens; on aime à s'occuper d'elles, à suivre les mouvemens de leur cœur, sans même espérer le bonheur d'en être un jour l'arbitre ».

Les hommes nous accusent d'une extrême crédulité sur ce qui flatte notre amour-propre; mais quelle vanité peut se comparer à leur foiblesse? la moindre louange les séduit; à peine soufferts, ils se croient aimés. M. de Cressy ne douta point de la tendresse de madame d'Elmont; il prit sa coquetterie, les démarches hardies qu'elle lui avoit fait faire pour la violence d'un sentiment trop fort, d'une passion que rien ne pouvoit engager à se contraindre, dont la vivacité l'emportoit sur toutes les bienséances. Il crut devoir de la reconnoissance à tant de tendresse, et cherchant à se distraire de ses chagrins, il se livra tout entier à ce nouvel amusement. Cette intrigue éclata bientôt aux yeux du public, et fut conduite avec toute l'indécence dont madame d'Elmont se plaisoit à décorer ses caprices.

Mademoiselle de Berneil, en apprenant que madame d'Elmont la remplaçoit dans le cœur de M. de Cressy, ne put retenir les marques du plus violent dépit. Elle chercha à le voir pour l'accabler de reproches; mais loin de le ramener par ses emportemens, elle acheva de l'éloigner, et s'en vit enfin abandonnée. Celui qui paroissoit auparavant faire tout son bonheur de lui plaire, la livra sans scrupule aux pleurs, aux regrets, à la honte, plus difficile à supporter que le malheur.

Mademoiselle de Berneil avoit manqué à la reconnoissance, à ses devoirs, à l'amitié, à elle-même;

mais étoit-ce à M. de Cressy à l'en punir? ne devoit-il rien à une femme qu'il aimoit ou feignoit d'aimer, malgré le ton léger dont une partie des hommes traitent ce sujet, malgré l'usage méprisable d'abuser sans remords de la tendresse, de la confiance d'une femme : que l'homme, ami de l'honneur, s'interroge lui-même, qu'il consulte la nature, la vérité, et qu'il se dise si la fausseté, si la trahison peuvent cesser de mériter ce nom; si tromper une femme, ce n'est pas être trompeur?

Eh quel droit un homme a-t-il d'échauffer dans notre cœur le germe du sentiment? de l'animer par l'ardeur de ses empressemens, de le faire éclore pour introduire dans ce cœur une amertume inconnue?

La situation de mademoiselle de Berneil méritoit les plus grands égards; son malheur devoit la rendre respectable aux yeux de M. de Cressy; devoit-il jamais séduire une fille qui vivoit sous sa protection? après l'avoir séduite, falloit-il la traiter avec dureté? O vous, qui payez d'un prix si cruel les faveurs que vous obtenez, comment osez-vous vous plaindre quand on vous en refuse?

Dans la violence de ses premiers mouvemens, Hortense fut tentée de s'adresser à madame de Cressy, de l'exciter contre sa rivale et contre un infidèle dont le choix bizarre devoit la révolter: mais qu'attendre de cette démarche? La Marquise n'étoit pas faite pour ressentir des transports furieux, encore moins pour en répandre l'éclat au dehors; elle avoit un de ces cœurs tendres qui tournent tout contre eux-mêmes, et dévorent en secret leurs peines.

Elle

Elle portoit au fond du sien une blessure, que le temps ne pouvoit fermer, et qui devenoit chaque jour plus douloureuse; mais loin de prendre aux yeux des autres cet air de disgrâce, que le chagrin répand sur le visage, elle s'efforçoit de paroître la même; et comme elle ne parloit jamais de M. de Cressy, personne ne s'empressoit à lui apprendre le ridicule dont il se couvroit.

Un jour qu'elle venoit de dîner à la campagne, en passant dans un faubourg, son postillon donna en l'air un coup de fouet au milieu d'une troupe d'enfans qui jouoient et embarrassoient le passage. Dans l'empressement de se ranger un de ces enfans tomba sous les pieds des chevaux. Madame de Cressy qui le vit, poussa un cri perçant. On arrêta à temps, et l'enfant fut retiré sans avoir aucun mal. La Marquise, alarmée de cet accident, descendit de son carrosse; elle se fit apporter l'enfant; et caressant cette innocente petite créature, elle fut si touchée en songeant qu'elle avoit pensé causer sa mort, qu'elle parut prête à s'évanouir. La mère de l'enfant, qui venoit de recevoir des marques de sa libéralité, l'invita à entrer chez elle pour se remettre de sa frayeur, et lui offrit tous les secours qui pouvoient ranimer ses esprits. La Marquise accepta ses offres. L'appartement que cette femme lui ouvrit, étoit meublé d'un goût si noble et si recherché, que madame de Cressy s'étonna qu'une personne dans la condition simple où elle lui paroissoit, fût logée d'une façon si distinguée. Cette femme vit sa surprise, et lui avoua que la maison lui appartenoit, mais qu'un seigneur

de la Cour l'avoit fait orner comme elle la voyoit, et la louoit depuis un an pour y recevoir quelquefois une jeune personne qu'il avoit épousée, malgré son peu de fortune, et dont le mariage avec lui étoit fort secret.

Madame de Cressy passa dans le jardin. Quatre berceaux de jasmin et un assez grand parterre le formoient. Elle vit des fleurs qu'elle aimoit, et se baissant pour en prendre une, elle aperçut quelque chose dans le sable qui brilloit; elle en avertit la maîtresse de la maison. Cette femme ayant ramassé ce que la Marquise lui montroit, marqua de la joie de l'avoir trouvé. C'est un cachet, dit-elle, il appartient à celui dont je viens de parler; il l'a fait chercher avec soin, et ce bijou lui est précieux. Madame de Cressy étonnée qu'une perte si légère pût occuper, fut curieuse de voir ce cachet; elle le prit, le regarda et pâlit en l'examinant. Elle reconnut une pierre rare où ses armes étoient gravées, elle-même l'avoit donnée au Marquis. Il ne lui resta aucun doute que cette maison ne fût à M. de Cressy. La seule idée de se voir dans des lieux où il la fuyoit, où il en cherchoit une autre, lui causa tant de douleur, qu'en traversant l'appartement pour regagner son carrosse, elle fut obligée de se jeter sur un siége, où malgré ses efforts, des larmes amères s'échappèrent de ses yeux.

Pendant qu'elle s'affligeoit d'une découverte qui la conduisoit à en faire de plus fâcheuses encore, madame d'Elmont, qui alloit souper un peu au-delà de ce même faubourg, passant devant cette maison

qu'elle connoissoit très bien, y voyant un carrosse arrêté, et plusieurs laquais à la livrée de Cressy, imagina que le Marquis, au lieu d'être à Versailles où elle le croyoit, s'étoit raccommodé avec mademoiselle de Berneil, pour qui cette maison avoit été louée, et qu'il y étoit avec elle : remplie de cette idée, et sans faire attention qu'il n'alloit point dans ce lieu avec cette suite ni cet éclat, elle trouva très-plaisant de les y surprendre, et de voir comment Hortense soutiendroit cette aventure; elle fit arrêter son carrosse, descendit, et frappa elle-même à la porte avec une vivacité qui ne l'abandonnoit jamais. On lui ouvrit, elle entra; et jamais surprise ne fut égale à celle de ces deux personnes, en se voyant dans un lieu où elles s'attendoient si peu de se rencontrer.

En jetant les yeux sur madame d'Elmont, la Marquise ne douta point qu'elle ne vînt chercher le Marquis dans cette maison. La crainte de le voir arriver la fit lever avec précipitation pour sortir; mais troublée, émue, sans force, elle retomba sur le siége où elle étoit, et baissant tristement la tête, elle resta dans cette situation sans pouvoir prononcer une seule parole.

Madame d'Elmont, dont l'imagination vive travailloit pendant ce temps, arrangea tout de suite un événement dans son idée; et se croyant sûre qu'il venoit d'arriver : « Quoi, Madame, dit-elle à la Marquise, vous avez de ces enfances? vous venez ici surprendre un infidèle et quereller une rivale? Mais comment! des larmes, de l'accablement? eh, bon Dieu, qui vous

auroit cru si foible! Mais que s'est-il donc passé? où est le Marquis? qu'avez-vous fait d'Hortense? est-elle retournée au couvent? comment vous êtes-vous séparés »?

Madame de Cressy ne comprenoit rien à ce langage; elle étoit révoltée de la hardiesse de madame d'Elmont; le nom d'Hortense mêlé dans ses questions, augmentoit son embarras; elle ne pouvoit se déterminer à lui répondre. « Par quel hasard, Madame, dit-elle enfin, vous trouvez-vous ici? qui vous fait chercher à pénétrer des secrets que rien n'engage à vous confier? Pourquoi pensez-vous qu'Hortense est au couvent? quelle raison ai-je de me séparer de mon amie? sait-elle que M. de Cressy a cette maison? est-ce à elle qu'il feroit une pareille confidence? que voulez-vous dire, quand vous me demandez de quelle façon nous nous sommes quittées »?

« En vérité, reprit madame d'Elmont, vous faites mon admiration! rien n'est plus beau que de ménager avec tant de soin la réputation d'une fille qui paie vos bienfaits de la plus noire ingratitude! qui, après vous avoir enlevé le cœur de votre mari, l'a banni de chez vous par l'aigreur de son caractère. Feindre d'ignorer qu'elle est la maîtresse du Marquis, nier que vous l'avez trouvée ici, ou du moins que vous l'y cherchiez; assurément, Madame, c'est porter la bonté aussi loin qu'elle peut aller ».

Madame de Cressy, impatientée du ton et des propos de la Marquise d'Elmont, traita de calomnie tout ce qu'elle avançoit sur mademoiselle de Berneil : mais madame d'Elmont voulant la convaincre de la vérité

de ses discours, montrant à la maîtresse de la maison le portrait d'Hortense qu'elle avoit pris à M. de Cressy, elle lui ordonna de dire si elle ne reconnoissoit pas la jeune dame; cette femme, intimidée par le ton d'autorité de madame d'Elmont, avoua tout, et convint que c'étoit pour cette personne qu'on avoit orné et embelli la maison.

Quel moment pour madame de Cressy! trahie par l'objet de son amour, par celui de sa plus tendre amitié; éclairée sur son malheur par une femme qu'un mouvement jaloux attiroit dans ce lieu, par une rivale qui jouissoit de ses peines, insultoit à ses larmes; étoit-il une situation plus fâcheuse, plus triste que la sienne?

Elle se leva dans le dessein de sortir, et se tournant vers madame d'Elmont: « Ah! Madame, lui dit-elle, comment M. de Cressy a-t-il pu vous confier une intrigue si odieuse, en sacrifier l'objet et faire éclater ce que tant de raisons l'obligeoient de cacher! Eh, pourquoi m'avez-vous révélé cet affreux secret? A quel titre en êtes-vous dépositaire? Hélas! continua-t-elle, si l'on m'eût dit il y a une heure que j'étois heureuse, on m'auroit révoltée! je l'étois pourtant, oui je l'étois, si je compare ce que je sentois à ce que j'éprouve à présent ». En finissant ces mots, elle quitta cette maison fatale et madame d'Elmont, sûre qu'une femme qui connoissoit si bien le Marquis, n'étoit pas une simple confidente.

La Marquise croyoit avoir senti toutes les peines qu'un amour sincère et mal reconnu peut causer; elle pensoit que cesser d'être aimée, s'assurer qu'on avoit

toujours été trompée, étoient des maux qui ne pouvoient souffrir d'accroissement; elle ne connoissoit point l'horrible tourment d'une jalousie sans incertitude; de cet état où l'on est sûr de l'abandon d'un ingrat, du bonheur d'une rivale qui jouit de nos pertes, dont on s'exagère les plaisirs, que l'on se peint sans cesse au milieu des douceurs qu'on regrette, sans espoir de les goûter jamais. Ah! quand un infidèle reviendroit à nous, quand il nous rendroit son cœur, pourroit-il jamais nous rendre ce charme inexprimable attaché à la préférence! Quelqu'un a dit : *on pardonne tant que l'on aime :* mais peut-on aimer encore, quand on a besoin de pardonner?

Madame de Cressy rentra chez elle, oppressée par un saisissement qui lui laissoit à peine la force de se soutenir. Elle demanda si mademoiselle de Berneil y étoit; et sachant qu'elle venoit de sortir, elle chargea une de ses femmes de l'empêcher d'entrer lorsqu'elle reviendroit. La joie que cette femme fit paroître en recevant cet ordre, surprit la Marquise; elle voulut en savoir la raison. Que devint-elle en apprenant par cette femme que personne dans l'hôtel n'ignoroit l'intrigue du Marquis! Ses gens attachés à elle haïssoient Hortense, et ne se cachoient point entre eux qu'elle étoit la cause des chagrins de leur maîtresse.

Cette connoissance aigrit la douleur de madame de Cressy. « Juste ciel, s'écria-t-elle! voilà donc tout le fruit de cette union si désirée, qui sembloit m'élever au comble de la félicité! Rejetée d'un ingrat, trahie par celle que j'ai si tendrement recueillie, malheu-



reuse dans ma propre maison, j'y suis l'objet de la pitié de mes valets »! Elle recommanda le silence à cette femme; et trop sûre d'avoir été le jouet de deux perfides, elle s'abandonna à toute l'amertume dont cette idée pénétroit son cœur. Le lendemain, quoiqu'elle se sentît très-malade, elle partit de grand matin, sans autre compagnie que deux de ses femmes, pour une terre qu'elle avoit à dix lieues de Paris. Ce fut là qu'elle considéra avec attention son état présent, et celui que l'avenir lui promettoit.

Cette femme si aimable, si désirée, dont l'heureux possesseur excitoit tant d'envie, dont le sort étoit si brillant avant qu'elle connût M. de Cressy, à présent accablée de douleur, n'envisagea plus qu'un malheur continuel dans le reste de sa vie. Le sentiment qu'elle ne pouvoit éteindre, n'étoit plus qu'un triste mouvement qui portoit le désespoir dans son ame. Elle chercha dans ses principes, dans la force de la morale, des ressources contre l'ennui dont elle étoit pressée; mais que peut la raison contre une passion qui nous maîtrise, qui tient à nous, qui est en nous, qui fixe et absorbe toutes nos idées?

Semblable à un jeune enfant qui, entouré de mille jouets, ne s'amuse que d'un seul; qui, si on le lui enlève, crie, gémit, jette, et brise tous les autres : notre cœur attaché à l'objet qu'il préfère, qu'il chérit, dédaigne tous les biens qui semblent lui rester. Eh, que sont-ils ces biens, comparés à l'amour qu'on ressent, qu'on croyoit inspirer? qu'attendre du temps, du retour de sa raison? une triste langueur, une insipide tranquillité, un vide affreux, plus à craindre

mille fois pour une ame sensible, que les peines les plus amères dont le sentiment puisse la pénétrer.

Malgré son étourderie naturelle, madame d'Elmont se reprocha d'avoir parlé, elle cacha son aventure au Marquis. En revenant de Versailles, il apprit que sa femme étoit à la campagne; il fut surpris qu'Hortense fût restée; mais il fit peu d'attention à l'inquiétude où il la voyoit sur cette nouveauté : son cœur ne partageoit plus ses plaisirs ni ses peines.

Madame de Cressy, après avoir resté huit jours à réfléchir dans sa solitude, prit le seul parti qui lui parut capable de terminer toutes ses peines. Depuis long-temps elle ne voyoit presque plus le Marquis, elle sentoit même qu'elle ne pouvoit plus le voir avec plaisir; sa santé s'affoiblissoit tous les jours; le sommeil n'étoit plus connu d'elle; une noire mélancolie lui rendoit tout importun, tout désagréable : elle ne voulut pas attendre d'un long dépérissement la fin d'une vie si languissante; elle se détermina à en abréger le cours.

Madame de Cressy revint à Paris, elle reçut mademoiselle de Berneil d'un air froid, et lui parla sans aigreur et sans aucune marque de dégoût pour elle : elle s'occupa tout le jour à mettre en ordre des papiers, qu'elle cacheta avec soin; elle distribua des présens à ses femmes, et parut s'amuser à leur faire choisir ce qu'elles aimoient le mieux dans les choses qu'elle leur destinoit; elle étoit moins triste qu'à l'ordinaire; le parti qu'elle avoit pris, calmoit son ame, et lui rendoit toute la liberté de son esprit; elle donna à mademoiselle de Berneil une très-belle

boîte : « Tenez, Mademoiselle, lui dit-elle, en la lui présentant, gardez soigneusement le présent que je vous prie d'accepter ; il vous rappellera un événement capable de vous conduire à d'ntiles réflexions, de ranimer dans votre cœur des sentimens qui peuvent y renaître, si un triste égarement ne les a pas entièrement détruits. Je souhaite, Mademoiselle, je souhaite que vous ne les ayez pas perdus pour toujours » ; et lui faisant signe de la main de ne point lui répondre, elle continua ses arrangemens. Lorsqu'elle eut fini, elle donna ordre d'avertir le Marquis, quand il rentreroit, qu'elle vouloit lui parler. A minuit, elle demanda du thé, on lui en apporta ; elle s'assit pour en prendre, elle en prépara une tasse dans laquelle elle jeta une poudre ; elle dit à mademoiselle de Berneil, c'est un calmant, il me procurera du repos ; elle la posa sur la table pour la laisser infuser. Il étoit une heure lorsque le Marquis rentra, et vint dans la chambre de madame de Cressy, qu'il trouva s'entretenant paisiblement avec Hortense.

La Marquise se leva pour le recevoir ; mademoiselle de Berneil voulut sortir, mais elle la retint : « Restez, Mademoiselle, dit-elle, il ne se passera rien ici qui doive être un secret pour vous » ; et s'étant remise à sa place, elle pria M. de Cressy d'achever de remplir la tasse qui lui restoit à prendre, et de la lui donner : il le fit ; et la Marquise, la recevant de sa main, lui dit avec un regard bien expressif, s'il eût pu l'entendre : « Je suis charmée, Monsieur, de tenir de vous-même ce remède salutaire ». Comme elle vouloit laisser passer un peu de temps, elle l'entretint de

plusieurs affaires qui l'intéressoient; ensuite faisant sonner sa montre, et jugeant l'heure assez avancée : « Je vais vous instruire, Monsieur, lui dit-elle, du sujet qui m'a fait souhaiter votre présence ». Alors, prenant sur la table un petit coffre de la Chine, elle l'ouvrit, et en ayant tiré deux paquets cachetés, elle en donna un à mademoiselle de Berneil. « Voici l'accomplissement de la promesse que je fis à votre mère, Mademoiselle, lui dit-elle, quand elle vous remit dans mes bras, et confia votre fortune à mes soins; j'ai obtenu depuis peu le brevet de votre pension, il est sous cette enveloppe; vous y trouverez aussi une preuve de ma première amitié, elle vous procurera de l'aisance, soit dans le monde, soit dans la retraite; je n'ai rien à vous dire de plus; en vous obligeant, je me suis ôté le droit de me plaindre de vous ». Elle s'arrêta, soupira, et regardant le Marquis, elle lui présenta l'autre paquet. « Gardez-le, Monsieur, continua-t-elle, le moment où vous sentirez la nécessité de l'ouvrir, n'est pas éloigné. J'attends de votre complaisance..... oui, j'espère que vous voudrez bien vous conformer à mes intentions : je n'en ai jamais eu de contraires à vos intérêts, et mes dispositions ne vous font aucun tort ».

M. de Cressy, surpris de ce langage, les yeux fixés sur elle, troublé, interdit, la pressa de s'expliquer; ses regards exprimoient la plus vive inquiétude : « Eh! grand Dieu, que m'allez-vous dire, s'écria-t-il? — Rien que vous n'ayez dû prévoir, reprit la Marquise. Ecoutez-moi, Monsieur, je vous parle pour la dernière fois. Vous allez perdre une amie dont vous n'avez pas

connu le cœur; j'ose croire que vous l'auriez traitée moins durement si vous aviez pu juger de l'espèce de sentiment qui l'attachoit à vous. Vous l'avez toujours trompée, cette amie; vous l'avez négligée, trahie, abandonnée; vous en avez agi avec elle, comme si vous aviez pensé qu'elle étoit sans intérêt sur vos démarches. Je ne souhaite pas que vous la regrettiez assez pour que son souvenir trouble la tranquillité de votre vie; mais je ne veux pas penser assez mal de vous pour croire que sa mort causée par vous-même, vous soit tout-à-fait indifférente ».

« Sa mort, ah! Dieu! qu'avez-vous dit? quoi! qui doit mourir, s'écria le Marquis transporté? se pourroit-il, Madame?..... détruisez l'affreux soupçon qui s'élève dans mon cœur : auriez-vous pu »?.....

« Modérez ces mouvemens, Monsieur, reprit froidement madame de Cressy, ils ne peuvent plus m'en imposer. J'ai trop connu le fond de votre ame; mais je ne veux point me plaindre, tout est fini pour moi. J'ai cru pendant long-temps tenir de votre main tout le bonheur dont je jouissois, tous les biens dont j'étois environnée : cette erreur est dissipée, pour jamais dissipée; mais c'est de cette main autrefois si chère que je viens de prendre un spécifique sûr contre d'insupportables douleurs : il va terminer des jours qui me sont devenus inutiles, même odieux; depuis que j'ai pu me dire, m'assurer que je ne vous rendois point heureux ».

M. de Cressy n'entendit point ces dernières paroles, il s'étoit levé, il appeloit, il demandoit du secours; ses cris, ses ordres précipités, son trouble,

son effroi, lui laissoient à peine l'usage de sa raison : il se précipita dans les bras de madame de Cressy, il la serroit dans les siens, il la conjuroit de recevoir tous les secours qu'il pouvoit lui procurer; elle n'en voulut aucun. Elle s'efforçoit de le calmer : « Epargnez-vous des soins inutiles, lui dit-elle; ne faites point un éclat fâcheux; dans quelques instans je ne serai plus, rien ne peut me sauver. Je suis sûre de ce que je vous dis ».

« Qu'avez-vous fait, cruelle, s'écria M. de Cressy fondant en larmes, avez-vous pu me forcer à vous donner moi-même?..... Ah! que ne vous vengiez-vous sur moi? Hélas, savez-vous quel sentiment m'éloignoit de vous? se peut-il que la crainte de vous avoir trop offensée, ait pu m'arrêter? que n'ai-je osé me confier dans vos bontés?.... Et vous qui soutenez cet horrible spectacle, dit-il à mademoiselle de Berneil, que l'étonnement rendoit immobile, pouvez-vous offrir à ses yeux votre barbare tranquillité? Sortez, Mademoiselle, sortez : que faites-vous ici? ah! deviez-vous jamais y paroître »!

Madame de Cressy, quoique fort affoiblie, fut touchée de ce que le Marquis venoit de dire. « Ah! ne mortifiez pas cette fille déjà trop malheureuse, lui dit-elle; n'ajoutez pas aux reproches qu'elle doit se faire, vous l'avez assez punie. Je vous pardonne à tous deux; pardonnez-moi la douleur que je vous cause dans ce moment. Calmez-vous, ne m'ôtez pas la douce consolation de penser que je vous laisse heureux ». Ceux que le Marquis avoit envoyé chercher, arrivèrent alors; la Marquise céda aux ins-

tances de M. de Cressy, elle prit ce qu'il lui présenta, mais tout fut sans effet. Il la tenoit dans ses bras, il la baignoit de ses larmes, il ne pouvoit renoncer à l'espoir de la retirer de ce funeste état. Vivez, Madame, lui disoit-il, vivez pour retrouver en moi un ami, un époux, un amant qui vous adore. Ses caresses, ses expressions passionnées, ranimèrent madame de Cressy; une couleur vive bannit sa pâleur; ses traits doux et charmans reprirent tout leur éclat; la joie se peignit sur son visage. « Je meurs contente, s'écria-t-elle, puisque je meurs dans vos bras, honorée de vos regrets, et baignée de vos larmes. Ah! pressez-moi, pressez-moi dans ces bras autrefois le temple du bonheur pour l'infortunée qui n'a pu vivre et s'en voir rejetée : que j'expire sur ce sein chéri; qu'il s'ouvre, et que mon ame s'y renferme »! Elle perdit alors connoissance; et rien ne pouvant la retirer de l'assoupissement où elle tomba, sur les quatre heures du matin elle s'endormit du sommeil de la mort.

Il fallut arracher des bras de M. de Cressy ce qui restoit d'une femme si aimable, si digne de son amour, et dont il ne vouloit plus se séparer, lorsque les marques de sa tendresse lui étoient inutiles. On l'enleva d'auprès d'elle et de cette chambre funeste : il fallut veiller sur lui pour le dérober à sa propre fureur. Une fièvre ardente et des transports violens le conduisirent aux portes du tombeau; il crioit dans son égarement qu'on éloignât deux furies qui déchiroient le cœur de la Marquise et le sien. Revenu à lui-même, sa santé rétablie, il ne revit jamais Hortense ni la marquise d'Elmont; l'une l'oublia, l'autre

retourna dans sa retraite pleurer une amie qu'elle regretta toujours, et des fautes qu'elle ne put se pardonner.

M. de Cressy ne put se consoler; Adélaïde sacrifiée pour lui, madame de Raisel morte dans ses bras, formèrent un tableau qui, se représentant sans cesse à son idée, empoisonna le reste de ses jours.

Il fut grand, il fut distingué; il obtint tous les titres, tous les honneurs qu'il avoit désirés; il fut riche, il fut élevé : mais il ne fut point heureux.

FIN DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE CRESSY.

HISTOIRE

DE

MISS JENNY.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE

MISS JENNY,

Ecrite et envoyée par elle à Miladi, comtesse de Roscomond, ambassadrice d'Angleterre à la Cour de Dannemarck.

PREMIÈRE PARTIE.

Je me vois obligée, Madame, de justifier ma conduite à vos yeux, ou de vous laisser croire qu'elle est très-singulière, peut-être très-blâmable. Par leurs propositions brillantes, deux personnes attirent actuellement sur moi l'attention d'une foule de spectateurs. Chacun me juge au gré de ses idées, et me condamne sur ses propres principes.

Imagine-t-on des motifs raisonnables de dédaigner une grande fortune? Au sentiment de la plupart des hommes, la modération est une qualité bien petite : elle leur paroît plutôt la marque d'un naturel paresseux, d'une ame sans élévation, que la suite des réflexions solides d'un esprit juste, ou l'effet d'une vertu distinguée.

Ne tenant à rien dans le monde, je n'ai adopté les préjugés d'aucun état; je ne cherche point la célébrité, et rougirois d'affecter une philosophie sous laquelle on cache souvent plus d'orgueil que de véritable désintéressement. Dans la circonstance qui vous porte à m'écrire avec tant de chaleur, j'agis pour moi seule. Satisfaite de l'approbation de mon cœur, je puis négliger celle du grand nombre; mais la vôtre ne m'inspirera jamais cette indifférence, Madame, et je mettrai toujours ma gloire à la mériter.

On ne vous en impose point. Un lord riche, puissant, estimé, revêtu de plusieurs dignités, me recherche avec empressement; il est jeune encore; on le trouve aimable; il m'aime depuis long-temps. Une passion conservée près de cinq années, semble le mettre en droit d'attendre, de demander, d'espérer le prix de sa constance. Je refuse de le lui accorder, on s'en étonne, et vous-même, Madame, vous *n'approuvez point ce refus obstiné.*

Milord Alderson appuie les vœux de cet amant. Le bruit s'est répandu qu'il vouloit m'adopter. A la vérité, il se propose de déshériter en ma faveur sir Henri Lindsey, son parent. D'immenses richesses me sont offertes : on n'exige de moi qu'une seule démarche. Celui qui me presse de la faire, a le pouvoir d'en rendre le succès certain..... Ah! Madame, quelle démarche! Quel époux veut-on me donner! et quel protecteur ose me demander de la tendresse et du respect! Quand vous m'exhortez par vos lettres à ne pas négliger de *si grands avantages,* savez-vous quel est mon sort? qui je suis? connoissez-vous ceux dont

les sentimens vous paroissent *généreux?* Je m'oppose *durement*, dites-vous, *aux tendres intentions d'un vieillard vénérable.* Je ne veux point consentir à *cette adoption* qui le combleroit de joie. Ah! c'est de tout mon cœur que je méprise aujourd'hui et le titre de sa fille et le motif qui l'engage à vouloir me le donner. Ce vieillard fut sourd à mes cris, quand ma profonde misère me fit tomber à ses pieds. Il fut insensible à mes larmes dans un temps où ses moindres secours auroient pu fixer ma destinée, la rendre heureuse; il devoit alors me sauver des dangers auxquels l'indigence expose une fille jeune, libre, indépendante, qui n'a jamais connu le besoin, et s'y trouve abandonnée; se voit tout-à-coup précipitée d'un état aisé dans la foule des misérables, de ces infortunés condamnés par la pauvreté à rétrécir leur intelligence, à la borner au soin de pourvoir à la pressante nécessité de conserver leur vie : dure condition! qui oblige de souffrir tout le jour, pour se procurer les moyens de souffrir encore le lendemain.

Je pardonnerois peut-être à milord Alderson les peines que sa cruauté m'a fait sentir; je ne puis lui en pardonner les suites qu'il auroit dû prévoir. On oublie le malheur; le temps en affoiblit le souvenir : mais le sentiment de la honte est ineffaçable. C'est milord Alderson, ce sont ses refus cruels, qui m'ont réduite à rougir au seul nom de l'époux qu'il me destine : et je le reconnoîtrois pour mon aïeul; j'accoutumerois mon cœur à le chérir, à le respecter? Ah! comment donner le nom de père à celui dont je fus traitée inhumainement! Il m'a privée du seul bien que nous

ayons vraiment droit d'exiger de nos parens. Ne nous doivent-ils donc pas des soins vigilans, une protection attentive, qui nous maintienne dans l'état où nous naissons, nous conduise à remplir les devoirs de cet état, et nous garantisse des piéges que le vice tend sans cesse sous les pas de l'innocence?

Un tel langage vous surprend. Vous n'avez jamais imaginé que je dusse un jour m'en servir en parlant de milord Alderson. Mais, Madame, je ne suis point ce que je parois être. Présentée dans le monde sous un nom supposé, on me croit parente de miladi d'Anglesey. De tristes événemens m'ont forcée à recevoir avec reconnoissance un titre qui voiloit à tous les yeux mon état et mes malheurs. En vous les détaillant, je suis bien sûre de ramener votre cœur à cette tendre indulgence que vous avez tant de fois montrée pour mes sentimens. Vous faire connoître quelle a été à mon égard la conduite des deux lords dont les intérêts semblent vous toucher, c'est vous engager à approuver, même à partager le juste mépris que l'un et l'autre m'inspirent.

Vous n'avez point oublié, Madame, l'aimable Sara Alderson. Vous étiez en Irlande quand elle mourut. Vous pleurâtes la compagne de votre enfance, son souvenir vit encore dans le cœur d'une amie. La ressemblance de mes traits avec les siens vous donna le désir de former, d'entretenir cette liaison qui m'est devenue si chère. Eh bien, Madame, je dois le jour à l'infortunée Sara, à cette triste victime du caprice d'un père fier du rang de ses aïeux, mais peu soigneux de faire le bonheur de ses descendans. Que ma



confiance n'altère point une estime conservée tant d'années; suspendez votre jugement. Ma mère fut foible, mais elle ne fut point méprisable. On veut me contraindre à l'accuser moi-même, à révéler sa faute, on me presse d'en produire les preuves; c'est un nom, des armes, de riches possessions, des titres fastueux, que l'on met en balance avec mon respect pour sa mémoire. Périssent à jamais tous ces vains monumens de l'orgueil, plutôt que d'être acquis par une démarche si coupable. Je hais l'enfant qui, par une réclamation intéressée, déshonore la mère dont il veut être avoué. Non, on ne m'entendra point troubler les cendres de la mienne, par le récit public de ses malheurs. Je puis les répandre dans votre sein, Madame; mais ils ne deviendront point le sujet d'une basse contestation entre sir Henri Lindsey et moi. Ce parent de milord Alderson vient de s'attirer sa haine, en cédant au penchant de son cœur, en préférant une fille aimable à la riche héritière qui lui étoit destinée. Milord veut lui retirer ses bienfaits. Un acte du parlement rend ses dispositions difficiles à changer. Le désir ardent de punir sir Henri, le porte à m'offrir de me reconnoître, à me presser de l'attaquer à la chancellerie.

Ce lord, dont l'amour obstiné ne se rebute poiut par mes longs mépris, lui promet le titre de duc, à l'instant où il me recevra de ses mains : ainsi l'ambition et la vengeance tiennent, dans l'ame de milord Alderson, la place de ces *sentimens généreux* que vous lui supposez. Mais l'infortunée qu'il abandonna si long-temps, ne peut s'y tromper. Non, je ne pri-

verai point sir Henri d'un brillant héritage; les projets de milord Alderson ne peuvent ni m'intéresser, ni s'accorder avec les miens. Je ne veux rien de lui; je ne veux ni le voir, ni entrer dans aucune négociation sur ses desseins. Par ce que je vais vous apprendre, vous jugerez, Madame, si mes refus sont fondés, et peut-être cesserez-vous de m'accuser de *bizarrerie* et de *dureté*.

Milord Alderson, un des plus riches pairs de la Grande-Bretagne, passa ses premières années à Londres. Il étoit bien fait, d'une figure charmante. Après avoir visité les différentes Cours de l'Europe, il reparut dans sa patrie avec mille nouveaux agrémens. Ses voyages et de longues recherches, lui donnoient un goût particulier pour tout ce qui rend l'extérieur aimable. Il savoit la musique, dansoit parfaitement, avoit assez d'esprit, peu de sens, encore moins de principes. Il parloit bien, pensoit mal, étoit vain, hardi, inconsidéré, s'aimoit beaucoup, négligeoit tout, excepté sa personne. Il ne connut jamais l'amour, se fit une étude d'en feindre, et mit sa gloire à persuader qu'il en inspiroit. Il devint l'objet de l'entêtement de ces femmes, toujours passionnées, jamais sensibles, dont le cœur froid et l'imagination vive voudroient couvrir du nom de tendre foiblesse le goût qui les détermine à chercher le plaisir. Moins condamnables, peut-être, si son attrait seul les guidoit; et plus heureuses, si elles ne le cherchoient pas souvent en vain.

Milord fut quelque temps à la mode; mais il cessa de plaire, et rien ne put l'en consoler. Il arrive assez

ordinairement à ceux qui se sont fait un mérite de l'espèce du sien, de n'en acquérir jamais de plus solide, de se voir bientôt rebutés par un sexe, et méprisés par l'autre. Milord l'éprouva : sa naissance ni sa fortune ne le mirent point à l'abri de ce sort. Parvenu à l'âge d'exercer les emplois convenables à son rang, il se vit préférer, dans les nominations, des hommes qui sembloient lui être inférieurs, mais dont les qualités justifioient le choix du Prince, et l'estime de la nation. Ayant à peine atteint sa trentième année, il quitta Londres, se retira à Northumberland, où il avoit des terres, résolu d'y vivre, de s'y former une Cour, et de ne jamais reparoître à celle d'Angleterre.

Un naturel exigeant, un faste plus capable de révolter la noblesse indigente, que de lui en imposer, aucune attention pour les autres, la plus grande admiration pour lui-même, assez d'humeur, point de complaisance; le rendoient peu propre à s'attirer l'amitié de ses voisins. Il obtint des gentilshommes de sa province, ces froids respects dûs aux grands. Son rang méritoit des égards; mais sa personne inspiroit de l'éloignement. Ainsi les devoirs s'étant bornés à de courtes visites, Milord se trouva seul. Il sentit bientôt que la retraite ne fait pas toujours des heureux, et qu'elle ne convient ni à tous les états, ni à tous les caractères.

L'ennui le porta à visiter les différens lieux où il possédoit des biens. Il fit un voyage en Irlande, y vit ladi Onéale, jeune veuve, noble, belle, mais sans fortune. Il l'épousa, revint avec elle en Angleterre,

en eut un fils et une fille, et perdit sa femme après cinq ans d'une union qui lui fit goûter si peu d'agrément, qu'en se voyant libre, il jura solennellement de ne plus s'engager. Ladi Sara, sa fille, fut mise dans une pension près de Londres; et l'héritier de son nom, seul objet de ses attentions, demeura dans le château d'Alderson, où Milord résidoit depuis son mariage.

Ce jeune enfant, enlevé à l'âge de quatorze ans, par une fièvre maligne, laissa sa sœur héritière d'une grande fortune. Je ne vous peindrai point ladi Sara, vous l'avez vue, Madame : élevée avec elle, vous eûtes le temps de connoître les qualités de son ame. Tant de surprise, d'attendrissement dans vos yeux, en apercevant son portrait chez moi, m'ont appris que ses traits n'étoient point effacés de votre souvenir. Ladi Sara joignoit aux grâces de la figure charmante qu'il offre à la vue, des sentimens nobles et généreux. Elle avoit l'humeur égale, le cœur sensible, et le naturel tendre. L'élévation de son esprit la rendoit capable de fermeté; mais une extrême douceur la portoit vers la complaisance, et lui donnoit ce caractère heureux, aimable, qui fait le bonheur de ceux dont nous sommes environnés, et presque jamais le nôtre.

Milord Alderson regretta beaucoup son fils, non qu'il l'aimât avec tendresse, mais cet enfant devoit soutenir sa maison prête à s'éteindre, et porter un nom auquel Milord étoit fort attaché. La mort du jeune lord, détruisant ses espérances, il rappela sa fille, dans le dessein de la marier. Il la destina d'abord

au fils de sa sœur, père de sir Henri. Il vouloit faire passer ses titres sur la tête de ce baronnet, et l'obliger à porter les armes et le nom d'Alderson; mais ce neveu étant absent, même éloigné du royaume, Milord ne se pressa point d'annoncer ce projet.

Ladi Sara vivoit depuis six mois chez son père, quand milord, comte de Revell, fut habiter Wersterney, terre fort belle qu'il venoit d'acheter, à trois milles d'Alderson. Une blessure considérable le contraignoit à quitter le service. Il ne comptoit pas s'éloigner pour long-temps de la Cour. Sa présence et ses sollicitations y étoient trop nécessaires à un jeune lord, dont l'élévation et le bonheur l'occupoient sans cesse. Le Comte aimoit et protégeoit en lui le fils d'un illustre ami, autrefois cher à son cœur, et toujours présent à sa pensée. Vous savez, Madame, que le dernier duc de Salisbury, après s'être efforcé pendant plusieurs années de soutenir un parti, juste peut-être, mais foible et malheureux, paya enfin de sa tête le noble attachement qu'il montroit pour le sang de ses anciens maîtres. Sa chûte entraîna celle de tous les siens. Sa famille désolée chercha un asile loin de sa patrie. Edouard son fils, encore au berceau, déjà privé de sa mère avant ce terrible événement, fut laissé au soin de milord Revell. Ce seigneur, lié de l'amitié la plus tendre avec l'infortuné duc de Salisbury, regarda son fils comme un dépôt précieux, comme l'objet qui devoit réunir toutes les affections de son cœur. Il se proposa de dédommager cet enfant chéri, des biens que le sort venoit de lui ravir. Une véritable générosité rendit le Comte éco-

nome, lui apprit à retrancher ces dépenses inutiles qui appauvrissent un grand, et lui ôtent le pouvoir d'être libéral. Milord Revell sacrifia les airs à la bonté. Ses biens augmentèrent considérablement par son application à les régir lui-même; il mit tous ses soins à rendre son élève accompli. Docile et reconnoissant, Edouard profita si bien d'une excellente éducation, qu'à l'âge de dix-huit ans personne en Angleterre ne l'égaloit. Il en accomplissoit vingt-deux, quand le comte de Revell fit l'acquisition de Westerney. Revenu depuis six mois de ses voyages, le jeune Lord, nouvellement entré dans le service, passa un peu de temps à son régiment; et vers le milieu de l'automne il se rendit auprès de milord Revell.

La proximité de leur demeure offrant souvent à Edouard et à Sara des occasions de se voir, les conduisit bientôt à connoître qu'ils étoient formés pour se plaire. Ladi Sara admira Edouard, et il sentit un désir si vif d'être aimé d'elle, que, perdant le goût de tous les amusemens, il tomba dans une mélancolie dont milord Revell s'aperçut. Il s'en inquiéta, et voulut en apprendre la cause. Edouard, naturellement vrai, ne pouvoit manquer de confiance pour un ami si généreux; il lui ouvrit son cœur avec cette noble franchise qui est inséparable d'une belle ame, avouant à Milord que toutes ses espérances de bonheur étoient détruites, s'il désapprouvoit ses sentimens.

Le Comte auroit souhaité que son penchant se fût déclaré pour une autre. Il n'estimoit pas milord Alderson, et le voyoit rarement; cependant il rendoit

justice au mérite reconnu de sa fille, chérie et respectée de toute la noblesse des environs. D'ailleurs, elle devoit jouir d'une grande fortune; cette raison détermina le Comte en faveur de ce mariage. Il sollicitoit avec ardeur le rétablissement d'Edouard. Le Roi sembloit porté à lui accorder cette grâce. L'espoir de l'obtenir, une illustre naissance, mille qualités aimables, les dons de milord Revell, l'assurance d'être son héritier, rendoient Edouard un parti si avantageux, qu'il eût été difficile à milord Alderson de former la moindre objection contre une alliance si convenable. Le comte de Revell rechercha son amitié, apprit à l'amant de Sara l'art de se prêter sans bassesse à l'insupportable vanité de ce Lord, et par des préparatifs adroits et des ménagemens doux, il parvint à rendre Edouard si agréable à milord Alderson, qu'à l'instant où il fit l'ouverture de l'union désirée, la proposition reçue avec joie fut acceptée sans difficulté.

On ne consulta point ladi Sara; mais son cœur fortement prévenu en faveur d'Edouard, se soumit sans résistance à l'ordre de l'aimer. On convint des articles. Le jour qui devoit serrer de si doux nœuds étoit déjà nommé, lorsque le comte de Revell tomba dangereusement malade. Il se trouvoit au château d'Alderson quand la fièvre le prit. Sa blessure se rouvrit, et son mal parut d'abord si considérable, qu'on jugea ne pouvoir le transporter sans péril. Il resta donc à Alderson. Edouard, toujours près de lui, montra tant de sensibilité pour son état, un naturel si tendre, si reconnoissant, si éloigné de ces vues

intéressées et basses, dont un héritier amuse ordinairement sa douleur et se fait des consolations, que l'amour de ladi Sara en devint plus vif. Edouard avoit un de ces caractères qui gagnent tant à se développer, et dans lesquels de nouvelles occasions font découvrir de nouvelles vertus.

Tout le temps que milord Revell garda le lit, Edouard et Sara ne quittèrent point sa chambre. Ils se disputoient l'un à l'autre l'avantage de lui adoucir la tristesse de sa situation, de le consoler, de charmer ses maux par des soins caressans, et quand il se trouva mieux, d'inventer les moyens de l'amuser dans sa convalescence. Trois mois se passèrent sans que Milord pût sortir de son appartement. Pendant ce temps, Edouard et Sara, toujours ensemble, prirent l'habitude de se voir, de s'aimer, de se le dire. Leurs cœurs s'attachèrent par tous les liens que forme l'intimité, et cette douce confiance qui l'entretient, augmente les charmes de l'amour, et réunit à sa vivacité les sentimens solides de l'estime et de l'amitié.

Leur bonheur dépendoit du parfait rétablissement du Comte; ils le souhaitoient avec une égale ardeur. Enfin, le jour si désiré fut nommé pour la seconde fois. La veille de ce jour, milord Alderson voulut revoir les articles, et communiquer au comte de Revell les changemens qu'il projetoit d'y faire. Les notaires étant venus, il leur ordonna de rédiger les actes en conséquence de ses nouvelles idées, et s'enferma avec le Comte pour les lui détailler.

On étoit alors au commencement du printemps. Ladi Sara, prête à jouir d'un bonheur que rien ne

sembloit devoir troubler, confuse, inquiète, osoit à peine lever les yeux sur celui dont les droits alloient être si décidés. Elle l'évitoit sans pouvoir démêler le mouvement qui la portoit à le fuir. En sortant de table, elle entra dans les jardins, et se hâtoit de gagner un bois où elle aimoit à se promener, quand Edouard, courant sur ses pas, la joignit au détour d'une allée. Sara rougit, et se déconcerta si fort en le voyant, qu'il en fut surpris, même affligé. Il lui fit de tendres reproches de l'air d'abattement répandu sur son visage. Mille doutes s'élevèrent dans son ame; pour la première fois, il craignit qu'en lui donnant la main, elle ne cédât au devoir. Sa tristesse, à l'approche de l'instant où elle alloit être à lui, instant prévu depuis si long-temps, lui paroissoit naître d'une indifférence dissimulée, peut-être, par respect, par soumission. Ces soupçons, qu'il ne cacha pas, touchèrent vivement ladi Sara. Des assurances réitérées de sa tendresse, un aveu naïf des mouvemens involontaires qui l'agitoient, lui inspiroient de la crainte, et l'air de vérité dont ses discours étoient accompagnés, dissipèrent bientôt l'erreur d'Edouard.

Une petite pluie commençoit à les incommoder. Ils s'avancèrent vers un bosquet entouré d'arbres odoriférans, et rempli des plus belles fleurs de la saison. La sûreté de cet asile les y arrêta. Ils s'assirent sur un gazon, et gardèrent le silence pendant quelques momens. L'agrément de ce lieu, le chant d'un nombre infini d'oiseaux, le murmure d'une cascade qu'ils avoient en perspective, leur rappelèrent cet endroit de Milton, où les deux créatures souveraines du monde

levèrent en même temps leurs yeux, pour contempler les merveilles dont elles étoient environnées, et ne furent frappées d'admiration, qu'à l'instant où leurs regards se rencontrèrent.

Sara venoit de reprendre ses esprits, sa contenance paroissoit plus assurée. Son humeur naturellement gaie, lui faisoit déjà mêler les grâces de l'enjouement aux tendres expressions de son cœur, quand elle aperçut Edouard enseveli dans une profonde rêverie. Elle s'en alarma, le pressa de lui dire ce qui l'occupoit. Il s'en défendit, soupira, la conjura de ne point lui montrer une curiosité qu'il n'osoit satisfaire. En lui parlant, il fixoit sur elle des yeux passionnés, dont les regards touchans exprimoient un désir auquel il résistoit. Il prenoit les mains de Sara, les serroit avec ardeur, les couvroit de baisers enflammés. Un moment après, il les repoussoit doucement, sembloit éviter de les toucher, s'éloignoit, détournoit son visage, paroissoit craindre de se laisser pénétrer.

Ces mouvemens étranges redoublèrent l'inquiétude de Sara. « Ah! parlez-moi, parlez-moi, lui dit-elle : avez-vous des secrets que vous ne puissiez me confier, des chagrins dont mon cœur refuse de partager l'amertume? Formez-vous des vœux auxquels je ne sois prête à joindre les miens? Ah! parlez; ce silence cruel me fait douter à mon tour de vos sentimens ».

« En douter! vous, ma chère Sara, s'écria Edouard! vous, douter de mon amour! Ah! répétez-moi cent fois, mille fois! que vous êtes prête à joindre vos vœux à tous les miens ». Ladi Sara le jura; elle attesta l'honneur et la vérité du serment qu'elle faisoit.

Edouard transporté, tomba à ses genoux, passa ses bras autour d'elle; et la pressant tendrement : « On nous marie demain, lui dit-il d'un ton bas et timide; on vous donne à moi. Je vous devrai à l'acte authentique qui se passe en ce moment, à une cérémonie publique, à l'ordre de votre père, aux bontés d'un ami! pourquoi ne vous devrois-je pas à présent à votre choix, à l'amour, à nos communs désirs? La preuve de vos sentimens dépend aujourd'hui de vous. Demain, elle sera la suite indispensable du vœu d'obéissance que vous aurez prononcé au pied des autels. Ah? si vous m'aimez, partagez mon ardeur, comblez mes souhaits; que je puisse me dire : Sara, ma chère Sara s'est donnée à son amant ».

« Qu'osez-vous me proposer, interrompit-elle? Est-ce à moi! Est-ce à celle dont vous recevez demain la foi, que vous montrez ce désir offensant? Quand un engagement sacré va remplir vos espérances, voulez-vous?..... — Je ne veux rien, dit tristement Edouard; je demande, et n'exige pas. Je suis téméraire, hardi, condamnable, sans doute, si vous m'opposez un honneur de convention, les préjugés, l'usage : chaînes cruelles! dont la politique et l'intérêt forgèrent le tissu gênant. Un mouvement que la nature inspire à tous les êtres sensibles, un sentiment vrai, mes désirs, la liberté, voilà mes droits. La complaisance, l'amour, la bonté, doivent les faire valoir dans votre cœur. Je n'ai aucune raison contre vos refus; mais je sens une passion extrême de jouir d'un bien qui me soit donné, et m'assure que je suis vraiment l'objet de votre préférence. Cédez, continua-

t-il en redoublant ses caresses, cédez, ma chère Sara; qu'un doux consentement fasse mon bonheur, mon éternel bonheur! Ah! si j'obtiens cette grâce si grande, je verrai sans cesse dans ma femme une maîtresse tendre et généreuse! Je me répéterai chaque jour avec délice, avec reconnoissance : Elle m'a rendu heureux par sa seule volonté. Je croirai ne vous tenir que des mains de l'amour; jamais, non, jamais je ne me souviendrai de cette aimable condescendance sans en être touché; et si, dans le cours de notre vie, un événement troubloit l'union de nos cœurs; si j'osois résister au plus léger de vos souhaits, rappelez-moi cette preuve d'estime, de confiance; elle me fera tomber à vos pieds, et tout vous sera accordé ».

Ah! Madame, quel langage! l'homme qui a le moins d'art possède bien le talent dangereux de séduire une ame sensible.

Des larmes furent la réponse de ladi Sara. Sa colère excitée par cette proposition, se changea bientôt en une tendre pitié. Elle blâmoit le caprice de son amant; mais elle gémissoit de lui voir un désir qu'elle ne devoit pas satisfaire. Des prières, de douces représentations, quelques faveurs légères, conditionnellement accordées, augmentoient le feu qu'elle croyoit modérer. Elle vouloit s'arracher des bras d'Edouard, l'éloigner d'elle; il la retenoit, se soumettoit à ses volontés, renonçoit aux siennes, et n'insistoit plus que sur le pardon de ses témérités. Il exigeoit des preuves de l'oubli de ses projets; chaque instant rendoit l'indulgence plus nécessaire, et les prétentions moins révoltantes. Sara éperdue, s'écrioit en vain;

son



son trouble, ses pleurs, son désordre la rendoient plus touchante encore. Edouard, emporté par la violence de sa passion, cessa de l'écouter, de l'entendre; il ravit, peut-être obtint cette faveur si chère, si précieuse, si vivement souhaitée, demandée avec tant d'imprudence, et refusée avec trop de foiblesse.

Que de joie dans les yeux du jeune Lord! Quelle tendre confusion dans ceux de ladi Sara! Quels transports! Que de promesses, de sermens de n'oublier jamais ce moment flatteur! Que de plaisirs goûteroit une femme dont la complaisance vient de rendre heureux son amant; combien elle s'applaudiroit de se voir l'arbitre de son bonheur; que cet instant seroit doux pour elle, si je ne sais quelle amertume, vivement sentie, mais difficile à exprimer, ne se mêloit à l'agréable prestige! Elle naît sans doute de l'atteinte que nous avons osé porter à nos principes. Dès que nous quittons le sentier de la vertu, la douleur s'introduit dans notre ame; ses premiers mouvemens nous inspirent le regret du passé, et la crainte de l'avenir.

Trois heures s'étoient rapidement écoulées, quand ladi Sara avertit Edouard qu'on les attendoit peut-être pour signer, et le pressa de retourner auprès de milord Revell. Il ne voulut point la quitter; il lui donna la main, et la conduisit à son appartement. En traversant une galerie qui y menoit, elle aperçut en bas des valets en mouvement, un carrosse attelé dans la cour, et vit avec surprise que c'étoit celui du comte de Revell. Bientôt elle entendit la voix de ce Lord. D'un salon au-dessous de la galerie, il

appeloit ses gens, et demandoit d'un ton impatient, si l'on n'avoit point encore trouvé Edouard, ordonnant de le chercher partout, et de le lui amener promptement.

L'effroi s'empara du cœur de ladi Sara. Un triste pressentiment lui fit tourner sur son amant des yeux baignés de larmes. « Ah! qu'est-ce donc qui l'agite, s'écria-t-elle; que se passe-t-il? Hélas! si on nous séparoit »!

« Eh, qui élève ce noir présage dans votre esprit, dit Edouard? rien ne peut plus nous séparer. Quoi! l'instant où je me trouve si heureux est marqué par vos pleurs? Que craignez-vous? Je jure à ma chère Sara de l'aimer, de l'adorer, de la respecter toujours, de consacrer ma vie à lui prouver ma tendresse et ma reconnoissance. J'en atteste à ses pieds tout ce qu'on révère ». Sara, livrée à ses craintes, l'interrompoit, le conjuroit de descendre, d'aller s'instruire de ce qui engageoit le Comte à le demander avec instance, à le demander seul. Edouard faisoit quelques pas pour s'éloigner, revenoit à elle, la pressoit dans ses bras, ne pouvoit s'en séparer. Il lui disoit tout ce qu'il croyoit capable de la rassurer; mais ses discours, ses sermens, ses caresses, rien ne calmoit son cœur agité. Sara ne sentoit plus en elle cette paisible sécurité, partage de l'heureuse innocence; le trouble et l'inquiétude avoient déjà versé leurs cruels poisons dans son ame.

Les momens qu'ils venoient de donner à l'amour, étoient les derniers de leur bonheur. Milord Alderson, rempli de cette vanité qui s'étend au-delà même de

la vie, d'où naît le désir de perpétuer un nom, trop souvent avili par des héritiers, avoit destiné Sara à faire revivre les branches de Rivers et d'Alderson, réunies toutes deux en lui. Le goût qu'il prit d'abord pour Edouard, la grandeur et l'ancienneté de la maison de Salisbury, le flattèrent et l'engagèrent à renoncer au projet de donner Sara au fils de sa sœur; mais la longue maladie de milord Revell lui laissa le loisir de s'abandonner à de nouvelles réflexions, et ramena dans son esprit le dessein d'obliger l'époux de Sara à porter le nom d'Alderson.

La situation où se trouvoit le fils du duc de Salisbury, fit penser à Milord qu'il ne devoit pas se regarder au-dessus d'un simple gentilhomme. Tenant tout de l'amitié du comte de Revell, encore incertain d'être replacé au rang de ses pères, peu sûr que le Roi lui permît de porter ses titres, il pouvoit s'estimer heureux d'en recevoir un de la main de Sara. D'ailleurs, son amour étoit un garant de sa complaisance; ainsi, sans daigner lui parler de ce qu'il méditoit, Milord crut seulement nécessaire d'obtenir l'agrément du Comte. Il n'imagina pas trouver la plus légère difficulté de sa part; et dans cette confiance, il lui découvrit ses desseins : mais quand il se flattoit de les lui voir approuver, il ignoroit combien le comte de Revell étoit attaché à la mémoire d'un ami malheureux.

Ce Lord avoit mis toute son ambition à relever une maison dont le chef vivoit encore dans son cœur. Pour prix des longs et utiles services rendus avec zèle à sa patrie, il ne vouloit, il ne demandoit que la réhabilitation d'Edouard; c'étoit depuis vingt ans, l'u-

nique objet de ses soins, de ses démarches, de ses vœux, peut-être même de sa vanité, si pourtant on peut, sans injustice, donner ce nom aux mouvemens généreux d'une ame fidèle à l'amitié, dont l'orgueil se tourne à l'avantage de l'humanité, et se plaît à faire des heureux.

Jamais surprise n'égala celle du Comte en écoutant milord Alderson. C'étoit à regret qu'il avoit consenti à la recherche d'Edouard. Il se repentit alors de sa condescendance. La proposition de Milord le révolta; mais sans laisser paroître combien il la trouvoit choquante, il entreprit de le ramener avec douceur à suivre leur premier plan, et à signer les articles tels qu'ils avoient été rédigés trois mois auparavant.

Il lui représenta que ce seroit une tache ineffaçable sur la réputation d'Edouard, de quitter le nom d'un père infortuné; que par cet acte il sembleroit se mettre du parti des ennemis de sa maison, applaudir à l'arrêt funeste exécuté sur le duc de Salisbury; ôter cruellement aux siens, dispersés dans le monde, l'espérance de revoir jamais leur patrie, dont lui seul pouvoit encore leur rouvrir le chemin. Il lui montra des lettres, qui assuroient l'heureux succès de ses sollicitations auprès du Roi. Elles lui promettoient, qu'au retour de la campagne où l'on alloit entrer, Edouard seroit rétabli à la Cour dans la splendeur d'un des plus anciens pairs du royaume, recouvreroit ses biens, réuniroit sur sa tête les titres de sa maison, et pourroit, avec le temps, prétendre aux charges et aux emplois possédés par son père.

Ces nouvelles avantageuses, ces brillantes pro-

messes, ne changèrent rien aux résolutions de milord Alderson. Il avoit trop mal réussi à la Cour pour l'aimer, et il n'estimoit pas les honneurs militaires une juste compensation des dangers où exposoit le désir de les acquérir. Ainsi, loin de céder à des raisons qui lui paroissoient frivoles, il découvrit dans sa réponse des intentions absolument incompatibles avec celles du Comte. Non-seulement il s'obstinoit à vouloir faire prendre son nom à Edouard, mais il exigeoit encore, que se bornant à la fortune de ladi Sara, aux bienfaits de milord Revell, il laissât le service, et renonçât à toutes les faveurs de la Cour.

Ces points furent long-temps débattus, sans que milord Alderson cédât sur aucun. Sa fille et ses biens étoient à ce prix. Il s'exprima avec tant de hauteur, se montra si déterminé à rompre si l'on contestoit ses volontés, il sembloit faire tant de grâces à Edouard, que le Comte, fatigué d'un orgueil si déplacé, s'emporta enfin.

« Si celui que j'ai adopté, s'écria-t-il, dont mes leçons ont formé le cœur, répondoit si mal à mon attente; s'il avoit la bassesse d'accepter votre alliance à ces conditions honteuses, ma fortune ne seroit jamais à lui. C'est à l'héritier du duc de Salisbury, c'est au fils d'un ami que je l'ai destinée. Elevé par moi pour illustrer encore le sang de cet ami, j'aurois la force de l'abandonner, s'il osoit le déshonorer par cette lâche complaisance. Quitter le nom de son père! renoncer au service! Et dans quel temps! Quand la guerre allumée l'oblige à se joindre bientôt

aux généreux défenseurs de sa patrie. Si l'amour que ladi Sara lui inspire, étoit capable de balancer dans son cœur des devoirs si saints, je le mépriserois; oui, continua-t-il en se levant avec vivacité, je le mépriserois, et son sort ne me toucheroit plus ».

Ce discours éleva un mouvement terrible dans l'ame de milord Alderson, mais il s'efforça d'en réprimer la violence; et prenant la parole avec cette froideur, plus insultante que l'éclat de la colère : « Je ne m'attendois pas, répondit-il, à m'entendre jamais dire, malgré le prix où je voudrois la mettre, que mon alliance pût déshonorer personne. Vous n'avez pas réfléchi sur vos expressions, Milord; au moins je le suppose. Mais si Edouard consent à mes désirs, êtes-vous déterminé à lui retirer votre amitié, à le priver de vos bienfaits, même à le *mépriser?* — Oui, reprit le Comte d'un ton ferme; si vous l'avez prévenu, s'il se soumet à vos volontés, il a déjà perdu un père en moi, et je ne le connois plus ».

« C'est assez, dit milord Alderson; Edouard ne sait rien, et vous pouvez lui continuer vos bontés. J'ouvre les yeux, je vous remercie de m'avoir éclairé sur la faute que j'allois commettre ». Et prononçant ces mots, il sortit de son cabinet; et passant dans un salon où les notaires attendoient, il prit l'acte des mains de celui qui y travailloit, et le déchirant avec emportement : « Je jure, s'écria-t-il, que ladi Sara ne sera jamais duchesse de Salisbury »; et s'adressant à milord Revell : « Elle ne portera ni le nom, ni le titre d'un vil conspirateur ».

Il parloit encore lorsque le Comte, enflammé de

colère, s'avança vers lui d'un air si fier, si menaçant, que les deux notaires crurent devoir se jeter entre lui et milord Alderson. Ce dernier surpris, et peut-être inquiet de cette action, sortit aussitôt de la chambre en lui criant : « Milord, tout est rompu; j'espère que vous voulez bien recevoir mes adieux ».

Le Comte eût été peu fâché de cette rupture, sans la douleur dont il jugeoit qu'elle alloit pénétrer le cœur d'Edouard. Comment lui annoncer un événement si imprévu, lui dire de renoncer à Sara, à son amour, à l'espoir d'un bonheur si prochain, promis depuis si long-temps à ses désirs! et comment l'arracher de ce lieu, arrêter les premiers mouvemens d'un cœur passionné! Ils étoient à craindre dans un homme de l'âge d'Edouard. L'amour pourroit l'emporter sur ce qu'il devoit à l'honneur, à son père, à lui-même. On le cherchoit en vain depuis deux heures : l'erreur d'un de ses gens qui croyoit l'avoir vu dans le parc, faisoit aller tous les valets du côté opposé à celui où il s'étoit retiré avec Sara.

Pendant qu'on préparoit tout pour son départ, milord Revell se promenoit à grands pas dans le salon où la querelle venoit de s'élever. Il rêvoit avec inquiétude aux moyens d'enlever le jeune Lord du château, avant de lui apprendre son malheur. Chagrin, embarrassé, rien ne se présentoit à son esprit, quand Edouard, descendant de l'appartement de ladi Sara, vint enfin s'offrir à ses yeux. La surprise qu'il marqua en le voyant seul, redoubla la peine du Comte. Le trouble de Sara venoit de passer dans le cœur de son amant. Jusqu'à ce moment il se croyoit

attendu, demandé pour signer l'assurance de sa félicité. L'air de milord Revell le glaça; il commença à redouter une explication; et jetant autour de lui de tristes regards, il n'osa rompre le silence.

Milord Revell s'apercevant de sa consternation, saisit cet instant, vint à lui, prit sa main, et le conduisant hors du salon : « Une fantaisie de milord Alderson, même un défaut de prévoyance de ma part, lui dit-il, me force d'aller tout-à-l'heure à Wersteney. J'ai besoin de vous; l'affaire qui m'y conduit vous regarde; elle est pressante; je ne puis tarder, venez ». En parlant, il le menoit vers son carrosse. Edouard, accoutumé à lui obéir, interdit, et dans cette suspension d'esprits causée par l'étonnement et l'attente d'une nouvelle fâcheuse, se plaça sans résistance aux côtés du Comte. Aussitôt la voiture partit, et s'éloigna avec vitesse.

Ladi Sara, impatiente, agitée, n'avoit pu s'écarter de la galerie où elle attendoit le retour d'Edouard. Que devint-elle, en le voyant monter en carrosse avec le Comte, sortir du château, et prendre la route de Wersteney? Ses regards suivirent la voiture tant qu'il lui fut possible de la distinguer. En cessant de la voir, elle resta sans mouvement sur le balcon où elle étoit appuyée. Que pouvoit-il être arrivé dans un espace si court? Où alloit Edouard? la fuyoit-il? l'enlevoit-on à elle? L'incertitude déchiroit son cœur. Une de ses femmes avoit entendu les deux lords parler fort haut. Ladi Sara apprit d'elle que milord Alderson sortant brusquement du lieu où il laissoit le Comte, demandant ses chevaux avec vivacité, venoit

de se faire conduire chez le comte de Lenox, où, par les ordres donnés à ses gens, il paroissoit devoir rester plusieurs jours.

Ladi Sara poussa un cri à ce discours. Trouvant à peine la force de regagner son appartement, elle se jeta sur un siége en y entrant; et couvrant son visage comme pour se cacher à la nature entière, elle resta dans cette espèce d'insensibilité où conduit la violence d'une douleur trop vivement sentie pour être exprimée. Ses femmes, empressées à la secourir, ne purent la rappeler à elle-même; la pâleur de la mort avoit déjà effacé les couleurs de son teint. On la mit au lit sans qu'elle s'y opposât, ou y consentît. Elle demeura dans cet état, paisible en apparence, jusqu'à neuf heures du soir. Alors Lidy, la plus jeune de ses femmes, lui présenta une lettre. On venoit de l'apporter de la part d'Edouard. Ce nom et la vue de cette écriture, réveillèrent ses sens assoupis par le saisissement de son cœur. Ses larmes commencèrent à couler, à ralentir les mouvemens intérieurs dont elle étoit agitée. Elle ouvrit en tremblant cette lettre, et y trouva ce qui suit:

Lettre de milord Edouard à ladi Sara.

« O, ma chère Sara, quel doit être le trouble de
» votre cœur! le mien est percé d'un trait mortel.
» Quoi, nous sommes séparés! quoi, on m'a entraî-
» né, trompé, arraché d'auprès de vous! quel affreux
» revers! puis-je vivre et penser!.... Mon désespoir,
» mes larmes ne me laissent pas la liberté d'écrire.....
» Qu'ai-je fait, malheureux! J'ai porté le regret dans

» votre ame! J'ai osé..... ah! j'espérois..... mon cœur
» est déchiré. Retenu de force en ces lieux, gardé
» à vue, prisonnier enfin, je ne puis aller gémir à
» vos pieds. O, ma maîtresse, ma femme, mon
» amie! O, toi que j'adore! ne doute jamais de ton
» époux, des sentimens éternels qui l'attachent à
» toi. Non, rien ne brisera les nœuds chers et sa-
» crés dont nos cœurs sont liés. Sara, vous êtes à
» moi, je suis à vous. J'y serai; n'importe à quel
» prix j'achète mon bonheur! je me soumettrai à
» toutes les conditions.... Mais milord Revell.... votre
» père..... je me meurs ».

Ces caractères tracés avec difficulté, dont l'œil pouvoit à peine discerner les traits, que des larmes avoient effacés, firent une douloureuse impression sur le cœur de ladi Sara. Elle pleura amèrement, et se disposoit à écrire quand on lui remit cette seconde lettre d'Edouard.

Milord Edouard à ladi Sara.

« Une cruelle impatience me dévore. J'attends en
» tremblant votre réponse. Je la crains, mais je la
» désire avec ardeur. Hélas! que va-t-elle m'appren-
» dre? Vous êtes pénétrée d'une douleur égale à la
» mienne; vous répandez des larmes; mais, ma chère
» Sara, les donnez-vous toutes à l'amour? Peut-
» être..... idée accablante! ah! si le moindre regret
» se mêloit à vos pleurs! si vous doutiez..... Non,
» vous n'offenserez point votre amant par d'injurieux
» soupçons. Eh, qui eût prévu..... qui eût dit, pen-
» sé..... quoi, demain viendra, et je ne vous verrai

» point! les heures s'écouleront, et celle qui devoit » nous unir, passera..... Ah Sara! elle passera, et » je serai loin de vous!.... Funestes préjugés des » hommes! c'est donc la vanité, l'orgueil, de foi- » bles égards qui m'arrachent à vous. Que m'im- » porte les frivoles avantages de la fortune, la faveur » de la Cour, le nom de Salisbury, les emplois, le » rang, les titres de mes aïeux! Ah! qu'on me donne » ladi Sara; son cœur, sa main, sont les seuls biens » que j'ambitionne. Puissances du ciel, rendez-moi » mes espérances! unissez-moi à celle qui m'est si » chère, et tous mes vœux seront remplis! O, ma » charmante amie! rassurez mon cœur; des mouve- » mens terribles viennent l'agiter. Ne me méprisez » pas, ne me haïssez pas: ah, je vous adore! hâ- » tez-vous de me dire, de me répéter, que vous » m'aimez, que vous m'aimerez toujours »!

Après avoir baigné de ses pleurs les deux lettres d'Edouard, ladi Sara s'efforça de lui répondre; elle écrivit ce billet :

Ladi Sara Alderson à milord Edouard.

« Dans l'ignorance où je suis des motifs de votre » éloignement, je ne sais si je dois me plaindre de » vous, et n'accuse encore que moi de la plus » vive de mes peines. Conservez vos jours; ma vie » et mon honneur y sont attachés. Je ne vous hais » point. Eh, comment pourrois-je vous haïr, vous, » que mon cœur s'est fait une si douce habitude d'ai- » mer! Ne craignez pas mes reproches; mais souf- » frez l'excès de ma douleur. Ah! Milord, si heu-

» reux hier, si dignes d'être respectés, d'être plaints;
» aujourd'hui coupables, avilis à nos propres yeux,
» n'avons-nous pas mérité notre infortune? Plus d'u-
» nion entre nous; je connois trop mon père pour
» espérer. S'il se croit offensé, il a rompu sans re-
» tour..... Ah! comment supporter cette idée, jointe
» au souvenir..... malheureuse témérité! fatale im-
» prudence! Mais que servent de vains regrets. Adieu,
» je vous aime, je vous aimerai toute ma vie. Souve-
» nez-vous de vos promesses, et vivez pour les rem-
» plir ».

Ladi Sara passa le reste de la nuit à relire les lettres d'Edouard, à pleurer, à gémir. Le matin, elle se trouva très-mal; des foiblesses continuelles faisoient craindre à tous momens qu'elle n'expirât. On envoya promptement avertir Milord du danger de sa fille. Il revint et la vit attaquée d'une fièvre brûlante, dont tous les symptômes étoient effrayans. Ses larmes, ses longs soupirs marquoient l'oppression de son cœur, laissoient assez connoître d'où naissoit sa maladie. Mais son état, loin d'attendrir Milord, l'irrita contre elle; il ne put lui pardonner de sentir une douleur si vive de la perte d'Edouard. Il lui montra un visage sévère, ne lui parla que pour lui reprocher sa foiblesse; et sans employer la douceur et la complaisance à ramener le calme dans son esprit, à la consoler des peines qu'il lui causoit lui-même, il se contenta de lui procurer les secours d'un art, dont l'ame ne reçoit jamais de soulagement.

La dureté de cette conduite aigrit les chagrins de ladi Sara. Elle vit trop qu'elle ne devoit rien attendre

de ce père inhumain ; et cette triste certitude la mit en peu de jours aux portes du tombeau.

Milord Revell n'ayant pu obtenir d'Edouard une promesse positive de ne point aller au château d'Alderson, dans la crainte qu'une passion si vive ne le conduisît à tenter d'imprudentes entreprises, le faisoit garder à vue à Wersteney.

On lui cachoit la maladie de Sara, mais il étoit impossible de la lui laisser ignorer long-temps. Comme il avoit la liberté d'écrire et d'envoyer ses lettres, il passoit tout le jour à conjurer ladi Sara, par les expressions les plus touchantes, de se livrer toute entière à sa foi, de consentir à se marier secrètement avec lui. Le temps de son départ approchoit; il vouloit emporter le nom de son époux, et l'assurance d'être toujours aimé d'elle. Il formoit tous ces projets vains et satisfaisans, enfans de l'amour et de l'imagination, que le cœur seul croit possibles.

La jeune Lidy recevoit ses lettres, mais ne pouvoit les donner à sa maîtresse, trop accablée pour les lire, et dont la chambre étoit remplie par ses femmes et d'autres personnes que sa maladie rendoient nécessaires auprès d'elle. Les gens d'Edouard, revenant à toute heure, sans réponse, ayant épuisé les excuses, furent enfin obligés de lui avouer la triste situation de ladi Sara.

La connoissance de son mal, et la crainte de l'y voir succomber, se joignant au chagrin extrême qu'il ressentoit déjà, le livrèrent au désespoir. Il s'abandonna aux transports les plus violens. Son imagination, frappée de mille idées funestes, le fit tomber dans une espèce de frénésie qui égaroit sa raison. Il

falloit veiller avec soin ses mouvemens, pour le sauver de sa fureur. Il demandoit Sara, l'appeloit, lui parloit, pleuroit, gémissoit, s'accusoit d'avoir violé à son égard les droits les plus saints : il croyoit la voir expirante, lui reprochant sa mort, ou l'invitant à la suivre. Alors il jetoit de grands cris, s'efforçoit d'échapper à ceux qui le retenoient; il vouloit mourir, et mourir aux pieds de Sara.

Milord Revell, assidu près de lui, pénétré de l'état où il le voyoit, souffroit avec douceur les plaintes touchantes et souvent amères, qu'il lui adressoit à lui-même. Il cherchoit les moyens de le consoler, s'affligeoit comme lui; et quand il le trouvoit un peu plus calme, il lui disoit tout ce qu'il croyoit capable de ramener l'espérance dans son cœur. Mais sa tranquillité n'étoit que momentanée. Il recommençoit bientôt à pleurer, à gémir. Le Comte avoit la douleur de le voir retomber dans une aliénation d'esprit, dont les suites le faisoient frémir. Edouard devoit se rendre à l'armée vers la fin du mois, et dix jours de ce mois s'étoient écoulés avant qu'il eût donné aucune marque de rétablissement.

Cependant la fièvre de ladi Sara, devenue moins forte en se réglant, lui laissoit des momens où elle sembloit assez tranquille. Lidy en saisit un pour lui rendre les lettres d'Edouard. Comme il y en avoit plusieurs écrites depuis qu'il la croyoit mourante, le désordre de ses expressions fit connoître à ladi Sara le trouble de son cœur et l'altération de son esprit. Elle en fut attendrie, effrayée; elle se hâta de lui écrire, et de dissiper ses craintes.

Son billet, porté en diligence à Wersteney, en

rassurant Edouard sur des jours si chers, détruisit la cause de ses agitations. Il se prêta aux soins de milord Revell; sa raison se raffermit; l'espérance de revoir Sara, le désir de se retrouver près d'elle, la certitude d'en être aimé, lui aidèrent à recouvrer ses forces, et le rendirent bientôt à lui-même.

Milord Edouard sortoit à peine de ce cruel état; quand il reçut l'ordre de se rendre au camp. Il ne comptoit partir que douze jours plus tard. Ce temps lui avoit paru suffisant pour exécuter le plus cher de ses projets. Il falloit le remettre à son retour. Quelle nouvelle douleur pénétra son ame! partir, s'éloigner de Sara, de Sara malade, langnissante, affligée! la laisser au pouvoir d'un père absolu, bizarre, impérieux! Ne la forceroit-il point à recevoir les vœux d'un autre; peut-être l'engageroit-il, malgré sa résistance? Oseroit-elle s'opposer à des volontés qu'elle étoit accoutumée à respecter? Partir sans la revoir, sans lire dans ses yeux qu'il lui plaisoit toujours, sans lui entendre prononcer encore l'assurance flatteuse d'être à lui, de lui conserver son cœur et sa foi; c'étoit pour Edouard une peine insupportable. La veille de son départ, il lui envoya son portrait, et lui écrivit cette lettre.

Lettre de milord Edouard à ladi Sara.

« Je pars, ma chère Sara. Hélas! je pars. Avec
» quel regret je m'arrache des lieux où vous restez;
» quel espace immense va nous séparer, et dans quel
» temps un cruel devoir me force à m'éloigner de
» vous. Puisse mon idée vous être toujours présente;

» ce portrait offrira sans cesse à vos yeux les traits
» de votre amant, de votre époux, de l'homme qui
» vous aime, vous respecte, attend de vous tout son
» bonheur! O ladi Sara! prenez soin de vos jours;
» conservez-moi la compagne aimable de ma vie.
» Votre attention sur vous-même sera la plus grande
» preuve de vos bontés pour l'infortuné qui vous
» adore.

» J'ose me flatter d'être aimé de vous; je compte
» sur vos promesses, et pourtant je pars avec une
» douleur inexprimable. Dans ces tristes momens il
» me semble qu'on me ravit toutes mes espérances.
» Ah! si votre père vous enlevoit à moi; si un autre
» vous obtenoit de lui; si je ne vous voyois plus!.....
» Rassurez un cœur alarmé, éperdu; promettez-moi,
» jurez-moi de m'aimer toujours, de résister aux
» efforts que l'on fera pour vous ôter à votre mal-
» heureux amant. Daignez, ma chère Sara, daignez
» vous lier par de nouveaux sermens. Je ne crains
» point votre inconstance; je crains seulement cette
» soumission, ce respect pour un père..... Ah! que
» j'emporte au moins la douce certitude de vous
» trouver libre! Mais l'êtes-vous encore? N'ai-je pas
» votre foi? J'espère beaucoup de la fermeté de votre
» ame, du temps, de l'amitié de milord Revell.....
» Hélas, j'espère, et je me meurs de douleur en vous
» quittant. O Sara! ô ma tendre amie! je vous
» quitte donc, et sans vous voir! sans qu'il me soit
» possible de pénétrer jusqu'à vous; j'ai tout tenté
» sans succès. Vos lettres vont être mon unique bien,
» ma seule consolation, une ligne de vous sera toute
» ma

» ma joie. Ne me négligez pas. Ah ! si vous lisiez dans » mon cœur, si vous sentiez..... Adieu. Ce papier, » mouillé de mes larmes, vous en dit assez. Adieu, » adieu, ma chère, mon aimable Sara, aimez-moi, » dites-le moi, répétez-le moi tous les jours ».

Ladi Sara, déterminée à suivre la fortune d'Edouard, l'étoit aussi à résister aux volontés de son père. Il attendoit impatiemment sa convalescence pour disposer d'elle. Il juroit de la déshériter, si elle opposoit ses premiers engagemens aux ordres d'un père; mais la réparation qu'elle se devoit à elle-même, lui paroissoit bien au-dessus des vaines considérations qui pouvoient l'arrêter dans le projet d'épouser Edouard. Son inquiétude la toucha sans l'offenser; et voulant calmer le trouble de son cœur, elle lui fit cette réponse.

Ladi Sara à milord Edouard.

« Est-il nécessaire que des sermens vous rassurent » sur mes sentimens. Eh! mon cher Edouard, les per» fides en font. Vous est-il permis de douter? Com» ment renoncerois-je à celui qui s'est acquis tant de » droits sur mon cœur, et se montre si digne de mon » attachement? Edouard, mon cher Edouard, nous » avons osé faire notre destin; osons le rendre heu» reux en nous livrant à la confiance que nous mé» ritons tous deux de nous inspirer. La fortune, dont » mon père menace hautement de me priver, si je » me donne à vous, est, dans ma position, un sacrifice » bien léger : avec quelle joie j'en abandonnerai l'es» pérance, pour vous prouver mon amour ! En quit-

» tant l'autel où j'aurai reçu votre foi, une simple » retraite où je verrai Edouard, où je porterai sur » lui des regards assurés, sera plus agréable, plus » riante à mes yeux que ce séjour magnifique où je » ne le vois point, où je suis sûre de ne point le » voir. Hélas! nous nous sommes souvent plaints de » la longue maladie de milord Revell. Ah! Dieu! que » ce temps ne peut-il revenir. Nous nous plaignions, » et nous étions ensemble. Ma foiblesse ne me per- » met pas d'écrire davantage : cessez de vous inquié- » ter; ma fièvre diminue; ses accès sont de peu de » durée : on m'annonce une prompte convalescence. » Partez, mon aimable ami, partez, puisque vous le » devez. Mon cœur comptera tous les momens de » votre absence; mes vœux vous suivront partout, et » chaque jour vous portera des preuves de mon sou- » venir et de ma tendresse. Adieu ».

Edouard ne put se voir prêt à quitter milord Revell sans donner des marques du plus grand attendrissement. Ses caresses émurent le cœur sensible du Comte. Il lui parla sur la conduite qu'il devoit tenir au camp; il lui vanta les honneurs qui l'attendoient à la fin de la campagne, son rétablissement à la Cour étant sûr. Edouard, peu flatté en ce moment des grâces du Roi, mais touché de l'amitié de Milord, laissa couler des larmes; et se jetant dans les bras de cet ami généreux: « O mon père! lui dit-il, vos bontés me seront-elles inutiles? Depuis que je respire, vous avez daigné vous occuper de mon bonheur, je vous dois tout. Oserai-je l'avouer? Tant de bienfaits ne peuvent plus me rendre heureux. Pardonnez-moi des sentimens qui, peut-

être, me font paroître ingrat. Ah! je ne le suis point, jamais je ne le serai. Mais en perdant l'espoir de vivre pour ladi Sara, d'obtenir la main de ladi Sara, j'ai perdu celui de chérir d'autres biens. Qu'est-ce que la grandeur, les richesses, de vaines dignités? L'avide ambition les poursuit, l'orgueil en jouit, et le cœur s'en dégoûte. L'empire de l'univers vaut-il une des douceurs que je regrette »!

« Mais, reprit le Comte, auriez-vous accepté la main de ladi Sara au prix infâme que l'on y mettoit? Auriez-vous foulé aux pieds la cendre de votre père, méprisé tous vos aïeux? Auriez-vous renoncé à secourir votre patrie? — Je ne sais, dit Edouard, mais je ne puis vivre sans Sara. — J'estime si sincèrement ladi Sara, continua milord Revell, que j'ai travaillé à vous la rendre. Mes soins n'ont point réussi : j'ai employé un ami auprès de son père, sans paroître prendre part à sa négociation : milord Carlington a proposé des accommodemens; je me serois prêté beaucoup pour vous tirer du danger où je vous voyois, et vous donner une femme digne de vous : mais, ni votre état vivement représenté, ni le péril où étoit sa fille, ni l'offre de faire porter son nom au premier fils qui naîtroit de votre union avec Sara, rien n'a pu ramener cet esprit altier. On se soumettroit en vain aux conditions qu'il exigeoit auparavant; jamais, de son consentement, sa fille ne sera à vous ».

« Elle ne sera jamais à moi! dit Edouard; et si elle renonçoit à tout pour se donner à l'amant qu'elle aime; si elle sacrifioit à mon amour les biens qui doivent être son partage; si son cœur aussi tendre,

aussi sensible que le mien, mettoit tout son bonheur à me rester fidèle; si je lui étois plus cher que sa fortune; si elle consentoit à m'engager sa foi, si..... — Je vous entends, interrompit le Comte, et vais m'expliquer sans détour : soyez sûr, mon cher Edouard, que votre satisfaction est le premier de mes vœux : je ne vous la procurerai jamais aux dépens de l'honneur; mais ne craignez pas d'opposition à vos désirs, quand les démarches qu'ils vous engageront à faire, ne pourront ternir votre gloire. Si ladi Sara conserve les sentimens qu'elle a pour vous, si l'éloignement n'éteint point dans vos cœurs cette passion si tendre, je verrai avec plaisir une union si ardemment souhaitée. En vous sacrifiant sa fortune, ladi Sara me paroîtra encore plus digne de votre attachement et de mon amitié ».

« Ah! je ne voulois que ce doux consentement, s'écria Edouard; en cet instant, Milord, vous comblez la mesure de vos bienfaits : ce dernier augmente le prix de tous ceux que j'ai reçus d'une main si chère. O mon respectable père! vous venez de répandre le calme et la joie dans mon ame. Le secret que je gardois avec vous sur mes desseins, étoit un poids pour mon cœur. Je pars content, et vais mériter par ma conduite le nom de votre fils ».

Après avoir fait éclater les transports de sa reconnoissance, embrassé mille fois son généreux protecteur, il le quitta pour aller écrire à ladi Sara, et l'informer des dispositions favorables de milord Revell; ensuite il partit avec sir Humfroid et deux valets-de-chambre, ses équipages l'ayant devancé depuis long-





temps. Sir Humfroid étoit un jeune gentilhomme dont la fortune n'égaloit pas la naissance. Milord Revell l'attacha à Edouard dès son enfance; il l'avoit accompagné dans ses voyages. Edouard l'aimoit, lui accordoit toute sa confiance; et la situation actuelle de son ame lui rendoit bien cher un ami auquel il pouvoit parler sans réserve.

Après deux mois de souffrance, ladi Sara se trouva sans fièvre, mais si abattue, que sa foiblesse la retint encore fort long-temps dans sa chambre. Son père montroit une froideur extrême pour elle. Sa maladie lui prouvoit combien elle aimoit Edouard; il se sentoit blessé de ne pouvoir bannir du cœur de sa fille un sentiment que ses ordres avoient fait naître, et devoient étouffer à l'instant où il cessoit de lui plaire. Milord passoit des semaines entières sans la voir; et quand il l'honoroit d'une visite, c'étoit pour lui reprocher avec aigreur les idées qu'elle entretenoit, et l'accablement où elles la plongeoient.

Cependant la rupture du mariage de ladi Sara venoit de ranimer les espérances de tous ceux qui pouvoient prétendre à elle. Le comte de Lenox voyant milord Alderson obstiné à ne point reprendre ses premières vues, lui offrit son fils aux mêmes conditions qui avoient été imposées à milord Revell. Le désir de chagriner Edouard, rendit cette proposition agréable à milord Alderson, il donna sa parole et fixa le temps de cette union au parfait rétablissement de sa fille. En l'attendant, il admit les visites du nouvel époux qu'il lui destinoit, et la fit avertir par son chapelain de se préparer à recevoir les soins de sir Arthur de Lenox.

Cet ordre affligea ladi Sara; son projet étoit de passer au château d'Alderson le temps de l'absence d'Edouard. Les importunités du jeune Lenox alloient lui en rendre le séjour fâcheux, la forcer de hâter sa fuite, et la jeter dans l'embarras de se procurer une retraite. Pour prix des bontés de milord Revell, du consentement qu'il donnoit à son mariage avec Edouard, elle ne vouloit pas l'exposer à des affaires désagréables en se mettant ouvertement sous sa protection. Elle regrettoit de n'avoir pu donner la main à son amant avant qu'il partît. Sans cesse occupée de lui, elle lisoit à tout moment les lettres qu'elle en recevoit, lui écrivoit chaque jour; et mille inquiétudes se joignant à ses chagrins, lui faisoient passer de tristes instans. Cependant les preuves réitérées de la tendresse d'Edouard, d'une passion vive, ardente, que le temps sembloit animer encore, adoucissoient souvent ses peines; ses idées se portoient quelquefois dans un avenir plus heureux; et se livrant toute entière à l'amour, au plaisir d'en inspirer, à la douceur d'en ressentir, en pensant qu'elle feroit le bonheur d'Edouard, elle retrouvoit au fond de son cœur l'espérance de voir renaître le sien.

Près de quatre mois s'étoient écoulés depuis le départ de milord Edouard, quand un jour ladi Sara se sentit assez bien pour sortir de son appartement. Elle descendit avec Lidy dans les jardins. Ses pas se tournèrent par hasard vers ce bosquet où sa tendresse imprudente avoit égaré sa raison. Elle tressaillit en l'apercevant; et baissant ses yeux remplis de larmes, elle songea en soupirant combien son sort se trouvoit changé depuis le jour fatal où elle y étoit

entrée avec Edouard. Blessée par l'aspect de ce lieu, elle s'en éloigna, et continua tristement sa promenade. Chaque allée, chaque détour de ce jardin lui rappeloient des souvenirs bien chers. Elle marcha jusqu'à la nuit; et se trouvant fatiguée, elle reprit à pas lents le chemin de son appartement.

Soit que cet exercice déterminât la nature, soit que cet instant fût marqué par elle pour exciter les premiers mouvemens d'une créature dont l'existence étoit encore ignorée, ladi Sara sentit en elle-même une agitation extraordinaire. Elle n'en pénétra pas d'abord la cause, mais elle la sentit si souvent que, rapprochant plusieurs accidens attribués à sa maladie, et capables de confirmer le doute qui commençoit à s'élever dans son esprit, elle connut enfin un malheur dont elle n'avoit pas même formé l'idée. Un sentiment mêlé d'effroi, de honte, d'inquiétude, la troubla, l'interdit, et cependant l'intéressa vivement à l'objet de cette nouvelle peine. Liée plus fortement à Edouard par la découverte de son état, elle prit courageusement le parti de se regarder comme tenant à lui seul dans l'univers. Les devoirs qui balançoient souvent ses résolutions, cédèrent entièrement à des obligations pressantes et indispensables; ainsi, dès ce moment, elle prépara tout pour quitter le château d'Alderson.

Forcée d'avouer sa situation et ses desseins à une de ses femmes, la jeunesse et l'attachement sincère de Lidy attirèrent sa confiance. Cette fille avoit une sœur établie à Londres. Elle lui écrivit par ordre de sa maîtresse, et la chargea de louer un apparte-

ment propre et commode, dans le quartier le moins fréquenté de la ville, de le retenir au nom de mistriss Hervey, jeune dame mariée depuis un an, dont le mari étoit à l'armée, et que sa tendresse inquiète conduisoit à la capitale, afin d'être à portée d'en avoir tous les jours des nouvelles.

La commission exactement remplie, Lidy enleva peu à peu du château ce que ladi Sara vouloit emporter. Elle déposa tout chez une fermière dont elle étoit sûre; elle y fit ses cofres, et les envoya à Londres à l'adresse que sa sœur lui avoit donnée. Par le moyen de cette même fermière, elle acheta une chaise, s'assura de deux chevaux et d'un postillon pour aller jusqu'à la première poste. Miladi Albury, parente de milord Alderson, étoit depuis trois mois au château; elle partoit, alloit passer la mer, et se rendre à Montpellier, où elle espéroit trouver du remède à une maladie de langueur dont elle se sentoit consumée. Ladi Sara fixa son départ au même matin choisi par cette dame, dans le dessein de faire penser qu'elle l'accompagnoit, et d'embarrasser son père sur la route où il devroit commencer ses recherches, s'il vouloit suivre ses pas.

La veille du jour où les espérances d'Edouard et de Sara furent si cruellement trompées, milord Alderson avoit donné à sa fille une riche cassette, contenant les pierreries de sa mère, quantité de bijoux d'or, et deux mille guinées, dont elle devoit répandre une partie le lendemain à l'occasion de son mariage. Lidy se disposoit à transporter ces effets précieux, quand sa maîtresse l'arrêta. « Il ne convient pas, lui

dit-elle, à une fille assez malheureuse pour fuir la maison paternelle, de regarder comme à elle des dons qui ne lui ont pas été faits dans l'intention de l'aider à soutenir une démarche honteuse. Rien ne m'appartient ici, et je n'ai plus de droits à des biens dont je mérite d'être privée ». Lidy resta confuse à ce discours; elle avoit déjà fait passer l'argent à Londres, mais elle n'osa l'avouer. Ladi Sara rassembla ce qui lui restoit de la somme annuelle destinée à son entretien et à ses plaisirs. Elle se trouva environ 500 liv. sterlings, et pour trois fois autant de bijoux à son usage. Ce fut tout ce qu'elle se permit d'emporter d'une maison où elle laissoit l'espoir de la plus grande fortune.

Prête à partir, elle sentit une douleur extrême, en songeant que peut-être elle ne reverroit jamais son père. Elle n'avoit point éprouvé de sa part cette tendre indulgence et ces douces caresses qui changent un respect imposé par l'éducation, entretenu par l'habitude, en une amitié vive et reconnoissante, en une préférence décidée; sentiment que la nature n'inspire pas toujours. La bonté de nos parens le fait naître dans nos cœurs, et l'y rend chaque jour plus fort. La fierté du caractère de milord Alderson ne lui permettoit pas de se livrer à des mouvemens qu'il traitoit de foiblesse, et dont le charme lui étoit inconnu.

Sara lui écrivit d'une main tremblante; ses expressions soumises, attendrissantes, imploroient sa pitié pour une fille coupable et malheureuse, qui, se voyant forcée à ne plus vivre sous ses yeux, se trou-

voit déjà punie d'une faute irréparable. Elle frémissoit de l'indignation que sa fuite alloit élever dans le cœur d'un père offensé. Sans entreprendre de justifier une démarche dont rien ne pouvoit excuser la témérité, elle lui demandoit humblement pardon, en déplorant la cruelle nécessité de se soustraire à une autorité qu'elle respectoit, même à l'instant où, par sa conduite, elle sembloit la braver. Elle laissa cette lettre sur sa toilette, sortit du château avant le jour, se rendit à la ferme où sa chaise l'attendoit. Après avoir libéralement récompensé la fermière, elle partit avec Lidy, et arriva à Londres le soir du lendemain.

L'éloignement de ladi Sara, et sa lettre portée à milord Alderson, le mirent dans un étonnement dont il ne sortit que pour se livrer à la fureur. La cassette, retrouvée chez sa fille, lui parut une preuve qu'elle s'étoit ménagé un asile où elle ne craindroit pas le besoin. Il la crut retirée à Wersteney, ou auprès de quelque amie du comte de Revell. Cédant à son premier mouvement, il écrivit à ce seigneur avec toute la fierté et l'aigreur qui lui étoient naturelles. Il ne demandoit pas à être informé de la retraite d'une fille trop indigne de lui appartenir; il ne lui feroit pas l'honneur de chercher à la sauver de sa propre imprudence; il prioit seulement milord Revell de l'assurer de sa haine, de son mépris, d'un éternel abandon de sa part. « Je ne me souviendrai d'avoir été son père, disoit-il, en terminant cette terrible lettre, que pour prononcer sur elle la malédiction qu'attire sur sa tête un enfant ingrat et rebelle. Je vais détruire à jamais ses espérances temporelles, et je

supplie le ciel d'étendre cette exhérédation jusque sur son partage céleste ».

Le comte de Revell ignoroit encore la fuite de ladi Sara, et fut extrêmement surpris de l'apprendre par cette voie. Il envoya un gentilhomme au château d'Alderson pour assurer Milord que, depuis le jour où ils s'étoient séparés, il n'avoit entretenu aucun commerce avec ladi Sara, et ne participoit en rien au chagrin qu'elle venoit de lui causer. Milord refusa de voir personne de la part du Comte; il répandit dans sa maison, que ladi Albury menoit Sara en France sans sa permission; il se plaignit hautement de cette dame, dont il supposa une lettre; il dit ensuite, en paroissant s'appaiser, que si ce voyage rétablissoit parfaitement sa fille, comme sa parente l'espéroit, il leur pardonneroit aisément à toutes deux de l'avoir entrepris malgré sa volonté. Peu de jours après, il fit courir le bruit que ladi Sara se trouvoit dangereusement malade à Calais. Il partit en poste avec un seul valet-de-chambre, pour aller à son secours; il resta un mois absent : ce temps passé, il retourna à Alderson, affectant une douleur extrême de la mort de sa fille, dont le cercueil le suivoit. Il lui fit des obsèques magnifiques, mit toute sa maison et lui-même dans un deuil profond. Ladi Sara fut tendrement pleurée; on la regretta long-temps. Milord Revell vit avec indifférence une feinte qu'il trouva basse et ridicule. Il ne s'empressa point à détruire l'erreur de la province; c'étoit un soin qu'il réservoit à Edouard. Ladi Albury, prévenue par milord Alderson, garda le secret; ainsi personne ne douta de la mort de ladi Sara.

Arrivée à Londres, elle écrivit à Edouard; il savoit qu'elle y alloit, mais il ignoroit la raison qui l'obligeoit d'avancer le temps où elle devoit s'y rendre. Elle vouloit la lui apprendre; mais l'embarras qu'elle trouvoit à s'exprimer sur ce sujet, lui fit de jour en jour remettre cette confidence. Ses occupations dans sa retraite, étoient les mêmes qu'au château d'Alderson; Edouard, toujours présent à sa pensée, remplissoit tous ses momens, et lui faisoit perdre le souvenir des tristes idées où elle s'abandonnoit à Alderson.

L'amour est la seule passion qui suffise entièrement à notre cœur. Maîtresse souveraine de l'ame, elle en bannit insensiblement tout ce qui lui est étranger. On oublie en aimant, s'il existe d'autres objets que celui de son affection; l'étendue de l'univers semble diminuer à nos yeux, et nous en apercevons seulement l'espace où se renferment nos désirs.

On vantoit beaucoup à Londres un peintre italien, dont le talent pour le portrait étoit extraordinaire. Ladi Sara se fit peindre par lui. Elle est si parfaitement représentée dans ce tableau, que vous-même, Madame, l'avez d'abord reconnue. Elle travailla avec application à le copier en petit, et envoya son ouvrage à Edouard. Elle s'amusa ensuite à écrire un journal des événemens où son cœur l'intéressoit; elle le commença du premier jour qu'Edouard s'étoit offert à ses yeux; ses sentimens y furent exprimés avec cette aimable naïveté que donnent une ame tendre et un caractère vrai. Peut-être en composant ce journal, vouloit-elle comparer les temps, rappeler à Edouard, si son ardeur se ralentissoit jamais, combien elle

avoit sacrifié à sa tendresse, et le prix dont il devoit payer tant d'amour. C'est de ce manuscrit d'où j'ai tiré ce que je viens de vous apprendre; et Lidy m'a souvent répété dans la suite les circonstances du dernier des malheurs de l'infortunée Sara.

Elle étoit logée chez la veuve d'un officier subalterne, nommée mistriss Larkin. Cette femme avoit l'humeur douce, de l'esprit, et assez d'usage du monde. Ladi Sara passoit dans sa maison pour la femme d'un simple gentilhomme du comté de Kent. Mistriss Larkin, frappée de l'air de dignité répandu sur toute sa personne, sur ses moindres actions, étonnée de sa grande retraite, regardant comme un mérite supérieur en elle le peu d'empressement qu'elle montroit à jouir des amusemens de la ville, et la solitude que s'imposoit une dame si jeune, si belle, si propre à briller dans le monde, conçut d'elle la plus haute idée, lui montra bientôt un attachement tendre, respectueux, et s'appliqua à prévenir ses désirs. Ladi Sara fut sensible à ses attentions; sa société ne lui déplaisant point, mistriss Larkin passoit une partie des jours auprès d'elle.

Plus de six mois s'étoient écoulés depuis l'absence d'Edouard : un long siége avoit retardé les opérations de la campagne. Le passionné lord écrivoit à Sara dans l'attente d'une bataille qui devoit la terminer et le ramener aux pieds de la maîtresse de son cœur. Son impatience augmentoit celle de ladi Sara. Inquiète, troublée, elle adressoit au ciel des vœux ardens pour la conservation d'une tête si chère. Le retard d'un courrier la livroit à des terreurs mor-

telles; elle perdoit insensiblement le repos, et ses nuits se passoient à désirer et à craindre les nouvelles du lendemain.

Elle reçut à la fois deux lettres d'Edouard, bien capables de dissiper son effroi. Il l'assuroit qu'on alloit se séparer sans action; la supplioit d'éloigner de son esprit les tristes idées dont elle s'occupoit. Il se promettoit, il se flattoit de la revoir avant la fin du mois. Toutes ses expressions montroient une extrême gaieté. Elles trompèrent Sara; son cœur s'abandonna à la plus douce espérance. Le lendemain, le courrier manqua sans lui causer beaucoup d'alarmes. Elle pensa qu'Edouard revenoit peut-être, et vouloit la surprendre.

Mistriss Larkin avoit dans cette même armée un neveu qu'elle aimoit tendrement. Comme elle entroit le soir chez ladi Sara, elle reçut, par un courrier dépêché au prince Thomas, un billet de ce neveu. Elle l'ouvrit, le lut, et jeta un cri perçant. Ladi Sara l'entendit, courut à elle, lui demanda pourquoi elle crioit. Cette femme, consternée, oubliant l'intérêt que la jeune Ladi pouvoit prendre elle-même à de si funestes nouvelles, lui présenta le billet de son neveu. Il contenoit ce peu de mots :

« Nous venons de donner une bataille et de la » perdre. Je suis blessé, mais légèrement. Nous » fuyons; je vous écris à six lieues du champ fatal » où nous laissons dix mille des nôtres. J'ai vu tomber » milord d'Orset, mon protecteur et mon ami. Je » voudrois être mort hier : je ne puis vous en dire » davantage. On m'avertit que nous allons marcher

» pour nous retirer encore ». Ladi Sara eut à peine fini de lire, qu'elle tomba, saisie de crainte, dans les bras de mistriss Larkin, en prononçant d'une voix basse : « ô Edouard, ô mon cher Edouard »! On la ranima avec de l'eau et des sels; mais effrayée, tremblante, hors d'elle-même, le serrement de son cœur ne lui permettoit de s'exprimer que par des exclamations. Levant tristement vers le ciel ses yeux remplis de larmes : « Grand Dieu! Dieu tout-puissant, s'écrioit-elle, est-il temps? Est-il encore temps de t'implorer » ?

Elle attendit le lendemain avec une impatience, une agitation, qui ne lui laissèrent pas donner un instant au repos. Aucun courrier n'arriva. On l'assuroit en vain qu'ils ne pouvoient passer. Ce silence funeste lui parut celui de la mort. « Il n'est plus, disoit-elle à Lidy; non, il n'est plus; je l'ai perdu pour jamais ».

Plusieurs jours se passèrent dans cette horrible incertitude. Chaque mouvement qui se faisoit autour de la malheureuse Sara, lui causoit une révolution si grande, qu'à peine osoit-on troubler la solitude où elle vouloit demeurer. Elle ne sentoit plus son existence que par les agitations douloureuses qu'excitoit en elle l'attente d'une confirmation désespérante. Seule dans son cabinet, prosternée devant l'Etre suprême, les mains élevées vers lui, ses cris, ses gémissemens, lui demandoient la vie d'Edouard. « Qu'il vive, c'est assez, répétoit-elle avec ardeur; qu'il vive; et que je le perde! que ses jours conservés ne soient plus pour moi! que je pleure son éloignement, son

indifférence, sa haine, ses mépris même! Mais jamais, jamais sa mort. Abandonnée, avilie, déshonorée, privée de tout, sans amis, sans asile, j'expierai sa faute et la mienne. Dieu des vengeances, tu l'es aussi des miséricordes! Ah! ne frappe que moi. Daigne accorder sa vie à mes vœux, aux larmes amères que je répands devant toi! je mourrai contente, si j'apprends en expirant que ton bras l'a sauvé, qu'il vit, et qu'il est heureux »! Hélas, l'objet de tant de pleurs, d'un sentiment si tendre, si désintéressé, n'étoit déjà plus. Percé de trois coups mortels, renversé, foulé aux pieds des chevaux, souillé de sang et de poussière, Edouard, confondu dans un monceau de morts, n'avoit pas même été reconnu. On le crut prisonnier, ensuite perdu. Sir Humfroid, pris à côté de son maître expirant, qu'il s'efforçoit de relever, pouvoit seul donner des éclaircissemens sur son sort; mais dangereusement blessé lui-même, il resta plusieurs jours sans être en état de parler ni d'écrire.

Ladi Sara envoya un exprès à milord Revell. Elle le croyoit informé du destin d'Edouard, et le supplioit de l'en instruire. Le Comte reçut en même temps son courrier et une lettre de sir Humfroid; la confirmation de la mort d'Edouard le pénétra de douleur, et les expressions de Sara en augmentèrent l'amertume. Sa jeunesse, ses qualités aimables, sa tendresse, son malheur, intéressèrent vivement le cœur sensible de Milord. Elle avoit été si chère à Edouard; il la regardoit en ce moment comme une partie précieuse de l'ami qu'il pleuroit; et son ame généreuse et délicate crut pouvoir obliger encore Edouard,

Edouard, en servant l'objet de ses plus douces affections. Il sortoit d'une maladie causée par l'inquiétude et le chagrin, il se trouvoit très-foible; cependant il écrivit à ladi Sara. « Nous avons perdu, Madame, lui disoit-il, l'ami que nous aimions uniquement tous deux; unissons nos regrets; permettez-moi de vous nommer ma fille, de vous montrer les sentimens et de père et d'époux; disposez de mes soins, de tout ce qui m'appartient; j'irai apprendre de vous-même quelles sont à présent vos intentions : prêt à m'y conformer, je me rendrai à Londres dans huit jours; j'y recevrai vos ordres; il ne me reste plus de désir, Madame, que celui de vous devenir utile ».

Une assurance si positive de la mort d'Edouard, porta le désespoir dans l'ame de la triste Sara. Aucune considération ne fut capable d'en arrêter les mouvemens; elle s'abandonna aux regrets les plus vifs, aux plaintes les plus touchantes : ces violentes agitations épuisèrent enfin ses forces. Elle resta deux heures sans connoissance, et ne fut rappelée à la vie que par des douleurs aiguës et redoublées. Tant de trouble et d'émotion avoient avancé le temps où elle devoit naturellement les sentir. Je vis le jour, ma naissance aigrit ses tourmens; mes premiers cris se mêlèrent aux gémissemens de son cœur; elle les entendit, ils pénétrèrent jusqu'au fond de son ame. « O malheureux enfant, s'écria-t-elle, tu ne prononceras jamais le doux nom de père » !

Depuis cet instant, elle s'affoiblit de plus en plus. Elle gardoit un morne silence, et ne le rompoit que pour exprimer sa profonde tristesse : tout l'impor-

tunoit ; elle repoussoit avec répugnance les alimens qui lui étoient présentés. Son cœur, fermé à toute espèce de consolation, lui rendoit les soins insupportables : elle faisoit signe de la main de s'éloigner ; et quand les femmes qui la servoient la laissoient seule, elles l'entendoient donner un libre cours à ses pleurs, et répéter mille fois le nom d'Edouard. « Il n'est donc plus, disoit-elle, il est mort : ah Dieu ! il est mort ! Il ne m'entend point, il ne m'entendra jamais ! Il est disparu, disparu pour toujours. Edouard ne s'offrira jamais à mes regards ; son ame est retournée dans le séjour céleste. Ah ! du moins, du moius, s'écrioit-elle, si je pouvois fixer encore mes tristes yeux sur ta dépouille mortelle ! aimable et cher Edouard ! hélas ! tu n'as pas même un tombeau que je puisse arroser de mes larmes, où il me soit permis d'espérer que nos cendres seront réunies ».

La constitution délicate de ladi Sara la rendoit incapable de résister long-temps à une douleur si forte ; son sang s'alluma, une fièvre ardente la mit bientôt dans un danger extrême ; on désespéroit déjà de sa vie, quand milord Revell se fit annoncer chez elle. Il fut sensiblement touché de l'état de ladi Sara. En s'avançant près d'elle, il détourna son visage, dans la crainte de lui montrer combien il étoit attendri. Sa présence causa la plus grande émotion à Sara ; elle s'aperçut du mouvement qu'il faisoit ; et lui tendant les bras : « Ah ! ne me cachez pas votre pitié, Milord, lui dit-elle ; laissez-moi voir l'ami, le père d'Edouard, donner des pleurs au sort funeste qui nous l'enlève ! Il n'est donc plus ! nous l'avons donc perdu pour



jamais! ah! Milord, pour jamais »! L'abondance de ses larmes étouffant sa voix, elle ne put en dire davantage.

Après quelques momens d'un triste silence, « Edouard ne vit plus que dans nos cœurs, Madame, dit le Comte; le ciel ne m'a pas permis de voir vivre heureux le fils d'un ami qui me fut bien cher. Ma tendresse pour ce jeune infortuné n'est point éteinte avec lui. C'est en vous servant, Madame, que j'en donnerai des preuves constantes. Daignez me regarder comme un homme uniquement occupé du désir de vous obliger ». Alors il lui renouvela avec ardeur les offres qu'il lui avoit faites dans sa lettre.

Mais qui pouvoit encore devenir utile à ladi Sara? Quelle idée de bonheur auroit flatté une ame abattue sous le poids de la douleur, dont les sentimens vifs et passionnés venoient de perdre leur objet sans rien perdre de leur force? Eh! de quel prix étoient à ses yeux la fortune, le monde, ses plaisirs, ses grandeurs, quand l'immensité de l'univers ne pouvoit lui rendre Edouard?

Elle se fit apporter son écritoire, y prit ce journal qu'elle avoit commencé; et le présentant au comte de Revell : « J'ai une grâce à vous demander, Milord, lui dit-elle; mais n'osant vous entretenir sur l'unique sujet qui puisse m'intéresser encore, je vous prie de vouloir bien lire attentivement ce cahier. Mon extrême foiblesse et des raisons que vous comprendrez aisément, ne me permettent pas de vous révéler moi-même ma triste aventure. Quand vous serez instruit,

si votre compassion généreuse ne se rebute point, si vous daignez l'étendre jusque sur l'objet de ma seule inquiétude, je descendrai dans le tombeau débarrassée d'un fardeau pénible, dont le poids aigrit toutes mes douleurs ».

Le Comte reçut le cahier qu'elle lui donnoit. Pénétré de l'état où il la laissoit, il se retira après s'être solennellement engagé à remplir à son égard tous les devoirs d'un père et d'un ami.

Arrivé chez lui, il lut avec empressement l'écrit de Sara. En le finissant, il se rappela des discours échappés à Edouard pendant sa maladie. Ils avoient alors excité des soupçons dans son esprit; mais pénétré de respect pour ladi Sara, il ne s'y étoit point arrêté. Tout ce que disoit Edouard, lui paroissoit l'effet d'une imagination blessée, dont les idées erroient sur mille objets. Certain de ce qu'il n'osoit penser auparavant, il plaignit, il partagea la douleur de Sara, et se sentit ému jusqu'au fond du cœur, en songeant à l'innocente créature, fruit d'un amour si malheureux. Il se livroit à des sentimens de compassion, de tendresse, quand on vint l'avertir de retourner promptement chez ladi Sara.

La vue d'un homme si attaché à Edouard, si chéri d'Edouard, lui avoit causé une révolution terrible. Après un long évanouissement, elle étoit un peu revenue à elle-même, mais si considérablement affoiblie, que ceux dont l'art tâchoit en vain de prolonger ses jours, la décidèrent très-près de sa fin.

Elle demandoit sans cesse le comte de Revell. Quand on le lui annonça, elle se fit donner des

gouttes fortifiantes ; et rappelant tous ses esprits : « Ma faute vous est connue, Milord, lui dit-elle ; je l'ai cruellement sentie, et mes derniers momens sont si douloureux, que j'ose espérer le pardon céleste. Je meurs, et laisse après moi une fille dont vous aimâtes le père : qu'elle éprouve vos bontés. C'est le seul vœu d'un cœur où la chaleur commence à s'éteindre. Destinée à l'avilissement, même avant de naître ! la honte, la misère, un titre infâme ; voilà l'héritage de la fille d'Edouard. Sa mère infortunée ne peut rien pour elle. Votre protection, Milord, est l'unique bien que le ciel me laisse espérer en sa faveur. Puisse ce ciel, qui m'abandonna à l'égarement de mon cœur, regarder dans sa bonté cette malheureuse orpheline ; et puisse-t-elle ne sentir jamais une douleur égale à celle qui m'arrache la vie. Si la sienne est conservée, daignez lui faire connoître les auteurs de ses jours : qu'elle donne des larmes à la mort de son père, que sa mémoire lui soit chère et respectable, que celle de sa mère lui serve d'une triste et utile leçon pour éviter ses erreurs ». Sa foiblesse et ses larmes la contraignirent de s'arrêter.

Milord Revell, vivement touché, remercia ladi Sara de la confiance dont elle l'honoroit ; il lui promit, il lui jura de rendre heureux le sort d'un enfant déjà cher à son cœur ; alors elle sonna. Lidy, suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu, m'apporta et me présenta à Milord. Il me prit dans ses bras ; et me pressant contre son sein, il répéta en pleurant les promesses qu'il venoit de faire. Ma mère, arrosant mon visage de ses larmes, s'écria : « O ma fille ! que toutes

les puissances du ciel veillent sur toi! Au défaut des grandeurs qui devoient être ton partage, puisses-tu posséder un cœur paisible et vertueux ». Elle fit signe à Lidy de m'emporter; et s'adressant au comte de Revell, après m'avoir encore recommandée à ses soins, et réglé ce qu'elle désiroit donner à Lidy : « J'ai écrit à milord Alderson, dit-elle d'un ton affoibli; vous voudrez bien fermer ma lettre : je souhaite qu'elle lui soit envoyée dès l'instant où je ne serai plus. Sa juste indignation cessera peut-être avec ma vie. Je ne me flatte point de l'attendrir pour ma fille. J'ai cru pourtant devoir à cet enfant une démarche dont j'espère peu. C'est vous, Milord, c'est vous seul qui me rassurez sur son destin ». Alors elle lui fit remettre les clefs de tout ce qui lui appartenoit. Elle serra la main du Comte, lui dit adieu; et se sentant plus mal, elle ôta de son col un ruban où le portrait d'Edouard étoit attaché : elle le fixa long-temps, et dit d'une voix basse, entrecoupée par ses soupirs : « Image du plus aimable des mortels, image chérie, autrefois les délices de mes yeux, l'objet de tous mes plaisirs, devenue celui de ma profonde douleur, je ne te perdrai de vue qu'en cessant de vivre ». Elle l'approcha de ses lèvres, le baisa avec ardeur; elle sembloit avoir réuni toutes ses forces pour ce dernier acte de sa tendresse; elle ne parla plus, ses yeux se fermèrent, elle expira sans faire le moindre mouvement, ni retirer ses mains qui pressoient le portrait d'Edouard contre sa bouche.

Combien de fois la mienne y a cherché la trace de ses pleurs. O Sara! ô ma mère! vous avez souhaité

que la mémoire d'Edouard me fût *chère* et *respectable;* vous n'osâtes exiger mon respect pour vous-même, puissé-je mourir malheureuse, et méprisée à l'instant où la mémoire de ladi Sara cessera de m'être chère et respectable!..... Pardonnez, Madame, ah! pardonnez à une fille attendrie des détails tristes et longs, qui peut-être auront ému votre cœur trop sensible. Emportée par un sentiment vif, je n'ai pu passer légèrement sur un sujet si intéressant pour moi. Hélas! je ne mettrai sous vos yeux que des sujets d'amertume. La douleur est le sentiment habituel de mon ame; une passion vive et tendre sembloit devoir y exciter des mouvemens plus doux. Condamnée par la bizarrerie de mon sort à n'en connoître que les peines, déterminée à ne jamais rendre ma tendresse heureuse, si je n'ose m'en occuper, je me plais au moins à m'applaudir du sacrifice que j'en fais.

Le premier soin de milord Revell, après la mort de ladi Sara, fut de chercher la lettre qu'il devoit envoyer à son père. Il la trouva sous une enveloppe ouverte. Elle l'avoit écrite dans le sentiment d'une douleur si vive, ses expressions étoient si animées, elle prioit avec tant d'ardeur pour l'infortunée créature, privée de tout appui par la perte d'Edouard et la mort prochaine de sa mère, que malgré la connoissance de l'extrême dureté de milord Alderson, le Comte espéra qu'il seroit attendri de la démarche soumise et touchante d'une fille, dont la fin prématurée et malheureuse devoit exciter sa pitié, et faire évanouir tous ses ressentimens.

Il ferma le paquet, y mit les armes de Sara; et

ne voulant plus se compromettre avec un homme qu'il méprisoit, il dicta une lettre à Lidy. Après un détail circonstancié de la mort de sa maîtresse, cette fille demandoit les ordres de Milord pour l'inhumation du corps et la conduite qu'elle devoit tenir à mon égard. On envoya un exprès au château d'Alderson. Rien ne peut exprimer la fureur de Milord en apercevant l'écriture de sa fille. Il déchira sa lettre sans l'ouvrir; sachant de quelle main venoit l'autre, il la jeta avec mépris, ordonnant d'un ton menaçant au courrier de la reprendre, et de s'éloigner promptement.

Milord Revell, informé de cet emportement, jugea inutile de rien tenter davantage; il se chargea seul de remplir les derniers vœux de ma mère, et ne daigna pas s'obstiner à instruire milord Alderson du destin de sa fille. Six jours après sa mort, ladi Sara fut portée sans pompe à Rochester, dans la sépulture des comtes de Revell. Milord me tint sur les fonts avec mistriss Larkin; il me nomma Jenny, fille d'Edouard de Salisbury et de Sara Alderson. On me conduisit à Essex pour y être nourrie. Mistriss Larkin, tous ceux qui avoient servi ou assisté ma mère, reçurent des marques de la libéralité de Milord. Lidy resta près de moi, et conserva à mon service les avantages de sa première condition; elle m'attacha au col le petit portrait d'Edouard. Celui de ma mère, qui la représentoit entière, fut placé en face de mon berceau. Lidy reçut ordre de m'apprendre à le considérer avec une respectueuse tendresse, dès que mes yeux seroient capables de distinguer les objets. On réserva les bi-

joux de ma mère pour m'être donnés un jour; le reste de ses effets fut vendu; et Milord plaça ce qu'elle laissoit à la banque de Londres. La rente augmentant chaque année le fonds, produisit avec le temps une somme qui eût été suffisante pour me mettre à l'abri du besoin, si le hasard n'avoit disposé cruellement de tout ce qui m'étoit destiné.

Au commencement de ma sixième année, Milord me conduisit dans une pension près d'Oxford. J'y entrai sous le nom de miss Jenny Glanville, fille de qualité, que ses parens, retenus à la Jamaïque pour le service du roi, vouloient faire élever en Angleterre. Les fréquentes visites de Milord, l'amitié dont il m'honoroit, et la richesse des habits qu'il se plaisoit à me voir porter, donnèrent une haute opinion de ma fortune. Il eût été difficile de former des doutes sur la naissance d'un enfant confié à ses soins.

Je reçus dans cette maison l'éducation distinguée qu'on y donnoit aux filles des plus grands seigneurs. Un esprit porté vers la réflexion, assez de fierté pour craindre la plus douce réprimande, et le désir de me faire aimer, m'engagèrent naturellement à profiter du soin qu'on prenoit de m'instruire. J'appris facilement tout ce qui forme le caractère d'une femme destinée à être riche, et à tenir un rang dans le monde; mais on ne m'enseigna point ces principes solides et vrais, qui nous rendent capables de jouir avec modération des biens de la fortune, ou nous aident à en supporter courageusement la privation; principes si nécessaires pour conserver de la dignité dans les divers événemens de la vie. C'est par eux seuls



que nous pouvons souffrir beaucoup, et ne pas nous trouver tout-à-fait malheureux. On nous épargneroit bien des peines, si on nous apprenoit à ne rougir que du reproche de notre cœur.

Milord Revell avoit des parens fort éloignés, mais attentifs sur ses démarches. Son extrême amitié pour le fils du duc de Salisbury, en détruisant leurs avides espérances, les écarta long-temps de sa maison. La mort d'Edouard les rapprocha de Milord. Ils le recherchèrent; bientôt son cœur s'ouvrit aux soins qu'ils prirent de lui plaire. Il étoit dans cet âge où l'on sent le besoin des attentions et de la complaisance; besoin qui les rend agréables, et fait fermer les yeux sur leurs motifs.

Peu à peu Milord cessa de jouir de sa liberté. Il se vit entouré d'amis officieux qui examinoient ses mouvemens, éclairoient tous ses pas; je devins l'objet de leur curiosité. On lui parloit de sa pupille, on désiroit la voir, la connoître. Mais il gardoit un profond silence sur ce qui me concernoit. Afin de mieux cacher ses bontés pour moi, il raya de son testament l'article où j'étois nommée, dans la crainte qu'un legs trop considérable ne m'attirât de puissans ennemis, et n'exposât ses dispositions à être contestées. Sa généreuse attention lui fit craindre aussi de se voir prévenu par la mort ou l'affoiblissement de son esprit, avant d'avoir fixé mon sort, et le porta à prendre des mesures pour l'assurer.

Sir Humfroi, toujours attaché à lui, avoit sa confiance, et la méritoit par son zèle et sa probité. Milord s'ouvrit à lui sur le sujet d'une si noble inquié-

tude, et s'arrêta au moyen qu'il trouvoit le plus propre à la dissiper. Il remit un porte-feuille à sir Humfroi, contenant en billets de banque, 15,000 liv. sterlings, dont il me faisoit présent, et plus de 4,000 venant de ma mère. Dans cette dernière somme étoit compris le fonds d'une petite rente assignée à Lidy. Milord enjoignit à sir Humfroi de continuer à mettre le revenu de mon bien en augmentation du principal. Il ajouta à ce dépôt les bijoux de ladi Sara, avec tous les papiers qui intéressoient sa mémoire, et pouvoient m'éclaircir sur ma naissance.

Sir Humfroi s'engagea à remplir les désirs de Milord. Il lui promit de me rendre maîtresse de ma fortune quand j'aurois atteint ma dix-huitième année, si, dans ce temps, Milord n'étoit plus en état de suivre lui-même ses dispositions. Les papiers de ma mère, cachetés du sceau d'Edouard et du sien, furent mis entre les mains de Lidy, pour me les donner lorsqu'elle en recevroit l'ordre. Sir Humfroi y joignit une reconnoissance fort étendue, spécifiant le nombre et la qualité des effets dont il s'avouoit dépositaire. Trois ans après, je perdis mon unique ami, mon vertueux protecteur. Sa tendre prévoyance avoit voulu assurer mon bonheur. Mais que peut la vaine prudence des foibles humains, contre un hasard destructeur des projets les plus profonds et les mieux conduits! Un instant renverse nos arrangemens, dissipe nos espérances, et nous livre à tous les maux que les vues bornées des hommes semblent avoir pour jamais éloignés de nous.

Je pleurai Milord, je le pleurai beaucoup. Mais

il est un âge où l'impression de la douleur s'efface si rapidement, qu'on peut la nommer une courte interruption de la joie. Combien de fois j'ai donné depuis des larmes amères au souvenir de cet ami vraiment généreux. Hélas! ses bontés, sa tendresse, ses bienfaits, n'ont pu m'arracher à ma triste destinée. Ah! Madame! que l'enfance est un état heureux! pourquoi ne jouit-on du bonheur que dans le temps où l'on ne peut le connoître; où loin de s'applaudir du calme intérieur de son ame, on porte ordinairement ses idées sur l'avenir qui doit l'altérer ou le détruire. Je parvins à ma quinzième année, sans qu'une seule réflexion eût agité mon esprit ou troublé la douce uniformité de ma vie; mais un événement, en apparence bien indifférent, commença à me faire sentir de l'inquiétude sur ma naissance, ou du moins sur la conduite de mes parens à mon égard.

Me promenant un jour avec six de mes compagnes, leurs femmes, Lidy et deux de nos gouvernantes, je gagnai le haut d'une colline, d'où j'aperçus à peu de distance une maison dont l'aspect me parut charmant: je proposai d'aller de ce côté; personne ne s'opposant à ce désir, nous traversâmes pour la première fois la plaine qui bornoit ordinairement notre promenade, et nous parvînmes à l'avenue du château. Un jardinier travaillant à élaguer les arbres, voulut bien nous ouvrir une petite porte. Elle nous conduisit dans le jardin le plus riant et le plus agréable qu'il fût possible de voir. Le jardinier nous servant de guide, nous parcourûmes ce beau lieu avec ce plaisir enfantin que la moindre nouveauté excite. Un bos-

quet rempli de fleurs, où quatre fontaines jaillissantes répandoient une extrême fraîcheur, nous parut propre à nous reposer. Nos gouvernantes et nos femmes s'assirent sur le gazon; mais l'activité naturelle de notre âge, nous porta bientôt à chercher de l'amusement, et nous nous mîmes à danser toutes les contre-danses qu'on nous avoit apprises.

Pendant que cet exercice nous occupoit, un jeune homme en habit de chasse parut tout-à-coup au milieu de nous. En l'apercevant, mes compagnes cessèrent de danser. Plus animée, ou plus distraite que les autres, je me fâchai contre elles, sans faire attention au spectateur dont la vue les avoit arrêtées. Mes yeux se fixèrent enfin sur lui, nos regards se rencontrèrent, mais il lut aisément dans les miens qu'il m'étoit importun.

Il s'avança vers moi, me salua, en s'inclinant profondément; il me demanda pardon d'avoir troublé par sa présence un divertissement, sans doute attrayant pour moi, et qui me faisoit développer tant de grâces en m'y livrant. « On ne peut sans regret vous priver d'un instant de plaisir, ajouta-t-il; si ma vue vous inspire de la tristesse ou du dégoût, j'aurai deux sujets de me plaindre du hasard qui m'a fait vous rencontrer ».

A ce mot de plainte, mistriss Anna, la plus âgée de nos gouvernantes, crut avoir commis une grande faute en nous laissant entrer dans cette maison où elle ne connoissoit personne : jugeant à l'air noble du jeune chasseur, qu'il en étoit le maître, elle se mit à le complimenter si ridiculement, que je ne pus

m'empêcher de rire de sa gravité et de ses discours. Ce retour de ma bonne humeur ranima la gaieté de notre petite troupe. Celui qui l'avoit troublée, ayant tout de suite proposé de reprendre la contre-danse interrompue, nous nous regardâmes, et d'un commun accord nous la continuâmes avec autant de plaisir qu'auparavant.

Pendant ce temps, le jardinier qui nous avoit introduites, reçut des ordres, sortit du bosquet, et revint peu de momens après chargé de fleurs et de fruits. Plusieurs valets à sa suite apportoient toutes sortes de rafraîchissemens. Celui dont l'attention les faisoit paroître si à propos, nous les présenta. Il les offroit d'un air si poli, si empressé, que nous ne pûmes nous défendre de les accepter : l'heure de se retirer venue, nous voulûmes prendre congé de lui; mais la nuit approchant, l'apparence qu'elle pourroit nous surprendre en chemin, fournit à l'officieux chasseur un prétexte pour nous accompagner. Il me présenta une main, miss Clifford reçut l'autre; nous nous mîmes à marcher, nous entretenant tous trois avec autant de liberté que si nous nous fussions connus depuis long-temps.

Arrivés à la porte où nous devions nous séparer, notre conducteur parut se faire une extrême violence pour nous quitter. Un air triste succéda à son enjouement; prêt à s'éloigner, il trouvoit toujours des raisons de rester, et miss Clifford approuvoit toutes celles qu'il imaginoit. Il s'étoit curieusement informé à nous-mêmes, de mon nom, de ma qualité, de ceux dont je dépendois. Ma compagne l'avoit sa-

tisfait sur tous ces points. Ses questions réitérées commençoient à me fatiguer, lorsqu'enfin il se détermina à nous laisser.

Cette rencontre nous servit d'entretien tout le soir. On nous dit que le château où nous avions été, appartenoit à milord Clare, un pair d'Irlande, estimé à la Cour, chéri de la nation, mais devenu triste et presque farouche par un événement malheureux. Passionnément amoureux de la fille de milord Clarendon, prêt à s'unir avec elle, une mort cruelle et imprévue la lui avoit enlevée. Depuis deux ans il la pleuroit, et passoit une grande partie de l'année dans cette terre, afin de se livrer sans distraction à la tendre mélancolie qu'il sembloit se plaire à conserver. Ses amis partageoient tour à tour sa solitude, mais ne pouvoient l'en arracher. Sir Edmond, son frère, âgé de dix-neuf ans, y vivoit avec lui, et partoit incessamment pour commencer ses voyages... Sir Edmond! que ce nom me cause de trouble et d'agitation! Ah! Madame! pourquoi le jeune frère de milord Clare ne s'offrit-il point alors à mes regards? Destiné à m'aimer, à me plaire, dès ce temps il eut fait sur mon cœur cette impression vive et tendre, où se mêle à présent tant d'amertume : j'aurois suivi sans contrainte un penchant que la reconnoissance et l'amitié me défendent d'écouter, de satisfaire. Ah! cet aimable Edmond! puisque je devois le voir, pourquoi l'ai-je vu si tard? pourquoi ne puis-je le rendre heureux? Quelle fatalité me force à lui cacher mon amour, à renoncer à mon bonheur, à la certitude de faire le sien en comblant mes vœux les plus ardens?

Miss Clifford vouloit deviner lequel des deux frères s'étoit trouvé dans le bosquet. La figure de la personne que nous avions vue annonçoit plus de dix-neuf ,ans et son air vif et enjoué ne convenoit point à milord Clare : trois jours après notre promenade, cette lettre éclaircit nos doutes :

Lettre de sir James Hantley, à miss Jenny Glanville.

« Madame,

» Depuis un mois que je suis chez milord Clare, » contemplant avec effroi les tristes effets d'un amour » malheureux, je croyois m'être affermi par mes ré» flexions contre un penchant qui m'a toujours paru » redoutable ; mais un trait parti de vos yeux m'en» lève à moi-même, détruit la force de l'exemple, » et rend inutiles les conseils de la raison. Que de » beautés, de grâces, de charmes différens ont sé» duit mon esprit et touché mon cœur!..... Ne vous » offensez pas, Madame, d'un aveu si libre. Le sen» timent qui me l'arrache est aussi respectueux que » vif et passionné ; il m'entraîne rapidement, et se » montre malgré moi. On m'a refusé durement l'hon» neur de vous voir. Je me suis présenté deux fois en » vain ; daignez m'entendre, ou me faire instruire » par quelles démarches je puis obtenir la permission » de vous rendre des soins. Celui dont vous avez touché » le cœur, peut prétendre à miss Jenny, si tout ce » qui attire de la considération dans le monde, n'est » pas un titre trop foible pour atteindre à son es» time, et mériter de sa part une préférence où

» tendent

» tendent tous les vœux de James Hantley, ba-
» ronnet ».

Une femme qui nous vendoit des rubans me donna cette lettre avec beaucoup de mystère, et me pria de cacher de quelle main je la tenois. C'étoit Lidy, dont les refus chagrinoient le baronnet; elle n'avoit pu consentir à lui accorder la liberté de me parler. Exacte à suivre les intentions de milord Revell, elle ne croyoit pas devoir laisser approcher de moi un homme, dont la figure aimable pouvoit me plaire et me conduire à attendre avec chagrin le temps prescrit par lui pour me rendre maîtresse de moi-même.

Je lus cette lettre sans émotion. Une excessive vanité peut seule faire trouver du plaisir à inspirer des sentimens que l'on ne partage pas. L'amour du Baronnet ne me toucha point; et loin d'en garder le secret, je portai sa lettre à Lidy.

Cette fille, née dans une condition où l'intérêt seul donne ordinairement quelque essor à l'esprit, avoit employé le loisir dont elle jouissoit auprès de moi, à orner le sien par des lectures choisies. Ses connoissances acquises, jointes à l'extrême bonté de son cœur, la rendoient fort aimable. Elle pensoit juste et s'exprimoit bien. On la distinguoit dans la maison; elle m'étoit tendrement attachée; je l'aimois; un manque de confiance en elle, la moindre réserve m'auroit paru une espèce de trahison.

Elle lut la lettre; et me la rendant ensuite : « Que pensez-vous, Miss, me dit-elle? — Rien, répondis-je; j'attends votre avis sur la conduite que je dois tenir. — Si vous m'en croyez, reprit-elle, vous ferez

peu d'attention à ces propos flatteurs. Un sexe hardi les prodigue ; sa soumission apparente cache souvent des projets offensans. L'aimable ingénuité qui vous caractérise, n'est pas le partage ordinaire des hommes. Le plus vrai d'entre eux croit pouvoir nous en imposer sans crime. Une bizarre loi qu'ils se sont faite, les dispense de se montrer justes et honnêtes en traitant avec nous. Ils trompent sans rougir une moitié des créatures ; mais en diminuant leurs obligations, ils étendent les nôtres, puisque l'honneur et les vertus dont la pratique nous est imposée, nous forcent à nous conduire également bien avec nos compagnes et avec nos tyrans. Cependant, Miss, ajouta-t-elle, vous êtes la maîtresse d'admettre ou de refuser les visites du baronnet. Rien ne contraint vos inclinations. Celui qui vous obtiendra de vous-même, n'éprouvera point de difficulté de la part de sir Humfroi. Je sais pourtant que son dessein, conforme à la volonté de milord Revell, n'est pas de vous établir encore ».

« Eh pourquoi, dis-je alors, le temps de mon établissement dépend-il des volontés de milord Revell, qui n'est plus, ou de celles de sir Humfroi ? n'ai-je pas des parens ? malgré l'éloignement du pays qu'ils habitent, n'est-ce point à eux à disposer de moi » ? Cette question parut l'embarrasser ; elle soupira, baissa les yeux, et ne répondit point. Son silence, sa tristesse me causèrent une sorte de trouble que je n'avois jamais senti. « D'où vient, ma chère Lidy, continuai-je, ces parens, si attentifs à me procurer tout ce qui m'est utile ou agréable, négligent-ils de recevoir des marques de ma tendre reconnoissance ? pour-

quoi sir Humfroi est-il seul chargé d'une correspondance qui me seroit si chère? Ne pourroient-ils me permettre de leur écrire, et m'honorer directement de leurs bontés »?

Lidy soupira encore, rêva un moment; et me regardant d'un air attendri : « O Miss, Miss! me dit-elle, un espace immense vous sépare de ces parens, dont la protection seroit si nécessaire à votre jeunesse! Accoutumez-vous à penser que peut-être vous ne les verrez jamais. Formez-vous un caractère qui vous fasse trouver en vous-même la force de vous passer de vos amis naturels. Cultivez les heureuses qualités de votre ame. Chérissez et conservez la paix de votre cœur, et ne vous pressez point d'approcher de vous un sexe dangereux. Si vous saviez combien la passion que l'on cherche à vous inspirer, a fait sentir de douleur à votre mère! Vous apprendrez un jour »..... Ses larmes l'interrompirent. Je ne pus l'obliger à s'expliquer davantage : mais ses discours et ses pleurs me firent une vive impression, et m'inspirèrent un désir inquiet de connoître mes parens. J'embrassai Lidy, je l'assurai que le baronnet m'étoit indifférent; et lui donnant sa lettre, je la laissai maîtresse d'y répondre.

Miss Clifford avoit vu sir James avec moins de froideur. Elle parloit de lui tout le jour, et souhaitoit de sortir, dans l'espérance de le rencontrer encore. Ce désir, qu'elle ne cachoit point, étoit excité par les détails où elle entroit continuellement sur les chagrins de milord Clare. Une tendre compassion l'intéressoit à ses peines; elle se faisoit répéter cent fois

les mêmes récits, et prononçoit à tout moment son nom. Je crus devoir la détromper; et pour lui prouver qu'elle n'avoit point vu milord Clare, je priai Lidy de lui montrer la lettre du Baronnet.

Elle rougit en la lisant; mais la préférence qu'il me donnoit ne lui inspira point d'aigreur contre moi, et ne diminua pas le goût qu'elle avoit pris pour lui. Elle le prouva par une démarche singulière, que l'extrême jeunesse, le peu d'expérience et beaucoup de vivacité, pouvoient à peine rendre excusable aux yeux d'une personne sensée.

Après avoir tenté en vain tous les moyens de m'engager à répondre au Baronnet, elle lui écrivit en mon nom. Sa lettre étoit expressive, mais la jeune Miss la croyoit seulement polie. Elle lui disoit qu'assujettie aux volontés d'une gouvernante sévère, je ne suivois point mes propres mouvemens. Elle lui conseilloit de demander à miss Clifford la permission de lui faire une visite; il l'obtiendroit, elle l'en assuroit. La plus tendre amitié nous unissant toutes deux, s'il avoit accès auprès de ma compagne, il trouveroit aisément l'occasion de me voir et de me parler.

Miss Clifford signa mon nom, et envoya cette imprudente lettre sans me la communiquer. Le Baronnet charmé, déjà sûr d'être écouté, croyant m'écrire, répondit en termes reconnoissans et passionnés. Le soir même, miss Clifford reçut de lui un billet à sa propre adresse. Il la pressoit avec instance de lui permettre de venir l'assurer du respectueux désir qu'il sentoit d'obtenir son estime, et de goûter les charmes de sa société : on ne pouvoit, disoit-il, se trouver si

près d'elle, sans former le dessein de lui rendre des soins et des hommages qui lui étoient dûs à tant de titres. Miss lui fit dire qu'elle le verroit avec plaisir.

Le lendemain on vint avertir miss Clifford de se rendre dans le salon où l'on recevoit les personnes du dehors. Un instant après, elle m'envoya prier d'aller l'y trouver. Ma surprise, en voyant le Baronnet auprès d'elle, excita sa gaieté : la conversation s'anima entre eux. Sir James déploya toutes les grâces que l'usage du monde, l'esprit et l'enjouement répandent sur les actions d'un homme qui veut plaire, et qui croit réussir. L'assurance du succès donne à une personne vaine, un talent que les esprits modestes acquièrent difficilement, celui de développer ses propres avantages, de les mettre dans un jour favorable, et de s'en parer avec cette aisance qui prête à tout un charme séduisant.

Miss Clifford l'écoutoit attentivement, l'applaudissoit, se montroit enchantée de ses moindres expressions. Mon silence et ma froideur, trop marqués pour n'être point aperçus, ralentirent un peu la vivacité de sir James. Son abord m'avoit paru libre; des mots prononcés tout bas, dont le sens m'étoit échappé; je ne sais quel air de confiance, même d'intelligence avec moi, me donnoient une sorte d'embarras, ou d'humeur, que sa prévention sur son mérite pouvoit difficilement lui faire expliquer en sa faveur. Sa visite me sembla longue : quand il nous eut laissées, miss Clifford m'avoua tout. Elle me montra une copie de son billet et les deux réponses du Baronnet, dont la première s'adressoit à moi. Elle me reprocha mon

indifférence pour sir James, me pria affectueusement de ne point la priver du plaisir innocent que sa vue lui procuroit; plaisir qu'elle perdroit si je rebutois ses soins. Elle me parloit d'un ton attendri; j'en fus touchée, et lui promis tout, excepté de cacher à Lidy une démarche dont le mystère me frappoit peut-être plus que l'irrégularité. . .

Mes idées n'étoient pas assez étendues pour me faire connoître combien ma compagne m'exposoit dans cette occasion; la sincérité de mon caractère et l'amitié me persuadoient seules que je devois cette confidence à Lidy. Elle la reçut avec un peu de chagrin, et m'éclaira sur l'opinion que sir James prendroit de mes sentimens; si je lui laissois penser qu'une invitation si obligeante fût venue de moi. Après ce billet, ma réserve lui paroîtroit un caprice, et ne détruiroit pas l'espèce d'approbation donnée à son amour. Elle se chargea de le détromper, blâma fortement l'étourderie de miss Clifford, et la trouva très-difficile à réparer, sans laisser pénétrer au baronnet l'inclination qu'elle avoit pour lui.

Sir James fut très-fâché, en apprenant que ce billet flatteur n'étoit ni de ma main, ni de mon aveu. Il ressentoit un désir extrême de me plaire; de douces espérances s'élevoient déjà dans son cœur. Cette explication s'accordant avec mon accueil, lui causa beaucoup de douleur. Il l'exprima d'une façon touchante. Ses plaintes attendrirent Lidy: rien ne l'attachoit à la résolution prise de ne point m'établir avant ma dix-huitième année. Il lui paroissoit même plus avantageux pour moi d'être de bonne heure sous

la protection d'un mari, qu'abandonnée si jeune à ma propre conduite. Le baronnet sembloit me convenir. Son âge, sa figure, sa naissance, rendoient notre union sortable. Il étoit Ecossais, et dépendoit de sa mère. Mais plus de 20,000 liv. sterlings qui accompagneroient le don de ma main, pouvoient m'attirer de la considération, et réparer aux yeux d'une famille noble le défaut de ma naissance. Toutes ces réflexions faites en un instant, la déterminèrent à ne pas s'opposer au désir ardent que sir James montroit de me rendre des soins. Si je prenois du goût pour lui, elle en instruiroit sir Humfroi, et le porteroit à avancer le temps où il devoit remettre ma fortune entre mes mains. Ainsi abandonnant au hasard les dispositions de mon cœur et le succès des vœux du baronnet, sans lui permettre de m'adresser ses visites, elle voulut bien lui laisser la liberté de me voir avec miss Clifford, et lui promit de ne me rien dire qui pût hâter ou retarder l'effet de ses soins.

Sir James, satisfait de cet arrangement, continua de faire une cour assidue à miss Clifford. Malgré le tour assez naturel qu'avoit donné Lidy à la démarche de ma compagne, le baronnet s'aperçut du tendre penchant de son cœur. Il ne me voyoit jamais sans elle. Plusieurs femmes se tenoient habituellement dans le salon où nous recevions ses visites. Contraint de renfermer une partie de ses sentimens, il les exprimoit par des lettres passionnées. Cédant plutôt aux prières de miss Clifford, qu'à l'importune ardeur du baronnet, je les recevois, mais sans jamais y répondre. Ma compagne les lisoit, s'étonnoit en me les voyant

parcourir avec indifférence. Qui pourra vous plaire, me disoit-elle, si un homme si aimable, si digne d'être aimé, vous trouve insensible? Sa tendresse pour lui s'accroissoit tous les jours, elle ne le quittoit point sans regret; quand il paroissoit, le plaisir éclatoit dans ses yeux : mais l'innocence et la pureté de ses sentimens surpassoient encore leur vivacité.

Six mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans son cœur, ni dans le mien. Sir James vint un jour nous apprendre qu'il étoit obligé de partir incessamment pour l'Ecosse, sans savoir précisément le temps où l'importante affaire qui l'y conduisoit lui permettroit de revenir. Il paroissoit agité d'une violente inquiétude; tout le bonheur de sa vie dépendoit, disoit-il, du succès de son voyage. L'incertitude de mes sentimens, la crainte de n'avoir fait aucun progrès dans mon cœur, la liberté où il me laissoit, d'écouter les vœux d'un amant plus heureux, lui rendoient cette séparation pénible. Il versoit des larmes en me parlant; son accablement me toucha, par ce mouvement naturel dont un bon cœur est toujours affecté pour l'objet qu'il croit à plaindre : mais sir James ne put me conduire au-delà de cette espèce de sensibilité. Une simple promesse de ne point m'engager avant son retour, si des événemens imprévus ne m'y obligeoient pas, et celle de répondre à ses lettres, furent les seules faveurs qu'il dut à mon attendrissement. Il partit; miss Clifford sentit cet éloignement. Son amour pur et désintéressé, étoit sans jalousie comme sans espérance; et sa tendre amitié

pour moi, ne s'affoiblissoit point par notre rivalité.

Un peu de temps avant que sir James nous fît ses adieux, une lettre de sir Humfroi avoit causé à Lidy la plus grande inquiétude. Sans vouloir m'instruire du sujet de son agitation, elle étoit partie précipitamment pour Londres. Elle y resta trois semaines. Le trouble où elle paroissoit en me quittant, son silence et ce long séjour à la ville, m'étonnoient. J'attendois impatiemment son retour. Elle arriva le lendemain du départ de sir James, abattue, changée, et presque méconnoissable. Je courus à sa rencontre; mais elle me ramena dans mon cabinet, en ferma la porte, s'assit, soupira, et resta sans mouvement. A peine commençois-je à lui demander le sujet de l'état où je la voyois, que sa douleur éclata. Elle jeta des cris perçans; et joignant ses mains, laissant tomber sa tête sur son sein: « Puissances du ciel! s'écrioit-elle, que deviendrons-nous »!

Emue, attendrie, effrayée, je la caressois, j'essuyois ses larmes. « Qu'avez-vous; eh, qu'avez-vous donc, ma chère Lidy, lui disois-je? — Vous êtes perdue, Miss, cria-t-elle, en redoublant ses pleurs; perdue, ruinée, abîmée! abandonnée dans l'immensité du monde! sans parens, sans amis, sans bien, sans appui. O ladi Sara! ô ma chère maîtresse, veillez du haut du ciel sur votre malheureuse fille »!

Je sentis un frémissement terrible à ces mots d'*abîmée, perdue;* j'étois bien éloignée pourtant d'en envisager toute l'horreur. Je pressois Lidy de s'expliquer; j'attendois en tremblant qu'elle parlât; mais

ses cris, ses pleurs, son saisissement, suspendoient en elle la faculté de s'énoncer. Elle ne s'exprimoit que par des gémissemens, des invocations ardentes : O Sara! ô Edouard! répétoit-elle toujours, protégez, sauvez l'infortunée Jenny.

L'abondance de ses larmes ayant un peu calmé la violente agitation de ses sens et l'oppression de son cœur, elle me découvrit enfin le secret de ma naissance. Après un détail assez étendu de la triste destinée de mes parens; « sir Humfroi, dépositaire de votre fortune, continua-t-elle, vivoit depuis longtemps dans une grande familiarité avec mistriss Lardner. Cette femme étoit celle d'un lieutenant du régiment des gardes. De mauvaises affaires que lui attirèrent un esprit intrigant et une conduite peu réglée, l'obligèrent à quitter l'Angleterre; il passa dans nos colonies. Mistriss Lardner eut recours à la protection du comte de Revell, pour y procurer de l'emploi à son mari. Sir Humfroi, chargé par Milord de rendre compte à cette femme du soin qu'il daignoit prendre de placer Lardner, eut le malheur de trouver en elle des charmes dont il ne put se défendre. Il l'aima, crut lui plaire, et pendant dix années son affection pour elle ne s'est point ralentie : cependant il n'avoit pas sujet de se jouer de sa complaisance; elle le traitoit avec hauteur, et lui donnoit de fréquentes occasions de soupçonner sa fidélité. Mais une passion vicieuse est souvent entretenue, même animée, par ce qui devroit détruire le sentiment dans un cœur délicat.

» Soit que l'habitude rendît cette femme nécessaire

à sir Humfroi, soit qu'elle eût l'art de lui cacher des défauts capables de l'éloigner d'elle, depuis la mort de Milord Revell, ils occupoient la même maison, et vivoient dans la plus étroite intimité. Une pension viagère, assez forte, que sir Humfroi tenoit de la générosité du Comte, et deux petites terres situées en Irlande, leur procuroient une aisance qu'entretenoit l'économie.

» Le désir d'obliger mistriss Lardner, le porta à se défaire de son patrimoine. Il le vendit; prêt à en placer le produit sur la tête de sa maîtresse, un de ses amis qui s'étoit enrichi en mettant de l'argent sur des vaisseaux, l'engagea à tenter cette voie d'augmenter ses fonds. Ce conseil suivi, fut malheureux dans son exécution. Trois vaisseaux choisis par sir Humfroi, partis avant la déclaration de la guerre, ont été pris au retour. La nouvelle de cette perte, jointe à l'impossibilité de la réparer, et au regret de s'être privé du seul moyen d'assurer le sort de mistriss Lardner, a depuis six mois dérangé sa santé; peu à peu sa mélancolie est devenue une maladie de langueur. Pendant qu'il en étoit accablé, sa maîtresse, occupée d'elle-même, de ses seuls intérêts, cherchoit soigneusement à rassembler les papiers qu'elle vouloit soustraire à la connoissance de ses héritiers, et ce qui pouvoit être enlevé, si le mal de sir Humfroi devenoit dangereux. Le hasard la servit dans cette recherche, cause fatale de votre ruine.

» Parmi les confortatifs ordonnés à sir Humfroi, on lui conseilla de faire usage de la poudre d'Hanovre. Une armoire pratiquée au fond de son cabinet, où

il tenoit ses effets les plus précieux, renfermoit une petite provision de cette poudre. Jamais il n'en confioit les clefs. Sa foiblesse le retenant au lit, il les donna à mistriss Lardner, et lui désigna l'endroit où elle trouveroit cette poudre. La boîte ne s'offrant pas d'abord à ses regards, elle dérangea plusieurs papiers, et aperçut dessous des bijoux épars, ensuite un porte-feuille à demi-ouvert, d'où sortoient deux ou trois billets de banque. Cet objet la frappa; le moment n'étant pas propre à satisfaire sa curiosité, elle poussa l'armoire sans la fermer, et attendit la nuit pour examiner ce qu'elle contenoit. Les billets sur les fonds publics, dont le porte-feuille se trouva rempli, lui fit regarder comme une marque du mauvais cœur ou de l'avarice de sir Humfroi, la médiocrité des dons qu'elle en recevoit. Son ame vile et déjà corrompue, s'abandonna à des mouvemens de haine contre lui, en songeant combien il avoit restreint ses bienfaits, ayant le pouvoir de les étendre. Elle regarda la prise des vaisseaux comme une feinte imaginée, pour ne pas placer une légère somme à son avantage; elle se crut traitée injustement. Un cœur bas a-t-il besoin de prétextes? est-il nécessaire qu'il s'excuse à lui-même ses coupables résolutions? Décidée à se venger, à priver sir Humfroi d'un bien dont il lui refusoit la jouissance, elle enleva cette même nuit tous les effets qui vous appartenoient, et laissa à leur place une longue lettre, où elle expliquoit les raisons qui la déterminoient à cette action infâme. Un de ses parens disparut avec elle, et l'on n'a pu suivre leurs traces.

» Je partis pour Londres sur un billet de sir Humfroi. Il ne m'apprenoit rien, mais il me faisoit tout craindre. Je l'ai trouvé dans une situation terrible. Sa confiance et sa tendresse si cruellement trahies, le regret de s'être si long-temps abusé; votre ruine dont il s'accuse, et la foiblesse où sa maladie l'avoit déjà réduit ont altéré sa raison. Je compris avec peine, par ses discours interrompus, la triste aventure que je viens de vous détailler; la lettre de cette malheureuse m'en a mieux instruite que lui-même. Sa tête s'est appesantie de plus en plus. Je l'ai laissé dans une espèce d'enfance; des souvenirs confus lui arrachent des plaintes, souvent des larmes. On désespère de son rétablissement; s'il vit en cet état, vous n'avez point de secours à en attendre; et s'il meurt, vous restez sans un seul ami ».

Jugez, Madame, des mouvemens de mon ame pendant ce surprenant récit. Apprendre que je n'étois rien, que je ne tenois à personne, que tant d'êtres respirans autour de moi pouvoient tous me rejeter sans que j'eusse le droit de m'en plaindre, sans qu'aucune créature fût dans l'obligation de soulager mes peines, même de s'y intéresser! Que les premiers traits de la douleur sont sensibles! qu'ils donnent d'étendue à la pensée! Une foule de réflexions s'offrirent à mon esprit. Je me vis dans la position d'un voyageur qui sentiroit la terre manquer tout-à-coup sous ses pas. Au milieu de cette sombre contemplation, je fixai le portrait de ladi Sara. Sa vue me toucha vivement. Je tombai à genoux, les bras étendus vers cette image; et la regardant comme si je l'apercevois pour la première fois : O ma mère, ô

mon aimable mère! vous n'êtes donc plus, m'écriai-je toute en pleurs. Je ne vous verrai donc jamais! Jamais les bras d'une tendre mère ne presseront la malheureuse Jenny! jamais les regards caressans d'un père ne tomberont sur elle; elle ne fera la joie de personne! personne ne partagera, n'adoucira les rigueurs de son sort! Ah! quelle main essuiera donc mes larmes? quel sein s'ouvrira aux cris de mon cœur gémissant?

Lidy, pénétrée de ces tristes exclamations, se mit à genoux près de moi. « Chère Miss, me dit-elle, élevez vos vœux innocens vers le ciel; implorez le puissant protecteur qui vous reste; placez votre confiance en lui, marchez dans ses voies, ses bénédictions descendront sur vous. Milord Alderson vit encore : le temps a peut-être diminué sa fierté, amorti ses ressentimens, changé son caractère. Il n'a jamais connu la destinée de sa fille; en l'apprenant, il sera peut-être flatté de trouver en vous une parente dont les soins complaisans adouciront sa vieillesse. Je vous conduirai à ses pieds, votre malheur l'attendrira. S'il demeure inflexible, je suis jeune encore, je puis m'appliquer au travail, l'aisance me l'a fait négliger, mon zèle et mon amitié me rendront mes forces et mon adresse; je vous procurerai les besoins les plus pressans de la vie. Jamais, non, jamais mon attachement pour vous ne se démentira ».

Ah! ma chère Lidy! ma seule amie! m'écriai-je en me jetant entre ses bras, je n'ai que vous dans l'univers, que le ciel et vous! conduisez-moi, instruisez-moi. Je partagerai vos soins; vous êtes ma sœur, mon appui, ma consolation! Ah! je n'ai que vous, ré-

pétois-je en la serrant contre mon sein, ne m'abandonnez pas, ne m'abandonnez jamais! Elle ne put répondre que par les plus tendres caresses. Nous passâmes le reste du jour à pleurer, à nous donner des assurances mutuelles de vivre et de mourir ensemble.

Le lendemain, Lidy me remit les papiers de ma mère. Quelle émotion je sentis en les parcourant, combien je donnai de larmes au sort cruel de mon père! Que son image me devint chère! Je baisois ses lettres avec respect, je baignois de mes pleurs ce cahier où ladi Sara avoit tracé ses sentimens pour lui. La première impression que me fit cette lecture ne s'est jamais effacée de mon souvenir; elle porta au fond de mon cœur une tendre, une vive compassion. Elle y grava l'amour et le respect pour la mémoire d'Edouard et de Sara. Un vil intérêt, de vains honneurs détruiroient-ils aujourd'hui cette piété filiale? Ah! Madame, je me mépriserois si je me croyois capable d'y renoncer!

J'étois dans la nécessité de prendre un parti, et de le prendre promptement. Soixante guinées qui me restoient, devenoient une somme à ménager. J'en payois douze par mois dans la maison. Lidy, connoissant l'impossibilité de soutenir cette dépense, avoit conditionnellement retenu un logement à Londres chez mistriss Mabel, sa sœur. Elle me demanda si je voulois m'y retirer. Cette femme, veuve depuis deux ans, continuoit le commerce de son mari. Elle fabriquoit et vendoit des gazes, du ruban, de la chenille, des cordonnets, et plusieurs sortes d'ouvrages

en soie. Lidy se proposoit d'apprendre ce métier, de s'en occuper, et de payer une pension modique pour moi, afin de me dispenser de travailler. Son bon cœur l'engagea même à me cacher une partie de cet arrangement, déjà fait avec sa sœur, dans la crainte que je ne m'opposasse à lui laisser le soin de pourvoir seule à notre subsistance. Déterminée à me conduire par ses avis, je consentis à aller chez mistriss Mabel, en attendant le temps où je pourrois recourir à la protection de milord Alderson.

J'annonçai mon départ à mes compagnes. Je le prétextai d'un ordre de mes parens, qui, prêts à revenir en Angleterre, souhaitoient de me trouver à Londres à leur retour. Je sentis une peine extrême en me préparant à quitter cette maison, où j'avois passé des jours si tranquilles et si heureux. Mes adieux à miss Clifford furent tendres. En me séparant d'elle, je me souvins de sir James. Il m'avoit écrit en route; mais la disposition présente de mon esprit ne me portoit pas à m'occuper de lui. Je priai miss Clifford de recevoir ses lettres, de les ouvrir, même d'y répondre, si elle le vouloit. Nous nous promîmes de nous écrire souvent, de nous confier mutuellement ce qui nous intéresseroit. Mon dessein étoit d'entretenir un commerce exact avec elle. Mais cette fierté mal entendue et peu réfléchie, qui nous conduit à rougir de la pauvreté, me fit manquer à cet engagement; je n'eus pas la force de laisser connoître à miss Clifford dans quelle maison ma mauvaise fortune me contraignoit d'accepter un asile.

Je fus affectée d'un mouvement bien triste en arrivant

rivant à Londres. La sœur de Lidy n'avoit ni sa douceur, ni son éducation. En entrant chez elle, tout me déplut, tout me révolta. Je quittois un appartement assez spacieux, agréablement meublé; ses vues, percées sur une campagne immense, en rendoient la situation aussi saine que riante. Je me trouvois réduite à une pièce unique, étroite, obscure, et un seul cabinet destiné pour Lidy. A la place de ces aimables miss dont j'étois sans cesse environnée à Oxford, des filles de bas artisans, plus grossières encore dans leurs idées que dans leur langage, devenoient ma seule compagnie, si l'ennui me forçoit d'en chercher. Accoutumée à une table délicate et proprement servie, je ne pouvois m'asseoir sans répugnance à celle de mistriss Mabel; tout excitoit mon dégoût, souvent mes larmes; l'espoir de trouver du secours dans les bontés de milord Alderson, me soutenoit seul, et m'empêchoit de succomber au chagrin que me causoit un si grand changement.

Je pressois Lidy de recourir à lui, d'instruire le père de ladi Sara du sort de la malheureuse orpheline qui lui devoit le jour; mais elle connoissoit trop bien Milord, pour ne pas redouter l'instant où elle paroîtroit à ses yeux. Mille réflexions sur le caractère de ce lord, affoiblissoient à tout moment l'idée consolante d'obtenir sa protection, de l'intéresser en ma faveur. Elle se rappeloit avec effroi sa hauteur, son naturel inflexible. Témoin de sa dureté pendant la maladie de ladi Sara, de sa haine pour Edouard, haine si injuste! elle trembloit de l'accueil qu'il feroit à leur fille. Je combattois ses craintes. « Conserve-t-on

une longue colère, lui disois-je? Le cœur ne se lasse-t-il point de haïr? Le récit touchant de la triste fin de ma mère, attendrira Milord. Mes traits lui retraceront l'image de sa fille infortunée. Je suis jeune, pauvre, abandonnée, sans espoir, sans appui! Que de droits pour prétendre à la compassion! que de titres pour l'exciter »!

Je jugeois alors de l'intérieur de tous les hommes par les seules sensations de mon ame. Pouvois-je imaginer qu'il existât dans la nature des êtres insensibles au plaisir si pur, si satisfaisant, de tendre une main secourable aux malheureux, de ranimer un cœur flétri par la tristesse, d'entendre retentir à ses oreilles les douces expressions de la reconnoissance. Je l'avois senti ce plaisir si vrai; ma propre expérience me persuadoit que pour se faire un bonheur de répandre la joie autour de soi, il suffisoit de posséder ces biens dont une belle ame se plaît à corriger le partage inégal.

Je me trompois, Madame! Les cris douloureux de l'adversité touchent rarement le cœur d'une personne heureuse; c'est dans un état borné, c'est dans la médiocrité qui nous laisse des besoins, nous accoutume à nous gêner, à sentir une continuelle privation, que nous jetons des regards compatissans sur celui qui souffre d'une privation plus grande. Si pour le soulager il ne faut que nous gêner davantage, l'habitude de nous refuser beaucoup à nous-mêmes, nous conduit à le secourir généreusement, nous fait trouver de la douceur à bannir du cœur d'un autre cette peine, si souvent renouvelée au fond du nôtre.

Lidy s'occupoit des moyens de me satisfaire, en me présentant à milord Alderson, quand le hasard lui fit rencontrer mistriss Hammon, une de ses compagnes de service auprès de ladi Sara. Peut-être vous la rappelez-vous, Madame; elle l'avoit élevée, et la servoit dans la pension où vous étiez ensemble. Lidy la reconnut d'abord. Après quelques explications, mistriss Hammon l'ayant reconnue aussi, lui apprit que Milord, dégoûté du séjour d'Alderson, n'y vivoit plus, passoit une partie de l'année à Londres, et l'autre à parcourir plusieurs maisons à lui, situées dans les environs. Elle ajouta que de tous ses anciens domestiques, elle seule lui étoit restée attachée. Ensuite elle montra une curiosité, mêlée de beaucoup d'intérêt, sur le sort de ladi Sara, la supposition de sa mort à Calais lui étant connue. Ses questions touchèrent Lidy; elle apprit à sa compagne que la mort d'Edouard avoit causé celle de leur maîtresse. Mistriss Hammon partagea sa douleur et ses regrets, et parut conserver tant de respect et d'attachement pour la mémoire de ma mère, que Lidy commença à regarder cette femme comme une personne utile à nos desseins. Elle lui indiqua sa demeure, lui proposa d'y venir prendre du thé dès le soir même. Mistriss Hammon reçut l'invitation avec plaisir, et fut exacte à s'y rendre.

Elle me regarda beaucoup en entrant. Après quelques momens de conversation, le portrait de ladi Sara frappa ses regards. Elle tressaillit en l'apercevant, le contempla avec attention; et joignant ses mains d'un air attendri : « O mon aimable et chère élève, s'é-

cria-t-elle, voilà donc tout ce qui reste de vous »!

Cette exclamation me toucha vivement ; je ne pus retenir mes larmes. « Eh! mon Dieu, quelle est cette jeune et charmante miss, demanda mistriss Hammon à Lidy? Ses traits, sa grâce, la noblesse de son air, ses pleurs..... Hélas! ce que j'ose imaginer seroit-il possible »! Lidy l'assura qu'elle ne se trompoit point si elle croyoit voir en moi la fille de leur infortunée maîtresse.

J'exprimerois bien foiblement, Madame, les transports tendres et naïfs d'un cœur simple, d'une femme sensible et vraiment pénétrée du triste abaissement où la fille du duc de Salisbury et de ladi Alderson se trouvoit réduite. Que de respect, de larmes, de caresses, mêlées aux louanges d'Edouard et de Sara! que de regrets sur leur perte! combien d'offres obligeantes et sincères, et quel empressement à s'instruire des moyens de me rendre service!

Quand les premiers mouvemens de cette bonne et zélée créature furent un peu ralentis, Lidy lui apprit tout ce qui étoit arrivé à ma mère, exposa à ses yeux ma situation présente, et lui demanda ses conseils, avouant l'embarras extrême qu'elle éprouvoit à la seule idée de voir Milord, de lui parler, et d'offrir à ses regards une fille de ladi Sara.

Sans former le moindre doute sur ma naissance, mistriss Hammon en examina les preuves; elles ne lui parurent pas suffisantes pour convaincre Milord que je devois le jour à sa fille. Mistriss Larkin n'étoit plus. Sa mort et la démence actuelle de sir Humfroi me privoient des deux seules personnes dont le

témoignage pût être de quelque poids. Un acte dénué des titres de mes parens donnoit peu de force à mes prétentions. Il sembloit apparent qu'en se chargeant du soin de ma fortune, milord Revell avoit jugé inutile de me laisser des droits litigieux sur des biens dont je ne pourrois jamais réclamer qu'une partie fort inférieure à ses bienfaits. Le manuscrit de ma mère offroit à mon égard un très-léger indice. La délicatesse de ses expressions jetoit de l'obscurité sur ce qui annonçoit son état. Sa tendresse pour Edouard, répandue dans tout cet écrit, le rendoit plus propre à révolter Milord contre sa mémoire, qu'à ranimer en lui des sentimens paternels. Loin d'affoiblir sa dureté, sa hauteur, l'âge et les infirmités ajoutoient, disoit-elle, les désagrémens de l'humeur à l'inflexibilité naturelle de son cœur. Intendante de sa maison, ayant toute sa confiance, elle le connoissoit parfaitement.

A mesure qu'elle parloit, mes espérances s'évanouissoient; un avenir affreux s'ouvroit devant moi; je pâlis, et me tournant du côté de Lidy, je pleurai amèrement. Mistriss Hammon, affligée de l'effet qu'avoient produit ses justes observations, s'efforça de chercher des raisons spécieuses, propres à détruire ses premières objections. « En refusant de lire les lettres qui lui furent portées à Alderson, dit-elle, Milord est resté dans l'incertitude sur la vie ou la mort de ladi Sara. Il désire peut-être des lumières que sa haine pour milord Revell ne lui a pas permis de demander à ce seigneur; on peut sonder ses dispositions à cet égard, et se régler sur elles ».

« Eh! qui oseroit s'exposer, s'écria Lidy, à démentir,

en présence de Milord, un bruit répandu par lui-même? Comment lui soutenir que sa malheureuse fille n'est point morte à Calais? Quelle tempête exciteroit cette audace? Qui de nous supporteroit sans trembler l'éclat de sa voix et la fureur de ses emportemens?
— Moi, dit mistriss Hammon, je le sers avec zèle, avec fidélité; mais attachée à mes devoirs, je ne le suis point à sa personne. Son mauvais cœur a rebuté mon amitié. Les avantages dont je jouis dans sa maison, ne sont pas d'un prix aussi important à mes yeux, que le bonheur de la fille de ladi Sara, et je les sacrifierois sans regret à la douceur de la voir heureuse. Mais ne précipitons rien; essayons d'assurer le succès de nos désirs, et ne risquons point d'imprudentes démarches. Il me vient une idée, continua-t-elle; Milord est actuellement dans le comté de Leicester; j'ai ordre d'aller l'attendre à sa maison de Windsor; il s'y rendra vers la fin du mois prochain. La saison commence à s'adoucir, venez toutes deux à Windsor avec moi; Miss a besoin de dissipation; cet agréable séjour est propre à lui en procurer. Là, nous penserons à loisir à l'importance de cette affaire. Sir Humfroi recouvrera peut-être ses forces et sa raison; peut-être le ciel daignera-t-il nous découvrir un moyen de réussir, que nos vues bornées ne peuvent même entrevoir ».

Je consentis sans peine à l'accompagner. Le lendemain, nous partîmes toutes trois pour Windsor. La terre de Milord tenoit à la forêt; et comme mistriss Hammon l'avoit annoncé, elle offroit un aspect charmant.



SECONDE PARTIE.

La situation riante de cette maison, me rappela les jardins de milord Clare, et la différence que si peu de temps venoit de mettre dans mon sort. Cependant la pureté de l'air, la beauté des promenades, les soins tendres et attentifs de mistriss Hammon, modérèrent un peu mon affliction. Les chagrins embarrassans que nous cause l'indigence, n'ont pas les traits aigus dont le cœur est continuellement blessé par les peines que le sentiment lui fait souffrir. Le cruel appesantissement de ces peines tient sans cesse l'ame oppressée, et détruit en elle toute espèce de sensibilité : mais l'inquiète idée de la mauvaise fortune s'éloigne quelquefois de l'esprit, laisse goûter des plaisirs momentanés, et ne rend point incapables de se livrer à la dissipation que le hasard ou le soin d'un ami présente.

Trois semaines se passèrent à agiter entre nous les moyens d'apprendre à Milord, sans l'irriter, la destinée de sa fille, et mon existence. Je rejetois absolument ceux qui exposoient mistriss Hammon à perdre sa bienveillance, je ne voulois point me préparer un dur reproche. De tous les malheurs, celui d'avoir causé la ruine d'un obligeant ami, est le seul dont le temps n'adoucit jamais l'amertume.

Aucun parti ne fixoit encore nos idées, quand Mi-

lord nous surprit, en devançant de beaucoup le temps où il étoit attendu. Le hasard me plaça sur son passage, sans qu'il me fût possible d'éviter sa rencontre. Je le saluai; ma figure assez distinguée le frappa. Il s'inclina profondément, s'arrêta pour me laisser passer, me suivit des yeux, demanda ensuite à qui j'appartenois, et comment je me trouvois chez lui.

Sans trop s'éloigner de la vérité, mistriss Hammon satisfit sa curiosité. « Miss Jenny Glanville est une jeune orpheline, Milord, lui dit-elle, élevée dans l'abondance, dans la certitude d'une fortune honnête, réduite à présent, par l'imprudence de son tuteur, à chercher une protection étrangère, à se trouver heureuse si ses talens, son esprit, et les grâces de sa personne lui procurent l'appui d'une femme titrée, ou d'une bourgeoise opulente, qui daigne la recevoir dans sa maison en qualité d'humble amie; triste ressource pour une fille dont la naissance est noble, et qui possédoit, il y a trois mois, plus de vingt mille livres sterlings. Elle ajouta à ces détails tout ce qu'elle crut capable d'exciter en lui le désir de me connoître, et l'envie de m'obliger ». Milord, accoutumé à la voir s'intéresser à tous ceux qui lui sembloient mériter de la compassion, ne fut pas surpris de la chaleur de ses expressions. Il l'approuva de m'avoir donné un asile, loua la bonté de son cœur, lui permit de me garder près d'elle, souhaita que l'on pût me trouver une place convenable, me plaignit, et changea de discours.

Il se passa un peu de temps sans que l'occasion de voir Milord se présentât. Un soir, il entra dans une



salle basse où j'étois avec mistriss Hammon. Il l'appela, lui donna quelques ordres. Ses yeux se tournant vers moi, je le saluai respectueusement. Une légère inclination de tête fut tout ce qu'il crut devoir à une fille dont la naissance, quoique noble, n'étoit point accompagnée des avantages brillans qui attirent de la considération dans le monde.

La différence marquée de cette révérence me frappa; elle me fit éprouver une sorte de mortification que la fierté seule n'excitoit pas. Je me sentis touchée. Le peu d'attention de Milord pour ma présence m'affligeant trop, je m'approchai insensiblement d'une porte opposée à celle où il se tenoit, et sortis de la salle. « Mistriss Hammon, dit-il assez haut, je serois fâché de gêner votre jeune amie, rappelez-la, je vais vous laisser ». Elle obéit, mais je ne répondis point, et me hâtai de gagner une allée du jardin où j'allai répandre des pleurs, sans pouvoir me rendre compte en ce moment du sentiment qui me les arrachoit.

Mistriss Hammon saisit cette occasion de parler encore de moi à Milord. Elle lui fit une peinture touchante de ma situation, lui vanta mes talens. Elle s'efforçoit de lui inspirer au moins le désir de s'en amuser. Il aimoit passionnément la musique, et je la savois assez bien. Il l'écouta sans paroître fatigué de ses discours, mais sans montrer qu'ils lui fissent impression, et la quitta bientôt en répétant, rappelez-la, je ne veux point la gêner.

Deux jours après cet entretien, Milord demanda un matin à mistriss Hammon si elle ne pourroit pas lui procurer le plaisir de m'entendre jouer du cla-

vecin, et chanter quelques airs. Cette femme, transportée de joie, accourut à moi. Il veut vous voir, Miss, s'écria-t-elle; il veut vous entendre, le ciel sans doute a mis ce désir dans son cœur. Ne rougissez point de montrer de la complaisance pour Milord. Employez votre esprit à lui plaire, vos talens à l'amuser, devenez-lui nécessaire, qu'il souhaite, s'il se peut, de ne jamais vous perdre de vue. Chère Miss, cet instant va peut-être décider du bonheur de vos jours.

Il étoit inutile de m'exciter à montrer de la déférence à milord Alderson; sa vue m'avoit émue puissamment. La physionomie noble et majestueuse de ce seigneur, l'air vénérable que l'âge donnoit à des traits dont la beauté se faisoit admirer encore; la douceur de lever les yeux pour la première fois sur une personne à laquelle le sang me lioit, dispensée par la loi de me protéger, mais engagée par la nature à me plaindre, à m'aimer, à me secourir; mille sentimens réunis m'affectoient à son aspect, et préparoient mon cœur à respecter et à chérir le père de ladi Sara.

Conduite par mistriss Hammon, j'entrai dans le salon où Milord m'attendoit. Il me reçut avec politesse. Après une courte apologie sur l'envie de m'entendre, et la peine que j'allois prendre pour la satisfaire, il me pria de m'asseoir au clavecin. J'obéis. Tant que j'exécutai des pièces, Milord parut surpris de la légèreté de ma main; et quand je chantai, il se montra charmé de la douceur et de la flexibilité de ma voix. Passant de mes louanges à celles du com-

positeur d'un morceau qui l'avoit extrêmement flatté, il parla des goûts divers sur l'harmonie, étendit ce sujet, et le traita en connoisseur. Il lui rappela plusieurs particularités de ses voyages en France et en Italie, pays où la dispute s'élevoit aisément, disoit-il, sur la préférence que chaque nation croyoit mériter. Je l'écoutois avec attention; ses récits s'enchaînoient l'un à l'autre; ils durèrent jusqu'au moment où on vint l'avertir qu'il étoit servi. Je me préparois à sortir, mais il me retint, et me pria de lui accorder ma compagnie à table. Mistriss Hammon se hâta d'accepter cet honneur pour moi. Pendant le repas, Milord conserva sa gaieté. Il avoit ordonné que ses chevaux fussent attelés à cinq heures, il parut fâché de s'être engagé à sortir; en me quittant, il me remercia des momens agréables que je venois de lui faire passer.

Cet heureux commencement offroit une riante perspective. Cependant Lidy se refusoit aux espérances que mistriss Hammon en concevoit. Elle évitoit soigneusement les regards de Milord, et craignoit toujours pour elle et pour moi, l'instant où il apprendroit à qui je devois la vie. Le lendemain, à l'heure du dîner, on vint me dire que Milord m'attendoit. Charmée de cette invitation, je courus à son appartement. J'y fus reçue comme une personne dont la présence étoit désirée. Je jouai du clavecin après le dîner, et ne quittai Milord qu'à l'heure où il se retiroit ordinairement pour prendre du repos. Chaque jour augmenta ma faveur auprès de milord Alderson. J'obtenois déjà des grâces légères. A la

prière de son chapelain, je lui présentois les humbles requêtes de ses vassaux ou de ses fermiers. J'obligeois toute sa maison; le respect de ses gens pour moi croissoit avec les distinctions du maître. On commençoit à se dire en secret : *Miss Jenny sera bientôt miladi Alderson.* On croyoit Milord fort attaché à ma personne. Ceux qui le pensoient, ne savoient pas combien celui dont la complaisance amuse un grand, peut séduire son esprit sans intéresser son cœur.

Je vécus plus d'un mois dans cette espèce d'intimité avec Milord; mangeant à sa table, et passant une partie du jour auprès de lui, sans qu'il daignât me faire une seule question sur la situation fâcheuse de ma fortune, s'informer des particularités de mon malheur, ou des ressources qui pouvoient me rester. Une fluxion sur les yeux le privoit depuis long-temps de la promenade. Les jalousies de son appartement demeuroient fermées, et l'obscurité me laissoit à peine lire les pièces difficiles qu'il aimoit à m'entendre jouer. Il guérit enfin, et se vit avec plaisir en liberté de parcourir ses jardins, et de jouir des nouveaux embellissemens qu'on venoit d'y faire.

Un matin, il m'envoya prier de l'accompagner à la promenade. Je me rendis avec lui au bord d'une pièce d'eau, où se jouoient quantité d'oiseaux aquatiques, accoutumés à venir au plus léger signal se disputer des grains qu'on leur jetoit. Le jour étoit fort grand dans ce lieu où rien ne l'ombrageoit. Milord ne m'avoit point encore regardée avec autant d'attention ni de facilité de m'examiner. Il me considéra long-temps. Un mouvement de surprise le fit

se retirer en arrière, lever les mains et prononcer des mots entrecoupés, dont le sens ne m'échappa point. Il revint à moi, s'éloigna encore, se rapprocha, me regarda fixement sans parler. Ensuite s'appuyant sur une balustrade qui régnoit autour du bassin, il baissa la tête du côté de l'eau, et s'écria : « Quels traits, quel rapport, quelle étonnante conformité » !

Que mon cœur étoit agité, Madame ! Milord s'apercevoit de ma ressemblance avec ladi Sara; elle le frappoit, mais sa surprise ne paroissoit mêlée d'aucun attendrissement; la sévérité de ses regards venoit de me glacer. Inquiète, troublée, je gardois le silence, j'attendois en tremblant que Milord le rompît lui-même.

Son air devenu si sombre en un instant, sembla s'éclaircir peu à peu. Il se tourna vers moi, me fit une espèce d'excuse de sa longue distraction. « Vous m'avez vivement rappelé, me dit-il, une personne dont le souvenir m'est odieux. Vos traits sont semblables aux siens, je souhaite que le ciel ne vous ait pas destinée à vous conduire comme elle, et qu'il vous garantisse de ses foiblesses ». Nous continuâmes notre promenade, et pour la première fois Milord m'interrogea sur le temps où j'avois perdu mes parens, sur les événemens qui me privoient de mes biens, et sur le rang et la fortune de mon père.

Instruite de ce que je devois répondre, il m'étoit aisé de le satisfaire sans me trahir : mais peu accoutumée à déguiser la vérité, j'hésitois, mon embarras paroissoit jusque dans le son de ma voix, et je cherchois à détourner la conversation d'un sujet dont la

sincérité de mon cœur se sentoit blessée. Milord rentra plus tôt qu'il ne sembloit se l'être proposé. Sous prétexte d'un peu de lassitude, et de vouloir se reposer, il me quitta assez brusquement.

Je me crus perdue. Mistriss Hammon et Lidy pensèrent comme moi, qu'il alloit me retirer sa faveur. Cependant à l'heure du dîner, on vint à l'ordinaire me dire qu'il m'attendoit. Je ne vis point de changement dans sa contenance, mais il me parla moins, et m'observa davantage. Ce qui devoit me rendre plus chère à son cœur m'en éloigna. Je le trouvois souvent froid et sérieux. Pendant plusieurs jours, il me saluoit en sortant de table, et se retiroit promptement, marquant une sorte de crainte que je ne le suivisse. Cette conduite abattit mon espoir, affligea mistriss Hammon, et confirma Lidy dans l'idée qu'il seroit imprudent de lui découvrir ma naissance, et de l'instruire d'un secret dont la connoissance le rendroit mon ennemi.

Milord eut un peu de fièvre, il s'y joignit une violente attaque de goutte. Malgré l'indifférence qu'il me montroit depuis notre promenade, mes premiers sentimens n'étoient point affoiblis. Ses cris pénétroient mon cœur. Empressée à partager avec mistriss Hammon l'emploi de le servir, assidue près de son lit, je volois pour exécuter ses ordres. Je ne pouvois retenir mes larmes en l'entendant se plaindre tout haut des maux aigus qu'il souffroit. Pendant sa convalescence, il parut se souvenir de mes soins, et se montra sensible à ceux que je prenois alors de dissiper ses ennuis. Il commençoit à marcher dans sa chambre, à

reprendre ses forces. Je sentois une joie véritable de son heureux rétablissement, je la lui marquois souvent. Je croyois m'apercevoir qu'il se plaisoit aux preuves tendres et naïves de mon attachement, et ma vive amitié en redoubloit encore.

Seule un jour près de lui, je lisois un livre français qu'on venoit de lui envoyer; il paroissoit s'en amuser beaucoup. Un flacon qu'il tenoit, échappa de ses mains, je me précipitai à terre pour l'empêcher d'y toucher et de s'y briser. En me baissant, un ruban étroit, où le portrait de mon père étoit attaché, se cassa; imprudemment je l'ôtai de mon col. Le portrait caché dans mon sein, parut, excita la curiosité de Milord; il me demanda à le voir, et fit un mouvement pour le prendre.

Ma rougeur, l'extrême embarras qui se peignit sur mon visage, ma consternation, mon effroi, frappèrent milord Alderson. Il saisit le portrait, l'enleva aisément d'une main foible; la crainte avoit glacé mon sang, elle me rendoit muette et presqu'inanimée.

La haine, ainsi que l'amour, grave les idées dans la mémoire. Milord reconnut l'image d'Edouard. Il poussa un cri étouffé, suivi de plusieurs exclamations. « Où suis-je, disoit-il? Quel piége veut-on me tendre? Quel complot odieux se forme ici contre moi? Cette ressemblauce singulière avec Sara, ce portrait, ont sans doute inspiré à des ames viles le projet de m'en imposer, de se jouer de ma vieillesse, de me tromper »..... Un mouvement impétueux me fit tomber à ses pieds, saisir une de ses mains, la presser, la baiser; et trouvant la force de parler, dans celle du senti-

ment dont j'étois animée : « On ne vous tend point de piége, Milord, lui dis-je ; on ne vous trompe point. Pardonnez-moi, ah ! pardonnez à l'infortunée qui implore votre pitié, ne me punissez pas d'avoir espéré en vous. C'est la fille de ladi Sara ; c'est la vôtre qui gémit à vos pieds ; ah ! ne me haïssez pas ! je ne mérite point votre haine ».

Mes pleurs me contraignirent de m'arrêter. De la main que je lui laissois libre, Milord s'efforça de me repousser. Mais passant mes bras autour de lui, le serrant avec ardeur : « Otez-moi la vie, lui criois-je ; mais ne m'accablez pas de votre colère, de vos dédains ; ne détournez point vos regards d'une fille pauvre, abandonnée, plus sensible à vos mépris qu'à ses malheurs. Non, ce n'est plus un protecteur, c'est un père que je cherche en vous ! Je vous respecte, je vous aime ! Votre première vue a élevé dans mon cœur un sentiment inconnu, il me fait désirer votre tendresse plus que vos secours. Des regards moins sévères, une seule expression caressante, dont vous daigneriez m'honorer, me seroit plus chère que le retour de ma fortune ; nommez-moi votre fille ! Permettez-moi de vous donner une fois, une seule fois le nom de père, et je me croirai heureuse » ! Il voulut encore me repousser : « Non, non, vous ne m'échapperez point ! m'écriai-je ; mon cœur vous est pour jamais attaché. Ah ! ne m'éloignez point de votre présence, ne me bannissez point de votre maison, n'importe à quel titre j'y demeure ; contente de rester près de vous, je vous révèrerai comme mon père, ou vous servirai comme mon maître, si vous l'exigez ».

Si

Si l'oppression de mon cœur n'eût étouffé ma voix, j'aurois pu parler plus long-temps. La fureur de Milord le rendoit immobile et ne lui permettoit pas de m'interrompre. Elle éclata enfin ; il s'arracha de mes bras, et prenant ce ton terrible, qui le faisoit paroître si redoutable aux malheureux dont le sort dépendoit de lui : « Jeune audacieuse, s'écria-t-il, oses-tu te dire de mon sang? Eh! quand tu en serois!..... tremble, frémis, crains la juste punition de ton mensonge et de ta hardiesse. Te nommer ma fille, toi! Eh! qui es-tu? Vil rebut, peut-être.... » Mais pourquoi me retracer un moment si douloureux, si humiliant! Ah! Madame, avec quelle inhumanité je fus traitée! Je rougis encore au souvenir des expressions de cet homme dur et artificieux ; elles me prouvèrent trop qu'il me croyoit vraie ; mais sa haine pour mes parens s'étendoit jusqu'à moi.

Il fit appeler mistriss Hammon, l'interrogea d'un ton impérieux. Apprenant par elle que Lidy étoit dans sa maison, il la demanda, l'accabla de menaces, lui donna les noms les plus durs, nous reprocha à toutes trois un complot infâme, formé en commun pour le tromper; il ne vouloit rien écouter, rien entendre; il traita leurs discours d'impostures, de lâches suppositions, de mensonges inventés dans le coupable dessein de noircir la mémoire de Sara, d'établir ma fortune et la leur sur la perte de sa réputation. Il me semble voir encore ces femmes prosternées aux pieds de ce cruel. Moi, la tête appuyée sur le siége qu'il venoit de quitter; cachant mon visage et mes pleurs, m'efforçant en vain de retenir mes cris,

et redoutant plus que la mort les regards méprisans de Milord.

« Sauvez l'innocente et infortunée fille de ma chère maîtresse, lui disoit Lidy, sauvez-la des dangers où l'expose l'abandon de la nature entière. Eh! pourquoi, Milord, pourquoi vous tromperois-je! Est-ce mon intérêt qui m'engage à implorer vos bontés? Ah! je ne demande point à les partager : née pauvre, je puis vivre sans peine du fruit de mon travail. Mais Miss, élevée dans l'aisance, n'a point appris à supporter l'abaissement et la misère. Je le jure en présence du ciel; je ne vous en impose point, c'est la fille de ladi Sara, dont vous voyez couler les pleurs, dont vous entendez les gémissemens; lui refuserez-vous un asile? Assurez son sort..... Ah! si Milord eût daigné lire la lettre de sa fille, de sa fille expirante! m'accuseroit-il aujourd'hui d'une criminelle supposition »?

Cette espèce de reproche enflamma la colère de milord Alderson. Elle se porta à l'excès..... Mais souffrez, Madame, que j'abrège le récit de cette scène odieuse. Indignement chassées de la présence et de la maison de Milord, traitées de misérables qui attentoient à son honneur, à sa fortune, et peut-être à sa vie, nous sortîmes toutes trois du château pour n'y rentrer jamais. Ma seule consolation, dans une disgrâce si mortifiante, fut de voir mistriss Hammon placée plus avantageusement encore, auprès d'une dame qui la désiroit depuis long-temps. Obligée de suivre sa maîtresse en Irlande, elle me donna toujours de ses nouvelles. Quand je me trouvai en état

de reconnoître son amitié, j'appris avec douleur qu'elle étoit morte.

Je retournai à Londres dans une situation d'esprit difficile à exprimer. On est bien malheureux, Madame, quand aucune espérance ne s'offre plus à la pensée; même cette espérance vague, éloignée, qui amuse nos désirs, nous laisse au moins la douceur de former des projets, et d'envisager un avenir moins fâcheux.

Les premiers jours qui suivirent cette dure épreuve, je voulus me soumettre à la triste condition où je me voyois réduite. J'essayai de soulager Lidy, de m'occuper utilement comme elle. Mais cette intelligence, qui m'avoit fait acquérir sans peine des talens agréables, m'abandonna quand il fallut l'employer à comprendre de nouvelles leçons. Mes doigts si habiles à parcourir les touches d'un clavecin, mêloient avec maladresse les différens assortimens des soies. J'oubliois à tout moment ce qu'on venoit de me dire, et mon dégoût pour les compagnes de mon travail, me rendoit cet apprentissage insupportable.

A mon arrivée d'Oxford, mistriss Mabel conseilloit à Lidy de chercher à me placer auprès d'une dame de la Cour, ou chez quelque riche habitante de la cité. « Bien des femmes, disoit-elle, désiroient de jeunes personnes propres à les accompagner en public, et à les amuser dans leurs heures de retraite ». Ce parti m'inspiroit une véritable répugnance; il m'auroit séparée de Lidy : j'espérois alors la protection de milord Alderson.

D'ailleurs, inconnue à tout le monde, sans un ami

pour me présenter, pour prévenir sur mes mœurs, sur mes sentimens, comment paroître dans une maison, n'ayant à exposer que le besoin d'y être admise? Comment me résoudre à soutenir des interrogations naturelles, des questions simples à faire, des demandes ordinaires, si embarrassantes, si fâcheuses à entendre, quand on n'y peut répondre sans trahir la vérité, ou la découvrir en rougissant; puisqu'il est un état où l'on rougit, sans avoir commis de fautes?

Ah! Madame, quel préjugé faux et barbare soumet au mépris tant d'innocentes créatures, et laisse jouir de l'estime publique les auteurs du crime dont elles subissent la honte! Nos pères ont établi des lois bien injustes. L'intérêt les conserve en vigueur, l'amour du plaisir les enfreint sans cesse. Quelle contrariété dans nos principes et nos mœurs! Comment un homme libre, déterminé à ne point s'engager, ou déjà lié, ose-t-il se livrer à l'ardeur de ses sens, s'abandonner à leur ivresse, quand, pour contenter ses désirs, il doit en déshonorer l'objet, et risquer de faire un malheureux?

Depuis mon retour de Windsor, mes vues étoient changées. Je désirois ardemment de trouver une protectrice. M. Burnet, un honnête négociant, qui faisoit travailler mistriss Mabel, se chargea avec bonté d'employer ses soins pour me placer. En effet, il me présenta à plusieurs personnes.

Vous dirai-je, Madame, le dur accueil, les hauteurs, les dédains que j'essuyai de celles dont mon malheur excita la froide et humiliante compassion?

Ma jeunesse, ma figure, devinrent le sujet de mille choquantes réflexions. Sans se déterminer à m'obliger, on s'entretenoit devant moi des inconvéniens qu'il y auroit à le faire. Examinée, déconcertée, plainte et rejetée, je parus à la toilette de vingt femmes, et ne fus acceptée d'aucune.

Ces démarches rebutantes et infructueuses m'affligèrent sensiblement. La mort de sir Humfroi acheva de m'accabler, une sombre tristesse abattit mes esprits. Elle augmenta chaque jour, et me conduisit peu à peu à cette espèce de langueur qui se tourne aisément en consomption.

Lidy s'effrayoit du dérangement de ma santé, elle me forçoit à rester dans ma chambre, cherchoit à me distraire, à m'amuser. Elle me préparoit des mets propres à flatter mon goût. Son inquiétude, ses attentions tendres et continuelles m'engageoient à renfermer une partie de ma sensibilité pour ménager la sienne. Cette contrainte aigrissoit mes chagrins, je me croyois prête à y succomber, quand le hasard m'offrit un moyen de changer ma situation.

Lidy m'avoit conduite un matin au parc Saint-James, dans le dessein de me faire prendre l'air; je me promenois lentement avec elle. Au détour d'une allée, un homme qui sortoit de celle où j'entrois, revint sur ses pas, et s'arrêtant devant moi, il s'écria : « O bonheur! c'est elle, c'est miss Jenny Glanville ».

Etonnée d'entendre mon nom, je levai les yeux sur celui qui venoit de le prononcer, et reconnus sir James Huntley. Cette rencontre me troubla. Dans l'infortune on ne fixe pas sans émotion ceux dont la

vue rappelle un temps plus heureux. A leur aspect, le cœur prévient par son attendrissement, la mortification qu'il craint, ou les consolations qu'il espère.

Le Baronnet étoit si sensible au plaisir de me revoir, si charmé de me retrouver inopinément après six mois d'une pénible et inutile recherche, qu'il exprimoit à la fois mille sentimens différens. Il ne pouvoit, disoit-il, me pardonner mon silence, cette rigueur qui m'avoit portée à laisser ignorer ma demeure à miss Clifford, sans doute pour me dérober aux empressemens d'un homme dont l'amour et les soins me fatiguoient. Des transports de joie interrompoient ses reproches. Il oublioit mes torts, se livroit tout entier à la satisfaction de son cœur. Ensuite il recommençoit à se plaindre, à m'accuser. Précipité dans le désespoir par ma conduite à son égard, ses projets de bonheur, ses plus chères espérances s'étoient évanouis. Ma négligence, mon dédain, ma haine les avoient pour jamais dissipés, il ne pouvoit plus être heureux! Occupé de lui, des mouvemens vifs et variés de son ame, il n'apercevoit, ni mon embarras, ni le changement marqué de ma personne.

Ma pâleur et l'air d'abattement répandu sur mon visage le frappèrent enfin. Un tendre intérêt se peignit sur tous ses traits. Il prit une de mes mains, et la pressant doucement : « Que vois-je, dit-il? Quel sombre nuage obscurcit ce front charmant? Chère Miss, vous soupirez, vous retenez des larmes prêtes à vous échapper, vos tristes regards pénètrent mon ame. L'aimable Jenny gémit tout bas; elle semble dédaigner un ami dont le cœur lui est dévoué. Ah!

parlez, confiez vos secrets à ma foi. Vous me verrez, prompt à vous servir, vous prouver par mon zèle un attachement véritable que vos froideurs, vos mépris mêmes n'affoibliront jamais ».

« Je n'ai point de secrets, dis-je alors, dont la communication puisse paroître une marque de confiance. Si je ne donnai jamais d'espérance à sir James, dans un temps où tout m'autorisoit à croire qu'il m'étoit possible de le rendre heureux, je veux bien lui apprendre aujourd'hui, que pour son propre avantage il doit étouffer ses sentimens ».

« Pour mon propre avantage! répéta le Baronnet, qu'entends-je? Quoi! Miss, êtes-vous engagée? La profonde tristesse où je vous vois livrée, seroit-elle la suite d'une union précipitée et malheureuse? Auriez-vous disposé de votre cœur, de votre main? Vos parens sont-ils de retour en Angleterre? Veut-on vous séparer d'un objet chéri, ou vous lier malgré vous? Votre affliction naît-elle de la contrainte qu'on veut vous imposer, ou du regret d'avoir mal placé vos affections? Pardonnez ces questions à mon zèle, à une passion plus vive dans cet instant qu'elle ne le fut jamais ».

« Ni ma main, ni mon cœur ne sont au pouvoir de personne, repris-je avec assez de fierté. Je n'ai point de reproches à me faire, et ne me suis point encore attiré ceux des autres. Si vous voulez me prouver cette amitié dont vous cherchez à m'assurer, ne vous obstinez pas à découvrir le sujet de mes peines, et laissez-moi la liberté d'éviter des questions qui en redoublent l'amertume ». En parlant, je m'avançois

vers la porte, dans le dessein de me retirer : mais sir James m'arrêtant : « Non, dit-il, je ne vous la laisserai point cette cruelle liberté; vous ne me quitterez pas ainsi, vous ne m'enleverez point un bien que le hasard m'a si heureusement rendu; je vous suivrai partout; je saurai ce que vous me cachez. Un intérêt trop vif me fait désirer de pénétrer ce mystère. Si, comme vous le dites, votre cœur n'est au pouvoir de personne, par quelle bizarrerie voulez-vous fuir un homme dont le tendre penchant vous est connu? Est-ce mon amour qui me rend importun? Eh bien, je cesserai de vous en parler, je renfermerai dans mon ame les sentimens que vous m'inspirez : mais au moins souffrez ma présence, traitez-moi comme un ami, comme un fidèle, un ardent ami. O ma chère Jenny! dès cet instant, j'en adopte le titre, et je jure d'en remplir tous les devoirs ».

Il m'avoit forcée de m'asseoir pour l'écouter. La vivacité de ses expressions et de ses mouvemens redoubloit mon embarras. Il me pressoit, il me conjuroit de parler. Je sentois une répugnance invincible à lui découvrir ma situation, et voyois l'impossibilité de la lui cacher long-temps. Je tournai les yeux vers Lidy. Mes regards l'invitoient à répondre pour moi. Elle m'entendit, et s'adressant au Baronnet : « Un triste événement a changé le sort de Miss, dit-elle. J'ignore d'où naît son trouble, et pourquoi elle semble craindre de l'avouer. La privation des biens de la fortune ne peut inspirer de honte qu'à ceux dont la conduite imprudente a causé la ruine. Si miss Jenny n'est plus riche, elle possède encore les qualités qui

la rendoient estimable. Elle est obligée sans doute à sir James de l'intérêt qu'il prend à ses chagrins : cependant, réduite à vivre dans un état différent de celui où elle fut élevée, je ne crois pas que les visites d'un homme de son âge puissent être admises chez une personne aussi jeune, dénuée de biens, de parens, d'amis; dont l'indépendance deviendroit un nouveau malheur, si la plus exacte décence ne régloit toutes ses démarches ».

Cette première ouverture augmentant la curiosité du Baronnet, engagea Lidy à entrer dans de plus grands détails. Elle cacha les noms de mes parens, sans cacher leur condition, mon état, ni la perte de mes espérances. L'intention de cette fille, en marquant une entière confiance à l'homme qui lui avoit montré la plus forte passion d'unir son sort au mien, étoit d'approfondir ses sentimens; de l'éloigner de moi s'il tenoit à la fortune ou au préjugé, et de seconder ses vœux si leur désintéressement lui permettoit de conserver le désir de m'épouser. Dans ma position, l'amour de sir James lui paroissoit une ressource qu'il eût été imprudent de négliger.

Le Baronnet l'écouta avec une extrême attention. Loin d'être refroidi par cette découverte, elle sembla élever en lui un mouvement de joie. « O ma chère Jenny! s'écria-t-il du ton le plus animé, oh! qu'il m'est doux de pouvoir réparer vos pertes, d'espérer de voir bientôt renaître la sérénité sur cet aimable visage! Mais permettez-moi de vous reprocher une preuve si marquée de votre indifférence. Quoi, dans ce triste abandon; mon idée ne s'est jamais présen-

tée à votre esprit? Vous n'avez jamais pensé qu'il vous restoit un ami, un tendre, un solide ami? N'importe; oublié, méprisé, cet ami n'en est pas moins décidé à vous aimer, à vous servir. Il sera trop payé des soins qu'il s'apprête à vous rendre, si vous daignez les recevoir. Heureux de mettre à vos pieds ma fortune, je commencerai à chérir des biens qui deviennent dans mes mains un moyen de répandre l'agrément sur vos jours ».

Les peines dont notre cœur seul est affecté, nous disposent à la reconnoissance pour tous ceux qui s'y montrent sensibles. Celles qui naissent du besoin, de l'abaissement où il réduit, nous révoltent contre la compassion; sentiment qu'il est difficile d'exprimer sans en humilier l'objet.

Ce même sir James qui, six mois auparavant, osoit à peine lever les yeux devant moi, craignoit tant de me déplaire, de m'irriter en me parlant de sa tendresse, enhardi par mon malheur, sembloit à présent se croire l'arbitre de ma destinée. On eût dit que la ruine de mes espérances élevoit les siennes, lui donnoit des droits assurés sur ma bienveillance, me rendoit dépendante de lui, de son amour, de ses bienfaits. Je ne sais quel mélange de dégoût et de fierté me portoit à rejeter son amitié, à désirer d'éloigner cet homme de moi : ses offres ne m'inspiroient point de reconnoissance; je ne me sentois point touchée de ses empressemens; l'air de satisfaction qui brilloit dans ses yeux m'offensoit. Celui de la modestie, même de la tristesse, eût été plus convenable à l'occasion. S'il est généreux de trouver de la douceur à réparer les pertes

d'un ami, il est plus généreux encore de s'affliger, en l'obligeant, du malheur qui lui rend nos secours nécessaires, et le contraint à les recevoir.

Ces distinctions délicates ne sont pas dans le cœur du commun des hommes. Guidés ordinairement par leurs passions, accoutumés à se préférer eux-mêmes à tout; leurs désirs, leur intérêt, forment l'unique point de vue sous lequel ils envisagent les objets. Sir James m'aimoit, m'avoit perdue, me retrouvoit; un événement lui rendoit le plaisir de me voir; qu'importe si cet événement étoit triste pour moi; il remplissoit ses vœux les plus ardens. Auroit-il pu ne pas sentir de la joie, quand il se persuadoit que sa rencontre, son amour et sa générosité paroîtroient des ressources si avantageuses à l'infortunée qui rougissoit de sa pitié.

Obstiné à ne me point quitter sans connoître ma demeure, il me força de la lui apprendre. Bientôt il sembla qu'elle fût devenue la sienne par son assiduité à s'y rendre, ses plaintes sur son peu d'agrément, et ses sollicitations pour m'obliger d'en changer. Lidy lui représentoit inutilement l'impossibilité où j'étois de m'en procurer une plus commode ou plus riante; il levoit aisément les difficultés qu'elle nommoit insurmontables; mais il nous trouva toutes deux très-décidées à ne lui rien devoir.

Le Baronnet épuisa en vain tous les moyens de m'engager à recevoir ses secours. Je refusois ses présens, et me montrois offensée de la liberté qu'il prenoit de m'en offrir. Il voulut déposer dans les mains de Lidy une somme considérable, assez forte pour

nous mettre l'une et l'autre à l'abri du besoin. Elle refusa de s'en charger. La conduite du Baronnet excita sa défiance; elle craignit qu'il ne cherchât à la gagner, à me séduire; elle me communiqua ses idées. Ma froideur et ma réserve augmentèrent. Sir James devint rêveur, chagrin, fâcheux, sans cesser d'être assidu, même importun. Il paroissoit chez moi à toutes les heures du jour. N'ayant aucun lieu pour me retirer, j'étois forcée de souffrir sa présence, et d'entendre ses plaintes continuelles. Il me reprochoit mon peu de confiance, ma fierté, une hauteur déplacée qui me faisoit rejeter les dons de l'amitié. Il ignoroit, disoit-il avec emportement, où ma dureté pouvoit le conduire; elle le perdroit, elle causeroit sa mort. Souvent il me représentoit les dangers auxquels m'exposoient ma jeunesse et mon indigence; il m'entretenoit sans cesse de son amour, de ma misère et jamais de ses premiers desseins. Il sembloit avoir oublié que j'étois libre, maîtresse de disposer de moi-même. Le seul moyen de m'engager naturellement à lui être obligée, à recevoir ses bienfaits, ne s'offroit point à son esprit. Il me montroit autant de passion qu'à Oxford; mais les expressions de sa tendresse portoient un caractère différent. Ce n'étoit plus le langage d'un amant soumis, qui demande des grâces; c'étoit celui d'un protecteur prêt à en accorder. Il ne montroit point à mes yeux ce zèle aimable de l'amour pur et désintéressé; zèle ardent, mais timide, qui agit en silence, se cache soigneusement, et se croit trop payé s'il est utile et ignoré.

Fatiguée des longues et fréquentes visites de sir

James, de ses empressemens, de ses discours, de ses offres et des choquantes images que présentoient à mon idée les assiduités d'un homme dont les intentions ne paroissoient point honorables, je songeois à me procurer une autre demeure, quand M. Burnet m'écrivit de Cambridge, où ses affaires le retenoient depuis un mois. Une dame respectable consentoit, sur sa parole, me disoit-il, à me recevoir chez elle. Elle étoit veuve, point trop âgée. Son fils unique venoit de partir, dans le dessein de faire le tour de l'Europe. M. Burnet s'étendoit sur les avantages de cette place. Après plusieurs complimens polis, il m'avertissoit de me tenir prête un jour qu'il m'indiquoit, n'en devant passer que deux à Londres, et voulant me présenter lui-même à l'obligeante dame, dont il se trouveroit heureux de me procurer la protection et l'amitié.

Une si favorable occasion d'éviter sir James m'eût causé plus de joie, si je n'avois pas dû me séparer de Lidy. Accoutumée dès mon enfance à voir cette fille, à l'aimer, à me conduire par ses lumières, à la regarder comme la seule personne qui me fût attachée, j'éprouvois une douleur véritable, en songeant à la quitter. J'aurois préféré une vie pénible avec elle, à l'aisance que je ne pouvois lui faire partager.

Ses représentations, ses prières, ses instances me déterminèrent à ne pas négliger la protection qui m'étoit offerte. Il me restoit un peu d'argent, quelques bijoux, une garde-robe fort riche et très-complète. Je comptois lui laisser tout, excepté mon linge, mes dentelles et les habits d'une saison. Ce qu'on me promettoit pour mon entretien, me paroissoit assez

considérable. En épargnant sur cet objet, j'espérois dispenser Lidy d'un travail trop assidu. Le projet le plus cher à mon cœur étoit d'adoucir son sort, puisque je ne pouvois le rendre heureux.

. Je cachai mes desseins à sir James : mais je ne pus me défendre d'un extrême embarras en sa présence. On ne fixe pas sans trouble une personne que l'on se dispose à chagriner : la certitude de lui causer bientôt de la peine en fait ressentir à son aspect. Le mardi, jour marqué par M. Burnet, il vint à midi chez moi, et me trouva prête à le suivre. Il donna tant de louanges à la dame dont j'allois devenir la compagne et l'amie, que Lidy, charmée en l'écoutant, lui demanda avec empressement le nom de Miladi. Il répondit qu'elle s'appeloit ladi Lindsey.

Peignez-vous ma surprise, Madame, en entendant prononcer ce nom. Celle dont M. Burnet avoit ménagé la bonté pour moi, étoit la mère de sir Harris, la plus proche parente de milord Alderson, et la seule personne qu'il vît avec assiduité.

Cette bizarrerie de mon destin me fut si sensible, que me laissant tomber sur un siége, je m'abandonnai à des larmes, à de tristes gémissemens, sans pouvoir expliquer à M. Burnet la cause d'un mouvement qui devoit lui paroître si extraordinaire.

Lidy, pénétrée de la même douleur, lui dit enfin, que miladi Lindsey étoit l'unique dame en Angleterre dont la maison ne m'offroit point un asile convenable; de fortes raisons me défendant absolument de me présenter chez elle. M. Burnet fit voir beaucoup de chagrin de n'avoir pu réussir à m'obliger; et sans

montrer une indiscrète curiosité, il se retira, mécontent peut-être de la démarche inutile où son bon cœur venoit de l'engager.

Sir James arriva un instant après. J'étois debout quand il entra, le visage caché dans le sein de Lidy, j'embrassois étroitement cette fille, nous pleurions toutes deux. Mon attitude, mes larmes, celles de Lidy, alarmèrent le Baronnet. Il s'empressa de demander la cause de ce redoublement de chagrin. Il fallut céder à son importunité, lui rendre compte des soins de M. Burnet, du fâcheux inconvénient qui s'opposoit à leur effet; enfin, des raisons que j'avois de craindre la rencontre de milord Alderson, et d'éviter de le voir jamais.

Loin de chercher à me consoler d'un événement si triste, sir James s'emporta contre moi et contre Lidy. Il l'accusa de me donner de fausses idées de ses sentimens. « Avez-vous pu préférer, me disoit-il, un dur esclavage, une véritable servitude, aux offres réitérées d'un tendre ami? Votre injuste prévention vous trompe et me désespère. Plus je veux vous être utile, plus vous vous montrez soupçonneuse. Osez me répondre, ingrate! continua-t-il avec colère; sur quoi vous défiez-vous de moi, de mes intentions? Ai-je mis un indigne prix aux bienfaits que je me suis efforcé de répandre sur vous? Ai-je exigé la plus légère marque de reconnoissance en voulant vous faire un sort? Je me suis tu. Mon cœur a craint de gêner le vôtre. Une délicatesse, dont j'espérois de plus doux effets, m'a persuadé jusqu'à ce moment, de garder le silence sur mes désirs. J'attendois, pour vous les ex-

primer, que le temps et la situation paisible où vous seriez par mes soins, eussent disposé votre ame à recevoir avec plaisir des propositions presque rejetées à Oxford. Exiger le sacrifice de la liberté de miss Jenny avant de l'obliger, n'étoit-ce pas abuser de son malheur, lui imposer des lois, paroître lui arracher un aveu que je voulois devoir à son estime, à sa tendresse »? Et s'adressant à Lidy : « Parlez, lui dit-il; répétez à Miss les offres dont vous m'avez fait un crime dans son esprit. Je l'avoue, le peu de succès de mes soins à Oxford, son oubli pendant mon absence, ce chagrin si marqué en me revoyant au parc Saint-James, m'ont trop appris qu'elle ne partageroit jamais mon amour. Dans ces circonstances, qu'ai-je fait? J'ai voulu adoucir sa situation, rendre son sort indépendant des autres et de moi-même. Est-ce un attentat contre son honneur? Cependant ce projet désintéressé a redoublé ses dédains, excité votre défiance et la sienne. Que me reste-t-il à dire, à faire, à tenter, à espérer? Ah! pénétré moi-même du chagrin le plus vif, le plus amer ».... Il s'interrompit, fit quelques pas dans la chambre, revint près de moi, s'assit, prit une de mes mains, la pressa, soupira. « O Miss, Miss! dit-il d'un ton triste, vous ne savez pas combien vous m'affligez. Mon cœur est déchiré. Si vous m'aviez aimé, cette main seroit à moi, elle y seroit! Tous mes vœux comblés.... Mais vous ne m'avez jamais montré d'estime, de préférence. Je suis condamné à conserver un amour tendre et malheureux qui ne peut vous toucher. Une seule consolation se présentoit à mon cœur désespéré, celle de vous servir;

servir; vous m'en privez durement : de toutes vos rigueurs, cette dernière m'est la plus sensible ».

En finissant de parler, sir James laissa tomber sa tête sur ma main qu'il tenoit encore. Je la sentis mouillée de ses larmes. Son attendrissement, ses paroles, l'air dont il les avoit prononcées, cette candeur d'une ame vraie, prompte à s'avouer ses erreurs, me firent craindre de mériter les reproches de sir James, en portant trop loin cette défiance qu'il me reprochoit. Les motifs de son silence sur ses intentions me parurent trop nobles pour ne pas exciter ma reconnoissance. Lidy se trompoit peut-être, et m'engageoit à me tromper aussi.

« Pardonnez, dis-je au Baronnet, pardonnez une conduite dont le principe prend sa source dans cette crainte inquiète, compagne du malheur. On m'a peint le monde sous des couleurs étranges. Le pauvre y vit comme s'il n'existoit pas : il n'intéresse personne. Mon peu d'expérience redouble à mes yeux les dangers de ce monde qui m'est inconnu. Jetée en naissant dans ce vaste univers où je suis sans appui, je porte avec effroi mes timides regards autour de moi : tous les êtres qui m'environnent, tiennent à d'autres par quelques liens. Moi seule, isolée dans la nature, je m'y vois comme un jeune oiseau qui, tombé du nid de sa mère, étend en vain ses foibles ailes vers l'asile où il ne peut rentrer ».

Sir James, emporté par un mouvement vif et passionné, se précipita à mes genoux. « Non, s'écria-t-il, non, vous n'êtes point abandonnée, vous n'êtes point isolée dans la nature, un cœur pénétré de ten-

dresse tient à vous, s'intéresse à vous, vous révère, vous aime, vous adore ! Vous voyez à vos pieds un ami, un amant, un époux, si vous daignez l'accepter. Donnez-moi votre foi, recevez la mienne, je deviens votre appui, votre protecteur; je vous mets à l'abri de ces dangers qui excitent vos craintes. O ma chère Jenny ! cessez de répandre des larmes, levez sur moi ces yeux parlans; s'ils me disent seulement que vous ne me haïssez pas, demain, ce soir, dès cet instant, je me lie pour jamais à vous, je consacre toute ma vie à rendre la vôtre heureuse ».

Ces noms de protecteur, d'appui, d'époux, flattèrent mon ame oppressée, la ranimèrent, m'inspirèrent une sorte de vénération pour celui qui prenoit ces titres honorables; je me repentis d'avoir mal jugé d'un homme généreux. Le sentiment qui s'imprima dans mon cœur me fit éprouver en faveur de sir James une partie des mouvemens dont la première vue de milord Alderson m'avoit affectée. A ses prières redoublées, je levai les yeux sur lui, la reconnoissance s'y peignoit sans doute. Le Baronnet crut y voir une expression plus tendre. Transporté de joie, il se leva, jeta ses bras autour de moi, me pressa contre son sein, en s'écriant : « O ma charmante Jenny ! ce regard m'annonce mon bonheur, et l'a déjà commencé ».

Depuis ce moment, la confiance et l'intimité s'établirent entre nous. Sir James m'entretint de sa situation, de ses projets, de ses espérances. Né en Ecosse, il en haïssoit le séjour, et sollicitoit l'agrément d'une charge à la Cour. Le duc d'Argyle, son

parent, s'employoit pour lui faire obtenir celle qu'il désiroit. Resté enfant sous la tutelle d'une mère fort attachée à l'Eglise romaine, on avoit formé des doutes sur sa croyance; il falloit les détruire. Le duc d'Argyle y travailla d'abord de tout son pouvoir; mais depuis quelque temps, sir James se plaignoit de sa lenteur à l'obliger, et le soupçonnoit d'intelligence avec une de ses parentes, obstinée à le marier en Ecosse, où elle lui destinoit une riche héritière. Il souhaitoit ardemment cette charge. Ses discours me firent entrevoir qu'elle étoit nécessaire à sa fortune. La crainte de manquer un établissement considérable, pouvoit être entrée dans les raisons du silence gardé si long-temps sur ses desseins à mon égard. Lidy le pensa comme moi, et ses idées me confirmèrent dans les miennes.

La reconnoissance ouvre rarement le cœur à l'amour, mais elle y fait naître un sentiment réfléchi, moins vif et plus fort peut-être. Il nous porte vers la complaisance, nous rend attentifs aux intérêts de l'objet qui nous l'inspire, augmente à nos yeux le prix des grâces reçues, et nous conduit à craindre sans cesse de lui nuire ou d'abuser de sa bienveillance.

Sir James me pressant de fixer le temps où je voudrois bien le rendre heureux, je crus devoir lui représenter, que dans les circonstances où il se trouvoit, son mariage avec moi étoit une véritable imprudence. En le voyant s'unir à une personne qui ne lui apportoit ni fortune, ni alliance, le duc d'Argyle pourroit se refroidir davantage, peut-être même lui devenir contraire et traverser ses projets. Cette parente,

obstinée à le marier en Ecosse, dont il espéroit, disoit-il, une riche succession, irritée de son choix, changeroit peut-être ses dispositions. Eh! quel du reproche n'aurois-je point un jour à me faire, si je lui voyois des chagrins sans pouvoir me dissimuler d'en être la première cause? Je le priai de s'épargner des regrets, de prendre du temps pour se consulter sur une démarche si importante, et d'attendre au moins celui où il seroit en possession de la place qu'il demandoit.

Sir James se montra fort touché de cette preuve de mon amitié; elle lui fit une impression sensible, trop vive même pour l'occasion. Ses yeux se mouillèrent de pleurs. Il me remercia tendrement, hésita, parut embarrassé, et me dit avec timidité, qu'il étoit facile de concilier ses intérêts et sa satisfaction, si je consentois à éviter l'éclat d'une cérémonie publique, et à vivre deux ou trois mois pour lui seul. Rien ne devoit me faire souhaiter de paroître dans le monde, et la pompe d'une fête ne convenoit guère à ma position. Lidy ne désapprouvant point l'empressement de sir James, se joignant même à lui pour hâter mes résolutions, je cédai à leurs instances, et nommai le jour si ardemment demandé.

Comme un goût d'habitude me faisoit préférer le séjour de la campagne à celui de Londres, sir James loua une maison à Islington. Les articles, examinés par Lidy, lui parurent à mon avantage. Après les avoir signés, je me vis contrainte à recevoir des présens considérables; le Baronnet m'en accabloit, son impatience égaloit sa prodigalité. L'approche d'un

moment que je redoutois, redoubloit ses transports; il s'en occupoit sans cesse; il sembloit si content de me voir prête à combler ses vœux, si heureux par l'assurance de vivre près de moi, avec moi et pour moi, que je rougissois en secret de la tristesse intérieure de mon ame; je m'accusois de singularité, d'ingratitude; mon cœur se reprochoit sa froideur, et la conservoit. Ah! Madame, qu'il est différent d'envisager la fortune ou le bonheur!

La permission ecclésiastique, obtenue par sir James, nous laissoit le choix du lieu de la cérémonie. Il eût été difficile de la faire dans ma chambre sans que mistriss Mabel et toutes les femmes de sa maison, n'en fussent instruites. Nous convînmes donc de nous marier chez un ministre de la connoissance de sir James, et de nous rendre à Islington immédiatement après avoir reçu la bénédiction nuptiale. Lidy et le valet de chambre de sir James s'accordèrent ensemble pour le transport de mes effets. Cette fille se chargea aussi de prévenir sa sœur sur notre départ, et d'arrêter sa curiosité par une fausse confidence.

Le jour destiné à former ces nœuds arriva enfin. Vêtue de blanc, sans aucune parure remarquable, je me rendis à onze heures du matin à l'église de S. Paul. Francis, le valet de chambre du Baronnet, m'y attendoit. Je montai avec Lidy dans une berline de campagne. Elle nous conduisit à une maison de peu d'apparence : une femme assez bien faite s'avança pour me recevoir : elle ouvrit une salle basse très-ornée, et me pria de m'y reposer, pendant qu'on

iroit avertir sir James, embarrassé depuis long-temps à écarter un importun. On servit du thé et du chocolat, mais il me fut impossible de rien prendre. Le Baronnet tarda peu à venir. Mon trouble l'inquiéta ; il me trouva si foible, qu'en m'aidant à monter l'escalier, il se vit obligé de s'arrêter plusieurs fois ; il trembloit aussi, ét son émotion paroissoit violente.

Il me fit entrer dans un grand cabinet ; les fenêtres à demi-fermées, et les rideaux tirés dessus, rendoient ce lieu frais, mais obscur et triste. Un homme en habit de campagne, jeune, bien fait, dont l'air noble et grâcieux étoit frappant, vint à moi, m'adressa un compliment ; je l'entendis à peine, et n'y pus répondre que par une profonde inclination. Il parla bas à sir James, et lui parla assez long-temps. Le ministre, son clerc, Lidy, le valet-de-chambre du Baronnet, la femme qui nous avoit introduites, et ce jeune cavalier, furent les seuls témoins de nos mutuels engagemens. Mon désordre contraignit Lidy à répondre pour moi aux interrogations du ministre. Je ne pus retenir mes larmes quand à la question : *Qui donne cette femme à cet homme?* celui qui venoit de parler à sir James, et m'étoit inconnu, prit ma main, et la présentant au Baronnet, dit tout haut : *Moi.*

Que ma situation me sembla triste, Madame! comparée à celle d'une fille élevée dans le sein de ses parens, sous les yeux d'un tendre père : pompeusement conduite par lui-même au pied des autels, pour y prendre le nom d'un amant, fier de recevoir sa main, d'acquérir le droit d'en être aimé, et peu de momens après l'auguste cérémonie, se voit l'heureuse fille de

deux pères, de deux mères, l'objet de l'attention, des complaisances, des douces caresses de deux familles unies pour la chérir et la protéger.

Mes pleurs émurent sir James, il pâlit, demanda de l'eau, et respira des sels. Sa sensibilité me toucha; je m'efforçai de cacher mon trouble, dans la crainte qu'il ne l'attribuât à cette indifférence si souvent reprochée. Il ne m'étoit plus permis d'en conserver, ou du moins d'en laisser paroître. Je désirois sincèrement de prendre avec le nom de femme, tous les sentimens capables de rendre heureux un homme, dont le généreux désintéressement méritoit ma tendresse et ma reconnoissance.

Le ministre ayant joint nos mains, déclaré au peu d'assistans que nous étions mariés, sir James me prit dans ses bras, et m'y serra avec transport. Celui qui venoit de remplir pour moi l'office de père, demanda la permission de me saluer, et le fit d'un air d'intérêt remarquable. J'appris de Lidy qu'il avoit montré de la surprise, même de l'admiration, en me voyant entrer, et de l'inquiétude pendant la cérémonie. Mon trouble ne me laissoit pas la liberté de faire attention aux mouvemens des autres. Occupée du soin de réprimer les miens, de renfermer l'extrême tristesse dont je ne pouvois me défendre, il m'eût été difficile d'apercevoir ce qui se passoit autour de moi.

Nous sortîmes de chez le ministre. La voiture qui nous avoit amenées, nous conduisit au bord de la Tamise; un bateau couvert nous y attendoit. Sir James m'y fit entrer avec Lidy, ensuite il renvoya le carosse et le seul laquais dont nous étions suivis; vint

prendre sa place auprès de moi, et donna ordre de partir. Les bateliers, ayant ramé quelque temps, abordèrent à un bâtiment rond qui s'avançoit sur la rivière. Sir James frappa des mains. Une jeune jardinière ouvrit la petite porte du jardin, et la referma soigneusement quand nous fûmes entrés. Elle nous mena à un pavillon élevé derrière des arbres hauts et touffus, qui en déroboient la vue du côté de l'eau. L'appartement où elle nous laissa, me parut plutôt orné que meublé. Tout y étoit agréable, mais rien n'y offroit les commodités d'une demeure habituelle. Je m'assis à une table à thé, et fus extrêmement surprise en voyant la jeune paysanne se présenter seule pour m'y servir.

La solitude de ce lieu m'effraya. Je me tournai vers Lidy, ses regards augmentèrent la terreur qui commençoit à s'emparer de mon esprit. Le Baronnet s'aperçut de mon inquiétude, et s'empressa de la dissiper. « Vous n'êtes point chez vous, ma chère Jenny, me dit-il. Une raison, dont vous serez instruite avant de quitter cette maison, m'a engagé à vous y amener passer la plus grande partie du jour. Ce soir vous en partirez pour aller prendre possession de la vôtre. Vous y trouverez des gens destinés à vous servir; tout ce qui rend un séjour riant, même délicieux, s'y rencontre. Je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit embellir votre demeure. J'ose attendre de mes soins une récompense bien flatteuse : le plaisir de vous voir contente de moi, heureuse par mes attentions. Voilà, mon aimable compagne, le prix satisfaisant que se promet un cœur tout à vous ».

Ce discours me rassura. Je pris du thé; ensuite je passai avec sir James sous un berceau fort couvert. Il se terminoit à une terrasse d'où l'on entroit dans le premier pavillon que j'avois vu. Une salle et quatre cabinets le formoient; ce lieu offroit la retraite la plus fraîche et la plus tranquille. Sir James me contraignit de m'y arrêter. J'y restai seule avec lui jusqu'à trois heures. Alors le son d'une cloche nous avertit de retourner dans le salon où nous devions dîner. La jardinière et Lidy servirent un repas délicat, apprêté par le valet de chambre de sir James, arrivé peu d'instans après nous.

La joie la plus vive éclatoit sur le visage du Baronnet: son air heureux, la tendresse de ses regards, de ses discours, l'extrême passion répandue dans toutes ses actions, ne calmoient point la triste agitation de mon cœur. Confuse, abattue, insensible à ses caresses, à ses transports, la satisfaction de son ame ne pouvoit se communiquer à la mienne.

Le dîner fini, nous retournâmes dans le pavillon: Lidy eut ordre de s'y rendre à sept heures. Quand elle y fut venue, sir James lui dit de s'asseoir, se plaça entre elle et moi, prit une de mes mains, la baisa plusieurs fois; et après un peu de silence: « Il est temps, ma chère Jenny, dit-il, de vous dévoiler le mystère d'une conduite qui a pu vous surprendre au commencement, et rendre mes intentions suspectes. Je viens d'acquérir des droits incontestables à votre complaisance; ils m'enhardissent à vous ouvrir mon cœur. Mon honneur et ma fortune doivent être à présent des objets intéressans pour vous. Ce

n'est point à miss Jenny, c'est à ma femme, c'est à l'aimable créature destinée à faire mon bonheur, que je vais confier l'embarrassante situation où je me trouve. Elle est telle, qu'en me liant aujourd'hui, j'ai mis au hasard toutes mes espérances; ce seroit peu, mais en risquant de perdre les biens que je possède, ceux que j'attends, je m'expose encore à des reproches mérités, à un éclat fâcheux, et ce qui m'est bien plus sensible, à paroître ingrat, à l'être véritablement, en payant d'un cruel retour les bontés d'une parente, d'une amie, que tout doit me rendre chère et respectable ».

Sir James s'arrêta, détourna la tête pour me cacher les marques de son attendrissement; mais les inflexions de sa voix m'avoient fait connoître combien il étoit touché. Inquiète de ce qu'il alloit m'apprendre, je lui prêtai la plus grande attention.

« Quand je vous vis chez milord Clare, continua-t-il, tout me promettoit un sort heureux. Je descends de ce brave lord Huntley, qui sacrifia ses biens et sa vie aux intérêts de l'infortuné Charles I. Ma maison, autrefois illustre et riche, constante dans son amour pour le sang de ses anciens maîtres, perdit avec eux ses titres et ses possessions. Sa ruine n'abaissa point sa fierté, et loin de mendier les faveurs de la Cour, elle se glorifia de sa pauvreté.

» Chef de cette famille fidèle, mon père eut l'avantage de plaire à miss Lineric, de la maison d'Hamilton, riche héritière par sa mère, et maîtresse d'elle-même; elle l'épousa, en se réservant la propriété de ses biens, et le droit d'en disposer. Mon père ne jouit

pas long-temps de sa fortune, il mourut, et me laissa au berceau; ma sœur, née trois ans avant moi, faisoit déjà les délices de ma mère : une convention ordinaire entre les époux dont la croyance diffère, destinoit ma sœur à professer la foi romaine, et je devois être élevé dans la protestante. Mes parens paternels se chargèrent de veiller aux principes que l'on me donneroit. Ma mère, dont le parti étoit proscrit en Ecosse, n'osa s'y opposer. Sans doute elle espéroit que ses grands biens rendroient sa tutelle arbitraire; trompée dans son attente, elle prit une extrême indifférence pour moi, et ma sœur devint l'objet unique de ses affections.

» Je fus instruit à l'université de Glascow. Miladi Rutland, cousine de mon père, avoit une terre fort proche de ce lieu; quand elle y séjournoit, elle m'y faisoit venir, et se plaisoit à m'encourager dans mes études en récompensant mes progrès : elle suppléoit à la négligence de ma mère, et je lui devois tous les agrémens dont je jouissois à Glascow.

» Six mois après ma sortie de l'université, je partis pour visiter les différentes Cours de l'Europe, j'entretins un commerce exact avec la duchesse de Rutland; mon cœur, simple et naïf, s'exprimoit sans détour dans mes lettres, je ne lui cachois rien, pas même mes imprudences; elle m'aida souvent de ses conseils; sa généreuse amitié s'étendit plus loin : trouvant modique la pension que m'accordoit ma mère, elle la doubla. Par son ordre, mon gouverneur me laissa long-temps croire que cette augmentation venoit des représentations qu'il avoit cru devoir faire à miladi Huntley.

» Je passai six années loin de ma patrie. Quand j'y retournai, je ne reçus point de ma mère l'accueil ni les caresses que mon respect, ma soumission à ses volontés, et ma bonne conduite pendant mes voyages, me mettoient en droit d'en attendre. Ma sœur, malade depuis son enfance, touchoit à ses derniers momens, elle mourut peu de temps après mon retour : la douleur de ma mère fut immodérée ; loin de la diminuer, ma présence sembloit l'accroître. Miladi Rutland étoit alors en Irlande ; l'Ecosse me devint insupportable, et je résolus de la quitter.

» J'avois formé un plan pour mon avancement ; je voulois m'approcher du prince, le servir, mériter sa bienveillance, m'efforcer de rendre à ma famille ses titres et son premier éclat. Je priai le comte de Blair, mon ami, de communiquer mes desseins à ma mère : fort opposée dans son cœur à la maison régnante, elle ne devoit pas goûter ce projet ; mais le peu de plaisir qu'elle prenoit à me voir, la détermina à me le laisser suivre ; elle m'adressa au duc d'Argyle, remettant au choix de ce seigneur le parti qu'il me conviendroit d'embrasser, et le pria de me procurer de l'emploi dans les troupes, ou de m'attacher à la personne du Roi ; elle m'accorda une pension considérable, reçut mes adieux, et me vit partir sans donner la moindre marque d'attendrissement à un fils respectueux, qui ne put la quitter avec la même indifférence.

» Quand j'arrivai à Londres, le duc d'Argyle étoit à Bath ; je ne crus pas devoir me faire présenter au Roi par un autre : en attendant le retour du Duc, je me

livrai aux amusemens variés de la ville, et renouvelai connoissance avec des personnes distinguées que j'avois rencontrées dans les pays étrangers. Milord Clare fut de ce nombre; la profonde douleur dont je le vis accablé, me toucha : j'allois souvent partager sa solitude; j'étois bien éloigné d'imaginer que mon cœur y trouveroit l'objet d'une passion aussi vive, aussi constante que la sienne, mais destinée à être plus heureuse. J'oubliai près de vous le soin de ma fortune; seulement occupé du désir de plaire, malgré votre froideur, je me livrois à la douce espérance de vous rendre sensible.

» Miladi Rutland, retournée à Edimbourg, m'écrivoit souvent; elle s'étonnoit que je n'eusse fait encore aucune démarche pour mon établissement. Le duc d'Argyle étoit à Londres; mais vous habitiez Oxford, et je ne pouvois le quitter. Il fallut m'y résoudre pourtant : le comte de Blair m'apprit que le chevalier de Thanet, jeune gentilhomme sans fortune, mais d'un mérite distingué, avoit fait des progrès si rapides sur le cœur de ma mère, et lui inspiroit une passion si vive, qu'elle ne cachoit point sa tendresse. Il me pressoit de venir lui rappeler, par ma présence, un titre et des obligations dont elle paroissoit ne plus se souvenir. Emportée par ses sentimens, elle pouvoit, disoit-il, oublier qu'elle étoit mère d'un homme entièrement dépendant de ses dispositions. Cet avis me surprit d'autant plus, que la duchesse de Rutland ne me le donnoit point; je la connoissois trop bien pour la soupçonner de se prêter à ma ruine. Excepté elle cependant, tous mes parens m'é-

crivirent conformément à l'avis du comte de Blair.

» En tout autre temps, j'aurois sans doute pensé que ma mère, maîtresse de sa fortune, avoit le droit d'en disposer sans mon aveu; mais il falloit du bien pour vous obtenir de ceux dont vous dépendiez, et je vous adorois. Dans ces circonstances, l'aspect de la pauvreté me parut insupportable. Je me déterminai à partir, à courir défendre mon héritage au péril de ma vie. Le chevalier de Thanet me sembla moins l'usurpateur de ma fortune, que le destructeur de ma félicité. L'excès de ma fureur me rendit imprudent : j'écrivis au comte de Blair, je lui confiai mon départ et mes desseins. Brûlant de m'approcher du chevalier de Thanet, je m'arrachai avec violence à la douceur de vous voir, et pris la route de l'Ecosse.

» Je courus nuit et jour, ne m'arrêtant que pour vous écrire : à deux journées d'Edimbourg, je fus attaqué d'une fièvre violente, elle m'embarrassa d'abord la tête, et me causa des transports continuels : un bon prêtre chez lequel je logeois, eut un soin particulier de moi. Il fallut m'ôter mes forces afin de conserver ma vie; et pendant sept jours on douta s'il seroit possible de me sauver de ce mal dangereux.

» Mon valet-de-chambre ignorant les raisons qui me faisoient retourner en Ecosse, se hâta d'écrire à ma mère la situation où j'étois réduit, et le lieu où elle me contraignoit de séjourner. Je ne sais ce qu'elle pensa en me sachant si près d'elle; mais le huitième jour de ma maladie, je vis avec une extrême surprise miladi Rutland au chevet de mon lit.

» La présence d'une personne que j'aimois, dont je

me croyois aimé, me charma, m'attendrit; je donnai des marques de foiblesse en sentant ma main pressée entre les siennes. Nous restâmes un peu de temps sans parler; sa démarche, ses regards pleins de bonté m'apprirent qu'elle me conservoit encore son amitié. En se taisant sur le penchant de ma mère, elle m'en avoit fait douter. Cette dame écouta mes plaintes avec douceur; et sans entrer dans aucun détail, elle me pria de m'occuper seulement du soin de me rétablir; elle me promit de rester aux environs de ma demeure, de me visiter tous les jours en attendant le retour de mes forces; et comme le repos et le silence m'étoient nécessaires, elle me laissa entre les mains d'une de ses femmes et d'un médecin, venu d'Edimbourg avec elle.

» Rendu à moi-même, et presque convalescent, j'envoyai à Lothiane, où je vous avois priée de m'adresser vos lettres. On m'en apporta une de miss Clifford. Elle me disoit que peu de jours après mon éloignement, vous étiez partie d'Oxford, et qu'elle ne savoit point encore où vous logiez à Londres. Cette nouvelle me consterna. J'attendis avec la plus grande impatience une seconde lettre. Je la reçus; mais elle augmenta mon inquiétude en me confirmant l'ignorance de la jeune Miss sur votre sort. Elle continua de m'écrire, et ses lettres détruisirent le reste d'espérance qui me soutenoit encore. Son amitié pour vous, peut-être sa complaisance pour moi, l'engagea à envoyer un exprès à Londres, chez votre tuteur. Il se mouroit, on ne put le voir, ses gens dirent qu'ils ne connoissoient ni miss Glanville, ni ses parens.

» Je ne tenterai point de vous exprimer la douleur dont je fus pénétré en pensant vous avoir perdue pour jamais. Sans cesse occupé de vous, mon imagination erroit sur mille objets affligeans. Vos parens vous rappeloient-ils, alliez-vous les trouver à la Jamaïque, ou leur retour vous enlevoit-il à moi? Quelquefois, vous croyant au milieu des mers, exposée à la fureur des vents, je tremblois pour vos jours; un instant après, il me sembloit vous voir paisible, contente, négligeant, oubliant un infortuné dont la tendresse n'avoit pu vous toucher, comblant les vœux d'un amant plus heureux..... O ma chère Jenny! ces différentes images que se formoit un esprit inquiet, étoient bien moins cruelles encore que la triste vérité. Vous pleuriez, vous gémissiez; accablée sous le poids de vos peines, vous les dévoriez en secret. Qu'un mot écrit par une main si chère, eût été nécessaire à notre commun bonheur! Votre confiance en moi pouvoit alors..... elle m'eût épargné le reproche..... Ah Jenny, Jenny! Pourquoi..... Mais il n'est plus temps..... non, il ne m'est plus permis de me plaindre de vous.

» Dès que je pus soutenir le mouvement d'une berline, j'accompagnai miladi Rutland à Duglas. Le comte de Blair vint m'y voir. Personne ne me parloit de ma mère, on éludoit mes questions, on n'y répondoit point : j'appris enfin qu'elle étoit mariée. Foible encore, ranimé seulement par la fureur, par le désir de me venger du chevalier de Thanet, que j'accusois de toutes mes peines, je résolus de quitter Miladi, d'aller à Edimbourg, de chercher cet homme,

de

de le priver de la vie, ou de terminer par ses mains des jours qui ne pouvoient plus être heureux.

» Mes desseins étoient connus de la duchesse de Rutland; c'étoit pour en prévenir l'exécution, qu'elle m'avoit conduit à Duglas. Elle vouloit me calmer, et ne doutoit point du pouvoir que mon respect et mon attachement lui donneroient sur mon esprit.

» Jamais femme ne fut plus aimable, ni plus généralement estimée que miladi Rutland : née à Londres, possédant par sa mère de grands biens en Ecosse, mariée à un seigneur attaché à la Cour, et puissant dans le royaume, à l'âge de dix-neuf ans, elle resta veuve et maîtresse de quinze mille guinées de rente. Sa conduite assez extraordinaire fixa long-temps sur elle l'attention publique. Elle seule, peut-être, sait allier à l'exacte décence la liberté d'une façon de vivre, exempte de contrainte et d'assujettissement : sans sortir de sa patrie, elle a toujours voyagé et continue encore à parcourir les trois royaumes, s'arrêtant où elle s'amuse, et laissant partout des marques de la bonté de son cœur. La règle de sa vie est d'être utile aux autres, et complaisante pour elle-même. Ses traits sont beaux. La tranquillité de son ame a prolongé sa jeunesse. Elle est généreuse, sincère, simple dans son langage et noble dans ses idées; elle plaît, elle intéresse, on l'aime, on la respecte; ce qu'on sent pour elle approche de la vénération; elle inspire ces sentimens tendres et solides que fait toujours naître un mérite rare et reconnu ». . . .

« Je sais, me dit-elle un jour, le projet que vous méditez, je ne vous blâme point de l'avoir conçu;

un mouvement naturel et pardonnable doit vous rendre odieux celui qui succède à vos droits; mais si vous êtes capable de modération, si vous daignez en croire une amie, vous n'écouterez point un ressentiment trop vif, et vous abandonnerez le dessein cruel qui vous a conduit ici. La vengeance est une satisfaction foible et passagère; un même instant la donne, la dissipe et livre à de longs regrets. En attaquant la vie d'un homme adoré de votre mère, voulez-vous justifier son indifférence et mériter sa haine? Porterez-vous la douleur dans le sein de celle qui vous a donné le jour? Percerez-vous à ses yeux l'objet de ses plus tendres affections? Oserez-vous l'en priver? Et si vous le faites, pensez-vous obtenir jamais le pardon de cette offense? Loin de réparer vos pertes, ce crime infructueux comblera votre malheur. Mais qui vous assure de la victoire? Ne pouvez-vous pas succomber? Dans l'un ou l'autre cas examinez l'avantage que vous poursuivez. Songez-y, sir James; vous risquez de déchirer le cœur de votre mère, de lui causer une douleur inexprimable, de périr, ou d'être irrévocablement déshérité ».

« Je ne répondis rien. Combattu par mille mouvemens opposés, je ne pouvois encore céder à la force d'un raisonnement dont pourtant la justesse me frappoit, et disposoit mon ame à recevoir de plus douces impressions ».

« Première cause de votre infortune, continua Miladi, je suis obligée à trouver un moyen de la diminuer. C'est moi qui amenai le chevalier de Thanet en Ecosse. Son père m'avoit aimée dès ma plus tendre

enfance. Sensible à son mérite, aux agrémens de sa personne, je l'aurois préféré, si j'eusse été libre dans mon choix. Les grands biens et la faveur du duc de Rutland déterminèrent mes parens à me donner à lui. Il reçut ma main, mais l'image de sir Thanet resta toujours présente à mon esprit et chère à mon cœur. Il étoit marié quand je devins veuve; j'en ressentis un chagrin véritable. Je cherchai partout sir Thanet, mes voyages n'avoient pour but que le désir de le rencontrer. Je trouvois de la douceur à me livrer à mes sentimens; il les ignoroit, mais ses yeux me disoient souvent qu'il se souvenoit de ses premiers penchans.

» Sir Thanet fut tué en Allemagne. Sa mort m'affligea sensiblement, je donnai des larmes à sa perte, je me plus à conserver son idée, sa mémoire m'est chère, tout ce qui tient à lui, tout ce qui le rappelle à mon souvenir, devient l'objet de ma complaisance, et acquiert des droits à mon amitié.

» Je trouvai le Chevalier en Irlande; il venoit de perdre sa mère et un procès dont les frais immenses absorboient presque tout ce qui lui restoit de biens. Sa situation m'attendrit, je me sentis pressée d'un désir vif de l'obliger. Je me liai avec lui; à ma prière, il me suivit ici : votre mère y vint passer deux mois, je lui confiai mes desseins sur le jeune Thanet, je voulois lui donner ma nièce, riche héritière, entièrement sous ma dépendance par le testament de ma sœur. Elle n'a que neuf ans, il auroit joui d'une partie de son bien en attendant le moment de posséder toute sa fortune avec sa personne. Ladi Huntley, guidée

par une folle passion, lui fit offrir le don actuel de huit mille guinées de rente. Ma nièce aura bien plus; mais l'avenir est si éloigné aux yeux de la jeunesse! un avantage présent détermina le Chevalier. Sans m'en parler, il signa le contrat qui l'unissoit à votre mère; leur mariage se fit en secret, et quand le comte de Blair vous conseilla imprudemment de venir vous y opposer, il n'étoit plus au pouvoir de personne d'y mettre obstacle.

» Je vous ai confié les motifs de mon amitié pour le chevalier de Thanet; à présent j'ose vous demander le sacrifice de votre ressentiment, et vous prier d'accepter le sort que je lui destinois. Cédez à mes désirs, rendez-moi l'occasion perdue de faire un heureux : je m'engage dès cet instant à reconnoître cette condescendance par le don ».... Je l'interrompis avec vivacité. « Permettez-moi, Miladi, lui dis-je, de ne pas en entendre davantage; la douceur de vous obliger est sans prix pour moi; le chevalier de Thanet jouira paisiblement des biens qu'il me ravit; loin d'attaquer ses jours, je me sens capable de les défendre, si vous me l'ordonniez. Mais souffrez que ce sacrifice soit pur; laissez-moi refuser vos dons généreux : je tiens peu à la fortune; heureux de mériter votre estime, de conserver une amitié qui m'est si chère, je m'applaudirai, même dans l'état le plus fâcheux, d'avoir pu vous donner une preuve certaine de ma soumission et de mon respect ».

« Cette promptitude à m'accorder une grâce que je désirois ardemment d'obtenir, reprit Miladi, ce noble désintéressement, redoublent mes obligations.

Mais laissons ce discours, nous le reprendrons à Bristol, où je vais passer un peu de temps : vous ne refuserez pas de m'y accompagner : ladi Huntley m'a remis un billet de deux mille guinées pour vous dédommager des frais de votre voyage ; le voilà, ajouta-t-elle, en me le donnant ; elle ne désire point de vous voir, mais je veille à vos intérêts auprès d'elle ; votre pension est augmentée, et l'alderman Burton, qui prend soin de ses affaires à Londres, a déjà l'ordre de fournir l'argent nécessaire à l'acquisition de la charge dont le duc d'Argyle doit vous procurer l'agrément. Je ne vous presse point d'accepter le parti que je viens de vous offrir ; cependant ma nièce peut, en vous donnant la main, faire rentrer dans votre maison les titres et les biens que les troubles de la nation ne lui ont point encore permis de recouvrer. J'abandonne ce sujet à votre plus sérieuse considération, et dans un mois je vous prierai de m'instruire de vos résolutions. Nous partîmes le lendemain ; j'avois reçu à Douglas une lettre de miss Clifford, elle ne me donnoit aucune nouvelle de vous. Dès que je fus en Angleterre, j'envoyai mon valet de chambre à Londres, avec ordre d'aller chez sir Humfroi, de s'informer des amis, des parens de cet homme, de faire d'exactes recherches parmi eux, de ne rien négliger pour découvrir ce que vous étiez devenue. Son voyage fut inutile, il n'apprit rien, et son retour me désespéra.

» Une lettre du comte de Blair me fit connoître toute l'étendue des obligations que j'avois à la duchesse de Rutland. Elle seule pressoit le duc d'Argyle de s'employer en ma faveur. Ma mère, loin de s'oc-

cuper de mon établissement, ne se souvenoit plus de mon existence. Le billet de deux mille guinées, les fonds déposés chez l'alderman Burton, l'augmentation de mon revenu, je devois tout à la libéralité de la duchesse : pénétré des procédés d'une amie si respectable, reconnoissant de ses bontés, je me crus obligé de céder enfin à ses désirs.

» Sans espoir de vous retrouver, d'être heureux par l'amour, je tentai de le devenir par l'ambition. Des idées de grandeur se mêlèrent à ces tendres sentimens dont j'étois si douloureusement affecté. Maître d'accepter un parti que les plus opulens seigneurs d'Angleterre auroient recherché, je commençai à réfléchir sur tant d'avantages offerts. Miladi Rutland me pressoit : je promis, je m'engageai formellement à épouser dans quatre ans la jeune ladi Betsey d'Arran..... »

Sir James alloit continuer, mais me voyant pâlir, me renverser sur le siége où j'étois assise, il poussa un cri, et jetant ses bras autour de moi, il s'empressa de ranimer mes esprits. « Eh! d'où vient cette crainte? D'où naît cet effroi, me disoit-il? pourquoi ma chère Jenny s'alarme-t-elle? O mon aimable femme! rassurez-vous; un lien sacré nous unit, vous êtes le choix de mon cœur, un nœud déjà formé détruit tout autre engagement; écoutez-moi, croyez-moi, ne vous défiez point d'un homme qui vous adore. Si vous daignez vous prêter à mes soins, à mes désirs, tout s'arrangera au gré de mes vœux et des vôtres ».

Les caresses de sir James, ses discours, ses sermens, ses protestations, rien ne calmoit le trouble qui ve-

noit de surprendre mon cœur; il ne pouvoit ramener mon attention; je pleurois, je ne l'écoutois point. Ah grand Dieu! m'écriai-je enfin, une telle confidence devoit bien précéder la cérémonie de ce matin!

« Si vous m'aviez aimé comme je vous aime, dit sir James, je ne me serois point attiré ce reproche qui m'est sensible; ma confiance eût mis mon sort dans vos mains; vous m'avez vu long-temps agité, inquiet, rêveur, chagrin; je combattois avec moi-même, je désirois ardemment retirer ma parole avant de me donner à vous. Combien de fois j'ai voulu vous parler? mais tant de fierté dans vos yeux, d'indifférence dans votre cœur, une si grande prévention contre moi, m'ont fait craindre de vous perdre pour jamais, si je vous laissois connoître ma position. Comment me dégager sans vous quitter un peu de temps? Il falloit retourner auprès de miladi Rutland, aller lui avouer mon penchant, mes chagrins, mes désirs; la toucher, l'attendrir, obtenir d'elle ma liberté: mais votre obstination à rejeter les preuves de mon amitié, à refuser mes secours, m'a fixé près de vous. Comment me résoudre à vous abandonner dans une demeure si triste, exposée au besoin, réduite à chercher les moyens de pourvoir à votre subsistance, déterminée à accepter le premier asile offert! Que devenois-je à mon retour, si je me voyois privé une seconde fois de vous, du seul bien qui m'est cher? Pardonnez-moi, mon aimable amie, d'avoir entrepris de me le conserver au risque de vous déplaire ». Il s'arrêta, me regarda, prit ma main, la baisa; s'apercevant que je m'affligeois toujours, et ne me dispo-

sois pas à lui répondre : « O ma charmante Jenny! je ne vous chagrinerai point, s'écria-t-il; fortune, honneurs, dignités, je veux tout sacrifier à ce que j'aime! j'allois vous prier d'être seulement un an sans porter mon nom, sans prendre le titre de ma femme; de me laisser le temps de prévenir miladi Rutland; je voulois qu'elle ignorât le moment de notre mariage, qu'il parût fait de son aveu; je lui devois cette déférence, même en renonçant à ses bienfaits, et à l'alliance projetée. Il m'est affreux de manquer d'égards pour une parente, pour une amie si digne de ma reconnoissance; mais je lui remettrai ce que je tiens de sa générosité, j'abandonnerai l'espoir d'une riche succession, la certitude d'un titre, tout enfin..... Eh! que sont pour moi les grandeurs, les vaines dignités? Leur attente vous a-t-elle jamais remplacée dans mon cœur? O ma chère Jenny! Plût au ciel!.... Pourquoi, ah! pourquoi ne reçûtes-vous pas ma main à Oxford? Que n'étions-nous unis avant ce fatal voyage? La perte de vos espérances et des miennes eût été un léger malheur pour votre époux. Réduit à ma légitime, ne possédant que le simple héritage de mes pères, j'aurois vécu content sur la montagne la plus aride de l'Ecosse : mon cœur eût gémi sans doute de ne pouvoir vous procurer que les seuls plaisirs du sentiment; mais si vous m'eussiez aimé, si vous eussiez supporté sans peine nos communes privations, je n'aurois rien envié, rien regretté. Qu'importe l'habit qui nous couvre, l'aliment qui nous soutient, ou la perspective qui s'offre à nos regards, quand, heureux au dedans de nous-mêmes, nous jouissons du bonheur



que nous avons le plus désiré, et qui nous paroît le seul capable de remplir tous nos vœux »! Sir James cessa de parler, et attendit ma réponse d'un air triste et inquiet.

Remettre à une personne généreuse le pouvoir de nous ôter ou de nous conserver des avantages que nous semblons négliger pour elle, c'est l'engager à préférer nos intérêts aux siens, et notre satisfaction à son propre bonheur. Mille idées mortifiantes s'élevoient dans mon esprit, en songeant à quels soupçons m'exposoit le secret exigé; cependant un instant de réflexion me rappela mes vœux récens, les obligations indispensables de mon nouvel état; il ne me convenoit plus de m'opposer à la volonté de sir James. Comme des représentations sur une affaire terminée, sont souvent fâcheuses et toujours inutiles, je pris le parti de me soumettre à des dispositions qu'il n'étoit plus temps de changer.

« Je me trouverois bien malheureuse, Monsieur, lui dis-je, si je vous réduisois à vivre dans l'obscurité, vous qui avez daigné me tirer de celle où me condamnoit ma mauvaise fortune. Pardonnez un premier mouvement, je voudrois avoir pu vous le cacher, et me reproche la douleur qu'il vient de vous causer. Expliquez-moi vos intentions, je m'y conformerai. Vous êtes le maître d'imposer des lois à un cœur reconnoissant; elles ne lui paroîtront jamais dures, quand vos avantages ou votre bonheur seront le prix des sacrifices qu'il devra vous faire ».

« O ma charmante compagne! s'écria sir James, transporté de joie, je jure par vous-même de me

rappeler chaque jour de ma vie la douceur de ce procédé. Quand j'ai craint de vous ouvrir mon ame, je ne connoissois pas toute la noblesse de la vôtre. Aimable et chère Jenny! tes larmes ont déchiré mon cœur, mais ta complaisance le pénètre de plaisir. Puissé-je t'en payer dignement. Ah! que le ciel me punisse dans sa colère, qu'il nous sépare, me prive à jamais de toi, si tes moindres désirs trouvent en moi la plus légère résistance, si je ne les préviens pas, si ta satisfaction n'est pas toujours le premier de mes soins, et si j'envisage dans l'avenir un autre bonheur que celui de combler le tien ».

De tendres caresses suivirent ces expressions de sa reconnoissance; ensuite il commença à détailler les mesures qu'il avoit cru devoir prendre pour assurer le secret de notre union. « La nécessité de me montrer presque tous les jours à Londres, dit-il, et l'envie de n'en passer aucun sans vous voir, m'ont forcé de choisir votre demeure près de la ville. Je n'ai rien trouvé dans ses environs de plus convenable à mes desseins, qu'une maison isolée et très-jolie, située à Islington. Je voulois m'en rendre entièrement le maître; mais la propriétaire n'a pu consentir à céder le côté qu'elle habite. C'est un pavillon détaché du corps de logis, sans communication dans le grand bâtiment, mais dont les vues s'étendent sur une partie du jardin. Je me suis informé de cette femme. Elle s'appelle mistriss Roberts, est d'honnête famille; veuve d'un ministre, et vit très-retirée. Je lui ai confié que j'attendois de Coventry une fille riche et de qualité, liée par ses promesses à mon frère, jeune

officier de marine, actuellement en mer pour le service de sa patrie. Les parens de cette dame, ai-je ajouté, la pressant de recevoir les soins d'un autre, miss Jenny vient se mettre sous ma protection, afin de se conserver à l'homme dont son cœur a fait choix. Nous ignorons, elle et moi, le temps du retour de mon frère ; la jeune Miss l'attendra chez vous : j'ai fini par prier mistriss Roberts de vous appeler seulement miss Jenny, et de ne jamais prononcer devant personne le nom d'Asteley, que je lui ai dit être celui de votre famille. Elle me l'a promis, s'est chargée du soin de trouver des gens pour vous servir, me les a présentés, et je les ai arrêtés sur sa parole.

En qualité de confident d'un frère chéri, mes visites ne seront point suspectes : je m'efforcerai de ne pas les rendre trop fréquentes pendant le jour, mais toutes les nuits, une porte qui s'ouvre dans la campagne, me donnera la facilité d'entrer chez vous sans être aperçu. Deux pièces que j'ai fait percer, me conduiront au pied d'un escalier dérobé, caché par un retranchement ménagé exprès. Par-là je parviendrai à votre cabinet. Lidy, et un de mes valets-de-chambre, dont la fidélité m'est connue, sauront seuls notre secret : mes chevaux m'attendront à une ferme prochaine ; personne ne soupçonnera notre intelligence ; et quand je pourrai m'arracher un peu de temps au plaisir délicieux de vous voir, d'être près de vous, j'irai trouver miladi Rutland. Je lui ouvrirai mon cœur, j'avouerai ma passion, sans avouer que j'en possède l'objet. J'étois lié par l'amour, lui dirai-

je, avant de l'être par mes promesses : je connois Miladi ; sa douceur, son indulgence, sa bonté ne lui permettront pas de m'affliger. Elle me rendra ma parole ; elle ne me privera point des avantages qu'elle m'a faits ; elle ne changera rien à ses dispositions généreuses. Je conserverai son estime, son amitié, l'assurance d'une grande fortune, dont ma chère Jenny sera la maîtresse. Alors je déclarerai notre union, comme si elle venoit d'être formée ; je présenterai mon aimable compagne à Miladi, à ma famille, à la Cour, à tout le monde enfin ; on admirera ce que j'aime, mon choix sera applaudi, mon bonheur envié, et tous mes désirs remplis ».

Sir James en finissant, me demanda si j'avois des objections à faire sur cet arrangement, ou si je sentois de la répugnance à m'y prêter. Je ne crus pas devoir en montrer. Cependant j'étois humiliée du personnage qu'il me forçoit de représenter. Je rougissois intérieurement de passer dans ma maison pour une fille passionnée, préférant sa satisfaction à ses devoirs, capable de se soustraire à la juste autorité de ses parens, et de sacrifier sa réputation au penchant de son cœur, en hasardant une démarche si téméraire. La retraite dans laquelle je devois vivre, pouvoit seule adoucir le désagrément d'une pareille situation. Je répondis à sir James que ne séparant plus ses intérêts des miens, je me conformerois à ses volontés, et m'efforcerois de trouver ma félicité dans tout ce qui contribueroit à assurer la sienne.

Il avoit eu la précaution de faire apporter des ha-

bits de voyage. Nous en choisîmes deux, et les froissâmes, Lidy et moi, avant de les vêtir, afin qu'ils parussent moins neufs. Ensuite nous traversâmes le jardin, et sortîmes de la maison par une porte de derrière. Elle donnoit dans une petite ruelle aboutissante au grand chemin. Une berline, attelée de six chevaux de poste, se présenta pour nous recevoir en sortant de la ruelle. Elle nous conduisit en peu de temps à Islington. Arrivée chez moi, mistriss Roberts vint me saluer. Elle me parla avec beaucoup de politesse. Mes gens rassemblés par son ordre, s'avancèrent au nombre de dix. Elle me les nomma, en m'instruisant de la qualité de leur service. Je l'invitai à souper, mais elle s'en défendit, et me quitta quand on m'avertit que j'étois servie. Sir James sortit avec elle, en me disant d'un air froid et poli, qu'il viendroit le lendemain prendre mes ordres, et savoir si ses premiers soins avoient réussi au gré de mes désirs.

Je me hâtai de souper pour me retirer de bonne heure. J'espérois jouir d'un peu de liberté, me livrer au repos ou à mes réflexions; mais à peine commençois-je à m'entretenir avec Lidy, qu'un petit bruit se fit entendre. La porte de mon cabinet s'ouvrit, sir James parut à mes yeux, et je me vis contrainte à lui donner des momens qu'il m'eût été plus doux de passer seule.

Le goût et la magnificence du Baronnet avoient changé une habitation commode, mais simple, en une demeure riante et agréable. Rien n'étoit négligé. Deux parterres émaillés de mille couleurs, se terminoient par une pièce d'eau assez grande; on venoit



d'y mettre quantité de poissons pour me donner le plaisir de la pêche. Une volière, remplie de jolis oiseaux, se trouvoit au bout de la principale allée, toutes les espèces d'animaux dont on peut s'amuser à la campagne, ne laissoient rien à désirer, et un superbe attelage de six chevaux napolitains me procuroit la facilité de me promener dehors en berline ou en calèche. Je me plus infiniment dans cette belle solitude, j'y retrouvois l'aisance et la tranquillité qui me rendoient heureuse à Oxford. La musique, la lecture et le dessin suffisoient à mes plaisirs. Mais sir James les troubloit souvent. Il me reprochoit une froideur que j'avois sans le savoir. Ma docilité, mes complaisances, un soin extrême et continuel de lui prouver mon estime et ma reconnoissance, ne satisfaisoient point son cœur passionné. Il exigeoit un sentiment dont l'idée même ne se peignoit point à mon esprit, et se plaignoit sans cesse de ne pouvoir me l'inspirer.

Je lui devois trop pour ne pas souhaiter de le voir content; mais je le souhaitois de sang froid, par des motifs qui marquoient la bonté de mon cœur, et jamais par l'espèce de sensibilité dont sir James vouloit me rendre susceptible. L'égalité de mon humeur le chagrinoit. Il se faisoit instruire de ma conduite, de mes occupations en son absence, et paroissoit fâché d'apprendre que je goûtois des amusemens préparés par ses soins. L'excès de sa tendresse me sembloit plus incommode que flatteur; je trouvois de la bizarrerie dans ses désirs, dans ses plaintes; il faut avoir aimé pour comprendre les peines que se fait



un cœur fortement épris. Les chagrins du Baronnet m'apprirent qu'il est possible de tout accorder à l'amour, et de ne pas le rendre heureux.

Dix mois s'écoulèrent sans que sir James se disposât à s'éloigner de moi, ni parlât du temps où il iroit trouver miladi Rutland. Cependant il cessoit insensiblement de se gêner, de s'observer devant mes gens. La charge qu'il exerçoit alors l'obligeoit d'assister souvent au lever du Roi; tous les matins il retournoit à Londres, revenoit à sept heures, et ne me quittoit plus du reste du jour. Je n'osois me plaindre d'une conduite que les circonstances me faisoient regarder comme un manque d'égards pour moi; mes plus légères observations sur ce sujet attiroient ses reproches, excitoient sa colère ou ses chagrins; mon indifférence me rendoit ses assiduités importunes, disoit-il. Cette idée ne l'engageoit point à se priver du plaisir qu'il sentoit à me voir, mais à me quereller à tous momens de ne point le partager. Par un sentiment injuste, il vouloit me forcer à lui savoir gré de ses transports, de ses caresses, de ses imprudences, de tout ce qu'il faisoit pour se contenter lui-même.

Au commencement du printemps un accident fâcheux réduisit en peu de jours mistriss Roberts à la dernière extrémité. En allant à Londres, dans une petite voiture découverte, elle versa, et se blessa dangereusement à la tête : je fus touchée du triste état de cette pauvre femme; bientôt la crainte de quitter ma demeure se joignit à la compassion qu'elle m'inspiroit.

La Cour partit pour Tumbridge. Sir James ne put se dispenser de la suivre ; il en ressentit une peine véritable, et se plaignit mille fois d'un assujettissement qui avoit été l'objet de son ambition. Le jour de son départ, il passa assez de temps à regarder travailler des peintres qui finissoient une perspective. Deux fenêtres de l'appartement de mistriss Roberts s'ouvroient sur le lieu où sir James étoit assis avec moi. Son importune tendresse ne pouvant se contraindre, il baisa plusieurs fois ma main. Je lui fis remarquer qu'un homme âgé et une femme assez bien mise, paroissoient derrière les vitres, et sembloient nous observer attentivement. Il y porta les yeux, mais ces personnes se retirèrent fort vite, fermèrent les rideaux sur elles, et les entr'ouvrant, continuèrent de nous examiner. Nous rentrâmes peu occupés de leur curiosité. Sir James partit le soir avec le dessein de revenir bientôt, et de trouver un prétexte pour me revoir avant la fin du voyage.

Son absence me laissant libre dans mes actions, je fis offrir à mistriss Roberts tous les secours dont elle pouvoit manquer, et m'informai régulièrement de son état. Avant son accident, mes gens et les filles qui la servoient avoient eu peu de commerce ensemble ; comme j'envoyois plusieurs fois le jour chez elle, ils se virent davantage, s'entretinrent plus familièrement, et bientôt en vinrent à de mutuelles communications.

Une de mes femmes m'apprit que mistriss Roberts étoit fille d'un gentilhomme fort riche : sa tendresse pour un jeune ministre, chapelain du comte de Sommerset,



merset, lui fit perdre sa fortune avec l'amitié de son père; elle sacrifia l'une et l'autre à la douceur de s'unir à l'homme qu'elle aimoit. Cinq ans après son mariage, M. Roberts mourut. Le comte de Sommerset, touché de la situation de sa malheureuse veuve, continua de lui donner les cent guinées qu'il payoit à son mari. Ce seigneur étant mort lui-même sans faire aucunes dispositions, mistriss Roberts se crut une seconde fois privée de tous secours. Mais elle trouva un nouvel appui dans la sœur du Comte; cette dame compatissante et généreuse, non-seulement lui donna pour tout le temps de sa vie un petit bien de campagne, dont le revenu pouvoit suffire à ses besoins, mais elle y fit élever le corps-de-logis où j'étois actuellement, rendit les jardins agréables, et procura une grande aisance à mistriss Roberts, en la mettant en état de tirer avantage de cette partie de la maison qu'elle louoit cent livres sterlings.

Dès les premiers jours de sa maladie, cette femme s'étoit hâtée d'écrire à sa bienfaitrice; elle la prioit de lui envoyer un de ses gens d'affaires, afin qu'il prît possession de ses effets. Elle désiroit, disoit-elle, voir retourner à sa source un bien qui, sans doute, en sortiroit encore pour le soulagement de quelque nouvel objet de la compassion d'une dame si généreuse.

Au lieu d'un homme d'affaires, sa protectrice lui envoya son valet de chambre chirurgien et une de ses femmes; l'un habile dans son art, afin qu'il la soignât; l'autre avec ordre de rester près de la malade, de la consoler, et lui promettre de sa part, qu'en

allant à Londres, où elle devoit bientôt se rendre, elle se détourneroit de sa route exprès pour passer à Islington, et lui faire une visite.

Lidy entrant un soir chez mistriss Roberts, trouva près de son lit cette femme venue pour la consoler. La présence de Lidy sembla lui donner de l'humeur; elle l'attaqua de conversation, lui fit plusieurs questions d'un air familier et hardi; elle s'enquit de ma naissance, de ma fortune, et surtout de mes liaisons avec milord Danby. Fatiguée de ses interrogations, choquée du ton dont elles étoient faites, Lidy lui répondit : « Miss ne connoît point milord Danby, ne reçoit aucunes visites, et ne doit compte à personne de ses démarches; mais elle pourra toujours s'en rendre un très-satisfaisant de sa conduite ». Sur quoi cette femme se récriant, répétant ses derniers mots, lui dit : « Bon Dieu, quelle assurance! mais votre discrétion est inutile, je suis bien instruite, autant que vous, peut-être, et d'autres le sont aussi ». Elle ajouta avec assez de dédain : « Miss Jenny connoît milord Danby, elle le connoît beaucoup; dans peu vous conviendrez de cette vérité ». Ensuite elle se retira sans vouloir céder aux instances de Lidy qui la prioit de rester, et vouloit la détromper.

Quand elle me fit ce récit, il me rappela ces gens dont j'avois remarqué l'attention curieuse. Je pensai que sir James et milord Danby se ressembloient peut-être. Je badinai Lidy de s'occuper d'un événement si léger. Il ne me parut pas digne d'être approfondi, et je n'y pensai plus.

Je recevois des lettres fort tendres de sir James:

Elles m'exprimoient un désir vif de me revoir, et l'ennui qu'il éprouvoit loin de moi. Les dernières m'avertissoient de sa prochaine arrivée, et je l'attendois à tous momens.

Le douzième jour après son départ, le bruit d'une voiture venant au grand trot, m'attira aux fenêtres de mon cabinet : je vis entrer dans ma cour un carosse à six chevaux, escorté de quatre cavaliers. Les couronnes qui étoient sur la berline, annonçoient un pair du royaume. Une dame magnifiquement vêtue en descendit. Deux femmes la suivoient. Celle dont les questions avoient révolté Lidy, accourut à sa rencontre. La dame lui parla d'un air riant ; et voyant un de mes gens dans la cour, elle lui fit signe de s'approcher, et sans doute lui ordonna d'ouvrir l'appartement d'en bas, où elle entra. Tout de suite on vint de sa part m'inviter à descendre pour recevoir la visite d'une amie de mistriss Roberts, qui désiroit ardemment le plaisir de me voir et de m'entretenir.

Ce message me surprit. Il étoit naturel d'imaginer que celle dont l'air de grandeur venoit de me frapper, devoit être cette généreuse sœur du comte de Sommerset, protectrice de mistriss Roberts. Mais à quoi attribuer ce désir empressé de me voir ? Qui pouvoit l'exciter en elle ? Je ne me sentois pas disposée à recevoir sa visite. Les propos tenus à Lidy sur milord Danby, commencèrent à m'inquiéter, à me faire craindre une méprise qui exposeroit ma réputation ou mon secret. Peut-être y avoit-il une miss Asteley, que cette dame croyoit trouver en moi. Indécise et ne sachant à quoi me déterminer, j'allois envoyer la

prier de m'excuser, lorsque, lasse d'attendre, elle monta, accompagnée seulement de la femme qui demeuroit depuis peu chez mistriss Roberts.

« Je vous dérange peut-être, Miss, me dit-elle en entrant, mais le désir de vous voir me fait passer par-dessus de vaines formalités ». Et se tournant vers celle dont elle étoit suivie : « Qu'elle est belle ! Bridget, lui dit-elle à demi-bas; quel air noble, modeste, que de grâces! se peut-il!..... Je la plains, en vérité ». Et s'adressant à moi : « Vous êtes interdite, Miss: je devine la raison de votre trouble; mais cessez de craindre. Je ne veux ni vous nuire, ni vous insulter ».

Elle s'étoit assise en parlant, et j'avois pris ma place vis-à-vis d'elle. « Je ne sais, dis-je avec beaucoup d'émotion, si je dois des remercîmens à Miladi pour de telles assurances. Je lui rends grâce de la compassion dont elle m'honore; mais j'ai peine à comprendre ce qui me l'attire. Ma conduite et mes sentimens me mettent en droit de ne craindre les insultes de personne ».

« Cette fierté ne vous convient pas, Miss, reprit la dame; quand je vous traite avec bonté, il vous sied mal de montrer de la hauteur. Ne changez pas ma pitié en un juste dédain. Vous me paroissez une charmante fille, je ne suis point surprise de l'extrême passion que vous inspirez. Si la retraite où vous vivez, n'est pas l'effet de la jalousie de milord Danby; si vous l'avez choisie vous-même, j'en augurerai très-bien de votre caractère. Mais dites-moi depuis quel temps vous enchaînez le cœur de ce Lord »?

« Je répète à Miladi, repris-je, que sa pitié m'étonne. Plus je m'examine, moins je crois pouvoir devenir l'objet d'un *juste dédain*. Jamais je ne vis milord Danby, et n'imagine point ce qui me soumet à entendre de pareils discours, ou à répondre à des interrogations si choquantes ».

« Je vous l'ai déjà dit, Miss, repartit Miladi, ces grands airs ne vous conviennent point. Pensez-vous qu'ils puissent m'en imposer, m'engager à vous croire » ? Et se tournant encore vers sa femme de chambre, qui se tenoit debout derrière son fauteuil : « Je suis fâchée, tout-à-fait fâchée, lui dit-elle, de voir une si aimable créature dans ce vil état, et plus encore de m'apercevoir qu'elle s'y plaît ».

Une extrême rougeur couvrit alors mon visage, je sentis mes larmes prêtes à couler. « Miladi vient de m'assurer, dis-je, qu'elle ne vouloit point m'insulter, je m'attendois à lui voir mieux tenir sa parole ».

« C'est vous qui me forcez d'y manquer, reprit-elle doucement. Comment supporter la hardiesse de votre désaveu? Vous ne connoissez pas milord Danby, dites-vous : cependant deux personnes qui ne peuvent se méprendre à ses traits, l'ont vu plusieurs fois ici, et, par un zèle que j'ai blâmé, ont suivi ses démarches, se sont assurées qu'il passoit une partie des jours avec vous, et que toutes les nuits, une porte secrète..... mais je ne veux pas pousser cet éclaircissement plus loin ».

Ce discours me confirma dans l'idée qu'il devoit y avoir assez de rapport entre la figure de milord Danby et celle de sir James, pour que l'on pût s'y méprendre

à un peu de distance. Cet effet du hasard m'exposoit à l'humeur, au ressentiment d'une femme, que la conduite de milord Danby intéressoit sans doute. Comment la désabuser sans découvrir un secret qu'il m'étoit défendu de révéler? et comment soutenir le mépris que son erreur lui inspiroit pour moi?

« Ni je ne suis hardie, répondis-je en me levant, ni accoutumée à souffrir un tel langage. Je prie Miladi de croire qu'on ne peut lui donner ici des informations sur le Lord dont elle semble inquiète, et de me pardonner, si, en me retirant, je la laisse en liberté de réfléchir sur la dureté de ses expressions, et la témérité de ses jugemens ».

Mon dessein étoit de sortir, je m'avançois vers la porte, quand la femme de chambre de Miladi, prévenant sa réponse, vint à moi et m'arrêtant, me dit : « Prenez garde, Miss, prenez garde vous-même à vos expressions. Vous devez vous montrer plus respectueuse. C'est miladi, duchesse de Rutland, devant qui vous êtes ».

« Miladi Rutland! répétai-je », en tombant sur un siége, et respirant à peine. Dans l'instant, je vis mon mariage découvert, la fortune de sir James perdue, et tous ses projets détruits. Mais si j'étois connue, pourquoi m'avoit-on parlé de milord Danby? C'est ce que je ne pouvois comprendre.

« Il me semble, Miss, dit en riant la Duchesse, que mon nom vient de faire disparoître une grande partie de votre assurance. Je le conçois, ma visite ne vous est agréable à aucun titre. Cependant, comme en allant voir mistriss Roberts, un caprice, où l'amour

ni la jalousie n'ont point de part, m'a portée à entrer ici, je vous conseille de bannir votre inquiétude. Je ne troublerai point la douceur d'une union qui me paroît vous plaire. Je serois bien fâchée de chagriner James. Il doit vous l'avoir dit; nos conventions ne lui imposent pas la moindre contrainte ».

Ces mots redoublèrent mon embarras. Elle parloit de mon union avec sir James, et venoit de me faire entendre qu'elle me croyoit maîtresse de milord Danby. Je gardois un profond silence, et me perdois dans la confusion de mes idées.

« Pourquoi baisser les yeux, vous taire, me dit-elle, quelle enfance! d'où vient ce trouble, cette rougeur? rassurez-vous. Milord-Danby est à Tumbridge, n'est-ce pas? J'y vais, je l'y verrai, et je vous promets de lui faire un compliment très-sincère sur le bonheur qu'il a de posséder la plus jolie créature d'Angleterre ».

Ce trait perça mon cœur, et me rendit la force de parler. « Oserois-je vous demander, Madame, lui dis-je, si cette raillerie n'est point trop cruelle? Que vous ai-je fait pour me traiter si durement? Sir James a pu manquer aux égards qu'il vous devoit, il a montré sans doute une légèreté blâmable. Mais s'il reconnoît mal vos bontés, en quoi suis-je criminelle? Vous m'accusez d'un commerce honteux avec milord Danby, et pourtant vous paroissez instruite du nœud qui me lie à sir James Huntley. Ai-je mérité d'être humiliée à cet excès? Etoit-ce à moi à demander votre aveu? Hélas! quand une suite d'événemens malheureux me fit céder aux désirs, à l'empressement de sir

James, j'ignorois les engagemens qu'il avoit pris avec vous ».

« Y pensez-vous, Miss, dit la Duchesse; votre physionomie ne m'annonçoit pas tant d'audace; osez-vous bien me parler ainsi! mais pourquoi séparez-vous James et milord Danby? Assurément vous n'ignorez pas que sir James Huntley, devenu comte Danby en m'épousant.... — Qu'entends-je, m'écriai-je, en vous épousant! Sir James Huntley est milord Danby! il est marié! il l'étoit donc.... ah Dieu »! Ma voix s'éteignit; un froid mortel glaça mon cœur, et je tombai sans connoissance aux pieds de Miladi.

Au cri perçant que j'avois jeté, Lidy et mes femmes étoient accourues, elles s'empressèrent de me secourir. En ouvrant les yeux, je vis Lidy toute en pleurs auprès de moi; je passai mes bras autour d'elle, et penchant ma tête sur son sein : « Je suis trahie, perdue, déshonorée! lui criois-je, sans m'embarrasser si d'autres m'entendoient; victime des adroites intrigues d'un vil imposteur, le seul bien qui me restoit, m'est cruellement ravi. O ma chère Lidy! emmenez-moi, cachez-moi, c'est à présent que je suis vraiment pauvre, vraiment dénuée de tout; ô ladi Sara! ô ma mère! votre terrible prédiction est accomplie, la misère et la honte sont le partage, l'unique partage de la malheureuse Jenny ».

Miladi Rutland, étonnée de l'état où elle me voyoit, ordonna à Lidy de faire retirer mes femmes; elle vint s'asseoir sur le sopha où l'on m'avoit couchée. « Quoi, Miss, me dit-elle, seroit-il possible qu'abusée par de vaines promesses, vous eussiez conçu

l'espérance d'être un jour la femme de milord Danby? A-t-il pu s'abaisser à feindre pour vous séduire?..... Mais comment? par quel art vous auroit-il caché un mariage célébré à Londres, à Saint-James, en présence du Roi, de toute la Cour? Viviez-vous loin de la capitale? Depuis quand? Dans quels lieux avez-vous connu Milord? Qui êtes-vous »?

« Je ne suis rien, Madame, lui dis-je; telle qu'une plante arrachée de la terre, négligée comme inutile, on peut me fouler aux pieds sans craindre qu'il s'élève une seule voix pour prendre ma défense ».

La Duchesse attendrie, daigna me tendre sa main, et serrer doucement la mienne. « Levez les yeux, mon aimable fille, regardez-moi, me dit-elle avec bonté. Osez me parler. Vous ne savez pas combien je suis portée vers l'indulgence. Une douleur si vive, si naturelle, me pénètre. Soyez sincère. Je puis devenir votre amie, votre protectrice. Vous m'intéressez. Je commence à vous excuser. Vous êtes jeune, milord Danby est aimable, il vous a plu; le sentiment prépare à la confiance. Mais comment est-il parvenu à vous en imposer, quelles sont ces *intrigues adroites* que vous lui reprochez »?

« Ni l'amour, ni l'imprudence, n'ont causé mon malheur, m'écriai-je : on ne m'a point séduite; on m'a trompée, Madame, indignement trompée! c'est par une cérémonie sainte, des sermens sacrés, qu'un inhumain s'est joué de l'honneur, de la vérité, du ciel même! pour acquérir des droits sur une innocente créature, pour ajouter l'infamie à sa misère, pour lui ravir bien plus que la fortune contraire ne lui avoit enlevé ».

La Duchesse fit un mouvement de surprise, se leva, ordonna à sa femme de chambre d'aller l'attendre chez mistriss Roberts, rêva, se promena avec assez de vivacité, et revenant à moi : « Songez-vous bien, Miss, me dit-elle, à ce que vous voulez me faire entendre? *Des sermens sacrés? Une cérémonie sainte?* Comment expliquer ces étranges discours? Je le vois; la douleur vous égare. Calmez vos sens trop agités; revenez à vous-même, cessez de me craindre. Une folle passion ne m'attache point à milord Danby. Ma curiosité vient de changer d'objet. La tendre compassion que vous m'inspirez, l'excite seule en ce moment. Parlez, ma chère enfant, découvrez-moi tous vos secrets. Encore une fois, qui êtes-vous »?

« Je l'ai déjà dit à Miladi, repris-je, je ne suis rien. Issue de deux grandes maisons, je me trouve sans parens, sans amis, isolée et inconnue. Elevée avec la certitude d'une fortune honnête, ma misère est extrême. Mariée à un homme noble et riche, je n'ai point d'époux. Vertueuse au fond de mon cœur, je me vois dans la classe des femmes méprisables, dont l'intérêt ou la vanité ont étouffé les principes »; et tombant à genoux, les yeux et les mains élevés vers le ciel : « Dieu juste! Dieu puissant! m'écriai-je, témoin de mon innocence, de la douleur qui m'oppresse, entends ma voix! exauce ma fervente prière! ouvre-moi ton sein paternel! daigne, ô mon Dieu! daigne me recevoir dans ta miséricorde, avant que le murmure et la plainte me rendent coupable devant toi »!

Miladi laissa couler quelques larmes, aida avec bonté à me relever, et s'adressant à Lidy : « Que

cette jeune infortunée me touche, lui dit-elle! vous paroissez avoir sa confiance, expliquez-moi ce langage qui m'étonne : elle est mariée, et *n'a point d'époux!* Quel est donc ce mari distingué?.... Assurément ce ne peut être?.... J'espère que ce n'est point.... Elle s'arrêta ».

« Sir James Huntley est le seul homme que le malheur de miss Jenny approcha d'elle, Madame, répondit cette fille; elle n'en connoît point d'autre ».

« Quoi! s'écria la Duchesse, c'est lui, c'est milord Danby qu'elle accuse.... Se pourroit-il.... Mariée! comment? où? depuis quand? en quel lieu? quelles preuves?.... — Je n'en ai point, Madame, interrompis-je. Une triste obscurité est répandue sur tout ce qui me concerne ». Alors m'efforçant de parler, m'arrêtant mille fois, entremêlant de pleurs, de cris, de gémissemens ces humilians détails, je lui fis un récit succinct et vrai de ma naissance, de mon éducation, de ma ruine, événement fatal! qui m'avoit conduite à recevoir avec reconnoissance la main d'un lâche trompeur, assez adroit pour m'engager au secret par une confidence, dont rien ne pouvoit me faire pressentir la fausseté. Afin de convaincre Miladi qu'aucune foiblesse n'étoit entrée dans ma crédulité, je lui montrai les deux lettres que je venois de recevoir de sir James. Il s'y plaignoit partout de mon peu de tendresse, et me reprochoit d'accorder beaucoup au devoir et rien à l'amour.

La Duchesse m'écouta avec une extrême attention, lut les lettres, leva les yeux au ciel, soupira et joignant ses mains : « Dans quels égaremens, dit-elle,

d'impétueuses passions peuvent-elles nous conduire! quel heureux naturel, quelle noble créature a renoncé à l'honneur, à l'humanité, pour satisfaire une folle ardeur, se procurer un plaisir momentané, plaisir vif, peut-être, mais que le reproche de son cœur doit mêler d'amertume »? Elle parcourut encore les lettres, en répéta les expressions les plus tendres. « Que les hommes sont inconséquens et cruels, s'écria-t-elle! Ils aiment, disent-ils! Tromper l'objet de ses désirs, lui préparer de longs regrets, l'avilir, le livrer à la douleur, à la honte! est-ce aimer? Eh, que feroient-ils donc s'ils haïssoient »?

Un assez long silence succéda à ses réflexions; se rapprochant ensuite de moi, prenant mes mains, les serrant dans les siennes: « Pleurez, chère Miss, pleurez, me dit-elle, mais ne rougissez plus. Vous êtes malheureuse; milord Danby est criminel; il est bien plus à plaindre que vous; tout ce qu'il vous a dit est exactement vrai: à l'exception de ses feints engagemens avec ladi Betsey d'Arran, sa parente et la mienne. Je n'ai point de nièce. Le comte de Sommerset, mon frère, mourut il y a vingt ans, sans avoir été marié. Ne pouvant disposer d'une grande partie de ma fortune, sans contracter un second mariage, je m'y déterminai pour assurer un sort brillant à sir James. Il méritoit alors l'intérêt que je prenois à son bonheur. En quittant Bristol, je vins à Londres, et l'y conduisis avec moi. A ma sollicitation, le Roi daigna l'admettre parmi les grands officiers de la couronne, lui accorda le titre de comte Danby, et la chambre haute le reçut au nombre des pairs du

royaume. Un mariage si disproportionné pour l'âge et la fortune, n'excita les railleries de personne. Mes motifs étoient connus. On me vit avec plaisir relever la maison d'Huntley, rendre son premier lustre à une ancienne famille, et réparer l'injustice d'une mère dont on blâmoit la conduite. Mais comme la générosité seule m'avoit portée à former ce lien, je ne pris point un maître en prenant un époux. Milord Danby acquit des droits sur ma fortune sans en acquérir sur ma personne. Je continuai de vivre indépendante, et n'exigeai de lui qu'une conduite capable de justifier mon amitié et la démarche où elle venoit de m'engager.

» Rien ne m'intéresse donc ici, ajouta-t-elle, que l'honneur de milord Danby et votre infortune. Je me reproche d'avoir cédé à une fantaisie excitée par les lettres de Bridget, venue de ma part chez mistriss Roberts. J'ai voulu connoître si une maîtresse cachée avec tant de précautions, traitée avec tant d'égards, et visitée avec tant d'exactitude, méritoit d'occuper le cœur d'un homme que je croyois sensible et délicat. J'ai pénétré le secret de milord Danby, détruit votre erreur, et troublé ma tranquillité. Notre commune ignorance étoit un bien pour toutes deux. Vous viviez contente, et je ne savois pas que milord Danby avoit cessé de se montrer digne de mon estime ».

La Duchesse se fit encore raconter les particularités de mon mariage. Lidy satisfit à toutes ses questions : mes larmes ne me laissant pas la liberté de parler; « Cessez de pleurer, de gémir, me dit Miladi

d'un ton caressant. Répondez-moi, mon aimable fille, quels sont à présent vos desseins, à quel parti voulez-vous vous fixer? Vous n'avez aucune preuve de l'horrible trahison qui vous mit dans les bras de milord Danby : vous ne connoissez point les malheureux qui se sont prêtés à votre perte ; eh! quand vous pourriez les découvrir, quel droit vous seroit-il permis de réclamer? Un premier engagement annulleroit le second. Forcée d'accepter un foible dédommagement accordé par la loi, loi que l'injustice interprète souvent au gré du riche et de l'homme puissant, vous ajouteriez à votre triste aventure la honte d'un éclat plus humiliant que le malheur même. Je ne doute point de votre bonne foi, je vous crois trompée, et vous vois à plaindre, vous m'intéressez vivement. Osez vous livrer toute entière aux soins de la femme de milord Danby. Je vous offre un asile, ma protection, mes secours, mon amitié, venez, ma chère enfant, jetez-vous dans mes bras. Ils furent toujours ouverts à l'innocence opprimée ».

A ces mots, un mouvement rapide et tendre ranima mon ame abattue. Je me précipitai aux pieds de la Duchesse; je saisis ses mains, et les baignant de mes larmes: « Quoi, c'est vous, Madame! quoi, c'est vous! répétois-je, qui daignez me plaindre, me protéger, m'offrir un asile; vous! dont je n'attendois, dont je n'avois droit d'attendre que de la haine et du mépris! Vous me recevez dans vos bras, votre cœur généreux s'ouvre aux gémissemens d'une malheureuse orpheline, vous pleurez sur moi; vous, Madame! ah puisse le ciel m'acquitter, et vous récompenser! Le

dernier vœu d'une infortunée sera pour le bonheur de miladi Rutland ».

Elle me serra contre son sein. « Chère Miss, vous consentez donc, me dit-elle, à quitter ce lieu, à venir à Londres avec moi » ? Ah! je vous suivrai, Madame, repris je, je vous obéirai. Ordonnez de mon sort. Hélas, si prête à le voir terminer par la douleur, je sens avec regret qu'il ne me restera pas assez de temps pour vous prouver ma reconnoissance.

« Hâtez-vous, dit miladi Rutland à Lidy; rassemblez promptement les effets les plus précieux de miss Jenny »..... Je ne veux rien, interrompis-je avec vivacité. O! que jamais les dons de ce vil imposteur..... Pardon, Miladi, il est votre époux, votre parent, mais il est aussi le plus lâche..... Ah! tout mon respect pour vous, peut-il contenir les expressions d'un si juste ressentiment?

J'étois encore à genoux, la tête appuyée sur Miladi. Elle me releva, m'embrassa, s'avança vers Lidy, lui parla, fit appeler Bridget, et demanda ses gens. « Mon premier dessein étoit de partir avec vous, me dit-elle, mais je me souviens de mistriss Roberts, j'affligerois cette pauvre femme, si je m'en allois sans la voir. Je vais lui faire une courte visite. Vous, ma chère, vous irez à Londres, accompagnée de cette fille que vous aimez. Bridget vous y suivra. Elle vous conduira chez une dame où vous me reverrez dans deux heures. Retenez vos larmes, calmez votre cœur, comptez sur mon amitié, sur mes plus tendres égards. Que cette cruelle aventure ne vous dégrade point à vos propres yeux. Elle est le crime d'un autre ».

Pénétrée de tant de bontés, j'allois répondre quand Bridget parut. La duchesse me fit signe de me taire. « Une étrange méprise, une ressemblance de noms, m'a rendue très-injuste, lui dit-elle. Je viens de découvrir dans miss Jenny une fille de qualité dont, malgré l'apparence, les mœurs sont irréprochables. On s'est trompé. Je sais tout. Je vous charge de la conduire chez mistriss Morice. Mon carosse l'y menera. Je me servirai du sien pour m'y rendre. Montrez à Miss de l'attention et du respect, recommandez-la de ma part à mistriss Morice. Qu'elle soit traitée comme moi-même ». Alors Miladi me prit par la main, descendit avec moi, m'embrassa devant tous ses gens, leur donna ses ordres d'un air riant et satisfait. Je montai dans sa voiture; Lidy et Bridget se placèrent vis-à-vis de moi, et le carosse escorté de deux valets à cheval, prit la route de Londres.

La présence de Bridget me contraignoit, je n'osois lever les yeux sur Lidy, dans la crainte de me livrer aux mouvemens d'un cœur rempli d'amertume; je les baissois, j'étouffois mes soupirs, et m'efforçois de retenir mes larmes. Nous avancions en gardant un morne silence, quand, à deux cents pas de Londres, une calèche qui alloit très-vite, nous rencontra. Je ne la vis point; mais une voix se fit entendre, cria d'arrêter. Le son de cette voix trop connue me saisit d'effroi. Les gens de Miladi obéirent. Pouvoient-ils s'en dispenser? C'étoit l'époux de leur maîtresse, c'étoit milord Danby, qui, croyant trouver la Duchesse dans son carosse, s'approchoit pour lui parler.

Il l'attendoit le lendemain au soir à Tumbridge; n'ayant

n'ayant jamais imaginé qu'elle connût mistriss Roberts, il étoit fort éloigné de craindre sa rencontre sur un chemin où elle ne devoit point passer. Il venoit à Islington, avec le dessein d'en repartir le jour suivant. Apercevant les livrées de la Duchesse, et se trouvant trop près de son carosse pour éviter d'être vu d'elle ou de ses gens, il avoit pris le parti d'arrêter, de descendre, sacrifiant à regret le plaisir qu'il se promettoit à Islington, au soin de cacher sa conduite, et de remplir un devoir indispensable.

Milord ouvrit la portière lui-même, et poussa un cri en me voyant. Ma frayeur à son aspect, la consternation de Lidy, et la présence d'une femme de miladi Rutland, lui découvrirent en partie la vérité. Je m'étois jetée dans les bras de Bridget, comme dans un asile sûr; je la conjurois de me défendre, de ne point m'abandonner, de me conduire à Londres. Je la serrois de toute la force qui me restoit; mais déjà affoiblie par tant de mouvemens, dont j'avois été agitée, je perdis bientôt la faculté de m'exprimer, et tombai évanouie sur le sein de cette fille.

Milord Danby, pensant que la Duchesse m'enlevoit à lui, devint furieux. Sans égard pour elle, sans pitié pour moi, il osa m'arracher avec violence, du carosse de sa femme. Il me prit dans ses bras, me porta dans sa calèche, en fit baisser tous les stores. Par son ordre, un de ses gens y conduisit Lidy; Milord s'y plaça lui-même, et reprit au grand galop la route de Londres.

Pendant deux heures il parut impossible de me retirer de l'état d'anéantissement où me laissoit la suspension de l'usage de mes sens. J'ouvrois les yeux

et les refermois d'abord; je revenois un peu, et retombois en foiblesse. On parvint enfin à ranimer mes esprits. Je portai des regards mal assurés autour de moi; me voyant environnée d'objets inconnus, de femmes effrayées, je cachai mon visage, et me mis à pleurer amèrement. Je n'osois demander où j'étois. Le profond silence qui régnoit dans cette chambre, m'enhardit à lever les yeux une seconde fois; je me vis seule. Ces femmes, qui sans doute m'avoient secourue, venoient de se retirer. J'appelai Lidy; on ne me répondit point. J'entendis soupirer près de moi : une main brûlante saisit la mienne; je regardai et j'aperçus milord Danby à genoux près du siége où j'étois assise. Il vouloit parler, mais ses pleurs, ses cris et ses gémissemens étouffoient sa voix.

Sa présence m'inspira plus d'horreur qu'elle ne me causa de surprise. Je me sentois foible, et me croyois prête à mourir. Un froid douloureux glaçoit mes sens; il me sembloit qu'il alloit bientôt se communiquer à mon cœur. « Laissez-moi, dis-je à Milord, en retirant ma main tremblante, laissez-moi terminer en paix un sort dont vous avez augmenté la rigueur. N'êtes-vous pas content? vous reste-t-il des désirs à satisfaire, des vœux à remplir? puis-je devenir plus malheureuse! après avoir joui de ma crédulité, venez-vous insulter à ma douleur? éloignez-vous pour jamais de l'infortunée créature que vous avez déshonorée, humiliée, avilie, rendue méprisable à ses propres yeux. Barbare! étoit-ce dans le sein de la misère, de l'affliction, de l'amertume! que votre passion basse et cruelle devoit se choisir une victime?

vous avez durement abusé de ma triste situation : eh, pourtant, quel droit vous donnoit-elle sur moi? Ah Dieu! ai-je pu regarder l'infracteur des lois les plus saintes, comme un généreux protecteur; respecter le lâche séducteur qui me rendoit le jouet de ses vils désirs; souhaiter de l'aimer, m'abaisser à lui marquer tant d'égards, une reconnoissance si vive, si sincère! Eh comment osoit-il recevoir les preuves continuelles de mon estime, quand au fond de son cœur il s'en reconnoissoit si indigne »?

« Je n'ai rien à répondre à ces durs reproches, dit milord Danby d'une voix basse; j'ai mérité tous ceux que vous voudrez me faire. Votre ressentiment est juste, donnez-moi les noms les plus odieux, haïssez-moi, mais ne me méprisez pas. Ne me regardez point comme un homme artificieux, qui s'est plu à vous en imposer; mais comme un homme foible dont une passion invincible a subjugué l'ame, dont les désirs trop ardens ont égaré la raison. Ah! si vous connoissiez la force du sentiment qui m'attache à vous! si vous saviez combien sa violence peut nous emporter loin de nous-mêmes! si vous aviez senti..... mais j'ai pour juge un cœur indifférent, je n'espère point de pardon ».

Il s'arrêta. Je gardai le silence. « Quel fruit amer je recueille de mon crime, s'écria-t-il! Ah Miss, Miss, ce n'est pas vous, c'est moi que j'ai trompé. Est-ce vous que cette funeste découverte humilie? avez-vous des reproches à vous faire? N'est-ce pas moi qui rougis à vos yeux, gémis à vos pieds, tremble devant vous? J'ai joui de votre crédulité, dites-vous: non, je n'ai

joui de rien. Vous n'avez payé ma tendresse d'aucun retour : vous vous êtes soumise, et ne vous êtes jamais donnée. Un amour si vif, si passionné, sans cesse irrité par l'attente, par l'espérance de vous le voir partager, est devenu le seul sentiment de mon ame. Jamais le désir ardent de vous posséder, n'égala dans mon cœur celui de vous plaire, d'être aimé de vous, de faire naître et de conserver votre affection. Jugez de mon état présent, de ma douleur, de mes regrets, du tourment affreux d'un homme dont tous les projets de bonheur sont pour jamais détruits; qui vous adore, vous a mortellement offensée, et n'attend plus de vous que de la haine et du mépris ».

Il parla long-temps encore, mais je n'étois plus en état de l'entendre. Ma tête, déjà embarrassée, me laissoit peu de connoissance. Une soif ardente me dévoroit, mon front me sembloit enflammé, je repoussois milord Danby, je lui faisois des signes redoublés de sortir, de me laisser. Son obstination à me parler, à demeurer à genoux près de moi, excita mon impatience. Je jetai des cris perçans. « Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu, répétois-je toute en larmes, suis-je donc condamnée à expirer dans les bras de l'auteur de mes peines? La main d'un cruel ennemi fermera-t-elle mes yeux? Verrai-je encore, en terminant ma vie, l'inhumain qui me fait descendre avec honte dans le tombeau?

Cette agitation violente dura long-temps. Sans cesse j'appelois Lidy; elle me parloit, me tenoit embrassée, je continuois de la demander en pleurant, en me plaignant de n'être pas avec elle. A tout mo-

ment je croyois voir milord Danby. Une sueur froide inondoit mon visage dès que j'imaginois l'entendre. Je passai quinze jours dans cet état, tantôt accablée, tantôt agitée par les accès d'une fièvre brûlante, dont chaque redoublement menaçoit ma vie. Je parlois souvent; mes idées erroient d'objets en objets; j'adressois de ferventes invocations au ciel, quelquefois de tendres prières à miladi Rutland; j'implorois sa protection : je pleurois beaucoup; et ne reconnoissant personne, je repoussois indifféremment tous ceux qui m'approchoient. Quand je revenois un instant à moi-même, les lueurs foibles et passagères de ma raison découvroient combien mon cœur étoit profondément blessé, et toutes mes paroles exprimoient de la haine et du mépris pour milord Danby.

Ma fièvre se ralentit enfin. La nature, aidée des fatigans secours de l'art, recommença à prendre son cours ordinaire. Je devins convalescente, mais je restai foible, épuisée; mes idées n'étoient ni fixes, ni étendues; presque insensible, j'éprouvois une sorte de tranquillité stupide. A mesure que ma santé se rétablissoit, le sentiment d'une vive douleur se ranimoit avec elle. La certitude d'être dans une maison où milord Danby m'avoit conduite, où je recevois des soins par ses ordres, où tout lui paroissoit soumis, m'inspiroit un dégoût extrême pour ses habitans, et m'en rendoit le séjour insupportable.

Tant que ma vie fut en danger, milord Danby ne quitta pas ma chambre. Soigneux d'éviter mes regards, il se tenoit derrière un paravent qui le déroboit à ma vue. Quand je commençai à me lever,

il n'osa plus entrer où j'étois, dans la crainte de me causer une révolution trop grande. Son trouble, ses agitations, son inquiétude l'attiroient sans cesse à ma porte. Il faisoit appeler Lidy, vouloit être instruit par elle de mon état, de mes discours, de mes dispositions à son égard. Pendant mon sommeil, il venoit doucement près de moi, entr'ouvroit mes rideaux, me contemploit, soupiroit, pleuroit, se retiroit pénétré de douleur; et contraignant Lidy à le suivre, à l'écouter, il la fatiguoit par de longs détails qu'il croyoit propres à lui faire paroître sa conduite moins odieuse. Il lui rappeloit son trouble, sa pâleur, l'abattement où il étoit tombé, pendant qu'abusant d'une cérémonie respectable, profanée par un homme dénué du caractère qui pouvoit la sanctifier, il m'entendoit prononcer les vœux d'aimer, d'honorer le violateur des lois, le perfide qui me trompoit si bassement. Des pleurs, d'horribles imprécations contre lui-même, interrompoient ses discours : ensuite il se plaignoit d'elle, de sa défiance, de la mienne. Si, disoit-il, j'avois accepté l'établissement qu'il m'offroit, ma complaisance sur ce seul point lui eût fait trouver en lui-même la force de résister à ses désirs; d'attendre son bonheur du temps et des événemens. Miladi Rutland, deux fois attaquée de ce mal prompt et terrible qui enlève au milieu d'une santé florissante, lui laissoit entrevoir une liberté prochaine. Tout étoit fini, s'écrioit-il; il ne lui restoit que le regret de s'être attiré ma haine, la honte d'avoir manqué à l'honneur, et le reproche amer que son ingratitude et sa trahison excitoient sans cesse dans son ame.

Je logeois actuellement dans la même maison, et chez le même homme dont milord Danby s'étoit servi lorsqu'il feignit de m'épouser. Il se nommoit Palmer. Après avoir dissipé un riche patrimoine, ce misérable, devenu l'utile et bas complaisant de ses égaux, ménageoit leurs intrigues, et vivoit des récompenses prodiguées à ses vils services. Pressé par un ami, milord Danby employa son crédit en faveur de cet homme méprisable. Il le sauva d'une longue habitation dans nos colonies. Palmer, introduit près de lui, parvint à attirer sa confiance. Milord lui laissa voir toute sa passion pour moi; lui apprit que six mois auparavant il se fût trouvé heureux de m'épouser; mais que lié depuis ce temps, il étoit sans espérance, et ne pouvoit vaincre son penchant. Palmer flatta ses désirs, l'encouragea par des exemples à surmonter ses scrupules : lui-même eut la hardiesse de revêtir un habit de ministre, d'en imiter les fonctions, et de me livrer à son protecteur.

Ce malheureux étoit le mari d'une jeune personne, simple, honnête, réservée, douée de mille qualités aimables. Palmer, accoutumé à vivre avec des femmes d'un caractère bien différent, en admiroit davantage la modestie de la sienne. Il respectoit sa vertu, craignoit de perdre son estime, et lui cachoit soigneusement la source de son aisance. Elle passoit les deux tiers de l'année à la campagne; et pendant son séjour à la ville, Palmer l'éloignoit adroitement de chez elle, quand il devoit s'y passer des scènes propres à blesser ses regards.

Mistriss Palmer, absente dans le temps où milord

Danby me détermina à lui donner la main, ignoroit ma triste aventure. Une autre femme remplissoit alors sa place, et me fit les honneurs de la maison. Au moment où Milord m'enleva du carosse de la duchesse de Rutland, son embarras fut extrême pour savoir où il me conduiroit. A qui présenter deux femmes, dont l'une évanouie, et l'autre baignée de larmes, offroient à la curiosité la moins active un sujet si naturel de s'exercer? Ne s'empresseroit-on pas de me secourir, de me rappeler à moi-même? Eh! quels seroient mes premiers discours? ne découvriroient-ils pas son crime et mes ressentimens.

Cette considération le porta à me mener d'abord chez Palmer, espérant pouvoir me calmer, et m'introduire avant la nuit dans une autre maison; mais la promptitude de mon mal, le danger de me transporter pendant l'ardeur de la fièvre, le contraignirent de me remettre entre les mains de mistriss Palmer, et de me confier à ses soins. Elle m'en rendit de fort assidus, et prit insensiblement tant d'intérêt à moi, que, sans connoître d'où naissoit ma profonde douleur, elle la partageoit, s'attendrissoit sur mes peines, et mêloit souvent des larmes à celles qu'elle me voyoit continuellement répandre.

J'appris de Lidy toutes ces particularités; elle avoit reconnu le feint ministre et sa maison. Milord Danby, en lui avouant le crime de Palmer, la prévint sur l'innocence de sa femme, et la conjura de ne point l'instruire d'un funeste secret, dont la découverte, inutile à mes intérêts, détruiroit à jamais le bonheur et la paix d'une personne estimable.

TROISIÈME PARTIE.

Une sombre mélancolie, une extrême répugnance à prendre des alimens, entretenoient ma foiblesse; Lidy renfermoit au fond de son cœur une partie de ses chagrins, elle craignoit d'irriter les miens. Nous gardions souvent un triste silence; mais nos regards ne se rencontroient point sans exciter nos larmes. Cette fille prudente et sensible ménageoit les mouvemens de mon ame. Elle m'instruisoit peu à peu des circonstances qui pouvoient encore aigrir mes peines, et me les découvroit seulement dans l'instant où il étoit impossible de m'en dérober la connoissanve.

Milord Danby ne demandoit point à me voir; cependant je redoutois toujours sa présence. Le désir de m'éloigner d'un lieu où je vivois dépendante de lui, me faisoit souhaiter le parfait rétablissement de ma santé; j'ignorois encore que, captive par ses ordres, ma liberté seroit mise à des conditions.

Mes effets les plus précieux et tout ce qui servoit à ma personne, avoient été transportés chez Palmer. Je chargeai Lidy de séparer des dons de milord Danby ce qui m'appartenoit, c'est-à-dire, un très-petit reste de ce que je possédois en sortant d'Oxford. Je voulois retourner dans la maison de mistriss Mabel, écrire à miladi Rutland, implorer ses bontés, lui demander

un asile; sa protection devenoit ma seule espérance. J'annonçai ma retraite à mistriss Palmer; et me trouvant un matin assez forte pour sortir, je la fis prier de passer dans mon appartement. Après l'avoir tendrement remerciée de ses soins complaisans, je l'embrassai, lui dis adieu, et demandai une voiture; mais cette femme me présenta une lettre de milord Danby, me la donna d'un air inquiet, embarrassé, et me pria, en se retirant, de ne point lui imputer mes chagrins, si je me voyois contrariée dans mes désirs.

Mon premier mouvement fut de rejeter la lettre avec dédain, et de m'obstiner à sortir. Lidy, trop sûre que je n'étois pas maîtresse de quitter ma demeure, se résolut enfin à me découvrir les vues de Milord sur moi, et le plan formé par lui-même pour mon établissement. « A la place des articles qui devoient vous lier à sir James, dit-elle, milord Danby substitua un autre acte. Sans vous en apercevoir, vous signâtes le contrat d'acquisition d'une terre à douze mille de Londres. Elle rapportoit alors 500 livres sterlings; il en a doublé le revenu en y joignant plusieurs fermes. Son dessein est que vous y viviez, que vous y attendiez la mort de miladi Rutland. Il exige de vous une promesse de ne point prendre d'engagement contraire au désir qu'il montre de réparer sa faute avec éclat. A ces conditions il vous rendra la liberté, et vous pourrez partir quand vous le voudrez; mais voyez sa lettre, continua-t-elle; son inquiétude et l'agitation de ses esprits ont peut-être changé ses idées ». Lidy ne put me persuader de fixer mes regards sur des caractères devenus si odieux

pour moi. A ma prière elle rompit le cachet, et lut ce qui suit :

Lettre de milord Danby, à miss Jenny Glanville.

« Après avoir profané les noms sacrés d'ami, d'é-
» poux, de protecteur; avili celui d'amant, abusé de
» tous! sous quel titre oserai-je encore me montrer
» attaché à vous, à vos intérêts, fille charmante;
» objet de ma profonde vénération, de mon immor-
» telle tendresse! Ah! punissez-moi, j'y consens, re-
» jetez tous les vœux d'un coupable, mais que l'hor-
» reur qu'il vous inspire, ne vous réduise point à
» éprouver de nouvelles infortunes. Quels sont vos
» desseins? A quoi vous destinez-vous? Quel asile
» vous est ouvert? Où vous conduira le désir em-
» pressé de m'éviter? Eh! pourquoi me craignez-
» vous? Ai-je tenté de troubler votre solitude? Ai-je
» cherché à vous voir? Est-il besoin de fuir un mal-
» heureux que vos ordres peuvent tenir éloigné de
» vous?

» Je ne demande point à miss Jenny un pardon
» que je ne puis jamais m'accorder à moi-même.
» Les suites de mon crime m'en ont fait connoître
» toute l'énormité. De quel trait j'ai blessé votre
» cœur! En quel état je vous ai vue! La pâleur de
» la mort cent fois répandue sur cet aimable visage:
» ces yeux si chers, prêts à se fermer pour toujours!
» Dans ces affreux momens, que j'ai détesté votre
» cruel assassin! Si vous eussiez succombé, ma main,
» prompte à vous venger..... Mais effaçons, s'il se
» peut, le terrible souvenir de votre danger; il dé-
» chire mon cœur.

» O, Miss, Miss! si vous pénétriez dans ce cœur » où vous régnez, ma funeste situation vous tou- » cheroit peut-être. Livré à la honte, au regret, à » l'amertume; accablé sous le poids de mes remords, » de votre haine..... Mais ne parlons point de moi; » je ne mérite pas d'exciter votre pitié. Parlons de » vous, dont le cœur pur et les innocentes inten- » tions doivent faire renaître la paix et la tran- » quillité. Si supérieure à l'homme méprisable qui » vous a trompée, combien de motifs consolans se » présentent naturellement à vos idées! pourriez- » vous conserver une éternelle douleur, quand vous » n'avez rien à vous reprocher?

» Détaché de moi-même, uniquement occupé de » vous, j'ose vous supplier d'accepter la seule répa- » ration que je sois en état de vous offrir à présent. » Daignez, Miss, daignez vous retirer chez vous, y » vivre indépendante. Pour expier le crime horrible » de vous avoir trahie, je m'imposerai un rigou- » reux exil. Je n'approcherai point de votre de- » meure, je ne vous écrirai point. Content de re- » cevoir par Lidy des assurances du repos dont vous » jouirez, je subirai loin de vous le juste châtiment » de ma faute. Je ferai plus encore; si vous l'exigez, » j'accepterai l'ambassade de Vienne. J'irai sous un » autre ciel regretter le bonheur que j'ai perdu, » et gémir des moyens odieux employés pour me » le procurer.

» O Miss, aimable et chère Miss! je ne vous » verrai donc plus! Qu'il me soit permis de mettre » un prix à ce dur sacrifice. Accordez une grâce, » une seule grâce à mon repentir. Laissez-moi es-

» pérer du temps un heureux changement; laissez-» moi entrevoir un pardon éloigné, demandé seu-» lement à l'instant où, libre de vous offrir des vœux » plus purs, je pourrai recevoir au pied des autels » le nom délicieux que j'avois usurpé. Une simple » promesse écrite de votre main, satisfera tous les » désirs que le plus malheureux des hommes ose en-» core former. Dès demain, dès ce soir, on vous » conduira dans votre terre ».

P. S. « Au nom du ciel, n'écoutez plus cette fierté » cruelle, source de tous nos maux. Ne me déses-» pérez point par un refus méprisant : eh! grand » Dieu, qui peut prévoir où m'entraîneroit la crainte » de vous savoir errante dans le monde, exposée à » mille dangers, celle de perdre pour jamais vos » traces? Au milieu de l'abattement où me plon-» gent les reproches de mon cœur, je ne suis ranimé » que par l'espérance d'assurer votre sort, de le » rendre un jour brillant et heureux. O fille aimable! » vous dont l'ame est si tendre, si compatissante, ne » me l'ôtez pas cette douce espérance! elle est l'uni-» que bien qui me reste ».

J'écoutai cette longue lettre avec impatience, avec indignation. Elle me parut une suite des artifices de milord Danby. Son repentir, feint ou véritable, ne me touchoit point. J'étois bien éloignée de m'engager par des promesses à lui conserver des droits sur ma personne. Je me sentois humiliée par ses propositions, et plus encore par ses espérances. Juste ciel, m'écriai-je en pleurant, combien l'indigence nous abaisse dans les idées d'une ame vile! Cet homme me croit donc capable de lui pardonner!

Plus je réfléchissois sur ses offres, moins j'étois disposée à les accepter. Moi, habiter une terre qu'il m'auroit donnée! Vivre de ses bienfaits! ç'eût été mettre un prix à mon innocence, reconnoître en milord Danby le pouvoir de me dédommager du bien précieux qu'il avoit osé me ravir. Mon cœur dédaignoit ses secours ; l'abandon et la misère ne m'effrayoient point, comparés à la honte de lui devoir ma subsistance.

Lidy pensoit comme moi : un nouveau piége lui sembloit caché sous les apparences d'une si grande soumission. Dès les commencemens de ma maladie, Francis, le valet de chambre, confident et complice de Milord, lui avoit dit que son maître étoit nommé à l'ambassade de Vienne. Ainsi milord Danby vouloit à présent se faire un mérite auprès de moi d'une absence forcée, ou Francis répandoit ce bruit par son ordre. Mais que Milord demeurât en Angleterre ou se rendît en Allemagne, j'étois déterminée à ne jamais lui rien devoir. Sans m'embarrasser de ses prières, ni de l'espèce de menace qui terminoit sa lettre, je voulois me retirer à l'instant de chez Palmer; mais Lidy me répéta que je ne pouvois sortir. Francis et les gens de la maison veilloient à la porte de mon appartement; ils s'opposeroient, me dit-elle, à mon passage, et me refuseroient absolument la liberté de descendre. Cette connoissance me causa une douleur si vive, qu'elle me parut impossible à soutenir. En cédant à la force, on éprouve un sentiment dont l'amertume ne peut être exprimée. Depuis ce jour, l'éloignement et le mépris que je sentois pour milord Danby, se changèrent en une

aversion si grande, que le temps n'a jamais pu la détruire, ni la diminuer.

Lidy me conseilla de ne point m'abandonner au dépit violent dont j'étois animée. Elle me représenta la nécessité de dissimuler avec Milord, afin de ne pas redoubler la vigilance de mes surveillans. La sécurité où le mettroit une réponse ménagée, me laisseroit le loisir de chercher les moyens de me soustraire à son pouvoir. Soumise à ses avis, je surmontai ma répugnance, et j'écrivis à milord Danby. Me trouvant foible encore, lui disois-je, incertaine dans mes idées, et voulant réfléchir sur ma position actuelle, je croyois devoir passer hnit jours de plus chez Palmer; une situation aussi triste que la mienne, ajoutois-je, me disposeroit naturellement à ne pas rejeter tous les secours offerts, si, après m'être vue inhumainement trompée, ma confiance pouvoit renaître. Je finissois en l'assurant qu'il seroit bientôt instruit du parti auquel il me paroîtroit convenable de m'arrêter.

Cent fois tentée d'ouvrir mon ame toute entière à mistriss Palmer, une considération m'avoit toujours retenue. Si en effet cette femme pensoit bien, si elle ignoroit à quel malheureux son mauvais sort l'associoit, devois-je le lui apprendre? Il me paroissoit dur et cruel de sacrifier sa tranquillité à mon intérêt. Son assistance me devenoit alors si nécessaire, que je pris enfin la résolution de lui parler. J'observai tous les ménagemens possibles dans ma confidence. Sans nommer les complices de milord Danby, j'instruisis mistriss Palmer de sa noire trahison; je lui

montrai sa lettre, et la conjurai de m'aider à fuir un homme dont l'amour et les soins m'étoient également odieux.

J'ignore par quel récit fabuleux on parvint à l'intéresser, à l'abuser en me remettant entre ses mains; mais la lettre de milord Danby ne lui laissoit aucun doute sur ma sincérité. Cette douce et tendre créature me plaignit, pleura avec moi, s'étonna de la complaisance de son mari, le blâma d'employer la force pour me retenir chez lui; elle attribua ce procédé condamnable à la façon de penser trop libre des hommes, toujours prêts, disoit-elle, à s'aider dans leurs intrigues, à se lier contre l'innocence sans appui. En me montrant un désir très-vif de m'obliger, elle me laissa voir peu de dispositions à s'opposer aux volontés de son mari. J'aperçus même en elle tant de crainte de l'irriter ou de lui déplaire, qu'il me parut difficile de la déterminer à rien entreprendre. Je continuois cependant à la presser, elle m'écoutoit d'un air distrait. Je vis ses yeux fixés sur un écrin ouvert près de moi; je venois d'y chercher une bague de peu de valeur, dont milord Revell m'avoit fait présent dans mon enfance. Les diamans qui remplissoient cet écrin, attiroient les regards de mistriss Palmer, et détournoient son attention de mes discours. Le plaisir qu'elle paroissoit prendre à contempler ces pierreries, me fit naître l'idée d'en employer une partie à me procurer la liberté. Cette occasion étoit la seule où je pouvois, sans rougir, m'approprier les dons de milord Danby. Je tirai de cet écrin des boucles de grand prix, et un superbe collier. Je priai mistriss

mistriss Palmer de s'en parer, de les recevoir comme une marque de ma reconnoissance, et un moyen de la rendre excusable aux yeux de son mari, s'il découvroit jamais qu'elle eût favorisé ma fuite.

Cette femme, attendrie par mes pleurs, et peut-être éblouie de la richesse du présent, hésita quelques momens encore, se rendit enfin à mes instances, et consentit à seconder le projet de mon évasion. Avec le dessein de me soustraire aux recherches de milord Danby, il ne m'étoit plus possible de retourner chez la sœur de Lidy. Je ne connoissois personne, personne ne me connoissoit; j'ignorois en quel lieu je pourrois me retirer. Mistriss Palmer se chargea du soin de me trouver un logement convenable et sûr. Dès ce même jour, elle le retint. Une bonne veuve, demeurant au milieu de la cité, s'apprêta à me recevoir. Sa maison, composée de deux seuls appartemens, partagée entre elle et moi, ne m'exposeroit point à de fâcheuses rencontres. Mistriss Palmer convint du loyer et de la pension. Comme cette femme la connoissoit depuis long-temps, elles s'arrangèrent aisément ensemble.

Ce point important réglé, nous concertâmes les mesures qu'il nous restoit à prendre. Plusieurs circonstances rendoient ma sortie moins difficile qu'elle ne l'avoit paru d'abord. Cette même semaine, mistriss Palmer partoit pour aller à Colchester, où sa mère demeuroit. Son mari soupoit tous les jeudis à Hilldegate avec des jeunes gens, qui formoient entre eux une société dont Palmer étoit l'ame. Comme ces jours-là il se retiroit fort avant dans la nuit, il n'entroit

point chez sa femme. Elle fixa ma sortie au soir du jeudi, et son départ au vendredi matin. A l'exception de deux robes et d'une petite quantité de linge, mes habits, mêlés avec les siens dans ses coffres, me seroient renvoyés à loisir. Le portrait de ma mère, détaché de sa bordure, la cassette qui renfermoit ses papiers, seuls biens dont la conservation me fût chère, pouvoient être emportés de même. On ne s'apercevroit de ma retraite que le lendemain, à l'heure où l'on entroit ordinairement chez moi : mistriss Palmer auroit déjà fait plusieurs milles, et ne seroit exposée ni aux reproches de milord Danby, ni aux premiers mouvemens de la colère de son mari. Il ne restoit que Francis dont la vigilance nous embarrassoit; mais on découvrit un moyen de la rendre inutile.

Mistriss Palmer se souvint d'une porte de mon cabinet, que le froid avoit obligé de condamner. Elle me la fit voir derrière des tablettes garnies de livres. Cette porte donnoit sur une petite terrasse qui communiquoit à son antichambre. Nous levâmes aisément les tablettes; un des battans, cédant à nos efforts, s'ouvrit, et nous offrit la commodité de passer pendant la nuit de mon appartement au sien, sans être vues de ses gens, ni de Francis, et d'ôter de chez moi ce que je voudrois emporter.

Le soir du jeudi, je fis fermer ma porte en dedans à l'heure accoutumée. J'attendis impatiemment celle dont nous étions convenues. Elle sonna enfin, et je sortis par le cabinet avec Lidy. Nous traversâmes la terrasse. Mistriss Palmer me reçut sans lumière à la porte de son appartement, et m'introduisit dans sa

chambre. Je tremblois; Lidy se soutenoit à peine, et ma conductrice inquiète s'arrêtoit à chaque pas. Quand elle se crut assurée que ses gens, rassemblés pour souper, ne pouvoient ni nous voir, ni nous entendre, elle nous fit descendre doucement, ouvrit sans bruit la porte de la rue, et me remit entre les mains d'un homme âgé, frère de mistriss Tomkins, chez qui j'allois loger. Depuis une heure, il m'attendoit à dix pas avec une voiture. Je serrai mistriss Palmer dans mes bras, sans pouvoir lui exprimer ma reconnoissance que par mes larmes; je me hâtai de gagner le carosse. L'honnête vieillard m'aida à y monter, rendit le même service à Lidy, se plaça près d'elle, et suivant sa direction, on nous conduisit à ma nouvelle demeure.

Il étoit près de minuit quand nous arrivâmes. La maîtresse de la maison me reçut d'un air civil et respectueux; elle me croyoit une fille de qualité, échappée, par le secours de mistriss Palmer, aux importunes sollicitations d'un tuteur intéressé, qui vouloit la contraindre à épouser son fils, pour s'emparer des biens confiés à ses soins. Je devois attendre chez elle le retour d'une parente absente, et me cacher à tous les yeux jusqu'à son arrivée. Deux guinées, dont je récompensai les peines de son frère, lui donnèrent l'espérance de tirer un profit considérable du séjour que feroit dans sa maison une personne riche et libérale; espérance qu'elle ne perdit pas sans chagrin, quand le temps lui découvrit son erreur. Elle m'ouvrit un appartement très-propre et fort commode, où elle me laissa en liberté de prendre le repos qu'elle me souhaita.

Dès que je fus seule avec Lidy, je l'embrassai étroitement; mon cœur se sentoit soulagé d'une de ses peines. Je n'étois plus au pouvoir de milord Danby; mais que le souvenir d'y avoir été, détruisit bientôt ce léger mouvement de satisfaction! Nous pleurâmes long-temps toutes deux sans nous parler; je cachois mon visage dans le sein de cette tendre amie, je la pressois contre le mien. Rompant enfin ce triste silence : « O ma chère Lidy, lui dis-je, que la douleur dont je me sens oppressée a d'amertume! quelle différence des larmes que je versois en quittant Oxford, en sortant du château d'Alderson, à celles que m'arrache mon humiliante disgrâce. Je ne trouve plus en moi cette dignité, ce sentiment intérieur qui, au milieu de mes peines, dans le sein de la pauvreté, m'élevoit à mes propres yeux. Hélas! qu'est-il donc devenu? Comment le crime de cet homme me réduit-il à la honte, à l'abaissement, à n'oser fixer mes regards sur les autres, à rougir en les tournant sur moi-même »?

« Ne vous abandonnez point à ces cruelles réflexions, interrompit Lidy, vous n'avez offensé ni le ciel, ni l'honneur; puisse une certitude si consolante accompagner toujours vos pleurs! Chère Miss, elle doit à présent bannir le trouble de votre ame, vous aider à supporter le malheur dont vous gémissez; eh, pourquoi cesseriez-vous de vous estimer, quand l'homme qui vous a si bassement trompée, vous respecte lui-même, rougit des avantages qu'il a remportés sur vous, et ne peut se les rappeler sans honte et sans remords? Le succès de sa feinte est devenu la punition de son crime. Il conserve pour vous cette passion ardente, ces sentimens vifs qui l'égarèrent;

en satisfaisant ses désirs, il les a augmentés, et s'est rendu si malheureux, que je doute si vos chagrins égalent les siens ». Elle me raconta alors une partie de ses entretiens avec milord Danby; et s'efforçant de porter mes idées sur des sujets moins révoltans, elle me parla de miladi Rutland, me conseilla de lui rappeler ses généreuses offres, et de ranimer ses tendres dispositions à mon égard par le détail de mes peines passées, et de ma situation présente.

Mistriss Palmer s'étoit chargée de me faire savoir si la duchesse se trouvoit encore à Londres. Dans la supposition que cette dame en fût déjà partie, elle devoit s'informer du lieu où je pourrois lui adresser une lettre, et m'en instruire. Dix jours se passèrent à attendre des nouvelles de mistriss Palmer. Enfin, on m'apporta de sa part mes habits et une lettre; ce qu'elle m'apprit redoubla tous mes chagrins.

Après un séjour de six semaines à la Cour, miladi Rutland en étoit partie pour reprendre le cours ordinaire de ses voyages, et visitoit actuellement les amis qu'elle cultivoit dans les différentes provinces du royaume. Sans être dirigé par elle, il paroissoit impossible de suivre sa marche, ou de parvenir à l'atteindre. Mistriss Palmer me conseilloit d'adresser mes lettres en Ecosse, d'où elles seroient renvoyées à miladi. Elle me disoit que milord Danby, prêt à partir pour se rendre en Allemagne, venoit de tomber dangereusement malade. Son mari et lui ne doutoient point qu'elle ne m'eût prêté son assistance; mais Milord, dans la crainte peut-être de la trouver trop instruite, et de l'exciter à répandre son secret,

avoit expressément défendu à Palmer de la chagriner à ce sujet. Ainsi les reproches de son mari étoient sans aigreur. Elle finissoit en me marquant beaucoup de regret de n'être plus à portée de me donner de nouvelles informations, devant s'embarquer incessamment pour l'Irlande, où sa mère et elle alloient recueillir une succession, dont les droits contestés en partie, les forceroient peut-être à un long séjour.

Cette lettre m'affligea sensiblement. La maladie de milord Danby éloignoit son départ, m'obligeoit à me cacher, m'ôtoit la liberté d'aller chez mistriss Mabel, où la nécessité de diminuer ma dépense me faisoit souhaiter de retourner. Je donnois deux guinées par semaine à mistriss Tomkins, et devois les donner toujours en avance. Entre Lidy et moi, nous n'en possédions que vingt, en sortant de chez Palmer. Je ne pouvois plus espérer un secours prochain de miladi Rutland. Je lui écrivis cependant : mais qu'attendre de cette démarche, et dans quel temps en saurois-je l'effet? Pour comble de disgrâce, Lidy, ma chère Lidy! qui mettoit tous ses soins à me consoler, s'efforçoit de m'engager à m'occuper moins de ma cruelle aventure, en étoit si douloureusement affectée elle-même, que peu à peu elle tomba dans une langueur, dont sa piété ni son courage ne purent lui faire repousser les dangereuses atteintes. Elle perdit le sommeil, prit du dégoût pour tous les alimens, et s'abandonna à la noire mélancolie qui la consumoit. Pâle, foible; abattue, elle attachoit sur moi ses yeux baignés de pleurs; elle joignit ses mains, les levoit vers le ciel, et s'écrioit : « Hélas! que fera-t-elle! que

deviendra-t-elle! en quel état vais-je la laisser»!

Ses larmes, son inquiétude, le dépérissement visible de sa personne, me remplissoient de terreur. Je me hâtai d'appeler auprès d'elle tous ceux dont l'art et les soins pouvoient la soulager. Son extrême appesantissement l'obligea bientôt à garder le lit. Je la servois avec ce tendre empressement que donne l'amitié. Elle se montroit sensible à mes caresses, se prêtoit sans répugnance à tout ce qu'on exigeoit d'elle; mais rien ne la ranimoit.

Les secours nécessaires à son mal, le prix excessif dont on paie les courtes visites de ceux qui les indiquent, me réduisirent en peu de jours à recourir aux plus tristes expédiens, à charger mistriss Tomkins de me défaire avec désavantage de tous les effets qui m'étoient restés. Je voyois augmenter les besoins et disparoître les moyens d'y satisfaire. J'envoyai chez mistriss Mabel, espérant que le sang et l'amitié l'engageroient à rendre service à sa sœur: par une fatalité étrange, cette femme venoit de quitter son commerce, et de se retirer dans la province de Galles. Mistriss Tomkins ne pouvoit m'avancer les dépenses les plus modiques. Elle me répétoit souvent qu'elle étoit pauvre et sans crédit. L'esprit rempli de la feinte confidence de mistriss Palmer, elle me conjuroit de recourir à mon tuteur. Elle blâmoit ma conduite obstinée. Je l'assurois en vain que personne dans l'univers ne s'intéressoit à moi, elle ne me croyoit point. Son bon cœur; son empressement, sa compassion même, la rendoient importune et souvent fâcheuse. Elle se chagrinoit de me voir perdre si considérablement sur

des effets dont elle tiroit avec peine un prix très-bas. Je ne recevois point de nouvelles de miladi Rutland, je cessois même d'en attendre : le temps consumant enfin mes foibles ressources, je parvins au douloureux moment où, dénuée de tout, jetant en vain de sombres regards autour de moi, je n'apercevois plus rien dont j'eusse le pouvoir de disposer.

Cette horrible détresse excita mon impatience, et révolta mon ame. Après de longues, d'effrayantes réflexions, je tombai à terre, et m'abandonnai aux cris, aux gémissemens, à la violence d'un esprit aigri par la continuité du malheur. Loin d'élever mes pensées vers la source des consolations, d'implorer dans l'amertume de mon cœur celui dont le bras puissant soutient toute la nature; une orgueilleuse présomption m'égara, me livra au murmure, me persuada que l'innocence de mes démarches devoit me rendre l'objet des attentions de la Divinité, m'attirer ses secours, sa protection; j'osai juger les décrets d'une Providence, dont les soins, souvent voilés à notre foible intelligence, mais toujours actifs, guident sûrement le cœur soumis qui s'y confie, et en attend l'effet avec résignation.

Pendant que ces mouvemens terribles m'agitoient, la garde de Lidy vint m'annoncer un ministre qui demandoit à me parler. Il suivoit cette femme, et entra comme elle sortoit. Je tournai la tête; et levant sur lui des yeux baignés de larmes, dans l'impossibilité de parler, j'attendis qu'il s'expliquât sur le sujet de sa visite.

Cet homme, attendri de l'état où il me voyoit, me

considéroit en silence, et sembloit interdit. Je lui fis signe de s'asseoir. Il s'inclina profondément; et s'avançant tout près de moi : « Une dame, me dit-il d'un ton bas et ému, dont le cœur compatissant se plaît à soulager les maux qui lui sont connus, apprit hier, en partant pour la campagne, qu'une personne malade ici pouvoit avoir besoin de son assistance. Elle m'a laissé ce billet, m'a chargé de le lui apporter et de l'assurer de la continuité de ses secours aussi longtemps qu'ils lui seront nécessaires ». En prononçant ces derniers mots, il posa un papier sur la console de marbre qui étoit près de moi, et se couvrant le visage de son mouchoir, il sortit avec précipitation.

Etonnée de ses discours, de son action, n'osant encore me livrer à l'espérance, je pris ce papier : c'étoit un billet de cinquante livres sterlings. Dans le transport de ma reconnoissance, je bénis mille fois la main généreuse dont le bienfait relevoit mon cœur abattu. Il me sembla qu'une créature céleste venoit de m'apparoître, de faire passer miraculeusement ce secours jusqu'à moi. Je courus auprès de Lidy pour l'instruire de cet heureux événement. Je la trouvai toute en pleurs, et M. Peters, un honnête ecclésiastique, lui tenant les deux mains, lui parlant avec feu, et paroissant, comme elle, dans le plus grand attendrissement.

C'étoit le curé d'un petit bourg situé au milieu de la province d'Yorck. Son naturel obligeant l'avoit conduit à Londres, avec le dessein de rendre un service important à deux de ses paroissiens, parens de mistriss Tomkins; il logeoit chez elle pendant son

séjour dans la capitale. Notre triste situation l'intéressoit. Un zèle vraiment pieux, une charité ardente lui inspiroient des sentimens de père pour tous les humains. Ce bon prêtre visitoit souvent Lidy, prioit avec elle, la consoloit, lui offroit même des secours qu'il n'auroit pu donner sans se gêner. Le revenu de son bénéfice ne passant pas quarante livres sterlings, cette rente si modique suffisoit à peine à l'entretien d'une femme et de deux filles qui composoient sa famille. Mais la médiocrité de sa fortune ne resserroit pas son cœur.

Edifié des principes de Lidy, touché de son attachement pour moi, sensible à l'inquiétude qu'elle lui montroit sur mon sort, inquiétude vive, la seule capable de troubler la parfaite résignation de cette ame pure, il entreprit de calmer ses alarmes, de la débarrasser d'un poids si pénible, en se chargeant lui-même des soins dont elle s'occupoit. Il lui promit, il lui jura de ne point quitter Londres que le ciel n'eût disposé d'elle, de devenir mon appui quand elle ne seroit plus, de me conduire dans sa maison, de m'y traiter comme sa fille, comme un enfant dont Dieu même le nommoit père, et lui ordonnoit de prendre un soin particulier. Cette assurance, que la propre situation de ce vénérable pasteur rendoit si noble, eut l'effet qu'il en avoit espéré. Elle tranquillisa le cœur de Lidy, lui fit tourner toutes ses pensées vers l'éternité, et attendre avec moins de douleur et d'effroi, le moment où le ciel l'appelleroit à lui.

A l'instant où j'entrai dans sa chambre, elle re-

mercioit M. Peters. En me voyant, elle le pria de me faire part du sujet de leur entretien. Ce digne prêtre me répéta ses généreuses intentions, mais avec ménagement, avec timidité même. Il sembloit craindre de blesser mon oreille par le son de ces expressions consacrées à marquer la supériorité de celui qui donne, sur l'indigent forcé de recevoir. Il ne cherchoit point à m'inspirer de la reconnoissance, mais à introduire une douce consolation dans mon ame; il vouloit me faire oublier mes peines, et non pas m'avertir qu'il les soulageroit. En écoutant M. Peters, je sentois moins ma situation que l'espérance de la voir changer. Ah, Madame! que n'oblige-t-on toujours ainsi! Ce n'est pas le malheur qui humilie, c'est la dure compassion des hommes. On ne rougit point d'être à plaindre, le besoin n'avilit pas; mais on rougit d'exposer sa misère aux yeux de l'homme riche et vain, qui regarde son aisance comme un droit de dédaigner le pauvre, même le pauvre assez fier, assez noble, pour n'exiger ni sa pitié, ni ses secours.

Mes remerciemens à M. Peters furent proportionnés à sa bonté; mais ses discours me causèrent un saisissement terrible, en me laissant pressentir l'état de ma chère Lidy. L'idée d'une éternelle séparation n'avoit point encore frappé mon esprit; j'espérois beaucoup des soins de l'homme habile qui la visitoit. Mes craintes se bornoient à manquer des moyens de lui continuer les secours d'un art dans lequel je me confiois. Trompeur espoir, né seulement de mes souhaits! Je devois perdre mon unique amie, rien ne

pouvoit me la rendre, et j'allois bientôt éprouver qu'aucune douleur déjà sentie, ne prépare notre ame à supporter une douleur nouvelle. Mais en est-il de comparable à celle que nous cause la mort d'une personne aimée, à l'horreur de la voir s'anéantir, disparoître! une force absolue nous l'enlève, nous l'arrache avec violence, nous en sépare pour jamais! Vaine puissance des hommes, que vous êtes bornée! Eh, de quel prix sont tous les biens du monde? Hélas! ils ne peuvent ni nous conserver, ni nous rendre l'objet précieux d'une tendre affection!

J'instruisis Lidy et M. Peters du don considérable de la dame, dont le cœur bienfaisant s'intéressoit à nos peines. Je leur dis la promesse consolante qui se joignoit à son présent. « Le ciel puisse-t-il l'inspirer et vous protéger, Miss, s'écria Lidy! je ne vous laisse point abandonnée et sans asile, mes vœux sont remplis, et mes derniers instans seront heureux ».

Le lendemain, je donnai le billet de banque à mistriss Tomkins, afin qu'elle le changeât. L'agitation où j'étois la veille, ne m'avoit pas permis de réfléchir sur une libéralité si extraordinaire. Comment ma situation se répandoit-elle au dehors? Par qui cette dame se trouvoit-elle informée de la misère d'une fille malade, à qui son bienfait s'adressoit? Pourquoi le ministre, chargé du pieux office de la soulager, remplissoit-il sa commission près de moi? Comment savoit-il mon nom? D'où vient me demander, ne pas parler à celle que la générosité de cette Dame regardoit immédiatement? Ces questions

faites par moi à mistriss Tomkins, l'embarrassèrent. Elle hésitoit, sembloit craindre de me répondre. Son trouble m'alarma; l'objet d'une forte haine, comme celui d'un tendre attachement est toujours présent à notre idée. Je tremblai en pensant à milord Danby : il pouvoit avoir découvert ma retraite. Je me sentis saisie d'effroi en songeant que sous cet habit respectable un autre Palmer me venoit peut-être tendre de nouveaux piéges.

Après une longue apologie de ses bonnes intentions, mistriss Tomkins m'apprit enfin, qu'ayant une nièce au service de miladi d'Anglesey, elle lui avoit porté des tablettes à moi, dont on lui offroit seulement deux guinées, et que son frère assuroit en valoir plus de douze. Pour engager cette fille à les montrer à sa maîtresse, à s'efforcer de les lui faire acheter à un prix plus convenable, elle s'étoit ouverte sur ma situation, sur l'imprudence de mistriss Palmer, qui ne devoit pas loger dans la maison d'une pauvre femme deux personnes privées d'amis et de secours, dont les peines lui déchiroient le cœur. Elle avoua que mon nom pouvoit lui être échappé, et me donna un billet de Bella, sa nièce, daté de trois jours avant la visite du ministre. Elle disoit à sa tante « de ne point s'inquiéter des tablettes, que miladi d'Anglesey les gardoit, et en feroit incessamment remettre le prix à la jeune dame. En attendant elle lui envoyoit quatre guinées pour obvier aux besoins les plus pressans » ; en effet je les avois reçues : cette explication me tranquillisa, et me détermina à me servir sans scrupule d'un secours que

ma position me rendoit si nécessaire, et à pardonner à mistriss Tomkins l'indiscrétion qui me le procuroit.

Deux jours après, M. Jennisson, le ministre, envoyé chez moi par miladi d'Anglesey, me fit demander la permission de me voir. Je le reçus dans mon cabinet; ma tristesse et mon accablement parurent l'affecter beaucoup. Il me confirma le récit de mistriss Tomkins, en m'apprenant que miladi d'Anglesey, pénétrée de la situation de Lidy, dont une de ses femmes lui avoit fait la peinture touchante, s'étoit empressée à la secourir. L'extrême politesse de M. Jennisson l'engageoit à séparer l'intérêt de Lidy du mien; il feignoit d'ignorer que je partageois sa misère, et mit toute son adresse à me faire entendre combien la protection de Miladi me deviendroit avantageuse, si je consentois à remettre mon sort entre ses mains.

Pendant qu'il me parloit, je cherchois à rappeler à ma mémoire une idée confuse de ses traits. Ils ne paroissoient point absolument étrangers à mes yeux. Soit à Oxford, soit chez milord Alderson, il me sembloit qu'une même physionomie avoit autrefois frappé mes regards. Mais la crainte du plus triste événement tenoit mon cœur dans un trouble continuel, et ne me laissoit point assez de tranquillité d'esprit pour m'occuper long-temps d'une recherche si frivole.

L'air noble de M. Jennisson, ses obligeantes expressions, je ne sais quoi de doux et d'affectueux, mêlé à tous ses discours, m'inspirèrent de la confiance. Je ne lui cachai ni ma position fâcheuse, ni

les ressources qui m'étoient offertes. La proposition de M. Peters le toucha. Il loua son zèle, l'admira, rêva; et se levant pour sortir, il me demanda si je voudrois bien le recevoir le lendemain à la même heure. Il me dit qu'il verroit miladi d'Anglesey, et lui communiqueroit un projet dont il n'osoit me parler avant de savoir si cette Dame l'approuveroit. En me quittant, il me pria de ne point m'abandonner à la tristesse, et me répéta plusieurs fois que mes qualités estimables me procureroient de tendres et de puissans amis. Le lendemain il fut exact, et me remit en entrant, un billet de miladi d'Anglesey. Je l'ouvris avec une vive émotion, et j'y lus ces paroles consolantes :

Miladi d'Anglesey à miss Jenny.

« Chère Miss, j'ai chargé M. Jennisson de vous » expliquer mes intentions. Le mérite qu'il a découvert en vous, m'attache à vos intérêts. Si des soins » indispensables ne me retenoient ici, je me ferois » un plaisir véritable d'aller vous voir, vous consoler, » et vous assurer moi-même du désir que j'ai de me » lier intimement avec vous. Croyez M. Jennisson; » il a ma confiance, il est digne de la vôtre. Mes desseins et mes sentimens lui sont connus. Je remplirai » tous les engagemens que je prends par sa médiation; » et déjà je me dis, dans la sincérité de mon cœur, » votre tendre amie. La comtesse d'Anglesey ».

J'étois si surprise et si touchée du procédé généreux de cette Dame, que j'avois peine à trouver des termes capables d'exprimer ma reconnoissance. Je

voulus remercier M. Jennisson des soins qu'il prenoit lui-même pour une infortunée; mais il m'interrompit. « Avant de vous informer de la démarche que j'ai faite, dit-il, avant de vous instruire de ses effets, permettez-moi, Miss, de vous demander si vous avez mûrement réfléchi sur le parti où vous semblez vous être arrêtée. L'appui dont vous me parlâtes hier, me paroît bien foible. M. Peters est un homme sensible, honnête. En offrant de vous retirer chez lui, il a plus consulté son cœur que ses facultés. J'applaudis à ses nobles intentions : mais dépourvue comme vous l'êtes à présent, quand votre tendre compassion vous a tout fait sacrifier pour Lidy, n'avez-vous besoin que d'un asile? D'ailleurs, savez-vous si la femme et les filles de ce bon ecclésiastique verront sans chagrin une étrangère partager avec elles la portion, déjà si modique, qu'un droit naturel leur donne à sa fortune? vous-même ne sentirez-vous pas une peine continuelle de la diminuer, de voir cette famille se gêner beaucoup pour vous donner peu? Le cœur de miss Jenny gémiroit sans cesse dans cette position. Une retraite plus convenable à votre éducation, à votre âge, à vos sentimens, vous est préparée par mes soins. Miladi d'Anglesey vous l'offre, et désire ardemment de vous la voir accepter. Cette dame est veuve, jeune, aimable, vertueuse, maîtresse de sa fortune et de ses volontés; depuis long-temps elle souhaite une compagne assidue, dont l'humeur complaisante et l'esprit agréable puissent l'attacher, mériter sa confiance, et lui faire goûter dans sa maison les charmes d'une société douce et sans assujettissement.

ment. Je lui parlai de vous hier, vous lui convenez parfaitement. Des raisons inutiles à vous dire, rendent ma recommandation très-forte auprès d'elle. Elle vous recevra bien, vous l'aimerez, elle rendra votre sort heureux. Sa protection vous mettra à couvert des dangers où vous resteriez exposée en vivant à Londres, et vous éviterez le regret de vous rendre à charge à un homme embarrassé déjà à pourvoir aux besoins de sa propre famille ».

Je me taisois, je rêvois, j'hésitois; je n'osois refuser et craignois d'accepter. Mille mouvemens confus suspendoient mes résolutions. M. Jennisson, surpris et mécontent de mon indécision, s'étendit avec vivacité sur tout ce qui devoit me déterminer à suivre ses conseils. « Chère Miss, me disoit-il d'un ton affectueux, votre intérêt seul m'anime; il m'engage à vous presser de profiter de mes soins. Ne rejetez pas un asile sûr et honorable, ne me donnez pas le chagrin d'avoir travaillé en vain à vous procurer une vie douce, tranquille, un état solide, agréable, et une amie digne, à tous égards, d'être recherchée ».

Il est des situations où l'abattement de notre esprit semble nous éloigner de tout ce qui nous paroît environné d'éclat. Il place le bonheur à une distance infinie de nous, ôte à nos idées cette activité propre à nous en rapprocher, au moins par nos désirs. Combien avois-je souhaité le sort que l'on m'offroit! En sortant de chez milord Alderson, il eût rempli mes vœux les plus ardens; mais en ce moment, la douleur dont mon ame se sentoit oppressée, me portoit à préférer l'humble toit de M. Peters à l'asile brillant

qu'on me destinoit. La solitude et l'obscurité convenoient à la profonde amertume de mes réflexions; mais le ciel, dont la bonté me faisoit rencontrer ce digne pasteur pour guider mes pas, pour me cacher dans l'ombre, pour m'écarter d'un monde où je devois sentir de nouvelles peines, voulut punir mes murmures, ma coupable défiance, en ouvrant deux routes devant moi, et me laissant l'arbitre du sentier où je choisirois de m'engager.

Les représentations de M. Jennisson me parurent sensées; ses raisons et ses prières me déterminèrent. Je ne crus pas devoir abuser du bon cœur de M. Peters, aller habiter une maison dont j'incommoderois les maîtres, où je pourrois porter le trouble et la division. Interrompre la paix d'une famille satisfaite dans la médiocrité où elle vit, c'est chercher à déranger l'ordre admirable de la Providence, qui, par une juste répartition de ses biens, accorde les douceurs du repos à ceux de ses enfans qu'elle prive d'un partage plus envié et moins heureux peut-être.

Ces considérations me portèrent à préférer les bontés de miladi d'Anglesey à la tendre invitation de M. Peters. Je souhaitai seulement qu'il fût instruit des soins, même des conseils de M. Jennisson, et soumis ma conduite à la décision de cet honnête ministre. Je le fis demander, il vint. A ma prière, M. Jennisson l'informa des intentions de Miladi. Je lui montrai son billet, et lui donnai l'entière liberté de prononcer sur ma destinée.

« Je serois bien fâché, Miss, me dit cet homme généreux, de vous priver de l'appui d'une dame riche

et libérale, portée à vous obliger. Si ma fortune égaloit la sienne, je ne lui céderois pas l'avantage de vous être utile : mais vous ne devez point balancer entre sa protection et mon amitié. Cependant, chère Miss, comme la satisfaction n'est pas toujours attachée à la splendeur, si votre sort chez miladi d'Anglesey ne remplit pas l'attente de M. Jennisson, et les vœux que je forme pour votre bonheur, ma maison vous sera ouverte dans tous les temps. Les goûts et les affections des grands s'affoiblissent en se multipliant : ils les étendent sur tant d'objets! Si l'inconstance de Miladi vous fait éprouver des peines, des mortifications; souvenez-vous alors d'un ami moins brillant, mais plus solide. Une ligne de votre main me ramenera à Londres. Chère Miss, ajouta-t-il d'un ton attendri, tant que je respire, vous avez un père, son pouvoir est foible, mais son affection est grande, et jamais elle ne se démentira ».

Sûre de ne pas offenser M. Peters en changeant de dessein, j'écrivis à miladi d'Anglesey. Une respectueuse reconnoissance dicta ma lettre. La réponse qu'elle daigna me faire en augmenta le sentiment. Elle éloignoit avec bonté tout ce qui devoit mettre de la distance entre nous. En m'apportant cette seconde preuve de la bienveillance de Miladi, M. Jennisson me dit qu'il venoit d'amener à Londres, Bella, la nièce de mistriss Tomkins : ma protectrice me l'envoyoit pour me servir actuellement, et m'accompagner au moment où je désirerois d'aller la trouver. Hélas! ce moment devoit être un des plus douloureux de ma vie!

Lidy voulut entretenir M. Jennisson, me recommander à son zèle, à ses soins. Le jour qu'il la vit, elle se trouvoit fort mal, respiroit difficilement, et parloit avec peine. L'obscurité de sa chambre, dont les rideaux étoient fermés, n'empêcha pas M. Jennisson de s'apercevoir qu'il lui restoit peu d'instans à vivre. D'accord avec M. Peters, il prit toutes les mesures convenables à cette triste occasion; mais il ne put parvenir à m'épargner le funeste spectacle qu'il désiroit dérober à ma vue.

Le soir de ce même jour, environ à minuit, j'étois assise au chevet du lit de Lidy. Elle demanda de l'eau, sa garde lui en présenta. Cette femme approchant la lumière, me fit voir tant de pâleur et d'abattement sur le visage de ma mourante amie, que mon cœur tressaillit; un cri douloureux m'échappa. Lidy renvoya sa garde, prit ma main, la serra foiblement; et sentant que je tremblois : « Pourquoi cet effroi, chère Miss, me dit-elle? Qu'allez-vous perdre? que voudriez-vous conserver? une inutile amie dont le zèle n'a pu vous garantir. Votre cruelle aventure m'a blessée d'un trait mortel. Je me suis amèrement reproché d'avoir contribué à votre infortune, en souffrant les assiduités d'un homme qui ne m'inspira jamais une véritable confiance. Les suites de ma conduite imprudente ont brisé mon cœur : que le vôtre ne se rappelle point ma faute, chère Miss, pardonnez-la, oubliez-la, souvenez-vous seulement de ma fidèle amitié. Ah! retenez vos pleurs, continua-t-elle en s'attendrissant; cessez de gémir, supportez avec courage une perte légère, comparée à toutes

celles qui l'ont précédée. Promettez-moi de vous consoler; ne me laissez point emporter l'inexprimable douleur de penser que ma mort ajoute à vos malheurs ».

« Eh! pourquoi, ma chère Lidy, pourquoi vous imputer mes peines, lui disois-je en la baignant de mes larmes? partagez-les toujours, mais ne vous en accusez jamais. Priez le ciel avec moi, priez-le de ne pas m'exposer à la plus rude des épreuves. Supplions-le toutes deux de ne point séparer nos destins. Ah! que sa bonté prolonge vos jours, ou daigne abréger les miens. Non, vous ne me quitterez pas, m'écriois-je, vous ne m'abandonnerez point dans l'immensité du monde; vous vivrez pour moi ». En lui parlant, je m'attachois fortement à elle, il me sembloit pouvoir la retenir ou la contraindre à m'entraîner avec elle..... Ah! Madame, que l'Etre suprême ne m'appela-t-il alors! quelle perte! que je l'ai amèrement sentie! O Lidy, ma sœur, ma compagne, mon amie! hélas! mes larmes, mes regrets, mes cris poussés vers toi, ont peut-être troublé jusque dans le ciel le bonheur de ton ame trop sensible!

J'étois restée sans connoissance sur le lit de Lidy. Quand je revins à moi, je me vis dans ma chambre. Mistriss Tomkins et sa nièce m'y avoient portée. M. Peters et M. Jennisson se regardoient d'un air touché. Bella me présentoit des sels. Sa tante et elle paroissoient fort attendries. Je demandai comment Lidy se trouvoit, personne ne répondit à ma question. Je la répétai plusieurs fois. Mistriss Tomkins me dit enfin qu'une berline de miladi d'Anglesey étoit à la

porte, où plusieurs de ses gens attendoient mes ordres. Ah! Dieu! m'écriai-je, Lidy! ma chère Lidy est morte! le silence et les tristes regards de tous ceux qui m'environnoient, me confirmèrent mon malheur. On ne put m'arrêter. Je courus, ou plutôt je volai dans sa chambre. Je me précipitai sur les restes inanimés, mais chers encore..... Eh quoi! fixerai-je toujours votre attention sur de tristes objets, Madame? Entraînée par le souvenir d'une douleur que le temps n'a point affoiblie, je me sens prête à m'appesantir sur un sujet intéressant pour moi seule. Mais je m'arrête; mon dessein n'est pas d'exciter votre sensibilité. En vous confiant mes peines, il seroit peu généreux de vouloir vous forcer à les partager.

M. Peters se chargea de remplir l'office d'un ami, et de rendre les derniers devoirs à une fille dont il ne mettoit point l'éternel bonheur en doute. Je lui laissai vingt guinées pour cet usage. J'en donnai dix à mistriss Tomkins, comme une foible récompense de son attachement à mes intérêts. J'embrassai plusieurs fois le bon, l'honnête M. Peters. Je reçus avec respect les tendres bénédictions qu'il prononça sur moi. Je promis de lui écrire; je ne pouvois le quitter. Il fallut m'arracher de cette maison. Enfin, aidé de Bella, M. Jennisson m'entraîna. Je croyois qu'il me présenteroit lui-même à miladi d'Anglesey; mais quand je fus placée dans la voiture avec Bella, il prit une de mes mains, la serra doucement: « Adieu, chère Miss, me dit-il, les yeux humides de pleurs, adieu. Un devoir que rien ne peut balancer, m'éloignera longtemps de vous. J'ignore le moment précis où je vous

reverrai; mais j'emporte l'espoir flatteur de vous retrouver dans une situation heureuse. Si miladi d'Anglesey remplit ses engagemens, si vous êtes contente de sa conduite à votre égard, rappelez-vous quelquefois un homme qu'elle honore de son estime, et dont les vœux les plus ardens sont de mériter et d'obtenir un jour le titre d'ami de miss Jenny ». En finissant de parler, il ferma la portière, donna ses ordres; et le carosse, escorté de deux hommes à cheval, prit la route de Sutton-Court.

Il étoit midi quand j'arrivai au château où miladi d'Anglesey faisoit alors sa résidence. Bella me conduisit dans un magnifique appartement, destiné, me dit-elle, à être le mien. Un instant après, miladi d'Anglesey y entra, vint à moi les bras ouverts; et prévenant le mouvement qui m'alloit mettre à ses pieds, elle me pressa contre son sein. « Y pensez-vous, Miss, s'écria-t-elle! ce n'est point une protectrice, c'est une amie qui vous reçoit. Je veux partager vos chagrins en attendant que votre esprit soit devenu assez tranquille pour partager ma félicité. Bannissons dès ce moment toutes distinctions entre nous; vivons comme deux sœurs unies, et qu'on ne s'aperçoive point, en nous voyant ensemble, sur laquelle des deux la fortune s'est plue à répandre ses faveurs ».

Cet accueil, les grâces, l'air de noblesse et la figure charmante de celle qui me parloit, suspendirent un instant le sentiment de ma douleur. Miladi d'Anglesey me parut un ange de lumière. Vous la connoissez, Madame, vous ne douterez point de l'impression qu'elle dut faire sur une ame sensible et reconnois-

sante. Mon attachement, né dès ce premier moment, s'est toujours accru par l'intime connoissance de son caractère; sa durée sera celle de ma vie. Je m'apprête à lui en donner une preuve bien grande. Destinée à perdre tout ce qui m'est cher, je ne puis servir miladi d'Anglesey sans lui coûter des larmes, et m'en ouvrir à moi-même une source intarissable.

De longues veilles, une continuelle inquiétude, le trouble, les agitations, que m'avoient fait éprouver la crainte de perdre Lidy, et la foible espérance de la conserver, me causèrent une inflammation dangereuse. Miladi d'Anglesey prit un soin si particulier de moi, elle m'honoroit de tant d'attentions, mêloit des caresses si touchantes à ses bontés, un intérêt si tendre paroissoit dans toutes ses actions, que la reconnoissance m'engagea à renfermer ma tristesse au fond de mon cœur, à craindre d'en laisser éclater des marques en présence de ma généreuse protectrice. Ma santé se rétablit enfin, mais mon extrême langueur ne se dissipa point.

Miladi me permit de porter le deuil de Lidy, et le fit prendre à Bella, qui passa de son service au mien. Cette fille savoit seule l'état malheureux de ma fortune. Sa tante l'avoit instruite de l'abandon et de la misère où j'étois réduite, mais sans lui en apprendre la cause qu'elle ignoroit. Bella garda fidèlement le secret que Miladi exigea d'elle sur mon séjour à Londres, et la façon dont j'y vivois. Le reste de la maison me croyoit parente de miladi d'Anglesey, et nouvellement arrivée du comté de Kent. Avant de me présenter sous ce titre à ses connoissances, elle affectoit

de parler de moi comme d'une jeune provinciale timide et triste, même un peu farouche, qui, toute occupée de la perte récente de sa mère, ne se croyoit capable d'aucune consolation, fuyoit les occasions de se distraire, et sembloit se plaire à nourrir sa sombre mélancolie.

Ma conduite confirmoit l'idée que Miladi donnoit de moi. Je ne pouvois m'accoutumer à rester dans son appartement aux heures où elle recevoit compagnie. Dès qu'on annonçoit une visite, je me dérobois promptement, ou si la complaisance m'engageoit à demeurer, ma tristesse et mon silence me rendoient inutile, et sans doute désagréable dans un cercle où régnoit l'enjouement. Je ne goûtois point ces conversations légères dont tous les sujets m'étoient étrangers, et me paroissoient ou insipides, ou révoltans.

L'espèce de malheur qui nous humilie intérieurement, imprime des traces profondes sur tout notre être. Il obscurcit notre esprit comme notre physionomie. Il nous inspire de la défiance des autres et de nous-mêmes, nous donne un air timide, une contenance mal assurée. Dans cet état tout nous gêne, nous embarrasse. L'attention que nous attirons, nous paroît fâcheuse, parce que nous craignons d'être pénétrés. Nos idées deviennent graves, nos réflexions sévères. Nous ne vivons point avec ceux qui nous environnent, nous les examinons, nous les jugeons. En perdant ces dispositions paisibles qui portent une personne heureuse vers l'indulgence, nos yeux s'ouvrent trop sur les désagrémens de la société, et pas assez sur ses avantages. Je fus long-temps à pouvoir

comprendre que des hommes toujours prêts à se couvrir mutuellement de ridicule, à se déchirer sans cesse, à ne se pardonner ni leurs fautes, ni leurs erreurs, ne se haïssent pourtant pas : que même dans les occasions pressantes ils se servent et s'obligent avec autant de zèle et d'ardeur que s'ils s'aimoient tendrement.

Mon goût pour la retraite m'attiroit souvent de tendres reproches de miladi d'Anglesey. Instruite par moi-même de toutes les peines de mon cœur, elle blâmoit le souvenir trop vif que j'en conservois. « J'ai été très-malheureuse, me disoit-elle un jour; comme vous j'ai versé des larmes; comme vous, j'avois contracté loin du monde l'habitude de pleurer, de gémir. Le changement de ma fortune n'en apporta pas d'abord dans mon humeur; mais la reconnoissance, la raison et l'amitié ont enfin remis sur mon visage cet air serein qui annonce la satisfaction intérieure de l'ame. L'ami généreux dont les soins ont prévenu mes désirs, surpassé mes espérances, n'auroit pas joui de ses bienfaits, s'il avoit pu croire qu'ils ne me rendoient point heureuse. Imitez mon exemple, ma chère Jenny, continua-t-elle en m'embrassant; vous n'êtes plus abandonnée : ne dites plus, ne pensez plus que cet univers n'offre à vos idées qu'une vaste solitude, où vous portez en tremblant des pas incertains. Je vous pardonne de pleurer Lidy; mais devez-vous la pleurer toujours? Pourquoi vous obstiner à rappeler le passé, à détourner vos regards de l'agréable perspective où ils devroient à présent se fixer? Que servent ces vains regrets sur un événement dont milord

Danby doit seul rougir? Avez-vous un juste reproche à vous faire? Vous pleurez, chère Miss, ajouta-t-elle en redoublant ses caresses, vous pleurez; mes discours ne vous persuadent point; mon amitié ne peut vous consoler; vous vous croyez si infortunée, qu'il vous paroît impossible d'oublier jamais vos malheurs. Eh, que seroit-ce donc, si l'amour, mêlant son trouble inquiet à vos douleurs, en redoubloit cent fois, mille fois l'amertume? On a abusé de votre crédulité, mais non pas de votre confiance. Un tendre penchant ne vous fit point ajouter foi aux sermens de milord Danby. Il vous étoit indifférent; vous le méprisez, vous le haïssez, vos sentimens ne varient point à son égard. Mais si vous l'aimiez et le haïssiez en même temps; si en le fuyant, vous brûliez sans cesse du désir de le voir; si le lien qui vous unissoit eût été cher à votre cœur; si en perdant l'époux, vous regrettiez l'amant; si, comme moi, séduite par tout ce que l'amour offre de douceur, vous aviez fait le plus grand sacrifice à l'espérance de rendre heureux l'objet d'une sincère affection, de lui devoir votre félicité; si vous aviez senti le cruel tourment d'aimer, d'adorer un ingrat..... — Quoi, Madame, interrompis-je avec autant de surprise que d'intérêt, vous avez connu le sentiment de la douleur! La charmante miladi d'Anglesey a aimé un ingrat! elle a éprouvé des disgrâces! — Eh, pourquoi, Miss, reprit-elle, pourquoi n'aurois-je pas subi le sort commun de toutes les créatures? Par où méritois-je de jouir d'un bonheur sans mélange? En répandant des larmes, je n'ai pas eu la douce consolation qui devroit tarir la source des vôtres. Ma

propre imprudence a causé mes malheurs. Une ardeur indiscrète me fit céder au penchant de mon cœur, aux instances d'un amant. Les hommes ont l'art de nous persuader que nous tenons leur bonheur entre nos mains. D'une idée si dangereuse, trop fortement imprimée dans nos ames, naît cette pitié généreuse et cette tendre condescendance pour leurs désirs, que les ingrats nomment foiblesse quand elle cesse de les rendre heureux.

» Oui, ma chère Jenny, continua la Comtesse, j'ai *éprouvé des disgrâces*. Je trouvai dans l'accomplissement de mes vœux les plus ardens, la juste punition d'une démarche hardie et cruelle, puisqu'elle accabloit de douleur deux familles illustres, à l'instant même où elles s'occupoient du soin de m'assurer une grande fortune. Je lis dans vos yeux, ajouta-t-elle, combien il vous paroît difficile de penser que mon sort n'ait pas toujours été heureux. Désabusez-vous, ma chère amie; le détail que je vais vous faire, va vous apprendre combien les apparences vous trompent ».

Si l'événement qui causa les chagrins de miladi d'Anglesey vous étoit entièrement inconnu, Madame, je me tairois sur cette aventure. Mais je crois devoir vous apprendre des particularités capables de diminuer à vos yeux l'ingratitude et l'étourderie dont on l'accusa alors. Milord Arundel, si intéressé dans une imprudence dont il devint la victime, a justifié sa belle-sœur par son estime. La constante amitié de ce seigneur est le plus parfait éloge de miladi d'Anglesey. Il eût pu l'obliger, lui procurer une vie

douce et agréable; mais il n'eût point été son ami, s'il n'avoit distingué en elle un caractère et des sentimens dignes de l'attacher. La jeunesse et l'amour peuvent égarer. La faute de Miladi doit vous paroître excusable. Tous ceux qu'elle honore de sa familiarité, rendent une justice due aux qualités respectables de son cœur. Lisez donc ici, Madame, le récit sincère qu'elle me fit; elle parle elle-même, et je vous prie de l'entendre avec indulgence.

HISTOIRE de Miladi, comtesse d'Anglesey.

Les comtes d'Arundel et de Lattimer, amis depuis leur enfance, épousèrent en même temps les deux filles du dernier lord d'Anglesey. L'aînée n'apporta à milord Arundel qu'un titre pour le second de ses fils. La cadette, fort riche par l'héritage d'une de ses tantes, augmenta considérablement les possessions du comte de Lattimer. Milord Arundel eut deux fils. Le ciel accorda seulement une fille à son ami. Elle fut nommée Sophie, et destinée dès sa naissance au jeune comte d'Anglesey. L'amour de ladi Lattimer pour le nom de ses pères, et l'amitié toujours constante entre les deux maisons, les attacha fortement au projet d'une alliance qui rendroit la fortune des deux frères égale, sans porter atteinte aux droits de l'aîné. Engagés l'un à l'autre dès le berceau, ces jeunes enfans furent encore liés par un acte authentique. Il détruisoit toutes les espérances de celui des deux dont la volonté, contraire à cet établissement, s'opposeroit à l'union désirée par ses parens. Cet acte

n'étoit valide qu'en supposant lady Sophie unique héritière des biens de sa maison. Comme ladi Arundel et le comte de Lattimer moururent peu de temps après qu'il fut signé, il acquit une nouvelle force par leurs testamens.

Le général Hymore, chevalier baronnet, parent de ladi Lattimer, avoit été son tuteur. Elle chérissoit en lui un ami, dont la tendresse et les soins s'étoient appliqués à la rendre riche et heureuse. Depuis le mariage de sa pupille, la paix le laissant sans occupations, il vivoit dans le comté de Kent, où il possédoit une terre de peu de valeur, mais agréable par sa situation. Ladi Lattimer, veuve à vingt ans, sentit encore le besoin de cet ami. Elle s'empressa de le rappeler à Londres; mais il ne put consentir à quitter une retraite où l'amour l'attachoit et le rendoit heureux.

Il venoit d'épouser miss Volsely, dont la naissance, la jeunesse et la beauté composoient toute la fortune. Je fus le seul fruit de leur union. J'atteignois à peine ma troisième année, quand mon père mourut. Ladi Hymore perdit avec lui les pensions considérables qui la faisoient vivre dans l'abondance et l'éclat. Ladi Lattimer la connoissoit et l'aimoit tendrement. Elle la pressa de se rendre à Londres pour y solliciter une augmentation des grâces ordinairement accordées aux héritiers des défenseurs de la patrie. Ma mère, déterminée à suivre ses conseils, ne voulut pas abandonner le soin de ma personne à des mains étrangères. Six semaines après la mort de mon père, elle partit pour Londres et m'y conduisit avec elle.

Ladi Lattimer l'obligea d'accepter un appartement chez elle. Je partageai celui de ladi Sophie, sa fille, âgée seulement de deux ans plus que moi. Cette dame trouva tant de charmes dans la société de ladi Hymore, elle la pria si instamment de ne point retourner en province, qu'après avoir terminé ses affaires à la Cour, ma mère céda aux désirs de son amie, et continua de vivre chez elle. Mais soit que l'air épais de Londres fût contraire à son tempérament, soit qu'elle y eût apporté des dispositions à la plus cruelle des maladies, la consomption l'attaqua, la fit languir long-temps, et me l'enleva quatre ans après la mort de mon père.

La sincère amitié de ladi Lattimer, ne s'éteignit point avec elle. Cette dame voulut me servir de mère, et tint fidèlement la parole qu'elle avoit donnée à ladi Hymore expirante, de ne jamais m'abandonner. On continua de m'élever auprès de ladi Sophie; ses maîtres étoient les miens; les caresses et les attentions de sa mère se partageoient également entre nous. Malgré mon peu de fortune et l'immensité de la sienne, nous étions servies et vêtues de même. Tant que notre grande jeunesse nous laissa dans l'heureuse ignorance des avantages attachés à la richesse, nous vécûmes avec assez d'amitié. Une humeur douce me portoit à ne point lui disputer l'espèce d'empire que son naturel altier lui faisoit prendre sur les petites compagnes de nos amusemens, et sur moi-même. Quand la raison commença à m'éclairer, je devins moins complaisante. En m'apercevant combien la différence de nos fortunes la rendoit exigeante, je me sentois hu-

miliée de lui céder. Souvent l'aigreur se mêloit à nos jeux, et plus souvent encore des querelles assez vives les terminoient.

Sans avoir des traits désagréables, ladi Sophie n'étoit ni belle, ni jolie. Sa figure n'intéressoit point. En la regardant, on cherchoit pourquoi elle n'affectoit aucun sentiment. Son humeur n'inspiroit pas la même indifférence : elle la rendoit insupportable à tout ce qui avoit le malheur de lui être soumis. La hauteur, le caprice, la vanité formoient le fond de son caractère. Elle vouloit obstinément ce qu'elle demandoit; elle le vouloit à l'instant; mais ses désirs changeoient si rapidement d'objet, qu'on ne pouvoit les satisfaire assez vite pour prévenir l'inconstance de ses goûts et la variété de ses fantaisies.

Le jeune comte d'Anglesey, admis souvent à nos jeux, se révoltoit continuellement contre la bizarrerie de ladi Sophie. Elle exigeoit de lui une complaisance qu'il ne se sentoit pas disposé à lui accorder. Contraint à lui faire une cour assidue, à paroître empressé à lui plaire, il mettoit au nombre de ses devoirs forcés et gênans, l'obligation de la voir et de se montrer attentif auprès d'elle. Un penchant naturel l'attiroit vers moi; je m'en apercevois. Il n'osoit le suivre en liberté ; je craignois de laisser voir que je le remarquois. Notre position nous apprit de bonne heure à tous deux l'art de cacher nos sentimens. Nous sûmes les dissimuler avant de les bien connoître. Le Comte étudioit mes goûts, je prenois les siens; si j'aimois un amusement, il lui devenoit agréable : celui qu'il proposoit, m'attachoit d'abord. Souvent il me donnoit

donnoit en secret des fleurs dont ladi Sophie venoit de lui faire présent, ou m'apportoit une bagatelle que ma compagne lui avoit en vain demandée. J'étois déjà flattée de ces petits sacrifices, et ne prévoyois point l'effet dangereux de ces premiers soins. Mais l'enfance passe insensiblement; on grandit; nos penchans croissent avec nous; l'intelligence s'ouvre, l'esprit se développe, des mouvemens confus s'élèvent dans le cœur, ils nous font sentir, aimer notre existence. Tout prend une forme nouvelle à nos yeux; l'amour-propre naît, il nous apprend à distinguer ceux qui s'attachent à nous plaire, et trop souvent il nous conduit à payer d'une tendresse véritable le premier hommage rendu à nos charmes.

Rien n'étoit plus aimable que le comte d'Anglesey. Je ne quittois point ladi Sophie, et le voyois tous les jours. Nous ne nous disions rien de particulier; mais nos yeux se parloient continuellement. Sans nous être jamais concertés sur l'intelligence de nos regards ou de nos signes, nous les comprenions facilement. Avec le temps, toutes nos actions, tous nos mouvemens devinrent un langage expressif pour nos cœurs. Cette muette correspondance se bornoit d'abord à nous communiquer les dégoûts mutuels que nous donnoit l'humeur fâcheuse de ladi Sophie; mais chaque jour l'étendoit, et plus nous avancions en âge, plus elle devenoit vive et intéressante.

Sir Charles Arundel, frère du comte d'Anglesey, nous visitoit peu. Elevé auprès du prince de Galles, le soin de faire sa cour, et son extrême application à ses études l'occupoient tout entier. On découvroit

déjà en lui des qualités distinguées et des vertus rares. Il me montroit beaucoup d'amitié; mais le caractère de ladi Sophie lui déplaisoit, et ses caprices l'éloignoient de nous.

Elle accomplissoit quinze ans, j'en avois treize, et le comte d'Anglescy dix-sept, quand les deux frères partirent pour visiter les différentes Cours de l'Europe. Le Comte pleura en nous disant adieu; mes larmes accompagnèrent les siennes. Son absence me causa une tristesse extrême. Deux mois après son départ, milord Arundel engagea ladi Lattimer à passer une saison dans le comté d'Erford où il avoit une terre. Elle y mena sa fille, et je les suivis. Le plus beau lieu du monde, mille amusemens variés, des courses de chevaux, une compagnie nombreuse; rien ne put remplacer dans mon cœur le plaisir de voir le comte d'Anglesey : je regrettois continuellement la perte d'une si douce habitude. Sans cesse occupée de lui, de son souvenir, je me rappelois ses traits, ses actions, même ses discours les plus indifférens. J'aimois à entendre prononcer son nom. Quand milord Arundel recevoit des lettres de ses fils, le cœur me battoit; mes yeux se fixoient sur elles; leur vue me causoit une vive émotion. S'il en lisoit des endroits à ladi Lattimer ou à sa fille, j'écoutois attentivement. Je craignois et je désirois de me trouver nommée dans celle du Comte. Un simple compliment de sa part excitoit mon trouble et ma rougeur; il me sembloit que j'avois un secret à cacher, et la moindre expression me paroissoit capable de le découvrir.

Tout ce qui tenoit au comte d'Anglesey commençoit à m'être cher. Milord Arundel devint l'objet de mes attentions et de ma complaisance. Je le distinguois par des égards flatteurs, et préférois sa conversation à tous les plaisirs dont le choix dépendoit de ma volonté. La situation de mon cœur me donnoit un air sérieux et réfléchi. Il attacha ce Seigneur près de moi. Mes talens l'amusèrent, ensuite il goûta mon esprit. Mon caractère, mes sentimens simples et naïfs, lui inspirèrent de l'estime et de l'amitié. Peu à peu mes traits firent une forte impression sur ses sens, et il m'aimoit passionnément avant d'avoir pensé qu'un enfant dût le subjuguer.

Milord Arundel entroit alors dans sa quarante-sixième année. Il étoit bien fait, et pouvoit encore prétendre à plaire. Son extrême tendresse pour sir Charles éloignoit de lui toute idée d'un second engagement. Il ne vouloit pas diminuer la fortune de ce fils chéri, en lui donnant des frères, dont le partage inégal affoibliroit le sien. Il combattit son penchant, le cacha avec soin; sans vouloir se priver du plaisir de me voir, il entretint ses sentimens dans le secret de son cœur, et ma conduite à son égard, lui persuada que je les partagerois s'ils m'étoient connus.

Après deux ans d'absence, sir Charles et son frère revinrent à Londres. Une égale surprise nous frappa en nous revoyant. Nous admirâmes le changement que le temps avoit fait sur nous. La taille du Comte me parut parfaite. Ses traits plus formés le rendoient plus aimable encore. J'étois grandie; il me trouva de

nouvelles grâces. Son premier abord m'interdit, ma vue le troubla. Nous ne pûmes nous parler; mais je lus bientôt dans ses yeux que son cœur me distinguoit toujours, et sentis une joie secrète en lui voyant, pour ladi Sophie, la même indifférence qu'elle lui inspiroit auparavant. Sa présence me pénétroit de plaisir; cependant, par un mouvement dont j'aurois eu peine alors à me rendre compte, son attention à me considérer, ses louanges, m'embarrassoient. Je rougissois en lui voyant faire les mêmes signes, autrefois si familiers à tous deux. Loin d'y répondre, je baissois les yeux, j'évitois ses regards, ils me causoient une émotion inquiète. Pendant plusieurs jours, je n'osai lui montrer qu'une politesse remplie de réserve, et facile à prendre pour de la froideur.

Un soir, il saisit l'instant où ladi Sophie étoit occupée; il me donna une lettre; et de l'air le plus triste et le plus tendre, il me pria de la lire avec attention, et d'y répondre avec bonté.

Ce peu de mots, le ton touchant dont il les prononça, l'expression de ses regards et la vue du papier qu'il me présentoit, portèrent le trouble et l'agitation dans mon ame. Je pris la lettre et la serrai promptement. Quand je fus seule, je l'ouvris avec vivacité, et j'y lus ces paroles :

Lettre de Milord, comte d'Anglesey, à miss Adeline Hymore.

« Si miss Adeline n'avoit point oublié un temps, » toujours présent à mon idée, si elle entendoit en- » core le langage de mes yeux; si, comme autrefois,

» les siens daignoient me parler, je ne serois pas » forcé de lui rappeler une amitié éteinte dans son » cœur, mais vive et ardente au fond du mien.

» Pendant une longue et douloureuse absence, j'ai » conservé loin de vous le souvenir de notre enfance, » de vos bontés, de cette douce intelligence qui unis- » soit déjà nos ames par des liens secrets. Je cher- » che en vain à retrouver les traces de ces temps » heureux : miss Adeline m'a effacé de sa mémoire.

» Combien cette amitié, dont vous me privez » cruellement, me seroit nécessaire à présent. Chère » Miss, que j'aurois de confidences à vous faire, si » vous vous intéressiez à mes peines. J'aime et je hais : » contraint de rendre mes hommages à une personne » qui m'est odieuse, je suis sans accès auprès de » l'objet de ma tendresse. Je vois celle que j'aime, » et ne puis lui parler. Une seule expression étoit » permise à mon amour. Des signes, autrefois remar- » qués, seroient encore les interprètes de mes sen- » timens, celle qui m'est chère les comprendroit ; » mais comment puis-je m'expliquer? Miss Adeline » détourne ses regards. Elle liroit dans les miens que » mon cœur l'adore ! mais l'ingrate ne veut plus » m'entendre ».

Je recommençai plusieurs fois cette lettre, si émue en la parcourant, que j'avois peine à en comprendre le sens. Je répétois avec transport : *Elle y liroit que mon cœur l'adore!* J'ignorois encore l'espèce de mes sentimens pour le comte d'Anglesey. Cette tendre expression fut un trait de lumière qui m'en découvrit la nature et la force. Livrée à ce trouble enchanteur

dont le premier aveu d'une passion inspirée et sentie remplit notre ame, j'écrivis au Comte. Ma main suivit rapidement les mouvemens de mon cœur. Je me reprochois une conduite qui l'avoit chagriné, et croyois ne pouvoir être assez sincère, assez tendre pour réparer mon injustice.

Le lendemain, je réfléchis sérieusement sur ma position, sur celle du comte d'Anglesey. A qui allois-je avouer mon penchant? A un homme dont les engagemens m'étoient connus, dont l'inévitable union avec ladi Sophie seroit formée dans deux mois; je soupirai. Des pleurs m'échappèrent : je me trouvai malheureuse d'aimer, et craignis de devenir coupable en laissant pénétrer mes sentimens. Je voulus tout déchirer. Une de nos femmes venant me chercher de la part de ladi Lattimer, m'en ôta la liberté. Ma lettre resta dans mon sein; mais je pris une ferme résolution de ne pas la donner, et de cacher ma tendresse au comte d'Anglesey. J'ignorois encore combien les désirs d'un amant aimé prennent d'empire sur notre volonté; et avec quelle facilité ils anéantissent tous les projets formés pour ne pas les satisfaire.

Quand le Comte entra, je cessai de m'applaudir du sacrifice que je faisois à la raison et au devoir. Je sentis une douleur extrême d'être contrainte à ce pénible effort. Jamais il ne m'avoit paru si aimable, si intéressant. L'incertitude du succès de sa démarche lui donnoit un air inquiet et touchant. J'osois à peine tourner les yeux vers lui; mais les douces inflexions de sa voix me causoient de l'émotion; ses discours m'affectoient d'un sentiment tendre et compatissant.

J'allois le chagriner, lui refuser une réponse qu'il désiroit. Ses signes redoublés me la demandoient, je les comprenois trop bien. Son impatience éclatoit dans tous ses mouvemens. J'en fis un, pour lui apprendre qu'il attendoit en vain cette réponse. La tristesse obscurcit à l'instant sa physionomie, un sombre chagrin se peignit sur son front. Je le vis changer de couleur, retenir des larmes prêtes à couler. Mon cœur s'attendrit, mes sages résolutions s'évanouirent; en le voyant souffrir, j'oubliai tout; et cédant à ses instances secrètes, j'eus la foiblesse de lui donner ma lettre.

Depuis ce jour, nous n'en passâmes aucun sans nous écrire. Séduite par l'amour, j'éloignois de mon esprit toutes les réflexions capables de combattre un penchant si flatteur: seules interprètes de nos sentimens, des lettres passionnées en augmentoient la vivacité. Nos cœurs se plaisoient à s'assurer d'une tendresse éternelle, à oublier qu'elle ne devoit jamais être heureuse. Contens de nous aimer, de nous le dire, ce commerce secret nous paroissoit suffire à notre bonheur. L'approche du mariage de ladi Sophie m'affligeoit, mais sans me causer cette espèce de douleur que fait sentir la jalousie. L'innocence de mes pensées ne me permettoit pas d'étendre les droits d'une épouse. Accoutumée dès mon enfance à l'idée de ce mariage, je me consolois de n'être point unie au comte d'Anglesey, par l'espérance de ne jamais me séparer de lui : je devois vivre avec ladi Sophie; et tous les vœux que je formois dans la simplicité de mon cœur, se bornoient à la douceur de voir toujours

le Comte. Je lui supposois les mêmes désirs, et j'ignorois ses projets. Un événement imprévu vint changer notre situation. Si la mienne me parut extrêmement malheureuse, celle du Comte détruisit toutes les difficultés qui s'opposoient à ses desseins.

Les noces de ladi Sophie se célébroient dans trois semaines, quand milord Arundel reçut la nouvelle de la mort de son frère, depuis long-temps gouverneur de la Caroline. Comme ce Seigneur étoit veuf, et venoit de perdre son fils unique, il appeloit à sa succession sir Charles, l'aîné de ses neveux, et laissoit au comte d'Anglesey 25,000 livres sterlings en billets sur la banque de Londres : obligeant son héritier à lui remettre cette somme, voulant qu'elle lui demeurât libre et indépendante, pour en faire l'usage qu'il jugeroit convenable à ses intérêts. Ce legs causa une joie à milord d'Anglesey, qui surprit tous ceux dont il étoit connu particulièrement. La générosité de son caractère n'avoit jamais fait imaginer que l'augmentation de sa fortune pût lui donner tant de plaisir.

Un mémoire détaillé des biens immenses du gouverneur de la Caroline arriva à Londres avec son testament. En l'examinant, milord Arundel sentit renaître en lui des désirs réprimés, mais dont le principe vivoit encore. Il crut pouvoir céder au penchant de son cœur, et satisfaire une passion que l'intérêt de ses fils ne devoit plus l'engager à combattre. Sir Charles devenoit puissamment riche par cet héritage. Le comte d'Anglesey alloit jouir du legs de son oncle, de la fortune de sa femme, celle de ladi Lattimer lui

seroit assurée. Milord Arundel possédoit lui-même des biens considérables : tant d'opulence dans sa maison lui permettoit de prendre de nouveaux engagemens, sans faire tort à des enfans déjà si bien partagés; le mettoit en état d'avantager une femme, de faire un sort à ses cadets si sa famille augmentoit, et de se préparer une vieillesse douce, en choisissant une compagne que la reconnoissance attacheroit à lui. Comme il aimoit beaucoup ladi Lattimer, il lui confia ses sentimens, ses desseins, lui demanda ses avis, et soumit sa conduite à sa décision.

Cette Dame, dont les bontés pour moi ne s'étoient jamais ralenties, n'ayant pu rassembler des débris de ma fortune que 5,000 livres sterlings, ne s'attendoit point à trouver un parti convenable à ma naissance, et la modicité de ma dot l'empêchoit de songer à me marier. Les intentions de milord Arundel la charmèrent; elle y applaudit, accepta en mon nom l'honneur qu'il daignoit me faire. Son naturel, aussi vif qu'obligeant, l'engagea à parler à l'instant des articles, à fixer le jour de mon mariage. En moins de deux heures tout fut proposé, approuvé, arrêté entre eux, et les paroles irrévocablement données.

Enchantée du sort brillant dont j'allois jouir, ne doutant point de ma prompte soumission, ladi Lattimer se hâta de venir m'annoncer que j'accompagnerois sa fille à l'autel. Elle me félicita sur le titre de Comtesse, et le nom d'Arundel que j'y prendrois. En même temps, elle introduisit Milord dans mon cabinet, me le présenta comme un amant généreux, m'ordonna de le traiter avec bonté, et de me disposer à

lui donner mon cœur en recevant sa main. Ensuite elle se retira, afin de lui laisser la liberté d'expliquer lui-même ses intentions.

Surprise, interdite, confondue, je restai immobile et presque stupide. Milord me parla, je ne l'entendis point. Il prit une de mes mains, la baisa, je n'eus pas la force de la retirer. J'ignore le temps que dura sa visite; il ne me resta aucune idée de ses propos. Trop porté à se flatter, mon trouble, mon silence, lui parurent une approbation de sa recherche. Il ne vit en moi que l'embarras et la crainte, dont mon sexe et ma jeunesse pouvoient naturellement me rendre susceptible dans cette occasion. Il me croyoit prévenue en sa faveur, même il me le fit entendre. Avant ce moment, mes égards avoient dû l'assurer de ma sincère amitié; mais ses desseins venoient de détruire ce sentiment. J'aimois le père du comte d'Anglesey : son rival me devint odieux; et le premier mouvement qui me rappela à moi-même, fut celui d'une haine extrême pour milord Arundel.

Il sortit enfin de mon cabinet. En le perdant de vue, mes yeux se remplirent de larmes. Accoutumée depuis mon enfance à obéir à ladi Lattimer, à la respecter comme une mère, il ne me vint seulement pas à l'esprit qu'il me fût possible de résister à ses ordres. Mon mariage me parut inévitable; je m'affligeai sans modération. Quand je me représentois le renversement de toutes mes espérances, mon cœur se pénétroit de douleur. Je ne suivrois donc point ladi Sophie chez le comte d'Anglesey, il falloit renoncer à la douceur de passer mes jours près de lui.

Il falloit bien plus! on m'ordonnoit d'en aimer un autre. Il ne me seroit permis ni de lui conserver mes sentimens, ni de désirer la constance des siens. Femme de son père, mon devoir m'imposeroit la loi cruelle d'oublier son amour, et d'effacer le souvenir du mien.

Ladi Lattimer rentra dans mon cabinet. Etonnée de me voir toute en larmes : « Quelle enfance, miss Adeline, me dit-elle! Pourquoi donc ces pleurs? Quand je viens me réjouir avec vous de votre fortune, je vous trouve insensible à mes soins, à vos avantages, à l'honneur que vous fait un pair du royaume, en s'unissant à vous. Auriez-vous des objections à opposer aux vœux de milord Arundel? Parlez, Miss, expliquez-moi cette étrange douleur à laquelle je ne m'attendois pas ». Que pouvois-je répondre? Le seul obstacle à ce mariage étoit mon amour pour le comte d'Anglesey. Aucune autre raison de refuser milord Arundel ne se présentoit à mon idée. « J'espérois, Madame, j'espérois ne jamais vous quitter, lui dis-je; enfin, en redoublant mes pleurs, je croyois vivre auprès de ladi Sophie; mon cœur se flattoit que vous me permettriez de conserver toujours le titre chéri de votre fille. Je n'en désirois point, je n'en voulois point d'autre. — Eh! mon aimable enfant, vous m'appartiendrez de plus près encore par cette alliance, interrompit Miladi, en m'embrassant tendrement. Nous ne composerons qu'une seule famille, et la comtesse d'Arundel me sera aussi chère que miss Adeline me l'a toujours été ». Tournant ensuite mes chagrins en plaisanterie, elle me quitta en me priant

de prendre un air moins triste, et de me disposer à recevoir convenablement les félicitations de mes amis et les soins de milord Arundel.

On étoit si loin de prévoir des difficultés à ce mariage, qu'il se traitoit sans mystère. Avant la fin du jour le bruit s'en répandit, et dès le soir même Milord en reçut des complimens.

Quand ladi Lattimer m'eut laissée seule, j'ouvris la lettre que je tenois prête pour le comte d'Anglesey. J'y ajoutai la terrible nouvelle des desseins de son père, le détail de sa visite, et l'approbation de ladi Lattimer. Dans la persuasion où j'étois de ne pouvoir me dispenser d'obéir, je ne lui demandois ni conseils, ni secours, mais de tendres consolations. Je désirois qu'il s'affligeât avec moi, me plaignît, partageât mes peines, mêlât ses larmes à mes pleurs. De tristes expressions lui peignoient les sentimens douloureux de mon ame, mais aucune n'annonçoit de la résistance. Je ne me croyois point en droit d'en opposer aux volontés de ladi Lattimer, et je me regardois comme une victime dévouée, qui ne pouvoit éviter son sort.

Dans la disposition d'esprit où j'étois, la solitude m'eût semblé douce; mais la nécessité de donner ma lettre moi-même au comte d'Anglesey, me forçoit à descendre. Je me rendis à l'ordinaire auprès de ladi Lattimer, et renfermai ma tristesse au fond de mon cœur. Quand le Comte entra, je sentis un trouble extrême; il étoit instruit de notre commun malheur. Ses yeux rouges et enflammés, montroient qu'il avoit pleuré. Il se plaignit d'une feinte douleur, demanda des sels, son air abattu intéressa tout le monde. Je



m'approchai de lui, m'informai comme les autres de la cause de son mal. Il me donna sa lettre, et reçut la mienne. Incapable de supporter sa présence sans laisser éclater ma douleur, je me retirai en lui faisant connoître par un signe la raison qui me contraignoit à sortir.

Enfermée dans mon cabinet, j'ouvris sa lettre, je l'arrosai de mes larmes. L'idée que bientôt il ne me seroit plus permis d'en recevoir d'une main si chère, redoubla l'amertume de mes chagrins. Je fus longtemps sans pouvoir lire des caractères tracés à la hâte, à demi-effacés par des pleurs. En sortant de table, milord Arundel avoit annoncé son mariage à ses fils. Sir Charles en marqua de la joie. La surprise et la douleur se peignirent sur le visage du comte d'Anglesey. Une profonde inclination fut sa réponse. Il se retira d'abord; et m'ayant écrit dans le premier mouvement de sa colère, de son indignation, il le fit avec tant de vivacité, d'interruption et de désordre, que sa lettre pouvoit à peine se comprendre. Mais ses expressions sans suite, sans liaison, n'en étoient pas moins touchantes pour un cœur tendre, passionné, livré aux mêmes agitations. Je passai la nuit à m'affliger, à écrire, à relire la lettre du Comte, à me plaindre de la rigueur de mon sort, mais sans former le moindre projet contre la nécessité de le subir.

Ma soumission aux ordres de ladi Lattimer, révolta le comte d'Anglesey. Ma lettre le mit au désespoir, en lui prouvant que j'étois déterminée à obéir. Sa réponse fut une longue querelle. Il m'accabla de reproches, m'accusa de l'avoir trompé par une feinte

tendresse, de manquer à mes engagemens, à l'amour, à l'amitié, à tous les sentimens dont ma main et mes yeux l'assuroient en vain, quand mes foibles résolutions les démentoient au moment où je lui devois des preuves de mes bontés. Rien ne m'obligeoit, disoit-il, à sacrifier mon bonheur et ses plus chères espérances à la fausse idée de remplir un devoir chimérique. Lady Lattimer ne pouvoit exiger de moi une obéissance aveugle à ses ordres. Pourquoi renoncer à mon indépendance dans une occasion si importante, où j'étois seule arbitre de ma destinée? Des plaintes, il passoit aux plus tendres représentations, aux prières les plus ardentes. Mille sermens de n'être jamais à ladi Sophie, de ne vivre que pour moi, se mêloient aux nouvelles assurances de son amour, de sa fidélité. Il avoit un moyen sûr d'éviter son mariage, d'empêcher le mien, de se lier à moi par des nœuds éternels. Il s'étendoit sur les charmes d'une union formée par l'amour. Il me les peignoit avec feu, exigeoit une promesse irrévocable de mettre en lui toute ma confiance, et de seconder ses entreprises, quand le moment seroit arrivé d'exécuter le projet qu'il méditoit, projet qui assureroit notre commune félicité.

Jamais, avant cet instant, une si riante perspective ne s'étoit offerte à mon imagination. Le bonheur d'être unie au comte d'Anglesey n'entroit pas dans mes idées. Je l'aimois sans dessein sur l'avenir; l'espérance n'avoit point encore ouvert mon cœur au désir. Des images flatteuses me firent éprouver des sensations nouvelles. Mes pensées errèrent sur mille objets variés et délicieux. J'entrevis les douceurs d'un

amour heureux. Etre avec mon amant à toute heure, en tous lieux, jouir sans partage de sa tendresse, réunir en moi seule toutes les affections de son cœur, pouvoir enfin lui parler! avouer un penchant si long-temps caché, mettre ma gloire à le faire éclater! Que de plaisirs se présentèrent à mon ame séduite! Si jeune, si sensible, prévenue d'une si forte inclination, sans guide, sans conseil, pressée par l'homme le plus aimable, le plus aimé! comment aurois-je pu lui résister? Je promis de le prendre pour arbitre de toutes mes volontés, de toutes mes démarches, et je jurai de soumettre ma conduite à celui dont les sentimens étoient devenus la règle des miens.

Plus gênés qu'auparavant, nous osions à peine nous regarder. Milord Arundel me faisoit une cour assidue. Sir Charles me visitoit tous les jours. Mes amies, mes parens m'environnoient. J'étois accablée d'importunes félicitations. Ladi Lattimer me donna des femmes, un appartement séparé pour y recevoir mes visites. Milord Arundel m'envoyoit chaque jonr des présens magnifiques. Son amour, ses attentions, sa générosité, m'embarrassoient et ne m'inspiroient point de reconnoissance. Mais je souffrois beaucoup de me voir dans la cruelle nécessité de manquer à ladi Lattimer. Je ne levois point les yeux sur elle, sans les détourner et rougir. J'ignorois encore ce que le Comte exigeroit de ma complaisance, et j'attendois impatiemment la communication de ses projets.

Depuis mes promesses, il ne me parloit plus de ses desseins. J'ouvrois ses lettres avec trouble, j'y cherchois l'important secret dont il devoit m'instruire.

Il ne s'expliquoit point. Des protestations de tendresse, d'inutiles sermens, de longues assurances de sa fidélité, remplissoient toutes ses pages. Il me conjuroit d'être sans inquiétude, de montrer de la condescendance pour les désirs de son père, il me rappeloit ma promesse, m'exhortoit à la constance, et me juroit que je ne serois jamais miladi Arundel, ni Sophie comtesse d'Anglesey.

Cependant les jours s'écouloient, le moment fatal approchoit, les articles étoient signés, les permissions ecclésiastiques obtenues. Je vis enfin arriver la veille de la célébration, sans que rien m'apprît comment je pourrois éviter de recevoir le lendemain au pied des autels un titre dont la seule idée révoltoit tous mes sens.

Un concert de voix et d'instrumens précéda le souper chez ladi Lattimer. Au moment où l'on se rassembloit dans le salon, elle m'appela; et me donnant des tablettes fort riches, elle m'avertit qu'elles renfermoient cinq billets de banque, chacun de mille livres sterlings. C'étoit toute ma fortune, et milord Arundel vouloit que j'en disposasse. Tant de chagrin et d'inquiétude remplissoient alors mon cœur, que, peu sensible à ce don, j'allois le laisser sur une table, si ladi Lattimer, en me grondant de ma distraction, ne m'eût obligée à mettre les tablettes dans ma poche.

Le comte d'Anglesey vint tard. Son air froid, rêveur et triste, fit évanouir un reste d'espérance qui me soutenoit encore. Loin de chercher à me parler, ou à me donner une lettre, il ne montra aucun empressement

pressement à s'approcher de moi. Cette indifférence apparente me pénétra de douleur; je ne doutai point qu'il n'eût changé de pensée; ses yeux sembloient m'assurer du contraire, mais sa conduite ne me permettoit pas de les croire. Le souper fini, on se retira. Qui pourroit exprimer ma surprise et mon saisissement en voyant le Comte sortir sur les pas de son père? Mon cœur se serra, et je me sentis prête à perdre le sentiment.

Dès que je fus seule, je cessai de contraindre mes larmes, elles coulèrent avec abondance; je ne pouvois concevoir pourquoi le comte d'Anglesey s'étoit plu à me tromper, à se jouer de ma crédulité, à me donner de si douces espérances, à rendre mon sort plus rigoureux encore en me promettant un bonheur dont lui-même avoit élevé le désir dans mon cœur, et m'abandonnant, au moment où j'attendois tout de sa tendresse et de ses sermens.

Ces cruelles réflexions m'occupoient toute entière, quand Bénédicte, une des femmes que ladi Lattimer venoit d'attacher à mon service, s'approcha de moi; et me parlant fort bas : « Mes compagnes attendent vos ordres, Miss, me dit-elle; renvoyez-les promptement, j'ai à vous entretenir de la part de milord d'Anglesey ». Ces mots me causèrent une violente émotion, mon cœur palpita; passant rapidement d'un mouvement à un autre, la plus vive inquiétude succéda à mon accablement. Je congédiai mes femmes, retenant seulement Bénédicte, qui couchoit près de moi. Alors elle me donna une lettre : « Milord vous prie de lire attentivement, Miss, me dit-elle; hâtez-

vous, le temps presse, et votre détermination est d'une importance extrême ». J'ouvris la lettre en tremblant, et j'y lus ces paroles :

Lettre de milord d'Anglesey, à miss Adeline.

« C'est en ce moment que vous tenez véritablement » dans vos mains ma vie ou ma mort. Je serai à trois » heures précises à la petite porte du parc. Une chaise » pour vous et Bénédicte vous y attendra ; mes che- » vaux sont prêts. Un ministre, parti par mes ordres, » nous donnera à Douvres la bénédiction nuptiale. » Des mesures prises nous feront embarquer immé- » diatement après la cérémonie; nous serons le soir » en France, où rien ne contraindra nos cœurs. Rap- » pelez-vous vos promesses; si vous y manquez, si » je vous attends en vain, ne soyez pas surprise d'ap- » prendre à votre réveil, que je suis encore au même » lieu, mais hors d'état de vous reprocher votre » cruauté; ma main m'aura délivré d'une vie que » vous seule pouviez me faire aimer ».

Je ne sais comment je retins un cri d'épouvante et d'horreur en finissant de lire. L'effroi s'empara de mon ame, il en bannit toutes les réflexions qui devoient s'opposer à ma fuite; je vis seulement le danger du moindre retardement. « Eh! mon Dieu, courons vite, dis-je toute éperdue à Bénédicte. Mais pouvons-nous sortir? Vous a-t-il instruite? Me conduirez-vous où il m'attend »? Elle me fit souvenir d'une porte de l'appartement des bains, qui s'ouvroit sur le parc. Après m'y avoir servie ce jour même, elle s'étoit adroitement saisie des clefs; elle m'apprit aussi, qu'entrée

à mon service par l'ordre et la recommandation de milord d'Anglesey, elle connoissoit son amour et ses desseins. Fille de la nourrice de ce seigneur, attachée à lui, comblée de ses bienfaits, elle se sentoit prête, disoit-elle, à exposer sa propre vie pour contribuer à la satisfaction de son généreux protecteur. Au milieu de mon agitation, ces sentimens exprimés avec naïveté, ce tendre empressement à servir le comte d'Anglesey, me la rendit chère : je l'embrassai. Depuis ce moment, je l'ai toujours aimée, et la distingue encore de mes autres femmes.

Dès que le silence nous fit juger toute la maison dans le repos, nous nous rendîmes sans bruit et sans lumière, à l'appartement des bains ; nous y attendîmes l'heure convenue ; dès qu'elle sonna, Bénédicte prit une grande corbeille, qu'elle avoit préparée, pour l'emporter. Nous descendîmes toutes deux ; elle ouvrit la porte ; celle du parc étoit fort proche. Au signal que fit cette fille, j'entendis la voix du Comte ; je tressaillis. Il vint à moi ; je me jetai dans ses bras, si émue, si troublée, si hors de moi-même, que je ne pouvois m'opposer aux tendres caresses dont il m'accabloit. « Ma chère, mon aimable Adeline, est-ce vous, est-ce bien vous, me disoit-il en me pressant contre son sein ? Parlez-moi, ah, parlez-moi ! que je jouisse enfin du plaisir de vous entendre. Mais non, partons, fuyons, venez, ma chère Adeline, suivez l'époux qui vous adore ». En parlant, il me conduisoit vers la chaise ; je m'y plaçai avec Bénédicte ; Milord monta à cheval, suivi de deux de ses gens : on prit la route de Douvres. Le valet de chambre

qui nous y avoit devancés, attendoit à la poste; nous y descendîmes en arrivant, et cet homme avertit le Comte que tous ses ordres étoient remplis.

On nous ouvrit deux chambres séparées. La précaution de Bénédicte me fut agréable : je trouvai dans sa corbeille une robe, du linge, tout ce qui pouvoit m'être nécessaire pour ne pas paroître en fugitive au pied des autels. Le Comte, ayant changé d'habit, vint me prendre, et me conduisit à la chapelle où le ministre nous attendoit. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale, nous nous embarquâmes : un vent favorable nous mit en peu d'heures sur les terres de France, où, perdant la crainte et l'inquiétude dont nous n'avions pu nous défendre pendant ce court voyage, nous nous abandonnâmes sans contrainte à tous les transports qu'excite un amour ardent et heureux.

Comme le comte d'Anglesey avoit été présenté à la Cour de France, il évita soigneusement de se montrer tant que nous restâmes à Paris. Décidé alors à vivre pour moi seule, à jouir sans distraction de son bonheur, il se déplut dans la capitale, et prit une maison de campagne auprès d'Atys. J'y fixai ma demeure avec plaisir : la présence du Comte, sa tendresse, la joie vive et douce dont je le voyois pénétré, remplissoient tous les désirs de mon cœur. Si l'idée que ma fuite avoit pu donner de moi, élevoit quelquefois des réflexions chagrinantes dans mon esprit; si je songeois souvent avec douleur à l'ingratitude dont ladi Lattimer pouvoit m'accuser; si le regret d'avoir trahi sa confiance, et mal reconnu ses bontés, me faisoit répandre des larmes, une tendre caresse du

Comte dissipoit à l'instant ces nuages passagers. Est-ce dans les bras d'un homme adoré qu'on se reproche l'imprudence ou la foiblesse qui le rend heureux?

La douceur de notre retraite fut troublée par les lettres de sir Richard Pen. Cet ami du Comte, seul instruit de son secret, s'étoit chargé de lui apprendre l'effet qu'auroit produit sa fuite et la mienne. Il lui écrivit un long détail du désordre et de la confusion qu'un événement si imprévu avoit excité dans la maison de milord Arundel et chez ladi Lattimer. La colère peu ménagée de cette Dame, l'indignation de sa fille, la fureur du comte d'Arundel, le désespoir de sir Charles en recevant une lettre de son frère, où les raisons de sa conduite étoient expliquées, le chagrin apparent, et les ris cachés des personnes invitées à ces noces, tout contribua à rendre une si fâcheuse aventure d'autant plus cruelle, qu'il fut impossible d'en dérober la connoissance au public. Milord Arundel, rappelant toute sa prudence dans ce moment embarrassant, ne se montra irrité que de l'insulte faite à ladi Lattimer. Paroissant uniquement occupé des intérêts de cette amie, il lui offrit la main de sir Charles pour sa fille, le substitua à tous les droits de son frère; et ce fils, trop soumis à ses volontés, victime de notre faute, consentit à réparer l'imprudence de milord d'Anglesey. Son union avec ladi Sophie fut célébrée ce jour même, et l'acte de leur mariage devint celui de l'éternelle exhérédation de son frère.

En se déterminant à une démarche si hardie, si

offensante pour son père, milord d'Anglesey avoit renoncé à tous les avantages de sa naissance, et positivement à ceux de l'acte et des testamens qui lui assuroient de puissans héritages, en épousant ladi Sophie. Son titre seul lui restoit; le legs de son oncle, en le rendant maître d'une fortune bornée, le décida tout d'un coup, dans le temps où il cherchoit en vain les moyens de rompre ses engagemens, et de m'enlever aux désirs de son père. Il ne fut donc point touché d'une perte à laquelle il s'étoit préparé; mais il gémit du sort rigoureux de son frère; il répandit des larmes amères, en songeant que son propre bonheur détruisoit celui de sir Charles : il croyoit avoir remarqué dans les inégalités du caractère de ladi Sophie, une raison prête à se déranger. Malheureusement pour son aimable frère, il ne se trompoit point; l'aliénation de l'esprit de cette Dame, se déclara peu de temps après son mariage; on ne put ni cacher sa démence, ni remédier à son égarement; sa folie augmenta par les soins qu'on prit pour la guérir : bientôt il fallut soustraire miladi Arundel à tous les regards, la renfermer à la campagne; elle y vit encore. Sir Charles, à présent comte d'Arundel, ce seigneur si riche, si puissant, si noble, si grand, si digne de faire le bonheur d'une femme estimable, et d'être heureux par elle, passe de tristes jours, privé de l'espoir de donner de généreux citoyens à sa patrie, et de laisser des héritiers de son nom et de ses vertus.

Ces nouvelles affligeantes interrompirent notre joie, nous pleurâmes ensemble; mais dans les premiers

mouvemens d'une passion vive, ardente, conserve-t-on long-temps des sentimens qui lui sont étrangers? Nous oubliâmes insensiblement l'Angleterre et le reste du monde, pour nous livrer à la douceur des plaisirs dont nous trouvions la source en nous-mêmes. Une maison simple, mais agréable, un air pur, des jardins spacieux, une entière liberté, de l'aisance sans faste, rendoient notre solitude délicieuse. Qu'on est heureux d'aimer et d'être aimée! la nature a placé la félicité suprême au fond de notre cœur; nous la cherchons en vain dans tout ce que renferme ce vaste univers, c'est en nous-mêmes qu'elle réside; mais comment conserver un bien dont on ne dispose pas seule? Hélas! l'objet qui nous le fait connoître, a la cruauté de détruire notre bonheur, dès qu'il cesse de le partager.

Après un an de séjour à la campagne, le Comte me proposa de passer un peu de temps à Paris. Je consentis sans peine à y prendre une maison. La paix, qui régnoit alors entre la France et la Grande-Bretagne, remplissoit d'Anglais et la Cour et la ville. Milord paroissant en public, ils s'empressèrent à le visiter; je sentois de la répugnance à les voir; ma fuite avoit fait tant d'éclat, on en parloit si diversement à Londres, la malignité mêloit des circonstances si choquantes à cet événement, on me jugeoit capable de tant d'art dans ma conduite, d'une dissimulation si profonde, d'une finesse si éloignée de mon caractère, que je ne pouvois sans chagrin recommencer à tout moment l'apologie d'une démarche dont je n'aurois pu me pardonner l'irrégularité, si,

comme on le croyoit en Angleterre, elle eût été préméditée.

Bientôt une foule de jeunes Français s'introduisirent chez moi sur les pas de mes compatriotes. L'étourderie, la présomption et l'indécence les caractérisoient. Ils apprirent au comte d'Anglesey à négliger un bien réel, pour courir après des plaisirs frivoles. Sa tendresse délicate, sa fidélité à ses engagemens, l'uniformité de sa vie, devinrent l'objet de ces plaisanteries légères, qui amusent l'esprit et dégradent le cœur; de ces saillies vives et piquantes dont la tournure agréable semble adoucir la dureté, et accoutume peu à peu à jeter du ridicule sur la sagesse comme sur la folie. Tout est devenu susceptible de badinage dans ces heureux climats; on raille de tout, tout excite l'enjouement : par le ton singulier de la conversation, les vices, les vertus se confondent, s'envisagent sous un même point de vue, on rit également et d'un homme méprisable et de celui qu'on ne peut se défendre d'estimer.

Quand l'attrait du plaisir est l'unique lien de la société, l'intérieur des personnes qui la composent est indifférent, et l'on admet sans choix au nombre de ses amis, tous ceux dont les qualités apparentes promettent un amusement momentané. Milord d'Anglesey, doux, complaisant et foible, adopta aisément les faux préjugés de ses nouvelles connoissances; de mauvais conseils, de plus mauvais exemples séduisirent son esprit, l'emportèrent sur ses principes. *Faire comme les autres* est une dangereuse leçon; trop souvent elle conduit à renoncer aux inspirations

de son cœur, à contracter sans goût des habitudes, à les conserver, même en se les reprochant, par la difficulté d'en reprendre de conformes à ses premiers penchans.

Si le Comte ne cessa pas d'abord de m'aimer, il cessa bientôt de me donner des marques publiques de sa tendresse. Séparés d'appartement, nous commençâmes à vivre avec cette exacte politesse, compagne de la froideur, triste présage du dégoût; mon amour pour la retraite offrit un prétexte de me laisser seule, de chercher au dehors des amusemens qui me flattoient peu. Milord sortoit de bonne heure et rentroit tard : la crainte de troubler mon repos, l'engageoit souvent à passer plusieurs jours sans me voir. Si, pressée du désir de lui parler, de me plaindre de sa négligence, j'allois le trouver dans son appartement, je le voyois environné de jeunes impudens, dont la présence m'étoit insupportable. Milord rougissoit devant eux de montrer de l'amitié, même des égards, à celle qui avoit droit d'attendre de lui des préférences et de la tendresse. Son embarras, sa contrainte me forçoient à m'éloigner, à me priver de la douceur de le voir et de l'entretenir.

Peut-être vous paroît-il étonnant que dans un pays où tout semble soumis à la beauté, on cherchât à m'enlever le cœur du Comte, à me chagriner, moi dont la jeunesse et les agrémens devoient inspirer de l'amour et des complaisances; mais une femme modeste, dont l'ame est simple, l'esprit réfléchi, qui aime ses devoirs, et se montre déterminée à ne jamais s'en écarter, est partout un objet respectable,

mais insipide et négligé. Les hommes, attirés près de nous par le désir, par l'amour-propre, se proposent de nous rendre foibles, s'occupent avec plaisir des moyens d'y réussir. Ils nous ont fait une vertu de la résistance, mais cette vertu les rebute loin de les attacher. Ils ne veulent pas admirer une femme, ils veulent la séduire; celle que la sagesse et la décence gardent contre leurs attaques, perd à leurs yeux tous les charmes dont sa sévérité leur ôte l'espérance de jouir.

La conduite de milord d'Anglesey me pénétra de douleur; triste, inquiète, solitaire et presque farouche, je passois les jours à pleurer son absence, et les nuits à compter les momens qu'il donnoit à ses plaisirs. J'éclatai en plaintes, en reproches; ma tristesse et mes larmes l'éloignèrent davantage. Assidu chez toutes les femmes dont la réputation attaquée annonçoit un triomphe sûr, il devint le héros de mille aventures; invité, retenu, enlevé, il étoit partout; on le voyoit sans cesse, on le désiroit encore. Pour comble d'erreur, d'ingratitude et d'indécence, il prit une maîtresse, née dans l'état le plus bas, laide, sotte, rebut des moins délicats; mais intéressée, folle, hardie, et infidèle. Tout ce qui composoit la société de Milord, s'empressa de former la cour de cette femme, et le vil essaim de ses nouveaux amis, sembla gagner beaucoup en le voyant m'abandonner pour se livrer à ce commerce libre, autorisé par la mode et lié par leurs conseils.

Dix-huit mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement à ma situation. Seule, au fond de mon

appartement, d'amères réflexions, de douloureux regrets occupoient tous mes momens : je chérissois encore l'objet de mes cruelles peines, je désirois sans cesse de voir le Comte, je me proposois de lui parler avec douceur, avec modération, souvent je me flattois de pouvoir l'attendrir, le ramener à ses premiers sentimens : l'erreur de son esprit ne me portoit point à mépriser son cœur; mais quand il s'offroit à mes regards, je me sentois si humiliée de son indifférence, sa froideur m'inspiroit un dépit si violent, que des mouvemens semblables à ceux de la haine, s'élevoient dans mon ame : un trouble inconcevable, une agitation continuelle, me rendoient sa présence pénible et presque insupportable, j'oubliois combien je l'avois souhaitée : il sortoit; en le perdant de vue, je jetois des cris douloureux; il déchiroit mon cœur en s'éloignant de moi; mon amour se rallumoit avec plus de force et d'ardeur : je me reprochois de n'avoir rien tenté pour ranimer sa tendresse; je recommençois à former de nouveaux projets, à concevoir de nouvelles espérances; elles se détruisoient le lendemain, et mon état et mes sentimens étoient toujours les mêmes.

Succombant enfin sous le poids de mon affliction, je devins méconnoissable. Foible, languissante, une fièvre lente m'accabla, me fit entrevoir la fin prochaine de ma vie : je ne me plaignois pas de mon mal, je ne désirois point de secours, l'instant fatal ne me causoit aucun effroi : qu'avois-je à regretter ? Abîmée dans les plus sombres idées, je trouvois de la douceur à penser que milord d'Anglesey, frappé du funeste spectacle qu'il s'étoit préparé lui-même, donneroit

peut-être des larmes à mon sort; que ma mort réveilleroit en lui des souvenirs bien tendres; qu'elle graveroit mon image dans son cœur, et lui rendroit ma mémoire à jamais présente et chère.

Pendant que je m'occupois d'un temps où je ne serois plus, le comte d'Anglesey ressentoit tous les maux qui suivent nécessairement le désordre de la conduite et le déréglement des mœurs. La plus grande partie de ses fonds dissipée, sa santé détruite, ses désirs éteints, des engagemens pris, l'embarras du présent et la perspective de l'avenir troubloient son esprit et affligeoient son cœur. Dans cette position, la triste compagne de son sort s'offrit à son idée; il s'étonna d'avoir pu la négliger si long-temps; il gémit en s'avouant qu'elle partageroit la situation fâcheuse où son imprudence et sa légèreté le réduisoient. Le malheur ramène vers le sentiment. En se livrant à ses réflexions, Milord sentit renaître son amour pour moi; mais loin de se rapprocher d'une femme sensible et indulgente, qui désiroit si ardemment de le revoir, honteux de ses égaremens, il continua de m'éviter, fit plusieurs voyages à la campagne, renonça à toutes ses connoissances, se renferma près d'un mois à Atys; et quand il en revint, instruit de ma langueur, de ma foiblesse, de la maladie qui me consumoit, il balança encore, il n'osoit se présenter à mes yeux. Surmontant enfin la crainte des reproches qu'il avoit trop mérités, il entra un matin dans ma chambre; sa vue me fit jeter un cri, et pensa m'ôter l'usage de mes sens; le changement qu'il aperçut en moi, pénétra son ame de regret et de douleur: « Ah! grand Dieu,

s'écria-t-il, est-ce Adeline que je vois! ô ma tendre et malheureuse amie »! Il ne put en dire davantage, ses pleurs étouffèrent sa voix, il tomba à genoux devant mon lit, il saisit mes mains, je m'efforçois de les retirer; mais les serrant entre les siennes, les baisant avec ardeur, il les baigna de ses larmes: en voyant couler les miennes, un mouvement passionné lui rendit la faculté de s'exprimer, il se leva, me prit dans ses bras; et me pressant tendrement: « Ah! ne me prive pas de toi, s'écria-t-il, ne me punis pas, pardonne-moi, ô ma chère Adeline! ne détourne point tes regards d'un criminel, vois son repentir: séduit, trompé, vain, léger, infidèle, je ne suisplus digne de toi; mais que ton cœur généreux s'élève au-dessus de tes justes ressentimens: ranime-toi, rends-moi l'espérance de gémir à tes pieds tout le reste de ma vie, d'avoir mérité ton indifférence et tes mépris.

Pendant qu'il parloit, des larmes de tendresse, de douleur et de consolation inondoient mon visage, et se confondoient avec les siennes. Je passai mes bras languissans autour de lui; et le serrant autant que ma foiblesse me le permettoit: Ah! comment, comment avez-vous pu, cruel, lui disois-je, m'abandonner, me fuir, me réduire à l'état déplorable?.... N'importe, je vous pardonne, je vous aime, je n'ai point cessé de vous aimer; si mes jours vous sont chers, j'accepterai les secours capables de les prolonger: si mon amour est nécessaire à votre bonheur, vous serez encore heureux; bannissez vos craintes, séchez vos pleurs, reprenez votre joie: ingrat! inhumain! le plus grand de vos crimes est de douter du cœur qui vous est attaché.

Un aveu naïf de toutes ses fautes, suivit l'attendrissement du Comte. Son repentir étoit sincère; ses soins, ses empressemens, son assiduité près de moi, sa fermeté à refuser de voir ces cruels amis qui l'avoient égaré, ne me laissoient aucun doute sur la vérité de son retour. Ma santé se rétablit, le sacrifice des deux tiers de notre revenu arrangea les affaires qui inquiétoient milord d'Anglesey. Nous retournâmes dans notre retraite, nous y reprîmes nos anciennes habitudes; mais un cœur blessé par une main chère, conserve toujours la trace du trait dont il a senti l'atteinte. On pardonne, il est vrai; il est possible de pardonner; il ne l'est pas d'oublier. J'aimois encore; mais ce sentiment vif et délicat, auparavant la source de mille plaisirs délicieux, élevoit alors dans mon ame des mouvemens tristes et douloureux. La présence du Comte, loin de m'inspirer comme autrefois une joie pure, d'exciter en moi une flatteuse émotion, me rappeloit l'amertume où la privation de ce bien désiré m'avoit si long-temps livrée. Les expressions de son amour m'affectoient beaucoup, elles ne me séduisoient plus: ses caresses me touchoient; mais des soupirs, des larmes m'échappoient dans les momens où ma sensibilité devoit éclater par de tendres transports. Capable encore de sentir toutes les peines que l'amour peut causer, je ne l'étois plus d'en goûter les douceurs; il faut être toujours préférée pour conserver l'illusion nécessaire au bonheur; si l'interruption des amusemens rend leur attrait plus fort et plus piquant, par un effet contraire, celle des plaisirs du cœur en détruit pour jamais les charmes.

Le Comte ne se trouvoit pas plus heureux que moi. Sa première ardeur rallumée, le rendoit attentif à mes moindres mouvemens. L'extrême tristesse dont je ne pouvois me défendre, l'alarmoit sur mes sentimens. Il se persuada que je ne l'aimois plus. Il ne se plaignit pas, mais il s'affligea. Les veilles, les excès de toute espèce, avoient affoibli son tempérament. Ses chagrins abattirent ses esprits. Peu à peu il tomba dans une sombre mélancolie dont rien ne pouvoit le distraire. Son état m'effraya : il ranima la vivacité de mon attachement. Mes craintes, mes soins, mes attentions, auroient dû lui prouver combien il m'étoit cher; mais sa fatale prévention lui fit attribuer au devoir et à la compassion toutes les assurances que je lui donnois de ma tendresse.

Obstiné à me cacher le principe de sa douleur, il me livra à mille inquiétudes. Je m'arrêtai à penser que la diminution de sa fortune, l'ambition naturelle à un homme né pour posséder de grands biens et briller dans un haut rang, pouvoient exciter ses regrets. J'imaginai que peut-être il se repentoit d'avoir trop sacrifié à l'amour, au désir de s'unir à moi : je m'accusai des peines dont je le voyois accablé. Je me répétai cent fois, que milord d'Anglesey n'eût point cessé d'être heureux, si, plus attachée à mes devoirs, je ne m'étois point livrée à la douceur de lui donner des preuves de ma tendresse, d'augmenter la sienne par l'aveu de mes sentimens. Pénétrée de ces idées, je pris le parti de m'immoler à son bonheur, et de tout tenter pour ramener le calme dans son esprit et la paix dans son cœur.

Depuis notre départ de Londres, sir Charles n'entretenoit aucun commerce direct avec son frère. Milord Arundel avoit exigé de lui un serment de ne point recevoir de lettres du comte d'Anglesey; même si le hasard ou la surprise en faisoient tomber entre ses mains, de n'y jamais répondre. L'engagement de sir Charles m'étoit connu ; cependant j'osai recourir à lui dans l'amertume de mon cœur. Je lui écrivis; ma lettre commençoit par une peinture touchante de la situation de son frère. Je ne lui cachai rien, ma confidence fut sans réserve. Je le suppliois ensuite d'intercéder auprès de milord Arundel en faveur du Comte, d'employer ses soins et ses efforts à lui rouvrir la maison paternelle, à l'admettre au partage des bénédictions de son père, à obtenir le pardon d'un fils déjà trop puni par le reproche de son cœur, des fautes dont, aux yeux d'un parent indulgent, sa jeunesse pouvoit être l'excuse. Je promettois de ne jamais offrir aux regards de milord Arundel un objet capable de ranimer ses ressentimens : contente de la part que j'aurois à cette heureuse réconciliation, je me retirerois au fond d'une province éloignée de Londres; j'y vivrois seule, ignorée, sans rien exiger d'une famille où j'avois porté le trouble et la douleur. Ainsi détachée de tout intérêt personnel dans la prière ardente que je lui faisois, je terminois ma lettre en assurant sir Charles que tous mes vœux seroient remplis, si, par le sacrifice de mon propre bonheur, je pouvois rendre au comte d'Anglesey la protection de son père, l'amitié de son frère, et l'espoir de rétablir sa fortune.

Je

Je fus trois semaines sans recevoir une réponse dont l'attente me causoit la plus vive inquiétude. Je gardai le secret sur cette démarche, dans la crainte que le Comte ne la blâmât. Il s'affoiblissoit considérablement; les secours de l'art le fatiguoient sans opérer aucun changement en lui. Rien ne peut agir, me disoit-on, contre une imagination blessée et des forces épuisées. Je frémissois à la seule idée de le perdre; je lui cachois mes pleurs et mes alarmes; je le servois, je ne le quittois point. Mon cœur se brisoit à tous momens; je n'espérois plus de nouvelles d'Angleterre, quand un jour on m'annonça un étranger. Il demandoit avec empressement à me voir. L'esprit frappé que ce pouvoit être un messager de sir Charles, j'allai le recevoir; mais quelle fut ma surprise en l'apercevant lui-même! Je poussai un cri, il vint à moi les bras ouverts, me pressa tendrement; et me voyant interdite: « Eh quoi! ma sœur, me dit-il d'un ton doux et triste, eh quoi! ma vue vous effraie? Que votre abattement me touche! Grand Dieu, serois-je arrivé trop tard? Parlez, Miladi, parlez, où est mon cher d'Anglesey? Ai-je encore un frère, un ami »?

Nous étions dans la chambre qui précédoit celle du Comte, il m'avoit entendu crier; croyant s'être trompé, il prêtoit l'oreille; le son de la voix de son frère pénétra jusqu'à son cœur. « Ah! qu'entends-je, s'écria-t-il, Charles, mon cher Charles! est-ce toi? est-ce bien toi »? Son frère courut à lui; et se précipitant dans ses bras, leurs mutuelles exclamations, des larmes, l'expression de la joie, de la dou-

leur, et de tendres caresses, furent long-temps les seuls interprètes de leurs sentimens.

« En croirai-je les vœux ardens de mon cœur, dit enfin le comte d'Anglesey, mon père m'a-t-il pardonné? A-t-il au moins révoqué cet ordre cruel qui me privoit de la douce consolation de voir mon frère, de lui prouver ma sincère amitié? Est-ce de son aveu..... — Respectons sa mémoire, interrompit sir Charles; nous n'avons plus de père. — Quoi, s'écria le Comte, mon père est mort! il est mort sans me pardonner! avec des sentimens de haine contre son malheureux fils! — Non, mon frère, reprit sir Charles d'un ton attendri, non, il ne vous haïssoit pas. Le pouvoir qu'il m'a donné de vous punir, est la preuve de son indulgence. En s'obstinant à ne point changer ses dispositions, sans doute il se reposoit sur mon amitié du soin de vous rendre heureux. Pleurons-le, mon frère, et ne nous établissons point juges de ses actions. Je vous plains, je plains miladi d'Anglesey. Vous avez manqué tous deux aux égards que vous imposoient des devoirs sacrés; mais oublions tout, réparons tout. Revenez dans votre patrie, dans la maison de vos pères. Non, mon cher Comte; non, mon aimable sœur, ajouta-t-il en serrant nos mains entre les siennes, non, vous n'êtes point déshérités. Périsse le frère inhumain qui accepte les dons de la colère, ose, à l'abri des lois, jouir seul d'un bien dont l'équité exige le partage, et peut contempler dans l'abaissement, dans la misère, celui que la nature destine à être son premier ami »!

Une façon de penser si noble, n'étoit pas étrangère au cœur de milord d'Anglesey. Elle ne l'étonna point, mais elle le toucha vivement. Il se jeta dans les bras de son frère, il y pleura long-temps, lui demanda cent fois pardon d'avoir été la cause innocente de son mariage avec ladi Sophie. Le détail où il entra sur ses sentimens pour moi, sur les événemens qui nous intéressoient tous deux, me découvrit les idées et les chagrins dont il nourrissoit l'amertume depuis notre retour à la campagne. Milord Arundel lui montra ma lettre; elle l'attendrit. Mais par une suite de son imagination blessée, l'offre que je faisois de le quitter pour lui rendre la faveur de son père, le confirma dans la pensée que j'étois entièrement détachée de lui. Il me regarda d'un air triste; et détournant son visage, s'efforçant de cacher ses larmes : « O ma chère Adeline, s'écria-t-il, qu'est devenu le temps, l'heureux temps où vous m'aimiez? Auriez-vous désiré alors de me procurer un avantage acheté par une si dure séparation? Quoi, vous vouliez m'abandonner! Mais j'ai mérité mon infortune, je ne me plains que de moi-même ».

Combien cet injuste reproche me fit répandre de larmes! Qu'il est de peines différentes pour une ame sensible! Comme milord Arundel avoit passé la mer avec le seul dessein de nous engager à le suivre en Angleterre, il voulut attendre près de nous le rétablissement des forces de son frère. Il demeura à Atys. Ses soins, son amitié, le plaisir que le Comte paroissoit prendre à le voir, à lui parler, ranimèrent mes espérances. Je me flattai d'un heureux change-

ment dans son état; mais je devois le perdre. J'étois destinée à sentir toutes les douleurs dont un cœur tendre peut être pénétré. Par une fatalité cruelle, ces mêmes mouvemens, que je croyois capables de dissiper sa langueur, ces émotions nécessaires, disoit-on, pour donner du ressort à ses sens assoupis, lui causèrent une inflammation violente. Les secours de l'art devinrent impuissans. Dix jours après l'arrivée de milord Arundel, l'aimable, l'infortuné comte d'Anglesey expira dans nos bras. Les pleurs qu'après cinq ans ce triste souvenir m'arrache encore, doivent vous donner une idée de la douleur où me livra ce funeste événement.

Pendant que mon désespoir mettoit ma vie en danger, Milord rendoit les derniers devoirs à son malheureux frère. Il le fit embaumer et porter à Arundel dans le tombeau de ses ancêtres. Je restai trois mois incapable de consolation. Mes cris, mes gémissemens entretenoient les chagrins de milord Arundel. Sa tendre compassion l'attachoit près de moi, il mêloit ses larmes avec les miennes; enfin il parvint à me faire quitter des lieux où l'amertume de mes regrets se renouveloit sans cesse. Nous revînmes à Londres; mais ne pouvant me déterminer à paroître, à voir du monde, il me conduisit ici. Je passai l'année de mon deuil dans cette charmante solitude. Le temps n'effaça point ma tristesse. Je me destinois à vivre seule, à m'occuper toujours des fâcheux souvenirs dont mon ame étoit remplie. Mais milord Arundel avoit promis à son frère de me rendre heureuse, et cet engagement lui paroissoit inviolable.

Il venoit souvent me voir. Ses soins généreux me procuroient tout ce qu'il croyoit capable de me plaire. « Ma sœur, me dit-il un jour, j'attends un effort de votre complaisance. Ma tendre amitié mérite de l'obtenir. Le ciel ne me permet pas de faire le bonheur de la femme qu'il m'a donnée; j'ai perdu la douce espérance de vivre avec un frère dont j'étois l'ami : privé du plaisir d'élever une famille, presque sans parens, je me vois environné d'étrangers; vous, qui deviez tenir le premier rang dans ma maison, refuserez-vous de l'habiter, de la diriger, d'en faire les honneurs, de la rendre aimable pour moi, et attrayante pour les autres? Venez, miladi d'Anglesey, ajouta-t-il, venez à Londres. Daignez partager la fortune d'un frère, d'un ami. Dès ce moment, je vous donne, sur tout ce qui m'appartient, l'autorité que j'accorderois à la propre fille de mon père, et j'aurai pour vous la condescendance, le respect et la tendresse qu'elle auroit droit d'attendre de moi ».

Le ton dont milord Arundel me fit cette obligeante prière, me persuada que je l'affligerois par un refus; je consentis à ses désirs. A mon arrivée à Londres, je trouvai ladi Lattimer disposée à oublier le cruel procédé dont j'avois payé sa tendresse et ses bontés. Je pleurai beaucoup en la revoyant; elle me rendit son amitié, et voulut bien attribuer mon imprudence à ma grande jeunesse. Une cour brillante m'environna bientôt. On s'empressa à me plaire, à m'amuser. Je demeurai indifférente; mais des soins qui ne peuvent toucher, servent pourtant à distraire; si je ne perdis pas le souvenir de mes peines, j'éprouvai au

moins qu'une continuelle attention pour les autres, nous arrache insensiblement à nos propres idées, et nous rend enfin capables d'éloigner de notre esprit les réflexions affligeantes qu'entretiennent la retraite et l'habitude de s'occuper de soi-même.

Que l'amitié vous engage à m'imiter, ma chère Jenny, continua la Comtesse; promettez-moi de ne plus nourrir votre mélancolie par une application constante à vous rappeler vos chagrins. Milord Arundel me demande toujours si vous êtes heureuse : ses lettres sont remplies de l'intérêt qu'il prend au sort de mon aimable amie. La fin de la campagne est prochaine, il va bientôt revenir; jouissez dès à présent de la douceur de penser que vous avez en lui un protecteur puissant et zélé. Cessez donc de répandre des larmes, quittez ces habits lugubres. Nous allons attendre à Londres le retour de mon frère, une foule nombreuse va nous environner. Si vous conservez au milieu du monde cet air abattu, on imaginera que ma parente trouve chez moi des sujets de s'attrister. Cette gravité, si peu convenable à votre âge, ces longs soupirs, vos yeux toujours humides de pleurs, exciteront la curiosité. On voudra savoir pourquoi vous avez laissé la province, qui vous êtes, d'où naissent vos ennuis; ces considérations doivent vous porter à faire un effort sur vous-même, je l'attends de votre raison, et je l'exige de votre amitié.

Le récit de miladi d'Anglesey me disposoit naturellement à satisfaire ses désirs. L'exemple de ladi Sara et le sien, m'apprenoient que la tranquillité, le bonheur, n'étoient point attachés à une naissance dis-

tinguée, aux égards que le rang et la fortune pouvoient attirer. En voyant tous les états assujettis à la douleur, je cessai de me regarder comme une créature marquée par le destin pour éprouver des peines, pour être seule malheureuse. Si dans une situation brillante on baissoit les yeux sur des infortunés, afin de mieux sentir son bonheur, ce seroit être cruel; mais les arrêter, quand on souffre, sur des objets plus dignes de pitié que nous-mêmes, c'est un moyen, non de se consoler, mais au moins de se soumettre et de supporter patiemment ses peines.

Ma reconnoissance et mes réflexions me déterminèrent donc à tenir une conduite différente. Depuis ce jour, on me vit à toute heure auprès de miladi d'Anglesey. Attentive à cacher ma tristesse, je cherchois à goûter ce qu'on nommoit plaisir, à m'occuper de ces soins frivoles et de ces vains amusemens qui remplissent les momens d'une personne heureuse. Il m'en coûtoit beaucoup; mais plus je sacrifiois au soin de contenter ma tendre bienfaitrice, plus j'espérois lui prouver la sincérité de mon attachement. La vivacité du sien parut s'augmenter encore par ma condescendance; elle me combla d'éloges, de caresses, m'obligea d'accepter des présens considérables, et fit venir de Londres tout ce qui m'étoit nécessaire pour y paroître à ses côtés sous le titre dont elle m'honoroit. Une lettre de milord Arundel l'engagea à presser son départ : nous nous rendîmes à la ville vers le milieu de septembre; mais trompé dans son attente, Milord ne repassa pas la mer aussitôt qu'il l'avoit espéré.

La maison du comte d'Arundel, réglée par les ordres de miladi d'Anglesey, offroit tous les agrémens que le goût, la richesse et la décence peuvent rassembler. Une table délicate, un jeu modéré, de la musique, souvent des bals, attiroient chez la Comtesse une compagnie nombreuse. Son caractère aimable, les charmes de sa personne, beaucoup d'esprit et de douceur, lui faisoient acquérir des amis, et attachoient près d'elle une foule d'amans empressés à lui plaire; mais elle voyoit leurs soins avec indifférence, et paroissoit déterminée à ne jamais quitter le nom d'Anglesey.

Je ne connoissois pas le monde, ses dehors séduisans n'avoient point encore frappé mes regards; j'y entrois compagne d'une femme de vingt et un ans, qui attiroit sur ses pas l'élite de ces courtisans oisifs et polis, seulement occupés de la recherche du plaisir. Etonnée d'abord, distraite ensuite, insensiblement amusée, le souvenir de mes peines, souvent interrompu par la variété des objets, commençoit à s'affoiblir, à s'éloigner; deux mois de séjour à Londres en effaçoient presque la trace, quand un matin, avant l'heure où j'étois accoutumée d'entrer chez Miladi, on vint me prier de sa part d'aller à l'instant la trouver dans son cabinet; je m'y rendis. « Vous m'avez si souvent demandé des nouvelles de M. Jennisson, me dit-elle d'un air gai, que je crois vous obliger en me hâtant de vous instruire de son retour. L'aimable ministre est arrivé cette nuit, son soin le plus pressant est de voir et d'entretenir miss Jenny : cependant, malgré votre tendre amitié pour lui, j'ai voulu vous

prévenir, et préparer le cœur de ma sensible amie à se défendre contre un peu de surprise. M. Jennisson est fort changé, une extrême différence dans son extérieur va vous frapper, ce ne sera pas désagréablement, je l'espère; mais dites-moi, ma chère, continua-t-elle en riant, l'image de cet honnête chapelain est-elle bien présente à votre mémoire »?

Cette question, et le ton de Miladi en la faisant, m'étonnèrent. « Je m'accuserois d'une noire ingratitude, Madame, répondis-je, si j'avois oublié celui dont la compassion excita la vôtre, vous toucha en faveur d'une fille inconnue, et me plaça auprès de vous. Comment perdrois-je jamais le souvenir de la première cause de vos bontés? — Plus vous aimerez M. Jennisson, plus vous m'obligerez, reprit Miladi; je l'ai vu très-inquiet de l'accueil que vous lui feriez, mais j'ai cru pouvoir le rassurer ». En parlant, elle ouvrit la porte d'un arrière-cabinet, d'où l'on passoit dans plusieurs pièces, dont la dernière communiquoit à l'appartement de milord Arundel. Un homme sortit de ce cabinet; il s'avança vers moi en s'inclinant profondément, sa figure noble et majestueuse s'attira toute mon attention; la gaîté de Miladi, cet abord familier, l'ordre éclatant qui relevoit la parure de ce Seigneur, m'annonçoient milord Arundel; pendant qu'il m'adressoit un compliment flatteur, mes yeux attachés sur lui déméloient en même temps dans ses traits et M. Jennisson et ce cavalier en habit de campagne, dont la physionomie intéressante et l'air de grandeur m'avoient fait impression chez Palmer, au moment où sir James me trompoit par une feinte cé-

rémonie. Quand, sous l'habit de ministre et le titre de chapelain de miladi d'Anglesey, il vint me secourir, ses vêtemens longs et fort larges cachant la beauté de sa taille, une coiffure noire couvrant ses cheveux, je m'en étois rappelé confusément l'idée, mais sans pouvoir le reconnoître; rien ne le masquant alors, je vis en lui le confident de sir James. Je pâlis, je tremblai, mes regards effrayés se tournèrent vers la Comtesse, incapable de cacher la douloureuse émotion de mon cœur : « Ah! que vois-je, m'écriai-je! devois-je m'attendre à trouver dans le frère de miladi d'Anglesey, l'ami, le complice de milord Danby ».

Le Comte et sa sœur s'approchèrent du siége où je m'étois jetée; ils s'empressèrent à me rassurer; ils vouloient appaiser l'agitation violente de mes sens; Milord me parloit, je ne l'entendois point; de cruelles réflexions, de funestes idées révoltoient mon ame et la remplissoient de terreur; il me sembloit qu'on venoit de détruire la sûreté de mon asile, de m'ôter la sécurité qui me le rendoit agréable et cher; la protection de Miladi, ses bontés, sa tendresse, ses soins ne me touchoient plus, si je les devois à milord Danby, à ses amis, aux égards qu'ils avoient pour lui.

La Comtesse prit mes mains dont je couvrois mon visage inondé de pleurs : « Si vous étiez moins affligée, je me plaindrois de vous, dit-elle doucement. Quoi, ma chère Jenny, la présence de milord Arundel, de mon frère, de la plus noble des créatures, vous cause de vives alarmes! c'est avec moi, c'est dans mes bras que vous vous livrez à la crainte.

Je croyois vous inspirer plus de confiance. Que pensez-vous donc? Qu'osez-vous imaginer? Malgré les plus fortes apparences, le comte d'Arundel n'est point, il ne peut être le *complice* de milord Danby, et vous deviez...... — Ah! ne vous offensez pas, Madame, interrompis-je, pénétrée de ce reproche, ne vous offensez pas d'un mouvement involontaire, ou d'une expression indiscrète; tout ce qui me rappelle l'instant où je fus cruellement séduite, tout ce qui me présente le vil auteur de mon infortune, me trouble, m'épouvante, et renouvelle l'amertume de mes premières douleurs. La vue d'un témoin de mon funeste engagement, vient de ranimer le sentiment de ma honte et l'horreur que m'inspire un perfide. Pardonnez, Milord, pardonnez-moi cet étrange accueil; vous prîtes le titre de mon père pour me donner à sir James; en vous voyant, en vous reconnoissant, il m'a semblé que vous alliez me rendre à lui, me remettre au pouvoir de cet inhumain. — Revenez d'une fatale prévention, chère Miss, me dit le comte d'Arundel; vos larmes me touchent, mais elles ne m'offensent point. J'ai dû paroître criminel à vos yeux, daignez m'entendre et me juger sur mes intentions. Oui, le hasard, ma bonne foi, peut-être un peu d'imprudence, me rendirent témoin de votre mariage avec sir James; je participai, sans le savoir, à la basse supercherie d'un homme dont je croyois le cœur noble et les sentimens réglés par l'honneur. Je vais vous découvrir comment je pris ce titre de père »..... Milord alloit poursuivre; mais la Comtesse, voulant me laisser le temps de calmer mes sens,

demanda du thé : ses femmes en servirent. La douceur et l'aménité de milord Arundel, ses discours obligeans, firent, pendant ce court intervalle, l'effet que miladi d'Anglesey désiroit. Je me rappelai tout ce qu'elle m'avoit dit de ce frère aimable et vertueux ; je condamnai mes craintes, mes soupçons, et je me disposai à l'écouter avec toute la confiance qu'il méritoit de m'inspirer.

QUATRIÈME PARTIE.

QUAND les femmes de Miladi furent retirées, Milord prit la parole, et s'adressant à moi : « Pendant le cours de mes premiers voyages, dit-il, je connus sir James Huntley; nous nous rencontrâmes en France, et parcourûmes ensemble l'Allemagne et une partie de l'Italie. Mille qualités solides, de l'esprit, une conduite sage, des principes vrais, de la douceur, m'attachèrent à lui. Ce fut avec regret que je m'en séparai à Rome où il restoit. Nous entretînmes long-temps une correspondance régulière. Mais, comme il arrive assez ordinairement dans le cours des longues absences, nos lettres devinrent moins fréquentes. Je conservois toujours l'espérance de le revoir, et le désir de me lier intimement avec lui. Il resta plusieurs années hors du royaume; je cessai de recevoir de ses nouvelles, et d'autres soins l'éloignèrent un peu de mon souvenir, sans pourtant l'en effacer.

» Sous le prétexte de visiter une Cour dont le maître pouvoit exciter la curiosité, j'étois passé dans le Nord, chargé d'une négociation secrète et importante, lorsque sir James se rendit à Londres avec le projet de s'y fixer. Six mois après, la duchesse de Rutland l'épousa. Eloigné, ayant trop peu de loisir pour m'occuper de ces nouvelles, qui intéressent quand le désœuvrement permet de s'amuser de tout, ou j'ignorai

le mariage de miladi Rutland, et la création d'un comte Danby, ou l'un et l'autre ne laissèrent aucune trace dans ma mémoire.

» L'affaire confiée à mes soins heureusement terminée, je demandai mon rappel. On venoit de déclarer la guerre; mon régiment alloit servir, et je voulois le commander moi-même. La Cour étoit à Windsor quand j'arrivai. J'y reçus l'ordre de m'embarquer promptement. Miladi d'Anglesey m'attendoit à Arundel; je désirois y rester deux jours, et pris tous les arrangemens nécessaires pour ne pas me priver du plaisir de la voir.

» En passant à Londres, je trouvai chez moi M. Pitel, son écuyer, fort chagrin de s'être laissé enlever sept chevaux napolitains que sa maîtresse souhaitoit. La duchesse de Cleveland venoit de mourir; ma sœur lui connoissoit cet attelage, et s'étoit hâtée d'envoyer l'acheter. L'humeur ménagère de Pitel, l'ayant fait marchander trop long-temps, il avoit été prévenu.

» Je sentis beaucoup d'envie d'obliger la Comtesse dans cette légère occasion, et de lui mener moi-même cet attelage, si, à force d'argent, je pouvois engager l'acheteur à me le céder. Je courus chez l'homme qui venoit de le vendre. Il me donna l'espérance de réussir, en m'apprenant qu'un nommé Palmer, espèce de brocanteur, lié avec quantité de jeunes lords, et s'entremettant de toutes sortes d'affaires, avoit acheté les chevaux, sans doute chargé par un autre de l'emplette, ou dans le dessein d'en tirer avantage en les revendant. Il m'indiqua la demeure de ce Palmer, et je m'y rendis à l'instant.

» Mon carosse arrêtoit à peine à sa porte, qu'on

l'ouvrit. Une femme assez jolie me dit en souriant de monter vîte. Elle ne demanda ni mon nom, ni ce qui m'amenoit. Cette singularité me frappa. Comme je mettois le pied sur un escalier étroit et tournant, on me cria d'en haut : « Eh, mon cher Comte, vous m'aviez écrit que peut-être vous ne viendriez pas. Je n'espérois plus recevoir de vous la main de Miss...... » Celui qui parloit, me découvrant alors tout entier, loin d'achever, poussa un cri de surprise, et j'en jetai un de joie en reconnoissant sir James Huntley.

« Charmé de cette rencontre, et sensible au plaisir de le revoir, je l'embrassai tendrement. Il me rendit mes caresses, ét m'introduisit dans un grand cabinet un peu obscur où nous nous assîmes. Après les premiers complimens, il me pria de l'instruire du sujet qui me conduisoit chez Palmer. Je satisfis sa curiosité. Il me dit d'un air embarrassé, que cet homme, parti le matin de Londres, n'y reviendroit pas de huit jours, et ne pourroit d'ailleurs me servir, l'attelage ne dépendant plus de lui. Je lui demandai à mon tour s'il logeoit dans cette maison, et l'explication des paroles qu'il venoit de m'adresser, en me prenant pour un autre. Il baissa les yeux, rougit ; éludant ma question, il me parla de mon frère, regretta sa perte. Changeant tout de suite de conversation, il m'entretint du mariage de ladi Huntley, de la situation fâcheuse où la folle passion de sa mère alloit le réduire, sans l'extrême amitié d'une parente dont la générosité venoit, depuis un mois, de relever sa fortune, même de lui faire un sort capable de remplir toute son ambition : il ajouta que son premier soin, en ar-

rivant à Londres, avoit été de m'y chercher; et que, me croyant encore actuellement en Prusse ou en Danemarck, il s'étoit trouvé très-étonné de me voir à la place du comte Overbury, à l'instant même où cet ami s'excusoit par un billet de venir le joindre en ce lieu, pour lui rendre un léger service, après l'avoir engagé lui-même dans l'affaire où il lui devenoit utile.

» Si un homme qui a seulement deux heures à rester à Londres, peut vous obliger, mon cher James, lui dis-je, disposez de moi. Je me trouverai heureux de vous servir. Il me regarda, rougit encore, et me répondit qu'on n'employoit pas indifféremment tous ses amis aux mêmes usages. Comme je connoissois le comte Overbury pour un homme peu régulier dans ses mœurs, ce propos me fit penser qu'une intrigue galante attiroit sir James en ce lieu. Ne voulant pas le troubler, j'allois me lever et lui dire adieu, quand une porte, opposée à celle par où j'étois entré, s'ouvrant assez brusquement, je vis paroître un ministre en surplis. Il s'avançoit vers nous en souriant; mais sir James, courant précipitamment au-devant de ses pas, l'arrêta, et lui demanda avec autant d'humeur que de vivacité, s'il ne me voyoit point? Le ministre m'envisagea, changea de couleur, recula, sortit et referma la porte. Sir James resta debout, immobile, muet, les yeux fixés à terre; et dans une consternation inexprimable.

» Le désordre où je le voyois, ses premières paroles et l'apparition de ce prêtre, me découvroient assez le sujet de l'embarras de sir James. Il alloit contrac-

ter



ter un mariage secret : tout me l'annonçoit. Je me sentois extrêmement mortifié d'avoir pénétré ce mystère, et de causer de l'inquiétude à un homme que j'aimois. Chagrin d'être venu si mal-à-propos, cherchant à le quitter sans lui laisser connoître mes soupçons, je prenois congé de lui, quand, revenant à lui-même, il tressaillit, m'arrêta : « Un moment, Milord, me dit-il ; au nom du ciel accordez-moi un seul instant, vous en avez trop vu pour ne pas comprendre ce qui va se passer ici. Ma fortune, mon honneur, sont à présent entre vos mains. Qu'allez-vous penser ? Comment me regarderez-vous ? Quelle idée va vous donner de moi une action si contraire à mes propres principes ? Je suis perdu » ! et se jetant sur un siége, cachant son visage, respirant à peine : « Ah mon Dieu ! Ah mon Dieu ! répétoit-il, je suis le plus malheureux des hommes » !

» Ses exclamations me surprirent, et sa douleur me toucha. J'allai à lui, je l'embrassai : « Est-ce de moi, lui dis-je, que vous devriez vous défier ? Craignez-vous mon indiscrétion ? Loin de vous affliger du hasard qui m'instruit, osez déposer vos secrets dans le sein d'un ami fidèle. Vous vous mariez, je le vois. Cette démarche, contraire peut-être à vos intérêts, est sans doute nécessaire à votre bonheur ? Pourquoi la blâmerois-je ? Pourquoi me donneroit-elle de vous une idée désavantageuse ? Eh, mon ami, je ne suis point sévère ; et sans blesser les préjugés reçus, il est des usages adoptés dont je ne me rendrois point esclave. Me croyez-vous capable de condamner les mouvemens tendres et naturels qui nous font disposer

de notre cœur sans consulter l'orgueil ou la fortune? Ma propre expérience m'a trop appris combien des nœuds formés par la raison, le devoir et l'obéissance, peuvent répandre d'amertume sur nos jours ».

» Ah! mon cher Charles, s'écria sir James, en me serrant avec transport, votre indulgence me charme! je tremblois en vous voyant pénétrer un secret que jamais je n'eusse osé vous confier ». Courant alors sur l'escalier, il appela : « Partez, dit-il, il en est temps »; et revenant à moi : « Pardonnez ma réserve et la froideur apparente qu'elle vient de mettre dans mon accueil, s'écria-t-il ; ma cruelle position m'a rendu presque insensible au plaisir de revoir un ami si chéri, si digne d'être toujours présent à mon souvenir, et dont j'ai mille fois souhaité le retour. Je l'avoue, une passion tyrannique me subjugue, m'entraîne loin de moi, me fait oublier mes devoirs, me force à tout sacrifier au désir violent d'attacher à mon sort une créature charmante. Ah! Milord! rien n'a pu la séduire. L'indigence, l'abandon, le besoin, n'abattent point sa fierté : il ne me reste contre sa résistance opiniâtre que cette odieuse cérémonie, dont le projet m'a long-temps révolté. Après tant de combats inutiles, je m'y détermine enfin; mon amour l'emporte sur ma répugnance. Je sais tout ce qu'on peut m'opposer, je me condamne moi-même, j'ai honte de ma foiblesse, je gémis d'y céder! mais cette fille hautaine est l'écueil de ma raison, de mes principes, de mon honneur! je l'aime, je l'adore, je ne puis exister sans elle; il faut que je meure, ou qu'elle soit à moi ».

» Ces mots d'indigence, d'abandon, m'avoient d'a-

bord intéressé pour celle qui inspiroit une ardeur si vive à sir James; mais les reproches dont il s'accabloit, me donnèrent d'elle des idées moins favorables. Je jugeai que mon ami, victime du manége adroit d'une femme savante dans l'art d'asservir les ames foibles, alloit peut-être se couvrir de ridicule par son mariage. Je ne lui cachai point ma pensée, et l'exhortai à vaincre son amour, si véritablement l'objet en étoit indigne.

» Indigne de moi, elle! dit-il d'un ton attendri; ah, Milord! Jenny, l'aimable Jenny seroit digne de vous-même! son ame est aussi noble que la mienne est passionnée pour elle. Belle, vertueuse, infortunée! qu'elle devroit m'inspirer d'égards, de respect! Comment puis-je....., ô mon ami! j'hésite encore; je tremble en songeant aux suites cruelles..... Mais on est allé la chercher, elle va venir..... si près de l'heureux moment, quand je vais jouir enfin du plaisir délicieux de la voir soumise, peut-être sensible!.... Ah! le sort en est jeté, ajouta-t-il; je n'ai pas la force de renoncer à mon bonheur ».

» Eh! d'où naissent vos craintes, d'où s'élèvent donc vos remords, lui demandai-je, étonné de ses discours? Quoi, l'inégalité des biens rend-elle une union moins sortable? Comment ce léger obstacle vous a-t-il jamais retenu? Quel est le sujet de votre trouble, de vos agitations? — Pouvez-vous me faire ces questions, reprit-il? Ne voyez-vous pas où m'expose cette démarche, si elle est connue? J'espère la justifier un jour; mais à présent elle m'aviliroit, elle me perdroit. — Je ne vous entends point, mon cher

James, lui dis-je; depuis quand est-il honteux de se montrer sensible et généreux ? Nous pensons bien différemment. Si le ciel rompoit mes tristes liens, si, comme vous, je pouvois disposer de ma main, mon cœur décideroit seul le choix de la compagne de ma vie. J'aimerois à relever le sort d'une fille estimable, et j'avouerois hautement des nœuds formés par l'amour et le désintéressement ».

» Si j'avois eu le moindre soupçon de la vérité, le changement du visage de sir James eût éclairci tous mes doutes. Mais sans défiance sur son caractère, ignorant absolument sa position actuelle, je ne savois à quoi attribuer le nouvel embarras qu'il laissoit paroître. Un peu de curiosité se mêlant peut-être au désir de l'obliger, je me proposai d'assister à son mariage, et lui offris de prendre la place du comte Overbury.

» Sir James me regarda, voulut parler, hésita. Il prit mes mains, les serra, et dans un mouvement passionné : « Charles, mon cher Charles, répéta-t-il plusieurs fois, si vous saviez, si j'osois vous dire..... Mais non, tout est prêt, elle va venir. Comment reparoîtrois-je devant elle?.... Il faut l'épouser ou la perdre pour jamais » ! Une voiture arrêtée, un grand coup frappé à la porte, parut le mettre hors de lui-même. Il me demanda la permission de passer dans la chambre prochaine. Je restai seul un instant. Sir James rentra suivi du ministre et de son clerc. « Puisque vous le voulez, Milord, me dit-il d'un air plus tranquille, j'accepte votre offre obligeante; mais si jamais vous me rappelez la céré-

monie où vous désirez assister, souvenez-vous, je vous en prie, que je ne souhaitois point un témoin si illustre de mes engagemens, et que vous-même m'avez forcé d'abuser de vos bontés ». Il ouvrit alors la porte par où j'étois entré, et sortit en m'avertissant qu'il alloit amener celle dont je consentois à devenir le père.

» Cette affectation à me faire remarquer qu'il ne m'eût pas choisi pour témoin de ses engagemens, me frappa désagréablement; elle ramena mes premières idées. Je repris une opinion très-désavantageuse de la personne que sir James épousoit, et commençai à me repentir de l'espèce d'obstination qui me portoit à l'aider dans une démarche insensée. En paroissant avec lui, vous détruisîtes ces soupçons; l'admiration leur succéda, et le plus vif intérêt s'y joignit. Touché de l'air d'abattement répandu sur votre visage, je ne pus me défendre d'en demander la cause à sir James. Je le pressai de me dire s'il se croyoit aimé, si personne ne vous contraignoit à lui donner la main. Ses réponses et la tristesse de vos regards, me persuadèrent que vous ne l'aimiez pas; je ne voyois point dans vos yeux cette joie douce qui perce au travers de la modestie, et laisse échapper des marques d'une satisfaction intérieure. Sir James pensa perdre connoissance en prononçant le serment qui l'unissoit à l'aimable fille dont il désiroit si ardemment la possession; son trouble, des mouvemens si peu convenables à l'occasion, m'étonnèrent; je m'abandonnai à mille idées vagues; aucune ne me rapprocha de la triste vérité. L'heure me pressant, je vous quittai immédiatement

après la cérémonie, emportant le regret de penser qu'en assurant votre fortune, peut-être vous n'assuriez pas votre bonheur.

» Je restai près d'un an hors du royaume, sans cesse occupé de travaux militaires. Sir James m'avoit promis de m'écrire; il ne le fit point. Sa négligence me toucha; je revins à Londres, et ne le vis paroître ni à la Cour, ni dans les lieux où je devois naturellement le rencontrer. Dès les premiers jours de mon arrivée, un gentilhomme à moi me pria de vouloir bien m'intéresser en faveur de son frère, ministre en Ecosse, pour le faire nommer à un bénéfice dépendant de milord Danby. Je croyois ne pas connoître ce Lord; mais le désir d'obliger un homme qui m'étoit attaché, me conduisit à sa porte. Malade depuis plusieurs jours, il ne voyoit personne : on m'écrivit. Deux heures après, je reçus de sa part une invitation pressante d'aller le voir avant la fin du jour, si je le pouvois sans trop me gêner. A l'instant même j'y retournai : on se hâta de m'annoncer; ses gens ouvrirent ses rideaux et se retirèrent. En jetant les yeux sur le lit de milord Danby, je reconnus avec autant de surprise que d'attendrissement, sir James Huntley, pâle, abattu, le visage inondé de larmes, et paroissant accablé de douleur.

» Que vois-je, m'écriai-je en me précipitant pour l'embrasser! quel état, mon cher James : eh, grand Dieu! devois-je m'attendre à vous trouver dans une situation si fâcheuse? Mais êtes-vous milord Danby? Est-ce vous qui me demandez, ou le hasard nous rassemble-t-il encore?

» Il me tendit la main; et pressant foiblement la mienne : « Plût au ciel, me dit-il, que ce nom fatal ne m'eût jamais été donné, que jamais l'ambition ne m'eût fait accepter un titre, cause de mes malheurs et de ma honte. La compassion se peint déjà sur tous vos traits, ajouta-t-il; ah! Milord, ces marques de vos bontés pour un ingrat, augmentent mon désespoir; par quel lâche procédé j'ai payé l'amitié dont vous m'honoriez! Cessez de me plaindre; j'ai mérité vos reproches, votre indignation, vos mépris! mais je suis puni, j'ai perdu tout ce qui m'attachoit à la vie! heureux du moins, si, par un aveu sincère, j'obtiens de vous le pardon de mon crime, si je vous intéresse au sort de la triste victime de ma trahison..... Mais où la trouver, s'écria-t-il avec une extrême agitation? Où est-elle? Qu'est-elle devenue? Affligée, errante, abandonnée à sa douleur, à ses craintes, sans asile, sans secours!.... Ah! Milord, je me meurs »! Détournant alors son visage, il poussa des cris, des gémissemens, et pénétra mon cœur de la plus tendre pitié.

» Eh! mon ami, pourquoi vous ferois-je des reproches, lui dis-je? De qui me parlez-vous? Qu'attendez-vous de moi? Comment ma vue excite-t-elle en vous des transports si violens? Quand vous m'auriez donné un juste sujet de me plaindre de vous, votre état m'engageroit à l'oublier. Calmez vos sens; comptez sur un ami sensible, indulgent, qui vous aime toujours. Parlez, mon cher James, parlez avec confiance; et si je puis vous servir, ne m'offensez pas en doutant de mon zèle ».

» Moi, votre ami! reprit-il : ah! Milord, je me re-

connois indigne de ce titre. Je vous ai trompé, je me suis trompé moi-même. Le hasard, les circonstances, la noble franchise de votre caractère, qui vous fit mal interpréter mes discours, la honte d'avouer une trame si basse... Ah! que n'ai-je pu la surmonter cette honte, que n'osai-je vous confier mon infâme projet! il seroit resté sans effet. Un ami si vertueux m'auroit rappelé à l'honneur, à l'humanité : oui, Milord, vous m'auriez sauvé de ma propre foiblesse, des lâches complaisans dont les vils conseils... ». Il s'interrompit, et se jetant dans mes bras, redoublant ses pleurs : « Je vous demande un généreux pardon, continua-t-il; daignez me l'accorder; y joindre une seconde grâce, seule capable d'adoucir l'horreur de mes derniers instans. Ce n'est pas pour moi que je vous implore, c'est pour l'infortunée..... Hélas! j'ai comblé son malheur. O mon cher Charles! si jeune, si belle, exposée au danger de retrouver un protecteur aussi perfide, aussi bas!... Quoi, j'ai pu la tromper! abuser de sa cruelle situation »!.... Il s'arrêta; et jetant autour de lui des regards furieux, il reprit la parole, pour s'accabler de reproches, se donner les noms les plus odieux. De vives exclamations, des imprécations terribles entremêlées de cris, de larmes, et la violence de ses mouvemens, le firent enfin tomber dans des convulsions effrayantes, et je me vis contraint d'appeler du secours.

» Pendant que j'aidois à le soulager, à lui rendre l'usage de ses sens, je me livrois à mille idées confuses; vous étiez l'objet de sa douleur, je n'en pouvois douter : mais comment s'accusoit-il de vous avoir trompée, et de quelle offense me demandoit-il pardon?

Nos intérêts sembloient se rapprocher, s'unir par ses discours; cependant vous m'étiez inconnue. Je me perdois dans ces réflexions, quand milord Danby revint à lui-même. Remarquant mon empressement à le secourir, il me remercia d'un air pénétré de reconnoissance, et me pria de lui permettre de chercher du repos, me conjurant de revenir le lendemain. « Il espéroit, disoit-il, se trouver plus tranquille et en état de m'ouvrir son cœur ».

» J'y retournai le jour suivant. Il me parut aussi triste, mais moins agité. Après de longues préparations, il m'apprit votre naissance, vos malheurs, son amour pour vous, la pureté de ses intentions pendant son séjour chez milord Clare, le voyage qu'il fit en Ecosse, comment il perdit vos traces, son mariage avec la duchesse de Rutland, ses regrets de n'être plus libre quand il vous retrouva, ses offres, vos refus, le crime où l'amour désespéré l'avoit conduit; il me rendit un compte fidèle de ce qui s'étoit passé chez mistriss Roberts, de sa hardiesse à vous enlever du carosse de sa femme, de votre maladie, de l'horreur qu'il vous inspiroit; enfin de votre fuite, et de la douleur où elle le livroit. Inquiet de l'asile où vous vous cachiez, il se reprochoit amèrement de n'avoir pas cédé aux instances de la duchesse de Rutland. Cette Dame exigeoit absolument qu'il vous remît entre ses mains, et partit aussitôt pour Vienne. Vivement offensée de sa conduite et de ses refus, la Duchesse quitta Londres sans le voir, et lui écrivit de ne jamais se présenter devant elle. Milord Danby termina cet étrange récit en me demandant encore un

généreux pardon de sa faute, en me suppliant de ne pas lui refuser la grâce qu'il attendoit de moi.

» En l'écoutant, je contenois avec peine les mouvemens d'indignation que de tels détails élevoient dans mon ame. Honteux du personnage qu'il avoit osé me laisser faire, affligé d'être compté par vous au nombre des vils malheureux unis pour abuser de votre crédulité, je sentois renaître au fond de mon cœur cette tendre compassion dont vous l'affectiez chez Palmer. Si la douceur de ma réponse dut prouver à milord Danby que j'étois incapable d'ajouter l'aigreur du reproche à l'accablement d'un homme déjà pénétré de douleur, mes expressions ménagées, mais froides, durent aussi le préparer à voir finir une amitié que le mépris venoit d'éteindre. Je le priai de s'expliquer sur le service qu'il exigeoit de moi; je pouvois encore l'obliger, mais il ne m'étoit plus possible de l'aimer.

» Il se fit apporter un petit coffre de la Chine. Il contenoit vos pierreries, vos bijoux, une somme considérable en billets de banque, et l'acte d'acquisition de cette terre, où il désiroit de vous voir habiter. Il me conjura de vous chercher, d'employer tous mes soins à vous retrouver, à faire passer dans vos mains le foible dédommagement qu'il pouvoit vous offrir. Il espéroit qu'après sa mort vous auriez moins de répugnance à recevoir ses dons, que vous pardonneriez peut-être à la mémoire d'un malheureux, séduit par de lâches conseils, trop conformes à ses désirs, pour ne pas égarer un cœur livré à la passion la plus forte qu'on eût jamais ressentie.

» Je croirois manquer au devoir le plus indispensable, lui dis-je, si je refusois de m'empresser à suivre les traces de l'infortunée dont vous venez de me rendre l'ami. La part indirecte que j'ai à son malheur, me donne pour elle les sentimens d'un tendre frère. Oui, Milord, je la chercherai, je désire ardemment de découvrir son asile; mais déposez chez un homme public ces effets destinés à miss Jenny. Il suffira de me remettre un écrit qui lui donne le pouvoir de les retirer, en supposant qu'elle veuille accepter vos bienfaits. Si d'exactes perquisitions me font connoître sa retraite, je m'engage à vous instruire de l'heureux succès de mes démarches; mais vous devez penser, Milord, que je n'ai pas dessein de vous rendre sur elle des droits usurpés et tyranniques. Maîtresse de sa volonté, miss Jenny le sera de recevoir ou de rejeter vos présens. Si elle les dédaigne, vous ne troublerez plus cette fille, déjà trop malheureuse; vous ne tenterez point de vains efforts pour obtenir un pardon qu'elle peut vous refuser sans injustice; vous cesserez de gêner une personne indépendante; vous la laisserez libre dans ses sentimens et dans sa conduite. Si vous vous soumettez à cette loi que je crois pouvoir vous imposer, je prendrai toutes les mesures convenables pour remplir vos désirs. Mais ne promettez pas légèrement, Milord : la moindre atteinte portée à votre parole, au serment que j'exige, auroit des suites fâcheuses, et me rendroit l'irréconciliable ennemi d'un homme que je me suis plu long-temps à croire digne de mon amitié.

» Ah ! trouvez-la, Milord, trouvez-la, s'écria-t-il, secourez-la, consolez cette fille charmante; qu'elle vive paisible et heureuse sous votre protection! non jamais je ne la troublerai; le vœu le plus ardent de mon cœur est de lui donner un ami vertueux ». Alors il me jura de tenir l'engagement qu'il prenoit avec moi. Après lui avoir demandé les éclaircissemens propres à me guider dans mes recherches, je le quittai, peu disposé à le revoir; cependant j'envoyois tous les jours savoir de ses nouvelles, et lui fis deux ou trois courtes visites, vaincu par ses prières et le désir qu'il montroit de me parler. Après un mois de souffrance, il se rétablit un peu, et partit pour Vienne, convalescent, foible encore, ignorant ce que vous étiez devenue, et livré à la plus profonde tristesse.

» Mon premier soin avoit été d'écrire à mistriss Palmer. Je lui adressai ma lettre en Irlande, où elle venoit de passer. Cette femme me montra peu de confiance dans sa réponse. Avant de m'instruire, elle exigeoit que miladi d'Anglesey voulût bien l'assurer qu'elle-même prendroit la jeune Dame sous sa protection. Obligé d'informer ma sœur de votre aventure, j'obtins tout de sa complaisance. Elle envoya un exprès à mistriss Palmer; mais pendant que j'attendois impatiemment le retour de son courrier, vos tablettes apportées à Miladi par Bella, et les discours de cette fille, nous persuadèrent que vous étiez chez sa tante. Pour éclaircir mes doutes, je pris l'habit et le nom d'un chapelain de miladi d'Anglesey. Le reste vous est connu. Avant de m'embarquer, j'écrivis à milord Danby. Il apprit avec transport dans

quel asile je vous laissois. Les lettres de Miladi me découvrant vos sentimens, j'ai cru pouvoir l'assurer que la noble fierté de miss Jenny s'opposeroit toujours à l'intention où il étoit de l'obliger. Je lui ai renvoyé le papier qu'il m'avoit remis; il m'a renouvelé la promesse de ne plus vous troubler, et je suis sûr qu'il tiendra sa parole ».

« A présent, chère Miss, continua le comte d'Arundel, daignez prononcer mon pardon, daignez voir en moi le frère de votre amie : j'ai désiré qu'elle fût seule témoin de notre première entrevue; je craignois d'exciter en vous u..e surprise capable d'exposer votre secret : il est facile à cacher; votre cruelle aventure est absolument ignorée, la prudence de miladi Rutland ne lui a pas permis de tacher la réputation de milord Danby, en faisant éclater le sujet de leur mésintelligence; ceux qui aidèrent à vous tromper, ont le plus grand intérêt à se taire. Milord Overbury ne vous a point vue; que votre innocence vous console d'un événement dont jamais vous n'avez dû rougir; oubliez vos malheurs dans le sein de l'amitié, soyez notre sœur, notre amie..... — Oui, elle est notre sœur, interrompit vivement miladi d'Anglesey, en prenant mes mains et celles du Comte, qu'elle serra ensemble : oui, ma chère Jenny, vous êtes ma sœur, vous m'aiderez à reconnoître les bontés de mon aimable frère en vous empressant, comme moi, à rendre tous ses momens heureux ». En parlant, elle essuyoit mes larmes, elle me faisoit les plus douces caresses. Touchée, émue, pénétrée, je passai mes bras autour d'elle; milord Arundel nous pressa

toutes deux dans les siens; la reconnoissance et l'amitié ranimèrent mon cœur, et me rendirent la force d'exprimer mes sentimens à des protecteurs si dignes de la tendre vénération qu'ils m'inspiroient.

Pendant long-temps je conservai de la tristesse, et sentis de la contrainte : il me paroissoit impossible de m'accoutumer jamais à prendre avec milord Arundel cet air de confiance et de familiarité, que donne l'habitude de se voir sans cesse et de converser ensemble; sa présence excitoit ma rougeur, souvent mes larmes; une extrême confusion me faisoit éviter ses yeux, et me forçoit à baisser les miens devant lui; mais son application continuelle à détourner mes idées de mon humiliante aventure, son amitié pour moi, ses tendres égards, m'amenèrent peu à peu à ne plus mettre de différence entre miladi d'Anglesey et lui. Ah! Madame, que de noblesse, de candeur, de bonté dans l'ame de mon généreux ami! que d'équité, de véritable grandeur, sans aucun mélange de hauteur ou d'ostentation! J'ai vu milord Arundel payer les frais d'un procès intenté et gagné pendant son absence par ses gens d'affaires; je l'ai vu donner au malheureux plaideur, chassé de son héritage, la terre contestée et déjà rentrée dans ses domaines, traitant de barbare et d'inhumaine la loi qui permettoit de dépouiller un enfant de ses biens, parce qu'en les acquérant son père avoit négligé des formalités dont l'oubli ne formoit un droit que pour l'homme injuste.

Objet des attentions, des complaisances du comte d'Arundel et de miladi d'Anglesey, mes jours s'écou-

loient dans une parfaite tranquillité; tous mes momens étoient paisibles, je dirois heureux, si, après avoir éprouvé d'humiliantes disgrâces, on pouvoit jouir du présent, sans en troubler la douceur par le souvenir du passé. C'est alors que j'eus le bonheur de vous voir et de vous plaire, Madame, chez la vicomtesse de Belmont; vous ne me laissâtes point ignorer le principe du goût vif qui vous portoit à m'aimer; vous trouviez en moi l'image d'une amie dont vous chérissiez la mémoire. Que mon cœur se sentoit ému de vos discours! avec quel plaisir je vous entendois répéter les louanges de ladi Sara! que vos regrets me touchoient, qu'ils excitoient d'attendrissement dans mon ame! Vous connoissiez peu miladi d'Anglesey; vos bontés pour moi vous engagèrent à vous lier plus particulièrement avec elle; souvent vous m'honoriez de vos visites. Surprise et charmée en voyant le portrait de ladi Sara dans mon cabinet; vous le considérâtes long-temps; vous ne pouviez détourner vos regards de cet agréable tableau. Croyant que je le tenois du hasard, vous me le demandâtes. Embarrassée, interdite, je n'osai répondre. Vous insistâtes, je promis de vous le donner, mais je trompai votre attente en vous envoyant le mien. Vous cherchâtes à pénétrer le motif de mon attachement pour un portrait dont je ne pouvois avoir connu l'original; je m'aperçus qu'il excitoit en vous un désir curieux, et je me sentois disposée à le satisfaire, quand votre départ précipité m'obligea de remettre cette confidence à un autre temps. L'absence n'a point diminué votre constante affection; vos lettres, toujours plus

tendres, en sont des preuves assurées. Ma respectueuse reconnoissance m'engage à vous dévoiler mon sort, à vous établir juge de ma conduite et des motifs qui déterminent mes démarches; le besoin d'être encouragée me porte à désirer l'approbation d'une personne qui m'est chère : oui, mon cœur déchiré cherche dans l'amitié un dédommagement du sacrifice qu'il lui fait. Ah! Madame, qu'il est grand ce sacrifice! l'honneur l'exige, c'est assez : ses principes sont ma loi, ils seront mon éternelle consolation. On peut souffrir beaucoup en s'immolant à des devoirs pénibles, mais jamais le repentir n'accompagne nos douleurs : non, jamais le regret ne se mêle au souvenir d'une action généreuse; et toute victoire remportée sur nos passions, si elle est la source du bonheur des autres, doit en devenir une de satisfaction pour nous-mêmes.

Deux années s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans mon heureuse situation. Milord Arundel commandoit alors un corps de troupes considérable; il nous quittoit au printemps, et pendant son absence nous parcourions ses terres et terminions nos courses à Bath, d'où nous revenions à Londres attendre son retour. Plusieurs partis se présentoient pour moi; je répondois à ceux qui m'honoroient de leur attention, qu'ayant peu de fortune et beaucoup de fierté, je n'abuserois jamais de la foiblesse d'un cœur tendre, ni de ces mouvemens vifs et passagers qui conduisent des hommes passionnés à fermer les yeux sur leurs véritables intérêts.

Sir Ellis de Nevil, descendu de l'illustre maison de

de Warwick, obstiné dans sa recherche, embarrassa miladi d'Anglesey par la grandeur de ses offres et la constance de ses soins; comme il la croyoit maîtresse de disposer de moi, elle ne trouvoit point de prétexte honnête pour rejeter une alliance si convenable en apparence, et que la générosité de sir Ellis, à mon égard, rendoit extrêmement avantageuse. Je m'inquiétai en voyant la Comtesse prendre une sorte d'intérêt au succès des vœux de cet amant importun, et craignis de ne pouvoir l'éloigner sans lui déplaire ou la chagriner.

« Mais qu'opposez-vous aux désirs de Nevil, me disoit-elle un jour? D'où naît votre répugnance? Ce mariage vous replaceroit au rang que vous deviez naturellement occuper, si la mort prématurée de vos parens n'eût changé votre sort. — Eh! pensez-vous, Madame, lui répondis-je, qu'il me fût possible de descendre, avec sir Ellis, dans les avilissans détails où m'engageroit nécessairement l'approbation que je donnerois à ses desseins? Ne lui devrois-je pas l'aveu de ma naissance, de mes infortunes? Tromperois-je bassement ses espérances? lui cacherois-je l'amour de milord Danby et ses suites cruelles? En supposant la passion de sir Ellis, capable de l'égarer assez pour lui laisser les mêmes désirs après une confidence si propre à les éteindre, n'aurois-je rien à craindre du retour de sa raison? Ses réflexions détruiroient bientôt son bonheur, les miennes m'effrayeroient sans cesse; le moindre nuage qui obscurciroit le front de mon époux, me sembleroit l'avant-coureur de la plainte ou du reproche. Ah! Madame, ajoutai-je en m'at-

tendrissant, permettez-moi de passer mes jours auprès de vous, ne me pressez point d'accepter une autre protection, souffrez ma résistance à vos souhaits, et ne vous offensez pas, si j'ose vous dire que jamais je ne suivrai sir Ellis à l'autel. — Eh bien, ma chère amie, me dit la Comtesse, n'en parlons plus. Si j'ai cédé aux instances de Nevil, en vous pressant en sa faveur, je l'ai fait par un sentiment de délicatesse; j'ai cru devoir sacrifier au soin de vous établir, le plaisir extrême que je sens à vivre avec vous. Si ma chère Jenny me perdoit, ajouta-t-elle en m'embrassant, mes dispositions les plus étendues ne lui assureroient pas le sort éclatant qu'on lui préparoit; mais j'ai un frère généreux, il rempliroit mes désirs, et suppléeroit au peu de fortune dont je rendrois mon amie maîtresse. Je l'avois prié de m'aider à vous déterminer dans une affaire où je croyois votre bonheur intéressé; par une bizarrerie, difficile à concilier avec son caractère, il semble blessé de mon amitié pour Nevil, il la traite de partialité. Tenez, ajouta-t-elle en me donnant une lettre de milord Arundel, voyez sa réponse : si je n'ai pas pénétré plus loin que lui-même dans son cœur, je n'entends point le sens de ses expressions ». Je pris la lettre de Milord, et j'y trouvai ces paroles :

Lettre de milord Arundel, à miladi d'Anglesey.

« Je n'écrirai point à miss Jenny : non, Madame,
» il m'est impossible de lui écrire dans cette occa-
» sion. Si j'osois lui donner un conseil, je craindrois
» de me repêntir, le reste de ma vie, de n'y avoir

» point assez réfléchi. Je croyois le sort de Nevil décidé. Quand je partis, miss Jenny ne l'aimoit pas; » si, depuis mon absence, ses sentimens ont changé, » n'est-elle pas libre? La *presser*, moi! Eh, pourquoi? Son cœur me paroissoit paisible; pendant » deux ans je me suis plu à penser que l'amitié le » remplissoit tout entier; mais si Nevil l'a touché, » miss Jenny est maîtresse de ses volontés. Que lui » dirois-je?

» J'apprends par madame Montfort que miladi » Arundel est très-mal : son dernier accès a, dit-on, » épuisé ses forces. Des lueurs de raison, assez de » douceur et de longs évanouissemens sont regardés » comme des signes certains de sa fin prochaine. Je » viens de lire ces détails avec attendrissement; ne » puis-je recouvrer ma liberté sans verser des larmes » sur le sort d'une infortunée dont je ne saurois » me plaindre? Après tout, quel avantage doit à présent me procurer ce bien long-temps regretté, » cette liberté si désirée? Je commence à entrevoir » que je pourrai en jouir et ne pas me trouver heureux. Mille idées tristes et confuses me troublent, » m'inquiètent, et me laissent à peine démêler d'où » naît l'agitation de mon cœur.

» Cependant en relisant votre lettre, il me paroît » moins sûr que miss Jenny partage la tendresse de » Nevil. Elle se refuse à ses vœux, dites-vous. Eh! d'où » vient, d'où vient donc marquer de l'empressement » pour une union qu'elle ne désire pas? Pourquoi me » prier de *vous aider à vaincre sa résistance?* Eh, » mon Dieu, quelle partialité en faveur de Nevil! Lais-

» sez miss Jenny disposer d'elle-même; vous avez tant » de pouvoir sur son esprit, craignez d'en abuser; la » position de miss Jenny nous impose tant d'égards! » la conseiller, c'est la contraindre peut-être. Je sens » une sorte de peine, dont j'expliquerois difficilement » la cause. On ne sait guère l'espèce de bonheur où » l'on fixeroit ses vœux, si l'on étoit maître de faire » son destin; notre cœur forme des souhaits si va- » gues! hier encore je croyois connoître mes désirs. » Adieu, ma sœur ».

« Eh bien, Miss, dit la Comtesse, que pensez-vous? Milord Arundel peut être sensible à l'état de la malheureuse Sophie, mais que d'humeur dans sa tristesse! il blâme mes conseils, je l'ai fâché en approuvant les intentions de Nevil. Ne pénétrez-vous point la cause de cette espèce de caprice? Si je ne croyois pas la deviner, je serois bien touchée de sa froideur. Voilà l'unique lettre de mon frère, où je ne trouve point de flatteuses assurances de son amitié ».

Cette réflexion de Miladi me frappa. La seule idée de me voir le sujet de la plus légère dispute, ou de la moindre diminution de tendresse entre des amis si unis, et qui m'étoient si chers, m'affligea vivement. Miladi connut mon inquiétude par ma réponse, elle sourit. « Rassurez-vous, me dit-elle, je vais ôter tout espoir à Nevil. Milord Arundel ne conservera pas ce ton chagrin; si mes conjectures sont vraies, si l'événement ne trompe point mon attente, votre cœur sera bientôt attaqué par un amant dont j'appuierai plus fortement les intérêts; je n'ose m'expliquer da-

vantage ». Elle changea tout de suite de conversation, et comme je ne sentois aucun désir d'être mieux instruite, j'ignorai long-temps ce qu'elle avoit voulu me faire entendre.

Nous étions alors au milieu de l'été; le nom de milord Arundel retentissoit par toute la Grande-Bretagne. La division qu'il commandoit, invincible sous ses ordres, s'empara de deux places importantes, et chaque jour étoit marqué par les avantages considérables qu'elle remportoit. Mais le comble de la gloire du Comte, fut cette marche surprenante, cette attaque vive, imprévue, qui étonna l'ennemi et sauva dix mille Anglais, dans un poste mal choisi, où le terrein étroit et fangeux rendoit leur valeur inutile. Combien l'estime et l'amour de la nation auroient reçu d'accroissement, si, pénétrant les véritables motifs d'une démarche si hardie, si courageuse, et connoissant le cœur de milord Arundel, on eût pu s'assurer, comme moi, que l'humanité seule le conduisoit au secours de ses compatriotes abandonnés! Le prix le plus flatteur de sa victoire fut la douce satisfaction de les revoir et de les rendre à sa patrie.

Le bonheur constant de nos armes, pendant le cours de cette campagne, en termina de bonne heure les opérations, et Milord repassa la mer avant la fin de septembre. Peu de jours après son arrivée, il alla visiter miladi Arundel; elle demeuroit à vingt milles de Londres, dans une terre agréable, où l'on avoit rassemblé autour d'elle, tous ceux dont les secours devenoient nécessaires à son état. Milord la trouva entièrement rétablie, elle jouissoit alors d'une santé parfaite;



mais son esprit lui parut aussi égaré qu'auparavant.

Depuis son retour de ce petit voyage, le Comte sembla se livrer à une sorte d'ennui qui, loin de se dissiper dans le tumulte du monde, et les amusemens variés de la saison, se changea insensiblement en tristesse. Rêveur et mélancolique, il cherchoit la solitude, s'enfermoit au fond de son appartement, et souvent nous reprochoit avec tendresse, de l'y abandonner, de prendre peu d'intérêt aux peines d'un ami sensible et malheureux. Cependant, s'il perdit sa vivacité, son enjouement, et peut-être un peu de l'égalité de son humeur, il conserva la douceur naturelle de son caractère. Un chagrin si profond n'altéra point sa bonté, n'interrompit jamais sa généreuse attention pour les autres. Incapable de goûter aucun plaisir, il s'occupa toujours du bonheur de tous ceux dont il étoit environné.

Tendrement attachée à milord Arundel, la comtesse d'Anglesey partageoit ses peines sans paroître instruite de leur cause secrète. Avec le temps, je crus m'apercevoir qu'elle étoit dans la confidence de son frère. De longs entretiens, où l'on ne m'appeloit pas, l'interruption subite de leurs discours lorsque j'entrois, des signes d'intelligence, un air de mystère, dont l'amitié s'afflige quand elle n'ose montrer combien elle s'en offense; tout affermissoit ce soupçon : je ne sais quel pressentiment triste et vague s'y joignit, et mêla une vive inquiétude au chagrin que me donnoit la langueur de milord Arundel.

Sa conduite à mon égard n'étoit point absolument changée; il ne m'évitoit pas, au contraire, il aimoit

encore à me voir, mais il sembloit craindre de me parler; il passoit des heures entières dans mon cabinet, occupé à me regarder dessiner. Souvent il prenoit un crayon, traçoit des caractères, et les effaçoit soigneusement. Son silence n'avoit rien de sombre ni de désobligeant; attentif à mes moindres mouvemens, toutes mes actions paroissoient l'intéresser; mais si je le pressois de me confier le sujet de sa mélancolie, il se troubloit, baissoit les yeux, soupiroit et me quittoit à l'instant.

Sa réserve, celle de la Comtesse, et mes continuelles observations, me firent enfin penser que peut-être j'étois l'objet de la tristesse de tous les deux. Quel motif pouvoit engager des amis si sincères à me cacher leurs peines, si je ne les causois pas? Cette idée s'imprima fortement dans mon esprit, bientôt elle devint un supplice insupportable pour mon cœur. Sans cesse appliquée à découvrir d'où naissoit le refroidissement de la Comtesse, ou du moins la raison d'un silence qui me l'annonçoit; je me persuadai que ma cruelle aventure avec milord Danby, venoit d'éclater par l'indiscrétion de ses complices, peut-être par la sienne : qu'il ne convenoit plus à la comtesse d'Anglesey de traiter comme sa parente, comme son amie, une personne dont l'infortune connue exigeoit la retraite. Sans doute elle cherchoit, avec milord Arundel, les moyens de me préparer à cette dure séparation. J'entendis un soir Miladi s'écrier : *Non, mon frère, non, miss Jenny ne pourra point y consentir, elle ne m'abandonnera jamais volontairement.* Frappée de ces expressions, je passai la nuit dans la plus triste inquié-

tude. Agitée, troublée, hors de moi-même, je courus le matin à l'appartement de la Comtesse, et me jetant entre ses bras : « Ah! parlez-moi, Madame, lui dis-je en pleurant, parlez-moi! je dois vous quitter, je le sais, je n'en puis douter, vous craignez de me l'apprendre, une généreuse compassion me ferme le cœur de Milord et le vôtre. Ah! daignez ne me rien taire! mon ame, accoutumée à l'amertume, peut supporter une grande douleur; mais jamais, jamais la certitude de vous être importune, ou de vous causer la plus légère peine ».

Miladi me serra tendrement, ses larmes se mêlèrent avec les miennes. « Me quitter, dit-elle, vous, ma chère amie, me quitter! quand j'attends de vous seule de la consolation, même des secours. Eh! comment vous croiriez-vous importune dans une maison où l'on vous aime, où le bonheur de ceux qui l'habitent dépend de vous, est attaché à votre présence? Que deviendroit milord Arundel, s'il ne vous y rencontroit plus? Hélas! l'exemple de l'infortuné comte d'Anglesey me fait trembler pour son aimable frère; ah! Jenny, ma chère Jenny, ne me rendrez-vous point l'espérance de le conserver »?

« Moi, Madame, moi! répétai-je avec surprise, eh! que puis-je? — Tout, interrompit-elle vivement. Il vous aime, il vous adore : voilà son secret et le mien; la crainte et la douleur me l'arrachent, me font négliger ses prières, et trahir sa confiance. Ah! si je perdois mon frère! s'il succomboit, si cette affreuse mélancolie me l'enlevoit! O ma chère amie! refuserez-vous de m'aider à ranimer ses esprits abat-

tus? Verrai-je mourir milord Arundel? Ne ferez-vous rien pour lui, pour moi qui vous conjure de le sauver »?

Je ne puis exprimer l'espèce de mouvement dont cette étrange découverte agita mon ame. Une palpitation violente émut tous mes sens; de l'attendrissement, de l'effroi, je ne sais quelle confusion d'idées, quel mélange de sentimens m'interdirent, me livrèrent à ce trouble qui suspend toutes nos réflexions. Immobile, muette, je laissois couler mes larmes, sans m'apercevoir que j'en répandois. De tristes souvenirs me rappelèrent enfin à moi-même. Je frémis en contemplant la bizarrerie cruelle de mon sort; elle sembloit me destiner à devenir l'écueil de la sagesse du comte d'Arundel, comme je l'avois été de l'honneur de milord Danby. La tendre pitié dont je me sentois pénétrée, ne put l'emporter sur mes craintes. Une position si semblable me livra à la terreur. « Ah! comment dites-vous, Madame, que je ne dois point vous quitter, m'écriai-je, quand une nécessité absolue m'arrache d'auprès de vous? Non, je ne porterai plus le trouble et la douleur dans l'asile où l'on daigna me recevoir avec tant de bonté. Je n'offrirai plus aux regards de milord Arundel le malheureux objet des peines de son cœur; ma retraite fera cesser l'égarement d'une ame si noble. Je fuirai, Madame, vous me permettrez de fuir »; et saisissant ses mains, les baisant avec ardeur : « O ma généreuse amie! consentez à mon éloignement, lui criois-je en redoublant mes pleurs. L'amour a causé ma plus grande infortune, cette passion m'a été si funeste! ne m'exposez

point à regarder milord Arundel comme un ennemi dangereux. Quoi, je le haïrois, lui, Madame! moi qui lui dois une éternelle reconnoissance! Ah! que je parte à l'instant pour lui conserver mon amitié, mon estime, ma vénération! et que jamais le frère de miladi d'Anglesey n'élève dans mon ame un sentiment dont il puisse se plaindre ».

« Ah! que vous m'affligez, reprit la Comtesse! Devez-vous craindre l'amour de milord Arundel? doutez-vous de la noblesse de son cœur? de l'innocence de ses désirs? Gardez-vous de concevoir des soupçons qui l'abaissent un instant dans votre idée. Plaignez-le des peines qu'il ressent, plaignez-moi d'en être la première cause. Hélas! sans mon fatal penchant, sans l'imprudente démarche où la jeunesse et l'erreur m'engagèrent, le comte d'Arundel, libre encore peut-être, pourroit offrir sa main à ma charmante amie! il la placeroit au rang qu'elle mérite si bien d'occuper; il seroit heureux par elle, et leur commune félicité deviendroit la source inépuisable de la mienne ».

Le sentiment généreux qui lui faisoit tourner ses réflexions sur elle-même; ce regret si tendre, excité par sa bonté, par son amitié pour moi, émut puissamment mon ame. Je condamnai mes vaines frayeurs, je rougis d'avoir osé les laisser paroître. « Ordonnez de mon sort, Madame, lui dis-je, guidez mes démarches, ma vive reconnoissance vous assure d'un cœur dont l'attachement n'est point limité. Je suivrai vos avis, vous me verrez toujours soumise à vos volontés; mais examinez ma situation, voyez combien

elle vient de changer. J'ai cru devoir tout à l'amitié, et c'est l'amour qui m'a comblée de bienfaits. Parée de ses dons, souvent dangereux, toujours avilissans, comment puis-je lever les yeux sur Milord, ou les tourner sur moi-même? — Non, ma chère Jenny, reprit la Comtesse, non vous ne devez rien à l'amour. Les premiers soins de milord Arundel n'eurent pour objet que le désir de vous soustraire au pouvoir d'un vil séducteur, et de réparer une faute involontaire. Si depuis, vos charmes ont touché son cœur, un long temps s'est passé avant qu'il osât se l'avouer à lui-même. Des mouvemens jaloux, excités par la recherche obstinée de Nevil, l'éclairèrent sur son penchant. L'espérance s'introduisit dans son ame pendant la maladie de ladi Arundel, et porta ses sentimens à ce degré de force où l'on n'est plus maître d'en arrêter le cours, ni d'en réprimer la violence. Je vous demande du secours, continua-t-elle, et pourtant j'ignore moi-même ce que je puis exiger de votre amitié. Un événement, dont je dois vous instruire, augmente mon embarras. Il redouble le chagrin de mon frère. Je crois vous connoître assez pour juger du parti que vous prendrez; mais avant de m'expliquer, je voudrois m'assurer des dispositions de votre cœur. Dites-moi, ma chère, ne sentez-vous qu'une froide amitié?..... Milord Arundel seroit moins malheureux peut-être si ses peines vous intéressoient..... Mon frère est si aimable! pourroit-il vous être indifférent? Si la mort de ladi Sophie lui permettoit enfin de laisser éclater cette passion si vive, si tendre..... Il est si digne d'être aimé! Ah! Jenny, refuseriez-vous de le rendre heureux »?

« Le rendre heureux ! répétai-je toute attendrie, lui, Madame ! Milord Arundel, mon généreux protecteur ! Quoi, je pourrois le rendre heureux ! Que ne m'est-il permis !.... Ah, doutez-vous ?.... » Je n'osai poursuivre ; un mouvement inconnu me fit baisser les yeux, soupirer, cacher mon visage dans le sein de Miladi. « Ah, vous aimez mon frère, s'écria-t-elle avec transport ! oui, vous l'aimez. Ne rougissez pas de lui accorder une préférence qu'il mérite à tant de titres. O ma chère Jenny ! vous serez sa compagne, vous serez ma sœur ; nous vous devrons notre bonheur, un bonheur prochain, peut-être. Par mon ordre on cache à Milord, que ladi Arundel a fait une chute, dont les suites peuvent devenir très-dangereuses. Depuis six jours, j'envoie tous les matins un exprès de sa part. L'état de ladi Sophie est incertain, je n'ose encore en parler à Milord ; je voudrois bien ne pas ranimer dans ce cœur si sensible des espérances que l'événement peut tromper une seconde fois. Mais, ma chère amie, continua-t-elle, l'attendrissement où je viens de vous voir, me persuade que je ne cours aucun risque en m'acquittant de l'emploi désagréable dont mon frère m'a chargée hier. Apprenez une nouvelle où vous êtes intéressée. Miladi, duchesse de Rutland... » La porte s'ouvrant alors, offrit à nos regards milord Arundel. La Comtesse se tut, et nous nous levâmes toutes deux pour le recevoir. Il s'avança lentement, nous salua. Sa contenance étoit timide, son air triste. Il prit sa place entre la Comtesse et moi, nous considéra assez long-temps sans parler. Ses yeux attachés sur les miens, sembloient chercher à pénétrer au fond de mon ame. « Eh bien, dit-il enfin en

s'adressant à Miladi, à quoi miss Jenny se détermine-t-elle? — Je ne l'ai pas encore instruite, répondit la Comtesse. — Eh quel a donc été le sujet de votre entretien? demanda-t-il avec vivacité; d'où naît sa tristesse, de quoi miss Jenny peut-elle s'affliger? — J'ai cru devoir la préparer à m'écouter, reprit la Comtesse. Fâchée d'être obligée à lui parler de milord Danby, j'ai voulu..... — Milord Danby, interrompis-je, surprise d'entendre ce nom détesté, vous, Madame! me parler de lui? — Je ne puis m'en dispenser, reprit-elle; la duchesse de Rutland est morte depuis un mois; j'allois vous le dire quand le Comte est entré. L'héritier de sa fortune vous en offre le partage. Il demande la main de miss Jenny, comme un bien à lui, déjà possédé et dont la réclamation lui paroît juste. Mais écoutez-le lui-même ». Prenant alors deux lettres sur la cheminée, malgré mes oppositions et mes prières, elle en ouvrit une, et me força d'entendre ces paroles :

Lettre de milord comte Danby, à milord comte d'Arundel.

« Le souvenir toujours vif des justes reproches que » j'ai mérités de vous, Milord, me feroit craindre » de vous trouver peu favorable à mes intentions, si, » dans une démarche où l'honneur s'accorde avec » mon penchant, je n'étois sûr de votre approbation. » Je puis enfin réparer une faute dont je rougis en» core; je puis convaincre miss Jenny, que l'amour » seul me rendit criminel, et renouveler sous de » plus heureux auspices les sentimens qui me lioient » à elle. Miss Jenny est sous votre protection, Mi-

» lord; l'asile que vous avez bien voulu lui donner, » m'oblige à la regarder comme dépendante de vous et » de miladi d'Anglescy. C'est donc à tous deux que je » m'adresse pour obtenir sa main. Daignez lui rendre » la lettre que j'enferme dans la vôtre, et joindre vos » généreux offices à mes ardentes prières. L'événe- » ment qui me permet de faire éclater ma tendresse, » éteindra sans doute sa haine : elle se doit à elle- » même le sacrifice de ses ressentimens. Pourroit-elle » balancer, quand l'intérêt de sa gloire, quand des » vœux prononcés par elle, sans contrainte et dans » la sincérité de son cœur, m'ont acquis tant de droits » sur sa personne? Droits sacrés, inviolables, aux- » quels rien ne me fera jamais renoncer.

» Je demande mon rappel à la Cour, ou du moins » la liberté d'aller passer un peu de temps en Angle- » terre. A mon arrivée à Londres tout sera prêt pour » resserrer des nœuds si chers. Heureux, Milord, si, » en recevant de votre main une femme adorée, » j'osois me flatter de retrouver en vous cet ami ten- » dre et indulgent, dont l'estime manquera toujours » à mon bonheur, si j'ai le chagrin amer de ne pou- » voir la recouvrer ».

P. S. « Au nom de tout ce qui peut vous toucher, » pressez miss Jenny de me répondre; de me ré- » pondre promptement, de me répondre avec bonté ».

Lui répondre, m'écriai-je, moi! Jamais. Eh quoi, Madame, eh quoi, Milord, trompez-vous ainsi mon attente? Ne m'aviez-vous pas promis qu'à l'abri de ses odieuses poursuites, je verrois mon asile respecté par ce vil lord?

« Pendant la vie de la duchesse de Rutland, dit le

comte d'Arundel, je me suis cru en droit de vous soustraire au pouvoir de milord Danby, même à sa vue, et d'exiger qu'il ne vous écrivît point. Mais il est libre, Miss, il vous offre un cœur constant, un titre honorable, une juste réparation; me conviendroit-il de m'opposer à son bonheur? Le sort de milord Danby est dans vos mains : les dispositions intérieures de votre ame doivent en décider. Il a été criminel sans doute; mais qu'il a été malheureux! Haï, méprisé, combien il a dû souffrir! une si longue absence, tant d'inquiétude! Quel supplice d'aimer, de n'oser le dire, de voir un obstacle cruel, insurmontable, entre nous et l'objet de nos vœux; de gémir seul, de renfermer, de réprimer, de contraindre sans cesse une passion toujours prête à paroître, dont toute la douceur consiste à se montrer, à prouver qu'elle existe, qu'elle est grande, qu'elle est vive! Ah, miss Jenny, miss Jenny! je ne puis refuser de la pitié à l'homme qui vous aime sans espérance ».

Ces expressions, où la situation du cœur de milord Arundel se peignoit si bien, me touchèrent sensiblement; elles m'arrachèrent des larmes. La Comtesse se trompa au sujet qui les faisoit couler, elle en parut blessée. « Pourquoi ces pleurs, me dit-elle? N'êtes-vous pas maîtresse de vos volontés, de vos démarches? Milord Danby peut-il vous conduire à l'autel malgré vous? A-t-il des droits, si vous ne les reconnoissez pas? Rien ne vous oblige à risquer de vous attendrir encore, en lisant la lettre qui vous est adressée, et je vous conseille de la renvoyer sans l'ouvrir. — Non, reprit Milord, ce procédé seroit trop dur. Je ne refu-

serai point à milord Danby le service qu'il me demande avec tant d'instances; et j'ose exiger de la complaisance de miss Jenny, qu'elle entende sa lettre, si elle ne peut se déterminer à la lire elle-même. — Voyons donc, dit Miladi en rompant le cachet, comment il croit justifier une conduite si basse, et engager miss Jenny à la lui pardonner. Et tout de suite elle lut à haute voix ces paroles :

Lettre de milord Danby, à miss Jenny de Salisbury.

« J'ai gardé le silence pénible que je m'étois imposé. Je l'ai gardé sans me plaindre : j'ai souffert loin de vous; j'ai respecté votre juste colère. Mais quand je puis reprendre un titre si long-temps regretté, me sera-t-il permis d'espérer mon pardon, de vous rappeler un malheureux, traité avec tant de rigueur, avec tant de dédain! Ah! rendez-moi cette femme charmante, qui ne m'aimoit pas, qui me l'a trop prouvé! mais dont la moindre complaisance suffisoit à mon bonheur! rendez-moi cet heureux temps où je croyois toujours le soir vous trouver plus sensible le lendemain.

» Si trois ans de remords, de peines, d'amertumes; si la privation de tout commerce avec vous; si la douleur inquiète de vous voir préférer des secours étrangers à ceux d'un amant soumis, n'ont point assez expié mon crime, punissez-moi encore; mais cessez de me haïr, de me mépriser. Consentez à recevoir ma foi au pied des autels. O ma chère Jenny, soyez généreuse. Perdez le souvenir du passé. C'est un cœur fidèle, c'est un amant sincère, c'est un

» époux

» époux passionné qui implore votre pitié. Ah, pardonnez-moi ! tout doit vous parler en ma faveur ; » mon amour, ma constance, ma faute même, si » vous daignez en examiner le principe. O ma chère » Jenny ! vous pouvez me rendre à la fois, et mon » bonheur et mon innocence ; je vous redemande à » genoux l'un et l'autre ».

P. S. « Hâtez-vous de m'écrire, je vous en conjure. » Grand Dieu ! quelle attente, quelle crainte, et » quel doux espoir !..... Ah ! seriez-vous assez cruelle » pour le détruire » ?

« Cet homme est malheureux, sans doute, dit la Comtesse en finissant de lire. Un cœur capable de conserver si long-temps les mêmes désirs, devoit-il y sacrifier inhumainement l'objet qui les faisoit naître » ? Un profond silence succéda à cette réflexion de Miladi. Je pleurois, le comte d'Arundel tenoit une de mes mains, il la pressoit doucement. « Que penserai-je de votre attendrissement, chère Miss, me dit-il ? pardonnez-vous à milord Danby ? Acceptez-vous ses offres, lui écrirez-vous ? Quelle réponse me permettez-vous de lui faire ? — Je levai les yeux sur lui, je vis dans les siens de la douleur et de l'inquiétude. — Eh quoi, Milord, lui dis-je, me conseilleriez-vous ?.... — Ah ! daignez ne me point consulter, interrompit-il vivement. Je ne me sens pas la liberté d'esprit nécessaire pour peser avec équité les droits de milord Dauby. Non, Miss, non, je ne prononcerai point entre vous et lui. Je pourrois être injuste. Je vous le répète, votre cœur seul doit fixer le sort de milord Danby. — Il est donc pour jamais décidé, m'écriai-

je. Je ne veux ni voir, ni entendre milord Danby. Si mon infortune seule m'avoit engagée à chercher un appui dans sa tendresse, ou si l'amour m'eût parlé en sa faveur, ses offres me rendroient les biens qui auroient excité mon ambition ; je retrouverois en sa personne l'objet de mes désirs. Je devrois donc pardonner, et jouir du fruit de mon indulgence; mais ni l'un ni l'autre de ces motifs ne me déterminèrent à me donner à lui. Une apparente délicatesse, sa feinte générosité, les sacrifices qu'il sembloit me faire, séduisirent mon ame. C'est à la reconnoissance, à l'estime, même au respect, qu'il dût ma condescendance. Ces sentimens, détruits par sa conduite, peuvent-ils renaître? J'aurois pour moi le mépris qu'il m'inspire, si le vain éclat de la fortune me portoit à promettre d'aimer l'homme que je hais, m'asservissoit à ses lois, me persuadoit d'immoler un juste ressentiment à l'intérêt, à l'ambition. Non, Milord, non; jamais on ne m'entendra prononcer au pied des autels un serment que mon cœur démentiroit. Milord Danby m'a trahie. Je ne m'abaisserai point en suivant son exemple. Dans les dispositions où je suis à son égard, l'épouser, ce seroit le trahir à mon tour ».

Une joie douce se répandit sur le visage de milord Arundel. Il prit une des mains de la Comtesse, l'approcha de la mienne, qu'il tenoit encore, et les serrant toutes deux entre les siennes : « O mes aimables sœurs, nous dit-il d'un air attendri, vous ne vous séparerez donc point? Je jouirai donc toujours du plaisir délicieux de vous voir, de vous parler, de



vous entendre : femmes précieuses à mon cœur, vous réunissez en vous toutes mes affections. O miss Jenny! j'attendois de vous cette noble fierté; elle vous élève encore à mes yeux. Non, l'homme qui a pu vous offenser, se préférer à vous, n'est pas digne de vous posséder; vous ne lui devez rien; vos sermens ne vous lient point à lui. Je plains milord Danby; il vous perd; mais il est justement puni, et peut-être auriez-vous montré plus de foiblesse que de générosité en lui pardonnant ».

En finissant de parler, Milord se leva, il fit quelques pas, s'approcha d'nne fenêtre; apercevant dans la cour un laquais de sa femme, il appela pour savoir ce qui l'amenoit; la Comtesse se vit forcée de lui apprendre l'état de ladi Sophie. Milord lui reprocha doucement son silence; il l'exposoit à montrer de l'indifférence pour une personne dont le sort devoit l'intéresser, et le touchoit véritablement. On lui remit deux lettres de madame Montfort. La première contenoit un détail de l'accident de ladi Arundel. La seconde l'avertissoit que cette infortunée Dame le demandoit à tous momens, et paroissoit souhaiter avec ardeur de le voir et de lui parler. Milord s'attendrit beaucoup en lisant ces lettres : « Malheureuse Sophie! répéta-t-il plusieurs fois, je ne désire point ta mort, le ciel m'est témoin que je ne la désire point. Non, malgré la situation pénible de mon ame »...... Il s'interrompit : « Je lui dois des soins, ma sœur, reprit-il, je pars à l'instant : je la sauverai, si les secours de l'art et mes attentions penvent la rendre à la vie ». Et s'adressant à moi, prenant ma main et la baisant :

« Recevez mes adieux, chère Miss, me dit-il, je vous quitte pénétré d'un sentiment de vénération; il ajoute de nouveaux liens à tous ceux.... ». Il s'arrêta. « Fille aimable, reprit-il d'un ton passionné, puisse cette main être un jour le prix d'une estime aussi sincère, d'une amitié aussi vive, aussi pure »..... Il s'arrêta encore; et baissant la voix : « Puisse un heureux amant la tenir de votre cœur, devoir à votre penchant, à ses soins.... ». Il soupira; et s'éloignant avec une sorte de confusion : « Non, dit-il, je serois cruel si j'osois former des souhaits ».

Miladi d'Anglesey courant à lui, et l'embrassant avec tendresse : « Eh! pourquoi, mon frère, pourquoi, lui dit-elle, craignez-vous de former des souhaits pour votre bonheur, le mien, celui de Jenny? Pensez-vous qu'elle ignore vos sentimens? Ah! revenez libre, et son cœur les partagera. — Elle connoît mes sentimens, reprit le Comte en rougissant! elle les connoît! Comment? Depuis quand? Quoi, Miladi, vous auriez pu me trahir!..... Ah! miss Jenny, que vous a-t-elle dit? — Rien qui n'ajoute à l'estime, à l'amitié, à la reconnoissance que je dois à milord Arundel, répondis-je : mon malheur ne m'a point appris à douter d'un cœur généreux, à confondre des caractères opposés, à craindre un ami vertueux. Loin, loin de moi toute injuste défiance : vos sentimens, Milord, m'élèvent à mes propres yeux; et si l'événement, conforme aux vœux de Miladi, me permet un jour... ». Je n'osai poursuivre. « Achevez, s'écria le Comte en tombant à mes pieds; ce moment est le premier où mon cœur s'ouvre devant vous; il

sera le seul où j'oserai parler, si ma position ne change point. Ah! rendez-le heureux cet instant, par une tendre assurance de vos bontés. Ne rougissez pas de cette aimable candeur, de cette noble franchise qui alloit dicter votre réponse. Parlez, Miss, parlez; si je puis m'offrir à vous, daignerez-vous être à moi? — Oui Milord, repris-je sans hésiter, oui, j'y consentirai; mais ce n'est point assez; quand vous descendez jusqu'à moi, je vous dois des preuves de mon attachement, de ma reconnoissance. Je promets donc, je jure à milord Arundel de conserver tout le temps de ma vie le souvenir de sa généreuse tendresse, de me regarder comme la femme élue par son cœur, comme l'épouse qu'il a daigné se choisir; et si le ciel ne me destine point à l'honneur d'être un jour son heureuse compagne, jamais ma main ne sera le partage d'un autre. — Ah, Madame! comment oublierois-je un serment si saint, si sacré? Eh! pour qui me presse-t-on de l'enfreindre? — O milord Arundel! je remplirai ma promesse, je respecterai mes engagemens; ma conduite justifiera votre estime, j'emporterai ma reconnoissance dans le tombeau, et j'y descendrai digne de vous ».

Le Comte partit satisfait de mon cœur, et son éloignement me livra à de nouvelles réflexions. Je ne connoissois point ces mouvemens vifs et involontaires, dont la force nous détermine malgré nous pour l'objet qui les excite. La tendresse que l'on inspire sans la partager, donne-t-elle de justes idées de l'amour? Nos propres sensations nous apprennent seules à démêler ses véritables impressions de celles

de l'estime, de la reconnoissance et de l'amitié. L'ardeur de milord Danby n'avoit offert à mes tranquilles contemplations, qu'un désordre de l'ame, un sentiment intéressé, un désir cruel, puisqu'il le portoit à se trouver malheureux de ne pouvoir faire passer dans mon sein les pénibles agitations du sien.

Sensible pour milord Arundel, occupée de lui, cherchant sans cesse les moyens de l'amuser, de lui plaire, ses vertus, l'agrément inexprimable de sa conversation, la noblesse de ses procédés, ce que je lui devois, me paroissoient former les liens de mon attachement à sa personne; je souhaitois son bonheur, je le souhaitois ardemment; mais sans désirer d'en être l'arbitre. Capable de séparer ses intérêts des miens, j'aurois adopté tous les moyens de le rendre heureux, même les plus indépendans de moi. Pourtant miladi d'Anglesey m'assuroit que j'aimois, que j'aimois depuis long-temps. Incertaine de mes sentimens, je n'osois combattre ses idées; mais peu de jours après le départ de milord Arundel, j'appris, aux dépens de tout mon repos, à distinguer le feu des passions de la douce chaleur de l'amitié.

La duchesse de Surrey, déjà avancée en âge, mais extrêmement aimable, vivoit très-familièrement avec miladi d'Anglesey. Elle se plaisoit à la nommer sa fille, et la grondoit souvent de son obstination à conserver sa liberté. Elle avoit un neveu, fils de sa sœur, devenu depuis six mois chef de sa maison par la mort de son frère aîné. La Duchesse l'aimoit passionnément. Il voyageoit encore. Elle venoit de le rappeler, et l'attendoit avec impatience, pour l'unir, disoit-elle,

à une femme parfaite, et l'instituer son unique héritier. Le huitième jour de l'absence de milord Arundel, ce parent si désiré de la Duchesse arriva enfin. Elle fit avertir Miladi de son retour, et dès le soir même, elle vint lui présenter milord Edmond, comte de Clare.

Je ne pus entendre ce nom sans me rappeler la promenade fatale où mon malheur m'avoit exposée aux regards de sir James. En le voyant entrer, Miladi sentit de l'émotion, de légères ressemblances réveillèrent en elle le souvenir du comte d'Anglesey; et par une singularité remarquable, le premier mouvement qu'il excita dans deux cœurs destinés à l'aimer fut un sentiment de tristesse.

Milord Edmond parut sérieux, même embarrassé. Il parla peu. La Comtesse lui demanda quel pays il préféroit parmi ceux qu'il venoit de parcourir; quels objets avoient flatté son goût. Il nous considéra toutes deux un peu de temps; et s'inclinant vers Miladi, sans cesser de me regarder: « Ma patrie me présente des objets si dignes de mon admiration, Madame, lui dit-il, qu'ils ont déjà effacé l'impression de tous les autres ».

Un compliment dicté par la simple politesse, qui d'ailleurs ne m'étoit point adressé particulièrement, ne devoit me paroître ni extraordinaire, ni flatteur. Il me frappa cependant. Je sus gré à milord Edmond de ne point rapporter dans sa patrie une prévention désobligeante pour ses compatriotes; je l'examinai avec attention, tout me parut aimable en lui; plus je le considérois, plus je pardonnois à sa tante un at-

tachement où j'avois cru d'abord qu'il entroit beaucoup de foiblesse.

Milord Arundel passoit de tristes momens auprès de ladi Sophie. Pendant d'assez longs intervalles, où, moins agitée, elle tenoit des discours suivis, ses yeux se fixoient sur Milord; elle le reconnoissoit, lui prenoit les mains, le remercioit de ses soins, de la bonté qui l'attachoit près d'elle, le supplioit de ne point la quitter tant qu'elle respireroit. Il m'écrivoit tous les jours, mais sans me parler de sa tendresse. La confiance et l'amitié dictoient seules ses lettres. L'amour n'osoit y paroître. La vue de sa femme mourante offroit à Milord un spectacle trop touchant pour permettre à son cœur de se livrer à d'autres mouvemens que ceux d'une tendre compassion. Il avoit écrit à milord Danby. Sans entrer dans aucun détail sur sa réponse, il m'apprit seulement qu'il le croyoit déterminé à ne pas abandonner ses espérances.

Miladi d'Anglesey rendoit à Milord un compte exact de toutes nos démarches; elle s'efforçoit de le dissiper par des récits amusans, et pendant plusieurs jours les fêtes que donnoit la Duchesse pour célébrer le retour de son neveu, devinrent l'objet de mille plaisanteries légères. Elle prioit le Comte de lui aider à découvrir quelle étoit cette *femme parfaite*, destinée par miladi Surrey au bonheur d'être sa nièce. Elle en parloit en badinant : cependant elle ne cachoit point un désir curieux de la connoître. Ce désir m'occupoit aussi; mais par une bizarrerie dont j'ignorois le principe, je ne pouvois me persuader qu'elle

fût aimable, et je plaignois milord Edmond d'être forcé d'assujettir son goût à celui de sa tante. L'extrême négligence de son frère, sa longue tristesse, et la mauvaise administration de ceux qui régissoient ses biens, avoient mis le désordre dans ses affaires. A sa mort, milord Clare devoit à la complaisance de ses créanciers le peu d'aisance dont il jouissoit encore. Son frère se vit contraint de renoncer à ses droits. Héritier de son titre, il ne lui restoit pour en soutenir la splendeur, que l'amitié de la duchesse de Surrey. Cette Dame, fort riche, mais absolue dans ses volontés, lui imposoit des lois, et ce parent si chéri ne pouvoit lui résister sans s'exposer à perdre sa faveur.

Vous n'avez jamais vu milord Edmond, Madame; sa lettre, que vous venez de me renvoyer, a dû vous apprendre combien son ame est vive, passionnée, et ce qu'il est capable d'immoler à ses désirs, à la satisfaction de son cœur. Tout le bonheur du reste de sa vie seroit sacrifié au plaisir d'en rendre un instant heureux, si, aussi foible que lui, je m'abandonnois à l'erreur de mes sens, si j'osois suivre mon penchant, et combler des vœux indiscrets. Rien n'est plus aimable que milord Clare, sa taille, moins haute, moins majestueuse que celle du comte d'Arundel, est svelte, légère et grâcieuse. De grands yeux noirs, dont le feu semble modéré par une tendre langueur, donnent à sa physionomie autant de douceur que d'expression. Tous ses mouvemens sont aisés. Il a pris soin d'acquérir ces talens agréables, qui, se développant peu à peu, répandent une continuelle nouveauté sur

leur possesseur, et lui font joindre l'art d'amuser et de plaire à l'avantage d'intéresser par des qualités essentielles.

Pendant près d'un mois, je vis tous les jours milord Edmond, sans m'apercevoir du plaisir extrême que m'inspiroit sa présence. Miladi d'Anglesey le recevoit avec une distinction particulière. Elle en parloit souvent, et le louoit beaucoup. Je me plaisois à l'entendre; tout autre entretien me paroissoit insipide. J'aimois les parens, les amis de milord Edmond; ceux qui étoient sans liaisons avec lui, devenoient étrangers à mes yeux. Des mouvemens inquiets commencèrent à troubler mon sommeil, le temps cessa d'avoir pour moi une durée égale. Je trouvois les heures longues pendant le jour, elles s'écouloient le soir avec une rapidité surprenante. Quand le comte de Clare sortoit, la vivacité dont je venois de me sentir animée, s'évanouissoit; une triste indolence lui succédoit, mes regards cherchoient encore milord Clare, je soupirois; incapable de m'occuper, de m'amuser, rien ne me sembloit propre à remplir l'intervalle qui séparoit le milieu de la nuit et le soir du lendemain.

Ses attentions se partageoient entre la Comtesse et moi. Souvent j'éprouvois une sorte de dépit en lui voyant détruire, par une préférence pour elle, celle qu'il avoit marquée pour moi. J'étudiois son caractère, je me sentois intéressée à pénétrer au fond de son ame. J'aurois voulu connoître ses pensées, ses désirs; mais quand mes yeux se fixoient sur les siens, ses regards faisoient passer dans mon cœur des traits de

feu, une vive émotion l'agitoit. Sans savoir d'où naissoit ce trouble, et flatteur et pénible, je craignois de le laisser paroître, et cherchois avec inquiétude à connoître par la contenance de ceux qui m'environnoient, s'ils ne s'apercevoient point des mouvemens intérieurs de mon ame.

On m'éclaira trop tôt sur mes sentimens. Ah, Madame, que j'étois heureuse de les ignorer et d'en jouir! Qu'il est doux d'aimer et de se le dissimuler à soi-même! Une lettre de milord Arundel anéantit mon bonheur. Avec les peines cruelles de la jalousie, elle introduisit dans mon cœur le regret et les remords. J'éprouvai la différence des chagrins qu'un autre nous cause, au malheur véritable de se plaindre de soi, de son injustice, de sa propre imprudence : en lisant cette fatale lettre, je crus sentir pour la première fois les traits aigus de la douleur.

Lettre de milord Arundel, à miss Jenny.

« Ma confiance m'engage à vous découvrir un projet » formé depuis long-temps entre la duchesse de Surrey et moi. Vous pouvez, mon aimable amie, servir » à la fois toutes les personnes qu'il intéresse. Vous » avez eu le temps de connoître, d'examiner milord » Clare. Est-il digne de ma sœur? Votre réponse décidera de mes démarches auprès de ladi d'Anglesey. » J'ai promis à la Duchesse d'appuyer le dessein d'une » union si convenable, en supposant que le mérite » d'Edmond et l'inclination de la Comtesse m'offriroient de justes motifs pour la presser de faire un » second choix.

» Si j'en crois miladi Surrey, Edmond est passionnément amoureux, et ma sœur le voit avec plaisir. » Cette bonne parente peut se tromper; mais vous, » Miss, sans intérêt, sans prévention, vous devez juger sainement des impressions du jeune Comte sur » le cœur de votre amie. Que je serois flatté de la » trouver sensible, de pouvoir la satisfaire en favorisant les desseins de la Duchesse! Le mien est de » rendre la fortune de ma sœur égale à la sienne. » Une partie de mon bonheur consiste à la voir parfaitement heureuse. Hélas! il ne m'est pas permis de » vous entretenir du second de mes vœux. Plaignez-moi, plaignez la malheureuse Sophie. Elle touche » à ses derniers instans. Sa reconnoissance pour mes » foibles et inutiles services déchire mon cœur. Je » ne l'ai jamais négligée. Je me suis toujours plu à lui » procurer l'espèce de bonheur que son égarement » lui permettoit de sentir : c'est une consolation au » moins de n'avoir aucun reproche à me faire à son » égard, de l'entendre me combler de bénédictions, » dans les instans où elle est calme..... Mais, pourquoi vous affliger par ces tristes détails? Adieu. » Pensez quelquefois à un ami dont le cœur vous est » tendrement attaché ».

Je n'achevai pas de lire, la lettre tomba de mes mains, un froid mortel arrêta la palpitation de mon cœur. Saisie, sans mouvement, et presque sans vie, je restai renversée sur le siége où j'étois assise. Il me sembla que la nature entière disparoissoit à mes yeux, que rien n'existoit plus pour moi. Cet anéantissement dura trop peu; mille traits douloureux me rappelè-

rent cruellement à moi-même; des larmes brûlantes inondèrent bientôt mon visage et mon sein. Il aime miladi d'Anglesey, m'écriai-je, elle lui est destinée, elle le voit avec plaisir! je répétois sans cesse les mêmes expressions. Elles n'étoient interrompues que par mes soupirs et mes gémissemens. Je relevai cette lettre, je m'efforçai de la lire encore, l'abondance de mes pleurs m'en cachoit les caractères, je la jetai loin de moi. Dans mon délire je reprochois à milord Arundel sa confiance tardive, à Miladi une réserve imprudente, et à milord Clare tout ce qui m'avoit persuadée qu'il ne me la préféroit point.

Au milieu de ce tumulte de mes sens, quelques réflexions se présentèrent à mon esprit; sans diminuer ma peine, elles calmèrent un peu la violence de mes premiers mouvemens. De qui me plaignois-je? Comment me trouvois-je offensée? Qui pouvois-je accuser de la douleur dont je me sentois oppressée? Séduite par ma propre foiblesse, mes reproches ne devoient tomber que sur moi-même. En me livrant à un penchant si flatteur, avois-je donc oublié mes engagemens avec milord Arundel? Etoit-ce à miladi d'Anglesey que j'osois disputer un cœur? Eh, pourquoi souhaitois-je de le toucher ce cœur si sensible pour elle? Quels avantages mon amour procureroit-il à milord Edmond? Triste jouet de la fortune, me convenoit-il d'entrer en concurrence avec ma protectrice? Je rougis de ce moment d'oubli de mes devoirs, de mes obligations; je détestai le sentiment qui venoit de me faire découvrir dans mon cœur le germe de l'ingratitude. En pensant à milord Arundel, à ses bontés, à sa ten-

dresse, à ses généreux desseins, je m'abandonnai au regret d'en être si peu digne. Je relevai sa lettre avec respect, je la baignai de mes pleurs; honteuse de mon égarement, je résolus d'étouffer un amour que l'honneur et la raison condamnoient; et mon retour à la reconnoissance, à l'amitié fut si sincère, que je souhaitai l'union de la Comtesse avec milord Clare, si elle pouvoit augmenter le bonheur de l'un et de l'autre.

Miladi étoit allée à six milles de Londres, pour assister à la bénédiction nuptiale d'une jeune personne qu'elle aimoit. Quand elle revint, le bruit de son carosse me causa la plus vive émotion. En la voyant entrer, le cœur me battit : qu'elle me parut belle! que le cortége dont elle étoit précédée et suivie, me fit jeter de tristes regards sur moi-même! Frappée pour la première fois de cet éclat extérieur, de son titre, de sa grandeur, je me sentis pénétrée de l'extrême différence que le sort avoit mis entre nous. Milord Clare parut un instant après elle; sa présence excita en moi cette révolution qu'on éprouve à l'aspect d'un objet effrayant; je ne levai point les yeux sur lui; sans attention, dans un cercle qui augmentoit à tous momens, je ne vis rien, je n'entendis rien. Milord Edmond sortit, je tournai la tête vers la porte, nos regards se rencontrèrent, et je crus apercevoir de la tristesse dans les siens.

J'employai la nuit entière à tracer un portrait fidèle du comte de Clare à milord Arndel : combien de fois mes expressions décelèrent ma douleur, mon agitation : je recommençois à tous momens;

mes larmes effaçoient les caractères que formoit difficilement ma main tremblante. Le jour me surprit dans cette pénible occupation : on me trouva le lendemain un peu de fièvre et beaucoup d'appesantissement. Mon indisposition me donna la liberté d'éviter, sans affectation, la vue de milord Edmond, et de défendre l'entrée de mon appartement à tout le monde.

Miladi d'Anglesey y passoit une partie du jour; obligée de me quitter le soir, elle se faisoit violence pour me laisser dans la solitude où je voulois rester. J'étois bien éloignée d'y goûter la tranquillité que mon cœur se flattoit d'y retrouver : une inquiétude dévorante suspendoit toutes mes réflexions : attentive au moindre bruit, chaque voiture, en arrêtant, me causoit de l'émotion; j'écoutois, je croyois reconnoître celle de milord Clare, distinguer le pas de ses chevaux; mon cœur palpitoit; un mouvement involontaire me faisoit lever avec précipitation, aller vers la porte; je m'apprêtois à descendre, et rougissois de ce dessein; je sonnois pour savoir si le Comte venoit d'entrer, et je n'osois le demander; il me sembloit le voir auprès de Miladi, l'entendre lui parler de ses sentimens; j'imaginois que ma présence en avoit retardé l'aveu. Appuyé de l'approbation de milord Arundel, rien ne devoit plus gêner son cœur: eh! qui pouvoit l'engager à se taire, si Miladi *le voyoit avec plaisir?*

Ces mouvemens tumultueux ne cessoient qu'à l'instant où la Comtesse montoit chez moi. Je l'examinois timidement, avec une attention mêlée de crainte; je

cherchois à pénétrer si rien n'occupoit son ame; je lui faisois des questions sur ses amusemens du soir: le nom de milord Clare, toujours prêt à m'échapper, restoit entre mes lèvres; et si Miladi le prononçoit, je me troublois et n'osois l'engager à m'apprendre quel avoit été le sujet de leur entretien.

Je passai huit jours dans cette violente situation, et cherchois des prétextes pour prolonger ma retraite, quand Miladi reçut un courrier de milord Arundel. Elle se hâta de venir me communiquer la nouvelle qu'on lui apportoit: « O ma chère amie, s'écria-t-elle, recevez mes tendres, mes sincères félicitations! Ladi Sophie vient d'expirer, ce n'est plus miss Jenny, c'est ma sœur, c'est la comtesse d'Arundel que j'embrasse: ah! je verrai donc mon frère heureux, continua-t-elle avec transport, je reverrai la joie briller sur son front, je cesserai de me reprocher cette union si mal assortie, source de toutes les peines de mon cœur ».

Surprise, émue, je ne pus répondre; des soupirs excités par la honte de mes sentimens secrets, des larmes que m'arrachoient mille mouvemens confus, m'ôtoient la force de parler. La Comtesse interpréta mon silence et mes pleurs, elle me croyoit affectée du plaisir dont elle se sentoit pénétrée. « Je vais trouver Milord, me dit-elle, je n'ai point voulu blesser les yeux de la malheureuse Sophie par ma présence; je l'avois offensée, je lui devois des égards; son époux ne peut la regretter, mais je le connois trop bien pour douter qu'il ne soit actuellement très-affligé. Quand il aura rempli tous ses tristes devoirs, je le ramenerai



ramenerai aux pieds de ma chère Jenny » : alors elle m'embrassa encore, me quitta, et partit un moment après.

Cet événement, attendu tous les jours, qui devoit offrir une si riante perspective à mes regards, me livra à d'accablantes réflexions. Milord Arundel alloit bientôt reparoître à ma vue, il m'aimoit, il étoit libre, il se croyoit aimé; ma promesse m'engageoit à lui; je l'avois prononcée volontairement, avec un désir sincère de la remplir : comment si peu de temps me rendoit-il si différente de moi-même? Pourquoi frémissois-je à la seule idée du retour de milord Arundel? Par quelle fatalité les sentimens d'un homme si aimable, devenoient-ils un malheur pour moi? Quoi, l'amour de milord Arundel élevoit de la crainte, de la terreur, des mouvemens moins pardonnables encore dans un cœur qu'il devoit pénétrer de reconnoissance! Je cherchois au fond de ce cœur si changé, les traces de cet attendrissement que l'aveu des desseins du Comte y avoit excité. Par quel charme, quel attrait, un homme indifférent pour moi, sensible pour une autre, effaçoit-il ces douces impressions? Quel espoir m'attachoit à lui? Eh, quand il m'auroit aimée! méritoit-il d'être préféré? La plus aveugle prévention pouvoit-elle me cacher la supériorité de milord Arundel? Qui l'égaloit dans l'univers? Je sentois toute mon injustice, je me la reprochois, je pleurois; et après de longues et tristes méditations, je retrouvois au fond de mon cœur tous les mouvemens que je venois d'y condamner.

L'agitation de mon esprit ne me permettoit ni de

lire, ni de m'appliquer à mes occupations ordinaires: je marchois continuellement dans ma chambre, et si la fatigue me forçoit à chercher du repos, une nouvelle inquiétude m'obligeoit de reprendre cet exercice. A sept heures du soir, j'entendis une voiture arrêter; Miladi n'y étoit pas, je ne recevois personne: pourquoi donc cette voiture restoit-elle à la porte? Je m'approchai d'une fenêtre; à la lueur des flambeaux qui éclairoient la cour, je reconnus la livrée de milord Clare. Effrayée, tremblante, hors de moi-même, je m'éloignai promptement de la fenêtre. Bella vint augmenter le désordre de mes sens, en m'apprenant que milord Edmond demandoit avec instance la permission de me voir. Interdite, incertaine, je regardois cette fille d'un air stupide, je ne pouvois parler, mon silence lui parut un consentement à recevoir la visite qu'elle m'annonçoit; elle s'apprêtoit à sortir, je la retins, et lui ordonnai d'aller dire à Milord que je me trouvois mal, et le priois de m'excuser. Comme elle s'éloignoit, je fis deux pas vers elle; je désirois l'arrêter, mais j'eus la force de ne point la rappeler. Un moment après, le carosse partit, mon cœur se serra; je m'affligeai, je répandis des larmes, je me reprochai une conduite désobligeante pour milord Clare, inutile pour moi: éviterois-je de le revoir? Cet instant étoit peut-être le seul où j'aurois joui de sa présence, sans que miladi d'Anglesey fixât toute son attention; il n'auroit regardé que moi, il n'auroit parlé qu'à moi. Je rougissois de ces vains regrets, mais ma raison n'en diminuoit point l'amertume.

La duchesse de Surrey envoya le lendemain savoir de mes nouvelles. On me demanda de sa part, si sa visite ne m'incommoderoit point. Il m'eût été difficile de refuser l'honneur qu'elle vouloit me faire, et je me déterminai sans peine à le recevoir. Elle vint à six heures : après les premiers complimens, elle me montra une lettre de milord Arundel. J'y vis l'approbation qu'il donnoit à la recherche de milord Clare; il promettoit de l'appuyer de tout son pouvoir, conseilloit à miladi Surrey de s'ouvrir avec moi sur ses desseins, et de m'engager à les favoriser auprès de la comtesse d'Anglesey, quand on les lui découvriroit. « Je n'aurois pas attendu cet avis, Miss, me dit alors la Duchesse, pour vous prier d'entrer dans nos vues, si l'extrême délicatesse d'Edmond ne gênoit mes démarches. Je lui trouve un tour d'esprit assez romanesque ; je le blâme, le gronde, et cependant je me prête à ses désirs. Jamais amant ne craignit tant la médiation de ses amis; il voudroit devoir la main de la Comtesse à un tendre penchant, il se flatte de le faire naître avec le temps; son obstination à ne point déclarer ses sentimens, à me conjurer de ne rien presser, me donneroit de l'inquiétude sur les dispositions de son ame, si tout ne m'assuroit qu'il est passionnément amoureux. Il ne vit, il ne respire point absent de miladi d'Anglesey, il attend l'heure de la voir avec impatience; mais sans doute il est peu content de ses progrès sur son cœur, car depuis quelques jours il paroît triste et rêveur. Parlez-moi sincèrement, mon aimable Miss, ajouta-t-elle d'un ton caressant, votre amie ne vous cache rien, voit-

elle Edmond avec indifférence? Pensez-vous qu'elle préfère le plaisir insipide de conserver sa liberté, à la douceur de rendre heureux un homme que rien ne doit lui faire paroître indigne d'elle »?

J'écoutai la Duchesse avec douleur : tout ce qui me confirmoit l'amour de milord Edmond, me causoit une nouvelle peine; ce chagrin qu'elle remarquoit en lui, me toucha; il aimoit, il ignoroit si ses sentimens seroient approuvés; ma propre situation m'attendrit sur la sienne; miladi d'Anglesey et milord Clare me sembloient formés pour se plaire, s'aimer, s'unir, se rendre heureux. Pourquoi refuserois-je de me prêter aux vœux de la Duchesse? Le bonheur de deux personnes qui m'étoient si chères, pouvoit-il ne pas m'intéresser? S'élevoit-il dans mon cœur un sentiment contraire à la félicité de milord Edmond, à celle de l'aimable comtesse d'Anglesey? Cependant un long soupir précéda ma réponse, je ne pus promettre sans me faire violence; et le peu de chaleur de mes expressions dut inspirer peu de reconnoissance à miladi Surrey.

La conversation changea d'objet; elle tomba sur la mort de ladi Sophie, sur la sensibilité de milord Arundel, et la liberté qu'il recouvroit. Miladi m'apprit plusieurs particularités de sa conduite avec ladi Lattimer, il l'avoit respectée comme une mère jusqu'à sa mort. En s'étendant sur les qualités de Milord, sur les agrémens de sa personne, et la noblesse de son ame, Miladi me regardoit d'un air fin, et sembloit vouloir me pénétrer. Elle traita long-temps ce sujet, sans aucune interruption de ma part, et le continuoit

encore quand on vint l'avertir que milord Clare l'attendoit en bas. « Quoi, déjà! dit la Duchesse, je ne me laisserai jamais mener par lui, s'il prétend me gêner ainsi »; et se tournant vers moi : « En vérité, Miss, ajouta-t-elle, je ne puis me résoudre à vous quitter si tôt; ordonnez, je vous prie, qu'on le fasse monter ». Forcée à recevoir cette dangereuse visite, je m'efforçai de cacher le trouble qu'elle me causoit. Le premier compliment de milord Clare me surprit : « Il ne s'attendoit pas, dit-il, à n'apercevoir sur mon visage aucune trace de cette inquiétante indisposition, assez forte pour priver mes amis de ma vue, et occasionner une si longue retraite ».

Cette espèce de reproche, l'air sérieux de Milord, une douce langueur qui augmentoit l'agrément naturel du son de sa voix, ce charme incompréhensible attaché aux moindres discours d'un objet aimé, me rendirent trop sensible à des expressions si simples. Les regards du Comte s'animèrent, il sembloit pénétré du plaisir de me revoir. « Vous ne vous cacherez plus, me disoit-il avec vivacité, on jouira du bonheur de vous trouver chez la Comtesse; vous n'attristerez plus vos amis; vous leur permettrez de vous voir ». Si la passion d'Edmond pour miladi d'Anglesey ne m'eût pas été confiée, j'aurois cru lire dans ses yeux que j'étois l'arbitre de sa joie et de tous les mouvemens de son ame.

La Duchesse lui dit de me remercier; elle l'assura de l'intérêt que je prenois aux succès de ses vœux. Il soupira, s'inclina, me regarda, baissa les yeux et se tut. La Duchesse, continuant de parler, reprit la

conversation où milord Clare l'avoit interrompue, et recommença à louer le comte d'Arundel avec une sorte d'affectation. Je l'écoutois en silence. « En vérité, Miss, me dit-elle, je me plains de votre réserve; vous semblez m'entendre sans intérêt : cependant la mort de ladi Sophie n'est pas un événement où vous deviez prendre si peu de part; et si je ne m'abuse, la charmante amie de miladi d'Anglesey est destinée à un sort bien heureux. Honorez-moi de votre confiance, ajouta-t-elle en me tendant la main d'un air riant, milord Arundel vous aime, je le sais; soyez sincère, avouez que vous l'aimez aussi ».

Cette brusque question m'interdit, me troubla; j'hésitai, je n'osai répondre. Si miladi d'Anglesey avoit fait une confidence, je ne devois pas tenir un langage contraire au sien. Si la Duchesse parloit au hasard, je craignois d'exposer le secret de milord Arundel, avant qu'il daignât le publier lui-même. La présence du comte de Clare augmentoit mon embarras; je ne sais pourquoi je ne pouvois consentir à m'applaudir devant lui de l'amour que j'inspirois à un autre. Je levai les yeux sur les siens; ses regards exprimoient la surprise, la douleur et l'inquiétude; ils portèrent au fond de mon cœur un sentiment triste, et pourtant mêlé d'une sorte de douceur. Je répondis enfin, mais en éludant la question, sans découvrir les intentions de milord Arundel, ni les miennes, mais aussi sans détruire les idées de miladi Surrey. Je parlois encore quand le comte de Clare se levant avec vivacité, avertit sa tante qu'une plus longue visite pourroit me gêner; et supposant l'oubli



d'une affaire importante, il la pressa de le conduire où cette affaire l'appeloit. La Duchesse eut à peine le temps de m'assurer de son amitié, de me prier d'excuser sa demande indiscrète, et de me protester que le désir de me voir la plus heureuse femme d'Angleterre, l'intéressoit seule à pénétrer mes secrets.

L'extrême changement du visage de milord Edmond, son empressement à me quitter, me firent rêver profondément. Par quelle singularité les desseins de milord Arundel pour moi excitoient-ils le chagrin du comte de Clare? Que lui importoit le choix du frère de miladi d'Anglesey? N'étoit-il pas uniquement attaché à la Comtesse? Sa tante ignoroit-elle le penchant véritable de son cœur, pouvoit-elle se tromper à ses sentimens? *Il ne vit, il ne respire point absent de miladi d'Anglesey, il attend impatiemment l'heure de la voir,* disoit-elle; mais avant mon indisposition, il nous voyoit toujours ensemble: combien de fois ses regards passionnés avoient semblé me faire entendre qu'il ne cherchoit, ne désiroit que moi! Il ne vouloit rien presser, il craignoit la *médiation de ses amis,* il se taisoit avec la Comtesse: sur quoi donc le jugeoit-on si sensible pour elle? Peut-être étoit-il actuellement dans la même position où milord d'Anglesey se trouvoit entre elle et ladi Sophie. Cette idée m'attendrit sur le sort de mon aimable amie; elle dissipa l'illusion flatteuse qui me portoit à faire d'inutiles recherches: aurois-je senti du plaisir à me voir sa rivale? J'éloignai de mon esprit ces vaines réflexions, je m'efforçai d'écarter le souvenir des mouvemens de milord Clare, de ses dis-

cours, de mes doutes même, et je mis tous mes soins à effacer l'impression que sa vue venoit de faire sur mon cœur trop foible encore.

Miladi d'Anglesey revint le lendemain au soir; milord Arundel l'accompagnoit. Je voulus aller à leur rencontre; la violente agitation de mes sens m'en ôta la force. Milord entra seul chez moi. Ah, Madame! qu'en levant les yeux sur lui, je me trouvai coupable! Comment une figure si noble, tant de grâces, des traits si charmans avoient-ils pu me laisser indifférente, ne pas me défendre contre la folle passion qui égaroit ma raison? Mon respect, mon admiration pour ses vertus, lui nuisoient-ils donc dans mon cœur? Milord prit ma main, la baisa avec ardeur; enchanté du plaisir de me revoir après six semaines d'absence, il me contemploit en silence; ses regards animés parcouroient toute ma personne; une vive tendresse, une joie douce étoit peinte sur son front, éclatoit dans tous ses mouvemens. Il mit un genou en terre, et serrant mes mains avec transport: « Chère Miss, il m'est donc permis de vous revoir, me dit-il, de vous offrir un hommage pur, de me livrer à tous les sentimens que vous m'inspirez, rien ne m'interdit plus l'aveu d'un amour si long-temps combattu, si long-temps malheureux! que j'ai souffert de contrainte, d'ennui, qu'il m'est doux de parler! Mais daignez-vous m'entendre avec bonté, avec intérêt? O ma chère Miss! votre délicieuse promesse a fait loin de vous ma seule consolation, mais la pitié vous arracha peut-être ces flatteuses expressions. Ah! vous êtes libre; que rien ne gêne le cœur de ma charmante

amie. Si la compassion a dicté vos sermens, qu'ils soient oubliés, je vous les rends, je ne vous les rappellerai jamais. Ah! pourrois-je être heureux sans la certitude de vous plaire »!

Attendrie, touchée, pénétrée de ce discours si passionné, si généreux, toute entière à l'amitié, je perdis l'idée du comte de Clare; je ne vis que milord Arundel : il me parut un génie bienfaisant, dont la présence alloit me rendre la paix. Je confirmai ses espérances; mon cœur se plaisoit à se lier par d'inviolables sermens; je croyois le donner, en redoublant mes engagemens; et plus mes nœuds devenoient forts, plus il me paroissoit sentir renaître ma tranquillité.

Nous partîmes le soir même pour Suttoncourt avec le dessein d'y passer un mois, et de n'y recevoir personne. La vue continuelle de milord Arundel, ses soins empressés, mille agrémens nouveaux, dont le désir de plaire et l'attente d'un bonheur prochain sembloient le parer encore; mes réflexions, l'honneur, la raison, m'affermirent dans le calme où je commençois à me trouver : je cessai de regarder comme un effort pénible le sacrifice de mes sentimens, et j'éloignai de ma pensée tout ce qui pouvoit les ranimer dans mon cœur.

Milord parla enfin à miladi d'Anglesey de l'amour du comte de Clare; il lui montra plusieurs lettres de la duchesse de Surrey. J'étois présente, j'entendis avec trouble la lecture de ces lettres; mais elle n'excita point en moi ces mouvemens tumultueux, dont, peu de jours auparavant, le seul nom de milord Clare

me faisoit éprouver la violence. Miladi d'Anglesey opposa de légères objections, résista foiblement aux prières de son frère; peu à peu elle céda à ses instances, il obtint qu'elle permettroit à milord Edmond de lui rendre des soins; avouant même un goût de préférence pour lui, elle s'engagea à l'épouser si ce goût devenoit un sentiment. Le comte d'Arundel, charmé de sa complaisance, écrivit à la duchesse de Surrey : il l'invitoit à venir partager notre solitude, et la prioit d'amener Edmond : le lendemain ils arrivèrent tous deux à Suttoncourt.

Je ne pus revoir le comte de Clare sans émotion. Insensiblement je parvins à supporter sa présence avec assez de tranquillité. Peut-être le changement de sa conduite à mon égard m'aida-t-il à soutenir mes résolutions. Le souvenir de sa première amitié sembloit s'être effacé de sa mémoire. Il me montroit une indifférence où j'aurois pu remarquer de l'affectation et du dépit, si j'avois été moins persuadée de son attachement pour la Comtesse. Il évitoit de se placer auprès de moi, de me parler, de me répondre, de me donner la main à la promenade. Si le hasard nous faisoit trouver seuls un instant, il paroissoit inquiet, gêné, ses regards erroient de toutes parts sans s'arrêter sur moi; il ne reprenoit sa contenance ordinaire qu'à l'aspect d'un tiers, dont l'approche lui laissoit la liberté de me quitter, ou le débarrassoit du soin de commencer l'entretien.

J'observai cette singularité, j'en cherchai la cause. Un homme si attaché à miladi d'Anglesey, ne devoit-il pas chérir son amie, une personne qu'elle honoroit



déjà du nom de sœur. Les desseins de milord Arundel n'étoient plus secrets, la duchesse de Surrey me montroit les égards les plus flatteurs : d'où naissoit le caprice du comte de Clare? Pourquoi cessoit-il de se plaire avec moi? En l'examinant auprès de la Comtesse, en écoutant ses discours, en comparant ses actions, je crus apercevoir dans ses soins une négligence dont ma délicatesse se fût offensée, si, comme Miladi, j'eusse été l'objet de sa tendresse. Toutes ses expressions convenoient à l'amour, mais elles n'en avoient point l'ardeur; ses actions portoient le caractère de la complaisance, jamais celui du zèle. Quelle différence de ses attentions, à l'empressement vif et continuel de milord Arundel! Quelquefois je croyois devoir communiquer mes remarques à la Comtesse; mais elle aimoit, elle me le confioit, elle ne formoit point de doutes sur la passion de son amant, je craignois de l'affliger en l'éclairant; elle donna enfin ce consentement si désiré par la duchesse de Surrey, et fixa le bonheur d'Edmond au temps où la bienséance permettroit à milord Arundel de prendre de nouveaux engagemens.

Nous étions revenus à Londres depuis un mois; j'y recevois les félicitations de mes amis, sur l'heureux lien qui alloit m'unir à milord Arundel, quand il me donna une preuve touchante de sa généreuse attention à prévenir mes désirs. J'entretenois un commerce de lettres avec M. Peters, cet honnête ministre, dont le zèle et le bon cœur éclatèrent en ma faveur, lorsque la mort de Lidy me laissoit seule dans l'univers. Charmé du caractère de cet homme, Milord se proposa de le

placer avantageusement; en attendant l'occasion favorable à ce dessein, il lui faisoit tenir chaque année une somme assez forte pour répandre l'aisance dans une famille modeste et bien gouvernée.

Un matin, Milord vint me prier d'écrire à M. Peters de résigner promptement sa cure, et de se préparer à prendre possession d'une jolie maison à huit milles de Londres, et d'un bénéfice de 600 liv. sterlings de revenu. Cette bonté, ce tendre souvenir d'un homme auquel je me sentois vraiment obligée, me pénétra de reconnoissance. Je me hâtai d'annoncer cette nouvelle à M. Peters, et j'attendois à tous momens le plaisir de revoir ce digne pasteur, quand un ecclésiastique se présenta chez moi, refusa de dire son nom, et demanda avec instance à me parler. Persuadée que ce devoit être M. Peters, j'ordonnai de le faire entrer, et courus à sa rencontre; mais une figure très-différente de la sienne s'offrit à mes regards, et je reconnus avec surprise dans la personne qu'on introduisoit, M. Williams, le chapelain de milord Alderson.

Je tressaillis à la vue de cet homme; elle me rappela le moment douloureux de mon départ de Windsor. Inquiète du sujet d'une visite si peu attendue, je le priai de m'apprendre s'il avoit quitté milord Alderson, et si je pouvois me flatter de lui devenir utile.

« Permettez-moi, Miss, de me féliciter, dit-il en s'inclinant profondément, d'appartenir encore à milord Alderson, et d'être choisi par lui pour apporter de sa part des paroles de consolation et de



paix à miss Salisbury. — Salisbury ! m'écriai-je, étonnée de lui entendre prononcer ce nom ; eh, quoi, Monsieur, c'est milord Alderson qui vous envoie ? C'est à miss Salisbury qu'il fait porter des paroles de paix? Lui! ose-t-il donc avouer qu'en chassant de sa présence une jeune infortunée, en l'accablant d'insultes et de mépris, il maltraitoit en elle la fille d'Edouard de Salisbury, la fille de ladi Sara Alderson ? Comment cet inhumain peut-il penser..... — Oubliez, Miss, oubliez les rigueurs de Milord, interrompit M. Williams; le ciel a changé son cœur, il vient de lui inspirer le désir de vous voir, de vous reconnoître pour sa fille, de vous combler de biens et d'honneurs: ah! perdez le souvenir d'un temps déjà si loin de vous, et ne mettez point d'obstacles à votre félicité. Vous ignorez quel sort brillant vous est préparé par les soins de milord Alderson ».

« Le vain éclat des grandeurs me touche peu, répondis-je; et s'il pouvoit exciter mes souhaits, je les verrois bientôt remplis, sans m'abaisser à recevoir des grâces de milord Alderson. — Vous abaisser ! y songez-vous, Miss, reprit vivement M. Williams? quoi, rentrer dans les droits de votre naissance, seroit-ce donc vous abaisser ? Que vous êtes changée ! je vous ai vue bien différente à Windsor. Vous aimiez Milord, vous vous empressiez à lui montrer de la tendresse, du respect ; vous pleuriez auprès de lui pendant sa maladie; ses souffrances pénétroient votre ame! son retour vers vous ne peut-il vous faire perdre le souvenir de sa première conduite? Pensez-y bien, c'est un père qui vous tend les bras; il vous redemande les

sentimens qu'il vous inspiroit, et veut mériter votre affection et votre reconnoissance ».

Je me sentis émue, touchée: « Un père, répétai-je en pleurant; ah, Monsieur, que j'ai désiré un père! qu'il m'eût été doux de me sentir pressée entre les bras d'un père! d'un tendre père! — Eh bien, Miss, eh bien, ce bonheur vous attend, s'écria M. Williams, vous en allez jouir, si vous voulez me suivre chez votre aïeul. — Moi! reparoître devant milord Alderson, repris-je: non, Monsieur, jamais. Je l'ai aimé sans doute, je respectois en lui le père de ladi Sara; je le servois, le révérois, je désirois ardemment de lui devenir chère; mon cœur étoit toujours prêt à s'ouvrir en sa présence. Pourquoi, ah! pourquoi le sien se ferma-t-il à mes cris? à combien de malheurs sa cruauté m'exposa; quel enchaînement de disgrâces l'a suivie! O M. Williams, que j'ai versé de larmes depuis notre séparation! le retour tardif de milord Alderson n'effaceroit point le souvenir amer de mes peines, et je rougirois de tomber aux pieds d'un homme qui peut m'assurer de grands biens, il est vrai; mais jamais me rendre le seul dont je regretterai toute ma vie la perte ».

« Vous m'affligez, Miss, et vous m'embarrassez, reprit tristement M. Williams. J'espérois un succès plus heureux de la commission délicate dont je suis chargé. Milord m'a donné une lettre pour vous; mais je ne dois la déposer entre vos mains qu'après m'être assuré des dispositions de votre cœur. Milord ne veut point s'exposer à vos refus; sa fierté en seroit offensée. Aurai-je la douleur de remporter cette lettre, de

voir ma démarche inutile ? Souffrez, Miss, souffrez que je vous conjure de méditer sérieusement sur l'extrême différence de votre situation présente, à celle où vous pouvez vous trouver en acceptant la protection de milord Alderson. Le comte d'Arundel vous aime, vous allez devenir sa femme ; mais en tenant tout de lui, en vous soumettant aux arrangemens qu'il daignera prendre, en recevant sa main avec reconnoissance, en vous croyant honorée de sa tendresse, de la bonté qui le fait descendre jusqu'à vous, vous serez dans sa maison sans pouvoir et sans liberté, dépendante et n'osant rien exiger. Comparez cet état à celui de miss Salisbury, déclarée héritière de milord Alderson, conduite par lui-même à l'autel, portant à son époux de riches possessions, et jouissant de tous les avantages attachés à la naissance et à la fortune. Au nom du ciel, Miss, ne vous déterminez point légèrement, continua-t-il, pesez mûrement vos véritables intérêts. Je n'entreprendrai pas de justifier le procédé de Milord; il vous traita durement, je l'avoue : mais quand vous parûtes à Windsor, personne n'appuyoit vos prétentions; Lidy, mistriss Hammon, n'étoient pas des témoins capables de faire impression sur son esprit. Un homme distingué par son rang, par ses dignités, s'intéresse aujourd'hui pour vous. Il vous aime, il vous adore, il vous demande à milord Alderson; lui jure que vous ne le trompiez point, que ladi Sara vous a donné le jour; il lui détaille des faits, assure que vous possédez des preuves de cette vérité; votre aïeul l'écoute avec plaisir; il se prête à ses désirs, il conçoit l'espérance de

vous voir voler dans ses bras paternels; il vous invite à réclamer vos droits, il offre de les reconnoître! Ah! miss Salisbury, ou vous avez perdu cet heureux caractère qui vous faisoit chérir et respecter à Windsor, ou vous devez vous montrer sensible au retour d'un père, quand il vous rappelle auprès de lui pour vous rendre parfaitement heureuse ».

Plus d'un mouvement agitoit mon cœur pendant ce discours. M. Williams parla encore long-temps. La chaleur de ses expressions affoiblissoit peu à peu mon ressentiment. Incertaine du parti que je devois prendre, je rêvois, je soupirois; étonnée de l'étrange démarche du comte d'Arundel, je désapprouvois ses sollicitations secrètes auprès de milord Alderson. Désirer la bienveillance d'un homme qu'il méprisoit; lui! l'engager à me reconnoître, à me nommer son héritière; eh, pourquoi? Possesseur d'une si grande fortune, avoit-il besoin de celle de milord Alderson? Me demander à lui, vouloir me tenir de sa main; le comte d'Arundel rougissoit-il donc de son choix? Livrée à ces réflexions, je m'affligeois; mes larmes trompèrent M. Williams, il se méprit au sujet de mon attendrissement; et me présentant la lettre de milord Alderson, il me pressa de la lire.

Je l'ouvris avec beaucoup d'émotion. Ah, Madame! que devins-je, en y voyant ces paroles :

Lettre de milord Alderson, à miss Jenny de Salisbury.

« Si miss Salisbury veut trouver un père en moi, » si elle désire que ma bénédiction, ma tendresse et » mes biens soient son partage, qu'elle quitte à l'ins-
» tant

» tant la maison du comte d'Arundel ; qu'elle la » quitte pour toujours, et renonce à l'union projetée. » J'ai de fortes raisons de m'y opposer. Miss se doit à » un autre. Je lui ordonne de rendre justice à la pas- » sion constante de milord Danby. Je sais tout : j'ap- » prouve la conduite présente de ce Lord. L'honneur » de miss Jenny, son avantage et ma volonté décident » en faveur de ce mariage nécessaire et indispensable. » Si elle est prête à m'obéir, je le suis à reconnoître » en elle ma fille et mon héritière ».

Plus irritée qu'il ne m'est possible de l'exprimer, je jetai loin de moi cette lettre avec indignation. M. Williams la releva, voulut me parler encore ; je ne lui en laissai pas la liberté. « Sortez, Monsieur, lui dis-je, hâtez-vous de sortir, ne m'exposez point à perdre de vue les égards que je dois à votre caractère. Vous ignorez combien vos discours sont capables de me révolter. Je hais, je déteste milord Danby, je méprise milord Alderson. Eh! de quel droit cet audacieux ose-t-il m'annoncer ses volontés, m'imposer des lois, juger ma conduite, et diriger mes actions? Moi! recevoir le titre de sa fille à ces honteuses conditions, devenir ingrate, parjure! quitter la maison de milord Arundel, renoncer à l'honneur d'être à lui, me donner au plus vil des mortels! allez, Monsieur, allez trouver milord Alderson. Il s'offensa de ma hardiesse, quand j'osai me dire de son sang; je rougirois à présent de porter le titre que j'ambitionnois alors : je ne reconnois dans un ami de milord Danby ni mon parent, ni mon protecteur. Je ne dois à milord Alderson ni tendresse, ni respect, ni

soumission; et je renonce du fond du cœur à tous les avantages qu'il veut me faire ».

Milord Arundel entra dans mon cabinet à l'instant où M. Williams en sortoit. Ma rougeur, mes larmes, mon agitation le surprirent et l'inquiétèrent. Je lui fis part de l'entretien que je venois d'avoir avec le chapelain de milord Alderson. Le Comte soupira, rêva; un nuage de tristesse obscurcit tout-à-coup la sérénité de son front. « Je ne puis condamner les démarches de milord Danby, dit-il; elles tendent à recouvrer un bien précieux, un bien dont rien ne peut réparer la perte. Il est actuellement à Londres, et doit retourner incessamment à Vienne. Le motif de son voyage en Angleterre, a sans doute été de captiver la bienveillance de votre aïeul. J'ai su qu'il demandoit le titre de Duc pour milord Alderson; et sollicitoit avec ardeur une grâce que ce vieillard ambitieux désire depuis long-temps, et n'a pu encore obtenir. En refusant de reconnoître un père en milord Alderson, vous détruisez la dernière espérance d'un amant trop constant. Il lui reste un seul moyen.... ». Il s'arrêta. « Je plains l'infortuné James, reprit-il, oui, je le plains: il fut mon ami, je m'en souviens; je ne l'estime point, mais je ne le hais pas; je me trouverois bien plus heureux, si mon bonheur ne l'affligeoit point. Il pense que sans moi, sans mon amour, il eût touché votre cœur par sa persévérance. Vous savez, Miss, si je me suis efforcé de vous le rendre odieux : comment le comte Danby peut-il accuser un autre de vous inspirer ce juste ressentiment que lui-même éleva dans votre ame, par son imprudente conduite »?

« Il lui reste un moyen, m'écriai-je, eh! qu'oseroit-il tenter encore? Rien n'est capable d'affoiblir ma haine pour milord Danby; loin de m'engager à le plaindre, sa constante persécution me révolte ». La duchesse de Surrey entrant alors, je ne pus faire expliquer milord Arundel; et quand je voulus ramener ce sujet, il parut le reprendre avec tant de peine, que je crus devoir n'en plus parler.

Huit jours après, nous partîmes pour Suttoncourt, où la double union alloit être formée. On y avoit rassemblé tout ce qui pouvoit en rendre le séjour délicieux. Le comte de Clare et milord Arundel y donnoient tour à tour des fêtes superbes; la joie brilloit sur le visage des personnes invitées à partager nos plaisirs. J'étois parvenue à effacer de mon cœur des souvenirs capables de troubler ma félicité; jamais milord Arundel ne m'avoit paru plus aimable, plus digne d'être aimé, uniquement aimé; je m'applaudissois de sentir renaître mes premiers sentimens; je me trouvois heureuse, chaque instant alloit augmenter mon bonheur..... Ah! Madame, que me reste-t-il à vous dire? Quelle image cruelle vient ranimer ma profonde douleur?..... Arundel! nom chéri, nom révéré! ma main ne peut plus te tracer sans que mon cœur ne se sente déchirer, sans que mes larmes ne te dérobent à ma vue : ah! pourquoi suis-je encore sur cette terre où milord Arundel n'est plus! où je ne respire que pour déplorer une perte irréparable!

La surveille du jour destiné en apparence pour rendre quatre personnes si heureuses, milord Arundel

reçut une lettre; il la déchira soigneusement après l'avoir lue, même il en jeta les morceaux dans une pièce d'eau où nous regardions ensemble des cygnes qui s'y jouoient. Je vis de l'émotion sur son visage; il me quitta, et fut parler à l'homme qui attendoit sa réponse. Je le suivis des yeux, je me sentis inquiète; quand il revint, je l'examinai avec attention, il me parut tranquille, et j'imaginai m'être trompée en supposant que cette lettre avoit excité en lui un mouvement extraordinaire.

Le lendemain, à huit heures du matin, Milord entra chez moi sans se faire annoncer. Son air sérieux, sa visite, dans un temps du jour où je n'étois pas accoutumée à le recevoir, me causèrent du trouble et de la crainte. Je quittai ma toilette, et m'avançai vers le Comte. Il prit ma main, la serra, la baisa avec ardeur : « Jenny, ma chère Jenny, répéta-t-il plusieurs fois »! il s'éloigna, fit quelques pas, revint à moi, me pressa dans ses bras, soupira, s'attendrit : enfin me présentant un paquet cacheté de ses armes, dont l'enveloppe étoit sans adresse, et un plus petit, où il avoit écrit, *pour miss Jenny :* « Daignez garder le dépôt que je vous confie, me dit-il; si je ne vous le redemande point aujourd'hui, en ouvrant ma lettre vous connoîtrez l'usage que vous en devez faire ; mais je vous prie instamment d'attendre, pour vous en instruire, que vous ayez de mes nouvelles ». En finissant de parler, il m'embrassa encore, sortit, et s'éloigna avec tant de vitesse, qu'il ne put entendre si je le rappelois.

Je restai tremblante, interdite, sans fixer mes idées,

même sans en former; mais alarmée et ne pouvant bannir de mon ame le trouble et l'effroi qui venoient de s'en emparer. Je passai plus d'une heure dans cette situation pénible, les yeux attachés sur ces papiers : j'allois chercher miladi d'Anglesey, lui apprendre la cause de mon agitation, quand des cris perçans et redoublés frappèrent mes oreilles. *Il est mort!* il est mort! répétoient plusieurs voix. Je courus, je volai où ce bruit terrible se faisoit entendre.... Ah, Madame! quel spectacle! milord Arundel, pâle, sanglant, sans mouvement, soutenu, environné de ses gens qui poussoient vers le ciel d'affreux gémissemens : miladi d'Anglesey, à genoux devant lui, les bras élevés, criant : Ah mon Dieu! ah mon frère! Je voulus m'avancer, je tombai sans connoissance;.. heureuse si elle ne m'eût jamais été rendue, si une prompte mort m'eût épargné la certitude d'avoir armé la détestable main qui osa répandre un sang si précieux et si cher.

Revenue d'un long évanouissement, le premier objet qui fixa mes regards, fut miladi d'Anglesey à demi-couchée sur un sopha, la tête penchée, les yeux fermés, paroissant inanimée. Je jetai un grand cri; et me précipitant à ses pieds, je voulus parler; mais je ne pus que la serrer foiblement. Elle me regarda, étendit les bras vers le ciel, et les laissant retomber sur moi : « Il n'est plus, me dit-elle, il n'est plus! je n'ai plus de frère, tu n'as plus d'époux »! alors s'abandonnant..... Mais pourquoi vous pénétrer d'amertume, Madame, en m'efforçant de vous peindre une douleur inexprimable? Assez de tristes détails ont déjà pu toucher votre cœur sensible, et je me

reproche une exactitude, cruelle peut-être, mais que j'ai crue nécessaire pour exposer à vos yeux les raisons de ma conduite.

En s'empressant à me rappeler à la vie, mes femmes firent tomber de mon sein la lettre que Milord m'avoit donnée le matin. Elles me la présentèrent; malgré mon saisissement et l'accablement de mes esprits, je voulus connoître ses intentions pour m'y conformer. J'ouvris en tremblant cette lettre fatale; et les yeux baignés de larmes, j'y lus ces paroles :

Milord Arundel à miss Jenny.

« Mon testament est dans le paquet que vous avez » reçu de moi. Remettez-le à milord Morgan. Con» solez-vous, consolez miladi d'Anglesey. J'ai ren» fermé sous la même enveloppe les dernières expres» sions de ma tendresse; puisse-t-elle vous persuader, » toucher votre cœur, et non pas le blesser. O ma » chère Jenny!..... Adieu ».

Milord Morgan étoit présent. Je lui remis le funeste dépôt qui m'avoit été confié. Il l'ouvrit, y trouva une lettre pour moi, et les dernières volontés du comte d'Arundel, écrites de sa main. Il nommoit milord Morgan son exécuteur testamentaire. Quantité de legs devoient être acquittés avant le partage de ses biens, entre miladi d'Anglesey et moi, instituées ses héritières par portion égale. La date de ce testament apprit que milord Arundel avoit passé la nuit précédente à l'écrire. Mille cris de douleur en interrompirent la lecture. La chambre retentissoit de soupirs et de gémissemens. Présentes, mais noyées

dans nos larmes, ni miladi d'Anglesey, ni moi ne l'entendîmes. Milord Morgan déclara qu'il rempliroit le triste office dont son ami le chargeoit. Son premier soin fut de nous éloigner, de nous défendre l'entrée de l'appartement de milord Arundel. Nous partîmes au milieu de la nuit pour Anglesey, saisies, abattues, accablées, désespérées, fuyant les consolations, et désirant seulement la liberté de nous livrer à toute notre douleur.

Dès que le jour parut, j'ouvris la lettre de milord Arundel. Que les derniers témoignages d'une affection si tendre, firent d'impression sur mon ame! qu'elle m'est chère cette lettre, que je l'ai souvent arrosée de mes larmes! dans aucun temps de ma vie, elle ne frappera mes regards, sans ranimer tous les sentimens que je dois à la mémoire de milord Arundel.

Lettre du comte d'Arundel, à miss Jenny.

« A l'instant où vous lirez cette lettre, un homme
» qui vous adore n'existera plus. Il tremble, il fré-
» mit en songeant aux larmes qu'il va peut-être faire
» couler. O ma chère Jenny! ne me pleurez point.
» Que jamais le cœur de ma sensible amie ne se livre
» à la douleur, à des regrets trop amers; mais qu'il
» s'attendrisse quelquefois au souvenir de mon amour,
» de ma sincère estime, de ma fidèle amitié! Con-
» servez mon idée, aimez à vous la rappeler; pen-
» sez que mon ame erre autour de vous, que la partie
» la plus précieuse de moi-même n'est point anéantie,
» qu'elle s'occupe encore de votre bonheur, que le

» sien en dépend, qu'elle souffre si vous n'êtes point
» tranquille et heureuse.

» Adoucissez les chagrins de miladi d'Anglesey,
» nommez-la toujours votre sœur, continuez à vivre
» avec elle, chérissez-vous toutes deux. Qu'elle n'é-
» loigne point trop long-temps l'accomplissement de
» sa promesse. Consolez-vous ensemble, ne m'oubliez
» pas : que ma mémoire vive dans vos cœurs, mais
» qu'elle n'en trouble point la paix. Adieu, ma chère
» Jenny, adieu pour jamais ».

Pour jamais! Ah Dieu! aimable et cher Arundel! Non je ne *t'oublierai point.* Tu seras sans cesse présent à mon idée, sans cesse la tienne remplira mon cœur; pour les autres tu ne vis plus, tu vivras toujours pour moi. Tes amis t'oublieront, ta sœur se consolera, le temps t'effacera de la mémoire des hommes, moi seule je conserverai ton souvenir, j'agirai comme si tes yeux éclairoient encore mes pas; et si ton ame *erre autour de moi*, je ne l'attristerai point en donnant à un autre la main que tu daignois recevoir.

En quittant la duchesse de Surrey, Miladi l'avoit priée de lui permettre de ne recevoir ni les visites, ni les lettres de milord Clare. Elle lui dit adieu à Suttoncourt, et le prévint sur l'extrême solitude où elle vouloit vivre à Anglesey. Elle s'y livroit à toute sa douleur : nous pleurions continuellement ensemble. Loin de chercher à éloigner le souvenir accablant de la mort du comte d'Arundel, nous nous attachions à l'entretenir, à nous en faire répéter les circonstances. Hébert, un valet de chambre français,

entré depuis peu au service de Milord, avoit reçu de lui l'ordre de se trouver à un endroit du parc qu'il lui désignoit, et de partir pour s'y rendre une demi-heure après que lui même seroit sorti de son appartement. Cet homme, arrivant auprès de son maître, le vit étendu sur la poussière, respirant à peine, ayant déjà perdu ses forces par l'effusion de son sang. On soutenoit celui contre lequel Milord venoit d'avoir affaire : il étoit fort blessé, se débattoit dans les bras de ses gens, tendoit les siens vers milord Arundel. Hébert l'entendit s'écrier : *Qu'ai-je fait? ah, malheureux! qu'ai-je fait?* Il ne connut ni lui, ni les hommes qui l'emportoient. Il s'empressa d'arrêter le sang de milord Arundel; des paysans l'aidèrent à le transporter au château. Le Comte y expira au moment où miladi d'Anglesey, attirée par les cris de ses femmes, entroit dans la chambre où on venoit de l'apporter.

Ce récit, cent fois recommencé, toujours avidement écouté, suivi de pleurs, de gémissemens, ne fixoit point nos idées, ne nous découvroit point la main qui nous privoit pour jamais du comte d'Arundel; mes soupçons se rassembloient tous sur milord Danby. Eh! quel autre eût répandu un sang si précieux? Quel autre pouvoit haïr la plus noble des créatures? Chéri, respecté, utile à sa patrie, milord Arundel avoit un ami dans chaque citoyen. Quel autre que ce barbare, destiné à m'affliger, à pénétrer mon ame d'horreur et d'amertume, eût attaqué la vie du comte d'Arundel? Miladi d'Anglesey faisoit les mêmes réflexions, mais, dans la crainte d'aigrir mes peines, elle n'osoit alors me les communiquer.

Parti de Londres six jours avant ce funeste événement, resté, disoit-on, malade en route, milord Danby ne paroissoit avoir aucune part à la mort du comte d'Arundel. Miladi envoya Hébert au lieu où ses équipages et lui-même s'étoient arrêtés. Elle donna ordre à cet homme d'employer toute son adresse à voir milord Danby. Hébert fit une extrême diligence; à son retour il assura la Comtesse que le Lord malade n'étoit point le meurtrier de son maître : j'ai su depuis, qu'un gentilhomme du comte Danby passoit en ce lieu pour lui. Le rapport d'Hébert détruisit les soupçons de la Comtesse; il auroit peut-être affoibli les miens, si, peu de jours après son arrivée, cette lettre ne les eût confirmés.

Lettre de milord Danby, à miss Salisbury.

« Ne me reprochez rien, cruelle, vous m'avez » rendu si malheureux, qu'il n'est plus en votre pou- » voir d'ajouter à la rigueur de mon sort. Qui veut » donc, qui prétend ici conserver malgré moi mes » jours? Ah! je déteste la vie! pourquoi la main » d'Arundel n'a-t-elle pas terminé ces jours odieux? » Pourquoi ménagea-t-elle un furieux....... C'est à » vous, fille inflexible, que je demande la mort. Ven- » gez un amant chéri..... Chéri! Ah Dieu! Ce cœur » si fier, si indomptable, a donc pu se donner..... » Pour étouffer la voix du sang de milord Arundel, » voix qui s'élève du fond de mon cœur et le déchire, » pour tarir la source de vos pleurs, que ma tête » tombe à vos yeux sur un échafaud. Montrez ma » lettre à miladi d'Anglesey, à tout l'univers; pour- » suivez un coupable, qu'il soit puni, il se hait lui-

» même..... Inhumaine! il vous aime encore; il ne » peut respirer et cesser un moment de vous adorer, » de vous désirer: hâtez-vous de l'accuser, de le » perdre; s'il ne meurt, il vous cherchera sans cesse, » il ne renoncera point à vous ».

P. S. « On me trouvera chez milord Alderson, » chez votre père; votre père dont vous méprisez » les ordres. Ah! si vous les aviez respectés..... Dé» couvrez mon crime, découvrez mon asile. Eh! pour» quoi voudrois-je attendre une mort lente dans ce » lit de douleur où l'on me tient captif. C'est à vos » yeux que je veux mourir, montrez-vous une fois » sensible aux vœux du plus infortuné des hommes, » accordez-lui l'unique grâce que son cœur attend » du vôtre ».

Ah, Madame! je me sentis prête à condescendre à ses désirs, à le livrer au supplice qu'il méritoit. La foiblesse de mon sexe et la douceur naturelle de mon caractère, s'opposèrent bientôt aux premiers mouvemens que cette étrange lettre excitoit en moi. « Ah! qu'il vive, m'écriai-je! qu'il passe dans l'amertume ces jours si fatals à mon repos; qu'il sente, s'il se peut, les mêmes douleurs dont il a pénétré le cœur d'une fille malheureuse, malheureuse par lui seul! Que ma haine, mon mépris, le souvenir de sa fureur, soient la juste punition de ses crimes; et que l'image de milord Arundel expirant, le livre à d'éternels remords ».

La duchesse de Surrey écrivoit souvent à Miladi; elle vint à Anglesey, y resta quelque temps. Ses discours consolans, ses caresses, ses prières déter-

minèrent enfin Miladi à retourner à Londres. Depuis trois mois un si grand deuil, une douleur si vive n'avoient laissé de place, ni à l'amour, ni au souvenir d'un engagement formel. Miladi sembloit détachée de son amant et du monde, elle ne se sentoit point disposée à reprendre cette vie dissipée, dont ses chagrins lui rendoient l'idée pénible et désagréable : la présence du comte de Clare ranima ses sentimens pour lui. Notre retour à Londres lui fit entrevoir un terme à ses chagrins. Cette passion douce et tendre, dont son ame étoit naturellement susceptible, reprit tous ses droits sur son cœur : elle pleuroit encore; mais en donnant des larmes au souvenir de son aimable frère, elle se rappeloit qu'il avoit passionnément désiré son union avec milord Clare; elle en remit la cérémonie au temps où elle quitteroit le deuil; et se rendant à la société, elle reprit sa façon de vivre ordinaire.

Je conservai à Londres la sombre tristesse qui m'accabloit à Anglesey. Il est des douleurs dont la réflexion augmente sans cesse l'amertume. Cause innocente, mais réelle, de la mort de milord Arundel, je me disois à tous momens : « S'il ne m'eût point aimée, il vivroit, il seroit heureux, j'ai apporté le malheur dans sa maison; je l'ai remplie de deuil, j'ai affligé sa sœur; l'instant où deux cœurs si généreux s'attendrirent sur mon sort, étoit l'instant marqué pour anéantir leur bonheur ». Pendant que ces désolantes pensées occupoient mon esprit, mes larmes couloient abondamment; je gémissois, je souhaitois la fin d'une vie agitée. Contemplant avec respect un

portrait de milord Arundel, j'étendois les bras vers lui ; des cris m'échappoient, et mon cœur oppressé sembloit prêt à se briser.

Pour rendre mes peines plus insupportables, l'auteur de toutes mes disgrâces, milord Danby, se rétablit, obtint son rappel, et fixa son séjour à Londres. Il m'écrivoit, il me faisoit parler ; je lui renvoyois ses lettres sans les ouvrir, j'imposois silence à ceux qui prononçoient son nom devant moi. Milord Alderson, inspiré par lui, attaché à ses intérêts, entreprit de me *soumettre*, de me *ramener sous son obéissance*. On m'annonça de sa part qu'il porteroit au pied du trône ses *plaintes* et ses *justes prétentions ;* qu'il me forceroit à reconnoître, à *respecter son autorité*. Je méprisai ses vaines menaces ; mais tant de démarches ne purent se faire en secret. Le bruit se répandit que j'étois proche parente de milord Alderson, engagée par ma promesse au comte Danby, avant son mariage avec la duchesse de Rutland. Un caprice incompréhensible m'avoit portée, disoit-on, à rompre cet engagement, à me soustraire à l'autorité de milord Alderson. Ce parent *indulgent* vouloit me *pardonner*, me rappeler auprès de lui, m'*adopter*, m'assurer sa fortune, m'élever au rang de duchesse en me donnant son nom, ses armes, ses titres, un époux ! Insensible à ses bontés, dédaignant de si grands avantages, je refusois de lui prouver ma reconnoissance en devenant la consolation de sa vieillesse. Bientôt tous les yeux se tournèrent vers moi : on calculoit déjà les immenses richesses dont je pouvois jouir ; miladi Surrey, milord Morgan, les amis

de la Comtesse, les miens s'intéressèrent au succès des vœux de milord Alderson. On admira la constance du comte Danby, on me blâma de la voir avec indifférence. Peu à peu je devins l'objet de l'attention publique. La vicomtesse de Belmont et milord Clare furent les seuls qui refusèrent absolument de se prêter à ménager une réconciliation entre milord Alderson et moi.

Cette persécution m'affligea, elle me fit porter mes regards sur l'unique moyen de me procurer du repos; mais mon attachement pour miladi d'Anglesey s'opposoit à mes projets. Je frémissois en songeant à m'éloigner d'une amie si chère. Comment me résoudre à la quitter! la douceur de vivre avec elle étoit ma seule consolation. Où porter mes pas? dans quel lieu me fixer? Inconnue, indifférente à tout le monde, irois-je m'exposer à de nouveaux dangers? Souvent je désirois que M. Peters n'eût point abandonné le comté d'Yorck; sa maison, à présent si près de Londres, ne m'offroit plus un asile où je pusse espérer de vivre ignorée. Inquiète, incertaine, je voyois la nécessité de fuir, de me cacher à tous les yeux; mais la reconnoissance et l'amitié me faisoient balancer, et détruisoient à tous momens mes résolutions.

Depuis la mort de milord Arundel, je ne recevois personne chez moi; j'évitois même de paroître dans l'appartement de miladi d'Anglesey. Pendant le peu de momens où j'y restois, il m'étoit impossible de ne pas m'apercevoir des attentions marquées de milord Clare. Celui dont l'indifférence trop apparente me blessoit à Suttoncourt, qui me fuyoit, éloignoit

toutes les occasions de m'entretenir, devenu mon plus tendre ami, sembloit sentir mes peines, se faire une étude de les adoucir, ou du moins me prouver qu'il les partageoit. Je vis ce changement avec surprise, peut-être avec intérêt. L'affection de milord Clare m'inspira de la reconnoissance. Dans le temps où il me négligeoit, il me croyoit heureuse, mon infortune ranimoit son amitié. J'attribuois ce retour à la générosité de son cœur, à ce sentiment naturel qui nous fait désirer de consoler ceux dont la douleur éclate à nos yeux; mes idées ne s'étendoient pas plus loin, quand je reçus avec votre lettre celle que lui-même vous avoit écrite.

Jamais étonnement ne fut égal au mien, en apprenant que milord Clare m'aimoit, que j'avois toujours été l'objet de sa tendresse; que, forcé de feindre, il souffroit, il gémissoit de tromper miladi d'Anglesey, et de me cacher ses sentimens. Je parcourus cette lettre sans pouvoir m'assurer si mes sens ne me séduisoient point, si je n'étois pas au milieu d'un songe embarrassant. En la relisant, en me rappelant les discours et les actions de milord Clare, en comparant sa conduite et ses aveux, je me vis contrainte à le croire, et ne pus me défendre de le plaindre.

Que notre ame est foible, Madame! qu'il est facile d'en mouvoir les ressorts délicats; que l'on connoît mal son cœur, et que le feu de l'amour se rallume aisément! Forcée par la raison, par l'honneur, par l'amitié, à vaincre un penchant trop tendre, le temps et ma profonde douleur sembloient en avoir entièrement effacé le souvenir. Cette lettre le ranima.

Un mouvement flatteur, un plaisir vif, enchanteur! plaisir senti pour la première fois, éloigna de mon esprit tout autre objet. L'assurance d'être aimée, porta au fond de mon ame une douce joie. Quoi, milord Clare m'aime! répétois-je tout bas; quoi, je suis aimée de milord Clare! il *m'adore*, il *renoncera à tout* s'il peut *toucher mon cœur, si j'accepte le sien.* Rappelée bientôt à moi-même, je soupirai, je pleurai. Ah! pourquoi, m'écriai-je, pourquoi le sort nous fit-il rencontrer si tard, aimable Edmond! que ne t'offrit-il à mes regards dans les jardins de ton frère! d'où vient qu'un perfide y parut à mes yeux, et que je ne t'y vis point? Ce cœur, destiné à t'aimer, se fut donné, sans doute; je pouvois alors te préférer, te chérir, aucun obstacle ne s'opposoit à tes vœux, à mon choix. Je n'aurois point éprouvé les disgrâces cruelles qui m'ont accablée. Charmée de toi, de tes sentimens, j'aurois fait mon bonheur de te les inspirer, ma joie de les partager; ta tendresse m'eût rendue insensible aux rigueurs de la fortune; je n'aurois point gémi de la privation de ses biens. Pauvre, mais satisfaite, même dans l'abaissement, tous mes jours se seroient levés sereins : est-il un état que l'honneur ne puisse annoblir? est-il une situation que l'amour heureux ne puisse rendre délicieuse?

La première surprise de mes sens dissipée, je me reprochai les mouvemens où je venois de m'abandonner. Je relus plusieurs fois cette lettre. Je pardonnai à milord Clare un projet insensé. Il aimoit : de puissans obstacles s'opposoient à ses vœux; tous les moyens de les surmonter se présentoient à son esprit,

esprit, il les adoptoit sans les examiner, sans en apercevoir l'injustice et l'irrégularité. Le désir est un dangereux conseiller; il aplanit aisément les plus grandes difficultés; tout se prête, tout s'arrange au gré d'un amant passionné; tout ce qu'il veut lui paroît possible. Mais comment la comtesse de Belmont a-t-elle pu approuver un pareil dessein? engager milord Clare à vous écrire? Le peu de mots qu'elle a mis dans cette imprudente lettre, me révoltent contre elle. *La fortune de miss Jenny est égale à celle de la comtesse d'Anglesey; la duchesse de Surrey estime, chérit miss Jenny; pourquoi ne consentiroit-elle pas au bonheur de milord Clare? Edmond n'est point aimé de miladi d'Anglesey, elle l'épousoit par complaisance pour son frère. Sa longue retraite, le délai de trois mois qu'elle a exigé à son retour d'Anglesey, prouvent son indifférence. Elle saisiroit avec joie le plus léger prétexte de rompre ses engagemens.*

Elle ne l'aime point! Quoi, miladi d'Anglesey n'a pu donner des larmes à son frère, à son ami, sans se montrer *indifférente*. *Nos fortunes sont égales!* Quelle idée votre amie et la mienne a-t-elle de mes sentimens, si elle me croit capable d'employer les dons de milord Arundel à percer d'un trait cruel le cœur de sa sœur, à lui ravir l'époux qu'il lui destinoit? Moi, je recevrois une main qui devoit être à miladi d'Anglesey; je trahirois mon amie, je l'offenserois; je paierois d'une noire ingratitude ses bontés, sa tendresse; j'oublierois des engagemens sacrés; je m'efforcerois de bannir milord Arundel de ma mémoire; quelqu'un auroit le droit d'exiger cet oubli,

de regarder comme une infidélité les larmes que m'arrache un souvenir pour jamais gravé dans mon ame! Ah! Madame, l'amour a séduit mon cœur; il ne l'a point avili. J'ai aimé, j'aime encore, je l'avoue; mais vous serez seule dépositaire de mon secret. Milord Clare ignorera toujours ma foiblesse; j'anéantirai ses espérances; il remplira des devoirs indispensables. Ses principes me rassurent sur le sort de miladi d'Anglesey, il lui rendra justice, il l'aimera, ils jouiront ensemble de l'entière fortune de milord Arundel. Eh! qu'en ferois-je? Ai-je besoin de ce vain éclat qui m'environne, de ce faste inutile, importun, propre seulement à m'attirer les regards envieux d'une multitude trompée qui le croit la source du bonheur?

Si ma reconnoissance et ma tendre amitié pour miladi d'Anglesey me faisoient envisager avec crainte, avec douleur une longue, peut-être une éternelle séparation, son intérêt détermina mes résolutions chancelantes. Je ne devois plus m'offrir aux yeux de milord Clare; il falloit l'éviter, le fuir, assurer le repos de miladi d'Anglesey. Le soir même, je fis consentir la Comtesse à me laisser partir le lendemain pour aller passer un mois chez M. Peters. Ma promesse m'y engageoit depuis qu'il demeuroit près de Londres. J'écrivis à miladi Belmont. Ma lettre contenoit un refus décidé, et des plaintes fort vives de l'offensante proposition qu'on avoit osé me faire.

C'est dans la retraite agréable et paisible de M. Peters, que j'ai écrit ce long détail des événemens de ma vie, que j'ai formé le projet d'en sacrifier toute la douceur à l'amitié. Un ami si sage, si éclairé, si

prudent, approuve mes résolutions. Il a bien voulu revenir à Londres avec moi. Ses soins attentifs m'ont mise en état de suivre le seul parti qu'il me convient de prendre. J'ai jeté les yeux sur ma position présente, sur celle de miladi d'Anglesey. Persécutée par milord Alderson, prête à voir éclater le secret de ma naissance, à exposer la réputation de ma mère; craignant sans cesse les fureurs de milord Danby........ Grand Dieu! S'il pénétroit dans mon cœur, s'il savoit que le comte de Clare........ Ah! du moins, qu'un des vœux de ma mère soit exaucé! *que je n'expire point pénétrée de la même douleur qui lui ravit le jour!*..... Mais l'heure me presse, M. Peters m'attend, il remettra ce manuscrit à votre courrier. Le jour commence à paroître, sa foible lueur semble augmenter le trouble affreux de mon cœur. O miladi d'Anglesey! ô ma tendre amie! je vous laisse donc pour jamais. Il ne m'est plus permis de vivre avec vous, de presser contre mon sein la sœur de milord Arundel, le soin de votre bonheur me force à vous fuir, à chercher sous un ciel étranger le repos que ma patrie ne peut m'offrir..... Ah! Madame, quel sacrifice! quoi, je ne verrai plus miladi d'Anglesey!.... Que va-t-elle penser? Mes véritables motifs cachés sous d'apparens prétextes.... Ah! si elle me croyoit ingrate!..... N'importe, qu'elle cesse de m'aimer; mais qu'elle soit heureuse! Adieu, Madame, adieu; je vous écrirai bientôt du lieu de ma retraite, si pourtant je survis à l'extrême douleur dont je me sens oppressée.

Lettre de miss Jenny, à miladi Roscomond.

De France, à Ruel.

« Un long temps s'est passé, Madame, avant qu'il » m'ait été possible de vous écrire. Malade en arrivant » à Paris, j'y ai resté deux mois dans l'attente d'un » événement que je prévoyois sans le craindre. Conva» lescente, mais foible, je suis venue à la campagne » chez madame Ramsay, veuve d'un officier mort au » service du Roi de France. M. Peters, son parent, » avoit eu la bonté de la prévenir sur mon départ de » Londres, et de me procurer un logement dans sa » maison. Je ne puis trop me louer de son accueil et » de ses obligeantes attentions. Je commence à croire » que le changement des lieux et des objets opère » sensiblement sur notre ame. Je suis encore bien » triste, il est vrai, mais je suis moins agitée; je » pleure souvent; mais à présent mes larmes coulent » sans effort, elles soulagent mon cœur. Je n'envi» sage point un avenir heureux, mais j'entrevois dans » l'éloignement une vie tranquille. Mon regret le plus » vif est d'être séparée de miladi d'Anglesey, de l'avoir » affligée par ma fuite. Elle me la pardonne enfin ; » mais elle se plaint d'une privation si dure. Ses » lettres touchantes m'attendrissent et me consolent. » J'ai lu, sans trop d'émotion, le récit de la céré» monie qui vient de l'unir pour jamais à milord » Clare; elle se trouve heureuse. Il m'est bien doux » de penser que miladi d'Anglesey est heureuse.

» Je lui ai donné, par un acte authentique, tous » les biens dont milord Morgant m'avoit remis les

» titres. Mais j'ai trop estimé milord Arundel pour ne » pas consentir à lui devoir ma subsistance; une » pension viagère de 1,000 liv. sterlings suffit ici » pour me faire vivre avec aisance. Je me la suis ré- » servée sur ses dons; ah! je ne rougis point de le » nommer mon bienfaiteur! Pendant une partie de » l'année, mon séjour sera dans cette maison agréable » et solitaire. Les amusemens champêtres sont les » seuls que je puisse espérer de goûter. Des fleurs, » des oiseaux, mes crayons, de riantes promenades, » des livres, des souvenirs tristes, mais chers, mais » précieux à mon cœur, occuperont mes jours...... » Adieu, Madame; n'oubliez point une amie qui vous » aime, vous respecte, et met au nombre de ses idées » consolantes la douceur de penser que vous la plai- » gnez ».

FIN DE L'HISTOIRE DE MISS JENNY.

HISTOIRE

D'ERNESTINE.

HISTOIRE

D'ERNESTINE.

Une étrangère, arrivée depuis trois mois à Paris, jeune, bien faite, mais pauvre et inconnue, habitoit deux chambres basses au faubourg Saint-Antoine : elle s'occupoit à broder, et vivoit de son travail. Revenant un soir de vendre son ouvrage, elle se trouva mal en rentrant dans sa maison : on s'efforça vainement de la secourir, de la ranimer; elle expira sans avoir repris ses sens, ni laissé apercevoir aucune marque de connoissance.

Ses voisines, effrayées de ce terrible accident, remplirent sa triste demeure de cris et d'exclamations; elles s'appeloient les unes et les autres, et se répétoient : « Christine, hélas! la pauvre Christine » !

Une bourgeoise, dont le jardin se terminoit au mur de la maison d'où s'élevoit ce bruit, attirée par le désir d'être utile à celles qui gémissoient si haut, fut elle-même s'informer de la cause de leurs clameurs; on l'en instruisit. Pendant qu'on lui parloit, ses yeux se fixèrent sur une petite fille âgée de trois ou quatre ans : cette innocente créature pleuroit près de la morte, l'appeloit, la tiroit par sa robe, et lui

crioit : « Ma mère, éveillez-vous! ma mère, éveillez-vous donc »!

Le cœur de la sensible voisine s'émut à ce spectacle : elle s'avança, prit la petite dans ses bras, la caressa, essuya ses larmes. La beauté de l'enfant redoubla son attendrissement. Elle envoya chercher un homme de justice, donna de l'argent pour faire inhumer l'étrangère. Ayant rempli toutes les formalités nécessaires au dessein de se charger de la jeune orpheline, elle la prit par la main et la conduisit chez elle.

Celle dont le bon cœur éclatoit par cet acte d'humanité, se nommoit madame Dufresnoi; veuve d'un marchand peu riche, elle s'étoit arrangée avec la famille de son mari. Contente de 3,000 livres de rentes viagères, elle venoit d'abandonner à des enfans d'un premier lit, des droits assez considérables sur leur succession. Ce procédé généreux lui procura la satisfaction de voir établir convenablement les filles d'un honnête homme dont elle chérissoit la mémoire.

La petite étrangère s'appeloit Ernestine. Elle étoit allemande, et ne paroissoit pas née dans la bassesse. Elle s'exprimoit difficilement en français. A force de l'interroger, on comprit par ses discours, qu'un méchant mari avoit contraint l'infortunée Christine à quitter sa maison et sa patrie, et jamais on n'en apprit d'avantage.

Ernestine pleura sa mère, la demanda souvent dans les premiers jours qui suivirent sa mort. Elle l'oublia, grandit, se forma, devint belle : sa taille svelte et légère, des yeux noirs, pleins de feu, de

beaux cheveux cendrés, des dents blanches et bien rangées, un souris doux et tendre, des grâces, un esprit naturel, la rendoient à douze ans une fille charmante. Elle reçut une éducation simple, apprit à chérir la sagesse, à regarder l'honneur comme sa loi suprême: mais vivant très-retirée, ses idées ne purent s'étendre; elle n'acquit aucune connoissance du monde, et conserva long-temps cette tranquille et dangereuse ignorance des vices, qui, éloignant de notre esprit la crainte et la triste défiance, nous porte à juger des autres d'après nous-mêmes, et nous fait regarder tous les humains comme des créatures disposées à nous chérir et à nous obliger.

Madame Dufresnoi, tendrement attachée à cette jeune personne, songeoit avec douleur à l'état où elle se trouveroit peut-être un jour: que feroit Ernestine, si la mort de son amie la laissoit sans secours? Ne pouvant assurer son sort, elle voulut au moins lui donner un talent capable de lui procurer les besoins de la vie et même avec un peu d'aisance. Elle choisit la miniature, et fit venir chez elle un peintre, pour lui apprendre le dessin. Attentive, intelligente et docile, Ernestine s'appliqua, montra de grandes dispositions, les cultiva, fit des progrès, et promettoit de devenir habile, quand madame Dufresnoi, attaquée d'une fièvre maligne, fut en peu de momens réduite à la dernière extrémité: elle mourut le cinquième jour de sa maladie.

Henriette Duménil, sœur du peintre qui montroit à Ernestine, étoit liée d'amitié avec madame Dufresnoi; elles logeoient près l'une de l'autre et se voyoient

assez souvent. Henriette avoit environ trente ans; élevée par une de ses parentes, femme riche et répandue dans le monde, elle joignoit à un naturel fort aimable, cet agrément que donne l'habitude de vivre au milieu d'un cercle poli. Point de bien, peu de beauté, beaucoup d'esprit l'éloignoient du mariage. La bonté de son caractère, l'honnêteté de ses mœurs, et sa probité connue, lui attachoient de sincères et de constans amis.

Henriette ne quitta pas madame Dufresnoi pendant sa maladie, et quand il en fut temps, elle arracha la désolée Ernestine d'auprès de son lit, la conduisit chez sa parente, et s'enferma avec elle dans son appartement. Elle laissa couler ses larmes, en répandit aussi, et lui accorda cette douceur nécessaire à un cœur affligé : cette liberté de se plaindre, de gémir, que des consolateurs insensibles ou maladroits croient devoir gêner, restreindre, nous ôter même ! ce zèle approche de la dureté : une tranquille raison, de vains discours, de froides considérations blessent une ame accablée du poids de sa douleur. Eh d'où vient, eh pourquoi vouloir persuader à un malheureux, que le trait dont il se sent déchirer, doit à peine laisser des traces de son passage !

Henriette, nommée exécutrice testamentaire par madame Dufresnoi, s'acquitta fidèlement de cet office. On vendit les meubles et les effets au profit d'Ernestine, et on plaça sur sa tête une somme de 8,000 liv., qu'ils rapportèrent. Il falloit lui chercher un asile décent et convenable; Henriette ne pouvoit la garder : M. Duménil, attaché à son élève, engagea sa

femme à la prendre chez elle. Cet honnête homme se contenta d'une très-petite pension, promit de cultiver ses dispositions et de la rendre capable de se soutenir par son talent. Ernestine accepta ses offres avec reconnoissance, et deux mois après la mort de sa bienfaitrice, Henriette la conduisit dans la maison de son frère.

La douleur d'Ernestine étoit plus profonde qu'on ne devoit l'attendre d'une personne de son âge : elle pleuroit madame Dufresnoi, elle la pleuroit amèrement, sans pourtant envisager toutes les conséquences de la perte qu'elle faisoit en elle. Ses larmes avoient pour objet le regret d'être à jamais séparée d'une femme douce, bonne, attentive ; d'une tendre, d'une indulgente compagne. Madame Duménil n'étoit pas d'un caractère à la dédommager de sa première amie : légère, étourdie, folle même, elle rioit de tout, ne s'intéressoit à rien ; confondoit la tristesse avec l'humeur, et ne voyoit dans une personne affligée qu'une personne ennuyeuse.

Cette femme, âgée de vingt-six ans, avoit un goût décidé pour la dissipation et l'amusement : très-bornée dans ses dépenses, elle ne pouvoit se procurer les plaisirs dont elle étoit avide, ni consentir à s'en priver. Elle chercha les moyens de satisfaire ses désirs malgré son peu de fortune, et devint l'amie complaisante de plusieurs femmes d'une conduite peu exacte. M. Duménil, bon, simple, occupé de son talent, du soin de ménager une poitrine délicate, une santé foible et souvent languissante, laissoit vivre sa femme à sa propre fantaisie. Une gouvernante âgée et rai-

sonnable, conduisoit la maison, avoit de grandes attentions pour son maître. Madame Duménil alloit au spectacle, à la promenade, soupoit dehors, rentroit tard, dormoit une partie du jour; et comme son mari ne le trouvoit point mauvais, rien ne l'engageoit à se contraindre. L'élève de M. Duménil, appliquée à son étude, la rencontroit à peine deux fois en un mois; et quand elles se parloient, c'étoit avec politesse, mais avec une mutuelle indifférence.

Ernestine passa trois années chez son maître, sans que rien troublât la paisible uniformité de sa vie. Parvenue au degré de perfection où M. Duménil pouvoit la conduire, un goût naturel lui fit passer de bien loin ses leçons : il s'en aperçut avec plaisir. Comme il étoit souvent malade, incapable de travailler lui-même, il pensa à faire connoître le talent de son écolière : il engagea plusieurs de ses amis à se laisser peindre par elle, et ces essais commencèrent à lui donner de la réputation.

Un jour que, seule dans le cabinet de M. Duménil, elle achevoit les ornemens d'une miniature qu'il devoit livrer incessamment, elle entendit ouvrir la porte, se tourna, vit un homme dont la parure et l'air distingué pouvoient attirer l'attention : par une suite de l'application d'Ernestine à son ouvrage, elle fut seulement frappée de trouver en lui l'original du portrait où elle travailloit. Elle le salua sans lui parler, une simple inclination, un signe de sa main l'invitèrent à s'asseoir; il obéit en silence. Ernestine fixa ses regards sur lui, les baissa ensuite sur la miniature, et pendant assez long-temps ses yeux se promenèrent

alternativement sur l'aimable cavalier et sur son image.

Cette singularité causa autant de plaisir que de surprise au marquis de Clémengis. Il venoit presser M. Duménil de lui donner ce portrait; une Dame l'attendoit avec impatience. Il avoit cru trouver le peintre dans ce cabinet où il travailloit ordinairement : y voir à sa place une fille charmante, occupée à considérer ses traits, si parfaitement attachée à contempler son image, qu'elle sembloit se plaire à la regarder; c'étoit une espèce d'aventure, simple, mais agréable : elle l'amusa, l'intéressa, et lui fit une impression très-vive.

Pendant qu'Ernestine continuoit à comparer l'original et la copie, le Marquis admiroit les grâces répandues sur toute sa personne. Impatient de l'entendre parler, il souhaitoit que son éducation et son esprit répondissent à une figure si séduisante. Il alloit commencer l'entretien, quand M. Duménil arriva, et lui fit de longues excuses sur ce qu'il ne pouvoit encore livrer le portrait. Le Marquis, déjà moins pressé de le donner, interrompit le peintre; et voulant se procurer encore la douceur de voir les yeux d'Ernestine se fixer sur les siens, il feignit de n'être pas content, trouva des défauts de ressemblance, de dessin, de coloris : comme il blâmoit au hasard, la jeune élève de M. Duménil ne put s'empêcher de rire de ses observations.

Le Marquis la pria d'examiner avec attention s'il se trompoit. Elle le voulut bien. Il se plaça vis-à-vis d'elle; et après y avoir mis toute son application, Ernestine jugea la copie parfaite. M. de Clémengis

s'obstina; elle ne céda point : le son de sa voix, la justesse de ses expressions, un peu de vivacité excitée par les fausses remarques du Marquis, achevèrent de l'enchanter. Il demanda une copie de son portrait, exigea qu'elle fût entièrement de la main d'Ernestine. Le peintre le promit. M. de Clémengis, manquant enfin de prétexte pour prolonger le plaisir de rester avec Ernestine, sortit à regret de ce cabinet; et M. Duménil l'accompagnant jusqu'à son carosse, satisfit sa curiosité, en l'instruisant du sort de son élève.

Celui que le hasard venoit d'offrir aux yeux d'Ernestine, joignoit à mille agrémens extérieurs, un caractère rare, et peut-être un peu singulier. M. de Clémengis, descendu d'une maison ancienne et distinguée, n'étoit pas né riche : ses espérances de fortune dépendoient de la révision d'un procès, sollicitée depuis près d'un siècle par ses pères. Son bonheur avoit placé dans le ministère un de ses proches parens. Chéri de cet homme puissant, le Marquis jouissoit de tous les avantages attachés à la faveur; mais il n'en abusoit pas. Plus sensible que vain, plus libéral que fastueux, son ame noble et délicate apprécioit la grandeur et la richesse par le pouvoir qu'elles donnent de faire des heureux. Un naturel doux et tendre le portoit à désirer des amis; il trouvoit des flatteurs, les servoit, et les dédaignoit : il découvroit un sentiment intéressé dans tous ceux dont il se voyoit caressé. L'amour même ne lui donnoit point de plaisirs sans mélange : s'il goûtoit un instant la satisfaction de se croire choisi, préféré; d'importunes demandes, des sollicitations pressantes et réitérées, lui laissoient bientôt

bientôt apercevoir que son crédit attiroit autant que sa personne. Depuis long-temps il cherchoit en vain un cœur capable de l'aimer pour lui-même, et s'affligeoit de ne pouvoir le trouver.

Pendant qu'Ernestine s'occupoit à copier le portrait du Marquis, elle recevoit sa visite tous les matins, et n'attribuoit son assiduité qu'au motif dont il la couvroit. Rien n'avoit préparé son esprit à la défiance; elle ignoroit le danger où la vue d'un homme aimable pouvoit l'exposer, et la simplicité de ses idées la laissoit dans une parfaite sécurité. Quand on n'a jamais senti le désir de plaire, on plaît long-temps sans s'en apercevoir; et l'amour qui se cache, ressemble tant à l'amitié, qu'il est facile de s'y méprendre.

M. de Clémengis, chaque jour plus charmé d'Ernestine, voyoit avec chagrin que l'ouvrage avançoit : pour se conserver le plaisir d'aller souvent chez le peintre, il résolut d'apprendre un art qu'il commençoit à aimer. M. Duménil, foible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, se trouvoit rarement en état de diriger les essais du Marquis : sa charmante élève fut chargée de ce soin. Elle apprenoit à cet écolier docile à tenir, à guider ses crayons; lui enseignoit à imiter les traits qu'elle-même formoit : souvent elle rioit de sa maladresse; quelquefois elle le grondoit, l'accusoit de peu d'intelligence, se plaignoit de ses distractions; et lui montrant deux petites filles qui dessinoient dans la même chambre, elle lui reprochoit de profiter moins de ses leçons que ces enfans.

Jamais le Marquis n'avoit passé des momens si agréables; la douceur de s'entretenir familièrement avec une fille de seize ans, belle sans le savoir, modeste sans affectation, amusante, vive, enjouée; à laquelle son rang, sa fortune, ou son crédit n'imposoient aucun égard, qui laissoit paroître une joie naturelle à son aspect, dont l'innocence et l'ingénuité rendoient tous les sentimens libres et vrais : être assis tout près d'elle, la nommer sa maîtresse, lui voir prendre une espèce d'autorité sur lui; s'empresser à la contenter, à lui plaire sans en avouer le dessein, se flatter d'y réussir; c'étoit pour le marquis de Clémengis une occupation si intéressante, qu'insensiblement il devint incapable de goûter tous ces vains amusemens dont l'oisiveté cherche à se faire des plaisirs.

Madame Duménil, que l'état fâcheux de son mari forçoit à rester chez elle, s'aperçut de l'amour du Marquis; elle lui montra une humeur complaisante, eut de longs entretiens avec lui, gagna sa confiance, entra dans ses vues, et contente de sa générosité, elle commença à traiter Ernestine comme une personne dont elle se reprochoit d'avoir long-temps négligé la société. Elle lui fit de tendres caresses, voulut connoître ses besoins, ses désirs, s'empressa à les satisfaire. Chaque jour rendoit la situation d'Ernestine plus douce et plus agréable; sa reconnoissance lui fit oublier la longue froideur de cette femme : ses bontés la touchèrent; elle lui pardonna une légèreté d'esprit, dont, après tout, elle n'avoit jamais souffert : quand les défauts des autres ne nous nuisent pas, il est rare qu'ils nous choquent beaucoup. Comme ma-

dame Duménil étoit gaie, complaisante, et qu'un secret intérêt l'engageoit à se faire aimer d'Ernestine, elle inspira aisément de l'amitié à une fille sensible, qui croyoit tenir d'elle l'aisance dont elle commençoit à jouir.

M. Duménil touchoit à ses derniers momens; la certitude de sa mort faisoit couler les larmes de sa tendre élève, et souvent le Marquis la trouvoit toute en pleurs. Une vive inquiétude se mêloit à son chagrin : Henriette, partie depuis deux mois pour la Bretagne, cessa tout-à-coup de lui donner de ses nouvelles; elle lui manquoit dans un temps où ses conseils lui devenoient nécessaires. Ernestine lui écrivit plusieurs fois, et ne reçut aucune réponse. Ce silence l'affligea : son amie étoit-elle malade? négligeoit-elle de l'instruire du parti qu'elle devoit prendre après la mort de son maître? Elle en parla à madame Duménil, qui la rassura sur la santé d'Henriette, et la gronda doucement de lui demander des avis dont elle n'avoit pas besoin. « Me croyez-vous capable de vous abandonner, lui dit-elle d'un ton affectueux; songez-vous à me quitter? Non, ma chère Ernestine, nous ne nous séparerons point; vous partagerez ma fortune, elle est peut-être assez étendue pour vous rendre heureuse. J'ai des ressources qui vous sont inconnues. Gardez le silence sur ce secret; cessez de vous alarmer, et ne regrettez plus les avis d'Henriette; ils ne pourroient que déranger le plan tracé pour votre bonheur ».

Ces discours, souvent répétés, dissipèrent l'inquiétude d'Ernestine; mais son cœur fut blessé de l'oubli

d'Henriette. En partant elle lui avoit promis de s'intéresser toujours à son sort, de lui procurer un asile, si son frère mouroit. Elle ne pouvoit accorder un procédé si froid avec le caractère d'Henriette : mais l'attachement qu'elle prenoit pour madame Duménil, affoiblit peu à peu ce chagrin, et sans le vouloir, le Marquis aida lui-même à l'en distraire.

Le temps approchoit où M. de Clémengis alloit s'éloigner; le régiment qu'il commandoit venoit de passer en Italie, il falloit bientôt partir pour s'y rendre. Malgré ses efforts, Ernestine s'aperçut de sa tristesse : rêveur, inquiet, il gardoit un morne silence; le changement de son humeur la surprit, et ses distractions la fâchèrent. Il passoit le temps de sa leçon à soupirer, à se plaindre d'une douleur intérieure, d'une peine secrète et violente. Ernestine se sentit touchée de l'état où elle le voyoit; elle lui en demanda la cause avec intérêt, le pressa de la lui confier : mais voyant que ses questions le rendoient plus triste encore, elle cessa de l'interroger, sans cesser de s'occuper de son chagrin; elle y pensoit à tous momens, attendoit impatiemment l'heure où le Marquis devoit venir; portoit sur lui des regards curieux et attentifs, et le trouvant toujours sombre, elle baissoit les yeux, craignoit de rencontrer les siens, n'osoit lui parler, et se demandoit tout bas, Qu'a-t-il donc? je le croyois si heureux! hélas! auroit-il cessé de l'être?

Pendant qu'elle partageoit la douleur du Marquis, sans en connoître le principe, il s'occupoit du soin généreux de fixer pour jamais son sort, de le rendre heureux et indépendant. Madame Duménil, engagée

par une grande récompense, à paroître répandre sur son amie les biens dont M. de Clémengis alloit la faire jouir, ne pouvoit comprendre l'étrange conduite d'un amant si libéral et si discret.

« Comment espérez-vous toucher le cœur d'Ernestine, lui disoit-elle, si vous lui cachez la passion qu'elle vous inspire? vous l'enrichissez, et vous voulez lui laisser ignorer votre amour et vos bienfaits? — Ah! puisse-t-elle les ignorer toujours ces bienfaits, répondit-il! je veux lui plaire et non pas la séduire; la rendre libre, et jamais la contraindre ou l'asservir : j'aime à la voir me montrer une innocente affection, s'attacher à moi sans dessein, sans projet, sans crainte, sans espérance! Un tendre intérêt se peint dans ses yeux depuis qu'elle s'aperçoit de ma tristesse : elle m'aime peut-être! imposerois-je des lois à cette fille charmante? En excitant sa reconnoissance, je gênerois son inclination, je m'ôterois la douceur de penser que je possède un cœur qui ne prise en moi que moi-même ».

M. de Clémengis répéta alors à madame Duménil, toutes les instructions qu'il lui avoit déjà données, sur la façon dont elle se conduiroit après la mort de son mari. Elle promit de se conformer à ses intentions; de garder fidèlement son secret, et de lui apprendre, par ses lettres, ce qu'Ernestine penseroit du changement de sa situation. Peu de jours après cet entretien, M. de Clémengis fut contraint de s'éloigner. Le lendemain de son départ, à l'heure où il se rendoit ordinairement chez Ernestine, elle reçut de sa part une boîte fort riche; elle renfermoit le



portrait que M. Duménil avoit fait du Marquis, et ce billet :

Le marquis de Clémengis, à Ernestine.

« Je vous quitte, ma charmante maîtresse; un de-
» voir indispensable m'arrache à la douceur de vous
» voir, de profiter de vos soins, de vos bontés; mais
» je n'oublierai point vos leçons : pendant une lon-
» gue et triste absence, ma seule consolation sera de
» me les rappeler. Dans vos momens de loisir, dai-
» gnez vous occuper à regarder ce portrait, à le
» copier; multipliez l'image d'un ami dont le cœur
» vous est tendrement attaché; conservez son sou-
» venir, et souhaitez quelquefois de le revoir ».

Ernestine sentit de l'émotion et de la douleur en lisant ce billet. Pourquoi M. de Clémengis s'éloignoit-il sans prendre congé d'elle; sans lui dire qu'il partoit? Elle lut plusieurs fois sa lettre, toujours révoltée du mystère de sa conduite : insensiblement elle s'attendrit, le regret succéda au dépit. Elle s'étoit fait une douce habitude de voir le Marquis, de lui parler, de passer des heures entières avec lui; quelle privation! elle perdoit jusqu'au plaisir de l'attendre.

Ses yeux, mouillés de quelques larmes, s'attachèrent sur le portrait; elle le considéra long-temps, mais ne l'examinant plus en artiste, elle trouva que M. de Clémengis avoit eu raison de se plaindre de cet ouvrage. « Voilà ses traits, disoit-elle, sa physionomie; mais où est l'ame, la vivacité de cette physionomie? où sont ces regards si doux, où l'amitié

se peint? Combien d'agrémens négligés! est-ce là ce souris fin et tendre, cet air de bonté, de grandeur? où sont tant de grâces dont j'aperçois à peine une foible esquisse »? En parlant, Ernestine repoussoit tous les dessins qui étoient sur sa table, cherchoit ses crayons; et, remplie de l'idée du Marquis, elle se flattoit d'en tracer de mémoire une image plus exacte.

Ce travail intéressant fut interrompu peu de jours après, par la mort du pauvre Duménil. Ernestine, tendrement attachée à cet homme, le regretta sincèrement. Sa veuve, pressée d'abandonner un lieu propre à exciter la tristesse, sentiment qu'elle craignoit, se hâta de charger un de ses parens du soin de ses affaires, et dès que la bienséance le lui permit, elle se rendit avec Ernestine à trois lieues de Paris, dans une maison charmante. Plusieurs valets, prévenus de leur arrivée, se présentèrent pour les recevoir, et s'empressèrent à les servir.

Ernestine pleuroit encore; elle se rappeloit sans cesse la douceur et l'amitié que son maître lui avoit toujours montrées; cependant l'aspect riant et magnifique de ce beau séjour suspendit son chagrin : les appartemens, les jardins, la vue, l'émail et le parfum des fleurs; tout surprit ses sens, tout charma ses regards : « Eh! qui vous a donc prêté cette agréable demeure, dit-elle à son amie? ceux qui l'habitent doivent se trouver bien heureux »!

Si la liberté d'y vivre vous paroît un bonheur, répondit madame Duménil, jouissez-en, ma chère amie, et ne craignez pas de le perdre : je dispose

actuellement d'une fortune assez considérable : cette jolie terre en fait partie, et vous en êtes la maîtresse. Alors elle lui conta une petite histoire, adroitement préparée pour lui persuader que son mariage, contracté malgré ses parens, l'avoit privée de ses biens pendant la vie de son mari.

Rien ne portoit Ernestine à douter de la sincérité de cette femme; elle ne connoissoit ni les lois, ni les usages : elle la crut sans hésiter; la félicita de l'heureux changement de sa situation, et se sentit vivement touchée des assurances que madame Duménil lui donnoit de partager avec elle toutes les douceurs de son nouvel état.

Pour contenter son amie, Ernestine fut obligée d'occuper le plus bel appartement, d'accepter de riches présens, de se prêter aux soins d'une femme de chambre destinée à la servir seule : il fallut se laisser parer. Madame Duménil dirigea l'emploi de son temps, et voulut obstinément que sa toilette en remplît une partie. On lui apprit à relever ses charmes par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat: insensiblement cet art lui devint facile et agréable, elle se plut, elle s'aima même; mais ce fut avec une modération dont son heureux naturel la rendoit capable en tout. Un maître à danser vint lui enseigner à développer les grâces de sa personne : on lui donna des leçons de musique, ses mains adroites s'accoutumèrent bientôt à parcourir les touches d'un clavecin : une oreille parfaite la conduisit en peu de temps à unir les sons de sa voix légère à leur harmonie. Le désir de plaire à madame Duménil aidoit

beaucoup à ses progrès; souvent aussi elle étoit animée par le plaisir de penser qu'à son retour le marquis de Clémengis la trouveroit plus instruite, plus aimable, plus digne de son amitié.

En s'éloignant d'Ernestine, cet amant délicat s'étoit proposé de lui écrire souvent; mais éprouvant une extrême difficulté à le faire sans se livrer à toute la tendresse de son cœur, il se contentoit de recevoir des lettres de madame Duménil. Elles l'instruisoient chaque semaine de la santé d'Ernestine et de ses occupations : il apprit avec ravissement qu'elle employoit tous les momens dont elle disposoit, à commencer des copies de son portrait, ou à retoucher celui qu'elle s'obstinoit à faire sans modèle.

Deux personnes qui pensent différemment, ne se trouvent pas également heureuses en jouissant des mêmes avantages. Madame Duménil, gênée par ses promesses, regrettoit souvent ses anciennes amies et la vie bruyante de la ville. Ses amusemens se bornoient à de longues promenades; une jolie voiture, un très-bel attelage, lui servoient à parcourir toutes les campagnes des environs. Quelquefois elle se repentoit de s'être engagée à tenir une conduite si peu conforme à son goût : mais les avantages qu'elle retiroit de sa complaisance, et l'espoir de retourner à Paris au commencement de l'hiver, lui aidoient à supporter l'ennui de sa solitude.

Ernestine, accoutumée à la retraite, vivoit parfaitement contente. Tout dans la nature présentoit à ses yeux un spectacle agréable et intéressant : le lever de l'aurore, le soir d'un beau jour, les bois,

les prés, le chant des oiseaux, les productions variées de la terre, offroient à son esprit paisible, ou des objets de plaisirs, ou le sujet d'une tendre rêverie. Son penchant pour M. de Clémengis animoit son cœur sans le troubler; lui faisoit goûter une partie des douceurs que donne le sentiment, sans y mêler l'agitation violente qui s'élève des passions : elle souhaitoit de revoir le Marquis; mais une impatiente ardeur ne rendoit pas ce désir un mouvement pénible. Dans cette position tranquille, qui pouvoit engager Ernestine à porter ses vues au-delà des apparences? Une situation heureuse ne conduit point à réfléchir; pourquoi voudroit-on approfondir la cause du bonheur dont on jouit? Le bien-être nous paroît un état naturel; son interruption nous trouble, nous agite; le malheur nous instruit, étend nos idées, rend notre ame inquiète et notre esprit actif, parce que la douleur nous fait chercher en nous-mêmes des forces pour la supporter, ou des ressources pour nous en affranchir.

Dès l'ouverture de la campagne, les préliminaires de la paix étoient avancés, les armées n'avoient ordre que de s'observer; vers le milieu de l'été elles reçurent celui de se séparer, et nos troupes repassèrent les monts. Le marquis de Clémengis, resté malade à Turin, n'arriva à Paris qu'au commencement de l'automne. Après s'être acquitté de ses devoirs les plus pressans, il céda au désir de revoir l'objet de sa tendresse, et partit pour la riante habitation que sa générosité avoit rendu le domaine d'Ernestine.

Elle étoit seule quand on lui annonça le Marquis;

à son nom, elle poussa un cri de joie, se leva, courut à sa rencontre, lui fit mille questions, et laissa paroître ingénuement tout le plaisir qu'elle sentoit de le revoir.

Emu, pénétré de cet accueil, M. de Clémengis resta un peu de temps sans parler : il considéroit Ernestine avec autant d'étonnement que de satisfaction. Elle s'étoit toujours offerte à ses regards dans un négligé propre, mais simple, devant son éclat à sa fraîcheur, à la régularité de ses traits, à ses agrémens naturels : ses charmes relevés par mille grâces nouvelles, l'aisance de ses mouvemens, la noblesse de sa figure, cette dignité imposante, dont l'innocence décore la beauté, inspirèrent autant de respect que de surprise à M. de Clémengis. Il crut voir cette charmante fille pour la première fois ; elle lui parut née dans l'état où sa générosité l'avoit placée. Parée de ses dons, environnée de ses bienfaits, elle ne lui devoit point de reconnoissance, elle ignoroit ses obligations; rien ne l'asservissoit, rien ne l'humilioit aux yeux d'un homme qui, loin d'oser lui vanter ses soins, craignoit de les laisser paroître, et s'interrogeoit souvent pour s'assurer s'il ne se trompoit pas lui-même au motif qui le portoit à les prendre.

Pendant plusieurs jours, le Marquis conserva un air timide et embarrassé auprès d'Ernestine; il hésitoit en la nommant sa maîtresse, il avoit peine à reprendre avec elle ce ton familier et gai de leurs premiers entretiens : peu à peu sa position devint gênante. Avant son départ, occupé seulement du désir de plaire, incertain des sentimens qu'il inspiroit, le

doute lui laissoit la force de cacher les siens : mais voir Ernestine sensible, et n'oser le paroître lui-même; lire dans ses yeux attendris, les plus douces expressions de l'amour, et se taire! quelle contrainte, quel supplice pour un amant passionné, qui goûtoit enfin un bien si long-temps souhaité, celui d'être aimé, véritablement aimé!

Sa fortune dépendant encore d'une contestation difficile à terminer, la nécessité de ménager la faveur d'un parent dont l'amitié méritoit sa reconnoissance, le monde, les préjugés reçus, tout élevoit une barrière insurmontable entre Ernestine et lui. Il ne songeoit point à la franchir : l'honnêteté de son cœur, la noblesse de ses principes, ne lui permettoient pas non plus d'avilir une fille estimable, de mettre un prix honteux à des dons qu'elle n'avoit point exigés. S'arracher au plaisir de la voir, c'étoit un moyen de recouvrer sa tranquillité : mais la dureté de ce moyen le révoltoit. Si quelquefois il consentoit à s'affliger lui-même, à s'éloigner, la certitude d'être aimé l'arrêtoit : comment se résoudre à chagriner l'aimable, la sensible Ernestine! L'éviter, la fuir; elle! qui, dans la simplicité de son cœur, s'attachoit tous les jours plus fortement à lui; que penseroit-elle d'un ami bizarre et cruel? quelles seroient ses idées? Mépriseroit-elle son inconstance, en seroit-elle touchée? Oui sans doute : il ne pouvoit se dissimuler que sa présence n'excitât la joie d'Ernestine; ah! comment l'en priver, quand elle étoit peut-être devenue nécessaire au bonheur de sa vie?

Cette dernière considération fut si puissante sur

l'esprit de M. de Clémengis, qu'elle fixa ses résolutions. Il ne changea point de conduite avec Ernestine; elle n'aperçut en lui qu'un ami sincère, assidu, complaisant, empressé à lui préparer des amusemens, et content d'être admis à les partager.

Les momens qu'ils passoient ensemble, s'échappoient avec rapidité: amans secrets, amis avoués, le désir de se plaire, de tendres soins, de délicates attentions, entretenoient le charme inexprimable de ce commerce intime et délicieux. Ernestine en goûtoit les douceurs sans crainte et sans inquiétude; mais un bonheur si grand devoit être cruellement troublé, et le temps approchoit où la perte de l'heureuse ignorance qui le lui procuroit, alloit le détruire.

Madame Duménil, peu capable de distinguer les caractères, ne connoissoit ni les sentimens, ni les véritables intentions de M. de Clémengis : en s'engageant à seconder ses desseins, elle espéroit jouir des plaisirs qu'un amant prodigue rassembleroit autour de sa maîtresse. Une maison ouverte, un cercle nombreux, d'amusans soupers, des fêtes continuelles, offroient à son idée la plus brillante perspective : trompée dans son attente, elle prit de l'humeur, se plaignit au Marquis de l'ennuyeuse retraite où elle vivoit; l'avertit qu'elle ne pouvoit la supporter plus long-temps, et menaça de quitter Ernestine, si elle passoit l'hiver à la campagne.

Le dessein de M. de Clémengis n'étoit pas de l'y laisser; il avoit fait meubler une maison à Paris, pour elle: mais ne voulant point répandre sa jeune amie dans le monde, il se repentoit de s'être confié à une

femme si peu raisonnable. Il falloit, ou la contenter, ou la séparer d'Ernestine. De nouvelles libéralités et beaucoup de condescendance appaisèrent madame Duménil : elle revint à Paris, et conduisit Ernestine, au faubourg Saint-Germain, dans une maison peu spacieuse, mais fort ornée. Deux jours après leur arrivée, elle lui porta à sa toilette plusieurs bijoux à son usage, et un écrin rempli de pierreries.

Ce présent toucha Ernestine comme une nouvelle preuve de l'attentive amitié de madame Duménil; mais sa magnificence ne l'éblouit point : elle commençoit à s'accoutumer à la richesse, à l'éclat; et comme elle ne souhaitoit pas d'exciter l'envie, elle étoit bien éloignée de mettre à la possession de ces brillantes bagatelles, le prix que le commun des femmes y attachent.

Madame Duménil la pressa de s'en parer; et se rappelant que le Marquis étoit à Versailles, elle se hâta de profiter de son absence pour mener Ernestine à l'opéra. Son projet étoit de lui inspirer le goût des plaisirs qu'elle-même préféroit, et de contraindre M. de Clémengis à lui laisser la liberté d'en jouir.

La nouveauté des objets attira toute l'attention d'Ernestine; elle ne s'aperçut point qu'elle fixoit les regards d'une foule de spectateurs, charmés de la voir et surpris de ne pas la connoître. Une riche parure, peu de rouge, beaucoup de modestie; la figure décente de madame Duménil, l'air noble de sa jeune compagne, les firent passer pour des femmes nouvellement arrivées de province. Tous les yeux s'attachèrent sur Ernestine. En sortant de sa loge, elle se

vit entourée et presque pressée par l'indiscrète curiosité d'un essaim de ces importuns enfans, abandonnés trop tôt à leur propre conduite, souvent embarrassés d'eux-mêmes, et toujours incommodes aux autres.

Parvenue au pied de l'escalier, où plusieurs femmes attendoient leurs voitures, Ernestine reconnut parmi elles mademoiselle Duménil, qu'elle croyoit encore en Bretagne : la voir, s'écrier, percer la foule, courir à elle, l'embrasser, répéter Henriette, ma chère Henriette! ce fut l'effet d'un mouvement si rapide, que sa compagne ne put ni le prévenir, ni l'arrêter.

Henriette, embarrassée, loin de répondre aux caresses d'Ernestine, paroissoit vouloir s'en défendre, la repoussoit doucement : « Y songez-vous, Mademoiselle, est-ce le temps, le lieu, lui disoit-elle? eh! pourquoi ce feint empressement après un si long oubli? Retirez-vous, je vous en prie; tout nous sépare à présent, et vous ne devez pas regretter la perte d'une inutile amie ».

« La perte d'une amie! répéta Ernestine; eh! d'où vient, eh! comment l'ai-je perdue? Quoi, ma chère Henriette, vous ne m'aimez plus? vous avouez que vous ne m'aimez plus! — Je vous plains, Mademoiselle, dit Henriette, c'est vous aimer encore, c'est vous aimer autant que la différence actuelle de nos sentimens peut me le permettre ». Et la regardant d'un air attendri : « Aimable et malheureuse fille, ajouta-t-elle fort bas, est-ce bien vous? quel éclat! mais quel foible dédommagement de celui dont brilloit la simple, l'innocente élève de mon frère ». Une Dame qui

l'accompagnoit, l'appelant alors pour sortir, elle la suivit, et laissa Ernestine étonnée, confuse et presqu'immobile.

Madame Duménil n'avoit osé s'approcher de sa belle-sœur. En retournant chez elle, un peu d'inquiétude lui faisoit garder le silence : elle attendoit qu'Ernestine parlât, et vouloit juger par ses discours de ceux d'Henriette. Il lui paroissoit impossible qu'un entretien si court eût produit de grands éclaircissemens : mais son amie se taisoit, soupiroit ; et la consternation où elle la voyoit, lui causoit un véritable embarras.

Occupée à se répéter les expressions d'Henriette, à en pénétrer le sens, Ernestine s'abîmoit dans cette rêverie pénible où la foule des idées ne permet pas d'en apercevoir une distincte et de s'y arrêter. « Henriette me plaint, dit-elle enfin, *tout nous sépare!* les bienfaits dont vous m'avez comblée ont blessé ses regards; *leur éclat ne convient point à l'élève de son frère! Malheureuse fille*, s'est-elle écriée! Eh! d'où naît cette compassion si différente de celle que je lui inspirois autrefois? Hélas! j'ai toujours excité la pitié; pourquoi ce sentiment m'humilie-t-il aujourd'hui? Dès mes plus jeunes ans, abandonnée au soin de la Providence, recueillie par des mains bienfaisantes, j'ai dû ma subsistance et mon éducation à la généreuse amitié de madame Dufresnoi : Henriette, dépositaire de ses dernières bontés, n'a pas cessé de m'estimer en me les assurant; pourquoi vos dons m'abaissent-ils à ses yeux? En les recevant ai-je mal fait? Oui sans doute : le faste et la richesse ne me convien-

nent

nent point; cet éclat emprunté peut fixer les regards sur moi, rappeler ma première situation, porter l'envie à me la reprocher : que sais-je? peut-être n'est-il pas permis au pauvre de s'élever; l'obscurité, la vie simple et active est peut-être son unique partage : en subsistant des bienfaits d'un ami, tout ce qu'on accepte au-delà de ses besoins, rend peut-être ridicule et méprisable ».

« Eh! que vous importe les idées d'Henriette? répondit madame Duménil; dépendez-vous d'elle? cette fille hautaine et sévère a-t-elle des droits sur vous? Comment oseroit-t-elle vous blâmer d'accepter mes dons, quand elle-même doit tout à l'affection d'une parente éloignée? Vous m'avez extrêmement désobligée en courant à sa rencontre : elle m'a toujours haïe; mais depuis la mort de son frère, j'ai eu le plaisir de la chagriner. Elle vouloit se mêler de ma conduite, régler la vôtre; mais en lui fermant ma porte, j'ai su m'affranchir de sa tyrannie. Elle est irritée contre moi, je le sais : comment me pardonneroit-elle de vous avoir rendue heureuse, sans la consulter sur les moyens d'assurer votre sort, sans lui confier des arrangemens, que l'austérité de ses principes lui auroit fait rejeter »?

« Vous avez fermé votre porte à Henriette! s'écria Ernestine surprise; eh! bon Dieu, que m'apprenez-vous? — D'où vient vous montrer si fâchée, reprit madame Duménil? qu'avez-vous donc à regretter? si je vous prive d'une amie, ne la retrouvez-vous pas en moi? Après ce que j'ai fait pour vous, je m'étonne de vous voir si attachée à une autre. Jouis-

sez sans inquiétude de cette aisance *qui blesse les regards* de mademoiselle Duménil : et si le hasard offre encore à vos yeux une personne si désagréable aux miens, évitez de lui parler; vous me devez cette légère condescendance, et je l'exige de votre amitié ».

Ernestine n'osa insister sur des explications qu'elle désiroit. Elle fut triste, agitée tout le soir : la nuit augmenta son inquiétude ; mille réflexions s'élevoient dans son esprit. Pourquoi madame Duménil l'avoit-elle toujours assurée que sa belle-sœur étoit absente? d'où naissoit une haine si décidée, si forte? Pendant la vie de M. Duménil, elles ne se cherchoient pas, mais elles se voyoient assez souvent. Comment Henriette se seroit-elle opposée à des arrangemens avantageux pour son amie, elle qui avoit tant de fois souhaité d'être riche, et de partager sa fortune avec sa chère pupille! On la traitoit de sévère, de hautaine; ces épithètes convenoient-elles au naturel indulgent, à l'humeur douce de mademoiselle Duménil! Ernestine entrevit du mystère dans la conduite de sa compagne ; un soupçon vague éleva sa défiance et lui inspira une sorte de crainte : cependant elle essaya de se calmer, de perdre le souvenir de cette rencontre, de donner à madame Duménil une preuve de son attachement et de sa reconnoissance, en se conformant à sa volonté. Mais comment supporter le doute où elle resteroit? elle avoit cru voir du mépris, de l'indignation dans les yeux de mademoiselle Duménil. Trompée par un faux rapport, son amie l'accusoit peut-être d'entretenir la mésintelligence entre sa sœur et elle. Cette dernière pensée ranima le

désir de faire expliquer Henriette; et comme Ernestine ne s'étoit point accoutumée à résister aux mouvemens de son ame, elle s'y abandonna, attendit le jour avec impatience, se leva dès qu'il parut, s'habilla simplement, et déjà prête quand on entra chez elle, après s'être encore consultée, avoir hésité un peu de temps, elle demanda des porteurs, sortit seule, et se rendit chez Henriette.

Mademoiselle Duménil venoit de s'éveiller, quand on lui annonça une visite qu'elle étoit fort éloignée d'attendre. « Eh! bon Dieu! cria-t-elle à Ernestine d'un air surpris, vous voir ici, vous, Mademoiselle! quelle affaire si pressante peut donc vous y attirer »?

« La plus intéressante de ma vie, répondit-elle. Je viens savoir si vous êtes encore cette amie, autrefois si sensible à mon malheur, dont le cœur s'ouvroit à mes peines, dont la main essuyoit mes larmes! Si vous n'êtes point changée, pourquoi m'avez-vous affligée et presque offensée hier? si vous cessez de m'aimer, apprenez-moi comment j'ai perdu votre affection. Je me plaignois d'une longue négligence, d'un oubli surprenant, me plaindrai-je à présent de votre injustice »? Et passant ses bras autour de son amie, la pressant tendrement : « Parlez, ma chère Henriette, dites-moi *ce qui nous sépare*, et pourquoi mon heureuse situation semble vous inspirer de la pitié ».

« Votre *heureuse situation!* répéta mademoiselle Duménil? si elle vous paroît *heureuse*, un léger reproche peut-il en troubler la douceur? Mais quel dessein vous engage à me chercher? pourquoi me presser de parler, ne m'avez-vous pas entendue »?

« Non, dit Ernestine; que me reprochez-vous? qu'ai-je fait, en quoi *nos sentimens diffèrent-ils?* ma conduite vous paroît-elle blâmable? — Cette question m'étonne, reprit mademoiselle Duménil » : et la regardant fixement : « Osez-vous m'interroger avec cet air paisible sur un sujet si révoltant, lui dit-elle? En vous écartant de vos devoirs, avez-vous perdu le souvenir des obligations qu'ils vous imposoient? ne vous en reste-t-il aucune idée? Vous rougissez, ajouta-t-elle, vous baissez les yeux : la pudeur brille encore sur le front noble et modeste d'Ernestine; ah! comment a-t-elle pu la bannir de son cœur »?

« Je rougis de vos expressions, et non pas de mes fautes, dit Ernestine; exacte à remplir les devoirs qu'on m'apprit à suivre, je ne me reproche rien : cependant vous m'accusez. Je me suis *écartée* de ces devoirs, j'en ai *perdu l'idée?* qui vous l'a dit, sur quoi le jugez-vous »?

« Je ne vous aurois jamais soupçonnée de cette surprenante assurance, dit Henriette : mais cessons cet entretien; ne me forcez point à m'expliquer sur les sentimens qu'il peut m'inspirer. Ah! Mademoiselle, vous avez fait à la richesse un sacrifice bien volontaire, bien entier, s'il ne vous reste pas même assez de décence pour rougir de l'état méprisable que vous avez choisi ».

« Eh, mon Dieu! s'écria Ernestine toute en pleurs, est-ce une amie, est-ce Henriette, qui me traite avec tant de dureté? Un état *méprisable!* j'ai choisi *cet état!* j'ai renoncé à la *décence!* je l'ai *sacrifiée à la richesse!* moi, comment? en quel temps? en quelle occasion? Quoi! Mademoiselle, vous osez m'insulter



si cruellement! vous osez m'imputer des crimes »!

Mademoiselle Duménil, émue des larmes d'une jeune personne si long-temps chère à son cœur, ne put exciter sa douleur sans la partager: son indulgence naturelle la portoit à excuser Ernestine, à rejeter sur sa belle-sœur, l'égarement d'une fille simple et facile à séduire. Elle rêva un moment, et prenant la main de son amie: « Soyez vraie, lui dit-elle: répondez sans hésiter à mes demandes. Quand je vous écrivis de Bretagne, pourquoi ne me donnâtes-vous point de vos nouvelles? comment négligeâtes-vous mes avis pendant la maladie de mon frère? je vous offrois après sa mort un asile décent et agréable, pourquoi le refusâtes-vous? enfin pourquoi m'écrivit-on de votre part de ne plus m'inquiéter de votre conduite »?

En satisfaisant à ces questions, Ernestine découvrit à mademoiselle Duménil, qu'elle-même se croyoit en droit de l'accuser de négligence. Henriette vit qu'on avoit tendu des piéges à son amie; elle ne douta point que, d'intelligence avec le marquis de Clémengis, madame Duménil n'eût soustrait à la connoissance d'Ernestine, des lettres capables de l'éclairer sur les dangers de sa situation: elle soupira, s'attendrit. « On nous a trompées l'une et l'autre, dit-elle; deux perfides ont rendu ma prévoyance inutile; ils ont bassement profité des circonstances, de mon éloignement, de votre crédulité! Mais où nous conduit cette triste certitude? Vous vous trouvez heureuse! quelle apparence de vous ramener à vos premiers principes? après avoir goûté

les douceurs de l'opulence, est-il facile de s'en priver? pourriez-vous renoncer au marquis de Clémengis, à ses bienfaits intéressés; fuir, mépriser, haïr cet homme vil.... — Renoncer à lui! le fuir! le mépriser! s'écria Ernestine; quels noms osez-vous lui donner? eh! pourquoi le fuir? qu'a-t-il fait? par où mérite-t-il d'exciter l'horreur qu'il vous inspire »?

« Vous m'embarrassez, reprit Henriette; comment mes discours vous causent-ils tant de surprise? ne recevez-vous pas les visites de cet homme? ne passe-t-il pas une partie du jour dans votre appartement? d'autres personnes y sont-elles admises? êtes-vous déterminée à continuer ce commerce déshonorant? Si vous aimez le marquis de Clémengis, si la seule idée de vous séparer de lui vous révolte, vous arrache un cri de douleur, que venez-vous donc faire ici? Apprenez-moi le sujet de cette étrange démarche : prétendez-vous excuser votre conduite, me contraindre à l'approuver? que voulez-vous? que me demandez-vous? pourquoi me cherchez-vous »?

« Un commerce déshonorant, répéta Ernestine! Eh! depuis quand l'amitié déshonore-t-elle l'objet qui la fait naître, l'excite et la partage? Personne n'est admis dans mon appartement. Eh! qui chercheroit à me voir? le marquis de Clémengis est ma seule connoissance, mon unique ami. Elevée loin du monde, accoutumée à m'occuper, je n'ai point encore senti le besoin de me distraire, de me fuir moi-même, ni le désir de former des liaisons. Madame Duménil, autrefois si répandue, depuis l'instant où elle est rentrée dans ses biens, s'est éloignée de ses

amis, n'a plus songé..... — Rentrée dans ses biens, elle! interrompit Henriette; de quels biens me parlez-vous »?

Ernestine conta alors l'histoire que madame Duménil lui avoit faite à la campagne; et sans s'apercevoir de la surprise d'Henriette : « Vous me reprochez mon affection pour le marquis de Clémengis, ajouta-t-elle; s'il vous étoit connu, vous l'approuveriez : oui, l'idée de ne plus le voir me révolte, elle blesse mon cœur; une douce intimité s'est établie entre nous, elle fait mon bonheur, et sans doute le sien! La présence de cet homme aimable, inspire, je ne sais quel sentiment délicieux dont le charme est inexprimable : dès qu'il est près de moi je me trouve heureuse; je lis dans ses yeux qu'il est content aussi, et j'aime à penser qu'un même mouvement cause ses plaisirs et les miens ».

Henriette joignit les mains, leva les yeux au ciel. « Mon Dieu, s'écria-t-elle, ai-je bien entendu! quelle espérance s'élève dans mon cœur! cet aveu, son ingénuité..... ô ma chère Ernestine, es-tu encore innocente »! Dans le transport vif et tendre de sa joie, elle pressoit sa charmante amie contre son sein. « Non, disoit-elle, non, Ernestine n'avoueroit point un coupable attachement avec cette liberté; elle est trompée, elle n'est pas séduite; il est temps, il est encore temps de la sauver du danger où sa crédulité l'expose ».

Des questions suivies, des réponses positives, amenèrent enfin l'éclaircissement que toutes deux désiroient. La conduite du Marquis étonnoit mademoi-

selle Duménil, elle lui paroissoit singulière; mais elle connoissoit trop le monde pour la juger favorablement. Que devint Ernestine en apprenant d'elle où cette conduite pouvoit la guider? Eh quoi! des soins si tendres, des bienfaits si grands, répandus sur elle avec tant de profusion et de secret, tendoient à lui ravir un bien, dont la richesse et la grandeur ne pourroient jamais réparer la perte.

Mademoiselle Duménil, entrant alors dans des détails nécessaires à ses desseins, s'étendit sur la façon de penser libre et inconséquente des hommes; sur la contrariété sensible de leurs principes et de leurs mœurs. « O ma chère amie, vous ne les connoissez pas, lui disoit-elle; ils se prétendent formés pour guider, soutenir, protéger un sexe *timide* et *foible* : cependant eux seuls l'attaquent, entretiennent sa timidité, et profitent de sa foiblesse : ils ont fait entre eux d'injustes conventions pour asservir les femmes, les soumettre à un dur empire; ils leur ont imposé des devoirs, ils leur donnent des lois, et par une bizarrerie révoltante, née de l'amour d'eux-mêmes, ils les pressent de les enfreindre, et tendent continuellement des piéges à ce sexe *foible, timide*, dont ils osent se dire le conseil et l'appui ».

« Ah! ne comparez pas le marquis de Clémengis à ces hommes insensés, s'écria Ernestine; ne lui supposez point de cruelles intentions; jamais il n'a formé l'horrible projet de me séduire, de me rendre méprisable et malheureuse : non, son affection est aussi pure que la mienne. Ah! si vous le voyiez, si vous lui parliez...
— Eh bien, interrompit mademoiselle Duménil, je

le verrai, je lui parlerai; je souhaite que son amitié soit innocente et désintéressée : mais en le supposant, comment excuser l'imprudence de sa conduite? En vous engageant à vivre dans une terre dont il venoit de faire l'acquisition, ne vous a-t-il pas exposée à paroître dépendante de lui? En vous dérobant à tous les regards, ne laissoit-il pas croire que vous existiez pour lui seul? Il vous cachoit ses bienfaits; mais pouvoit-il les cacher aux autres? Madame Duménil est-elle inconnue? ignore-t-on ses facultés? ses anciennes amies, surprises de ne plus la voir, ont voulu pénétrer le mystère de sa retraite; elles l'ont découvert, elles ont parlé. Depuis le retour du Marquis, quelles idées se seront élevées dans l'esprit de vos valets, des siens? idées grossières, mais malignes, étendues, et dont la communication est prompte. Moi-même, ne vous ai-je pas crue coupable! M. de Clémengis est votre ami, dites-vous? non, Ernestine, non, il ne l'est pas : l'homme qui sacrifie notre réputation à son amusement, à ses plaisirs, est-il donc un ami? a-t-il donc une *affection pure?* Mais vous pleurez, continua-t-elle, vous gémissez, vous ne m'écoutez point ».

« Je ne vous ai que trop entendue, dit Ernestine; vous venez de détruire la paix de mon ame, tout le bonheur de ma vie! Ah! pourquoi dissipez-vous une si flatteuse illusion »? et cachant son visage inondé de pleurs, dans le sein de son amie : « O ma chère Henriette, pardonnez-moi, lui crioit-elle, pardonnez ma douleur, souffrez qu'elle éclate : je ne puis applaudir à votre raison; je ne puis être reconnoissante

de vos bontés. Ah! falloit-il m'éclairer! mon erreur me rendoit si heureuse! Que je hais le monde, ses usages, ses préjugés, ses malignes observations! Que dois-je à ce monde où je ne vis point? quoi! faudra-t-il immoler mon bonheur à ses fausses opinions? eh! que m'importe ses vains, ses téméraires jugemens, quand je suis innocente, quand mon cœur ne se reproche rien »?

« Vous me troublez, vous m'affligez, reprit mademoiselle Duménil; que vous êtes attachée à M. de Clémengis! ne puis-je essayer de vous rendre à vous-même, qu'en perçant votre cœur de mille traits douloureux? Mais cessez de pénétrer le mien par ces cris, ces gémissemens dont je suis trop touchée; pourquoi ces larmes? vous êtes libre, Ernestine; eh! bon Dieu! ai-je le droit de vous contraindre, de vous arracher avec violence ce bonheur dont vous regrettez si vivement la perte? vous pouvez le goûter encore, rien ne s'oppose à vos désirs. Oubliez que vous m'avez vue, perdez le souvenir de mon amitié, de mes vains efforts. Allez, retournez avec la vile complaisante qui s'est bassement prêtée à vous faire connoître cette félicité passagère; ce n'est pas de moi, c'est d'elle que vous devez vous plaindre; cette femme inconsidérée est la véritable cause de vos peines; puisse-t-elle ne l'être pas un jour de votre honte et de vos remords »!

« Que je suis malheureuse, s'écria Ernestine! qu'un instant a répandu de trouble et d'amertume dans mon cœur! on craint pour moi la honte et les remords! O ma chère Henriette! ne méprisez pas votre

amie; ne vous offensez pas de mes plaintes : je suis foible, et peut-être injuste; la douleur oppresse mon ame, abat mes esprits, je ne me connois plus. Ne me dites point de retourner chez celle qui m'a trompée; je me livre à vous, à vos conseils, à vos lumières, à votre amitié! Ah! je ne regrette point l'aisance où je vivois, la fortune que j'abandonne! mais cet aimable ami, si tendre, si sincère; imprudent à vos yeux, mais respectable aux miens; cet ami, dont la main généreuse me combloit de biens sans se laisser apercevoir, sans rien exiger de ma reconnoissance; cet ami si cher, si digne de mon estime, de mon attachement, qui s'est fait une douce habitude de me voir, de me parler, d'être avec moi! faut-il l'affliger, le fuir, le quitter durement, l'inquiéter, lui causer les mêmes peines que je sens »!

« Non, ma chère Ernestine, il ne le faut pas, reprit mademoiselle Duménil; il faut au contraire le voir, lui parler, lui faire agréer la résolution que vous prenez de quitter madame Duménil. Eh! qui vous dit de renoncer aux douceurs d'un commerce innocent, de vous priver avec effort du plaisir de recevoir les visites de M. de Clémengis? Ne vivant plus de ses bienfaits, retirée dans un asile décent, il vous sera facile et permis de cultiver cette amitié si chère à votre cœur. Ecrivez au Marquis, priez-le de se rendre à l'instant ici : vous préviendrez l'inquiétude où vous craignez qu'il ne se livre : un moment d'entretien me fera connoître sa façon de penser; il ne désapprouvera pas mes conseils, je l'espère : mais s'il les rejette, ne serez-vous pas maîtresse de suivre les siens »?

Ernestine prit une plume, et d'une main tremblante, elle traça ces mots :

« On vient de m'apprendre que je ne dois à ma-
» dame Duménil ni égards, ni reconnoissance : ne
» me cherchez plus chez cette femme; je la quitte
» pour jamais. Vous, qui depuis un an, jouissez de
» mon amitié, de mon estime; de ma plus tendre
» affection, êtes-vous un homme perfide? si vous
» pouvez justifier vos intentions aux yeux d'une fille
» respectable, venez chez mademoiselle Duménil; je
» vous y attends avec crainte, avec impatience; je
» désire, j'espère, je crois que vous êtes digne de mes
» sentimens : ah! venez le prouver à mon amie, à
» ma seule amie, si vous m'avez trompée »!

M. de Clémengis arrivoit de Versailles et se proposoit d'aller chez Ernestine, quand le laquais de mademoiselle Duménil lui remit ce billet. Il obéit sans hésiter, et parut bientôt devant Henriette, avec cette noble assurance que donne la certitude de n'avoir jamais enfreint les lois de l'honneur.

En entrant, il parut surpris de la voir seule. Ernestine venoit de passer dans un cabinet d'où elle pouvoit l'entendre. Pour la première fois, éprouvant à l'approche du Marquis, une émotion où le plaisir ne se mêloit pas, elle craignit sa présence, et sentit le désir de lui cacher les mouvemens de son cœur.

En jetant les yeux sur M. de Clémengis, mademoiselle Duménil devint plus indulgente encore pour la tendre foiblesse de son amie. Comment une figure si charmante n'auroit-elle pas fait la plus vive impression sur une personne si jeune, si peu en garde contre les passions, si accoutumée à suivre les seules

inspirations de son cœur ? Henriette admira le Marquis, et souhaita qu'un heureux naturel répondît à cet aimable extérieur. « Me pardonnerez-vous, Monsieur, lui dit-elle, d'entrer malgré vous dans votre confidence, de chercher à pénétrer vos secrets, d'oser vous demander compte d'une conduite, dont l'apparente irrégularité est sans doute autorisée par le motif caché de vos démarches : refuserez-vous de m'instruire de vos desseins sur Ernestine »?

« En vérité, Mademoiselle, je n'en ai point, dit le Marquis, et vous ne sauriez croire combien vous m'embarrassez par une question que je me suis faite mille fois, sans pouvoir me donner à moi-même une réponse satisfaisante. Je désire la tranquillité, le bonheur d'Ernestine; je me suis occupé des moyens de la rendre heureuse, mon cœur s'est avoué ces intentions, je ne m'en connois point d'autres. Oserois-je à mon tour vous demander, Mademoiselle, ce qui vous paroît irrégulier dans mes démarches, et pourquoi vous semblez blâmer ma conduite »?

« Je suis fâchée, Monsieur, vraiment fâchée, reprit Henriette, que vous puissiez vous croire à l'abri du reproche en exposant la réputation d'une jeune personne dont la sagesse est l'unique bien. Aviez-vous le droit de la soustraire à ma vue, de la priver de mes conseils, de l'engager à quitter un état simple, mais paisible, pour lui faire goûter les douceurs d'une opulence passagère, l'accoutumer à en jouir, et peut-être la conduire à se les assurer par le sacrifice de l'honnêteté de ses mœurs ? Eh quoi ! Monsieur, vous ne vous reprochez rien, quand vous vous êtes plu à

lui inspirer une passion qui la met dans la cruelle nécessité d'être coupable ou malheureuse »!

« Ce dernier reproche me touche, reprit le Marquis, je le mérite, je me le fais souvent à moi-même. Dans la position d'Ernestine, dans la mienne, je ne devois, ni nourrir mon penchant, ni exciter en elle une passion qui ne pouvoit devenir heureuse sans qu'un de nous ne fît à l'autre un trop grand sacrifice. Mais ai-je tenté de la séduire? l'ai-je trompée par d'éblouissantes promesses? lui ai-je donné de fausses espérances? ai-je abusé de sa crédulité? enfin, ai-je échauffé son cœur par des discours passionnés? me suis-je seulement permis l'aveu de mes sentimens? Content du plaisir d'aimer, charmé de la douceur de plaire, je jouissois d'un bonheur inconnu, peut-être, au commun des hommes; Ernestine le partageoit! Ah! Mademoiselle, de quel bien vous nous privez tous deux, par le fatal éclaircissement que vous venez de lui donner »!

Mademoiselle Duménil, un peu embarrassée de cette espèce de reproche, ne voulut pas laisser penser à M. de Clémengis, qu'un zèle officieux ou indiscret l'eût engagé à pénétrer le fond d'une intrigue où il étoit intéressé. Elle lui apprit la rencontre qu'elle avoit faite la veille, et ne cacha rien de ce qui venoit de se passer entre Ernestine et elle.

« Je consens à vous laisser connoître tous mes secrets, Mademoiselle, reprit le Marquis; je ne conteste pas vos droits sur une jeune personne dont vous avez pris soin pendant plusieurs années. En la retirant d'un état au-dessous de la médiocrité, j'ai

voulu faire pour la beauté modeste et sans appui, ce que mes pareils font tous les jonrs en faveur de la bassesse, du vice et de l'impudence. Votre amie ne jouit point d'*une opulence passagère;* elle est riche, libre et indépendante. Ayant joué tout l'hiver d'un bonheur constant, tenté la fortune sans pouvoir la lasser, avant de partir pour l'Italie, je me trouvois une somme considérable, dont rien ne m'empêchoit de disposer; je la destinai à changer le sort de l'aimable élève de votre frère: mon dessein étoit de vous la remettre, mais votre départ me força à prendre d'autres mesures. Dirigé par madame Duménil, je déposai une partie de la fortune d'Ernestine, chez l'homme public, où vous-même, Mademoiselle, aviez placé ses premiers fonds; la terre qn'elle habitoit lui appartient; elle est acquise sous son nom et par les soins de cet honnête homme: si j'ai caché les miens à votre jeune amie, c'est par un sentiment dont vous ne pouvez me blâmer. Vous savez tout à présent, jugez-moi, Mademoiselle, et daignez me dire si le mystère de ma conduite vous paroît criminel, si j'ai mérité qu'Ernestine me demande: *Etes-vous un homme perfide* »?

Henriette rêva un moment; la noble franchise de M. de Clémengis, sa générosité, un amour si tendre, si désintéressé, lui paroissoit un sentiment nouveau; le grand monde où elle vivoit depuis son enfance, ne lui en avoit jamais donné d'idée. Elle commençoit à regarder l'ami d'Ernestine avec une sorte de vénération; mais cherchant encore à s'assurer si elle ne se trompoit point: « Consentiriez-vous, Monsieur, lui dit-elle, à laisser jouir Ernestine de vos bien-

faits, dans le couvent où j'ai dessein de la conduire ce soir »?

« Ah! qu'elle en jouisse partout où ils la rendront heureuse! s'écria M. de Clémengis; l'ai-je obligée pour la contraindre? non, Mademoiselle, non, je vous le répète, elle est libre, elle est indépendante, et je me mépriserois, si j'osois me croire des droits sur elle ».

Mademoiselle Duménil se leva avec vivacité, courut dans son cabinet, prit Ernestine par la main, et la conduisant auprès de M. de Clémengis: « Remerciez votre aimable, votre généreux protecteur, lui dit-elle, vous ne devez pas rougir de ses bienfaits, vous n'en avez rien à craindre: peut-être n'étiez-vous pas née pour en accepter, mais les dons de l'amitié n'avilissent jamais. Par une reconnoissance vive et constante, méritez l'ami que votre heureux sort vous donne ».

Ernestine avoit tout entendu; pénétrée d'un tendre sentiment qu'elle n'osoit faire éclater, ses larmes furent assez long-temps la seule expression de son cœur. « Mademoiselle Duménil prévient de peu de jours, lui dit le Marquis, une proposition que je m'apprêtois à vous faire: les plaintes continuelles de madame Duménil, son obstination à vouloir vous répandre dans le monde, alloient me forcer à vous prier de la quitter; votre amie m'épargne une explication dont je me sentois embarrassé; je redoutois l'instant où je vous parlerois, et plus encore les suites d'un éclaircissement que je balançois à vous donner. Mais, pourquoi pleurez-vous? lui demanda-t-il d'un ton tendre,

tendre; auriez-vous de la répugnance pour l'asile qu'on vous propose »?

« Eh! Monsieur, dit Ernestine, pourrois-je ne pas aimer l'asile que vous me choisissez : je suivrai les conseils de Mademoiselle, je me soumettrai aux lois que vous daignerez m'imposer; elles feront à jamais la règle de ma vie. — Vous imposer des lois, moi, ma chère Ernestine! s'écria le Marquis, quel langage! puis-je l'entendre sans douleur »? Et s'adressant à Henriette : « Je vous en prie, Mademoiselle, lui dit-il d'un air touché, triste même; eh! je vous en prie, engagez votre amie à me traiter avec plus de bonté ».

Ernestine lui tendit la main, voulut parler; mais la crainte de voir le Marquis pour la dernière fois, serroit son cœur, et lioit sa langue; quelques mots coupés par ses soupirs, découvrirent sa pensée à M. de Clémengis. Il en fut ému, attendri; il prit sa main, la pressa doucement, la baisa : « Nous ne nous séparons point, lui disoit-il, je vous visiterai souvent, vous me serez toujours chère, vous m'occuperez sans cesse; séchez vos pleurs, levez ces yeux charmans sur deux personnes dont vous êtes si véritablement aimée; accordez-moi la douceur de m'applaudir à ceux de votre amie, de n'avoir rien permis à mes désirs qui vous oblige à les baisser devant elle ».

Mademoiselle Duménil se joignit au Marquis pour consoler Ernestine : ils prirent, de concert, toutes les mesures capables de rendre la nouvelle situation de cette aimable fille, aussi agréable que paisible. Elle-même choisit l'abbaye de Montmartre, et demanda



à s'y retirer. Le Marquis se chargea de lui envoyer à l'instant sa femme de chambre, le seul domestique qu'elle vouloit garder, et la débarrassa du soin d'avertir madame Duménil d'une si brusque séparation. A sa prière, Henriette consentit à recevoir chez elle les effets les plus précieux d'Ernestine, d'où on les transporteroit ensuite à l'abbaye. Elle accepta la régie des biens de son amie, et l'offre que lui fit le Marquis d'en remettre les titres entre ses mains.

En se prêtant à ces arrangemens, qui alloient lui ravir la liberté de voir Ernestine à tous les momens du jour, M. de Clémengis s'efforçoit de paroître tranquille; mais peu accoutumé à déguiser les mouvemens de son ame, ses regards découvroient le trouble et l'agitation d'une passion inquiète. Il prit les mains d'Ernestine; et la regardant avec une tendresse inexprimable : « O ma charmante amie! lui dit-il, n'oubliez jamais un homme qui a pu passer tant d'heures auprès de vous, et réprimer une ardeur dont l'objet et la vivacité lui offroient une excuse si naturelle. Je vous aime! vous l'ignoriez; il m'est doux de vous le dire, de vous le répéter! oui, je vous aime, je vous adore! combien il m'en a coûté pour vous le taire si long-temps! je m'applaudis de vous avoir respectée : plus mes désirs étoient grands, plus l'innocence et la sensibilité de votre cœur me présentoient l'idée flatteuse d'un triomphe assuré; plus la victoire que j'ai remportée sur moi-même est satisfaisante : si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre, à ma solide amitié, accordez-moi la récompense d'un effort si difficile, d'une retenue si constante; cessez de vous affliger, dissipez

cette tristesse cruelle où vous vous livrez, que je n'en aperçoive plus de traces dans ces yeux chéris; ah! vous le savez, tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine »!

Sans attendre sa réponse, le Marquis prit alors congé de mademoiselle Duménil : il sortoit, quand, revenant à elle, il lui demanda, d'un ton timide, s'il lui seroit permis de la revoir. Henriette, douce, sensible, vertueuse sans rudesse, dédaignoit une sévérité, souvent affectée, toujours rebutante, propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable; elle ne croyoit pas devoir priver le Marquis de la vue d'Ernestine : elle lui répondit d'un air riant, qu'elle recevroit ses visites avec plaisir.

Obligée de descendre à l'heure du dîner, Henriette ne contraignit point Ernestine à paroître chez sa cousine; quand elle remonta, on lui dit que son amie n'avoit pu se forcer à rien prendre : elle la vit abattue, baignée de larmes, la tête baissée sur son sein, son visage à demi-caché sous un mouchoir inondé de ses pleurs. « Eh! d'où naît ce redoublement de douleur? s'écria Henriette : quel sujet, quelles réflexions vous arrachent ces larmes amères »?

« Je ne sais, répondit-elle; j'ignore pourquoi mon ame est si cruellement oppressée; je ne sentois point de désirs, je ne concevois pas des espérances, ma félicité me paroissoit le bonheur suprême; elle remplissoit tout mon cœur, elle ne me permettoit pas de former des vœux : jamais je n'entrevis dans l'avenir un bien au-dessus de celui dont je jouissois, et cependant, ma chère Henriette, il me semble que j'ai fait une perte immense; on vient de me ravir, de

m'enlever... quoi? pas même des souhaits! ah! quelle triste lumière les paroles du Marquis ont portée dans mon esprit! *la position d'Ernestine, la mienne, ne nous permettent point d'être heureux, si l'un de nous ne fait à l'autre un trop grand sacrifice!* Elle s'arrêta, soupira, détourna les yeux dans la crainte de rencontrer ceux d'Henriette. « Cher Clémengis! dit-elle, tu ne feras point un *trop grand sacrifice* pour rendre Ernestine heureuse! elle ne l'exige pas; elle ne désire point un bonheur qui porteroit atteinte à ta gloire : mes yeux sont ouverts, je vois tout ce qui nous sépare: mais comment, mais d'où vient éprouve-t-on une douleur si vive en renonçant à un espoir qu'on n'avoit pas »?

Les caresses de mademoiselle Duménil, les visites du Marquis, le temps, la raison, dissipèrent un peu le chagrin d'Ernestine : mais une douce mélancolie devint son humeur habituelle. Après un mois de séjour chez Henriette, elle entra dans le couvent : on lui avoit préparé un appartement commode et agréable, elle y découvrit partout les soins de son amant : une petite bibliothèque composée de livres choisis par le Marquis, lui offrit un amusement utile, et la facilité d'acquérir des connoissances. Elle continua de prendre des leçons de musique, s'occupa de la lecture, et ne négligea point un talent devenu précieux pour elle, par le plaisir qu'il lui donnoit de multiplier l'image de M. de Clémengis; des traits si chéris, se trouvoient retracés dans tous les sujets qui se présentoient à son imagination, et son cabinet se remplissoit des portraits de son amant.

Mademoiselle Duménil la visitoit souvent; le Mar-

quis l'accompagnoit quelquefois, mais il se permettoit rarement d'aller seul à l'abbaye. Depuis l'instant où il s'étoit déterminé à remettre Ernestine sous la conduite d'Henriette, il s'attachoit à combattre sa passion; dans ses principes, il ne pouvoit la rendre heureuse, sans risquer le renversement de sa fortune, manquer aux égards dus à son oncle, même à une grande famille dont il lui ménageoit l'alliance. On examinoit alors l'affaire ancienne et importante d'où ses espérances dépendoient, le jugement en étoit encore incertain. Si M. de Clémengis perdoit à la fois son procès et la faveur de son oncle, réduit à un revenu médiocre, forcé de quitter le service, d'abandonner la Cour, de vivre loin du monde, savoit-il si ses désirs, affoiblis par la possession, ne s'éteindroient pas? si la constance de ses sentimens rendroit ses plaisirs durables? si les douceurs de son mariage effaceroient le souvenir amer de tant de sacrifices faits à l'amour? Qui l'assuroit de penser long-temps comme il pensoit alors? peut-être un jour, injuste dans ses regrets, cesseroit-il d'aimer l'innocente cause de sa ruine; peut-être oseroit-il l'accuser de sa propre imprudence, rejeter sur elle l'amertume de ses chagrins, la rendre malheureuse, et lui ravir à jamais cette paix, ce bonheur que lui-même s'étoit plu à lui assurer.

Ces réflexions l'affermissoient dans la résolution de résister à son amour, de ne plus se permettre des soins qui l'entretenoient : il essayoit ses forces, se faisoit une violence extrême pour laisser passer plusieurs jours sans voir Ernestine, sans lui écrire; mais

se reprochant bientôt cette apparente négligence, il couroit la chercher, s'enivroit du plaisir de la regarder, et lui trouvant un air triste, abattu, il s'accusoit de cruauté, se demandoit comment il avoit pu l'affliger, élever un mouvement de douleur dans cette ame sensible.

La tendre fille n'osoit se plaindre de lui; devenue timide, elle rougissoit de son trouble, et s'efforçoit de le cacher; mais ses regards languissans, ses soupirs, ses questions inquiètes, découvroient la crainte de n'être plus aimée. Perdant de vue tous ses projets, le Marquis s'occupoit uniquement du soin de la rassurer; il s'abandonnoit à la douceur de lui parler de ses sentimens : et lui rappelant ces temps où, libres de s'entretenir, ils passoient ensemble des heures si délicieuses, il sembloit lui reprocher d'avoir cherché des lumières inutiles à son bonheur : « Ah! pourquoi, lui disoit-il, avez-vous appris à me craindre, à vous défier de vous-même »?

Touchée de ces discours, attendrie par ses propres idées, Ernestine se taisoit, pleuroit, et regrettoit peut-être sa première simplicité. Trois mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans sa situation : au retour du printemps, le Marquis se disposa à la quitter, pour se rendre à son régiment; l'un et l'autre sentirent vivement l'approche de cette séparation; leurs adieux furent longs et tendres, ils pleurèrent tous deux; et loin de s'exhorter mutuellement à s'aimer moins, ils se répétèrent mille fois qu'ils s'aimeroient toujours.

Peu de temps après le départ de M. de Clémengis,

Ernestine éprouva de l'ennui dans sa retraite : elle désira d'aller à la campagne, de revoir, d'habiter cette agréable demeure, présent de son amant, préparée, embellie par ses soins. Henriette lui représentoit qu'elle ne devoit pas y vivre seule; cette difficulté chagrinoit Ernestine, le hasard la leva, un événement où son bon cœur l'intéressa, lui fit trouver une compagne.

Madame de Ranci, âgée de trente-six ans, belle encore, aimable et malheureuse, retirée depuis trois ans à l'abbaye, s'étoit attachée à montrer de la complaisance et de l'amitié à la jeune Ernestine : veuve, et réduite à la plus grande médiocrité, par des accidens fâcheux, il lui restoit seulement une petite rente sur un particulier; cet homme, manquant de bonheur ou de conduite, dérangea ses affaires; pressé par ses créanciers, il prit la fuite, passa en Hollande, et livra madame de Ranci à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté.

Ernestine, élevée, soutenue, enrichie par la tendre compassion de ses amis, se plaisoit à répandre sa libéralité sur tous ceux qui lui offroient l'image de son premier état; son cœur, toujours ouvert aux cris de l'indigent, cherchoit à rendre à l'humanité les secours qu'elle-même en avoit reçus.

Pénétrée du malheur de madame de Ranci, elle prit des mesures avec mademoiselle Duméuil, pour faire passer sur la tête de cette femme désolée, le petit héritage de madame Dufresnoi, et ce qu'elle y ajouta, remplaça sa perte, et même étendit un peu son revenu. La reconnoissance se joignant à l'amitié

dans le cœur d'une femme honnête et sensible, elle sentit bientôt pour Ernestine les sentimens d'une tendre mère, reçut avec joie la proposition de s'attacher à son sort, de vivre toujours avec elle, et de l'accompagner dans sa terre, où elles se rendirent un mois après le départ de M. de Clémengis.

Ernestine revit avec transport ces lieux chers à son cœur; elle ne cachoit point à madame de Ranci la cause du plaisir qu'elle sentoit de les habiter, elle lui montroit les lettres du Marquis, ses réponses, l'entretenoit de ses sentimens pour cet homme aimable, lui parloit de ses obligations, de sa reconnoissance, de sa tendresse, de la douceur qu'elle éprouvoit en pensant à lui; et quand son amie lui demandoit où devoit la conduire un amour si vif, quand elle l'interrogeoit sur ses espérances, des soupirs, des larmes, interrompoient les effusions de son cœur, elle avouoit qu'elle n'en avoit point : sans rejeter les conseils prudens de madame de Ranci, sans se révolter contre ses réflexions, elle l'écoutoit, convenoit de la justesse de ses observations, et lui laissoit voir qu'elles ne la persuadoient point; rien ne pouvoit l'engager à oublier le Marquis, à renoncer au plaisir de l'aimer, à la certitude de lui plaire.

Vers la fin de l'été, mademoiselle Duménil, prête à retourner en Bretagne, voulut, avant de partir, passer quelques jours chez Ernestine; en la quittant, elle lui recommanda de ne pas attendre M. de Clémengis dans cette belle solitude, et ne l'y laissa qu'après avoir obtenu d'elle une promesse de rentrer bientôt au couvent.

Cette parole, donnée à mademoiselle Duménil, embarrassa bientôt l'aimable et tendre Ernestine. Le Marquis alloit revenir; il la conjuroit de rester chez elle, de passer l'automne à la campagne, de lui permettre de la revoir encore avec une liberté dont elle ne devoit pas craindre qu'il abusât; la présence de madame de Ranci suffisoit, disoit-il, pour la rassurer contre de malignes observations; la même prière se renouveloit dans toutes ses lettres, il la pressoit avec ardeur, il sembloit que tout son bonheur dépendît d'obtenir d'elle cette grâce.

La foible Ernestine ne put se défendre de lui accorder une faveur si vivement demandée : « Je lui dois tout, disoit-elle à madame de Ranci, ne ferai-je rien pour lui? en résistant à ses désirs, je m'accuse d'ingratitude : est-ce à moi de l'affliger? Ah! dans tout ce que l'honneur ne me défend pas, pourquoi ne céderois-je point à ses volontés? pourquoi sacrifierois-je à la crainte d'être injustement soupçonnée, la douceur véritable de lui causer de la joie? Vous me soutiendrez contre moi-même, vous daignerez remplir à mon égard les devoirs d'une mère tendre et vigilante, vous ne me quitterez point; témoin de ma conduite, vous me justifierez auprès d'Henriette : eh! que m'importe le reste du monde? l'estime de mes amis, la mienne, suffisent à ma tranquillité ». Madame de Ranci combattit en vain une résolution déterminée, et M. de Clémengis eut le plaisir de retrouver Ernestine à la campagne, et de s'assurer qu'il devoit sa complaisance à l'amour.

Il en jouit pendant plusieurs jours, sans paroître

porter ses idées au-delà du bonheur qu'il s'étoit promis : mais un amour avoué peut-il se contenir dans les bornes étroites que l'amitié prescrit? Un désir satisfait élève un désir plus ardent encore; les souhaits se multiplient, les vœux s'étendent; une grâce reçue ouvre le cœur à l'espérance d'une grâce plus grande; l'espace immense qui sembloit éloigner un point à peine aperçu, disparoît insensiblement, et la pensée se fixe sur l'objet qu'on n'osoit même entrevoir.

Libre de prolonger ses visites, de passer une partie du jour auprès d'Ernestine, le marquis de Clémengis montra de l'humeur. La présence continuelle de madame de Ranci le gênoit, et son attention à ne pas quitter sa jeune amie, la rendoit insupportable à ses yeux. « Falloit-il accoutumer cette femme à vous suivre avec tant d'affectation, disoit-il à Ernestine, à ne jamais vous perdre de vue? exigez-vous d'elle cette importune assiduité? me craignez-vous? avez-vous cessé de m'estimer! quoi, des précautions contre moi! est-ce vous, est-ce Ernestine qui me laisse voir une défiance injurieuse? Que de froideur! de réserve! non, votre amitié n'est plus aussi tendre. Ah! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps, où, dans ces mêmes lieux, vous accouriez au-devant de mes pas avec une joie si vive! où votre bras s'appuyoit sur le mien, où nous parcourions ensemble toutes les routes de ce bois où vous vous plaisiez tant! O ma chère amie, il est donc vrai que vous êtes changée »?

Ces reproches touchoient Ernestine, pénétroient son cœur, lui arrachoient des larmes, et jamais la plus légère plainte : elle supportoit la triste unifor-

mité de ces entretiens, avec une patiente indulgence. Les chagrins du Marquis, sa pâleur, son abattement, élevoient des craintes dans son ame; elle trembloit pour des jours si précieux. « Je ne vous importunerai bientôt plus, lui disoit-il, les yeux baignés de pleurs ». Elle commença à se repentir d'une complaisance dont elle n'avoit point prévu les suites. « Mon imprudence vient d'irriter une passion si long-temps réprimée, répétoit-elle à madame de Ranci, je n'en connoissois encore que les douceurs, j'en éprouve à présent toutes les amertumes ». Cette femme, alarmée du danger de sa jeune amie, la pressoit de retourner à Montmartre. Ernestine y consentit : mais avant de partir elle écrivit à M. de Clémengis, et lui envoya sa lettre par un exprès, à l'instant même où elle rentroit au couvent; il l'ouvrit avec empressement, et sa surprise fut extrême d'y trouver ces paroles :

Lettre d'Ernestine.

« Quelle douleur pour moi, Monsieur, d'exciter » vos plaintes, de m'accuser de toutes vos peines, » de me reprocher l'état affreux où vous êtes! Eh » quoi! c'est donc moi qui vous afflige? puis-je le » croire, puis-je m'en assurer, quand votre bonheur » est l'objet, l'unique objet de tous les vœux de mon » cœur? Hélas! par quelle fatalité ce bonheur sem- » ble-t-il dépendre aujourd'hui de l'égarement d'une » fille que vous respectiez autrefois! Soyez juge dans » votre propre cause, dans la sienne, et prononcez » entre votre cœur et le mien.

» Ma réserve vous blesse? Eh Monsieur! m'est-il

» permis de vous traiter encore avec une familiarité » dont mon ignorance étoit l'excuse? Pendant long- » temps j'osai vous regarder comme un frère chéri : » l'extrême différence de nos fortunes ne me frappoit » point; dans ces temps heureux, rien n'arrêtoit les » témoignages de mon innocente affection. Je ne suis » point changée; ah! pourquoi vous obstinez-vous » à penser que je le suis? ce n'est pas vous, Monsieur, » c'est moi-même que je crains. Je suis jeune, je vous » dois tout; je vous aime; oui, Monsieur, je vous » aime, je le dis, je le répète avec plaisir; je ne rou- » gis pas de vous aimer. Le premier instant où vous » parûtes à mes yeux, fit naître cette tendresse que » le temps a rendue si vive. Sentiment cher à mon » cœur, le seul qui m'attache à la vie. Tant de bien- » faits, si généreusement répandus sur moi, m'as- » suroient un sort paisible; mais l'amour que vous » m'inspiriez faisoit mon bonheur, mon souverain » bonheur! Penser sans cesse à vous, m'occuper du » soin de conserver votre amitié, de mériter l'estime » de mon respectable ami; vous voir quelquefois, » lire dans vos yeux que ma présence excitoit votre » joie, c'étoit pour moi le bien suprême! Une féli- » cité si grande est-elle à jamais détruite? Ne me » la rendrez-vous point? Non, il n'est plus en votre » pouvoir de me la rendre!

» *Vous ne m'importunerez pas long-temps?* quelle » cruelle expression! je ne puis supporter la certi- » tude de faire votre malheur; elle pénètre mon ame, » elle déchire mon cœur. En me retirant, en aban- » donnant les lieux où je vous voyois sans contrainte,

» j'ai suivi des conseils prudens : mais je ne vous fuis » point, je ne prétends pas élever une barrière entre » vous et moi; prête à quitter cet asile, si vous le vou- » lez, je soumets ma conduite à votre décision. Si, » pour sauver vos jours, il faut me rendre méprisable, » renoncer à mes principes, à ma propre estime, » peut-être à la vôtre! je ne balance point entre un » intérêt si cher et mon seul intérêt. Ordonnez, Mon- » sieur, du destin d'une fille disposée, déterminée à » tout immoler à votre bonheur : mais avant d'ac- » cepter un si grand sacrifice, permettez-moi de re- » mettre dans vos mains tous les dons que vous m'a- » vez faits : les garder, en jouir, ce seroit laisser » croire que vous m'aviez enrichie pour me perdre, » sauvons au moins votre honneur, une légère partie » du mien : qu'on ne m'impute jamais la bassesse » d'avoir reçu le prix de mon innocence. A ces con- » ditions, Monsieur, la tendre, la malheureuse Er- » nestine tiendra la conduite que votre réponse lui » prescrira ».

« Ah! grand Dieu! s'écria le Marquis en finissant de lire, ai-je pu porter cette charmante fille à m'écrire ainsi? quelle étrange proposition? mais que de bonté, de tendresse, de générosité dans cet abandon de ses principes, d'elle-même! Aimable Ernestine! qui, moi, je t'avilirois? j'abuserois de ton amour, de ta noble confiance..... ah! tu n'as rien à craindre de ton amant, de ton ami, de ton reconnoissant ami. Périsse l'homme injuste et cruel, qui ose fonder son bonheur sur la condescendance d'une douce, d'une sensible créature, capable de s'oublier elle-même, pour le rendre heureux ».

M. de Clémengis se hâta de répondre à l'inquiète Ernestine. L'agitation de ses esprits, l'attendrissement de son cœur, ne lui permirent pas de mettre beaucoup d'ordre dans sa lettre. Il la remercioit d'une preuve si extraordinaire de ses sentimens; il s'en plaignoit aussi, lui reprochoit doucement de l'avoir soupçonné d'un dessein qu'il ne formoit pas. « Ah! comment avez-vous pu croire, lui disoit-il, que votre ami voulût être votre tyran ». Il terminoit sa lettre par des expressions tristes et vagues; elles sembloient annoncer sa visite pour le soir; il promettoit une confidence, elle expliqueroit ce qu'il n'osoit lui dire en ce moment, ce qu'il se trouvoit malheureux, bien malheureux de devoir lui apprendre.

Ernestine étoit avec madame de Ranci, quand on lui apporta la lettre de monsieur de Clémengis; elle la prit en tremblant, la tint long-temps sans oser l'ouvrir; une pâleur mortelle se répandit sur son visage. « Voilà l'arrêt de mon destin, dit-elle; ô madame de Ranci! si vous saviez.... qu'ai-je fait! que me dit-il? je suis perdue »!

Cette femme, ignorant le sujet de sa terreur, s'étonnoit de la consternation où elle la voyoit. Ernestine rompit enfin le cachet, et portant des regards timides sur ces caractères chéris, des larmes de joie inondèrent bientôt cette lettre consolante, elle la pressa contre son cœur, la baisa mille fois. « O mon respectable ami! pardonne-moi, répétoit-elle, non, je ne devois pas te soupçonner ». Découvrant alors à madame de Ranci la cause de son effroi, elle fit passer dans l'ame de son amie, une partie des mouvemens qui affectoient la sienne.

En relisant la lettre du Marquis, Ernestine recommença à s'inquiéter. « Eh! que doit-il donc m'apprendre? demandoit-elle à madame de Ranci; il veut me quitter peut-être, renoncer à me voir, tout m'annonce uue triste séparation. Que signifient ces expressions » : *Quand je vous disois,* je ne vous importunerai plus, *j'étois bien éloigné de vouloir élever dans votre esprit ces idées funestes où je vois trop qu'il s'abandonnoit? J'ai cherché, j'ai fui l'occasion de vous dévoiler le sens de ces paroles. Hélas! ma chère Ernestine, quelle triste confidence ai-je à vous faire? quel sacrifice mon devoir exige! il ne m'est plus permis de vivre pour moi-même; il ne m'est plus permis d'espérer d'être heureux.* « Ah! je vais le perdre, s'écrioit-elle, mon cœur me le dit! eh! d'où vient ne peut-il vivre heureux, et me voir, et m'aimer? comment un même sentiment produit-il de si différens effets? mon amour est un bonheur si grand pour moi! faut-il que le sien trouble la douceur de sa vie »!

Elle attendit impatiemment l'heure où elle croyoit recevoir la visite de M. de Clémengis. Le temps s'écouloit lentement au gré de ses désirs, le jour finit, et son inquiétude augmenta. Le lendemain, à son réveil, on lui présenta une lettre du Marquis : elle déchira l'enveloppe avec précipitation, et cherchant avidement la confirmation de ses craintes, elle la trouva dans ces paroles :

Lettre de M. de Clémengis.

« O ma chère Ernestine! après la preuve touchante » que vous venez de me donner de vos sentimens,

» puis-je, sans expirer de douleur, vous annoncer » mon départ, et l'événement qui doit le suivre! » Faut-il vous quitter, vous dire un éternel adieu! » faut-il percer votre cœur du même trait dont le » mien se sent déchirer!

» Fille aimable! née pour le bonheur de ma vie, » digne du sort le plus brillant; ah! que le mien ne » dépend-il de moi! Le devoir, la reconnoissance, » des engagemens pris depuis long temps, renversent » toutes mes espérances: mais en avois-je? comment » me suis-je flatté..... Ah! falloit-il vous conduire à » partager une passion inutile! que d'amertume, que » de regrets se mêlent à des peines si vives! me par- » donnerez-vous? ne me mépriserez-vous point? ne » me haïrez-vous jamais? ma chère, ma tendre amie, » daignez me rassurer sur mes craintes, dites-moi que » vous me pardonnez; ne me refusez pas une con- » solation si nécessaire à mon cœur, à mon cœur » affligé.

» Le malheur de ma vie est enfin déterminé. Mon » oncle a levé tous les obstacles qui éloignoient en- » core mon mariage; il me contraint, il me force » d'aller rendre des soins à mademoiselle de Saint- » André. Dans une heure je pars avec son père; il » me mène à une terre où la maréchale de Saint- » André nous attend. Sa fille sort demain du cou- » vent; on va nous présenter l'un à l'autre; on nous » unira bientôt, sans nous consulter, sans s'embar- » rasser si nos cœurs sont disposés à se donner. Quoi, » ma chère Ernestine, je vais me lier, me lier à ja- » mais! et ce n'est point à vous.....

» Je

» Je croyois jouir plus long-temps de ma liberté.
» On devoit attendre la décision du parlement. L'incertitude de mes droits sur une riche succession, sur d'immenses arrérages, retardoit le consentement du maréchal de Saint-André. La libéralité de mon oncle me désole en ce moment; une donation m'assure tous ses biens, je n'ai plus d'espoir.

» Vous prierai-je de m'oublier? non, oh! non, je ne puis souhaiter d'être oublié de vous, je ne puis désirer de vous oublier! vous serez toujours présente à mon idée, toujours chère à mon cœur; je penserai sans cesse à vous: je vous écrirai; je vous entretiendrai de mon estime, de mon amitié, et malgré moi, peut-être, de ma tendresse; je ne vous la rappelerai point pour vous presser de la partager encore, mais pour vous prouver que le temps ne peut ni l'affoiblir ni l'éteindre.

» Vivez paisible, vivez heureuse; que le souvenir d'un sincère, d'un véritable, d'un constant ami, vous arrache quelquefois un soupir: mais que ce soupir soit tendre et non pas douloureux...... Je ne puis retenir mes larmes; elles s'échappent de mes yeux, elles effacent ce que j'écris. O ma généreuse amie! vous en répandrez sans doute; puissent-elles n'être pas aussi amères que les miennes! Je vous aime, je vous adore, je vous fuis, je vous perds, je suis le plus infortuné de tous les hommes ».

De quels mouvemens cette lecture agita le cœur de la sensible Ernestine! Elle l'interrompit cent fois pour laisser un libre cours à ses pleurs, à ses soupirs, à ses gémissemens. Il part, disoit-elle, il me fuit, je

ne le verrai plus! il va s'unir à l'heureuse épouse qu'on lui destine. Il me dit de vivre *paisible, heureuse*; ah! comment serai-je paisible loin de lui, heureuse sans lui »! Elle passa tout le jour à s'affliger, à se plaindre du Marquis. « Quelle dureté, s'écrioit-elle! a-t-il pu partir sans me voir, sans me parler, sans mêler ses larmes avec les miennes »! Elle pleuroit, elle écrivoit, déchiroit ses lettres commencées, s'abîmoit dans sa douleur, reprenoit sa plume et la quittoit encore. Son agitation, la violence de ses transports l'accablèrent enfin; elle fut malade, abattue, languissante pendant plusieurs jours: mais les lettres du Marquis, les représentations de madame de Ranci, le retour de mademoiselle Duménil, ses soins, son amitié, ramenèrent un peu de calme dans son ame. Elle s'accoutuma à se dire, à se répéter que jamais elle n'avoit rien espéré; elle cessa de se plaindre de son sort; elle voulut s'y soumettre, et chercha dans sa raison la force de supporter ses peines avec résignation.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels le marquis de Clémengis écrivoit régulièrement à son aimable amie. Il ne lui disoit point si ses nœuds étoient serrés; elle n'osoit le demander: elle craignoit de l'apprendre; mais elle devoit bientôt être éclaircie du destin de monsieur de Clémengis, et sentir par une triste expérience, combien on éprouve de douleur pendant le cours de ces attachemens trop tendres, où le cœur se livre avec tant de plaisir, qui lui paroissent la source d'un bonheur si vif et si constant.

Une parente de mademoiselle Duménil se marioit

à la campagne, environ à dix lieues de Paris. Elle épousoit un homme fort riche : comme il avoit longtemps désiré l'heureux moment d'être à elle, cet amant comblé de joie, vouloit rendre ses noces brillantes, et préparoit des fêtes pour les célébrer. Henriette, invitée à partager les plaisirs qu'on se promettoit de goûter dans des lieux consacrés à l'amusement, exigea de la complaisance d'Ernestine qu'elle l'accompagnât dans ce court et agréable voyage. Elle s'en défendit, mais elle céda enfin aux instances de son amie. Avant de partir, elle chargea madame de Ranci de lui envoyer ses lettres par un exprès : mais plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Ernestine reçût aucunes nouvelles ni d'elle ni du Marquis.

En menant son amie à la campagne, mademoiselle Duménil n'avoit pas songé que de toutes les dissipations, la moins capable de la distraire étoit le spectacle dont elle la rendoit témoin. « On donne peut-être les mêmes fêtes chez le maréchal de Saint-André, disoit Ernestine en soupirant; mais une joie si douce ne remplit pas le cœur du Marquis; il n'aime point, il ne jouit pas des plaisirs où se livrent ces heureux amans. Cependant il ne m'écrit plus! Croyez-vous, demandoit-elle à Henriette, qu'il cesse de m'écrire? me privera-t-il de la seule consolation qui me reste; ah! sans doute il m'en privera? il ne pensera plus à moi, il ne s'informera seulement pas si j'existe encore : n'importe, il me sera toujours cher; mes sentimens pour lui m'occuperont sans cesse; jamais, jamais je ne perdrai l'idée du marquis de Clémengis; et si le temps peut faire que je songe à lui sans

douleur, je suis bien sûre de n'y songer jamais sans intérêt ». Henriette s'efforçoit d'adoucir ses chagrins, de calmer ses inquiétudes : mais la situation d'Ernestine alloit devenir si fâcheuse, que les conseils et les soins de l'amitié ne pourroient plus rien sur son cœur.

M. de Maugis, ami des maîtres de la maison, arriva le matin du jour où tout le monde se disposoit à revenir à Paris. On lui reprocha de ne s'être point rendu à des invitations pressantes, on lui rappela sa promesse. Il répondit que l'événement, dont on devoit être instruit, l'excusoit assez. Tout le monde l'environnant alors, dix personnes l'interrogèrent à la fois. « Quoi, dit-il, d'un air surpris, vous ignorez le malheur du comte de Saint-Servains, celui de mon frère, et l'exil du marquis de Clémengis »?

Ernestine entroit dans le salon; ces paroles la glacèrent, elle resta debout près de la porte, s'appuya contre un lambris, et recueillit toutes les forces que lui laissoit le saisissement de son cœur, pour écouter M. de Maugis.

« Oui, poursuivit-il, le comte de Saint-Servains est étroitement gardé, ses papiers sont enlevés, ses effets saisis. Mon frère avoit sa confiance, on s'est assuré de lui : un secret impénétrable dérobe la connoissance du crime qu'on leur suppose. Un homme, dont le génie et l'application rendoient l'administration si heureuse, dont le désintéressement est connu, dont l'affabilité gagnoit tous les cœurs, est noirci par l'envie : puisse-t-il confondre la calomnie, et revoir à ses pieds ses vils accusateurs »!

« Que je plains votre frère, dit alors le chevalier d'Elmont, que je plains l'aimable marquis de Clémengis! il alloit épouser mademoiselle de Saint-André; ce mariage ne se fera plus. — Non assurément, reprit M. de Maugis; il a reçu cette accablante nouvelle et l'ordre d'aller à Clémengis, deux heures avant la signature des articles, et s'est hâté de prévenir le maréchal, en rompant lui-même leurs mutuels engagemens ».

« Eh! mon Dieu, dit encore le chevalier d'Elmont, une circonstance bien cruelle fait que la disgrâce de son onle devient un double malheur pour lui; son procès ne se juge-t-il pas incessamment? — Oui, répondit M. de Maugis, et tout Paris croit qu'il le perdra ».

Pendant ces discours, Henriette s'approcha insensiblement d'Ernestine, et passant un bras autour d'elle, l'entraînant hors du salon, elle l'aida à marcher, et la conduisit dans sa chambre.

Pâle, froide, inanimée, Ernestine sembloit insensible à cette nouvelle terrible et imprévue; elle promenoit autour d'elle des regards stupides, elle ne pouvoit parler, elle ne pouvoit respirer. Mademoiselle Duménil l'invitoit en vain à répandre des larmes, en la baignant des siennes; le serrement de son cœur ne lui permettoit pas d'en verser. Fixant enfin les yeux sur son amie, elle la regarda long-temps, et levant au ciel ses mains foibles et tremblantes : « Que ne suis-je morte, dit-elle, ah! que ne suis-je morte, avant d'avoir appris que M. de Clémengis est malheureux »!

Ses pleurs, coulant alors avec abondance, soula-

gèrent un peu l'oppression de son ame, rappelèrent ses esprits : mais quelle agitation, quels cris de douleur succédèrent à son accablement ! « Exilé, ruiné, perdu, répétoit-elle ! lui, le marquis de Clémengis »!

Paroissant tout-à-coup se calmer, elle essuya ses pleurs, prit les mains d'Henriette, et la considérant un moment, baissant les yeux, les relevant sur elle, poussant de profonds soupirs, elle sembloit hésiter à lui découvrir sa pensée.

« Je vous afflige, lui dit-elle; hélas! je vais peut-être vous révolter; mais au nom de notre amitié, ne vous opposez point à mes desseins : j'ai un projet, ne le combattez par aucune raison, par aucun discours. O ma chère Henriette! je n'abandonnerai point M. de Clémengis; il est exilé, son mariage est rompu, sa fortune détruite, il va perdre le reste de ses espérances! il est affligé, malheureux! je veux partir, aller le trouver, ma vue sera peut-être un adoucissement à ses peines; si je ne puis le consoler, je partagerai ses maux; je veux gémir, souffrir, mourir avec lui! Ne me dites rien, non, ne me dites rien; ne me parlez ni du monde, ni de ses cruelles bienséances; je les rejette si la dureté les accompagne : est-il des lois plus saintes que celles de l'amitié? des devoirs plus sacrés que ceux de la reconnoissance? à qui dois-je des égards? je ne tiens à personne; si ma démarche est une faute, j'en rougirai seule. Je veux dénaturer tout ce que je possède, je veux rendre en secret à M. de Clémengis tous les biens que j'ai reçus de lui; ah! pourrois-je en jouir à présent! heureuse aux yeux des autres, ingrate aux miens, comment supporterois-je la vie »?

Mademoiselle Duménil pensoit trop noblement, pour ne pas approuver une partie du dessein de son amie; et dans celle qui lui paroissoit mériter plus de considération, elle la voyoit si attachée à ses propres idées, qu'entreprendre de la détourner d'aller à Clémengis, c'étoit l'affliger beaucoup, sans pouvoir s'assurer de changer sa résolution : elle ne lui dit donc rien, la laissa maîtresse d'interpréter son silence, et toutes deux se hâtèrent de revenir à Paris.

Pendant la route, Ernestine se souvint d'un honnête vieillard qui prenoit soin des affaires de M. de Clémengis, et lui étoit extrêmement attaché; il s'appeloit Lefranc. Pendant son séjour chez M. Duménil, elle le voyoit souvent avec lui. Le Marquis avoit employé le peintre sur la parole de M. Lefranc, qui vantoit sans cesse son talent. Elle se rappela qu'il logeoit dans le voisinage, et son premier soin en arrivant à Montmartre, où elle voulut descendre, fut d'inviter cet homme, par un billet pressant, à venir lui parler le lendemain de grand matin; une affaire importante, où il pouvoit l'obliger, l'engageoit, lui disoit-elle, à l'entretenir et à le consulter. Il se rendit à l'abbaye à l'heure indiquée.

La présence d'un homme qui aimoit M. de Clémengis, qui tenoit à lui, excita la plus vive émotion dans le cœur d'Ernestine. Elle voulut s'expliquer, commença à parler, mais ses pleurs la forcèrent de s'arrêter.

Le bon vieillard, charmé de revoir la belle élève de son ancien ami, l'assuroit de son empressement à la servir, et lui faisoit mille protestations de suivre exactement les ordres qu'elle alloit lui donner. Il n'i-

gnoroit pas combien elle étoit chère au Marquis, et pensoit lui devoir les mêmes égards qu'il auroit eus pour la sœur de M. de Clémengis.

Ernestine accepta ses offres de service, elle lui ouvrit son cœur, s'étendit sur les bontés du Marquis, sur la reconnoissance qu'elle en conserveroit toujours; et remettant entre les mains de M. Lefranc, ses bijoux, ses pierreries, et plusieurs effets commerçables, elle le chargea de les vendre et d'en faire toucher l'argent à M. de Clémengis, sans jamais lui découvrir d'où il venoit. Ensuite elle le pria de s'arranger avec mademoiselle Duménil, pour emprunter sur sa terre, afin de grossir la somme, et lui recommanda la diligence et le secret.

M. Lefranc savoit qu'Ernestine devoit sa fortune à M. de Clémengis; mais il ne savoit point de quels moyens il s'étoit servi en l'obligeant. Son billet lui persuadoit que cette fortune dépendoit du Marquis; et son premier mouvement, en la voyant si affligée, avoit été de penser que, dans la circonstance présente, elle vouloit prendre des mesures avec lui sur ses intérêts.

Une surprise mêlée d'admiration, le rendit muet pendant quelques instans; il regardoit Ernestine, portoit les yeux sur le dépôt qu'elle lui confioit, la regardoit encore, sembloit douter s'il ne se trompoit point. « Hésitez-vous à me servir, lui demanda-t-elle d'un air inquiet! — Non, Mademoiselle, non, lui dit-il, je remplirai vos désirs, je les surpasserai peut-être; soyez tranquille, je m'acquitterai fidèlement de l'emploi dont vous daignez me charger. Monsieur le Marquis a bien placé les affections de son cœur; je

souhaite que le ciel lui rende le comte de Saint-Servains, sa fortune, sa santé, et lui conserve une amie aussi tendre, aussi respectable que vous ».

« Sa santé! interrompit vivement Ernestine; ah, mon Dieu! seroit-il malade? — Ne vous effrayez pas, Mademoiselle, reprit M. Lefranc, il l'a été, il l'a beaucoup été, mais il se trouve mieux; j'espère le voir avant peu; si le succès ne trompe point mon attente, je serai à Clémengis avant la fin de la semaine. Calmez-vous, Mademoiselle, je ne partirai pas sans envoyer prendre vos ordres; je vous écrirai peut-être ce que la crainte d'élever de fausses espérances dans votre cœur, m'oblige de vous taire à présent ». En achevant ces mots, il la salua respectueusement, et prit congé d'elle.

Quelle nouvelle amertume pénétra l'ame d'Ernestine! Le marquis de Clémengis malheureux, le Marquis de Clémengis malade, en danger peut-être! comment soutenir cette cruelle idée? Si le silence d'Henriette montroit qu'elle condamnoit sa démarche, si la crainte de déplaire à cette véritable amie mêloit un peu d'indécision à ses desseins, l'état du Marquis l'emporta sur toutes les considérations qui pouvoient l'arrêter encore. Elle écrivit à mademoiselle Duménil. Sa lettre détermina Henriette à lui prêter une chaise, un de ses gens pour courir devant elle, et à lui envoyer des chevaux de poste, comme elle l'en pressoit. A midi, madame de Ranci et elle partirent.

Que d'impatience pendant la route, que de soupirs, de larmes! « Ah! si je ne le voyois plus, disoit-elle à madame de Ranci, si le ciel me privoit de lui, si j'étois condamnée à pleurer sa mort? ah! pourrois-

je vivre, et me dire, et me répéter, il n'est plus »?

Une nuit passée à gémir, tant de trouble, d'agitation, et la fatigue du voyage épuisèrent ses forces; dès le second jour de sa marche, elle fut obligée de s'arrêter dans un petit village : elle ne pouvoit supporter le mouvement de la chaise, elle s'évanouissoit à tous momens. Madame de Ranci obtint enfin de sa raison, de sa complaisance, de son amitié, qu'elle prendroit de la nourriture et du repos. Un sommeil long et paisible la rafraîchit, la mit en état de continuer sa route le lendemain, et d'arriver à Clémengis le soir du second jour.

Plusieurs des gens du Marquis connoissoient Ernestine; les premiers qui l'aperçoivent, courent l'annoncer à leur maître; il ne peut les croire. Elle entre. Il la voit, il doute encore si c'est elle. Elle avance en tremblant, tombe à genoux devant son lit, reçoit la main qu'il lui tend, la serre foiblement dans les siennes, la baise, l'inonde de ses pleurs.

« Est-ce elle? est-ce Ernestine, répétoit le Marquis, en l'obligeant à se lever, à s'asseoir près de lui : Quoi! ma charmante amie daigne me chercher! chère Ernestine! quelle douce, quelle agréable surprise! Ah! je n'attendois point cette faveur précieuse ».

« Eh! pourquoi, Monsieur, pourquoi ne l'attendiez-vous pas, lui demanda-t-elle du ton le plus touchant? Me mettiez-vous au rang de ces amies que la disgrâce éloigne? me croyiez-vous insensible, ingrate? avez-vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers. Ah! si ma présence, si mes soins, si les plus fortes preuves de ma tendresse peuvent adoucir vos peines, parlez, Monsieur, parlez, je ne vous

quitte plus; tous les instans de ma vie seront heureux, s'il en est un seul dans le jour où ma vue, où mon empressement à vous plaire, dissipent le souvenir de vos pertes, portent un rayon de joie dans votre ame ».

Le visage de M. de Clémengis se couvrit de rougeur; il prit les mains d'Ernestine, il les arrosa de larmes brûlantes. « Ah! comment, s'écria-t-il, ai-je immolé le plus grand bonheur à de vains égards! mes plus ardens désirs à de bizarres préjugés! Est-ce Ernestine, est-ce l'aimable fille que je sacrifiois à l'avide ambition, au fol orgueil, qui conserve pour moi des sentimens si tendres? Elle cherche un malheureux, un proscrit peut-être! sa généreuse compassion l'attire dans ce désert, elle vient me consoler : ah! je sens déjà moins des peines qu'elle daigne partager; tout cède à présent dans mon cœur, au regret de ne pouvoir reconnoître ses bontés ».

Ernestine alloit parler, quand des voix confuses se firent entendre; on ouvrit brusquement; M. Lefranc, plutôt porté qu'introduit par les gens du Marquis, entra en criant : « Votre procès est gagné tout d'une voix, Monsieur; on parle au comte de Saint-Servains, ses accusateurs sont arrêtés; je n'ai pas voulu qu'un autre vous apportât ces heureuses nouvelles ».

« Mon oncle justifié, mon procès gagné! s'écria le Marquis; ah! je pourrai donc suivre les inspirations de mon cœur, payer tant d'amour, de noblesse, de vertus. Viens, ma chère Ernestine, viens, répéta-t-il, transporté de plaisir; viens dans les bras de ton époux : Mes enfans, dit-il à ses gens qui versoient des larmes de joie, mes chers enfans, voilà votre maîtresse; et tendant la main à M. Lefranc : Et vous, mon zélé,

mon honnête ami, soyez le premier à féliciter la Marquise de Clémengis ».

Des cris d'allégresse s'élevèrent alors dans la chambre. Ernestine étoit aimée, elle étoit respectée, elle méritoit le bonheur dont elle alloit jouir. Madame de Ranci levoit les mains au ciel, lui rendoit grâce, embrassoit Ernestine, prononçoit de tendres bénédictions sur le Marquis et sur elle. M. Lefranc, trahissant le secret qu'on lui avoit confié, racontoit à M. de Clémengis l'action généreuse d'Ernestine. Elle seule, craignant encore pour des jours si chers, n'osoit se livrer à la joie. On la rassura; le Marquis étoit foible, mais il étoit convalescent, et le plaisir alloit lui rendre la santé.....

Mais épargnons au lecteur fatigué, peut-être, des détails plus longs qu'intéressans. Il peut aisément se peindre le bonheur de deux amans si tendres. Le comte de Saint-Servains, vengé de ses ennemis, rentra dans les fonctions de son ministère; il pardonna à son neveu un mariage qui le rendoit heureux. Henriette partagea la félicité de son amie. Madame de Ranci retourna dans sa retraite, où les soins attentifs de madame de Clémengis prévinrent ses désirs : et moi, qui n'ai plus rien à dire de cette douce et sensible Ernestine, je vais peut-être m'occuper des inquiétudes et des embarras d'une autre.

FIN DE L'HISTOIRE D'ERNESTINE.

SUITE

DE MARIANNE,

QUI COMMENCE OÙ CELLE DE M. DE MARIVAUX EST RESTÉE.

AVERTISSEMENT.

Madame Riccoboni ayant reçu plusieurs lettres anonymes où elle est priée de *poursuivre* et d'*achever* la Marianne de Marivaux, nous croyons devoir avertir que son intention n'a jamais été de continuer ni de finir cet ouvrage. Une lettre d'elle à son libraire, imprimée dans la dernière édition qu'il a faite, apprend que cette suite de Marianne fut composée par une espèce de pari. Rien n'est plus vrai. Feu M. de Saint-Foix, soutenant un jour chez madame Riccoboni, que le style de M. de Marivaux étoit inimitable, on lui cita la Fée Moustache [1] de M. de Crébillon, comme une preuve contraire de son opinion. Il s'emporta, traita la Fée de *bavarde; disant une foule de mots, et ne saisissant point du tout l'esprit de M. de Marivaux*. Madame Riccoboni écoutoit, se taisoit, et ne prenoit aucune part à la dispute. Restée seule, elle parcourut deux ou trois parties de Marianne, s'assit à son secrétaire, et fit cette suite. Deux jours après la contestation, elle la montra sans en nommer l'auteur; on la lut en présence de M. de Saint-Foix; il l'entendit avec tant de surprise, qu'il crut le manuscrit dérobé à M. de Marivaux. Il vouloit le faire imprimer; madame Riccoboni s'y opposa, dans la crainte de désobliger M. de Marivaux. Dix ans après, cette suite parut dans un

[1] Voyez *Tanzai*.

journal dont le rédacteur eut la permission de M. de Marivaux pour l'y insérer. Nous avons rapporté ce fait, afin d'instruire les personnes qui désirent la continuation de Marianne, de ne plus s'adresser à madame Riccoboni. Elle est fâchée de ne pouvoir les satisfaire; mais elle n'achevera jamais ni les ouvrages de M. de Marivaux, ni ceux d'aucun autre auteur.

SUITE

SUITE
DE MARIANNE,

QUI COMMENCE OÙ CELLE DE M. DE MARIVAUX EST RESTÉE.

Vous voilà bien surprise, bien étonnée, Madame : je vois d'ici la mine que vous faites. Je m'y attendois : vous cherchez, vous hésitez ; il me semble vous entendre dire : cette écriture est bien la sienne, mais cela ne se peut pas, la chose est impossible ! — Pardonnez-moi, Madame, c'est elle ; c'est Marianne, oui, Marianne elle-même. — Quoi ! cette Marianne si fameuse, si connue, si chérie, si désirée, que tout Paris croit morte et enterrée ? eh ! ma chère enfant, d'où sortez-vous ? vous êtes oubliée, on ne songe plus à vous ; le public, las d'attendre, vous a mise au rang des choses perdues sans retour.

A tout cela je répondrai que je ne m'en soucie guère : j'écris pour vous, je vous ai promis la suite de mes aventures, je veux vous tenir parole ; si cela déplaît à quelqu'un, il n'a qu'à me laisser là. Au fond j'écris pour m'amuser, j'aime à parler, à causer, à

babiller même : je réfléchis, tantôt bien, tantôt mal, j'ai de l'esprit, de la finesse, une espèce de naturel, une sorte de naïf; il n'est peut-être pas du goût de tout le monde, mais je ne l'en estime pas moins; il fait le brillant de mon caractère : ainsi, Madame, imaginez-vous bien que je serai toujours la même, que le temps, l'âge, ou la raison ne m'ont point changée, ne m'ont seulement pas fait désirer de me corriger. A présent reprenons mon histoire.

Je vous disois donc que, grâce au ciel, la cloche sonna, et que ma religieuse me quitta : je dis grâce au ciel, car en vérité son récit m'avoit paru long : et la raison de cela c'est qu'en m'occupant des chagrins de mon amie, je ne pouvois pas m'occuper des miens. Bien des gens croient qu'il faut être malheureux soi-même pour compâtir aux infortunes des autres, il me semble à moi que cela n'est pas vrai. Dans une situation heureuse on voit avec attendrissement les personnes qui sont à plaindre, on écoute avec sensibilité le récit de leurs peines, on en est touché, on les trouve considérables, la comparaison les grossit à nos yeux : dans l'état contraire, le cœur, rempli de ses propres chagrins, s'intéresse foiblement à ceux des autres, ils lui paroissent plus faciles à supporter que les siens, et j'ai senti cela, moi qui vous parle.

Quelques revers qu'eût éprouvés cette religieuse, elle avoit un nom, des parens, des amis, un amant : elle s'en étoit vue aimée dans un temps où elle pouvoit l'obliger : eh ! quel bonheur d'obliger ce qu'on aime! Cet amant lui devoit la fortune dont il jouissoit : étoit-ce là de quoi se comparer à Marianne? à

Marianne inconnue, devant tout à la compassion, à la charité d'autrui? à Marianne abandonnée, et peut-être méprisée de Valville? étoit-il rien de plus humiliant pour moi que ce détail qu'il avoit fait à ma rivale? Il me sembloit lui entendre conter mes aventures; j'imaginois le ton dont il disoit à mademoiselle Varthon : Oui, je l'avoue, j'ai eu du goût pour Marianne, mais un goût passager, un goût qui fait honneur à ma façon de penser. Mettez-vous à ma place, cette petite fille se casse le cou à ma porte, puis-je ne pas la secourir? Je la vois ajustée, les mains nues, sans valet, sans suivante, je prends cela pour une bonne fortune de rencontre, et la preuve c'est que je lui propose de dîner chez moi : comme vous voyez, mon procédé étoit assez cavalier. Cependant je lui trouve de la fierté, de la hauteur même; elle rougit de dire qu'elle loge chez une lingère : je ne sais trop pourquoi; car en sortant de son village, madame Dutour ne devoit pas lui paroître si peu de chose. Mon oncle vient, je crois m'apercevoir qu'ils se connoissent, la curiosité s'en mêle, je veux m'instruire : je les surprends dans un tête à-tête; la petite personne s'offense des idées qui s'élèvent dans mon esprit, à la vue de mon oncle; elle me détrompe, sa vertu me touche : instruit du malheureux état où elle est réduite, l'intérêt que j'y prends me paroît un sentiment généreux, raisonnable; je m'y livre, je crois être amoureux, passionné même! je vous vois, Mademoiselle, je sens que je me trompois, que j'avois de la compassion; voilà tout. A présent j'ai de la tendresse, et j'en sens bien la différence; je suis engagé

pourtant, et c'est pour moi le comble du malheur.

Et tout ce raisonnement, je croyois l'entendre, vous dis-je, et j'y répondois. Engagé? vous ne l'êtes point, non, Monsieur; non; vous n'épouserez point Marianne : elle ne sera pas un obstacle à votre satisfaction; elle a trop de fierté, de noblesse, pour s'appuyer contre vous des bontés de votre mère; ne craignez point ses reproches, elle ne vous en fera jamais; vous ne serez point importuné de ses larmes, vous n'entendrez point ses regrets, elle saura étouffer ses soupirs, cacher sa douleur : cette *petite fille* vous paroîtra bien grande un jour.

Malgré cette fermeté que je me promettois d'avoir, je sentois mon cœur se révolter à la seule idée d'oublier l'infidèle : il m'étoit encore bien cher. Je me rappelois ce temps, cet heureux temps, où je l'occupois si vivement; je me peignois ses transports, son respect, sa tendresse, mille petits soins, que l'on remarque si bien, qui ne sont rien, et qui prouvent tant! je m'affligeois, mes larmes couloient, le dépit cédoit au sentiment, et Valville me paroissoit bien moins coupable que mademoiselle Varthon, qui me l'enlevoit si cruellement.

Au milieu de mon chagrin, je me souvins de cet officier, ami de madame d'Orsin, qui s'appeloit le comte de Saint-Agne. Son amour, ses propositions devenoient une ressource pour ma vanité; Valville n'étoit pas le seul homme qui pût changer mon sort : on m'offroit un rang, des richesses; je pouvois m'élever sans lui, devenir son égale, et me venger de ses mépris. Mais cette façon de le punir, n'étoit pas

de mon goût, ma petite tête méditoit un plus grand dessein : en épouser un autre, c'étoit lui laisser croire que sa fortune m'avoit touchée autant que son amour; je voulois qu'il ne pût douter de la générosité de mon cœur; il falloit pour me contenter, qu'il dît : *Marianne m'aimoit, elle m'aimoit sincèrement.* Je me flattois que le sacrifice où je me déterminois, répandroit une amertume éternelle sur tous les instans de la vie d'un ingrat; qu'il regretteroit sans cesse la tendre, l'infortunée, la courageuse Marianne.

Oui, Valville, lui disois-je, comme s'il eût été là, je vais lever tous les obstacles qui s'opposent à vos désirs; les chaînes que je vais prendre, vont vous donner la liberté d'en former de nouvelles. Ouvrez les yeux, contemplez cette orpheline, autrefois si chère à votre cœur; sa jeunesse, sa beauté, ses grâces, son esprit, ses sentimens, rien n'est changé; regardez-la, voyez quelle victime s'immole à votre bonheur; donnez du moins des larmes à ce qu'elle fait pour vous; que votre estime soit le prix, la récompense de sa vertu; chérissez-la; qu'un tendre souvenir la rappelle sans cesse à votre mémoire; qu'un trait si grand, si digne d'elle, grave son idée dans votre cœur : et vous, ma mère, mon adorable mère, connoissez votre fille en la perdant; applaudissez-vous du parti qu'elle prend, il vous justifie aux yeux de ces parens orgueilleux qui rougissoient de l'alliance de Marianne; un Dieu lui permet d'aspirer au nom de son épouse. C'est lui qui me préserva d'une mort terrible et prématurée, je n'ai connu de père que lui; les hommes ont voulu faire mon bonheur; ils ne

l'ont pu ; leurs vains efforts m'avertissent de ne le chercher qu'en lui seul.

Et vous jugez bien que je pleurois en m'arrêtant à ce projet ; mais je versois des larmes de tendresse, de ces larmes consolantes qui coulent aisément et soulagent un cœur oppressé; je jouissois déjà des louanges qu'on me donneroit, de l'admiration de mes amis, des regrets de Valville, et là-dessus je me couchai et je m'endormis profondément.

Je devois voir madame de Miran, le lendemain, comme je vous l'ai dit. Vers les quatre heures on m'avertit qu'elle m'attendoit au parloir. Je m'y rendis. Je fus frappée de l'air triste et abattu de ma protectrice. « Eh ! bon Dieu, qu'avez-vous donc, ma mère ! lui dis-je? — Valville ne paroît point, il m'évite, répondit-elle, je suis désolée, sa conduite me désespère. — Eh! quoi, ma mère, ma tendre mère, vous vous affligez donc, repris-je, et c'est moi qui suis la cause du trouble et de la douleur où je vous vois? ah, Seigneur! est-il possible que ce soit moi qui vous chagrine! moi qui voudrois, aux dépens de mes jours, assurer le bonheur et la tranquillité des vôtres; moi, que vous avez voulu rendre si heureuse! moi qui le serois en vérité, sans la façon dont vous prenez tout ceci » !

« Tu serois heureuse, mon enfant, reprit-elle, toi heureuse! tu étois bien faite pour l'être, et tu le serois sans doute, si tu n'avois jamais vu mon fils : pauvre petite, ajouta-t-elle, en me regardant avec une tendresse inexprimable, est-il possible qu'elle ait trouvé un infidèle ! assurément Valville a perdu

l'esprit; cette aventure n'est pas naturelle; mademoiselle Varthon, quoique jolie, n'approche pas de toi; mais, ma fille, son aveuglement peut cesser, rien n'est désespéré; je ne saurois me persuader que ce soit une chose faite; il reviendra peut-être. — Ah! Madame, lui dis-je, je n'ai pas la vanité de m'en flatter, je ne m'y attends pas, assurément; et quand il reviendroit à moi, pourrois-je oublier qu'il a été capable de m'abandonner, et dans quel temps encore? quand une mort prochaine paroissoit devoir nous séparer pour jamais. M. de Valville m'a été bien cher, je l'avoue, et je ne rougis point de cet aveu. La première impression qu'il avoit faite sur mon cœur, quoique vive, auroit pu s'effacer; c'étoit un goût que j'aurois combattu, dont je devois triompher; vous m'autorisâtes à m'y livrer, Madame, et je suivis sans contrainte un penchant si doux. J'aimai dans M. de Valville un homme aimable, un homme qui daignoit s'abaisser jusqu'à moi, à qui j'allois tout devoir: l'estime, la reconnoissance, l'amour, se joignirent ensemble et devinrent un seul sentiment. Je voyois dans M. de Valville, un ami, un amant, un époux, un bienfaiteur : ce n'est pas tout, j'y voyois le fils de madame de Miran, qualité qui me le rendoit encore plus cher, encore plus respectable. Non, Madame, non, sa fortune ne m'a point attirée, je n'ai point envisagé le brillant d'un établissement, et j'ose dire que je n'en regrette pas la perte. On m'en offre un, moins avantageux à la vérité, mais pourtant bien au-dessus des espérances d'une fille telle que moi : mon dessein n'est pas de l'accepter; mais avant de le refuser en-

tièrement, j'ai voulu vous parler, Madame; je vous dois trop pour ne pas mettre mes intérêts entre vos mains : il est bien juste que vous décidiez du sort d'une fille que vous avez bien voulu regarder comme la vôtre, et qui, par sa tendresse, sa reconnoissance et son respect, seroit peut-être digne de l'être en effet.

« Que j'ai bien voulu regarder ! s'écria madame de Miran; dis donc que je regarde et que je regarderai toujours comme ma fille, et comme une fille qui me devient chaque jour plus chère. Je saurai bien te dédommager des extravagances de mon fils. A te dire la vérité, si Valville est étourdi, éventé, volontaire, c'est un peu ma faute; je veux bien en convenir avec toi, Marianne, j'ai gâté cet enfant-là. Je n'avois que lui, il étoit joli, je l'aimois; je suis bonne, trop bonne même; bien des gens me l'ont dit : mais que veux-tu ? je suis née comme cela. On acquiert des façons, l'usage du monde impose une conduite, donne une sorte d'esprit, l'expérience apprend quelque chose; mais avec tout cela on est toujours ce qu'on étoit d'abord : on ne se fait point un caractère, on l'a comme on l'a, l'éducation ne le change point; c'est un tableau qu'on retouche, et dont le fond reste toujours le même : après tout, si c'est un défaut d'être trop bon, c'est celui qu'il faudroit souhaiter à tout le monde. Je te disois donc que j'aimois mon fils; je l'aime bien encore, qnoique je sois fort en colère, à cause de mon amitié pour toi : je lui ai passé mille folies, il faudra bien encore lui passer celle-ci, quoiqu'elle me tienne plus au cœur que toutes les autres; mais tu n'y perdras rien, je te

le promets. Eh bien voyons, qu'est-ce que c'est que cet établissement »?

Je lui contai alors ma conversation avec l'ami de madame d'Orsin. « Vraiment, ma fille, dit vivement madame de Miran, le comte de Saint-Agne est un très honnête homme, fort estimé, fort aimable, d'un très-bon commerce, d'une ancienne maison; il jouit au moins de trente mille livres de rentes, dont il peut disposer en faveur de qui il lui plaira. Cela fait un excellent parti : il a cinquante ans, voilà le mal; mais tu es raisonnable, son âge ne lui nuira pas auprès de toi : eh bien, tu lui as donc dit que tu m'en parlerois? — Oui, Madame, lui répondis-je. — C'est à merveille, tu as bien fait, continua-t-elle; mais que penses-tu, mon enfant? je te devine; tu aimes encore mon fils, te voilà bien loin d'en aimer un autre; songe que Valville ne mérite guère tes sentimens; consulte-toi cependant : n'as tu aucun espoir de le ramener? te sens-tu la force de le quitter sans retour? peux-tu prendre assez sur toi-même pour le laisser là? — Ah, Madame! lui dis-je, il le faut bien; je ferai cet effort, oui, je le ferai; je sens que je le dois, et j'y suis résolue : mais en me déterminant à oublier monsieur de Valville, en me promettant de ne plus chercher à le voir, je ne me suis jamais condamnée à cesser de voir sa mère, à me priver pour toujours du plaisir sensible de lui marquer ma reconnoissance; quoi, Madame, je vivrois dans le monde, et j'y vivrois sans vous »!

« Eh pourquoi donc sans moi? interrompit madame de Miran, qui t'empêchera d'être mon amie? Le

comte de Saint-Agne sait tout ce qui s'est passé. — Madame, repris-je, il le sait! que penseroit-il de moi si j'allois chez vous, si je conservois des liaisons qui pourroient lui faire croire que je n'aurois point oublié mes premiers engagemens? il faudroit renoncer à vous, Madame, et c'est à quoi mon cœur ne consentira jamais ».

« Tu ne te démens point, ma chère enfant, s'écria cette tendre mère; mais tu ne dois pas craindre les soupçons du Comte, il connoît ta vertu. Je sens mieux que toi ce qui te fait rejeter les offres de ce galant homme; on a mille sujets de se plaindre d'un amant; on veut le quitter, n'y plus penser, malgré cela on ne l'oublie pas tout d'un coup : il faut du temps; tu n'as demandé que huit jours, ce n'est pas assez, j'en prendrai davantage; il ne faut pas refuser tout-à-fait: cela deviendra ce que cela pourra; j'en fais mon affaire : une autre me presse, je te quitte, je te reverrai dans peu, nous irons chez madame d'Orsin. Adieu, ma fille, tâche de te dissiper, ne te livre point à tes chagrins, cela ne sert à rien. — Adieu donc, ma mère, mon aimable mère, adieu, lui criois-je en pleurant »; car ses bontés me pénétroient; et de ce parloir, je cours à ma chambre où, loin de lui obéir, je me mets à pleurer plus fort que jamais.

Il me semble vous entendre me dire : « Mais je ne vous reconnois plus, qu'est-ce que c'est donc que cette Marianne qui pleure toujours? Vous voilà d'un grave, d'un pathétique! qu'avez-vous fait de votre coquetterie? ne vous souvenez-vous plus que vous êtes jolie, que vous le savez? je suis épouvantée de



votre sérieux, peu s'en faut qu'il ne m'endorme : allons, finissez donc, qu'est-ce que cela signifie »!

Patience, Madame, ne vous fâchez pas; ma coquetterie n'est pas perdue, elle se retrouvera. Elle a changé d'objet pour un temps, j'ai laissé là mon visage, mes agrémens sont à l'écart; mais je sais bien où les prendre, je m'en servirai quand il le faudra.

Quoique l'amour-propre semble quelquefois négliger ses intérêts, il n'en est pas moins ardent à les soutenir. Il est l'ame de tous nos mouvemens, il agit en secret; nous ne l'apercevons seulement pas, et souvent nous lui sacrifions intérieurement dans l'instant même où nous croyons l'immoler ou l'anéantir. Poursuivons, je m'écarte de temps en temps; c'est une habitude prise, elle est un peu contraire à mon caractère; une paresseuse devroit conter vite, se hâter de finir, afin de se rendre à son oisiveté naturelle : mais ma paresse n'est que pour les faits, les réflexions ne me coûtent rien, tant que je raisonne, ma plume court, je ne m'aperçois pas que j'écris.

Où en étois-je? ah! dans ma chambre. Je vous disois donc que je m'affligeois. Cela ne dura pas, car on vint m'avertir que madame d'Orsin m'attendoit au parloir. Le comte de Saint-Agne y étoit avec elle : je pris un air tranquille pour les saluer. « Nous arrivons de chez votre mère, Mademoiselle, me dit madame d'Orsin, on nous a envoyés ici, et nous y venions dans le dessein de partager avec elle le plaisir de vous voir. —Vous ne pouviez m'obliger plus sensiblement, Madame, lui dis-je. — Et moi, Mademoiselle, inter-

rompit le Comte, ai-je bien ou mal fait d'accompagner Madame ? parlez-moi sans détour, ma présence ne vous importune-t-elle point? — Non, Monsieur, repris je, au contraire. — Au contraire ! dit-il, prenez-y garde, Mademoiselle, je vais croire que je vous fais plaisir, et je resterai, je vous en avertis. — Et vous ferez très-bien », ajoutai-je en riant, car il n'y avoit pas moyen d'être sérieuse avec cet homme-là. Je ne vous l'ai peint qu'à moitié : vous le connoissez à peine; eh bien, vous allez le connoître tout-à-fait.

Imaginez-vous un homme d'une taille un peu au-dessus de la médiocre; la démarche aisée, l'air noble, la physionomie ouverte, les dents belles, le rire si gai qu'il excitoit celui des autres. Voilà ce que c'étoit que sa figure. On lui trouvoit de l'esprit : non pas de cette sorte d'esprit que tout le monde veut avoir, et que bien des gens ont sans en être plus recommandables; esprit qui s'acquiert aisément, que beaucoup de hardiesse et un peu de facilité, secondés d'une bonne mémoire, rendent imposant pour les sots. Le Comte avoit ce qu'on appelle un esprit naturel, un esprit à lui. Simple, uni, vrai, il voyoit ce qu'on lui montroit, pas au-delà; son bon cœur, la sincérité de son caractère, lui faisoient croire que personne n'étoit capable de feindre, d'en imposer : et si le temps ou le hasard le désabusoit sur un ami, il n'en avoit pas plus de défiance à l'égard de ceux qui lui restoient.

Il sembloit un peu brusque, cependant il étoit doux, généreux, compatissant. Il aimoit la vérité, il la disoit toujours, mais sans aigreur, d'une façon

qui la rendoit aimable; et cette façon n'est pas celle de tout le monde. Il y a des gens vrais qu'on ne peut s'empêcher d'estimer, mais qu'il est difficile d'aimer, que l'on aime par réflexion, et que cent fois par jour on est tout près de haïr. Leur franchise est maladroite; elle vous désoblige, vous révolte. Ils vous donnent un conseil, vous sentez qu'il est bon, et pourtant vous avez peine à le suivre, à vous y conformer; pourquoi? c'est qu'on vous a parlé durement, c'est qu'en vous proposant un avis, on a paru vous imposer une loi, c'est qu'on n'a pas ménagé votre orgueil; et cet orgueil, Madame, veut toujours trouver son compte: en amour, en amitié, dans le monde, dans la retraite, il veut régner, il veut être caressé. Sans le savoir, M. de Saint-Agne étoit fait pour flatter celui de tous ses amis. Vous pouviez lui dire un bien infini de votre cœur, il vous croyoit; loin de contester sur vos bonnes qualités, il étoit aussi persuadé de votre mérite que vous-même. Avec sa naissance, sa fortune et ce caractère, le Comte valoit bien mon infidèle; il valoit mieux, peut-être; mais, comme disoit madame de Miran, il avoit cinquante ans. Une jeune et jolie femme ne sent guère le prix d'un mérite solide: un homme sensé console-t-il de la perte d'un étourdi?

J'avois ri, je vous l'ai dit; madame d'Orsin me sut très-bon gré de ma gaîté apparente. « Vous voilà telle que vous devez être, Mademoiselle, me dit-elle. — Et telle que je souhaitois de la trouver, ajouta le Comte: ce n'est point Mademoiselle qui est à plaindre, je le dirai toujours, elle n'est point faite pour

regretter personne, et je déplore l'aveuglement de M. de Valville ; c'est à lui de pleurer, de gémir, sa perte est immense, irréparable ! mais il n'est pas sûr qu'il ait pris un si mauvais parti, il peut revenir d'un caprice si bizarre ; qu'en pensez-vous, Mademoiselle » ?

« Ce seroit bien tard qu'il voudroit revenir, Monsieur, repris-je. Sans être encore détaché, mon cœur est blessé d'une façon trop vive pour pardonner. Si M. de Valville renonçoit au dessein de m'épouser par des raisons de convenance, je n'aurois point à me plaindre de lui, je me rendrois justice, je lui sacrifierois des espérances que je n'ai jamais eu la vanité de croire fondées. Mais il me quitte pour une autre, il manque d'amitié, d'égards..... ah ! Monsieur, je me souviendrai toujours avec reconnoissance de l'honneur qu'il a voulu me faire ; mais je n'oublierai point qu'il s'en est repenti ; encore moins qu'il m'a abandonnée avec dureté ».

« Quoi ! si l'amour vous le ramenoit, dit le Comte, vous ne seriez point flattée de son retour ? songez-y, belle Marianne ; je ne suis pas fort savant sur les effets de cette passion, mais j'ai toujours ouï dire qu'il étoit bien doux de revoir à ses pieds un infidèle : en reprenant ses premiers fers, ne vous dit-il pas ? *J'ai fait ce que j'ai pu pour être heureux sans vous : si j'avois trouvé mieux, je ne serois pas là.* Mettons M. de Valville dans cette position, seriez-vous inflexible ? refuseriez-vous sa main ? — Oui, Monsieur, lui dis-je d'un ton assuré, oui, je la refuserois : les bontés de sa mère, son amour, le mien,

tout nous trompoit. Je ne suis pas digne d'une telle alliance, ce dessein n'entre plus dans mes projets, et...... — Mais, Mademoiselle, interrompit madame d'Orsin, vous ne songez donc pas que Monsieur vous trouve digne de lui, qu'il veut vous épouser, qu'il vaut Valville de toutes les façons, et que..... — Monsieur m'honore infiniment, interrompis-je à mon tour; madame de Miran est instruite des offres généreuses qu'il a bien voulu me faire, elle s'est chargée de ma réponse; Monsieur voudra bien qu'elle traite pour moi dans cette affaire ».

« Oui, sans doute, je le voudrai bien, dit le Comte d'un air satisfait; j'aime à voir que vous preniez le parti de mépriser un volage; vous en êtes plus aimable à mes yeux. Voilà ce qu'on appelle une conduite sage, décente, modeste, prudente; vous ne dites pas que vous n'aimez plus; mais vous laissez voir un dessein formé de ne plus aimer, de résister à un penchant que vous devez vaincre; rien n'est mieux, rien n'est plus louable, tout augmente mon estime pour vous » : et se tournant vers madame d'Orsin : « Qu'en dites-vous, Madame? n'admirez-vous pas la façon d'agir de Mademoiselle »?

« Assurément, répondit-elle, c'est le parti le plus honnête; et je ne suis pas surprise que notre charmante enfant s'y soit arrêtée. Après tout, que gagne-t-on en voulant retenir un cœur qui s'échappe? quel est le fruit de ces démarches honteuses, bassement hasardées par une femme, pour ramener un amant qui se dégage? Il vouloit seulement l'éviter, la fuir; elle fait tant qu'il la hait, la déteste, la méprise.

Quand, à force d'importunités, il reviendroit à elle, seroit-ce là un triomphe? pourroit-elle en être flattée? Non, sans doute; et d'ailleurs, un homme qui a pu nous trahir une fois, ne mérite plus notre tendresse : il y a de la bassesse à pardonner de certaines offenses, de la maladresse à laisser voir qu'on peut passer sur toutes les fautes d'un amant; fi, fi, c'est mettre un volage à son aise; c'est lui dire : Faites tout ce qu'il vous plaira; ne vous gênez pas, allez, venez, je suis là; je vous attends; vous me trouverez toujours. J'applaudis à tous les sentimens de notre chère Marianne, continua cette Dame, et bien loin que la légèreté de Valville tourne contre elle, je soutiens au contraire qu'elle sert seulement à mettre ses vertus dans tout leur jour; elle mérite d'être heureuse; elle le sera : mon cœur me le dit; oui, j'en réponds. — Je voudrois bien, s'écria le Comte, pouvoir contribuer à l'accomplissement de cette prédiction : mais vous vouliez voir madame de Miran; n'est-ce pas, Madame? j'ai le même désir, et mon impatience est vive de connoître.... ». Il s'arrêta. « Je vous entends, Monsieur, dit madame d'Orsin, votre curiosité est bien naturelle et bien pardonnable. Il faut donc la laisser cette aimable enfant »; et tout de suite elle se leva : « Nous allons prendre jour pour vous revoir, Mademoiselle » : et cent caresses et mille complimens; et les voilà partis.

Dès que je me vis seule, je me rappelai les discours de madame d'Orsin, ces *démarches honteuses* qui ne servoient à rien, glissoient sur le cœur d'un volage, déshonoroient sans fruit celles qui osoient *les hasarder.*

der. Oh! combien je me félicitai alors de mes résolutions! que je me trouvai heureuse d'avoir eu assez de force ou de vanité, comme vous voudrez, pour m'être déterminée à ne rien tenter, à prendre un parti que ma raison avouoit, mais que mon foible cœur démentoit souvent en secret! oui, ce cœur se révoltoit; au fond, toute cette grandeur d'ame n'étoit guère de son goût.

N'en déplaise pourtant à madame d'Orsin, il y a plus d'orgueil que de décence, peut-être, à ne faire aucun effort pour rappeler un amant. On le croit perdu; que sait-on, il n'est peut-être qu'égaré? le moindre soin nous le rendroit peut-être : et puis, doit-on rougir de montrer que l'on est plus tendre, plus constante, plus fidèle à ses engagemens que celui qui ose les trahir ou les rompre? Quand une femme a dit une fois *j'aime*, n'a-t-elle pas tout dit? fait-elle mal en le répétant, en prouvant par sa conduite la vérité de ses sentimens? Un homme m'aimoit, il ne m'aime plus; il me cherchoit, il m'évite; il me désiroit, il en désire une autre; il me fuit, je le laisse faire; je ne m'oppose à rien : n'est-ce pas dire, je voulois être aimée, mais je n'aimois pas moi-même; vos soins m'amusoient, vous cessez de m'en rendre, eh bien! à la bonne heure; vous voulez vous retirer, bon jour, adieu, partez, tout est fini.

A la vérité, cette façon indifférente pique souvent, et presque toujours, un amant léger; il est fâché qu'on ne s'efforce pas de l'arrêter; il trouve mauvais qu'on l'abandonne au caprice de son cœur; sa vanité en est humiliée; il ne sauroit se persuader qu'il ne

mérite pas des regrets; il s'attendoit à des reproches, à des cris, à des larmes; il craignoit d'en être excédé : cet homme, comptant sur votre douleur, s'arrange pour se mettre à l'abri de vos importunités; vous le laissez là, il n'y comprend rien; il vous diroit volontiers : Mais vous n'y songez pas; qu'est-ce que c'est donc que ce repos stupide où vous voilà? voyez-vous que je vous quitte, que je m'en vais? le voyez-vous bien? Sentez donc la perte que vous faites : point, rien ne remue. Là-dessus, il raisonne; votre tranquillité l'assomme; elle n'est point naturelle; on vous console, sans doute, en secret; il tremble d'avoir été remplacé avant le temps; prévenu, trompé lui-même; cela l'agite, l'inquiète, le trouble, et souvent le ramène plus amoureux qu'auparavant. Que conclure de tout cela? que nous avons plus d'amour-propre que de sentiment, et que nous agissons en conséquence.

J'étois plus que jamais dans le dessein de me faire religieuse : les offres du Comte me touchoient, mais je ne voulois point les accepter. Madame de Miran m'écrivit qu'elle viendroit me prendre dans deux jours pour me mener dîner chez une parente de madame d'Orsin, que je ne connoissois point; que le Comte seroit de la partie; que son fils étoit revenu la veille; qu'on ne savoit ce que c'étoit que son humeur. Elle me disoit en finissant, de ne rien négliger dans ma parure le jour qu'elle me viendroit chercher, et de mettre l'habit qu'elle m'envoyoit.

Et cet habit qu'on m'apportoit de sa part, Madame, étoit le plus bel habit du monde. Une étoffe lilas brochée d'argent, un assortiment riche et galant;

rien de plus brillant, rien de mieux entendu. Je n'avois encore rien porté de si riche. Cet ajustement, qui, dans un autre temps, m'eût fait tant de plaisir, excita alors un mouvement de tristesse au fond de mon cœur. Eh! bon Dieu! ma mère, que faites-vous? disois-je, en considérant tout cela : pour qui parez-vous Marianne? Hélas! ce n'est plus pour votre fils! et ce fils, qu'étoit-il devenu depuis si long-temps? Il avoit été à la campagne chez un de ses parens. Il en arriva tout maussade; prit le moment où sa mère étoit en compagnie pour paroître chez elle : il s'attendoit à une mine terrible, à des leçons graves; point du tout, elle le reçut d'un air riant, lui parla comme aux autres : sans y songer, elle entroit dans le plan de conduite que je me proposois de tenir avec lui; pas un mot sur Marianne; sur mademoiselle Varthon, rien. Ce silence inquiéta Valville : sa mère vouloit-elle passer sur ses dégoûts, feindre de les ignorer, et suivre toujours les projets commencés? Cette crainte redoubla son amour pour ma rivale; il la vit chez madame de Kilnare; il lui fit part de ses alarmes; ils se consultèrent ensemble, cherchèrent des moyens de lever des obstacles qui étoient seulement dans leur imagination. La fière mademoiselle Varthon ne me regardoit pas comme un empêchement sérieux à son mariage avec Valville; le retour de sa mère aplaniroit toutes les difficultés : à l'égard de madame de Miran, sa tendresse pour moi inquiétoit foiblement : on lui laisseroit la liberté de me faire du bien : moi, j'étois une bonne enfant; on pouvoit s'assurer de ma douceur, de ma retenue, et puis mes droits ne signifioient rien.



Mademoiselle Varthon trouva le plus bel expédient du monde; Valville n'avoit qu'à me confier qu'il ne sentoit plus rien pour moi; ensuite de cet aveu flatteur, me prier d'agir auprès de sa mère, de favoriser ses nouveaux desseins. Elle connoissoit mon cœur, disoit-elle; il n'étoit pas au-dessous de cet effort. Valville en convint, adopta ce conseil, et voyez, je vous prie, à quoi me servoit ce bon caractère que deux perfides m'accordoient? Ce projet, que j'ai su dans la suite, m'a quelquefois fait rire.

Sans le plaisir véritable que l'on sent à bien faire, je ne sais à quoi nous serviroit la bonté. Les méchans en profitent, ne nous en savent point gré, et se croient plus redevables à leur adresse qu'à notre bon cœur. Etoit-il rien de plus malhonnête, de plus ridicule que cette idée de mademoiselle Varthon? Valville s'y arrêta pourtant, et la quitta déterminé à venir me faire ce bel aveu; mais je ne lui en donnai ni le temps, ni le plaisir.

Le jour que madame de Miran devoit venir me prendre, je me parai de l'habit qu'elle m'avoit dit de mettre : ma figure étoit brillante sous cet ajustement, un air doux et languissant que me donnoit ma tristesse, n'ôtoit rien à mes charmes, et valoit bien ma vivacité naturelle : peut-être valoit-il mieux : si l'éclat éblouit, la langueur touche, pénètre, intéresse, attache; elle avertit qu'on a une ame, et une ame capable de s'émouvoir, de s'affecter; c'est quelque chose de montrer une ame; il y a tant de gens qui n'en ont point!

J'achevois de m'habiller, quand on vint me dire : *M. de Valville vous attend au parloir.* « Valville!

m'écriai-je; et me voilà à la renverse dans mon fauteuil, si surprise, si immobile, que je n'ai pas la force de dire à cette converse, allez le prier de s'en retourner ». Je me lève; je fais deux pas; je tombe sur un siége : eh! mon Dieu! dis-je en joignant les mains, il me demande; il m'attend. Ah Seigneur! que me veut-il? en quel état me voilà! mon inquiétude m'arrache de ma place; je vais; je viens; je sors de ma chambre; je rentre; enfin, je m'appuie sur le dos d'un fauteuil, et me voilà à pleurer comme une folle.

Le temps passe, autre converse : « Allons donc, Mademoiselle, depuis une heure on vous attend. Est-ce que votre toilette n'est pas finie? Ah! comme vous voilà belle; mais vous pleurez, je crois; sainte Vierge! à quoi bon s'affliger ainsi? — Ma sœur, ma chère sœur, eh! je vous en prie, allez dire à cette personne qui me demande, que je suis malade. Je ne saurois descendre; cela m'est impossible ».

« Dire que vous êtes malade! mon Dieu, Mademoiselle, je n'en ferai rien; d'où vient donc mentir? vous vous portez si bien. — C'est que je ne veux pas voir M. de Valville, lui dis-je en l'embrassant; je ne saurois le voir, non, en vérité, je ne le puis. — Comment donc faire? reprit la converse : ah! j'y suis : je vais lui dire que vous pleurez, que vous êtes de mauvaise humeur, chagrine, bien chagrine..... — Eh! non, m'écriai-je, je ne venx pas qu'il sache cela. — Dame, dit-elle, accommodez-vous donc, car pour rien du monde je ne mentirois ».

Tout en disputant avec cette fille, je jetai les yeux sur mon miroir; je me vis si jolie, si bien mise, si

propre à inspirer du regret à celui qui avoit pu se rendre le maître de cette petite mine-là, que tout d'un coup je pris ma résolution. « Je vais descendre, dis-je à la converse; je vais me rendre au parloir : allez m'annoncer; je vous suis ». Elle part; j'essuie mes yeux, je tâche d'effacer la trace de mes pleurs, je m'arme de fierté, je me rappelle tout ce qu'a dit madame d'Orsin; je me promets de pratiquer ses leçons, de paroître dégagée. Le dessein soutenu de me sacrifier, de montrer à Valville, en prenant le voile, combien je l'aimois, de l'assurer, par cette démarche, que sans lui le monde ne me sembloit rien, étoit une preuve si noble, si décidée de ma tendresse, que je pouvois bien contraindre mon cœur en attendant l'instant de la lui donner, ne fût-ce que pour faire paroître ensuite mes sentimens avec plus d'éclat.

Me voilà descendue enfin. Le cœur me battoit en allant à ce parloir; le feu me montoit au visage en songeant que mes yeux rencontreroient ceux de Valville. Mais d'où vient que je suis timide, honteuse? me demandois-je : est-ce à moi de craindre sa présence? qu'il rougisse, lui qui m'a trompée, qui est léger, inconstant, perfide, a un mauvais cœur, manque à sa parole, à ses sermens; et là-dessus je me rassure, je m'enhardis, et j'entre brusquement.

L'infidèle s'attendoit à me voir pâle, abattue; mon éclat le frappe, l'étonne; j'aperçois sa surprise; il fait un mouvement; ce mouvement disoit : Qu'elle est belle! je le remarque, c'est comme s'il avoit parlé; car l'amour-propre est pénétrant; il voit tout,

même ce qu'on lui cache. Valville me salue; je lui fais la révérence. Il s'assied, me regarde, se tait; et moi, pas un mot.

« Je commençois à croire, Mademoiselle, me dit-il enfin, que vous ne viendriez pas : on attend ici avec assez d'ennui ». Et remarquez cela, Madame, de l'*ennui!* autrefois c'étoit de l'impatience qu'il sentoit. Je m'excuse de cet air libre, honnête, qui dit, *je suis polie*, rien de plus. « *Mon Dieu que vous êtes parée! Est-ce que vous sortez?* non, Monsieur ». Et voilà la conversation tombée.

Il me considéroit attentivement, et sembloit réfléchir avec une sorte d'inquiétude. « *Il ne paroît plus que vous ayez été malade; vous êtes à ravir.* Je m'incline. *A quoi songez-vous donc?* Moi? à rien. *A rien? cela est bientôt dit.* Ajoutez, que cela est bientôt fait », continuai-je; et voilà le silence qui renaît.

« Vous avez vu ma mère? dit-il, d'un ton timide, en baissant les yeux; elle se plaint de moi, peut-être, et vous croyez avoir sujet de vous en plaindre aussi? Je ne prétends pas nier mes torts; vous pouvez me reprocher toutes deux..... — Madame de Miran est bonne, interrompis-je, elle vous aime, Monsieur, vous ne devez pas douter de sa complaisance : tout est arrangé; je me fais un plaisir de vous l'apprendre, si vous ignorez qu'il ne tiendra qu'à vous d'obtenir son consentement pour votre bonheur. — Qu'appelez-vous mon bonheur? Mademoiselle, s'écria Valville, d'un air surpris. — Votre mariage avec mademoiselle Varthon, répondis-je froidement.

Quoi! pouvez-vous vous y méprendre? faut-il vous aider à trouver le but où tendent tous vos vœux? ordinairement on n'oublie guère ce qu'on désire ». Ces mots, prononcés d'un air badin accompagné d'un petit sourire, firent un effet surprenant sur l'ingrat. J'avoue que ce sourire étoit un peu peste.

Etre en face d'un infidèle, qui ménage la belle douleur dont il vous croit pénétrée, parler de votre rivale, la nommer comme une autre, sans trouble, sans agitation, en souriant, voilà de quoi confondre un perfide, le désoler : aussi Valville parut-il hors de lui-même.

« Je voudrois, dit-il, d'un ton fort piqué, je voudrois vous avoir cette obligation, et je ne doute point que je ne vous l'aie en effet. Oui, c'est vous qui avez prié ma mère de m'en laisser épouser une autre; cela est assurément très-beau; je suis fort édifié de ce procédé là ». Il vouloit rire, mais sa gaîté n'étoit qu'une grimace.

Je me sentois un peu choquée de la façon dont il venoit de s'exprimer, et reprenant la parole avec la même froideur qu'auparavant : « Comme je n'ai pas encore perdu tout-à-fait le souvenir de l'intention que vous avez eue de faire mon bonheur, Monsieur, il est tout simple que je m'intéresse au vôtre, et je dois saisir la seule occasion où je pourrai peut-être....

— *Pas perdu tout-à-fait?* dit-il; *tout-à-fait* est bon, il est bien placé là. C'est-à-dire, qu'après ce généreux effort, vous trouvant quitte envers moi, vous vous croirez en droit de m'oublier *tout-à-fait;* n'est-ce pas là votre idée, Mademoiselle »?

Et voyez, Madame, comme le cœur d'un homme est bizarre, et son esprit impertinent. Valville étoit venu pour me prier de parler à sa mère. Sa visite n'avoit point d'autre motif, je l'ai su depuis : il trouve que l'on a prévenu ses désirs, que tout est rangé, conclu ; le voilà fâché. Concevez-vous une espèce aussi légère, aussi inconséquente ? et cela parle de nous !

C'est que Monsieur vouloit arracher cet effort à ma tendresse, et non pas devoir sa liberté à mon indifférence : il n'étoit pas content que l'on dît à mademoiselle Varthon, tenez, le voilà : prenez-le, je n'en veux plus. Non, pour le satisfaire ; il falloit lui crier, en pleurant, c'est mon bien le plus cher que je vous donne ; rien n'approche de ce que je vous cède, je le regretterai toute ma vie : voilà ce qu'il vouloit, lui, et ce que je ne voulois pas, moi.

« Mais, après tout, Monsieur, lui dis-je, que vous importe ma façon de penser là-dessus? Cela vous doit être égal, parfaitement égal. — Ah ! qu'entends-je ? s'écria-t-il, en se levant brusquement ; je ne m'attendois pas à ce que je vois, non, assurément. Eh ! bon Dieu, qui l'auroit cru » ! Et le voilà à se promener vite, vite, et puis doucement, doucement, répétant, Oui, cela est unique, inconcevable ! et se rejetant sur sa chaise : « Je vous devrai beaucoup, Mademoiselle, infiniment ; vous êtes charmante, adorable : voilà ce qui s'appelle un caractère. J'étois bien imbécille de penser que j'avois des torts, de me les reprocher, d'être en dispute avec moi-même, de condamner ma conduite ; elle vous arrange, à ce qu'il me paroît » ? Et là-dessus la promenade recommence.

« Je ne vous connoissois pas, continua-t-il, j'aurois juré..... mais je me trompois; n'en parlons plus ». Et se rasseyant encore; « Il en faut convenir, dit-il, les femmes ont un grand avantage sur nous; leur cœur est comme un pays nouvellement découvert, on y aborde, on n'y pénètre pas : eh bien! Mademoiselle, qu'avez-vous encore à me dire? — Moi? Monsieur, repris-je, rien en vérité; vous êtes venu me trouver, c'est vous apparemment qui avez à me parler : d'ailleurs, Monsieur, le fils de madame de Miran peut tout se permettre; je n'ai rien à répondre à ses discours, quelque singuliers qu'ils me paroissent ».

« A merveille, s'écria-t-il; on ne peut rien de mieux : continuez, Mademoiselle, continuez; *des discours singuliers!.... le fils de madame de Miran....* je ne suis donc plus que le fils de madame de Miran? sans cette qualité, qui m'est chère à tous égards, je ne serois rien auprès de vous? j'imaginois qu'un homme si tendrement attaché à vous, pouvoit, indépendamment de l'honneur qu'il a d'être *fils de madame de Miran,* s'appuyer auprès de vous d'un titre plus doux et plus flatteur; et nos engagemens mutuels...... — Des engagemens? Monsieur, eh! qui y pense? qui en parle? il n'en est plus question, je vous assure ».

« Eh! pourquoi, Mademoiselle, dit-il en baissant la voix et soupirant, pourquoi n'en est-il plus question? que vous ai-je dit? que vous ai-je fait? de quoi vous plaignez-vous, s'il vous plaît? — Me *plaindre,* moi? Monsieur, répondis-je, eh mais, vous n'y pensez pas! est-ce que je songe à me *plaindre?* sur quoi me

querellez-vous? cela est surprenant: on fait tout pour vous contenter, et rien ne réussit : vous êtes difficile, bien difficile même ».

« En effet, reprit-il, il faut l'être beaucoup pour ne pas s'accommoder de votre façon d'agir; elle est si satisfaisante! — En quoi vous blesse-t-elle, demandai-je? — En tout, continua-t-il; vous m'avez trompé; vous ne m'avez jamais aimé, non, jamais. Si votre cœur eût été à moi, il y seroit encore; vous ne me traiteriez pas avec cette froideur, vous n'auriez pas fait une affaire d'une bagatelle; vous auriez senti plus de chagrin de l'égarement que vous me supposiez; vous auriez cherché à m'en retirer, vous trouveriez dans votre cœur des raisons pour m'excuser; il vous diroit que je suis pardonnable...... — Pardonnable! m'écriai-je; eh! Monsieur, que voulez-vous dire? où vous abaissez-vous! avez-vous besoin que Marianne vous pardonne? J'oublierai tout, Monsieur, je perdrai le souvenir de la tendresse dont vous m'avez honorée, je me rappellerai sans cesse que je n'en étois pas digne, que vous avez cru devoir l'éteindre; cela suffit, je pense, n'est-ce pas, Monsieur»? Et voilà encore ce malicieux sourire qui revient, m'embellit, et rend Valville furieux.

Il se lève, renverse sa chaise, marche à grands pas, s'agite, ouvre une fenêtre, la referme; revient, me regarde, retourne, se promène, respire avec peine, joint ses mains, les lève, les baisse, ne sait ce qu'il fait. Et moi de m'applaudir et de sourire encore. Cela va bien, pensois-je; j'étois charmée de sa colère, j'en jouissois; pas la moindre compassion pour sa vanité;

je n'étois occupée que de la mienne : « Vous voilà à même, lui disois-je, satisfaites-vous, prenez-en tant qu'il vous plaira, rien ne vous gêne ».

Il faisoit un temps doux, pesant même, j'avois le cœur ému; on le croira sans peine. Je m'éventois de toute ma force, j'ôtai mes gants, mon mantelet. Mademoiselle Varthon n'offroit pas aux regards une gorge aussi belle que la rondeur de ses bras pouvoit le faire espérer; la mienne étoit parfaite, c'est peut-être ce qui m'aidoit à trouver le temps si chaud; et cette main si bien dessinée, croyez-vous que je l'oubliasse? mes doigts entrelacés dans les barreaux d'une grille fort noire, alloient, venoient, se jouoient et ne perdoient rien à ce badinage; le bras suivoit, comme de raison : ces charmes, relevés par l'art de la négligence dont je les étalois, disoient à Valville : « Je ne vous montre pas mes grâces pour vous les faire remarquer, je n'ai garde, je ne pense à rien; elles sont là pour tout le monde, mais elles y sont, profitez-en comme un autre ».

Je crois vous deviner, Marquise, vous allez me dire : « Marianne, entendons-nous, s'il vous plaît, vous m'en imposez à présent, ou vous me trompiez autrefois; ce n'est pas là le moment d'être coquette; avez-vous aimé Valville? oui, ou non : si vous l'avez aimé, il a raison, il est impossible que vous ne l'aimiez plus; et dans la position où vous voilà, il est bien question de songer à des bras, à des mains; d'ôter un mantelet : le sentiment doit parler. Valville paroît vouloir revenir; si la chose me regardoit, j'oublierois que je suis jolie, voilà la vérité; je me souviendrois

seulement que je suis sensible, entendez-vous? voilà le cœur; c'est celui de tout le monde ». Oui, Madame, c'est celui de tout le monde, j'en conviens, je vous l'accorde; eh bien! ce n'est pas le mien : si vous oubliez mon caractère à tout moment, exprès pour me chicaner, tout sera bientôt fini. Lisez-moi comme j'écris, négligemment, sans peser sur mes phrases, ni sur mes sentimens; ne vous ai-je pas dit que je ne prétendois pas me corriger? Revenons.

Valville reprit sa place, me considéra long-temps sans parler, et rompant le silence avec un grand soupir : « Ah! Marianne, Marianne, dit-il, vous êtes donc aussi légère que les autres? je ne le croyois pas. Qu'est devenu ce temps où mon estime, fondée sur la connoissance des qualités de votre ame, me faisoit imaginer que rien ne pourroit rompre notre chaîne? Vous ne m'aimez donc plus? il est donc vrai que mon amour m'abusoit; quoi, j'aimois donc en vous une femme ordinaire ».

Il ne pouvoit commencer sur un ton plus propre à déconcerter mes mesures. Me rappeler sa première estime, c'étoit m'engager à revenir sur mes pas, à me montrer toute entière, à lui prouver que je pensois toujours de même; aussi cet entretien alloit-il me conduire peut-être à perdre de vue tous mes projets, quand madame de Miran entra : « Ah! te voilà, Marianne, dit-elle, tu es prête? allons. Bonjour, Valville » : et moi, de m'écrier : « Je descends, Madame, je descends, vous n'attendrez point ». Une révérence à Valville, et zeste, je m'échappe.

« Je suis bien aise de te rencontrer, mon fils, dit

madame de Miran, pour te faire connoître que je suis meilleure que toi : tu me fuis, parce que tu as tort ; moi, j'aime à te voir, parce que j'ai raison : je suis ta mère, j'ai des droits, comme tu sais, je m'en servirois, si je voulois ; ce seroit le mieux, peut-être : j'ai des vues, tu as des caprices ; je puis exiger que tu te conformes à mes volontés, je consens à te laisser faire les tiennes : tu voulois Marianne, je te la donnois ; tu n'en veux plus, je la garde ; tu veux mademoiselle Varthon, c'est une sotte, une impertinente, je ne l'aime point ; mais qu'est-ce que cela fait? tu n'as qu'à la prendre ; arrange-toi ; mais plus d'humeur, je t'en prie : adieu, **Valville**, adieu mon enfant ».

Tout cela se disoit en approchant du carosse, et si haut, que je l'entendois. Valville donnoit la main à sa mère, et la lui baisoit à chaque pas : « Non, Madame, non, ma mère, lui disoit-il, je ne ferai jamais rien qui puisse vous déplaire. — Oh ! que si, mon fils, répondoit madame de Miran » ; là-dessus, elle arrive : « Montez, Mademoiselle ; adieu, Valville ». Lui-même ferme la portière, il me salue, la voiture part, je me fais violence pour ne pas suivre des yeux l'ingrat, et me voilà vis-à-vis madame de Miran, toute troublée, toute je ne sais comment, incertaine si j'ai bien ou mal fait, ne pouvant m'assurer si je suis bien aise ou fâchée.

SECONDE PARTIE.

« Eh bien! mon enfant, me dit ma chère protectrice, où en sommes-nous? que vouloit Valville? qu'a-

t-il dit? sent-il sa faute? veut-il la réparer? conte-moi donc pourquoi cette visite où l'on ne comprend rien ».

« Hélas! Madame, je l'ignore, répondis-je; il m'a fait demander; mon premier mouvement a été de refuser de descendre; mais en y réfléchissant, j'ai cru devoir vaincre ma répugnance; me convient-il d'en montrer quand il s'agit du fils de madame de Miran? en cette qualité, monsieur de Valville aura toujours des droits à mon estime, à ma reconnoissance, à ma vénération même ».

« J'admire tes sentimens, ma fille, reprit ma tendre amie, mais je n'exige point que tu estimes tant mon fils; en vérité, il ne mérite pas cela de toi, son procédé est révoltant, et je te pardonne de le sentir : mais enfin, qu'a-t-il dit »? Je lui rendis alors un compte exact de notre entretien, et du chagrin qu'il m'avoit montré de ce que je ne m'opposois pas à son mariage avec mademoiselle Varthon.

« Quelle tête! que d'enfance, de contrariété! s'écria madame de Miran : comment faire le bonheur d'un extravagant, incapable de se décider lui-même, de connoître ses propres désirs? Que la jeunesse est folle! à tout prendre, tu serois plus heureuse avec le Comte. Un esprit solide, un caractère charmant, un mari tout à toi; quel dommage qu'il ait cinquante ans! mais il les a, me diras-tu; et tu aimes mon fils; cela est fâcheux, mais cela est naturel; à ta place je serois comme tu es; la raison conseille d'une façon, le cœur d'une autre. Mon fils a l'art de plaire, c'est un étourdi, mais un étourdi très-aimable; j'ai senti

mille fois combien il est séduisant; tout-à-l'heure encore, ne m'a-t-il pas fait oublier la moitié de ma colère, par son ton caressant? J'ai bien de l'embarras dans l'esprit, Marianne; tout ceci me chagrine, m'inquiète, voilà ce Comte qui te désire, qui te mérite, qui me tourmente pour t'avoir : d'un autre côté, voilà mon fils qui te vouloit, qui ne te veut plus, et qui peut-être te voudra si je te promets à un autre; car cette tête-là varie, on ne sait ce que c'est : ensuite, voilà toi, qui ne changes point, que j'aime de tout mon cœur, que j'ai résolu de rendre heureuse, qui es bien digne de l'être, et puis, voilà cette mademoiselle Varthon...... » Ici je l'interrompis, pour prendre une de ses mains, pour la baiser avec transport : « Ah! ma mère, ma chère, ma respectable mère, ne me nommez point parmi ceux qui vous inquiètent! ah Dieu! moi, vous troubler »!

« Tais-toi, reprit madame de Miran, ne m'attendris pas, Marianne, je suis déjà assez triste : tous mes desseins étoient bons, le ciel le sait, je désire le bonheur de tout le monde, je voulois faire celui des personnes que j'aime; il est dur de se voir traverser dans un projet si louable. Sans l'infidélité de mon fils, qui gâte tout, chacun eût été content, et je serois tranquille; à présent c'est à recommencer : mais qu'y faire? Lorsque les choses paroissent désespérées, que les événemens s'enchaînent contre notre attente, contre nos espérances, il faut tout remettre entre les mains de la Providence. Ce qui nous paroît un mal, est peut-être un bien. La prudence humaine se trompe souvent : on s'afflige parce que l'on est borné

borné dans ses connoissances; on voit mal, on juge de même. A la vérité, on souffre, et la douleur est réelle; c'est le pis que j'y trouve. Ne te chagrine point, mon enfant; abandonne le soin de ton sort à celui qui veille sur toutes les créatures, il te donnera ce que tu n'aurois osé te promettre. Dans tout ceci, ma fille, il n'y a pas de ta faute, cela est consolant, c'est le principal : je suis contente de toi; que les autres s'accommodent, se décident; quand ils sauront ce qu'ils veulent, on s'arrangera pour le mieux ». Tout en causant, nous arrivâmes où nous allions dîner.

Vous ne vous attendez pas, Marquise, à la conquête brillante que je vais faire dans cette maison. Depuis que Valville m'a négligée, vous avez peut-être oublié, comme lui, que je suis jolie. L'inconstance d'un amant semble flétrir la beauté qu'il dédaigne; une maîtresse quittée paroît perdre autant aux yeux des autres qu'à ceux de l'ingrat qui l'abandonne. Le regret, les chagrins altèrent la douceur de la physionomie la plus ouverte, répandent un air de disgrâce sur le visage d'une aimable femme; le cœur qui lui est échappé, lui rend tous les autres suspects : elle n'a plus cette certitude de plaire, d'où naissent l'enjouement et les grâces : mais je ne l'ai pas perdue, cette certitude si nécessaire, ma langueur est un agrément de plus, elle convient à ma situation; on s'attend à me la trouver, elle peint mon cœur, en relève le prix, fait désirer de le toucher, d'en effacer la tristesse; elle travaille pour moi, vous dis-je : en me voyant, on s'écrie : Elle est

quittée; elle! ah ciel! quel barbare, quel ennemi de lui-même, a pu la quitter?

Vous devez vous souvenir, Madame, que j'allai chez un ministre, dans le temps où Valville m'adoroit; qu'en traversant une pièce de l'appartement de ce ministre, j'avois entendu dire que j'étois jolie; un jeune homme bien fait le disoit : malgré mon trouble et mon inquiétude, je le remarquai; pourquoi? c'est que j'ai toujours regardé avec plaisir ceux qui me distinguoient, me trouvoient belle, m'admiroient : pourtant, que faisoient-ils, je vous prie? ils me rendoient justice : voilà tout.

En entrant chez madame de Malbi, c'est le nom de la parente de madame d'Orsin, la première personne que j'aperçus, fut mon jeune admirateur. Il fit un mouvement qui sembloit dire : Vous retrouver, vous revoir, quel bonheur! c'étoit le marquis de Sineri. Il joignoit à la figure la plus noble, un air de candeur qui inspiroit la confiance; tous ses traits peignoient un sentiment; plus de douceur que de vivacité dans ses regards, et pourtant une physionomie fine, qui parloit, qu'on aimoit à entendre, et qui faisoit penser qu'il seroit naturel et agréable de lui répondre.

Qu'appelez-vous répondre, m'allez-vous dire? comment! serez-vous infidèle aussi? Et pourquoi non, Madame? les hommes ont-ils un privilége exclusif pour être faux, légers, inconstans? et puis, prenez-vous garde à leurs raisons, aux excuses qu'ils nous donnent? Ils sont foibles, disent-ils; et nous, s'il vous plaît, est-ce que nous sommes fortes? est-ce un senti-

ment bien juste qui nous attache à un ingrat? c'est de l'obstination, voilà tout. Quand un mouvement de tendresse nous affecte, nous avons toutes la fantaisie de vouloir qu'il soit éternel; il nous paroît impossible de l'arrêter ou d'en changer l'objet : oublier un perfide, bon Dieu! ce seroit un crime. Non, il faut l'aimer toujours, le pleurer sans cesse, passer sa vie à le regretter; on le veut, on le désire, mais par bonheur, c'est un projet de l'imagination, le cœur le détruit tout naturellement.

Vous vous attendez au portrait de tous ceux qui étoient chez madame de Malbi; vraiment j'ai bien la liberté d'esprit nécessaire pour vous amuser des différens personnages qui se trouvoient là! on s'occupe rarement des autres, quand on a un sujet de s'occuper de soi-même. A présent je suis incapable d'examen, de comparaison; peut-être j'y reviendrai, je reverrai ces gens-là; vous les connoîtrez : dans ce moment-ci, mes chagrins, mes desseins, mon amant, ma rivale, voilà ce qui me touche, ce dont je puis parler, ce que vous devez avoir la complaisance d'écouter; s'il vous faut autre chose, laissez-moi là, ne me lisez pas; je suis bien aussi volontaire que paresseuse..... J'ai pourtant envie de vous dire en passant, (et ce sera autant de fait) un petit mot de cette parente de madame d'Orsin, si empressée à me voir. Elle espéroit que l'on me vantoit trop, croyoit mes portraits flattés, et s'attendoit peu à me trouver si jolie; le marquis de Sineri ne lui plut point du tout, en m'accablant de louanges; je lus cela dans ses yeux.

Madame de Malbi étoit veuve, fort sage, assez

belle, très-riche, et n'avoit pas encore trente ans. Elle passoit pour une femme au-dessus des foiblesses de son sexe; on la croyoit philosophe; point du tout, c'est qu'elle étoit coquette, fort coquette, et coquette de mauvaise foi, ce qui est condamnable. Elle n'étoit point de celles dont le bon caractère et la franchise vous avertissent au moins; dont l'étourderie est l'excuse, dont les façons nous disent, Je vous attaque, défendez-vous si vous pouvez. Madame de Malbi ne laissoit voir aucune prétention, la vanité chez elle étoit cachée sous le voile de la modestie; pas la moindre connoissance de son mérite, au moins apparente. Elle se présentoit avec de la douceur, de l'aménité, éloignée de tout intérêt personnel; de la bonté, des vertus sans ostentation, du savoir sans orgueil, un attachement inviolable à ses devoirs, un naturel sensible, un cœur capable de tout sacrifier à l'amitié; voilà ce qu'elle affichoit, rien que cela. De sa beauté, de ses grâces, de la plus belle taille du monde, de mille talens, de beaucoup d'esprit, pas un mot; elle sembloit ignorer l'usage de tout cela. Et cet air d'indifférence pour ses charmes, les faisoit bien mieux sortir, les mettoit dans le jour le plus favorable, et relevoit tous ses avantages. Madame de Malbi vous auroit volontiers dit : Voyez ce que je néglige, ce joli visage, ces agrémens que la nature s'est plu à me donner, c'est un superflu pour moi; ils feroient le fond d'une autre, n'est-ce pas? eh bien! je n'en ai pas besoin, je m'en passerois aisément. Imaginez quelle ame, quelle noblesse de sentiment, quel caractère il faut avoir, pour préférer, comme moi,

son intérieur au reste. Et ce *reste*, elle savoit bien ce qu'il valoit, je vous en réponds. Ce que je vous dis de cette Dame, je l'ai appris à la longue; je vous le confie à présent, je ne sais pourquoi; mais cela s'est trouvé au bout de ma plume.

Madame d'Orsin et le comte de Saint-Agne étoient chez madame de Malbi avant nous. Le Comte s'empressoit auprès de moi. Le marquis de Sineri observoit ses mouvemens, les miens, et ses regards sembloient me demander raison de cet air avoué que prenoit M. de Saint-Agne. Rien ne devoit me flatter davantage; cet honnête homme agissoit ouvertement, il annonçoit tout haut ses desseins, il se faisoit honneur de rechercher...... qui? Marianne, Marianne abandonnée par un autre : je lui devois de la reconnoissance; mais le cœur suit-il les conseils de la raison?

Tant que le Comte s'étoit seulement montré comme un ami, un tendre ami, fortement épris de mon courage, de mes vertus; comme un ami touché de mes malheurs, et prêt à les adoucir, si je le voulois, il m'avoit paru aimable, ses bonnes intentions ne me gênoient pas : lorsqu'il devint passionné, pressant, je le trouvai fâcheux. En comparant ses soins à ceux de Valville, je vis du ridicule dans les siens. Cet homme me sembloit fait pour êtro obligeant, et non pas amoureux; solide, et jamais tendre. Je voulois bien qu'il eût de la joie de me voir, mais non pas une joie mêlée de transports. Quand on a passé l'âge de plaire, tout ce qne l'amour fait faire, prend un air ridicule; loin de toucher, on révolte; la justice que je

rendois à M. de Saint-Agne, ne m'empêcha pas de faire ces remarques, et dans la suite chacun de ses soupirs l'enlaidissoit à mes yeux.

Les hommes pensent qu'une femme s'amuse toujours avec ses amans, qu'elle prend plaisir à les voir extravaguer : ils ne conserveroient pas cette idée, s'ils savoient combien ils sont ennuyeux; le désir, qui nous embellit, les rend si maussades, si tristes!.... Mais, laissons les hommes, le comte de Saint-Agne, madame de Malbi, les autres; je m'ennuie avec tous ces gens-là. L'amour du jeune Marquis flatte en passant ma vanité, mais, qu'est-ce que cela? les heures me paroissent longues; j'attends impatiemment celle qui me rendra la liberté de penser à ce qui m'intéresse; je brûle de retourner à mon couvent. J'y avois laissé Valville; étoit-il sorti aussitôt que moi, sans voir mademoiselle Varthon, ou l'avoit-il demandée? Mille idées confuses m'inquiétoient. Enfin madame de Miran me ramena, en m'assurant que si Valville lui parloit, je serois instruite de tout. Je lui promis de lui faire savoir s'il revenoit au couvent; et après bien des tendresses de sa part, et mille remercîmens de la mienne, elle me laissa.

Me voilà donc seule, libre d'examiner mes sentimens, de rappeler dans ma mémoire ce que j'ai dit à Valville, ce qu'il m'a répondu : je m'interroge, je me demande si je dois être contente de moi? si j'ai bien fait en n'écoutant que ma vanité, en négligeant de profiter de l'espèce de retour d'un ingrat? Je lui ai montré un esprit dégagé, une ame tranquille, peu de regret de le perdre, un parti pris de l'abandonner à

ma rivale; en suis-je mieux à présent? qu'ai-je gagné à tout cela? En suivant cette recherche, savez-vous bien ce que je trouvai? c'est que j'avois agi contre moi-même, c'est qu'en maltraitant l'infidèle, je m'étois fait plus de mal qu'à lui.

Il y a bien de la différence entre piquer son amant par ses propos, pendant qu'il est là; ou quand il est parti, se rappeler dans le calme de ses sens ce qu'on vient de lui dire. Comment penser sans douleur qu'on l'a mortifié, peut-être affligé, qu'il croira n'être plus aimé! Eh! quel crime en amour, Madame, que de laisser penser un seul instant que l'on n'aime plus! c'est un crime irrémissible, le cœur se le reproche sans cesse et ne le pardonne jamais. Tant qu'il est attaché, son désir le plus vif est de prouver combien son ardeur est véritable, combien elle est constante! il renoncera à ses espérances, à son bonheur, à tout, si vous voulez; mais laissez-lui la douceur, la consolation de montrer qu'il se sacrifie lui-même, qu'il s'immole pour l'objet chéri: accablez-le de douleur, mais n'attaquez jamais la force, la vérité de son penchant; voilà ce qu'il veut, ce qu'il faut lui accorder, parce que la nature l'exige, et qu'elle l'emporte chez lui sur tout le reste.

En voyant Valville, en lui parlant, le dépit m'avoit soutenue, animée; il s'agissoit de ne pas me démentir; c'étoit tout pour moi, je le croyois au moins; eh bien, c'est que je me trompois. J'avois satisfait ma vanité aux dépens de mon cœur; à son tour ce cœur se révoltoit contre elle, l'anéantissoit; et puis d'autres réflexions combattoient ces mouvemens de tendresse,

et puis je ne savois à quoi m'arrêter, je revenois à m'applaudir, à me blâmer. Je vous aime toujours, Valville, m'écriois-je en pleurant : et puis je rougissois de ma foiblesse. Savez-vous, Madame, d'où naissoit la variété de mes idées, c'est que j'étois encore plus tendre que vaine, et que dans une ame sensible et vraiment touchée, le sentiment gémit toujours des triomphes de l'amour-propre.

Hélas! quel étoit le but du mien? que se proposoit ma vengeance? d'être regrettée, voilà tout. Ce voile que je me déterminois à prendre, rempliroit-il mon objet? Au fond, que me reviendroit-il de l'exécution de ce dessein? Etoit-il sûr que Valville conserveroit un tendre souvenir de moi, de mon amour, d'un si grand sacrifice? Les femmes se plaisent à nourrir leur tristesse, les hommes cherchent à la dissiper, et y réussissent aisément. En supposant Valville fort touché de ma perte, combien son chagrin dureroit-il? on s'est bientôt dit que l'on a tort, cela est plutôt fait que de s'empêcher de l'avoir. Quand le mal est sans remède, et que la plus forte partie tombe sur un autre, on se console facilement.

J'allois donc m'ensevelir pour jamais, renoncer au monde pour arracher quelques soupirs à un perfide, pour exciter un regret passager dans une ame légère. Mademoiselle Varthon jouiroit des biens que j'abandonnois, je travaillerois pour elle, je la rendrois contente ; car les mauvais cœurs jouissent de tout, sans s'embarrasser d'où cela vient : ma rivale riroit peut-être de ma simplicité. Cette idée réveilloit mon dépit. Celle du comte de Saint-Agne m'affer-

missoit dans la volonté d'être religieuse : le tendre intérêt que m'avoit montré le jeune Marquis, se mêloit aux mouvemens qui me faisoient tourner les yeux vers le monde. Plus je rêvois, plus je pensois, plus mon embarras devenoit cruel : Valville va m'en tirer, le hasard m'a servie, il a plus fait pour moi que mes charmes et mon amour.

Vous devez vous souvenir, Madame, qu'en me voyant très-parée, Valville m'avoit demandé si je sortois. Je lui répondis, non, je ne sais pourquoi, sans dessein ; non, se présenta plutôt que oui ; voilà toute la finesse que j'y entendois. Vous vous souvenez que madame de Miran vint me prendre. Par la façon dont je quittai le parloir, je prouvai à Valville que j'attendois sa mère. Mon air gai, mon ton un peu impertinent, la légèreté de mes propos, et ce *non*, tout cela réuni avoit assez de singularité. Valville crut voir du mystère dans la conduite de sa mère, dans la mienne. Pourquoi donc si parée ? où allois-je ? Madame de Miran avoit dit en parlant de moi, *tu n'en veux plus, je la garde*. Vouloit-elle me marier ? y consentois-je ? Il savoit les projets du Comte, et ne s'en soucioit guère un moment auparavant : il y songe sérieusement, il se fâche, il se pique. Un autre l'emporteroit sur lui ! Se pourroit-il qu'on l'oubliât ! Quoi, Marianne cesseroit de l'aimer ! La fin de toutes les idées de l'infidèle est de penser que je suis une ingrate, une perfide. Eh ! pourquoi non ! il l'est bien lui ! il a changé, je puis bien changer aussi. En vérité, Marquise, nous devons pardonner aux hommes la mauvaise opinion qu'ils ont de nous ; ils la puisent

dans une exacte connoissance d'eux-mêmes, et nous jugent d'après leurs propres cœurs; faut-il s'étonner s'ils nous peignent comme des folles?

Vous croyez peut-être que ces soupçons de Valville vont le mettre à son aise, que sûr de ne pas me désespérer, il va se livrer sans contrainte à sa nouvelle passion? Oh! que non, vous n'y êtes pas, ce sera tout le contraire.

Valville étoit de ces gens pour qui les obstacles ont un charme attirant. La contrariété, les difficultés, l'impossibilité même, voilà ce qui les flatte; ils se plaisent dans les embarras d'une intrigue compliquée; ils veulent poursuivre et semblent craindre d'atteindre. Il y a des esprits qu'il est bon de tenir en suspens, des cœurs qu'il faut obstiner, parce qu'ils goûtent moins dans une passion, la douceur de sentir, que l'amusement de projeter; désirent moins d'être heureux, que de s'occuper des moyens de le devenir. Figurez-vous Valville un de ces caractères-là. J'avois été admirable pour lui; avec moi tout s'opposoit à ses désirs, cent barrières s'élevoient entre la petite orpheline et lui; il falloit combattre, surmonter mille et mille obstacles: il voyoit le bonheur en perspective, cela étoit charmant. La complaisance de sa mère gâta tout. On lui dit, tu veux le cœur de Marianne, elle te le donne; tu veux sa main, on y consent, la voilà. Tout fut dit alors, l'amour s'endormit dans le sein du repos. Mais son sommeil ne sera pas long, la jalousie va l'éveiller. Cette petite fille si bien acquise, que personne ne dispute, va se montrer aux yeux de Valville sous une forme nouvelle. Il

ne sera plus question de la prendre ou de la laisser à son choix; les soins du marquis de Sineri vont le désoler. Vous ne vouliez plus entendre parler de Valville, Madame, vous le haïssiez; vous allez le plaindre, il va crier, pleurer, gémir à mes pieds, réclamer ses droits; un événement où vous ne vous attendez pas, va m'élever bien haut, je vous en avertis: Valville sera peu de chose auprès de moi, il dépendra de Marianne, elle prononcera sur son sort; il sera soumis, cet amant ingrat, il rampera devant l'objet de son dédain.

A tout prendre, Marquise, les hommes sont bien ridicules, bien inconséquens; nous ne les aimons que faute de les examiner. Ecoutez-les, vous serez étonnée de l'admiration qu'ils ont pour eux-mêmes. Savez-vous bien qu'ils se croient fort au-dessus de nous? La pauvre espèce! S'attribuer la supériorité, eux! eh bon Dieu! en quoi? de foibles créatures dont la grandeur d'ame et la force prétendue ne résistent jamais au caprice, à la passion, à la plus légère impulsion de leurs sens! Nous, quand nous nous mêlons d'être fortes, c'est en tout, c'est véritablement. Nous immolons nos plus chers désirs à notre gloire. Il ne faut que de la vanité à une femme pour en faire une héroïne du premier ordre. Vous verrez, vous verrez où me conduira la mienne.

Mais, me direz-vous, finissons donc quelque chose: pardonnez à Valville; l'emporter sur votre rivale vaut bien le plaisir d'être regrettée, sans compter qu'il y a plus de profit à l'un qu'à l'autre. Allons, prenez un parti: n'aimez-vous pas encore?

Cela est bientôt dit, Madame, mais cela n'est pas si aisé à faire. Eh! vraiment oui, j'aime encore : mais vous, qui parlez, connoissez-vous bien l'amour, et toutes les chimères que se forme un cœur sensible, délicat? En cessant de me préférer, Valville avoit détruit le charme flatteur qui me faisoit regarder sa passion comme le plus grand des biens: en revenant à moi, me rendoit-il autant que j'avois possédé? Qu'est-ce que le retour d'un volage? efface-t-il le souvenir de son infidélité? On voit renaître sa tendresse, il est vrai, c'est un plaisir; je pouvois en jouir aux yeux des autres, à ceux de mademoiselle Varthon : mais aux miens, Madame, jamais, jamais qu'un seul instant. On n'oublie point l'ingratitude; on la pardonne, oui, mais on n'en perd jamais le souvenir. Songez donc que Valville m'avoit paru un ange descendu du ciel pour m'y conduire avec lui; et point du tout, c'est que le prestige s'évanouit, c'est que cet ange de lumière n'est plus rien, c'est un homme ordinaire. Il avoit osé nier son amour à ma rivale; je lui inspirois de la compassion, disoit-il, de la pitié : il ne vouloit avoir eu que de la pitié! Ah! Madame, celle d'un ami console, on l'excite sans en rougir; mais la pitié d'un amant! comment soutenir cette idée? Elle me vint à propos pour me rendre ma fierté, dissiper une partie de mon inquiétude, et calmer les mouvemens trop vifs de mon cœur. Je lui dus un sommeil long et paisible, et vous lui devrez la fin de mes réflexions.

Le lendemain à mon réveil, on m'apporta une lettre, dont la réponse étoit attendue. Je la pris avec

trouble, la croyant de Valville; mais le caractère et les armes me désabusèrent. Je l'ouvris, elle contenoit ce qui suit :

Lettre du marquis de Sineri, à Marianne.

« MADEMOISELLE,

» Depuis le jour où le hasard vous offrit à ma vue, » j'ai pris à votre sort l'intérêt le plus vif. Vous étiez » destinée à M. de Valville, et malgré les sentimens » que vous m'inspiriez, j'ai respecté son bonheur tant » qu'il a su l'apprécier; je ne me suis permis aucune » démarche pour le troubler. Je suis, Mademoiselle, » du petit nombre de ceux qui ne se croient point » en droit d'établir leur félicité sur le renversement » des espérances d'un autre. Vous aimiez M. de Val- » ville, il vous adoroit, votre union paroissoit sûre » et prochaine, aurois-je voulu tenter de rompre des » nœuds si bien assortis? Je m'en serois reproché le » projet, même le désir. Loin de chercher à vous re- » voir, j'ai pris soin d'en éviter l'occasion. Je ne vous » attendois pas hier chez madame de Malbi : quelle » joie votre présence a répandue dans mon cœur!..... » Mais qu'ai-je appris? quoi! tout est changé! quoi, » Valville a pu!..... mon premier mouvement a été » de vous plaindre, Mademoiselle; j'ai senti combien » la dureté du procédé de Valville pouvoit pénétrer » un cœur sensible, reconnoissant, qui s'étoit flatté » de devoir tout à l'amour, à l'estime, à l'amitié, » et ne peut se dissimuler que le caprice seul formoit » les liens d'un volage.

» Par un sentiment naturel qui nous ramène tou-



» jours vers nous-mêmes, j'ai senti aussi que l'in-
» constance de M. de Valville vous rendroit la liberté
» de faire un nouveau choix : votre cœur et votre
» main dépendent à présent de vous, Mademoiselle;
» un foible, un timide espoir se glisse dans mon ame.
» Je connois les prétentions du comte de Saint-Agne;
» mais sa recherche mérite-t-elle de ma part les
» mêmes égards que j'ai cru devoir à votre premier
» amant? non, sans doute; je puis entrer en concur-
» rence avec le Comte. Plus jeune, plus amoureux,
» plus riche, aussi indépendant, rien ne m'engage
» à lui céder. C'est à vous, Mademoiselle, à pronon-
» cer entre nous. J'attends votre réponse pour ins-
» truire madame de Miran de mes desseins. Honorez-
» moi d'une ligne de votre main. Dites-moi seulement
» si vous me permettez de voir madame de Miran,
» dans l'intention d'obtenir d'elle la permission de
» rendre des soins à sa charmante fille ».

Je lus cette lettre avec trouble, avec émotion, et devinez l'effet qu'elle fit sur mon cœur? *Vous en fûtes flattée*, m'allez-vous dire, vous vous applaudîtes d'une si belle conquête. Point du tout, je me mis à pleurer comme une folle; à m'écrier, dans l'amertume de ma douleur : Ah! Valville, Valville! il est donc vrai que vous ne m'aimez plus! que vous m'avez abandonnée, rejetée! on peut donc vous ôter Marianne sans vous en priver! elle ne vous est plus chère, elle ne vous devoit qu'à un caprice; on le sait, on le dit, on s'entretient de vos dédains, du mépris que vous avez pour celle dont votre cœur s'est montré si vivement épris autrefois! ah, Dieu! tout

espoir est donc perdu ! Hélas, quand le ciel, attendri par mes larmes, envoya à mon secours votre généreuse mère, quand il me mit sous sa protection, lorsqu'il nous rassembla tous deux, quand vous brûliez de vous unir à moi, qui m'eût dit, ah! qui m'eût dit, Marianne, tes malheurs passés n'étoient rien en comparaison de ceux où tu es exposée, que tu ne peux éviter. L'incertitude de mon sort, la crainte de manquer de tout, l'horreur du présent, l'effroi de l'avenir, être sans amis, sans asile, sans espérances, toute autre peine, oui toute autre n'approcheroit point de celle qu'un ingrat me fait sentir! Ah! Valville, rendez-moi ma misère, mes alarmes, et reprenez vos premiers sentimens; que je pleure, mais qu'un autre fasse couler mes larmes, et que la main de Valville daigne les essuyer! que dans mes maux son idée aimable et chère, soit, comme autrefois, une douce consolation pour moi; je ne veux point de toutes celles qu'on veut me donner. De quoi se mêlent ces gens-là! ils me plaignent, ils m'offrent des biens dont je n'ai que faire: qu'ils me laissent tous; je ne veux rien. Et tout en disant cela, je me noyois dans mes larmes, et j'oubliois la lettre et la réponse qu'on attendoit.

Une converse vient me tourmenter. « Allons donc, Mademoiselle, on sonne à chaque instant, ce laquais s'impatiente ». J'écris sans savoir ce que je fais: J'enverrai la lettre à madame de Miran, disois-je, elle y répondra, je dépends d'elle; je ne donne point d'espérance, je ne l'ôte pas non plus, cela va comme cela peut, ma tête n'y est plus; que mes amans s'ar-

rangent : est-ce ma faute s'ils sont amoureux ? Quelle persécution est-ce là, on ne me donne pas le temps de m'affliger en paix; plus ils m'aimeront, plus je les maltraiterai, peut-être : pourquoi? c'est qu'en me disant qu'ils m'aiment, ils me confirment que Valville ne m'aime plus, et mon cœur ne veut pas en être sûr; il rejette cette idée-là, il veut douter au moins, et on a la cruauté de le priver de cette foible douceur.

A quatre heures du soir, autre lettre, autre agitation : c'est Valville qui m'écrit. Je romps promptement le cachet, le cœur me bat, la main me tremble : bon Dieu! que vais-je apprendre! Je crains de lire; l'inconstant me remercie peut-être de l'avoir cédé à ma rivale; peut-être me charge-t-il du soin de hâter son mariage? Je porte des regards timides sur ces caractères autrefois si chers, dont la vue me causoit un trouble si délicieux; je lis enfin : le commencement redouble mon inquiétude, mais en avançant dans ma lecture, une douce satisfaction la dissipe entièrement.

Il me demandoit une heure d'entretien, le lendemain; il écrivoit de Versailles, et reviendroit à l'heure que je lui marquerois : avant de me laisser prendre un parti, il vouloit me communiquer des choses importantes, se justifier de ses torts *apparens;* il m'*adoroit* toujours, il n'avoit jamais cessé de m'*adorer;* il me reprochoit ma froideur, je le punissois trop par ma *cruelle indifférence :* ensuite c'étoit de la jalousie, du dépit, de la colère, un désordre étonnant, pas le sens commun; on voyoit qu'il s'étoit fâché, appaisé, emporté, attendri, et que tout en écrivant

écrivant il pensoit mille choses qu'il vouloit dire et ne pouvoit exprimer.

Je lus cent fois cette lettre; elle me toucha, elle me fit sentir que si je voyois Valville, tout étoit dit. Quelque grands que soient les torts d'un amant aimé, dès qu'on l'écoute, il a raison. Pardonnerai-je à l'infidèle? eh! que diroient madame d'Orsin et le Comte? *la charmante enfant*, si *noble*, si *fière*, si *courageuse*, ne seroit donc plus qu'une foible petite fille. Je ne pouvois m'élever au-dessus de mademoiselle Varthon, que par une suite de procédés nobles et uniformes: la fortune avoit fait beaucoup pour elle, pour moi rien; mais je tenois de la nature un don précieux, c'étoit l'orgueil, et j'en connoissois le prix. Cet orgueil me disoit tout bas: Marianne, conservez-moi, ménagez-moi, ne me blessez jamais, je vous servirai bien; les petites ames m'emploient mal-à-propos, je les rends méprisables; les grandes savent me placer, je les distingue, je les guide vers l'honneur.

Je résolus de ne point voir Valville, et lui écrivis en peu de mots, précisément pour lui dire, que je ne le recevrois qu'en présence de sa mère. Mon petit billet cacheté, prêt à lui être porté quand il me demanderoit au parloir, me causa un peu de tranquillité, et je passai le reste du jour dans des projets et des réflexions dont, pour le coup, je vous fais grâce.

Le lendemain, je me trouvai très-inquiète, mon billet étoit au tour, le moindre bruit m'agitoit. Valville s'en ira-t-il après l'avoir lu? me demandois-je: restera-t-il? s'obstinera-t-il à me parler? s'il insiste,

comment me conduirai-je? On ne marchoit point dans le corridor sans me causer un battement de cœur violent : enfin, quelqu'un vient à grands pas, ouvre brusquement ma porte, je tressaille, lève les yeux, jette un cri, et ce n'est pas sans raison; la personne qui entre est mademoiselle Varthon, oui, elle-même en vérité.

« Eh bon Dieu! Mademoiselle! qui vous attendoit ici? lui dis-je; me visiter, vous! je croyois, j'imaginois, oui...... j'imaginois...... je ne songeois guère à l'honneur que vous me faites; qui me l'attire? y a-t-il quelque chose de nouveau »?

« Oui, Mademoiselle, de fort nouveau, de fort singulier, dit-elle avec aigreur; je crois, en vérité, que madame de Miran, son fils et vous, avez entrepris de me chagriner, de me rendre le sujet d'une histoire aussi plate que fausse : rien que cela, Mademoiselle, et je trouve ce procédé là très-déplacé, très-ridicule; suis-je faite pour vous servir de jouet? qu'est-ce que cela signifie? ayez la bonté de me le dire; expliquez-moi, s'il vous plaît, cet insolent écrit »; et là-dessus elle me présente un billet de Valville.

Il étoit court, je le lus; la date prouvoit que Valville l'avoit écrit la veille à madame de Kilnare : il lui disoit sans détour, que sa soumission aux volontés de sa mère et ses égards pour des engagemens formels, le forçoient de renoncer à l'espérance d'être jamais à mademoiselle Varthon. Cela étoit poli, mais dur, c'est-à-dire positif. En finissant de lire, je jetai

les yeux sur ma hautaine rivale; elle paroissoit humiliée, peu s'en fallut qu'elle ne me fît pitié : mais l'amour offensé est un tigre, il ne pardonne point, et le meilleur cœur du monde ne sert à rien dans ces occasions.

« Eh bien, Mademoiselle, lui dis-je froidement, qu'est-ce qui vous fâche contre madame de Miran, ou contre moi? ni elle, ni celle qu'elle honore de ses bontés, ne peuvent répondre des événemens; c'est bien assez, je crois, de ne se mêler de rien : le cœur de M. de Valville va et vient; que voulez-vous qu'on y fasse? ce n'est la faute de personne : tâchez de le fixer, c'est votre affaire; on ne vous le dispute point, je vous assure ». Et ce que je disois-là, je le disois d'un ton imposant, d'un petit air de triomphe, qui signifioit : Ce cœur me reviendra quand je voudrai; faites vos efforts, moi, sans bouger, je l'emporterai; je sais ce que je dis, je suis sûre de mon fait.

« Est-ce que je songe à fixer M. de Valville, repritelle avec fierté? que m'importent ses sentimens? me suis-je abaissée à désirer de lui en inspirer, à en prendre pour lui? qu'ai-je à démêler avec cet homme-là? suis-je faite pour éprouver aussi ses bizarreries?.... » Et remarquez cet *aussi*, Madame; il étoit fort impertinent, et ne m'échappa point. « C'est-à-dire, continua-t-elle, que vos petites finesses l'ont ramené? à la bonne heure, rien ne m'est plus égal, assurément : mais est-il besoin que vous me compromettiez dans vos querelles, ou dans vos raccommodemens? Est-ce vous qui avez dicté ce billet? M. de Valville

ne peut-il épouser Marianne sans insulter une fille de qualité? il est plaisant, très-plaisant en vérité, que je sois dans vos caquets : je pensois.....— Et non, Mademoiselle, non, interrompis-je, cela n'est pas si plaisant que vous le dites; mais après tout je n'ai que faire de votre dépit ni de vos réflexions; est-ce moi qui vous insulte? cela est joli, en vérité; vous m'enlevez mon amant, je vous le laisse, et vous venez encore me quereller! on n'y comprend rien. Il m'a quittée pour vous, vous l'avez trouvé bon, son procédé vous a paru excusable, vous me l'avez dit : je ne vous ai point reproché les *petites finesses* que vous avez dû employer avec vous-même, pour vous persuader que Valville n'étoit point blâmable : souvenez-vous de cela, Mademoiselle ».

Nous en étions là, quand une converse vint me dire que le fils de madame de Miran m'attendoit au parloir, et me supplioit de descendre à l'instant. La présence de ma rivale me donna une force dont je ne me croyois pas capable : « Ayez la bonté de dire à M. de Valville, m'écriai-je, que je ne puis ni ne veux lui parler; j'ai envoyé sa lettre à madame de Miran; ajoutez cela, et faites-lui bien entendre qu'absolument je ne le verrai point sans sa mère; c'est un parti pris, décidé, les instances seroient inutiles : et me tournant vers mademoiselle Varthon : Vous le voyez, lui dis-je, j'ai renoncé à M. de Valville, je ne cours point après un volage; au contraire, il revient, je refuse de le voir, de l'entendre; j'ai du cœur, des principes, de l'honneur, des sentimens qui ne varient point.

Que me demandez-vous donc ? s'il change une seconde fois, s'il vous laisse à votre tour, tant pis pour vous ; ce n'est pas à moi que vous devez vous en prendre ; cela ne me regarde pas, et je puis dire comme vous, *je n'ai que faire dans vos caquets* ».

« Il me laisse, lui ! s'écria mademoiselle Varthon ; quelqu'un me laisseroit ? que veut donc dire cette petite fille » ? Pour le coup je me sentis révolter, le nom de petite fille m'irrita. Sortez, Mademoiselle, au nom de Dieu, sortez, lui dis-je ; cette *petite fille* a plus d'élévation que vous : vous rougirez un jour de l'avoir insultée. Je ne vous ai point fait de scènes, moi ; vous êtes venue me percer le cœur, me faire inhumainement l'énumération de mes malheurs. Je suis pauvre, dénuée de tout, je le sais, je l'avoue : vous, Mademoiselle ; vous êtes l'heureuse fille d'une tendre mère ; vous avez un rang, du bien ; je ne suis rien, nous en sommes convenues, cela est dit, à quoi bon le répéter ? Mais dans mon triste sort j'ai une consolation ; ni vous ni personne ne peut me la ravir : c'est que mes sentimens me mettront toujours au-dessus de mon état, au-dessus de ceux qui s'enorgueillissent de leur fortune ; au-dessus de vous, Mademoiselle. Vous m'avez pris le seul bien qui m'étoit cher, malgré cela je ne vous ai pas nui ; j'avois pourtant la facilité de le faire. Madame de Miran m'aime, vous le savez ; eh bien, c'est à ma prière qu'elle a consenti à l'amour de Valville pour vous : on vous sert, et vous vous plaignez ! Si vous éprouvez à présent l'inconstance de Valville, vous deviez vous y attendre :

celui qui change pour nous, nous apprend qu'il peut changer. Voilà ce qu'il falloit penser, Mademoiselle, au lieu de chercher des raisons dans ma misère, pour excuser un infidèle ».

Elle avoit voulu m'interrompre, parler, se défendre, m'injurier, peut-être; mais j'étois si émue, je m'exprimois avec tant de volubilité, que si mes larmes ne s'étoient ouvert un passage, je n'aurois pas fini, je crois.

« J'éprouve l'inconstance de Valville, moi! moi! répéta-t-elle d'un ton mal assuré; qui disoit tout bas, *je conviens de la justesse de vos accusations;* moi! dit-elle encore, j'ai besoin que l'on sollicite une mère de permettre à son fils de songer à moi? il est des filles difficiles à marier, on leur fait grâce en leur donnant un époux; il en est d'autres, qui font grâce elles-mêmes en se donnant, entendez-vous, Marianne? elles sont faites pour être recherchées, priées; oui, on prie pour les obtenir ».

« Oh! tâchez donc de vous faire prier, Mademoiselle, repris-je, qui vous en empêche? donnez cette leçon à M. de Valville; par son billet à madame de Kilnare, je vois qu'elle lui seroit plus utile qu'à moi: il ne paroît pas qu'il songe à vous *prier,* et vous ne ferez pas mal de lui apprendre son devoir à cet égard ».

« Assurément, s'écria mademoiselle Varthon, outrée de la remarque, cette petite fille-là est folle! jamais audace n'égala la sienne : quel ton, quelle hauteur, quelle fausse dignité! où prend-elle ces

airs? C'est avec ce petit tour d'esprit romanesque et emphatique, qu'elle a séduit un jeune imbécille, une bonne femme, qui n'a pas le sens commun, qui la regarde comme un prodige..... — Finissez, Mademoiselle, finissez, interrompis-je, prête à suffoquer de colère; n'insultez pas madame de Miran; je ne le souffrirai pas, non, pour le monde entier je ne supporterois pas un discours offensant pour elle ».

« Eh mais, dit mademoiselle Varthon d'un ton dédaigneux, je vous approuve, vous lui devez infiniment; sans sa foiblesse pour vous, vous ne tiendriez pas un langage si hardi; vous ne manqueriez pas de respect à des personnes faites pour en inspirer, même vous n'auriez jamais eu l'honneur d'avoir rien à démêler avec elles ».

« Peut-être que si, Mademoiselle, lui dis-je en pleurant de toute ma force; peut-être que si; vous étiez destinée à me chagriner, le hasard m'auroit présentée à votre vue; je ne pouvois éviter le malheur de vous rencontrer, d'essuyer votre mauvaise humeur, de souffrir de vos caprices : votre pitié étoit assez choquante, vous prenez la peine d'y ajouter des injures. Mais cela finira-t-il? avez-vous entrepris de me faire mourir de chagrin? quand je vous cède tout, faut-il que vous me tourmentiez encore? Oui, c'est aux bontés de madame de Miran, que je dois l'honneur d'être vis-à-vis de vous, Mademoiselle, de vous voir, de vous parler : une autre vous diroit qu'elle s'en seroit bien passée; moi, je me tais. Mais daignez m'apprendre, je vous prie, quel droit vous

avez de blâmer ma protectrice : vous la traitez de *bonne femme!* désirez, Mademoiselle, désirez de ne jamais mériter une autre épithète de ceux qui parleront de vous avec le dessein d'en dire du mal. Comment! vous croyez-vous permis de mortifier une jeune infortunée qui ne vous a jamais offensée? cela est étrange! vous troublez tout le monde et donnez le tort aux autres! que me demandez-vous? de quoi s'agit-il? où en sommes-nous »?

Mademoiselle Varthon ne répondit rien; je continuai. « Si c'est le bien, la naissance, l'avantage de se connoître, qui rendent si injuste; je bénis le ciel de ne rien posséder, d'ignorer qui je suis, de ne me croire rien; j'aime mieux être une créature isolée dans le monde, y devant tout à la bonté des autres, que de faire des malheureux, seulement parce que je pourrois m'élever impunément contre eux. L'humanité, la sensibilité de cœur, sont le partage du pauvre, de l'honnête pauvre; avec cela il existe en paix; il souffre, mais il éprouve de la consolation toutes les fois qu'il se recueille en lui-même. Je ne vous envie point, Mademoiselle, bien loin de vous envier, je ne voudrois pas de votre fortune avec votre façon de penser ».

Mademoiselle Varthon s'étoit levée, sa réponse n'eût pas été douce, ma réplique encore moins, si ma tendre amie, mon aimable religieuse, ne fût entrée. Sa présence nous rendit muettes toutes deux; elle nous avoit écoutées, et les regards qu'elle jetoit sur ma rivale, me firent connoître qu'elle désapprou-

voit sa conduite. « Eh fi, Mademoiselle, lui dit-elle d'un ton posé, mais supérieur, eh fi, quels discours! qu'osez-vous reprocher à votre compagne? de quoi venez-vous vous glorifier à ses yeux? d'un peu de fortune, de quelques foibles avantages que vous ne vous êtes point procurés à vous-même! en les prisant trop, vous semblez avouer que vous seriez moins estimable en les perdant, que vous ne mettriez rien à leur place si le hasard vous en privoit. Apprenez, Mademoiselle, que la hauteur avilit, attire le mépris et éloigne le respect; celui qui prétend à des égards, avertit qu'il en désire, et n'en mérite pas ».

Mademoiselle Varthon ne parut pas fort sensible à cette espèce de réprimande, et sans y répondre, elle se tourna vers moi : « Marianne, dit-elle, j'étois venue vous dire d'avertir madame de Miran que je me tiens très-offensée des idées de son fils : quand ma mère voudra me marier, elle choisira pour moi, et je doute fort qu'elle accorde aucune préférence à M. de Valville. Priez ces gens-là, de ma part, de m'oublier, de ne pas se souvenir qu'ils m'ont vue, entendez-vous, Marianne »?

« J'entends, Mademoiselle, j'entends, lui dis-je; mais rien ne m'engage à me charger de vos commissions, et vous pouvez les faire vous-même ».

Elle jeta sur moi un regard où elle ne vouloit mettre que du dédain, mais où le dépit et la fureur éclatoient malgré ses efforts, fit une révérence à la religieuse, et sortit brusquement, sans même s'incliner en passant devant moi.

Dès qu'elle fut partie, je respirai et me trouvai délivrée d'une peine, pour retomber dans une autre. Valville étoit venu, reparti; où me conduiroit la démarche hardie de le renvoyer? Je demandai conseil à mon amie, elle m'en donna un bon. Mais avant d'entrer dans la partie la plus intéressante de ma vie, permettez-moi de me reposer un peu. En vérité, Marquise, la foule d'événemens que j'ai à vous présenter, m'effraie; comment ferai-je pour raconter tout cela? il faut que j'y rêve, adieu.

FIN DE LA SUITE DE MARIANNE,

ET DU TOME PREMIER.





